This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08172098 3

Digitized by Google

763 (2)

Presented by

John Bigelow

to the

Century Association

763 (2)

Presented by

The Century Association

to the

New York Public Library

14 Jan. 1905.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

67

TOME SOIXANTE-SEPTIÈME.

A PARIS,

CHEZ A. EYMERY, LIBRAIRE, RUE MAZARINE,
N°. 30.

1816.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
335421
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1905

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1^er^. de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et surtout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Mazarine, n°. 30.

POÉSIE.

Fragmens d'un *Voyage aux Catacombes de Paris;* par M. GOURIET (1).

L'auteur a décrit la vanité des plaisirs, l'illusion des hommes, et il s'écrie :

. . . . . .
. . . . . .

Ce néant de nos biens, ils l'ont tous éprouvé;
Même après le trépas atteints par l'infortune,

(1) Cette relation, en prose et en vers, suivie de notes qui la rendent propre à servir de guide pour visiter les monumens qui en sont l'objet, doit paraître incessamment chez Plancher, libraire, rue Serpente, n°. 14; et chez Eymery, rue Mazarine, n°. 30.

Digitized by Google

Cet asile étranger, cette voûte commune,
Est-ce là le séjour qu'ils s'étaient réservé?
Est-ce le prix que réclamait leur zèle?
Aujourd'hui décombres impurs
Que proscrit la Rome nouvelle,
Las! ils ne vivaient que pour elle,
Leurs mains embellirent ses murs;
De son sol heureux qu'ils foulèrent
A l'envi tous ils secondèrent
Les successifs accroissemens;
Ils bâtirent ces monumens
Que la Seine en son cours admire enorgueillie;
L'un, qui guidait le compas d'Uranie,
Imagina, traça les plans;
L'autre aida de son or à défaut de génie;
Un autre donna tout son temps,
Ses sueurs, peut-être sa vie.
Ils travaillaient pour les temps à venir,
Ne demandant de leur reconnaissance,
Chacun pour prix de sa constance,
Des travaux dont lui-même il ne pourrait jouir,
Qu'un peu de terre après son existence,
Un intervalle étroit qui le pût contenir.
Espoir déçu! leurs dépouilles mortelles
N'obtinrent qu'un moment ce modeste réduit;
La terre en vain les recueillit
Dans ses entrailles maternelles.
Ce triste asile, il leur fut envié;
Voulant jouir de tout son héritage,
Impatient, le nouvel Age
Frappe la terre sans pitié;
Et cette mère gémissante,
Avec regrets, à ses regards présente
Les os demi-rongés par le travail du Temps,
Dernière couche où sommeillent les hommes;
Les rangs pressés pressant les rangs;

Digitized by Google

Envers les morts, tant furent les vivans
De son sol toujours économes!

. . . . . .

Vous que semblait défendre un marbre fastueux,
Que recommandaient sur la rive
Des vertus, des talens heureux,
De longs honneurs ou de nobles aïeux,
Ou les traits si touchans de l'Amitié plaintive;
Privilégiés des tombeaux,
Vous les habitans des caveaux
Construits sous la demeure sainte,
Du nouveau siècle aussi vous sentîtes l'atteinte:
Et l'homme vertueux, et l'homme sans vertus,
L'humble indigent, le fils de la fortune,
L'homme fameux, les hommes inconnus,
Tous hors des murs s'enfuirent confondus,
Et roulèrent par flots sous la voûte commune.

. . . . . .

Eh! qu'importe en la tombe ou la honte ou l'orgueil!
Tant de guerriers à la patrie en deuil
Montrent en vain leur ombre désolée;
Tant de héros, dignes d'un mausolée,
N'ont pas même un humble cercueil!

. . . . . .

Est-il un champ qui ne fût animé?
Que d'êtres ont passé sur ce globe où nous sommes!
Le soc agriculteur va labourant des hommes,
C'est de leurs ossemens que le sol est formé.
Tout en donnant ses biens, habile à les reprendre,
La terre, associée aux ravages du temps,
Se repaît de ses habitans,
Et se montre à nos yeux couverte de leur cendre.
Ainsi détruits nous-mêmes sans pitié,
Débris poudreux, errans sur sa surface,
Nos fils nous fouleront au pié,

Digitized by Google

Pour s'éteindre à leur tour sans qu'on trouve leur trace.

. . . . . .

A nos yeux apparut le terrible séjour,
Avec ses monumens, son lugubre pourtour,
Ses générations sans nombre,
Ses pâles habitans pressés dans la nuit sombre.
Long-temps chacun de nous, immobile d'effroi,
Dans un vague désastre égarant sa pensée,
Crut voir sous la terre affaissée
L'asile des mortels englouti devant soi;
Et frémissant de la ruine immense,
Éperdu, fit entendre en l'horrible silence :
« Paris! ô Paris, est-ce toi?.... »

. . . . . .

. . . . . .

Débris affreux, répondez nous : (1)
Ces rangs, l'orgueil de votre race,
Ces honneurs tant cherchés par vous,
Où retrouverons-nous leur trace?
Tant de grandeurs que rien n'efface
En ces lieux vinrent se plonger!
Dites-nous donc à quelles marques
Nous reconnaîtrons les monarques
Ou les os de l'humble berger?

. . . . . .

. . . . . .

Salut, ô compagne fidèle! (la Religion)
Qui jusqu'en ces lieux de douleur,
Loin d'abandonner le malheur,
Viens le soutenir de ton aile!

---

(1) Imitation de quelques strophes d'un poëme italien qui servent d'inscriptions dans les Catacombes, et qui sont citées dans la Description de M. de Thury.

Digitized by Google

Ta voix, ange consolateur,
De lui semble se faire entendre ;
Sais-tu donc animer sa cendre,
Rendre à l'homme encore un bonheur ?

Moins tendre, au moment qu'il succombe,
L'Espoir, qui marchait sur ses pas,
S'arrête, effrayé du trépas ;
Et toi tu le suis dans sa tombe!

LE MARIN ET LA FOUDRE.

Un marin réputé fameux
(En effet brave et calme au fort de la tempête,
Les coups du vents les plus impétueux
N'avaient jamais troublé ni son cœur ni sa tête),
Une nuit par un ciel serein,
A la lueur du reflet des étoiles,
Plein de sécurité voguant à pleines voiles,
Par un gros temps fut pris soudain.
Toujours le même, il lutte, hélas! en vain,
Déjà l'air est en feu. Dans un instant la foudre
(La foudre qui n'épargne rien),
Atteignant son vaisseau, le réduisit en poudre,
Et tout périt, tant corps et bien.
Au séjour du tonnerre il faut craindre l'orage,
Ainsi que l'Océan le monde a ses dangers ;
Pour obtenir des honneurs passagers,
Ne nous exposons pas aux périls du naufrage.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Je suis un composé de sept membres utiles,
Et l'on me voit dans les cours, dans les villes :
J'étale des mortels l'art le plus séduisant.
Sans parler je suis amusant.
Tantôt je suis badin et tantôt je suis sombre ;
Je suis galant et sérieux :
Chez moi l'on voit des hommes et des dieux,
Et je dois mon éclat à l'ombre.
Dans mon cœur est un élément
Qu'un suppôt de Bacchus hait jusqu'au monument ;
Mais l'on y trouve aussi tout ce qu'un parasite
Préfère à l'honneur, au mérite.
J'offre encor un lieu plein d'appas
Où les plaisirs naissent avec les pas ;
On trouve dans mon sein un frère pacifique,
Que son aîné, cruellement,
Fit périr sous les coups du plus vil instrument ;
De plus, deux notes de musique ;
Un ornement d'église éclatant en blancheur ;
Une voiture sur la Seine
Qui porte les badauds de Paris à Saint-Cloud ;
Et puis tant d'autres mots ; mais ne t'en mets en peine,
Et crois, lecteur, que c'est là tout.

Mots de l'*Énigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'énigme est *Cadran solaire.*
Le mot du logogriphe est *Rentier.*

Digitized by Google

PETITE DÉBAUCHE ROMANTIQUE (1).

Il est dans les siècles d'extrême civilisation des jours de satiété et de dégoût, où l'âme, éprouvant un vif besoin d'émotions nouvelles, est en révolte ouverte contre tout ce qui est fixe et consacré; elle se sent alors emportée loin des règles, loin de l'expérience, loin de la vie, et, semblable à l'aigle que son orgueil élève dans les cieux, et que la lassitude seule ramène sur la terre, elle égare quelque temps avec joie son vol fantastique dans cette région idéale et sans bornes qui sera peut-être un jour son domaine.

Je me trouvais hier dans cette disposition d'humeur, et mon esprit était décidé à se jeter dans tous les écarts, plutôt que de rester immobile dans le cercle des idées reçues.

Mon ami entra chez moi; il sait le secret de mes ennuis, et sa tendresse s'épuisa en expédiens pour m'y soustraire.

Lisez, me disait-il, le nouvel ouvrage de l'abbé de Pradt; c'est un écrivain philosophe, qui s'est mis à la tête de son siècle, comme pour en ouvrir la marche, et qui traverse avec hardiesse tout ce qui arrête les autres hommes; ses tableaux ont de la vie; son style est mâle et concis; ses pensées prennent force de choses jugées, et le ton d'assurance qu'il conserve dans les questions les plus élevées, rappelle ces esprits supérieurs qui ont éclairé la fin du dix-huitième siècle.

(1) Nous avons trouvé cette pièce assez originale pour l'insérer au Mercure. Cependant, si quelque lecteur pensait que la doctrine du genre romantique qu'elle contient est sérieusement professée par l'auteur, nous sommes bien aises de lui déclarer que cette doctrine n'est point la nôtre. (*Note des redacteurs.*)

Digitized by Google

Cet auteur, répondis-je, a tout ce qui me ferait haïr Voltaire : il décide et ne raisonne pas ; il tyrannise l'opinion, il la heurte et ne l'entraîne pas ; il nous parle comme si la révolution ne nous eût rien appris ; il porte dans les discussions la hache et le sabre, au lieu d'y porter le fil d'Ariane. On croit voir le juge dont parle Rabelais, décidant avec les dés les procès qu'avait embrouillés la chicane. Cet homme, d'ailleurs, ne sait pas douter ; il ne fait point la part à la faiblesse humaine ; il ne laisse rien au jugement de son lecteur ; tout est sec en lui, parce que tout est précis ; la vérité même s'y revêt de l'habit du sophisme. Cette légèreté sentencieuse pouvait passer pour du génie il y a cinquante ans : ce n'est aujourd'hui que de la suffisance ; car on ne croit plus aux hommes supérieurs.

Mon ami m'interrompit par un éclat de rire : je le regardai fixement ; après un moment de silence, il me dit :

— Vous aimez les fictions et les beaux vers ; lisez un chant de la *Palmyre Conquise*.

— C'est un poëme mythologique ; j'aimerais mieux lire Homère.

— Allez entendre l'abbé Frayssinous.

— Il parle comme Massillon.

— Allez à l'Athénée.

— Je n'aime pas la politique.

— Allez aux Français.

— J'ai lu les tragiques grecs, et je connais d'avance tout ce qui sortira de ce moule.

— Allez au mélodrame.

— C'est un genre avorté.

— Allez voir jouer *Flore et Zéphyr*.

— On y fait des pirouettes.

— Allez à l'Odéon.

— Je connais la salle.

Ainsi finit notre conversation. Mon ami me proposa de sortir : je regardai à ma fenêtre ; le temps était sombre et vaporeux. Je sortis.

Nous prîmes en silence le chemin des Tuileries. Mon

Digitized by Google

ami m'arrêta devant la colonnade du Louvre, et dit en la contemplant : Il y a bien eu quelque gloire à exécuter si loin du soleil, sous un climat froid et pluvieux, et avec cette pierre des Gaules, si brute, si poreuse, si accessible aux effets des saisons, un dessin conçu par les imaginations riantes et poétiques de la Grèce.... Est-il donc écrit, répondis-je, que je verrai les Grecs partout? Pourquoi une architecture corinthienne sur les rives de la Seine? Aucune idée belle et heureuse n'a-t-elle pu prendre naissance au milieu de nous? N'est-il pas honteux que le crayon d'un Athénien ait tracé les palais de nos rois, et que son compas ait prescrit à notre génie des bornes qu'il n'a jamais osé franchir? Que n'a-t-on perfectionné plutôt cette architecture gothique, si hardie dans ses plans, si légère, si élégante dans ses détails? Des flèches et des roseaux ne seraient-ils pas plus analogues à notre ciel, à nos mœurs, à notre religion, que des triglyphes et des astragales?...

L'aspect neuf de cet antique palais fit prendre un autre cours à mes réflexions. Je déplorai l'idée sacrilége qui l'avait dépouillé de sa teinte sombre et vénérable, et je crus voir le démon de l'orgueil grattant avec ses griffes les murailles du vieux Louvre, pour en détacher cette poussière des siècles, objet de tant de souvenirs qu'on avait peut-être quelque raison de redouter.

Je marchais en méditant sur cet esprit d'usurpation, qui, trop pressé d'éblouir pour avoir le temps de créer, se contente de blanchir un édifice et d'y graver son type, afin de faire croire aux hommes que l'ouvrage de trois règnes s'est élevé spontanément au milieu d'eux sous le sceptre magique d'une puissance surnaturelle.... Mon ami me tira de ma rêverie. Quelque enfoncé que vous soyez, me dit-il, dans vos idées de dénigrement, vous ne pouvez disconvenir que, si les démolitions qui s'opèrent étaient une fois terminées, aucune ville d'Europe ne posséderait une place aussi spacieuse, aussi régulière, aussi belle que celle-ci.

Je jetai les yeux autour de moi, et je fus effrayé du vaste espace qu'on allait enlever à la population. Quelle

Digitized by Google

beauté, demandai-je, peut résulter de l'absence des choses? Je ne vois ici que la démolition d'un quartier de la ville et la destruction d'un nombre infini de maisons, la plupart fort belles, fort commodes, qui ne seront remplacées que par une grande plaine pavée. Que signifient ces dégagemens qui portent l'image de la dévastation dans le cœur d'une cité, et rendent plus difficiles les communications des citoyens, en créant un désert au milieu de leurs demeures?

— Il ne s'agit pas seulement de démolir, me dit mon ami, mais de remplacer une agglomération informe de bâtimens par un édifice régulier; et, certes, vous ne pouvez nier que l'idée de joindre le Louvre aux Tuileries, pour en faire un seul et immense palais, ne soit une de ces conceptions dont la grandeur des Romains nous a seule laissé des traces.

Qu'est-ce qu'une conception qui augmente le plan d'un édifice sans proportionner sa hauteur à l'étendue de sa base? Singulière grandeur que celle qui se traîne sur une surface, et ose à peine regarder au-dessus du sol! C'était un bien autre génie qui présidait aux ouvrages des contemporains de Clovis, quand, élevant la tour de Strasbourg au-dessus des nuages orageux, ils plaçaient dans l'azur du ciel la statue de la Vierge qui termine la pointe de l'édifice.

— Vous avez, me dit mon ami, une singulière prédilection pour les monumens gothiques.

— C'est que j'aime ce que le calcul n'a pas encore conquis; le génie n'a plus rien à faire dans votre architecture grecque; vos sept ordres sont invariablement fixés comme les sept tons de la musique; les proportions de chaque colonne, leurs distances entre elles, la frise, l'architrave, la longueur d'une feuille d'acanthe, jusqu'au moindre filet, tout est mesuré d'avance à un quart de ligne près; pour faire un chef-d'œuvre en ce genre, il n'y a plus que des pierres à acheter et des maçons à payer.

Dans l'architecture gothique, au contraire, l'imagination retrouve toute sa liberté; elle peut créer des or-

Digitized by Google

nemens, épancher sa richesse dans le vaste dessin d'une façade, dans les innombrables détails d'un portique : elle peut donner cours à ses fantaisies, à ses rêves, chercher même hors de la nature des formes et des figures nouvelles, et disposer de chaque pierre pour en faire l'expression d'une pensée.

Mon ami souriait en m'écoutant. Croyez-vous, me demanda-t-il, qu'il existe des beautés hors de la nature?

— Plaisante question! c'est précisément là que se trouvent les beautés du premier ordre. Ne savez-vous pas que le sublime commence où la réalité finit? Que ne me demandez-vous encore si la matière est supérieure à l'esprit, le corps à l'âme?... Ce qu'on tire de l'ordre physique n'est qu'imitation; ce qu'on prend dans l'ordre moral est création ou conception. L'idée d'un Dieu, celles qui se rapportent à une autre vie, tout ce que l'âme conçoit par sa seule force et sans le secours des sens, n'est-il pas puisé dans un monde plus pur, plus noble, et plus élevé que la terre?...

Cette discussion nous mena fort loin; et, comme il arrive toujours dans des abstractions de ce genre, nous nous scandalisâmes mutuellement sans réussir à nous entendre. Mon ami prétendait que le vrai seul était aimable; il s'appuya de Racine et de Molière, pour me démontrer que la peinture du cœur humain, le tableau de nos passions, de nos vices, de nos plaisirs, composait le plus beau domaine de la poésie, et qu'on approchait d'autant plus de la perfection dans les arts, qu'on se montrait plus fidèle dans l'imitation de la nature. Moi je soutins qu'on ne devait jamais s'unir à elle que pour l'épurer et l'ennoblir; que l'idéal était l'âme des beaux-arts, et qu'il n'y avait pas de véritable poésie sans le merveilleux; j'invoquai à mon aide les fictions d'Homère, les féeries du Tasse, les nuages d'Ossian et les rêves de Klopstock. Il me dit que la mythologie païenne passait à juste titre pour la plus belle et la plus favorable au génie, parce qu'en personnifiant nos idées, elle les tirait du vague, les mettait à la portée de nos organes, et les parait des charmes de la nature. Je soutins, au

Digitized by Google

contraire, qu'elle appauvrissait l'imagination, en livrant à nos sens ce qui appartenait à nos pensées, en amenant sur la terre ce que nous allions chercher dans le ciel. Outre les sens extérieurs, lui dis-je, nous avons intérieurement une faculté de concevoir, qui est le plus noble attribut de notre âme; c'est une espèce d'instinct qui nous porte aux notions d'un monde intellectuel, dont nous ferons un jour partie; c'est par-là que nous arrivent les idées du surnaturel et du merveilleux; ces idées tiennent essentiellement à ce qu'il y a de plus noble en nous : pourquoi donc les abâtardir et les dégrader, en les revêtant de nos chaînes terrestres? Pourquoi donner des vices, des passions, des besoins, aux choses qui, de leur essence, sont pures et divines? Qu'est-ce, d'ailleurs, que cette manie de tout personnifier? Les choses sont ce qu'elles sont par elles-mêmes : les unes sont seulement matérielles, comme les pierres, les métaux; d'autres participent de la matière et de l'esprit, comme les animaux; d'autres, enfin, sont purement spirituelles, comme la Divinité, l'âme, les génies, etc., etc. Qu'on ne dise pas que ces dernières choses n'existent pas, parce qu'elles sont vagues et indéterminées dans notre entendement : elles existent, puisque leur idée se trouve dans tous les siècles, chez tous les peuples, et leur nom dans toutes les langues; mais elles existent sans formes et sans couleurs, parce que les formes et les couleurs sont des attributs de la matière. C'est donc les dépouiller d'une grande partie de leur prestige et de leur charme, que de les faire en tout semblables à nous; c'est au moins fermer à l'imagination un champ très-vaste, que de donner des traits fixes et invariables à des choses qu'elle pourrait concevoir différemment, suivant les divers points de vue où elles se présenteraient à elle.

Par exemple, vous me peignez la mort comme un squelette hideux, armé d'une faux, et je vois en elle une belle fille, qui, le front ceint d'une gloire, et le sourire sur les lèvres, vient délivrer les hommes de la vie pour les conduire dans le ciel....

Laissez plutôt dans le vague les idées que vous ne pou-

Digitized by Google

vez définir; l'esprit, en allant les y chercher, sera forcé de s'élever à leur hauteur, et rapportera quelque chose de leur pureté.

Mais remarquez que vos païens étaient des êtres si misérables et si bornés, que leur pensée ne s'éleva jamais à plus de cinq cents toises au-dessus du sol; tout ce qu'ils pouvaient concevoir de plus haut pour le séjour de leurs dieux, était les montagnes de leurs pays; ils disaient: Jupiter *demeure* sur le mont Olympe; Apollon *demeure* sur le mont Parnasse, comme ils auraient dit: Lysippe demeure à Marathon. Jamais ils ne purent atteindre à cette idée d'un ciel inconnu, et il fallut que nos vieux druides leur révélassent l'existence de l'âme pour que les plus hardis d'entre eux pussent imaginer une autre vie que celle dont leur Élysée offrait la répétition insipide (1).

Oh! que j'aime bien mieux, au lieu de cette mythologie si sèche, si terrestre, ces idées de fantômes et d'apparitions que la nuit et la mort ont fait naître chez les peuples chrétiens, et que d'antiques traditions ont perpétuées dans nos campagnes. Le paysan, qui, dans un voyage nocturne, me conduit à travers les plaines inconnues, produira plus d'effet sur mon imagination, en me racontant la mythologie de son village, qu'Hésiode avec tout le fatras de sa longue théogonie.

Là, si j'en crois mon guide, dans cette prairie marécageuse, une troupe de *follets*, vêtus de rouge, courent avec la rapidité du vent, faisant retentir l'air de leurs cris aigus et moqueurs, et se jouant au milieu des chevaux dont ils nouent la longue crinière. Quand le valet

---

(1). . . . Vobis auctoribus umbræ
Non tacitas Erebi sedes, dilisque profundi
Pallida regna petunt. Regit idem spiritus artus
Orbe alio: longæ (canitis si cognita) vitæ
Mors media est.

PHARS., Lib. 1.

Digitized by Google

de ferme vient chercher pendant la nuit la cavale qu'ils affectionnent, ils montent en croupe derrière lui, posent sur son cœur une main pesante, qui en comprime les mouvemens, et le punissent par un soufflet s'il ose tourner la tête pour les voir. Ici, *le roi des aulnes*, avec sa couronne et sa queue, se promène le soir au bord de la rivière, guettant le jeune enfant qu'il attire dans l'eau par ses paroles séduisantes (1). Plus loin, sur cette pelouse, où plusieurs chemins viennent aboutir, sept jeunes filles, vêtues de blanc et les cheveux épars, dansent en chœur autour de cette croix. Là, dans ce chemin ténébreux, une bête immonde et difforme passe quelquefois en haletant, et va rôder autour des habitations silencieuses; les chiens sont muets en sa présence, et le plomb s'amortit sur son corps... Entendez-vous, me disait-il, ces bruits longs et harmonieux, semblables aux sons du cor, et ces voix que le vent semble confondre? c'est le mauvais chasseur qui traverse les airs, poursuivi par sa meute aboyante toujours prête à le dévorer.

En écoutant ces récits, je regrette que des raisonnemens stériles m'aient privé des idées qu'ils embrassent; mais, si ma raison refuse de les admettre, mon imagination s'identifie avec eux; et, s'enveloppant du charme mystérieux qu'ils font naître, me tient ouvert à des émotions vives et nouvelles, les seules peut-être dont l'éducation n'ait pas desséché la source en mon cœur. Alors, si le ramier, réveillé par les pas résonnans de mon cheval, vient à s'agiter tout à coup dans la ramée, ou si le tronc noueux et dépouillé d'un vieux saule s'offre à mes regards, en se détachant du paysage, un frémissement me saisit, mes cheveux se hérissent, mon cœur bat avec force, et je me demande, avec une sorte d'indécision, quel est le trompeur, ou de ma raison qui repousse toute idée de surnaturel, ou de mon imagination qui révèle ces idées à mon âme par des émotions aussi fortes.

---

(1) Cette tradition du roi des aulnes fait le sujet d'une très-jolie élégie de Goëthe.

Digitized by Google

Je m'arrêtai à cette pensée. Mon ami m'avait écouté sans m'interrompre; mais dans le silence qu'il avait gardé il y avait plus de surprise encore que d'attention. Avec des goûts aussi singuliers, me dit-il, vous devez trouver beaucoup de plaisir à la fantasmagorie? Je ne connais pas ce spectacle, répondis-je; mais, s'il était possible qu'il atteignît quelque perfection, je ne doute pas qu'il ne réussît à me plaire.

Je résolus d'en faire l'épreuve. Nous étions alors sur les boulevards; je laissai mon ami entrer aux Variétés, et j'entrai chez Robertson.

Une des pièces les plus curieuses qui furent offertes à ma vue, est un tableau où j'ai retrouvé, avec quelque vérité, ces images vagues et changeantes qui assiégent notre cerveau après une digestion difficile. On aperçoit d'abord un tombeau ombragé par un saule pleureur: bientôt ce saule et ce tombeau perdent leurs formes, et deviennent un nuage, dont les contours incertains se précisent peu à peu, et produisent trois spectres qui s'avancent en grandissant.

Quel charme, demandera-t-on, peut résulter de cette composition bizarre? C'est le secret du cœur humain; mais est-il besoin de le résoudre pour concevoir que l'imagination puisse trouver quelque plaisir à voir réaliser ces images fantastiques qu'elle enfante dans ses écarts?

Je vis encore plusieurs tableaux qui tous me parurent pécher par le défaut d'illusion. En définitif, je crus démêler dans ce spectacle une découverte à son enfance, qui, un jour, fournirait au génie l'expression d'un genre de sublime tout-à-fait nouveau dans les arts.

Je rentrai chez moi assez content de ma journée, et je m'endormis en rêvant le plan d'un mélodrame fantasmagorique, dont la scène se passerait aux catacombes.

Digitized by Google

BIOGRAPHIE MODERNE,

OU

Galerie historique, civile, militaire, politique et judiciaire; contenant les portraits politiques des Français de l'un et de l'autre sexe, morts ou vivans, qui se sont rendus plus ou moins célèbres, depuis le commencement de la révolution jusqu'à nos jours, par leurs talens, leurs emplois, leurs malheurs, leur courage, leurs vertus ou leurs crimes. Deux vol. in-8°. Prix : 13 fr., et 17 fr. francs de port.

A Paris, chez Alexis Eymery, lib., rue Mazarine, n°. 30; et chez Delaunay, lib., Palais-Royal, galerie de bois.

(II°. Article.)

Je n'ai supposé que des intentions louables aux éditeurs de cette biographie. J'ai même pensé qu'elle avait en quelque sorte le privilége d'être nécessaire, puisque son but est de rectifier au moins celles qui l'ont précédée; mais l'exactitude et l'impartialité deviennent par cela même pour elle des qualités encore plus obligées, et, si elle ne parvenait pas à les présenter, il est clair qu'elle perdrait elle-même le premier avantage que je lui ai conditionnellement accordé.

Sa préface offre un passage désespérant, et qui ne vient que trop à l'appui de mes réflexions générales. Les auteurs semblent s'être retracé toutes les difficultés que j'ai remarquées, et n'avoir entrevu que l'impossibilité de les vaincre. « Nous invoquons, disent-ils, l'indulgence du lecteur sur les erreurs qui pourraient se glisser encore dans l'ouvrage : *elles découlent si naturellement du sujet*, que L'ATTENTION LA PLUS SOUTENUE NE SUFFIT PAS POUR LES ÉVITER. » Ce n'est cependant ici qu'une édition revue, et non une première fabrication : comment l'histoire parviendra-t-elle à distinguer ce dont elle peut raisonnablement faire usage, parmi des matériaux qui de nos

Digitized by Google

jours même sont la source de tant de méprises? Au surplus, nos biographes ajoutent: « Nous nous empresserons d'accueillir avec reconnaissance *toutes* les réclamations *et renseignemens* qui nous paraîtront fondés, et d'en faire usage dans une autre édition. » Il paraît qu'ils se sont dit aussi que l'opération était sûre.

Des réclamations étaient inévitables, même contre ce nouvel ouvrage, et l'on voit qu'il n'en faut rien préjuger contre les intentions des auteurs. Leur plus grand tort selon moi, car on en revient toujours à ses premières idées, c'est de ne vouloir point absolument user du moyen que j'ai indiqué dans mon premier article, et qui serait d'attendre, *seulement*, une cinquantaine d'années avant de publier leurs dictionnaires historiques.

L'impartialité n'offre pas une condition moins difficile à remplir que l'exactitude. Est-on bien maître, en retraçant des scènes qui se sont passées sous ses propres yeux, et dont on connaît tous les acteurs, de ne pas se permettre quelques personnalités? Ce n'est point sans doute un écrivain impassible qui a tracé les réflexions suivantes dans un ouvrage qui n'en admettait aucune. J'ai ouvert le livre au hasard; je vois M. . . . . , et je lis: « Il a cessé de faire partie du corps législatif depuis l'invasion de Bonaparte; mais on ne doute pas qu'il n'obtienne bientôt quelque emploi; car personne *n'est plus souple*, *plus adroit*, *plus intrigant*, que M. . . . . »

J'avais pris sans y songer le second volume, et je reviens sur mes pas. J'arrive à un personnage également fameux dans nos premiers troubles et dans nos derniers événemens, et qui, d'après les faits que l'on expose, paraîtrait avoir joué successivement tous les partis. « Le temps nous apprendra, dit l'auteur, si ce caméléon politique en est enfin venu à sa dernière couleur, et s'il n'aura pas encore le talent de tromper la bonne foi de quelque gouvernement. » Ce n'est pas sans doute à la postérité que l'auteur adresse cette réflexion; car les historiens sauront alors probablement ce que le temps doit apprendre.

Digitized by Google

En général, dans une biographie, les faits seuls doivent parler, et les auteurs toujours éviter de se laisser même entrevoir ; mais aussi combien n'est-il pas important qu'ils soient attentifs à peser de la manière la plus scrupuleuse leurs moindres assertions, puisqu'elles suffisent pour égarer l'opinion de leurs contemporains, déconsidérer ou même compromettre des hommes sur lesquels ils n'ont aucune juridiction !

Un autre défaut à éviter, surtout dans ces sortes d'ouvrages, c'est le sarcasme. L'écrivain biographe, qui veut s'attacher à prouver qu'il a de l'esprit, et mettre de la prétention dans ses phrases ainsi que dans ses expressions, ne fait que se montrer inhabile à la tâche qu'il veut remplir; mais un ton de plaisanterie le rend insupportable, je dirai même suspect. J'en appelle au lecteur lui-même, à qui je présente la citation suivante : « Carion de Nisas, *marquis*, *baron*, tribun, général, etc., etc., né à Pézénas, *dont le nom signifie beaucoup*, et *donne l'étymologie de ses titres et qualités ;* de plus, parent de Cambacérès, *quand il était prince et archichancelier de l'empire....* il apparut tout à coup *comme un météore*, après le 18 brumaire, et vint *de Pézénas*, *en* 1800, pour être tribun *à Paris.* » C'est là jouer puérilement sur les mots, viser à l'effet de quelques antithèses ; dans tous les cas, c'est un genre d'esprit qu'il faut laisser à la chronique du *Diable Boiteux*, et qui n'est bon qu'à distraire quelques gobe-mouches; mais ce ton ne conviendra certainement jamais à la gravité d'un historien. La vie de M. Carion de Nisas est aussi terminée par un passage remarquable. « Afin qu'il ne manque rien à la singularité de sa carrière politique, dit le biographe, on doit ajouter qu'il composa, *dit-on*, le discours lu au Champ de Mai de 1815, par l'un des électeurs, dans lequel on n'épargnait ni les éloges, ni les leçons, au héros qui en était l'objet. » Ainsi voilà un *on dit* présenté comme un fait à la postérité ! Je voudrais qu'il me fût possible d'avancer que c'est une des erreurs échappées en revoyant les premières éditions ; mais l'anachronisme donnerait à mon assertion officieuse trop d'invraisemblance.

Digitized by Google

Si je me livre à cette critique sévère, c'est à cause de la distinction même que j'ai faite de cet ouvrage, que je regarde comme beaucoup moins mauvais encore que tous ceux du même genre qui l'ont précédé; c'est aussi parce que, les auteurs annonçant une nouvelle édition, leurs bonnes intentions nous laissent espérer qu'ils ne négligeront rien pour éviter tout ce que celle-ci aura présenté de justement répréhensible. Les autres défauts que j'ai remarqués tiennent essentiellement au genre, et sont même pénibles à retracer. « Après la chute de Bonaparte en 1814, ajoutent-ils, on vit M. de Nisas, sous le titre de marquis, parmi les colonels qui vinrent féliciter le roi et vanter leur fidélité à la maison de Bourbon; mais, aussi malheureux sous ce règne que sous l'autre, poursuivent nos biographes, M. le marquis obtint encore moins que M. le baron, etc. » La citation suivante est prise encore au hasard parmi un très-grand nombre d'autres exemples pareils :

« M. ***. . . . . Lors des désastres de nos armées, après les fatales campagnes de Russie et d'Allemagne, en 1812 et 1813, beaucoup de maires s'empressèrent d'adresser, à l'impératrice reine et régente, de très-humbles protestations de dévouement. M. . . . . ne voulut point rester en arrière, et, à la fin d'octobre, y envoya une adresse dans laquelle on lisait : « Oui, madame, tous vos » nombreux sujets, animés d'un même esprit, inébran- » lables dans l'auguste dynastie de Napoléon, prendront » un élan courageux pour maintenir, dans toute sa puis- » sance, ce trône qu'a fondé la valeur, et qui brille » d'un nouvel éclat depuis que vous y avez fait asseoir » les vertus qui sont l'apanage de V. M. Puisse votre au- » guste époux, après avoir accompli ses glorieux des- » seins, en donnant la paix au monde, et en assurant » la liberté des mers, vivre assez long-temps pour jouir » de la reconnaissance de ses peuples, et pour instruire » dans l'art de régner le jeune prince que vous avez » donné à l'empire, et qui est l'objet de notre amour et » de nos plus chères espérances! » M. . . . . , continue l'auteur, n'a pas manqué, depuis la restauration,

Digitized by Google

d'adresser semblable adresse au nouveau gouvernement, qui l'a nommé, etc. »

Ce passage rappelle un peu certain dictionnaire que j'ai cité aussi dans mon premier article ; et peut-être ici, différant de ton, eût-il suffi de dire que M. . . . . , comme bien d'autres, n'était pas exempt du tort d'avoir momentanément sacrifié à l'idole. Qu'importe après tout aujourd'hui une faiblesse généreusement pardonnée, et qu'un retour sincère à de sages principes peut faire aussi très-justement oublier ?

Obligé de donner une idée complète de cet ouvrage, je dois, pour que le lecteur en puisse à la fois juger les défauts, les avantages et le style, recourir à la citation d'un morceau d'ensemble. Je choisis l'article consacré à M. de Malines. Ce prélat occupe beaucoup encore aujourd'hui le monde politique, et il semble aux yeux de bien des gens comme cette brillante Renommée que nous voyons étendant les bras au bout du Pont-au-Change, et qui, bien qu'impassible et sans volonté réelle, tenant la couronne de l'immortalité, l'offre alternativement à tous ceux qui s'approchent pour la contempler. Ma citation ne pourra paraître que d'un choix très-heureux.

« De Pradt (l'abbé), baron, archevêque de Malines, grand'croix de l'ordre de la Réunion, officier de la Légion-d'Honneur, etc., etc., né à Allanche, département du Cantal, le 23 avril 1759; il fut, avant la révolution, grand-vicaire du cardinal-archevêque de Rouen, son oncle ; puis élu député aux états-généraux de 1789, où il se fit peu remarquer ; il signa néanmoins la protestation du 15 septembre 1791 ; se réfugia à Hambourg après la session ; travailla à la rédaction de plusieurs journaux, et publia divers ouvrages remarquables par la profondeur et la hardiesse des opinions. Rentré en France après le 18 brumaire, il publia, en 1802, *les Trois Ages des Colonies*, où l'on trouve tout ce que Raynal a donné de bon et de raisonnable; fut présenté à Napoléon, en 1804, par madame de Larochefoucauld, sa parente ; devint son aumônier, et assista à son couronnement, en cette qualité. Promu à l'évêché de Poitiers,

Digitized by Google

et sacré à Paris par le pape Pie VII, le 2 février 1805, il accompagna Napoléon à Milan lors de son couronnement comme roi d'Italie; passa, en 1808, à l'archevêché de Malines, et mérita de nouvelles faveurs par une souplesse et un dévouement, que ses protestations tardives ne pourront jamais atténuer ni démentir. Dévoré de la soif de l'ambition, il rechercha constamment le suffrage des personnes qui approchaient le plus de Bonaparte; visa long-temps au portefeuille du ministère des cultes, et même à celui des relations extérieures; fut écarté tout à coup, par un caprice du maître, du centre des affaires, et perdit tout espoir de succès, jusqu'au moment où les projets de l'empereur sur la Russie le déterminèrent à choisir M. de Pradt pour révolutionner la Pologne, en qualité de ministre plénipotentiaire près le grand-duché de Varsovie. On sait comment il se tira de cette mission difficile, et comment il en fut récompensé. Retiré dans son diocèse pendant les événemens de 1813 et 1814, il reparut après la chute du héros qu'il avait tant préconisé; fut chargé provisoirement des fonctions de grand-chancelier de la Légion-d'Honneur, qu'il ne remplit pas long-temps; demeura ignoré pendant le court règne de Bonaparte, en 1815, et attendit courageusement sa seconde expulsion du trône de France, pour publier les prétendus mémoires de son ambassade en Pologne; ils sont assez connus pour que nous nous dispensions de les analyser, et le lecteur doit savoir à quoi s'en tenir sur le compte de M. l'abbé de Pradt, qui vient de terminer aussi sa carrière ecclésiastique, en troquant, dit-on, son archevêché contre une pension. »

Quoi qu'il en soit de tous ces faits, M. de Pradt, si l'on en croit quelques journaux, n'est en butte aux traits de la satire et même du ridicule, que parce qu'il s'est aujourd'hui rendu l'apôtre des principes constitutionnels: des ennemis cachés en veulent beaucoup moins à sa conduite passée qu'aux idées nouvelles qu'il ne cesse de répandre, et qui sont fort opposées à leur exagération. L'on peut donc avoir à la fois de très-grands torts et des titres à beaucoup d'indulgence, et l'homme qui ne ferait que recueillir imprudemment tout ce que publie la ma-

Digitized by Google

lignité, risquerait de devenir un pamphlétaire en croyant se montrer un historien. Toutes mes citations ne font que démontrer, de plus en plus, la difficulté presque insurmontable de publier une bonne biographie moderne.

Somme toute, il vaudrait certainement beaucoup mieux qu'il n'y en eût point. Mais, puisque le mal est fait, et qu'on ne peut empêcher qu'il en existe, le parti le plus sage est de n'user au moins que de celle qui paraît la moins défectueuse et la plus raisonnable. La plupart des défauts de celle que j'annonce sont inhérens au genre même de l'ouvrage, et, s'il est possible de les atténuer, je crois n'avoir laissé aucun doute sur la bonne volonté des auteurs. J'applaudis même au dessein qu'ils manifestent d'agrandir leur cadre, en donnant à leur édition nouvelle un volume de plus, afin d'y comprendre les poëtes, les littérateurs et les artistes, en général tous ceux qui se sont distingués par quelque production. Leur Dictionnaire, en cessant de paraître un ouvrage de circonstance, pourrait devenir un manuel utile dans tous les temps. Ce qui regardera la politique ne relatera plus sans doute que des faits, soumis à une très-grande épuration. Beaucoup d'honnêtes pères de famille n'y verront plus exagérer le tableau de quelques aberrations passagères. Je n'admets pas que cette nouvelle édition puisse enfin prétendre à être parfaite, comme l'ont dit les auteurs : il peut se glisser encore des erreurs dans l'ouvrage; mais il restera toujours, après tout, la ressource de les corriger dans l'édition suivante.

Digitized by Google

L'ART D'OBTENIR DES PLACES,

OU

CONSEILS AUX SOLLICITEURS.

Ouvrage dédié aux gens sans emploi, avec cette épigraphe :

Sollicitant alii remis freta cœca..... Ils tourmentent à force de rames une mer qui leur est inconnue.

En transcrivant le titre de cette brochure, j'ai cru voir dans le premier mot de l'épigraphe une intention de calembourg et une démangeaison mal déguisée de jouer sur les mots *sollicitant* et *solliciteurs ;* peut-être, ne dois-je m'en prendre qu'au mauvais goût de toutes les conversations, de tous les ouvrages du jour. On n'y parle qu'en pointe, et les efforts qu'on est obligé de faire constamment pour être à la hauteur du langage à la mode, l'habitude de voir et de mettre de l'esprit partout, manie qui règne sous les lambris dorés comme dans la mansarde du vaudevilliste, m'auront fait découvrir dans l'épigraphe de l'*Art d'obtenir des places*, une malice dont l'auteur n'avait pas senti lui-même *toute l'énergie*. Cependant un passage de son livre donne à croire qu'il peut fort bien y avoir pensé, et trahit son affection pour le genre qui a illustré M. de Bièvre.

« Il existe, dit l'auteur, un traité sur l'*Art de prendre les places ;* beaucoup de pétitionnaires, trompés par le titre de cet ouvrage, se rendent avec empressement chez le libraire, et, munis du précieux volume, se hâtent d'y chercher les nouvelles routes où tend leur ambition. Ils sont fort surpris d'y trouver tout ce qui est nécessaire pour faire un siége en règle. Nous ne saurions trop les mettre en garde contre cette erreur, qui devient chaque jour plus commune : nous les invitons à ne pas confondre un pareil ouvrage avec le nôtre, et à vouloir bien mettre quelque différence entre l'*Art de prendre des places* et l'*Art de les obtenir.* »

Digitized by Google

Voilà, sans doute, de quoi fonder ma conjecture, et c'est le genre de plaisanterie que l'on rencontre souvent dans l'ouvrage. C'est le défaut de cette petite satire en prose, qui offre d'ailleurs plusieurs traits heureux et une peinture assez vraie des mœurs de la gent bureaucratique. Mais la gaîté de l'auteur n'est pas très-communicative; elle est philosophique, mais dénuée de verve; et l'on ne saurait donner une plus juste idée de cette brochure, qu'en la comparant aux chansons de M. Béranger. C'est la même finesse dans les observations, et la même froideur. Il est vrai qu'on a moins de reproches à faire à l'auteur de l'*Art d'obtenir des places*, qu'au chansonnier. Le style d'une satire n'exige pas autant de chaleur qu'un vaudeville, et l'on ne doit pas chercher dans Boileau les saillies de Collé. Mais je crois qu'on trouvera l'ironie trop prodiguée dans l'écrit de M...., qui a voulu garder l'anonyme. Cette figure ne doit être employée qu'avec mesure, et trop répétée elle produit un effet qui n'est pas tout-à-fait l'ennui, mais qui certainement n'est plus le plaisir. Cependant on l'emploie fort souvent; il y entre toujours de la méchanté, et c'est ce qui la fait aimer et ce qui la rend si facile. Ce serait ici une belle occasion de m'élever à une de ces considérations sublimes, que l'on admire toujours en sens inverse de leur justesse; de révéler une de ces grandes vérités, de ces idées lumineuses, dignes de figurer dans un discours d'académie. Liant la littérature à la philosophie, et quittant l'humble rôle de critique, pour monter au rang suprême de moraliste, je découvrirais à mes lecteurs que le grand usage que l'on fait de l'ironie, est la suite et l'effet nécessaire du grand nombre de méchans dont le monde est rempli. Cette nouvelle manière d'envisager la question, pourrait faire fortune dans un temps où les productions les plus légères de l'esprit sont pesées dans la grave balance de la morale et de la politique, et où une mauvaise comédie est regardée presque comme une mauvaise action. Cela du moins paraîtrait plus piquant que de remarquer simplement que la verve et la gaîté, étant les qualités les plus rares et celles qui caractérisent le plus le génie, on ne doit attribuer la froideur de tous les ouvrages dont on est

Digitized by Google

inondé, qu'à la médiocrité des écrivains. Dans tout cela leur cœur n'est pas coupable; leur esprit au contraire est trop innocent, ou du moins trop froidement malin. On ne doit donc pas reprocher à l'auteur de l'*Art d'obtenir des places* d'être un mauvais cœur; on ne peut pas non plus l'accuser de manquer d'esprit : mais il est trop monotone dans ses plaisanteries.

Un autre reproche qu'on peut lui faire, porte sur le peu de nécessité de ses préceptes. L'intrigue n'a pas besoin de poétique; c'est un don du ciel, et quiconque ne sent pas *l'influence secrète*, se mettra vainement en frais pour acheter l'*Art d'obtenir des places*. Les leçons de M.... ne pourront lui donner ce que la nature lui aura refusé. Cet ouvrage ne doit donc être regardé que comme le tableau des grandes opérations de l'esprit d'intrigue, ainsi que les poétiques d'Aristote, d'Horace et de Boileau, nous offrent l'analyse des productions immortelles du génie. Ce ne sont que des hommages rendus aux grands écrivains comme aux grands solliciteurs. En rassemblant tous les traits surnaturels qui ont échappé à leur génie, on ne veut qu'élever un trophée à leur gloire; et, loin d'exciter l'émulation, une supériorité aussi accablante n'est propre qu'à faire naître le désespoir de pouvoir jamais y atteindre. Quand La Harpe analyse le *qu'il mourût* de Corneille, espère-t-il faire sortir de l'âme d'un poëte un trait de cette force? De même, quand l'auteur de la brochure nouvelle nous retrace l'agilité sublime de cet auditeur piéton qui monte derrière le cabriolet de son compétiteur, et profite de la vitesse d'un cheval qu'un autre a acheté, pour lui ravir sa place, croit-il que l'exemple de ce grand homme soit facile à imiter, et qu'il suffise de l'indiquer pour en voir faire autant? Dira-t-il qu'il suffit de se cramponner aux courroies d'une voiture? Vain raisonnement! si le dieu de l'intrigue n'a présidé à sa naissance, un aspirant subalterne voudra inutilement imiter ce bel acte d'audace et d'humilité, tout à la fois ses jambes seront rebelles; ou, s'il parvient à s'accrocher un instant à la voiture, une chute ignominieuse viendra bientôt trahir ses efforts; ou bien le conducteur l'apercevra, et un coup de fouet incivil renversera l'apprenti solliciteur et ses espé-

Digitized by Google

rances. Mais, si vous êtes né intrigant, plus d'obstacles; tout vous réussira. Vos jambes seconderont vos projets ; le cocher sera aveugle, ou interdit à votre aspect, et vous triompherez comme celui qu'on vient de proposer à votre admiration. Sans doute cet auditeur était un de ces génies rares, un de ces esprits favorisés des cieux, tels qu'on peut à peine en compter deux ou trois de cette force dans tout un siècle. Il est facile de les reconnaître et de présager leurs grandes destinées. Dès le berceau, ils commencent à ramper, comme Grétry, encore enfant, dansait, dit-on, au bruit de la marmite qui bouillait. Ramper est le premier usage qu'ils fassent de leurs membres ; et ils en contractent tellement l'habitude qu'ils ne feront autre chose toute leur vie. Déjà leur corps prend cette attitude révérencieuse qui le courbe toujours vers la terre, et leur esprit, cette bassesse qui doit un jour élever si haut leur fortune; déjà on remarque en eux cette souplesse, cette flexibilité qui les fait pénétrer dans des endroits impénétrables. Ils se glissent, ils s'insinuent où le vulgaire n'aurait pas même eu l'espoir d'aborder. Vous êtes tout étonnés de voir au milieu de vous un homme dont vous n'aviez pas même soupçonné la présence. C'est un corps presque imperceptible, une espèce de sylphe qui se faufile partout, qui arrive partout, et le premier, en rampant; il explique l'allégorie de Mercure, le dieu des intrigans, qu'on peint avec des ailes aux talons. Aussi tous les membres du solliciteur ont quelque chose d'effilé. C'est le lézard qui s'enfonce dans des endroits qui paraissent sans issue. Un câble qu'à force d'amincir, on parviendrait à faire entrer dans le trou d'une aiguille, est la seule image qui puisse donner une idée du talent avec lequel s'insinue l'intrigant. Cette habitude qu'il a de s'allonger, de se rapetisser, le prive ordinairement des agrémens de la figure et de la taille, et, comme le remarque M...., *l'intrigue souffre assez volontiers la laideur et la difformité.* Plus d'un exemple fameux pourrait confirmer la vérité de cette observation. Les traits de l'intrigant changent de minute en minute ; la mobilité est le caractère constant de sa physionomie. Tous ses muscles s'agitent continuellement ; il se remue

Digitized by Google

et se plie en tous sens et de tous les côtés; il ne peut rester en place, et son pied est toujours levé pour prendre celle sur laquelle le vôtre voudrait se poser. Il a la vue perçante, l'odorat subtil, l'ouïe fine et l'oreille toujours dressée. C'est le coursier de Virgile,

Stare loco nescit, micat auribus et tremit artus;

rien enfin n'égale son activité; et en faisant le portrait d'un être si remuant, on peut reprocher à M..... de n'avoir pas donné à son style quelque chose de la rapidité et du mouvement de son héros. Je me permettrai aussi de n'être pas de son avis quand il dit qu'un *coude-pied haut est le don le plus inappréciable qu'un solliciteur ait pu recevoir du ciel.* J'ai remarqué qu'un *pied plat* fait toujours plus de chemin qu'un autre. Et M.... l'a bien senti lui-même, puisqu'il ajoute, avec plus de vérité que d'élégance : « *C'est cependant assez l'ordinaire de voir embrasser cette profession à grand nombre de pieds plats.* » Tout dans le solliciteur doit être comme son pied, et jamais un intrigant n'a été gras, ou du moins jamais un homme gras n'a été intrigant. C'est un métier où il faut pouvoir se remuer.

Dans la composition de la bibliothéque du solliciteur, M.... a fait un oubli qui mérite d'être relevé. Un intrigant doit posséder le *Traité des reptiles* et un extrait du *Mariage de Figaro*, qui consiste en ces mots, gravés en lettres d'or aux quatre coins de la chambre : *Médiocre et rampant, et l'on arrive à tout.*

Un des chapitres où l'auteur a montré le plus de connaissance du grand art de solliciter, est celui où il recommande au postulant de se faire des amis dans toutes les classes, de flatter surtout les garçons de bureau et d'aspirer à l'insigne faveur de passer pour leur parent. En effet, comme l'a dit l'auteur des *Voyageurs*, dont les vers ont le privilége de servir de supplément à l'esprit des journalistes :

Il n'est point à la cour de petit ennemi,
Du portier d'un ministre il faut être l'ami.

L'Art d'obtenir des places rappelle *l'Art de dîner en*

Digitized by Google

ville, dont il n'offre en plusieurs endroits qu'une assez faible imitation. M.... est plus original quand il parle de la bureaucratie, et il en parle dans les deux tiers de son ouvrage. Il est le premier, je crois, qui ait osé porter un œil profane dans l'intérieur des bureaux. Il soulève la poussière des cartons, pour nous montrer les employés, depuis le garçon de bureau jusqu'au ministre. C'est contre eux qu'il dirige tous les traits. Le portrait du chef de division est de la main d'un homme qui a peut-être eu à se plaindre de la morgue bureaucratique. Voici comment il est terminé : « s'il est brusque, emporté (le chef de division), le solliciteur ne se regardera point comme battu, pour une porte fermée au nez. Un bourru tient compte des coups qu'il donne, lorsque vous n'en paraissez pas offensé; et les mauvais traitemens reçus, avec grâce et résignation jettent beaucoup d'intérêt sur une affaire. »

Le portrait *du chef de bureau et du sous-chef* ne mérite pas à beaucoup près autant d'éloges. La critique qu'on fait d'eux manque même de justesse. Ce sont ordinairement les chefs de bureau et les sous-chefs qui font tout le travail. L'auteur en parle trop légèrement, et une connaissance plus précise des bureaux lui aurait fait appliquer aux chefs ou sous-chefs, ce qu'il dit du simple employé, sous le rapport du talent. Les chefs et sous-chefs n'ont guère de *doublures*, comme les chefs de division; et tout ce qui a un rang inférieur au leur n'a qu'un emploi à peu près mécanique. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques chefs de bureau dont tout le talent consiste dans les lumières subalternes de leurs commis. Quelquefois même ils sont charmés de ne pas trouver sur les expéditions les fautes d'orthographe de la minute; mais, je le répète, en général, c'est sur les chefs de bureau que retombe le fardeau des affaires, et voilà pourquoi les chefs de division ont toujours soin de choisir dans leurs subordonnés le talent qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes. M. Say, dans son traité d'*Économie politique*, observe avec raison « que la prospérité d'une ville, d'une province dépend quelquefois d'un travail de bureau, et que le chef d'une très-petite administration, en provoquant une dé-

Digitized by Google

cision importante, exerce souvent une influence supérieure à celle du législateur lui-même. »

L'auteur de l'*Art d'obtenir des places* cite une anecdote qui prouve la justesse de cette remarque. C'est celle d'un employé à 1200 francs, auteur d'un excellent mémoire qui plut tellement à un seigneur russe qu'il fit le voyage de Paris pour connaître celui qui l'avait composé. Il l'attribuait à un ministre, et il ne put revenir de son étonnement quand on lui montra le commis dont le talent n'était payé que 1200 francs par an.

Le style de cette brochure est assez facile, mais froid et languissant. Au reste, on va en juger par la citation suivante. Nous choisissons le chapitre des *femmes*, en recommandant aux employés celui des *cafés*.

Des femmes.

« Avez-vous une femme, une maîtresse, une parente? restez chez vous tranquille, et laissez-lui le soin de diriger vos affaires; c'est ce que font bien des maris, et c'est ce que devraient faire tous les solliciteurs.

» Une femme n'a pas besoin de *laissez-passer* pour pénétrer dans un ministère. Comment lui refuser une grâce aussi légère? Un Suisse est un portier de bonne compagnie; d'ailleurs les règlemens qui interdisent aux hommes l'entrée des bureaux ne prescrivent rien à l'égard des dames; et ce silence peut être interprété en leur faveur. Si un destin malheureux conduit les pas d'une jolie femme dans une antichambre, où l'avidité, l'espoir et le besoin ont déjà réuni un groupe de solliciteurs, dès qu'elle paraît chacun s'empresse de lui faire le sacrifice de ses droits; on s'efface, on se presse, on se resserre pour lui donner une place : ce qui est déjà d'un heureux augure pour celle qu'elle vient demander. Mais une femme n'a pas besoin de recourir à ces petits moyens; de mettre à contribution la complaisance de ceux qui, malgré leur urbanité, sont toujours ses concurrens. Elle peut adopter une marche plus franche; son sexe l'autorise à demander un rendez-vous au chef de bureau, au chef de division, au ministre même. Avec une dame on ne craint pas le tête-à-tête; on le

Digitized by Google

désire au contraire : elle est reçue quelquefois avec empressement, toujours avec politesse. On ne peut la laisser debout; on l'invite à s'asseoir, on lui donne tout le temps de s'expliquer. Une dame n'est point tenue de s'exprimer laconiquement; elle n'est point familière avec les affaires et l'esprit d'analyse que l'on exige chez un solliciteur; elle n'est point obligée de connaître jusqu'à quel point les momens d'un fonctionnaire peuvent être précieux; elle a le droit de retomber impunément dans les redites, de tourmenter sans indiscrétion, de harceler sans importunité. Une solliciteuse un peu jolie porte dans ses regards un talisman qui prête du charme à toutes ses actions; on a du plaisir à l'entendre, parce qu'on a du plaisir à la voir. Elle n'a pas besoin d'avoir pour elle la justice, le bon droit, une logique vigoureuse : elle a toujours raison; on l'écoute, on la considère; c'est une preuve irrésistible du pouvoir du beau sexe sur le nôtre, qu'il ne perd pas même ses droits dans les audiences et auprès des commis.

» Toutefois il arrive qu'une femme, parvenue à cet âge où la beauté ne laisse plus que des souvenirs, se jette dans les sollicitations : alors même des succès l'attendent dans cette carrière : les prérogatives de son sexe subsistent; elle peut les invoquer partout où elle rencontre des obstacles. Je suis femme, est un mot qui, chez des Français, manque rarement son effet; si, comme la solliciteuse jeune et jolie, elle n'est pas toujours assurée de réussir, elle peut du moins compter sur des résultats plus prompts. On temporise avec la première, non pour la désobliger, mais pour prolonger des relations qui ont leur charme; avec la seconde, on est pressé d'acquitter une dette que la politesse seule impose. Ce sentiment est peut-être moins flatteur pour l'amour-propre; mais c'est ce que nous n'examinons point dans un ouvrage purement didactique.

» Pénétrez-vous bien de ce chapitre, solliciteurs raisonnables; si cependant il en est parmi vous qui méritent ce nom, c'est surtout aux célibataires que je m'adresse; qu'ils se hâtent de se marier, non pour avoir une compagne, un rang, de la famille, mais pour obtenir des places. » T.

Digitized by Google

Bulletin des Sciences et des Arts.

L'académie des jeux floraux de Toulouse a décerné à M. Edmond Giraud les prix de l'hymne et de l'élégie. MM. Raymond, officier de l'université, et Bélin, ont remporté les prix du discours dont le sujet était l'éloge de Pascal.

Le sujet du concours de 1817 est la question suivante : *Quelle doit être l'influence de l'état actuel de la monarchie française sur la littérature et la morale publique?*

— Il s'est formé à Arras une société fondée sur les mêmes bases que celle qui existe à Paris, pour l'amélioration de l'enseignement élémentaire en France. La société compte parmi ses membres les personnes les plus distinguées du département. Elle s'occupe d'établir dans les principales villes des écoles séparées pour les deux sexes.

— M. David, astronome, a observé, le 13 avril, à Prague, deux très-brillantes *paraselènes*, qui se sont montrées à l'ouest de la lune. Elles étaient rayonnantes et chevelues comme des comètes. Le phénomène a duré plus de cinquante minutes.

— M. Hector Chaussier, médecin qui jouit d'une grande réputation, a publié un ouvrage sur la goutte, où il a pris pour épigraphe :

Vide pedes, vide manus :
Noli esse incredulus.

Son succès sera complet quand le public ajoutera : *Experto crede Roberto.*

—Des cultivateurs de Blois annoncent qu'ils ont trouvé un moyen de préserver les vignes de la gelée, et offrent de traiter de leur *secret*. Il semble qu'ils devraient s'adresser au gouvernement, trop intéressé à une semblable

Digitized by Google

découverte, pour ne pas la récompenser dignement si elle a quelque réalité.

— M. Biesta de Bouval a obtenu un brevet d'invention pour une machine qu'il appelle *bateau de remorque*, et dont le mécanisme, mu par le courant d'une rivière, est appliqué à faire remonter les bateaux. Cette machine paraît, d'après cet énoncé, ne pouvoir être employée que dans les eaux courantes, et, sous ce rapport, elle ne serait pas, d'un usage aussi général que le *bateau à vapeur*. On annonce que, dans les États-Unis, ce dernier bateau a été perfectionné par la substitution à la pompe à feu d'un manége mis en mouvement par un cheval ou par telle autre force vivante, et que l'expérience en a parfaitement réussi.

— On a construit dans le même pays des vaisseaux de guerre rasés ou sans mâture, mus par les mêmes procédés que le *bateau à vapeur*. La force qui sert de rames est cachée sous la carcasse du bâtiment; le bordage, épais de six pieds, renferme des couches de terre fortement battues et à l'épreuve des boulets. Ces bâtimens doivent avoir de grands avantages sur les vaisseaux de guerre. Enfin, on doit aussi défendre les passes et les bouches des fleuves avec des bâtimens stationnaires, mais tournant sur eux-mêmes, et devant, par ce moyen, lancer sur les assaillans un feu d'artillerie qui n'éprouvera aucune interruption.

— M. Des Buschmann a inventé en Allemagne un nouvel instrument musical qui n'a ni cordes ni tuyaux, et qui produit, assure-t-on, par la simple percussion, des sons on ne peut plus étonnans. L'auteur est actuellement à Francfort; on croit qu'il viendra jusqu'à Paris.

— M. Héricart de Thury a fait, au conseil des travaux publics du département de la Seine, un rapport très-étendu sur les produits de la fabrique de blanc de plomb et de céruse établie à Clichy. Ce rapport établit que cette fabrique a triomphé de toutes les difficultés que lui ont opposées l'ignorance, le préjugé et la routine, et qu'elle surpasse les fabriques de Hollande auxquelles le commerce s'obstinait à donner la préférence. Des expériences

Digitized by Google

comparatives, faites depuis deux ans, ne laissent plus aucun doute à cet égard.

Le conseil a proposé à M. le préfet d'ordonner que le blanc de Clichy serait exclusivement employé dans tous les travaux publics du département, et que les résultats des expériences qui ont constaté la supériorité de cette matière fussent déposés au Conservatoire des Arts et Métiers.

M. le rapporteur a cité plusieurs traits de l'aveuglement des consommateurs, qui n'ont été amenés à se servir de divers produits chimiques de fabrique française que par la précaution qu'on a été forcé de prendre d'altérer la pureté et la beauté de ces produits pour les rabaisser au niveau des mêmes substances inférieures, mais venues de l'étranger, et dont les ouvriers avaient habitude de se servir.

REVUE DES THÉATRES.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

L'une pour L'autre ou *l'Enlèvement*, comédie en trois actes, paroles de M. Étienne, musique de M. Nicolo.

Chute à la première représentation, demi-chute à la seconde, succès contesté à la troisième, succès complet à la quatrième. Ouvrage, en un mot, qui ne méritait

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Dans tous les cas, ce qui console un auteur tombé, c'est la douce idée de penser qu'il a été victime d'une cabale. L'ouvrage de MM. Étienne et Nicolo était cependant bien étayé, et je pense consciencieusement qu'on aurait sifflé *L'une pour L'autre*, quand même MM. Dartois et Boscha en auraient été les auteurs.

La pièce cependant a du comique, des scènes originales, de l'esprit; la musique offre des morceaux très-agréables: mais le plan n'est pas conduit avec assez d'art; mais il y a des scènes inconvenantes; mais il y a des mots

Digitized by Google

de mauvais ton, et, qui pis est, de mauvais goût; mais le dénouement est détestable; mais il y a des airs insignifians; mais la pièce est très-mal jouée; mais.....

Après une ouverture qui n'a pas du tout l'air d'avoir été faite pour l'ouvrage, on voit paraître deux jeunes personnes; l'une, nommée Hélène, doit épouser un fat appelé Gourville qu'elle n'aime pas; l'autre, Cécile, a promis sa main à un certain Jenneval qui n'est pas venu encore dans la maison de sa jeune amie Hélène. Une voix se fait entendre derrière un mur; on la prendrait pour celle d'un aveugle qui psalmodie un noël et demande la charité; mais on s'aperçoit bientôt que c'est l'acteur Paul qui, sous le nom de Saint-Albin, demande à Hélène un moment d'entretien. Il jette un billet attaché à une pierre et demande que, s'il est aimé, pour toute réponse *on lui jette la pierre.*

Le père d'Hélène arrive sur ces entrefaites; il saisit le billet qui est sans adresse, comme de raison, et Cécile, pour sauver son amie, dit que c'est à elle qu'il est adressé. Saint-Albin entre par la *petite porte* qui joue un très-grand rôle dans la pièce : il voit le père de son amante, qui veut le chasser, lorsque le fat Gourville vient exprès pour le retenir; il se dit son ami, et le prie d'assister à ses noces avec Hélène. Cécile, qui s'est avancée assez légèrement au sujet du billet, continue à jouer un personnage assez équivoque, et favorise l'amour de son amie et de Saint-Albin qu'elle n'avait jamais vu. Gourville se met de la partie; il s'agit de mystifier un fat ridicule, et, comme il ignore que c'est de lui qu'il est question, il se ligue avec les amans contre lui-même. Il croit que c'est le jaloux Jenneval, le véritable amant de Cécile, qu'on veut berner. Il propose à Saint-Albin d'enlever Cécile; il prête même sa voiture. La *petite porte* s'ouvre encore, et, pour la décence, une nourrice, qui se trouve là on ne sait comment, emmène au lieu de Cécile la jeune Hélène que Saint-Albin enlève à la faveur de la nuit.

Toujours très-content de lui-même, Gourville se félicite d'avoir joué Jenneval que Cécile a eu soin de désabuser. Le père d'Hélène découvre que sa fille est sortie de la maison paternelle avec son ravisseur; il s'emporte comme

Digitized by Google

Juliet peut s'emporter, c'est-à-dire, d'une manière assez ridicule; bientôt il s'apaise, grâce aux sollicitations de Gourville qui ignore tout encore et pardonne aux amans: ce qui ne pouvait pas être autrement selon les règles du théâtre, mais ce qui n'est pas tout-à-fait conforme à celles de la morale.

On remarque dans cet ouvrage deux jolis *finals*, ce sont les morceaux d'ensemble qui terminent le premier et le second actes. Quelques journaux ont reproché à M. Nicolo d'avoir pris des motifs de chant à plusieurs compositeurs; moi, qui ne suis pas compositeur, je lui aurais pardonné ses larcins si sa musique avait été plus soignée; il en est de même de l'auteur des paroles. Je m'embarrasse fort peu qu'il ait fait l'honneur à un Jésuite obscur de lui voler une trentaine de vers et un sujet; quand j'assiste à une représentation des *Deux Gendres*, je ne puis m'empêcher de dire : *Voilà une bonne comédie, et elle est de M. Étienne.* De même qu'après avoir vu *l'Une pour l'Autre*, je me suis écrié : Voilà un opéra-comique médiocre; je suis fâché qu'il soit de M. Étienne.

THÉATRE ROYAL ITALIEN. (salle Favart.)

La *Clémence de Titus*.—Mademoiselle Brizzi et madame Strina-Sacchi.

La *Clémence de Titus* est une nouveauté pour les Parisiens. Il y a long-temps que cet opéra se joue dans toute l'Europe, excepté en France. La musique est excellente, pleine de mélodie, et la science du compositeur est adroitement cachée sous les chants pleins de charme et de grâce. Cet ouvrage a le rare avantage d'offrir la réunion de deux grands talens, celui de Mozart comme musicien, et celui de Métastase comme poète. La *Clémence de Titus* n'est point une de ces productions informes et ridicules dont l'Italie abonde : le poëme est régulier; c'est une véritable tragédie lyrique dans le goût de nos bons opéras.

Le caractère de Titus est rempli d'intérêt. Vitellie, fille de Vitellius, a des droits à l'empire; elle prétend que Titus a usurpé le trône; elle est aimée de Jean Sex-

Digitized by Google

tus, ami de l'empereur. Elle l'engage à l'assassiner; sa main est le prix de ce forfait. Sextus, poussé par l'amour et le désespoir, oublie les liens qui l'unissent à Titus, et assassine par méprise un sénateur, nommé Lentulus, qu'il prenait pour son bienfaiteur. La conjuration est découverte : le sénat a prononcé; Sextus doit être livré aux bêtes féroces de l'arène; mais Titus, au lieu de sanctionner la sentence de mort, pardonne aux coupables.

Mademoiselle Brizzi est une fort jolie personne, qui a débuté dans le rôle de Sextus, rôle que Mozart avait écrit pour un soprano. Mademoiselle Brizzi a une voix un peu grave pour Sextus; mais cette voix n'en est que plus estimée; elle a de la grâce, de la flexibilité; elle met beaucoup d'expression dans son chant : en un mot, elle a obtenu le plus brillant succès.

Madame Strina-Sacchi est loin d'avoir un seul des avantages de mademoiselle Brizzi. Son physique est repoussant : qu'on se figure l'acteur Michot habillé en femme, et l'on aura une idée exacte des traits et de la corpulence de cette cantatrice, qui s'avise de faire encore les *jeunes premières* et les *amoureuses*.... à son âge. On le lui pardonnerait si elle avait une voix agréable; elle *sait*, mais elle ne *peut* chanter : or, savoir et pouvoir ne sont pas synonymes. Crivelli a prouvé au contraire qu'il savait et pouvait faire le plus grand plaisir aux spectateurs qui l'ont entendu chanter les beaux airs de Titus; c'était pour son bénéfice qu'on avait monté cet ouvrage.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Monsieur Sans-Gêne, vaudeville nouveau de MM. Désaugiers et Gentil.

Rien n'est plus invraisemblable ni plus bizarre que la conception de ce caractère. M. Sans-Gêne est un homme qui est plus que *sans gêne*; il viole à la fois toutes les bienséances de la société. Il arrive chez un soi-disant ami de collége, qui ne le connaît pas; couche dans le lit du maître de la maison, met sa robe-de-chambre, boit

Digitized by Google

tout son vin, et veut épouser sa fille. Tout cela passe un peu la permission d'être sans gêne, même avec ses amis. De jolis couplets, quelques mots plaisans, ont demandé grâce pour cette bluette fort médiocre, et qui aurait été mieux placée aux Variétés qu'au Vaudeville. Philippe, Gonthier et mademoiselle Lucie ont été beaucoup applaudis. Les deux derniers sujets sont deux excellentes acquisitions que le Vaudeville a faites aux dépens de l'Opéra-Comique. Avec de petits moyens on brille davantage dans un petit cadre. Celui de l'Opéra-Comique était un peu trop vaste pour ces deux acteurs, ou ces deux acteurs étaient trop petits pour l'Opéra-Comique.

NOUVELLES.

INTÉRIEUR.

—Il résulte d'une dépêche télégraphique, que le départ de S. A. R. madame la duchesse de Berry a dû avoir lieu le 13.

M. le comte de Blacas a gardé le *Momus*; il a le projet de gagner de vitesse pour annoncer l'arrivée.

La flottille de la princesse se compose d'un vaisseau, de deux frégates et de bricks. S. A. R. doit débarquer à Marseille.

— L'académie française a nommé M. Desèze à la place vacante par la mort de Ducis. Le nombre des votans était de 27. Un premier tour de scrutin n'avait point donné de majorité suffisante; au second tour, M. Desèze a obtenu 13 voix; M. Ginguené en a eu 10; MM. Lemontey et Laya, chacun une.

— A la première nouvelle des troubles de Grenoble, la garde nationale de Toulouse se mit toute entière à la disposition de l'autorité, et les troupes de la garnison se firent remarquer par la même ardeur.

Les autorités ont été obligées d'arrêter le zèle de la

Digitized by Google

garde nationale de Lyon, et de faire fermer les barrières, après le départ des quatre cents hommes qui avaient été désignés. Ces braves Lyonnais ont été reçus à Grenoble avec enthousiasme; les officiers de la garnison ont réuni dans un banquet les officiers de ces nouveaux frères d'armes, et, à la manière de nos bons aïeux, on a porté des toasts aux Bourbons et à la France. La tranquillité règne à Grenoble, le désarmement se poursuit avec activité et succès. D'après une proclamation du préfet, grâce est accordée à tout individu impliqué dans la sédition du 4 de ce mois, qui livrera ou fera arrêter les chefs de la révolte. Didier, moteur de l'insurrection, ne peut manquer d'être pris sous peu de jours. Ce Didier, homme sans nom, qui affecta long-temps des sentimens religieux, et professa les maximes les plus pures dans des écrits assez médiocres, a dévoré toute sa fortune, et, à l'exemple des conspirateurs du siècle, il espérait la rétablir, au moyen d'un bouleversement.

— Le Journal de Toulouse, dit, en parlant des insurgés de Grenoble : Ces misérables ne veulent pas d'amnistie; ils ne cherchent point à se *fondre* avec nous, non plus qu'à *s'amender;* il faut donc les *épurer*.

— On s'occupe, à l'état-major de la garde nationale de Paris, d'un projet d'organisation de compagnies d'artillerie, qui seront attachées à chacune des douze légions. Il y aura deux pièces par légion, l'une servie par des canonniers à cheval, et l'autre par de l'artillerie à pied.

— Une marchande laitière, habitant à la Villette, étant prise de vin, s'est permis de tenir des propos séditieux, chez un marchand de vin de la commune. Elle a été de suite arrêtée, et sans doute, dit un de nos journaux, la justice lui apprendra à mettre de l'eau dans son vin, sauf à en mettre moins dans son lait.

— La légion départementale de l'Yonne, qui a pour colonel M. le marquis de *Ganay*, est arrivée à Dijon le 14. A la suite de la revue passée par M. le comte Charles de Damas, on vint prendre les ordres du colonel pour l'heure de l'appel du soir; celui-ci répondit : « Point d'appel; il

Digitized by Google

n'y en a pas un qui veuille me quitter. » En effet le lendemain, au moment du départ pour Auxonne, chacun était à son poste, et la légion est sortie de la ville aux cris de *vive le roi !*

— Vingt-un individus sont compris dans l'instruction de l'affaire de la conspiration découverte à Paris : on s'occupe activement de cette affaire. Il est inconcevable, dit la *Gazette de Harlem*, que les personnes qui ont trempé dans cette trame aient pu concevoir quelque espérance de réussite. Aussi les gens sensés sont-ils fort tranquilles sur les tentatives de ces insensés et de leurs semblables.

— On a remarqué le passage suivant dans un discours que le consul de S. M. B. a prononcé dernièrement à Bordeaux :

« Située au milieu de l'Europe, la France ne pouvait » être en proie à des troubles et à des convulsions intérieures sans communiquer aux autres pays les con» vulsions et le trouble. Située au milieu de l'Europe, » son influence sera également sensible dans la tran» quillité qu'elle répandra autour d'elle. En paix avec » elle-même, on peut dire qu'elle donne la paix au » monde. »

— Les recherches faites par le respectable M. Dubois, curé de Sainte-Marguerite, pour découvrir les restes de Louis XVII, roi de France, n'ont pas été inutiles. C'est le 8 juin prochain qu'il sera procédé à leur exhumation dans le cimetière de cette paroisse. Ce jour est l'anniversaire de la mort de ce prince infortuné.

— On va placer sur le terre-plain du Pont-Neuf une statue équestre de Henri IV en bronze. L'ouvrage s'avance ; l'exécution en est confiée à M. Lemot. On a réuni pour la fonte dix mille kilogrammes de bronze, provenant des monumens non achevés, six mille kilogrammes de cuivre jaune, quatorze mille de cuivre rouge de Sibérie ; en tout trente mille kilogrammes.

— L'Ambigu-Comique annonce la prochaine représentation du *Mariage sous d'heureux auspices*. Ce titre-là ne paraîtra énigmatique à aucun Français.

Digitized by Google

EXTÉRIEUR.

Outre le projet présenté au parlement d'Angleterre, à l'effet de perfectionner la loi sur la liberté de la presse, on a pu remarquer une motion de M. Gratham en faveur de l'émancipation des catholiques. Il paraît qu'en général l'*opposition*, et un grand nombre de pairs, ont unanimement pensé que cette motion était intempestive, et ont été d'avis de renvoyer cette importante question à la session prochaine; mais que M. Gratham persiste à vouloir présenter sa motion.

Le bill des étrangers est aussi l'objet d'une discussion très-animée. Lord Castlereagh s'est montré, dans cette discussion, fortement opposé à ce qu'on ouvrît en Angleterre un asile aux partisans de la révolution et aux agens de Bonaparte, contre lesquels il ne croit pas qu'il soit encore temps de se relâcher des mesures d'une exacte et sévère surveillance.

A cette occasion on dit en Belgique qu'il est question d'une *mesure générale*, et qui aurait pour but de mettre, à la fois et par toute l'Europe, les esprits turbulens hors de portée de nuire. La tranquillité de la plupart des états du continent, la modération de leurs gouvernemens, les concessions qu'ils font aux peuples, les institutions qu'ils substituent aux abus du pouvoir arbitraire, ne sont pas très-d'accord avec cette rêverie de quelque journaliste, héritier sans doute de l'imagination et de la bonne vue de Don Quichotte.

— S. A. R. le prince régent a fait mettre à l'ordre de l'armée l'expression des sentimens du gouvernement concernant la conduite des deux officiers anglais, sir Robert Wilson et John Hutchinson, dans l'affaire de l'évasion de Lavalette. Ces deux militaires sont sévèrement blâmés; mais, en considération de la peine qu'ils subissent en France, leur gouvernement se borne à leur faire supporter le désagrément de ce témoignage public de son mécontentement.

— La cherté du pain cause de la fermentation en Angleterre. A Bridport, il a éclaté une émeute assez sé-

Digitized by Google

rieuse ; elle a été accompagnée de voies de fait et de violences ; enfin elle a été apaisée par le courage de personnes notables qui se sont jetées parmi les séditieux pour les séparer de leurs chefs et les calmer.

— La ville de Londres doit faire hommage au duc de Wellington d'un bouclier d'argent, où seront gravées les victoires de ce général. Ce bouclier sera suspendu à une petite colonne triomphale de six pieds de haut, qui sera elle-même le trophée de la bataille de Waterloo.

— Le dernier descendant de Newton a consacré un fonds considérable à doter un établissement consacré à fournir des secours aux gens de lettres et écrivains tombés dans le besoin.

— Il a paru une déclaration de l'empereur de Russie, concernant la nature de la *sainte alliance* formée entre ce monarque et LL. MM. l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse. Les sentimens de paix et d'union qui ont présidé à la formation de cette alliance, tendent non-seulement à assurer le repos de l'Europe chrétienne, mais même ils embrassent toutes les autres nations dans le même système d'une bienveillance toute philanthropique et fraternelle ; ainsi tombent d'elles-mêmes les insinuations de quelques politiques accueillies par quelques gazetiers concernant des projets contraires aux intérêts de la Porte, et auxquels la *sainte alliance* aurait servi de voile.

— Tout occupé de la prospérité de ses états, l'empereur de Russie appelle l'industrie des étrangers en Pologne par l'offre de nombreux avantages. Les nouveaux colons seront, entre autres, exempts du service militaire, eux et leurs enfans.

— On apprend pour contraste, que la ville de Lubeck renvoie les juifs de son territoire.

— La Prusse, la Saxe, l'Autriche, travaillent constamment à relever leur crédit, en éteignant leur papier monnaie. Il est grandement question à Vienne, de la création d'un nouveau papier qui serait échangeable contre le numéraire, et qui servirait à retirer l'ancien de la circulation.

Digitized by Google

— On parle aussi de réaliser le projet de la communication du Rhin avec le Danube, par l'intermédiaire d'un canal qui joindrait le Mein à la Rednitz. C'est M. de Wiebeking, conseiller bavarois, qui est, dit-on, chargé de conduire cette importante opération.

— Il paraît constant que le général prussien Gneisenau se retire du service. Son nom a été plusieurs fois cité dans les discussions élevées en Prusse sur les sociétés secrètes, et il a offert sa démission, que le roi a fini par accepter. C'est un excellent officier; on croit qu'il a eu la plus grande part à la direction de l'armée prussienne dans la campagne de l'an dernier.

— Le traité qui termine les difficultés entre l'Autriche et la Bavière, au sujet de leurs prétentions respectives à diverses possessions territoriales, est conclu et publié. L'Autriche regagne le duché de Salzbourg et les bailliages du côté du Tyrol, qu'elle avait perdus en 1808, à l'exception de quatre bailliages sur la rive gauche de la Salza et de la Saale, qu'elle laisse à la Bavière. Cette puissance acquiert, en outre, partie des anciens départemens du Mont-Tonnerre, de la Saare et du Bas-Rhin sur la rive gauche du Rhin; ce qui lui donne entre autres les districts de Deux-Ponts, Kaiserlautern, Spire, Bliescastel, Kussellandau, et tout le territoire à la gauche de la Lauter. Sur la rive droite elle gagne partie de l'ancien évêché de Fulde, ainsi que le bailliage de Redwitz, enclavé dans les états bavarois; et, comme ces arrangemens ôtent à la Bavière l'avantage du principe de *la contiguité* de ses possessions, avantage qui avait été stipulé pour elle par le traité de Ried, l'empereur d'Autriche s'engage à lui faire obtenir, à la diète de Francfort, un dédommagement convenable pour l'inexécution de cet article dudit traité.

— Le grand-duc de Bade a publié une déclaration extrêmement vigoureuse, contre les prétentions des membres des classes ci-devant privilégiées, et il se montre résolu à faire exécuter dans l'administration de l'état, le principe de l'égale répartition des charges publiques entre tous les citoyens.

Digitized by Google

— Les nouvelles de l'Amérique espagnole sont toujours contradictoires. Les gazettes de Caraccas représentent les affaires des insurgés comme désespérées; celles de la Jamaïque, en convenant que les Espagnols ont remporté quelques succès, disent que ces avantages sont loin d'être décisifs, et que les troupes royales s'affaiblissent par les maladies, au point d'avoir le plus urgent besoin de renforts et de secours de toute espèce.

Le général Moulès, tombé entre les mains des royalistes, a été pendu à Mexico. Il s'était engagé dans l'état ecclésiastique, et l'avait quitté pour le métier des armes. Livré au tribunal de l'inquisition, il y a été absous pour ce fait; mais le tribunal ordinaire l'a condamné comme rebelle. Avant l'exécution, on l'a forcé de prendre des habits sacerdotaux, dont on l'a dépouillé en prononçant sa dégradation; et il a été ensuite livré au bras séculier.

— On connaît plusieurs exemples d'incendies, arrêtés, principalement lorsqu'ils éclataient dans des caves, en interceptant la communication de l'air extérieur avec le foyer de l'embrasement. On rapporte qu'un bâtiment marchand, dans la cale duquel le feu s'était manifesté en pleine mer, vient d'être sauvé par la présence d'esprit de son capitaine, qui a aussitôt ordonné de fermer les écoutilles, et de calfater tous les jours ces issues; et le navire a pu gagner la Martinique, portant ainsi le feu emprisonné dans ses flancs.

— Un paquebot à vapeur a fait la traversée de Margate à Rotterdam en seize heures. Son entrée au port avait attiré un concours immense, et on ne pouvait se lasser d'admirer cette nouvelle manœuvre, qui triomphe du vent et de la marée, et promet tant d'avantages à la navigation.

MERCURIALE.

— Les théâtres offrent peu de nouveautés; cependant, afin de parler toujours *spectacles* au public, les journalistes remplacent les feuilletons par des procès verbaux

Digitized by Google

en bonne et due forme des séances de la cour d'assises ou des audiences de la cour royale.

Les bureaux de *la Quotidienne*, du *Journal de Paris*, de *la Gazette de France*, etc., etc., pourront au besoin suppléer les archives du greffe.

— Certains écrivains politiques pourraient prendre pour emblème le balancier de la monnaie qui a frappé l'effigie de l'usurpateur, et qui frappe maintenant celle du roi légitime.

— Le journal qui s'intitule l'*Ami du Roi*, et dont l'*amitié* rappelle quelquefois celle de cet ours un peu niais cité par La Fontaine, se plaignait dernièrement de l'ignorance de nos jeunes médecins, et déplorait la facilité avec laquelle on coiffait du bonnet doctoral des gens qui ne savaient pas même assez de latin pour lire en original les *OEuvres d'Esculape* et d'*Hippocrate*. On dit que quelques étudians en médecine, sous les yeux de qui est tombée par hasard cette prodigieuse *énerie*, désespérant d'en corriger l'auteur, ont du moins corrigé le titre de son journal, en changeant simplement les deux lettres *mi* en *ne*.

« Qui ne sait compatir aux maux qu'il a soufferts ! »

Cette maxime d'une vérité générale, est néanmoins susceptible de quelque exception A voir le plaisir avec lequel M. de J..y tombe de toute la masse de son petit journal sur les prétendans au fauteuil académique, et particulièrement sur M. Noël, qui assiége les portes du temple avec ses gros dictionnaires, on dirait que l'*Ermite* a oublié tout ce qu'il lui a coûté d'efforts et de fatigues pour emporter la place. Il avait cependant un grand avantage sur ses concurrens ; il n'était point gêné ni ralenti dans ses courses par *le poids de ses titres*.

— Le *Diable Boiteux* vient de faire une excursion en Angleterre, et de nous rapporter des vers et des nouvelles d'outre-mer. Son dernier numéro plaît singulièrement aux Français qui n'entendent point l'anglais, et aux Anglais qui ne comprennent pas le français.

— Un journaliste anglais a été condamné à l'amende

Digitized by Google

pour un article diffamatoire. Aussitôt le caissier du *Singe Boiteux* a engagé ces messieurs à se jeter dans la louange ou *le genre ennuyeux*. Ils ont fait droit à la requête.

— Le *Journal Général* avait annoncé la suppression du *Diable Boiteux*, et le *Diable Boiteux* celle du *Journal Général*. Le public s'en réjouissait déjà ; mais malheureusement ce n'était qu'une plaisanterie.

— « Quand le nuage *fut* dissipé, quelques spectateurs *redemandèrent* le finale qui *fut* en effet recommencé ». Vous croyez qu'il s'agit d'une chose arrivée il y a mille ans : eh bien ! c'est le *Journal Général* du mercredi qui raconte ce qui *arriva* lundi à la représentation de la *Clémence de Titus*.

— Dans un accès de folie, un médecin se prenant pour un de ses malades, vient de se tuer lui-même.

— Un poëte et un musicien viennent de mettre en romances la pièce de la *Mère Coupable*, pour l'amusement et l'instruction de leurs écolières.

Lettre inédite de Diderot à Naigeon, sur J.-J. Rousseau.

Voici, mon ami, ce qu'un Genévois qui aurait de l'esprit et de la délicatesse, dirait à Rousseau.

Sans doute vous avez bien mérité d'une patrie que vous illustrez par vos talens ; il se peut que vos concitoyens ne vous aient pas rendu tous les égards qu'ils vous devaient ; mais Cimon, Thémistocle, Aristide, Miltiade, ont été traités plus indignement que vous par les Athéniens, et ne se sont pas plaints. Thémistocle était presque le fondateur d'Athènes, et vous n'avez point fondé Genève ; vous n'avez pas encore, comme Miltiade, battu sur mer et sur terre le grand monarque de l'Asie ; vous n'avez ni les vertus guerrières ni les vertus civiles de Cimon. J'avoue que vous êtes bien aussi juste qu'Aristide ; mais vous ne l'êtes pas davantage. Lorsque ces braves et glorieux citoyens ont été ignominieusement chassés de leurs maisons, de leur ville, arrachés à leur famille, du sein

Digitized by Google

de leurs femmes, des bras de leurs enfans ; ils s'en sont allés en souhaitant à leur ingrate patrie des hommes qui l'aimassent autant qu'eux, et qui la servissent mieux. Aucun d'eux s'est-il avisé de s'en venger en jetant, parmi ses habitans divisés, un ouvrage capable de les armer les uns contre les autres, et d'ensanglanter les rues, les places publiques, les temples? et s'il arrivait, malheureusement pour vous, que l'ouvrage que vous venez de publier produisît cet effet, qu'il y eût un seul coup de poignard de donné, un seul de vos concitoyens d'égorgé, Rousseau, je vous connais, vous verriez sans cesse le sang de ce citoyen couler ; le cadavre de l'infortuné serait à jamais étendu sous vos yeux, et vous péririez de chagrin. Je sais bien que vous ne manqueriez ni de raisons ni d'éloquence pour me montrer que Thémistocle, Aristide et Miltiade ont fait ce qu'ils devaient, et vous aussi ; je sais bien qu'il faudrait avoir toute votre fécondité et toute votre éloquence pour vous répondre. Mais ce que je sens encore mieux, c'est qu'il faut bien de l'art pour faire votre apologie, et qu'il n'en faut point pour faire celle de Thémistocle et de Miltiade. J'ai toutes les peines du monde à vous trouver innocent, et je trouve les autres innocens, justes, honnêtes, sans y réfléchir. Tout cela, mon ami, un peu mieux arrangé, embarrasserait un peu Jean-Jacques, surtout si l'on ajoutait : Si vous n'êtes pas plus juste qu'Aristide, vous n'êtes pas non plus plus sage, plus vertueux que Socrate ; et vos concitoyens ne vous ont pas condamné à la mort, comme il le fut par les siens : cependant Socrate ne dit point à ses juges, je ne suis pas le seul qui connaisse les mystères d'Éleusine ; Platon ne les ignore pas plus que moi, et Criton ne méprise pas moins les Eumolpides ; ainsi c'est trop ou trop peu d'une coupe. Il ne dénonça point Criton comme un criminel fait ses complices, et ne s'en porta point l'accusateur, parce qu'il lui avait offert tous ses biens pour le racheter. Ceci rendrait l'apologie un peu plus difficile encore, et l'embarras de J.-J. Rousseau un peu plus grand.

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE DE RACINE, N°. 4.

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1^er^. de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et surtout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Mazarine, n°. 30.

POÉSIE.

ODE

Sur le mariage de S. A. R. Mgr. le duc de Berry avec S. A. R. Marie-Caroline, petite-fille du roi des Deux-Siciles, fille du prince héréditaire.

Le torrent que grossit l'orage
S'indigne, enfermé dans son lit;
Terrible, il court, bondit, ravage,
Et le front du berger pâlit.
Brûlant esclave de la terre,
Le volcan rugit de colère
Contre ses fers audacieux;
Et des monts arrachant la cime,
Des profondeurs du noir abîme
Vole à la conquête des cieux.

Digitized by Google

Plus puissant, le roi de la lyre,
Qu'enflamment ses divins accords,
S'irrite du jaloux délire
Qui veut enchaîner ses transports.
Sur la foi d'une heureuse étoile,
Livrant les replis de sa voile
Au souffle d'un vent indompté,
Sa nef, que monte le génie,
Parmi des torrens d'harmonie,
Vogue vers l'immortalité.

Soit que, d'une voix triomphante,
Sa lyre, amante des vertus,
Célèbre le bonheur qu'enfante
La bienfaisance des Titus;
Soit qu'elle dénonce et menace
Un tyran dont la folle audace
S'épuise en forfaits inouis;
Soit que, dans la plus douce ivresse,
Déposant l'ire vengeresse,
Elle rende aux Français Louis:

O Louis! ô mon noble maître!
Appui sacré de mes travaux!
Ta gloire force à disparaître
La gloire de tous tes rivaux.
Sésostris, César, Alexandre,
Qui parmi le sang et la cendre
Dictez vos conquérantes lois,
Cédez la palme à ce monarque;
Il n'a pas enrichi la parque
De ses pacifiques exploits.

Deux fois sur la France égarée
L'Europe assied son camp guerrier,
Et sa vengeance conjurée
La couvre de moissons d'acier.

Digitized by Google

Deux fois sur la pâle Lutèce,
Déjà dévorant sa richesse,
Étincelle un glaive inhumain;
Tout va périr. Louis s'avance :
Cent mille guerriers en silence
Déposent le fer de leur main.

Répondez! D'où vient ce prodige
Qui du crime a trompé l'espoir?
Dieu seul donne aux rois ce prestige
Et ce mystérieux pouvoir.
Oui, Dieu, dans ses décrets sublimes,
Adopte les rois légitimes,
Et de son sceau marque leurs fronts;
Dieu rend Louis à ma patrie,
Et durant cinq lustres lui crie :
« Tu périras sans les Bourbons. »

A peine ils ont touché la France,
La paix visite les mortels,
Thémis rétablit sa balance,
La religion ses autels.
Détrônant l'affreuse anarchie,
De tant de malheurs enrichie,
La loi parle d'un ton vainqueur.
Qu'ai-je dit? Louis la fait taire;
Mais à son glaive il veut soustraire
Ceux qui devaient percer son cœur.

O mon roi! quel nouveau miracle
Vient proclamer tes hauts bienfaits!
Les Alpes offrent un spectacle
Que les mortels n'ont vu jamais :
Leur dieu, qu'un long hiver assiége,
Rejetant son manteau de neige,
Ne tremble plus sous les glaçons;
Le printemps échauffe la nue,

Digitized by Google

Et pare sa tête chenue
Des plus odorantes moissons.

Du haut de ses flancs, en cadence,
Les muses portant des flambeaux,
Descendent; leur légère danse
S'unit à des concerts plus beaux.
Cyprine, de son myrte ornée,
Conduit l'Amour et l'Hyménée
Qu'unissent les mêmes désirs;
Tous deux attirent sur leurs traces
Les Ris et les Jeux et les Grâces,
Qu'ils enchaînent près des Plaisirs.

Pur sang d'une reine amazone,
Venez triompher parmi nous;
Princesse, ceignez la couronne:
Les Français sont à vos genoux.
Mêlez aux attraits la décence
Qui pare si bien l'innocence,
Et pare encor mieux la grandeur;
Un prince que la France adore,
Qu'une mâle vertu décore,
Vous associe à sa splendeur.

Fais triompher notre espérance,
Chaste Lucine, empresse-toi!
Cède aux plus chers vœux de la France,
De Louis et du couple-roi!
Qu'auprès d'un fils qui leur ressemble,
Ils puissent, souriant ensemble,
Boire la coupe du repos!
Amour, dont le nœud les engage,
Accorde à l'hymen plus d'un gage!
Tous les Bourbons sont des héros.

Mais quel Dieu s'offre à ma présence,
Et me dévoile ses secrets?

Digitized by Google

Cédons, cédons à sa puissance,
Le Temps va rendre ses décrets.
O toi, mon amante chérie !
O France ! ô ma belle patrie !
Le ciel est enfin désarmé ;
Réjouis-toi, superbe terre,
Et rends encore tributaire
L'univers de tes dons charmé.

Cérès, sur nos féconds rivages,
Des mortels double le trésor :
Mercure, en ses riches voyages,
Ceint Thétis d'une chaîne d'or.
Sous des forêts de mâts, la Seine,
Roulant une onde souveraine,
Offre aux nations ses tributs ;
Rendu triomphant à son temple,
Apollon adore contemple
En pompe de ses attributs.

Au pied d'Hymen, la jeune fille
Porte son timide embarras,
Sa crainte ; elle accroît sa famille,
Et prend un fils entre ses bras ;
La Paix, mère de la Richesse,
Nourrit une active jeunesse,
Robuste soutien des états ;
Et la France, arbitre suprême,
Se ceint le front d'un diadème,
Juge des plus grands potentats.

Alors jusqu'aux bornes du monde
Le nom de Louis est porté ;
La terre à sa vertu profonde
Prodigue un encens mérité.
Lui confiant sa destinée,
La France, à ses pieds prosternée,

Digitized by Google

Bénit la douceur de ses lois.
Muses, offrez-lui votre hommage!
Dans le malheur il fut un sage;
Heureux, c'est le plus grand des rois.

C. L. MOLLEVAUT,
Membre de l'Institut royal de France.

LE PAON ET LE ROSSIGNOL.

L'oiseau de Junon, curieux
De fixer les regards des hommes
(Il est de ces derniers dans le cercle où nous sommes
Qui n'en sont pas moins envieux),
Avec orgueil étalant son plumage,
Plaisait aux plus insoucians,
Quand près de lui sous le feuillage
Un rossignol fit entendre ses chants.
Sitôt la foule des passans
De l'écouter, d'applaudir sans partage
A ses mélodieux accens,
A son tendre et divin ramage,
Et de laisser cet Argus tout honteux
S'admirer seul, réduit à son suffrage.
Un sot audacieux souvent
Parvient à tromper, à séduire;
Mais à la fin le vrai savant
L'éclipse et reprend son empire.

Digitized by Google

ÉNIGME.

Filles du Dieu du jour, nous formons notre père,
Et n'existons jamais ensemble un seul moment;
Sujettes pour toujours à ce destin sévère,
Nous nous fuyons, lecteur, pour ton arrangement.

LOGOGRIPHE.

Laissons de mes vertus le portrait incommode ;
Ce qui me rend fort à la mode,
Est que je suis des plus discrets ;
Et l'homme qui connaît jusqu'où va mon silence,
M'établit confident de ses plus grands secrets.
Je suis mâle de nom, et toute ma substance
Doit à l'invention son unique progrès.
Dévoilons ce profond mystère ;
Mon total est de douze pieds :
Soutenu de mes cinq premiers,
Dans ta maison je suis chose si nécessaire,
Que tu ne peux sans moi dormir en sûreté.
Des sept derniers j'annonce un agréable été ;
Alors c'est par mon ministère
Que chacun vient braver le soleil le plus vif ;
Tu rêves, cher lecteur, et ton esprit pensif,
Peut-être en ce moment se forge une chimère;
Qu'une faible lueur impose à ta raison :
Reprends tout, j'y consens; par la combinaison,
Je vais, comme un autre Protée,
T'exercer par mes changemens.
Je suis celui des élémens

Digitized by Google

Qu'au ciel, malgré les dieux, déroba Prométhée ;
Le fait est noir ; aussi le sort le plus affreux
Devint bientôt le prix de sa folle entreprise.
Je puis encor t'offrir un instrument qu'on prise
Sur le double sommet, séjour délicieux,
Que de son onde pure arrose l'Hippocrène :
Item, ce qu'on quitte avec peine :
Un arbre qui, dans les grands froids,
Conserve une égale verdure :
Ce qu'à prendre d'assaut on tente quelquefois ;
Un organe, dont la nature
Interdit tout usage aux aveugles naissans :
Ce que, dans des dangers pressans,
Désire un nautonier prêt à perdre la vie :
Un métal, objet de l'envie....
C'est fixer trop long-temps ton esprit et tes yeux ;
Je te fais, cher lecteur, mes plus tendres adieux.

Mots de l'*Énigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot du logogriphe est *Tableau*, dans lequel on trouve Eau, Table, Bal, Abel, Aube, Bean et Bateau.

Digitized by Google

RIEN DE TROP.

La Fontaine a raison :

..... Rien de trop est un point
Dont on parle beaucoup, et qu'on n'observe point.

Tout le monde convient de l'utilité de la modération, du danger des excès, de la folie des passions. On estime sage celui qui voit les choses telles qu'elles sont, et qui les apprécie à leur juste valeur : on regarde comme un insensé l'homme qui voit tout avec un microscope ou avec un prisme, qui embellit ou enlaidit, grandit ou rapetisse tout, suivant son désir ou son dégoût, sa crainte ou son espérance. On sait que le bonheur est inséparable de la modération dans les qualités, dans les peines, dans les plaisirs, dans les désirs et dans les sentimens; et cependant chacun exagère ses biens, ses maux, ses haines, ses affections, ses éloges, ses critiques, ses volontés, ses espérances, ses frayeurs.

Personne ne veut être tendre, mais passionné; considéré, mais célèbre; à son aise, mais opulent. On ne se contente pas du bien, on veut le mieux; on ne se borne pas à s'affliger, on se désole; on n'approuve pas, on flatte, on exalte, on divinise; ce n'est pas assez de critiquer, on déchire; ce qu'on aime est parfait; ce qui déplaît est affreux, détestable. On est ou enivré ou dégoûté, vain ou humilié, téméraire ou pusillanime : ceux qui pensent comme nous sont des gens de bien; les autres, des valets et des factieux. Jamais nous ne sommes dans le milieu, toujours au-delà des bornes; et, tout en faisant l'éloge de la modération, nous la fuyons de toutes nos forces. La médiocrité, que les philosophes disaient d'or, cette médiocrité qui seule rend sage et heureux, est ce que nous craignons et ce que nous méprisons le plus.

Tous les moralistes, puisqu'ils prétendent être les médecins de nos âmes, ne devraient jamais se lasser de rebattre

Digitized by Google

ce point. L'exagération est notre péché originel, notre défaut radical, le principe de nos vices, la source de toutes nos erreurs, la cause de tous nos chagrins ; et, quand elle ne nous rend pas méchans, vindicatifs, cruels et malheureux, elle nous rend encore très-ridicules.

Un magicien qui aurait un miroir capable de dépouiller les objets de leurs illusions, et de les faire voir aux hommes tels qu'ils sont, changerait le genre humain et la face du monde ; mais, avant d'y parvenir, il ferait bien de s'assurer du secours des esprits infernaux, et de bien prouver sa puissance ; car il commencerait par se faire un terrible nombre d'ennemis en disant la vérité : il y a bien peu de gens pour qui elle ne soit pas une sorte d'injure !

On ne peut guère nous faire voir nos portraits bien ressemblans sans nous montrer injustes, inconséquens et fous; et c'est ce qu'on n'aime pas à reconnaître publiquement, quoique parfois, entre quatre rideaux, et dans des intervalles de raison, on s'en aperçoive assez bien.

Ce magicien ferait même, je crois, prudemment, en imitant les auteurs comiques, de laisser notre image sous une gaze, et de ne nous montrer que celle des hommes qui nous ressemblent, afin de ne nous frapper qu'indirectement et par contre-coup.

La plus dangereuse et la plus commune de nos exagérations est celle qui ne nous fait voir que des vices et des défauts dans nos rivaux, dans nos ennemis, et qui nous aveugle totalement sur leurs bonnes qualités les plus évidentes.

Éraste est un vieux guerrier qui a toute sa vie été attaché aux principes, aux coutumes, et même aux préjugés des temps anciens : c'est un courtisan probe, instruit, un gentilhomme loyal, estimé à la ville et chéri dans sa province ; mais il croit que la gloire et la tranquillité de l'état sont liées inséparablement à l'existence des anciens usages, et il se fait un point d'honneur de les défendre. Tout ce qui est étranger à l'ordre qu'il a vu régner autrefois, lui paraît confusion et folie. Sujet soumis, militaire distingué, bon maître, respectable père de famille, on ne peut lui reprocher aucune déviation des

Digitized by Google

règles de la justice et de l'honneur; mais il juge avec humeur tout ce qui est nouveau; il ne raisonne pas en politique, il se passionne, et tout système qui est à la fois sentiment et religion doit être inflexible par sa nature; car on efface souvent ce qui est tracé dans l'esprit, et jamais ce qui est gravé dans le cœur.

Eh bien! parlez de lui à Damon; c'est un jeune homme enthousiaste, dès son enfance, d'Athènes et de Rome, et qui ne peut séparer l'idée du bonheur de celle de la liberté; il méprisera la vieille vertu d'Éraste. Comment, dira-t-il, voulez-vous que j'estime un homme encroûté de préjugés, un égoïste qui veut nous enchaîner dans les ténèbres pour nous conduire à son gré par des lisières, et qui sacrifierait les droits et le bonheur de l'humanité pour rétablir les priviléges de sa classe!

Où je n'aperçois pas le noble amour de la liberté, je ne vois que de l'intérêt personnel, de la vanité, et aucun sentiment honnête ne peut se concilier avec ceux de la servitude.

Je suis sûr qu'Éraste, que vous vantez, est un tyran dans son village et dans sa famille, et que les vieux droits de son donjon lui paraissent plus sacrés que la gloire de son pays.

Vous avez beau faire, vous ne convaincrez pas Damon de son injustice. Et croyez-vous qu'à son tour Éraste sera plus raisonnable en parlant de Damon? vous vous trompez; vainement vous lui direz que ce jeune homme est bon fils, mari fidèle, ami sûr; qu'il a autant de vertus que d'esprit; qu'il est vaillant, humain, généreux, serviable, et que la douceur de son caractère le fait aimer par tout ce qui le connaît.

C'est un mauvais sujet, dira le vieux baron; je le désavoue pour parent, l'honneur me défend toute liaison avec lui. Quelles bonnes qualités peut-on supposer à un factieux, à un innovateur? Ne m'en parlez plus, c'est un jacobin.

— Mais de sa vie il n'a été dans un club; il sert bravement son prince; si ses passions sont vives, elles sont nobles; il ne rêve que la gloire et le bonheur de son pays, et serait incapable de troubler l'ordre public pour soute-

Digitized by Google

sir des opinions libérales qu'il a puisées dans nos livres classiques.

—Finissons ce propos; je ne veux plus qu'on m'en parle. Il a, dites-vous, des idées libérales; eh bien! je n'ai rien de commun avec ces idées-là; c'est de la philosophie, de l'idéologie, et voilà tout. Adieu.

La sottise et la passion de nos jugemens sont encore bien plus excessives lorsque nous parlons des hommes que la fortune a élevés à d'importans ministères ou à de hautes dignités.

Ils ont presque également à redouter la flatterie qui les encense pour les enivrer de ses poisons, et l'envie qui les épie pour les déchirer. Ceux qui espèrent ou obtiennent leurs faveurs, en font des grands hommes, des demi-dieux: c'est Sully, Colbert, l'Hôpital, qui sont ressuscités; ils obscurcissent à force de fumée leur mérite réel, et les élèvent sur des échasses qui les font tomber.

D'un autre côté, les rivaux de leur pouvoir et de leur crédit aiguisent contre eux tous les poignards de la satire et de la calomnie.

Écoutez un membre de l'opposition lorsqu'il peint un ministre: c'est toujours un homme inepte ou corrompu; sa sévérité est taxée de despotisme, sa bonté de faiblesse. Est-il économe, c'est un avare; généreux, c'est un dilapidateur; soutient-il l'autorité, c'est un ambitieux partisan du pouvoir arbitraire; se montre-t-il indulgent et populaire, il est faible et idéologue; s'il vous résiste, c'est un entêté; s'il vous cède, il est inconséquent et pusillanime.

On pourrait lui répondre, comme Figaro: Aux qualités que vous exigez dans un domestique, *connaissez-vous beaucoup de maîtres capables de vous servir?*

Les tribuns du peuple étaient parvenus, par leurs intrigues, leurs déclamations et leurs calomnies, à enflammer les Romains d'un tel courroux contre le sénat, qu'il pouvait en résulter un bouleversement général. Pacuvius usa d'un moyen assez adroit pour apaiser cette agitation.

Il parut d'abord partager l'animosité des factieux, et

Digitized by Google

proposa de chasser les sénateurs qui déplaisaient, à condition que chacun d'eux serait remplacé par un homme de bien à l'abri de tout reproche, et universellement estimé.

Pour commencer cette opération, on lut la liste des sénateurs. Au premier nom de sénateur qui sortit de l'urne, tous les citoyens éclatent en plaintes et en invectives contre lui. Fort bien, dit Pacuvius, il paraît que cet homme n'est pas pur, c'est un mauvais citoyen; renvoyons-le, et nommons quelqu'un pour le remplacer.

On fit alors un grand silence; mais toutes les fois qu'une voix s'élevait pour proposer un remplaçant, mille voix s'élevaient contre lui, et lui imputaient mille défauts pour le faire rejeter.

Après plusieurs épreuves semblables, le peuple, voyant qu'on ne pouvait s'accorder sur aucun choix, se lassa de cette discorde, et décida que les choses resteraient telles qu'elles étaient, puisque le remède paraissait pire que le mal.

L'exagération en amour, en amitié, en générosité, en bienfaisance, a souvent de fâcheuses suites; elle mène à la jalousie, à la faiblesse, à la prodigalité, à la ruine; mais pourtant, en ce genre, le trop vaut mieux que le trop peu: ce sont des maux qui font du bien. On supporte les peines produites par le plaisir, on pardonne aux défauts qui doivent leur naissance à quelques vertus.

Ce sont les sentimens fâcheux, tristes et pénibles qu'il faut surtout modérer et réprimer, lorsqu'on ne peut pas les détruire.

La colère, l'envie, la vengeance, la haine, voilà les vrais fléaux de l'humanité, les torches qui embrasent la terre; et ceux qui se servent de leurs funestes glaives en sont eux-mêmes les premiers blessés.

Fera-t-on à son ennemi le mal qu'on projette; c'est une chose douteuse: mais vouloir faire le mal, mais haïr, c'est déjà une peine certaine qu'on éprouve.

Aimer est un bonheur, haïr est un tourment.

L'amour est la loi du ciel, la haine est celle de l'enfer.

Plutarque dit « Que Caton et Phocion ne prenaient » inimitié quelconque à l'encontre de leurs citoyens pour

Digitized by Google

» aucuns différens qu'ils eussent avec eux relativement au
» gouvernement. Ains se rendirent seulement implacables
» où il était question d'attaquer et d'offenser leur pays. Il
» ne faut, disaient-ils, réputer ennemis que ceux qui sont
» les bosses et les pestes d'une cité. Quant à ceux qui ne
» sont que discordans, il les faut ramener à une bonne
» harmonie, en roidissant et relâchant tour à tour, ainsi
» que ferait un bon musicien, et non pas en se mettant
» en courroux contre eux avec outrage et injures. »

Lorsque Catherine II apprenait que quelques fautes avaient été commises par ambition, intérêt, faiblesse, erreur, légèreté, loin de se livrer à la colère qu'on voulait lui inspirer, elle disait : C'est de l'hommerie; il faut » redresser et non couper. J'aime à louer tout haut, à » gronder tout bas. »

J'ai vu beaucoup de gens dans le monde qui exigent pour toutes les places, et pour toutes les affaires, trop de mérite et de talens; ils méprisent à tort l'honnête médiocrité; la probité, l'exactitude, l'activité, ne sont rien pour eux, si elles manquent de brillant et d'éclat : se montrer si difficile, c'est être exagéré, injuste et malhabile.

Je pense comme ce philosophe grec : « Qu'on ne doit » rien trop mépriser, qu'on peut tirer parti de tout, et » qu'il est bon de se rappeler même quelquefois que » les anciens faisaient avec les os d'ânes leurs meilleures » flûtes. »

Ce qui est étrange, c'est de voir à quel point des hommes d'esprit, qui croient le mieux calculer les mesures à prendre pour arriver au bonheur, se trompent par exagération sur les moyens d'y parvenir.

Un sentiment naturel et raisonnable nous dit qu'un homme riche et bien né doit, pour être heureux et se faire aimer, jouir de quelque crédit, de quelque considération, et occuper dans le monde un rang, une place, un emploi, qui le mettent à portée d'acquérir une bonne renommée, de servir son pays, et d'être utile à ses concitoyens.

Rien n'est plus juste; mais l'amour-propre, le plus aveugle et le plus violent des amours, arrive, exagère ce

Digitized by Google

désir de considération, fait souhaiter, solliciter, obtenir, entasser cordon sur cordon, emploi sur emploi, dignité sur dignité : la maligne fortune seconde notre homme ; il arrive au haut de la roue, et y trouve avec surprise la satire au lieu de l'éloge, et la haineuse envie à la place de l'estime et de l'amitié qu'il désirait.

Il devient comme ce Métiochus, dont on disait : « Métiochus est capitaine, Métiochus dresse les chemins, » Métiochus cuit le pain, Métiochus moud la farine, » Métiochus fait tout, Métiochus aura mal an. »

Que voulez-vous ? le peuple est ainsi fait ; il respecte ce qui est à une certaine élévation ; il hait, et tire à terre ceux qui veulent monter trop haut.

Nous devons nous armer d'une bonne cuirasse, lorsque, plaçant notre bonheur hors de nous, nous voulons le faire dépendre des autres. Le monde est économe d'éloges et prodigue de critiques ; notre œil rapetisse toutes les qualités d'autrui, et grossit tous ses défauts. Horace nous en avertit :

> Un homme est un peu lourd, nous le disons stupide ;
> S'il est fier, insolent ; et s'il est doux, timide.

Quand la raison nous dit *rien de trop*, l'amour-propre est le mauvais génie qui vient toujours nous pousser, et nous empêcher de suivre cette sage maxime.

Il est vraiment curieux d'entendre les raisonnemens de tous ces nains ambitieux, de tous ces nouvellistes de profession, dont la nullité vaniteuse est sans cesse tourmentée du chagrin de voir que la terre tourne sans leur avis, et que les affaires marchent sans leurs conseils.

Ils ressemblent à ce boulanger qui trouvait détestable tout pain qu'il n'avait pas cuit. Rien n'est bon pour eux que lorsqu'ils mettent la main à la pâte ; et comme, Dieu merci, cela ne leur arrive guère, leur orgueil blessé les rend pessimistes et alarmistes.

A leur sens tout va de mal en pis ; ils sonnent à tout moment l'alarme, ils ne prévoient que des catastrophes ; et, à les entendre, tout est toujours perdu sans ressource.

Digitized by Google

Je me rappelle, à ce propos, que dans le temps de la guerre de la Bavière, qui fut si promptement terminée par la paix de Teschen, j'entendis un jour, sur la terrasse des Tuileries, le dialogue suivant entre deux de ces graves politiques, qui dessinent leurs plans et leurs cartes sur le sable, qui font mouvoir leurs armées avec leurs cannes, et tracent en crachant le cours des fleuves :

— Mon ami, je l'avais prédit, la fatale époque est arrivée. On n'a pas voulu me croire, on a fait tant de sottises! le mal est sans remède, tout est perdu.

— Je conviens que tout va mal; mais cependant je ne vois rien encore d'assez funeste pour se décourager à ce point.

— Comment! vous ne le voyez pas? Mais d'où venez-vous donc? Ignorez-vous que les Russes vont se brouiller avec les Turcs?

— Je le crois. Après.

— Vous savez qu'il existe des mouvemens d'insurrection en Amérique contre l'Angleterre, et qu'il est à croire que l'Espagne, la France et la Hollande, finiront par prendre parti pour les insurgés?

— Cela se peut; mais....

— Vous a-t-on dit que l'Autriche est attaquée par la Prusse?

— Oui, je viens de l'apprendre, et je vois avec peine la tranquillité générale troublée; mais, enfin, l'Europe a vu souvent de semblables querelles, et.....

— *La tranquillité troublée... on a vu souvent...* Votre flegme m'impatiente : comment, vous ne voyez pas clairement tout ce que ces événemens nous annoncent?

— Eh! oui, la guerre, et beaucoup de perte d'hommes et d'argent.

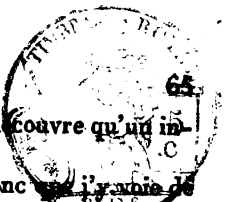
— Vous ne prévoyez que cela?

— C'est bien assez, une guerre générale.

— Ce n'est rien encore; votre sang-froid m'excède!

— Ma foi, quand je prévois un embrasement général, qui menace tant de pays, qui met en danger tant de trônes, qui fera couler tant de sang, il me semble que c'est bien assez.

Digitized by Google



— Pauvre tête! tout cela ne vous découvre qu'un incendie universel ?

— Eh ! que diable voulez - vous donc que j'y voie de plus ? Qu'y voyez-vous vous-même ?

— Ce que j'y vois ! ce que j'y vois !... eh ! morbleu, la fin du monde !

— La fin du monde? Vous vous moquez.

— Oui, monsieur, la fin du monde; et il y a des exemples de cela, il y a des exemples de cela.

A ce trait j'éclatai de rire, et je m'éloignai à grands pas du sinistre prophète, qui fut, je crois, fort étonné de voir un homme si indifférent à la destruction de notre globe.

L'humeur et la peur sont les plus mauvais conseillers du monde : elles font tout voir en noir; et où tout est noir, on ne distingue plus rien.

Méfions-nous surtout des exagérations de la crainte. Écoutez-la; si l'ennemi vous menace, on doit être écrasé; si l'administration est relâchée, nous sommes en dissolution; si elle est ferme, on va tomber sous la tyrannie : s'il existe des mécontens; le bouleversement est certain.

Heureusement il n'en est pas ainsi; les grandes masses politiques se soutiennent, et, comme le dit Montaigne,

« La société des hommes se tient, et se coud à quel-
» que prix que ce soit; en quelque assiette qu'on les
» couche, ils s'appilent et se rangent en se remuant,
» et s'entassant, comme les corps mal unis qu'on empoche
» sans ordre, trouvent d'eux-mêmes la façon de se join-
» dre, et s'emplacer les uns parmi les autres, souvent
» mieux que l'art ne les eût disposés. »

Philippe de Macédoine fit bâtir une ville qu'il peupla des hommes les plus méchans, et voulut voir ce qu'ils deviendraient. Eh bien ! pressés par la nécessité, ils finirent par établir entre eux de bonnes lois et une bonne police.

Pour être heureux il faut d'abord être tranquilles; et, pour devenir tranquilles dans la vie publique comme

Digitized by Google

dans la vie privée, le seul moyen est de ne rien exagérer.

Calmons donc nos désirs, nos craintes, nos regrets, nos espérances. La vérité n'est jamais dans les extrêmes, mais dans un milieu : ainsi la modération seule peut en approcher.

Rien de trop, que ce soit notre adage; et, si nous nous en écartons, que ce soit en bien et non en mal, en espoir et non en frayeur.

Il est étonnant que la sottise ait sur ce point tant d'avantages sur l'esprit. Un sot est toujours content de lui, de sa fortune, de son mérite; il croit tout ce qu'il espère; Dieu n'a fait le monde que pour lui; rien n'est si doux que son lit, et si solide que son siége; il croit tout prévoir, tout dominer, remédier à tout : tandis que l'homme d'esprit s'exagère l'insuffisance de ses moyens, l'instabilité du sort; il ne jouit ni de son mérite qu'il amoindrit, ni de son bonheur dont il doute.

On dirait que Dieu dans sa justice a ordonné à la fortune de ne protéger souvent que les sots, pensant que les habiles n'en avaient pas besoin.

Trop de désir de perfection nous nuit quelquefois; corrigeons-nous, modérons-nous, mais ne plaçons pas trop haut notre modèle idéal du bien; nous ne pourrions y arriver, et nous nous découragerions comme Montaigne, « qui avouait ce tort, en disant : Si j'ai un es-
» carpin de travers, je laisse encore de travers ma che-
» mise et ma cape; je dédaigne de m'amender à demi.
» Quand je suis en mauvais état, je m'acharne au mal,
» je jette le manche après la cognée, et je ne m'estime
» plus digne de mon soin. »

Digitized by Google

CAMPAGNE DE WALCHEREN ET D'ANVERS, en 1809;

Par M. de Rocca, chevalier de la légion d'honneur, auteur des *Mémoires sur la guerre des Français en Espagne*. De l'imprimerie de le Normant, Paris; Gide fils, libraire, rue Saint-Marc, n°. 30; H. Nicole, à la librairie stéréotype, rue de Seine, n°. 12 : 1815.

M. le chevalier de Rocca, jeune militaire et écrivain distingué, déjà très-avantageusement connu par une description de la guerre d'Espagne, a publié une relation très-intéressante de la campagne d'Anvers. Il a pris une part active à l'une et à l'autre de ces deux mémorables expéditions. La tentative hardie et habile, quoique malheureuse, dirigée sur Flessingue et sur Anvers, fait néanmoins époque, et marque l'apogée, toujours suivi d'un commencement de déclinaisons successives de l'empire napoléonien. Ses phalanges étaient occupées, au midi et à l'ouest de l'Europe, à contenir l'énergie patriotique des Espagnols, et à conquérir une seconde fois bien péniblement la capitale de l'Autriche, lorsque la politique de l'Angleterre, trompant l'imprévoyance de Napoléon, vint frapper au cœur même de son empire gigantesque un coup à la fois dangereux et sensible. L'excellent Mémoire publié par M. de Rocca est rempli de vues à la fois profondes et élevées. Il est écrit avec autant de simplicité que de goût et d'élégance. L'auteur trace de main de maître le portrait d'un général qui, comme l'a dit une femme justement célèbre, réunit la grâce chevaleresque d'un prince guerrier, à la franchise magnanime d'un héros citoyen, et qui, à cette époque, soutint par son habileté une puissance à la chute de laquelle il contribua plus tard, en faisant le plus grand des sacrifices au généreux espoir d'aider au rétablissement de l'équilibre européen, au bonheur de son ancienne patrie, et à la sûreté du peuple qui doit lui confier ses destinées. M. le chevalier de Rocca est digne, à tous égards, de retracer de si importans souvenirs militaires et politiques. Les deux

Digitized by Google

productions qu'on lui doit lui assurent, ce nous semble, une place honorable dans la littérature française, et l'appellent à tenir encore un jour, avec plus de succès, le burin de l'histoire, qui, pour être manié avec gloire, a besoin d'être conduit par les mains de la justice et de l'impartialité. Dans le passage suivant, qui termine cet écrit, l'auteur nous paraît déterminer avec une admirable justesse les causes qui préparèrent le renversement du colosse dont la chute nous entraîna dans tant de désastres.

« L'empereur Napoléon, revenant pour la seconde fois vainqueur de l'Autriche, voulut reculer les limites de la France jusqu'au Rhin, afin de mettre les établissemens maritimes de Flessingue et d'Anvers à l'abri d'une nouvelle invasion de la part des Anglais; et il fit, dans le mois de mars de l'année 1810, avec son frère Louis, un traité par lequel il lui permettait de continuer à régner encore sur la partie de son royaume de Hollande, à la droite du Whal, à condition qu'il lui céderait celle qui est sur la rive gauche.

» L'empereur Napoléon réunit ensuite, par un décret appuyé d'une armée, tout le royaume de Hollande à la France; les villes de Brême, de Hambourg et de Lubeck, et les provinces situées sur les côtes de la mer du Nord, eurent le même sort : les états voisins, qui composaient l'ancien empire germanique, se virent aussi menacés d'être successivement réunis au grand empire français.

» Maître de la plus grande partie des côtes de l'Europe, possédant des ports sur l'Adriatique, la Méditerranée, l'Océan, la mer du Nord, et jusque sur la Baltique, l'empereur Napoléon avait matériellement tout ce qui était nécessaire pour créer une grande marine, si une marine puissante pouvait exister sans des matelots, instruits par un commerce lointain à lutter avec les tempêtes, et si ces entreprises commerciales, qui exigent une grande réunion d'efforts individuels, pouvaient se former ailleurs que dans les pays où des lois justes et permanentes assurent à tous des garanties inviolables.

» En effet, affaiblir le commerce, l'industrie et la prépondérance de nos illustres et nobles rivaux, pouvait

Digitized by Google

être un but louable; mais c'est par des institutions libérales, par un gouvernement sage et tempéré, en se faisant estimer et aimer des peuples, et non en s'en rendant le fléau, qu'il était permis et possible d'y parvenir. Mais déjà les éternels partisans, les soutiens incorrigibles du pouvoir absolu s'étaient emparés avec beaucoup d'adresse, et sans beaucoup de peine, de l'esprit du conquérant despote, qui avait tant de déplorables dispositions à adopter leurs idées pernicieuses. Ils lui avaient persuadé que les peuples ne devaient être que des instrumens aveugles et passifs entre les mains de ceux auxquels le ciel avait temporairement confié la force et le pouvoir; et c'est docile à leurs conseils que, dans les derniers momens d'éclat d'une grandeur qui n'était plus qu'apparente, il avait essayé de proscrire, sous le nom d'*idéologues*, les hommes courageux et éclairés, qui, malheureusement en trop petit nombre, luttèrent contre sa tyrannie, et méritèrent ainsi l'admiration et la reconnaissance des contemporains et de la postérité. »

L'ouvrage de M. de Rocca offre souvent de ces aperçus justes qui décèlent une raison exercée à remonter aux causes, à séparer la réalité des apparences; enfin, on y sent partout l'homme de talent qui a vu par lui-même, et qui sait rendre compte aux autres de ce qu'il a observé.

SYLLABAIRE CLASSIQUE,

Ou nouveau *Traité élémentaire de lecture française*, divisé en trente-deux leçons, la plupart précédées et suivies d'explications pour les étrangers, les instituteurs primaires et autres personnes chargées d'enseigner à lire aux enfans de l'un et de l'autre sexe; par M. de Malvin-Cazal. Un volume in-8°. de 340 pages (1). Prix, 4 fr., et 5 fr. par la poste. A Paris, chez Rapet, rue Saint-André-des-Arts, n°. 44; et chez Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30.

Ce qu'on peut désirer de plus avantageux dans une

(1) On a extrait de cet ouvrage, et on a imprimé en format

Digitized by Google

société quelconque, c'est l'union des esprits et des cœurs entre les citoyens. Or, l'uniformité de l'enseignement est le plus sûr moyen de l'y établir et de l'y affermir à jamais. Pourquoi faut-il qu'un article si essentiel soit si négligé ? Un état policé, tel que le nôtre, ne doit point souffrir un enseignement arbitraire. Les membres d'une même société doivent être élevés et nourris dans les mêmes principes. Le grand problème de l'éducation, parmi nous, consisterait donc, principalement, à avoir un plan fixe et uniforme pour toutes nos différentes sortes d'écoles; et, par conséquent, pour atteindre ce but, nous devrions nous occuper sans relâche d'un cours complet de *livres élémentaires*, dont les uns fussent destinés pour les enfans, et les autres pour ceux qui les élèvent ou les instruisent.

Parmi ces livres, nul doute que l'*art de lire* ne soit le premier, le plus important et le plus indispensable. C'est une matière digne des recherches et des méditations des vrais philosophes et de l'encouragement du gouvernement, que de fixer, d'une manière simple et invariable, la méthode la plus simple d'enseigner à *lire*, puisque ce serait épargner beaucoup de peine aux enfans, d'embarras aux pères et aux maîtres, et enfin ménager bien du temps pour l'acquisition des connaissances réelles : mais par une de ces fatalités dont on ne saurait accuser que la vanité des hommes de lettres qui auraient pu se livrer avec succès à ce genre de travail, ceux-ci ont préféré les jouissances éclatantes au plaisir malheureusement trop rare d'être utiles à l'enfance. De là il est résulté que nos *syllabaires* n'ont été faits, jusqu'à présent, que par des gens qui ne soupçonnaient pas même que notre langue eût une *prosodie*, et qui savaient à peine lire.

Guidé par vingt années de réflexions et d'expérience, M. de Malvin-Cazal, déjà connu avantageusement dans la

---

in-12, les trente-deux leçons de lecture qu'il comprend; comme étant plus particulièrement destinées aux enfans, et généralement aux personnes qui apprennent à lire. Il se vend séparément 1 fr.; franc de port, 2 fr.

Digitized by Google

carrière de l'instruction publique, n'a pas dédaigné de refaire le *syllabaire de notre langue;* et c'est cet ouvrage, qui doit être distingué de la foule des productions de ce genre, si dédaigné des hommes frivoles, que nous nous faisons un devoir d'annoncer et de recommander au public, parce que nous n'en connaissons aucun qui puisse offrir aux maîtres et à leurs élèves autant d'avantages que celui-ci. Ce travail était une tâche pénible qui exigeait la réunion de profondes connaissances dans le mécanisme des langues; et nous osons avancer que M. de Malvin l'a parfaitement remplie : il n'a point laissé errer son imagination sur des théories savantes et abstraites, sur des plans systématiques et singuliers, parce qu'il a senti que, dans tous les genres, et surtout dans celui qu'il traitait, le génie philosophique devait toujours être d'accord avec l'expérience; sans donc s'écarter des règles d'une prononciation toujours pure et élégante, et de l'orthographe reçue et consacrée par l'usage, M. de Malvin s'est attaché à faire connaître avec précision, méthode et clarté, non-seulement la destination première et principale des lettres écrites, et la véritable prononciation des mots qu'elles forment, mais encore toutes les règles et exceptions qui établissent cette prononciation, et les différentes fonctions isolées ou combinées des caractères qui en représentent les sons, et des signes qui les modifient. Il traite ensuite de l'union des mots et des circonstances dans lesquelles les voyelles ou les consonnes finales doivent être liées aux voyelles qui les suivent; enfin, après avoir parcouru toutes les parties de la prosodie de notre langue, dont son livre est un excellent traité, il a placé dans ses huit dernières leçons tout ce qui pouvait contribuer à intéresser, à former l'esprit et le cœur des jeunes gens. De cet ensemble, le plus complet que nous ayons en ce genre, il résulte un ouvrage que nous n'hésitons pas à regarder comme indispensable aux enfans, aux étrangers et à toutes les personnes qui se livrent à l'étude ou à l'enseignement de la lecture et de la prononciation française; et nous ne doutons pas que, sous un gouvernement aussi jaloux que le nôtre de récompenser et d'encourager les talens utiles, le livre

Digitized by Google

de M. de Malvin-Cazal ne soit admis comme classique, et son usage prescrit dans l'instruction primaire.

H.....n.

CORRESPONDANCE.

A MM. LES RÉDACTEURS DU MERCURE DE FRANCE.

Si j'en juge par la note dont vous accompagnez le premier article inséré dans votre numéro de samedi dernier, 25 mai, j'ai tout lieu de craindre, Messieurs, que vous ne soyez de ces gens toujours grimpés sur leurs Grecs et leurs Romains; dont l'esprit encore enveloppé, à cinquante ans, des langes de la routine, ne sait que balbutier le *ba-be-bi-bo-bu* de la littérature, tel que vous l'ont inculqué, la férule à la main, les vieux pédans de votre collége, que vous prenez bonnement pour des oracles; dont la froide et triste raison ne se livrerait pas aux jouissances de la moindre petite *débauche* d'esprit, fût-elle même *romantique*; et qui en ce genre préféreriez, je parie, les chansons du Caveau aux accens échappés de la grotte du barde ou du scalde, les fumées du vin de Champagne aux vapeurs d'un ciel ossianique; enfin les éclats de votre joie bourgeoise, répétés par les échos du rocher de Cancale, au plaisir d'écouter, au milieu de la nuit orageuse, le retentissement de la cloche solitaire qui gémit sous le marteau rouillé, et du sein du clocher gothique, roule, en frémissant, de colline en colline, l'heure de la mélancolie, féconde en touchantes émotions, et de la terreur, mère des noires visions et des lugubres fantômes.

Si cela est ainsi, je vous plains de tout mon cœur; je vous vois condamnés à ignorer, toute votre vie, le plaisir des larmes, les délices des profondes douleurs; et vous êtes hommes à rire au mélodrame, à bâiller à la Fantasmagorie, à trouver un sujet de chanson bachique au milieu des catacombes.

Que voulez-vous cependant que devienne un pauvre

Digitized by Google

homme de génie, garrotté par vos règles, étouffé sous vos principes? Où vous trouvera-t-il du nouveau, s'il est condamné d'avance à admirer éternellement votre Corneille, s'il ne peut chercher que sur les traces de votre Racine et de votre Molière, les secrets du cœur humain? Hommes d'un mètre sept décimètres trois centimètres et deux ou trois millimètres de quel droit emprisonnez-vous un géant, arrêtez-vous toute une postérité dans le cercle qu'il a plu à votre Aristote, à votre Horace, à votre Boileau, de tracer autour de vous?

La doctrine romantique n'est point, dites-vous, la vôtre; et vous êtes bien aises de le déclarer! Et moi je suis bien aise de vous dire que c'est tant pis pour vous: qu'avec vos timides règles et votre ennuyeux bon sens, vous ne ferez rien de grand; vous pourrez avoir des Panthéons, mais point de flèches gothiques élancées dans les nues; des Racine, des Voltaire, mais point de Shakespeare, point d'Ossian: qu'enfin, dans votre éternelle enfance, vous resterez assez aveugles pour mépriser Mercier, vous moquer de Schlegel, et ne pas comprendre Sismondi.

Oh! que j'aime bien mieux le nouveau disciple de ces grands hommes que vous avez l'air de ne livrer à vos lecteurs que comme un fou assez original, mais qui, dans la liberté de sa pensée, saute par-dessus vos petites barrières, brave les préjugés devant lesquels rampent vos petits esprits, et s'élance à travers l'espace, affranchi de tout obstacle, vers le vrai but des arts et du génie, vers *l'idéal*, *le surnaturel*, *le merveilleux*, *vers ce monde intellectuel*, enfin, qui renferme tout ce qu'il y a de noble et de pur, de haut et de grand, qui repousse les *formes* et *les couleurs*, vils *attributs de la matière*, ouvre à l'imagination un champ immense et tout *rempli de charmes et de prestiges!*

Dois-je vous avouer que j'ai eu quelque peine à m'élever moi-même à cette hauteur; que, dans ma pusillanimité, je croyais qu'il n'y avait que des chutes à faire, en s'élevant à ces régions sublimes; qu'enfin j'étais assez simple pour reconnaître des règles, pour écouter les conseils de la raison? C'est ce malheureux Boileau qui

Digitized by Google

m'avait gâté; après lui, d'autres corrupteurs m'avaient ébloui, en me vantant les progrès de l'esprit humain, en faisant consister sa gloire à entretenir ses lumières, à perfectionner ses connaissances; et voilà ce que c'est que d'avoir accordé tant d'autorité à ces hommes, dits *gens de goût* et *savans!* Ce sont des charlatans qui vous accoutument à leurs drogues, sans lesquelles ensuite vous croyez ne pouvoir plus vivre ni respirer. Mais aujourd'hui je sais mettre à leur place tous ces tyrans de la pensée et de l'imagination; et, s'il eût pu me rester quelques scrupules, ils auraient tous disparu devant la lumière nouvelle qu'a fait briller à mes yeux le mélancolique *débauché* dont vous avez eu le tort, en nous cachant son nom, de dérober le génie aux hommages de notre reconnaissance.

Oui, depuis que je l'ai lu, je me sens dix fois plus *romantique* qu'auparavant. Plus audacieux que mademoiselle Garnerin, qui ne saurait faire un pas dans les airs sans traîner après elle son parachute, toujours prêt à lui rouvrir le chemin de la terre, je m'assieds sur le dos de *l'aigle que l'orgueil élève dans les cieux;* je porte mon vol fantastique par-delà les sphères, dont j'entends les concerts éternels; ma tête se remplit d'air et de vent, comme celle de M. Auguste Hus; je tiens des discours qui ne sont plus d'un mortel, et n'ont ni suite, ni sens, comme les phrases de l'*Ami du Roi;* je médite profondément avec M. Charles Nodier, sur les ravissantes beautés, le majestueux spectacle de la fin du monde. Enfin, quand la lassitude, ou quelque importun, me ramène sur cette ignoble terre, ce n'est que pour sentir et exprimer hautement, à la face des gens, *l'état de révolte* où je me trouve contre tout ce qui est *fixe et consacré*, ainsi que la plénitude de *satiété*, l'insupportable *dégoût* que me font éprouver ces ennuyeuses merveilles auxquelles vous êtes réduits à prodiguer votre admiration, dans ces siècles abâtardis et dégradés *d'une extrême civilisation.*

J'ai déjà prouvé à plus de vingt architectes, qu'ils n'étaient que des maçons; j'ai inspiré à quatre poëtes de vaudeville la noble audace de cueillir la palme du mélodrame; et trois peintres d'histoire, qui commençaient

Digitized by Google

à acquérir de la vogue dans le portrait, veulent être des premiers à courir la carrière d'un nouveau *sublime*, en dessinant des squelettes et peignant des ombres pour la fantasmagorie.

Quand je m'abandonne à la puissance, à la liberté de mon imagination, si je me rencontre devant ces *Invalides*, ce *St.-Sulpice*, ce *Panthéon*, qui n'ont que quelque centaine de mètres, je me trouve grand comme le Mont-Blanc ou le Chimboraço; et peu s'en faut que je ne renverse d'un coup de tête ces colifichets, prétendus enfans d'un génie qui n'a su que transporter l'*architecture corinthienne sur le bord de la Seine.*

Je suis bien tenté aussi de ne plus m'abaisser à passer sous ces guichets de la galerie du Louvre, et d'enjamber tout uniment *cette grandeur qui se traîne sur une surface, et ose à peine regarder au-dessus du sol;* enfin, très-certainement je mettrai, un de ces jours, dans ma poche, ce petit arc de triomphe du Carrousel; et, quand je pourrai faire réparer mon château gothique, je veux que votre *porte Saint-Denis* serve à orner la cheminée de ma grande salle d'armes.

Il faut convenir néanmoins qu'il y a encore bien des préjugés à détruire avant qu'on puisse espérer de voir l'imagination romantique chasser de l'empire des lettres et des arts le bon sens et la raison. Croiriez-vous qu'un de ces *maçons* ou *architectes*, comme vous voudrez, à qui j'ai parlé de la restauration de mon château gothique, qui fut bâti par les Sarrasins, et que la barbarie des siècles civilisés a laissé tomber en ruines, a eu l'impertinence de me rire au nez, et de qualifier mon projet d'*extravagance?* Quoi! me suis-je écrié, vous ne voyez pas toutes *les richesses que vous pouvez épancher dans le vaste dessin d'une façade gothique?* Vous ne voyez pas tout le parti que vous offre la faculté de vous livrer à *vos rêves*, à *vos fantaisies*, d'inventer des *formes hors de la nature*, de faire de *chaque pierre l'expression d'une pensée?* Vous n'admirez pas le génie des *contemporains de Clovis*, qui ont élevé la tour de Strasbourg *au-dessus des nuages orageux*, pour placer *dans l'azur du ciel la statue de la Vierge, qui termine la pointe de l'édifice?*

Digitized by Google

Enfin vous ne sentez pas que *le génie n'a plus rien à faire dans votre architecture grecque ;* que vos sept ordres sont invariablement fixés ; que *les proportions de vos colonnes, leurs distances, la frise, l'architrave*, etc., sont mesurées d'avance à un quart de ligne près ; qu'enfin tous vos chefs-d'œuvre n'ont pas d'autre secret que de *rassembler des pierres et de payer des maçons ?*

A ces argumens, dont j'avais encore la mémoire toute farcie, mon homme, haussant les épaules, restait aussi froid qu'une pierre qui n'a point reçu l'*expression de la pensée* de la main d'un sculpteur gothique. Il me répondait tranquillement que tous les mots d'une langue, tous les tours des phrases, toutes les figures de la rhétorique sont aussi fixés ; ce qui n'empêche pas que, tandis que les *maçons* de la littérature entassent sans goût ces matériaux, le *génie* n'y trouve encore quelque chose à faire, et n'en tire d'assez beaux monumens ; il convenait que la tour de Strasbourg, que n'ont point élevée les sauvages et ignorans compagnons de Clovis, était fort belle et fort haute ; mais il ne trouvait rien de sublime à placer une statue sur une pointe d'aiguille, et disait que, si on ne voulait pas que cette statue fût vue, il aurait été plus simple de ne pas la faire ; il prétendait que toutes ces richesses d'exécution dans l'architecture arabe et syrienne, que nous nous obstinons à appeler gothique, n'attestaient que la stérilité, ne couvraient que la monotonie de la conception première ; que ces *formes, prises hors de nature*, n'étaient que des *monstruosités ;* qu'un édifice où chaque pierre serait l'*expression d'une pensée*, ressemblerait assez (si tant est qu'il ressemblât à quelque chose) à un gros in-folio qui ne serait composé que de phrases et de propositions détachées.

Enfin, il poussa la témérité et le blasphème jusqu'à avancer que cette architecture gothique, qui fait un si bel effet dans nos poëmes en vers et en prose, et que nous regardons, nous autres romantiques, comme si originale, n'était au fond que bizarre, vague et indéterminée ; que son caractère était de les confondre tous ; qu'on n'y distinguait aucun genre ; tandis qu'avec ses sept ordres *invariablement fixés*, ses colonnes et ses ornemens

Digitized by Google

mesurés et calculés d'avance, l'architecture de ces Grecs et de ces Romains revêtait les caractères les plus variés, exprimait toutes les pensées nobles ou simples, sévères ou riantes; diversifiait ses formes avec ses conceptions; imprimait le sceau de la majesté sur le frontispice des temples; brillait par ses richesses et sa pompe dans le palais des rois; savait donner à un monument public une dignité qui le distinguait de la commodité élégante réservée pour l'asile d'un riche particulier; qu'enfin.... Mais je ne voulus pas en entendre davantage, et je me hâtai de chasser ces idées d'une imagination bourgeoise, en pensant à mon vieux château, aux sorciers, aux hiboux qui en avaient fait leur séjour, aux esprits qui y revenaient, dans le temps que notre maudit esprit moderne ne les en avait pas chassés.

Sur cet article-là, je crois, entre nous, que la doctrine romantique est plus près de prendre le dessus, que n'affectent de le croire ses faibles ennemis.

Au fond, n'y a-t-il pas assez long-temps qu'on nous parle d'Homère et de Virgile, de Sophocle et d'Euripide, et de la longue kyrielle de leurs imitateurs! Ils n'ont jamais su prendre leurs idées, leurs images, leurs fictions que dans l'*ordre de la nature*. Combien nous nous élèverons au-dessus d'eux, dès que nous nous lancerons, sans regarder en arrière, dans le *monde idéal et intellectuel!* C'est là que tout est *pur et noble;* que les conceptions ne sont arrêtées par rien de fixe et de déterminé; que toutes les formes, les images, sont à notre disposition, depuis les rêves des *Mille et Une Nuits* jusqu'au fantôme de cette vieille sorcière qui traverse les airs, comme un météore inconnu, et court au sabbat, à cheval sur son balai. Comme cette *bête immonde et difforme*, tantôt petite, tantôt grande, tantôt roulant comme une boule, ou se glissant comme une anguille, que le plomb ne peut atteindre, et qui se promène dans les chemins creux pour faire peur aux chiens du village, est bien plus poétique que votre glouton de Cerbère, ou vos vilains serpens de Laocoon! Qu'ils sont aimables ces morts sortant du cimetière, se promenant avec leur cercueil sur le

Digitized by Google

dos, ou simplement vêtus de leur immense linceul, et qui venaient la nuit conter leurs peines aux bonnes âmes, surtout aux dames! Que ces récits étaient propres à former l'esprit et le cœur! et que nous étions heureux dans ce bon temps où les follets faisaient la besogne des valets d'écurie, et les soufletaient par-dessus le marché; quand les couvens possédaient des images miraculeuses et des fontaines qui guérissaient de tous maux; quand M. le curé exorcisait les sorciers, et que le chevalier, sorti de son donjon gothique, redressait les torts en cassant bras et jambes à ses voisins!

Ah! si tous ces vieux récits, si ces revenans, ces filles blanches, ces follets, ces rois des aunes, ces reines des ondes, ces loups-garoux, ces diablotins, ces sorciers, sont mis un jour en œuvre avec tous leurs charmes, et produisent un petit *poëme idéal*, ne fût-il qu'en vers, notre cause est gagnée; et le siècle romantique éclipsera ces misérables siècles de *civilisation extrême*, où des *raisonnemens stériles* ont desséché *la source des émotions vives*, dissipé les *charmes mystérieux* des contes de nos grand'mères, et détruit pour jamais les vagues illusions, les plaisirs fantastiques de l'enfance de l'esprit humain.

En attendant l'apparition de ce poëme merveilleux, d'où datera la nouvelle ère, veuillez, messieurs, presser l'homme de génie dont vous avez publié la pensée, de concourir à cette grande et nécessaire réforme, en mettant la dernière main à son *mélodrame fantasmagorique des Catacombes*. Faites-lui observer, en même temps, qu'il conviendra que les loges et baignoires aient la forme de catafalques, de sarcophages et de tombeaux. Ce sera d'une mélancolie délicieuse; et, à cette condition, je lui retiens deux billets de paradis.

Je suis, etc.

HERMAN.

Digitized by Google

REVUE DES THÉATRES.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Première représentation de *Plus Heureux que Sage*, opéra-comique en un acte.

La scène se passe dans un hôtel garni à Paris. Un jeune homme, nommé le chevalier de Saint-Félix, dont la tête est remplie d'idées et de projets romanesques, s'est avisé de tomber éperdument amoureux d'une dame qui, sous le nom de Senneterre, habite la même maison que lui. Il lui écrit : la dame lui répond, et, qui plus est, vient le trouver dans le salon commun à tous les locataires. Ce qui peut tout au plus excuser cette démarche, c'est que madame de Senneterre connaît déjà Saint-Félix de réputation, attendu qu'il est l'ami intime de son frère. Au surplus, madame de Senneterre, veuve d'un mari avec lequel elle n'a pas dû se trouver heureuse, ne veut désormais reprendre la chaîne de l'hymen qu'avec le droit de commander et d'exercer un empire absolu dans la maison. Saint-Félix est donc mis par la veuve à de terribles épreuves ; on excite sa jalousie en même temps qu'on le réduit à se taire et à ne pas faire la moindre question. Le pauvre chevalier se soumet à tout. Les épreuves cessent ; madame de Senneterre se fait connaître, et Saint-Félix est plus heureux que sage.

Le parterre a fait justice complète d'une production aussi chétive, tant sous le rapport du sujet que sous celui du mérite de la composition musicale. Les auteurs ont caché soigneusement leurs noms, et le public n'a pas été curieux de les connaître.

THÉATRE ROYAL DE L'ODÉON.

Première représentation du *Chevalier de Canolle*, ou *un épisode de la Fronde*, comédie en cinq actes.

Le sujet de cette comédie est puisé dans l'Histoire de France, et dans les troubles qui ont divisé le royaume

Digitized by Google

pendant la minorité de Louis XIV. Le héros n'en est guère connu que par le supplice qu'il a subi à Bordeaux en représailles de la mort d'un officier de la fronde fait prisonnier par l'armée royale qui assiégeait cette ville. Mais l'auteur a su l'environner de personnages si fameux, de souvenirs si illustres et d'un intérêt si puissant, que le succès le plus complet a couronné cette représentation.

Dans cette pièce figurent la fameuse duchesse de Longuevillle, sœur du grand Condé, et le duc de la Rochefoucauld, que ses *Maximes* ont rendu si célèbre. La ville de Bordeaux, que ses deux personnages veulent défendre, est assiégée par la reine et par le maréchal de la Meilleraye; ce qui n'empêche cependant pas les habitans de se livrer à tous les plaisirs, et de donner des bals et des fêtes. Le chevalier de Canolle, officier de l'armée royale, et prisonnier dans Bordeaux, est l'âme de toutes ces réjouissances. Il se console de sa captivité en véritable Français, toujours gai, toujours buvant, dansant, et ne se doutant guère du sort qui le menace. Tout à coup on apprend que le colonel Richon, de l'armée de la fronde, a été pris par les troupes de la reine, et qu'il a été condamné à mort et exécuté. Le peuple se soulève, et demande la tête de Canolle; celui-ci conserve, dans une circonstance aussi désespérée, une gaîté constante et un sang-froid imperturbable. L'histoire dit qu'il fut pendu; mais les lois de Thalie adoucissent le sort du coupable. L'auteur fait arriver tout à point des propositions de paix; on conclut un traité, la fronde se soumet, et la ville ouvre ses portes au souverain légitime.

La pièce est remplie de détails piquans, le style en est facile et correct. Les acteurs ne laissent rien à désirer dans leur jeu; les costumes sont riches et brillans. Enfin, tout a contribué à la réussite de cet ouvrage, qui sera une bonne fortune pour l'Odéon. L'auteur a été nommé au milieu des applaudissemens; c'est M. Saint-Georges.

Digitized by Google

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Première représentation d'*Absent et Présent*.

Il y a quelques années qu'on a joué au même théâtre un vaudeville intitulé *Florestan*, dont le sujet était absolument le même que celui de la pièce nouvelle. Astolphe, roi de Lombardie, veut éprouver par lui-même si la vertu d'Alide, tant prônée par Berthold son époux, et un des principaux officiers de l'armée, résistera à ses séductions; et à cet effet, suivi de Berthold lui-même, il arrive chez la dame, parvient à se faire écouter; mais ensuite, au moment où il espère qu'elle va se rendre, il ne trouve au rendez-vous que la suivante d'Alide, qui a pris la place et les habits de sa maîtresse.

Cette froide et pâle imitation a été accueillie avec une défaveur marquée, et cependant les amis de l'auteur sont parvenus à le faire nommer. C'est M. Fulgence.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

Le Soldat et le Procureur.

La moitié de cette pièce a été très-applaudie, et l'autre moitié bien sifflée. Le sujet en est si usé, si rebattu! Un soldat, jeune et vigoureux, recherche en mariage la belle Lise, à qui un vieux procureur adresse aussi son hommage. Lise se décide pour le plus jeune. Un fonds aussi faible demandait à être soutenu par la finesse des détails et par de jolis couplets. Les auteurs n'ont pas négligé cette ressource; mais des situations inconvenantes, un dénouement mal amené, ont enfin armé la sévérité du parterre; et la toile s'est baissée au milieu d'un concert bruyant de sifflets.

THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN.

La Vallée du Torrent, mélodrame.

Voilà une nouveauté qui fera du bruit: tout le monde y court déjà; c'est une fureur. Chacun veut connaître

Digitized by Google

l'orphelin que la vue d'un crime épouvantable, commis sur son père, a rendu muet, et à qui l'aspect de l'assassin, après huit ans d'absence, rend l'usage de la parole. Il y a beaucoup de ressemblance avec d'autres mélodrames fameux. Mais les situations en général sont attachantes, les décorations et les ballets sont très-soignés; enfin, il y a beaucoup de ces effets qui ont tant d'empire sur les habitués du boulevart. L'auteur est M. Frédéric. La musique est de M. Alexandre Piccini.

NOUVELLES.

INTÉRIEUR.

L'ajournement des chambres prive les journaux d'un aliment souvent nécessaire pour ceux qui ne se piquent pas d'invention, ou qui n'y sont pas heureux. Aussi en voyons-nous qui cherchent encore quelque substance dans le souvenir des travaux qui ont excité leur admiration, et dont ils suivent avec complaisance les effets, dans les démonstrations de reconnaissance générale que leur semblent obtenir de leurs constituans les orateurs de leur prédilection. C'est ainsi que la *Quotidienne*, qui s'est extasiée sur toutes les opérations de la chambre des députés, sans exception, s'est hâtée de proclamer le triomphe qu'ont obtenu à leur retour ceux de certain département; mais voilà que le *Journal Général*, qui, comme bien d'autres, a su rendre justice au zèle évidemment monarchique de la chambre, sans porter sa prévention pour elle jusqu'à l'enthousiasme, s'est élevé contre ces démonstrations qu'il trouve inconvenantes, et peut-être exagérées, puisqu'enfin, en bon royaliste, on ne peut pas affirmer que la chambre ait absolument satisfait les intentions du roi, et qu'il reste incertain si elle a parfaitement rempli le vœu de la majorité de la nation. De là est née une discussion polémique entre ces deux journaux, ce qui donne à la *Quotidienne* le plaisir de répéter quotidiennement ses éloges, et de faire *un article*,

Digitized by Google

ce qui ne laisse pas que de remplir un vide. Pour nous, nous ne prendrons point parti dans cette querelle. Lorsque le roi rappellera la chambre des députés, un cinquième devra être renouvelé : si les mêmes individus sont réélus, cela prouvera, ou qu'ils ont suivi l'opinion des électeurs de tel département, ou qu'ils ont eu assez d'influence sur eux pour leur faire adopter celle qu'ils ont professée, ce qui ne déciderait pas encore la question. Le temps seul peut établir des principes invariables à cet égard, et tout nous fait espérer qu'ils se concentreront dans l'esprit de la charte.

Le Constitutionnel, qui ne devrait pas être réduit aux expédiens pour compléter sa feuille, a sans doute fait une concession bien libérale de deux énormes colonnes de son n°. 146, aux réclamations que M. Azaïs adresse au tribunal de l'opinion, contre une injustice dont il se dit la victime.

M. Azaïs est inventeur d'un *système universel*, qui comprend la physique, la métaphysique, la morale, la physiologie, etc. Tout ce qu'on a cru savoir jusqu'à présent dans ces sciences, n'est qu'illusion, enfantillage. *Cette grande et unique découverte a fait l'emploi de ses facultés, elle est d'une certitude inébranlable ; mais elle ne le rendra point antérieur au siècle qui en reconnaîtra la grandeur et la certitude.* « Isolé, égaré dans une ville » immense, il n'a, pour se conduire et se soutenir, que » sa confiance dans ses droits et dans son ouvrage ; il se » présente avec abandon. Sans cesse ramené, par habi» tude et par caractère, à l'idée que les démarches simples » et droites sont les plus sûres ; que toutes les pensées, » à la fois grandes et nouvelles, n'ont besoin que de se » montrer pour fixer l'attention publique ; que surtout » les hommes instruits attendent et désirent ces pensées, » pour en faire le lien et le complément de leurs con» naissances, il va directement aux hommes les plus » instruits ; il reçoit de la plupart un accueil plein de » politesse ; quelques-uns même semblent animés pour » lui d'un intérêt sincère : mais bientôt il le voit s'éva» nouir. Ce n'est pas tout, un homme qui ne se nomme

Digitized by Google

» point, prend à son égard un ton leste et tranchant; il » entasse, pour le combattre, des erreurs choquantes; » il se montre absolument étranger aux grandes idées » philosophiques; il se méprend sur le caractère du » *système universel*, jusques au point de croire que, » pour le démontrer, il faut des calculs nouveaux, des » expériences nouvelles; enfin il croit le foudroyer par » cet argument : *les savans ne l'adoptent pas.* Comme » s'il n'était jamais arrivé, dans la succession des pensées » majeures, qu'un seul homme commençât par les » posséder avant son siècle, et, par cette raison, fût » d'abord abandonné, ou même repoussé par ses con- » temporains ! »

Il nous semble que M. Azaïs, avant d'en appeler au public des contrariétés qu'il éprouve à établir son *système universel*, aurait dû le lui faire connaître d'une manière plus précise. Comment veut-il que, sur un semblable exposé, on puisse prononcer entre lui et ses contradicteurs? S'il est vrai que les hommes, et même les savans, aient souvent repoussé des idées utiles, par cela seul qu'elles étaient nouvelles; l'expérience prouve que, quand elles se sont trouvées vraies, elles ont fini par triompher de l'opposition; témoin la découverte du Nouveau-Monde, le système de Copernic, l'inoculation, et enfin la vaccine. Mais ce qui prouve que M. Azaïs a bien mal calculé ses moyens de faire valoir son système, ce sont les aveux qu'il est obligé de faire de l'imperfection de ses connaissances de détail sur les parties les plus essentielles de son système général.

« Mes idées principales, dit-il, étaient d'une évidente » certitude. L'ensemble d'explications qui en découlait » était nécessairement et essentiellement vrai. Le plan » général de mon système était formé sur le plan général » des êtres et des effets dont se compose la nature. J'avais » indubitablement raison, toutes les fois que je disais » des choses générales, et souvent lorsque j'entrais dans » des applications particulières; mais j'étais encore dans » l'erreur sur un certain nombre de faits particuliers » que je ne connaissais point avec exactitude, qui même, » tels que les faits galvaniques, n'étaient point entière-

Digitized by Google

» ment dévoilés par l'observation. Il arrivait de là que » je ne pouvais rattacher ces faits *nébuleux* à la cause » vraie, à la cause unique et universelle, que par des » liens plus ou moins imaginaires, plus ou moins dif- » férens de ceux que cette cause employait. *Je me con-* » *naissais dans cet état d'erreur sur bien des détails* » *d'une plus ou moins grande importance.* » Je sentais, » dans mon esprit, lorsque je l'occupais de certains ob- » jets, une sorte de mécontentement confus et vague » par lequel j'étais averti que, sans doute, je restais en- » deçà de la vérité, ou que peut-être j'allais au-delà. » Malheureusement mon imagination suppléant encore » un peu trop à mon défaut de certaines connaissances, » et le temps ou les moyens me manquant pour les ac- » quérir, j'en étais faussement venu, sur quelques points, » à croire mon instruction positive, mes aperçus incon- » testables; le plaisir d'être créateur m'abusait et m'en- » traînait; *j'affirmais comme démontré, comme certain,* » *ce qui était en opposition avec des faits certains et* » *démontrés.* »

Nous sommes loin assurément de vouloir désespérer M. Azaïs; et nous aimons, plus que personne, les nouvelles découvertes, persuadés que la nature a bien des secrets encore à révéler à l'esprit humain, et que, bien qu'elle en soit fort économe, elle se laisse pénétrer, de temps à autre et à de longs intervalles, par ceux qu'on en croyait le moins capables, et souvent accorde ce privilége au hasard, comme pour se jouer de l'orgueil des savans. Mais après les étranges aveux que M. Azaïs vient de nous faire, peut-il raisonnablement se flatter d'être un de ces génies privilégiés ou de ces favoris de la nature à titre gratuit? Comment peut-on espérer d'opérer une révolution dans l'empire des connaissances humaines, lorsque l'on avoue *n'avoir que des aperçus généraux*, et ignorer une infinité de *faits certains et démontrés?* Est-il donc bien fondé à se plaindre d'avoir trouvé des incrédules, lorsqu'il se montrait lui-même si peu sûr de son fait? Nous aimons à croire que M. Azaïs a entrevu quelques vérités neuves dans le système de la nature; il en paraît si pénétré, qu'il y aurait de la cruauté à le

Digitized by Google

dissuader ; mais sa propre incertitude nous autorise à l'inviter à mieux coordonner ses idées, à ne pas émettre un système nouveau avant d'avoir acquis la connaissance des vérités incontestables qui seraient en opposition avec ce système ; à le définir surtout d'une manière précise avant de se plaindre de l'opposition qu'il trouve à le faire admettre. Enfin, comme rien ne favorise plus la propagation d'une doctrine qu'une diction pure, claire et élégante, nous l'engageons à adopter, s'il lui est possible, un style un peu plus châtié que celui de sa dernière confession. Le Ch. D. L. B.

— Madame la duchesse de Berry est enfin débarquée à Marseille. A peine la frégate dépositaire de nos espérances eut-elle été signalée, que toute la ville retentit des cris chéris : *Vive le Roi ! vivent les Bourbons !* Le peuple se précipita vers le rivage, tous les bâtimens furent pavoisés, l'allégresse était générale. La princesse, dont la traversée n'a point été sans quelques périls, a constamment montré ce courage calme et cette gaieté douce qui commandent à la fois l'admiration et le respect. On assure que Sa Majesté a fixé au 17 du mois prochain le mariage des illustres époux. C'est à l'église métropolitaine qu'aura lieu l'auguste cérémonie.

Tout contribue à donner en ce moment, à Marseille, un aspect riant et animé. Il est entré en un seul jour dans le port 105 bâtimens de commerce, ce qui n'était pas encore arrivé de mémoire d'homme. Ces bâtimens, chargés pour la plupart de matières brutes, remporteront vingt fois leur valeur en marchandises manufacturées.

— Voici les titres des pièces destinées à célébrer le mariage de S. A. R. Mgr. le duc de Berry :

Charles de France, ou *Amour et Gloire*, à l'Opéra-Comique.
Le Chemin de Fontainebleau, à l'Odéon.
Les Deux Mariages, aux Variétés.
L'Union des Lis, à la Porte Saint-Martin.
Le Mariage sous d'heureux auspices, à l'Ambigu.
La Noce de Village, à la Gaieté.

Digitized by Google

Les autres théâtres ne garderont sans doute point le silence dans cette fête de famille ; mais on ignore encore le titre des ouvrages.

— Monsieur le comte d'Artois a traversé dernièrement le faubourg Saint-Antoine ; partout la foule s'est précipitée sur ses pas. Un homme s'étant obstiné à garder son chapeau sur la tête, le peuple indigné s'apprêtait à le maltraiter, lorsque le prince, aussi bon qu'affable, s'est écrié : *Laissez, laissez cet homme ; ce n'est peut-être pas un Français.*

— On a placé dans la chapelle de Vincennes le buste très-ressemblant de S. A. le duc d'Enghien. Une sentinelle monte la garde auprès du tombeau où reposent les restes de cette illustre victime.

— On dit que S. Exc. le duc de Wellington est arrivé à Paris.

— Le chef de l'insurrection de Grenoble, Didier, livré par deux de ceux qui l'avaient suivi dans sa fuite, a été arrêté sur les frontières de Savoie par des gendarmes piémontais. Il a d'abord été conduit à Turin pour y être interrogé ; ensuite son extradition aux autorités françaises a eu lieu. Lors de son arrestation, on n'a trouvé sur lui qu'une somme de 63 francs. Il était aussi porteur d'une proclamation ayant pour titre : *Au peuple français ; honneur et patrie, indépendance nationale.* On dit qu'à l'arrivée de ce malheureux à Grenoble, on a été obligé de doubler la garde pour empêcher la populace de le mettre en pièces. On a, au reste, déjà fait quelques contes sur ce personnage peu connu, malgré la triste et passagère célébrité que sa coupable et folle audace lui donne pour le moment. On a dit entre autres qu'il était à Paris éditeur et propriétaire d'un journal du soir, qui n'existe plus, et qui était intitulé *le Diligent.* Cet énoncé est très-inexact ; ce journal était formé de la réunion du *Postillon* et du *Journal des Gardes nationales.* Didier voulut acheter une ou deux actions dans cette entreprise ; il conclut le marché, mais ne put payer, et ne reparut plus.

— Depuis quelque temps les travaux publics se pour-

Digitized by Google

suivent, à Paris, avec beaucoup d'activité dans les marchés, l'église Sainte-Geneviève, les abattoirs, la Madeleine et la Bourse. Partout on commence à ressentir l'heureuse influence d'un gouvernement ami des arts et de la prospérité nationale. On a posé au milieu du marché de la foire Saint-Germain une pierre imitant le marbre, pesant à peu près seize mille livres. Elle est destinée à servir de bassin à la fontaine que l'on y construit.

— En réparant les marches de l'église Sainte-Agnès, on a découvert à Rome des bas-reliefs antiques de la plus grande beauté, et très-bien conservés. Ils représentent une danse de *Corybantes*. Lord Nevert a offert 10,000 l. sterling des dix-sept marches dont se compose l'escalier; sa proposition a été rejetée.

— A la prochaine session de la cour d'assises sera jugée une femme qui a fait preuve d'une obligeance toute nouvelle. Elle a tué un homme *par complaisance*, et uniquement *pour lui rendre service*.

— Grandménil, acteur retiré de la Comédie Française, membre de l'académie des beaux-arts, vient de mourir. On se rappellera long-temps avec quelle vérité et quelle profonde intelligence ce comédien remplissait ce qu'on appelle au théâtre les *rôles à manteau*. On lui a donné des successeurs au Théâtre Français, mais il n'y a pas encore été remplacé.

EXTÉRIEUR.

Les dernières nouvelles d'Angleterre annoncent la fin des troubles qui s'étaient manifestés sur quelques points. Cependant les lords-lieutenans des comtés de Suffolk et de Norfolk ont reçu l'ordre de s'y rendre.

— A la chambre des communes, sir Charles Monck a demandé qu'un comité s'occupât du sort des îles ioniennes. Il a avancé que ces peuples commençaient à se montrer mécontens des soins, beaucoup trop pesans pour eux, de la protection britannique; il trouve dérisoire qu'on leur ait promis leur indépendance, et qu'ils n'aient pas été

Digitized by Google

libres d'envoyer des députés au congrès de Vienne; qu'on leur ait accordé une législature, et qu'on envoie un commissaire anglais chargé de la tenir en tutelle, et de la conduire à la lisière. Mais on n'a pas cru à la chambre que les îles ioniennes pussent encore se passer de l'intérêt que leur porte le gouvernement anglais, ou que l'intérêt du gouvernement anglais fût de se passer de ses rapports avec les îles ioniennes; et la proposition a été rejetée après quelque discussion.

— La motion de M. Gratham en faveur des catholiques a été aussi rejetée. On a remarqué que lord Castlereagh avait parlé en faveur des catholiques; on peut croire que le noble lord savait bien qu'on ne le prendrait pas au mot.

— L'emploi de la force militaire pour maintenir la police dans les fêtes et cérémonies publiques a paru, à Londres, aux amans jaloux de la liberté civile, une sorte de tentative de l'esprit militaire, une disposition éloignée aux envahissemens de ce pouvoir qui a exercé une si funeste influence sur les affaires du continent. Le marquis de Buckingham s'est élevé fortement au parlement contre cette innovation. Il a demandé à qui appartiendrait la responsabilité des actes de cette force, qui ne connaît qu'une obéissance passive et irraisonnée. Lord Sidmouth, secrétaire d'état au département de l'intérieur, a satisfait aux réclamations du défenseur des principes, en déclarant qu'il était chargé par le prince regent de surveiller l'emploi de cette force en pareille circonstance, et d'en prendre la responsabilité constitutionnelle. D'après cette explication, le marquis de Buckingham a dit qu'il pouvait et même qu'il devait retirer sa motion; et ainsi s'est terminée cette affaire, qui n'a pas été sans intérêt pour les constitutionnels d'Angleterre, puisqu'ils ont eu l'avantage de voir le gouvernement rendre un haut et solennel hommage au principe civil, et répéter, comme à Rome : *Cedant arma togæ.*

— Enfin on s'occupe au parlement d'améliorer la perception de l'impôt de la dîme, et l'on a accueilli la pro-

Digitized by Google

position d'autoriser des abonnemens entre les cultivateurs contribuables et les décimateurs.

— Un bâtiment anglais a enlevé un schooner portant pavillon espagnol, qui faisait la traite sur les côtes d'Afrique. Ce navire avait 276 esclaves à bord.

— La paix conclue entre quelques puissances de l'Italie et les régences barbaresques, sous l'intervention de l'Angleterre, et qui a paru, au premier aspect, l'œuvre d'une politique franche et généreuse, ne satisfait pas également tous les esprits, surtout en Italie, où l'on voit de plus près, où l'on sent plus directement combien est coûteuse et précaire la modération des Barbaresques. Naples et la Sardaigne ont acheté leur paix par d'énormes tributs. La Toscane n'a encore obtenu qu'une trève de trois mois; les états de l'Eglise restent exposés aux insultes des pirates; et les esclaves romains n'ont pu être rachetés à Alger, parce que le dey aurait tout-à-fait manqué d'esclaves chrétiens, et que ses besoins ne lui permettent pas de s'en passer. Ainsi, déjà cette circonstance semble annoncer qu'il n'est pas dans l'intention des Barbaresques de renoncer tout-à-fait à ce trafic.

Reste à savoir maintenant si l'Angleterre, qui s'est trouvé le droit et la force de prescrire aux puissances européennes la cessation de la traite des noirs, aura les mêmes motifs et la même volonté d'exiger des gouvernemens africains qu'ils renoncent à la traite des blancs. Et si ces gouvernemens s'y refusent, ou s'ils oublient, ce qui leur est assez habituel, d'observer les traités dont les Anglais se sont rendus garans, ceux-ci enverront-ils ou tiendront-ils dans la Méditerranée des armées navales assez nombreuses, assez puissantes pour inculquer aux Algériens, aux Tunisiens, etc., le principe de la bonne foi et le respect du droit des gens? Est-il dans l'ordre naturel des choses que les peuples italiens n'attendent que de la munificence britannique la liberté, la sûreté de leur commerce? Pourront-ils compter irrévocablement sur ce bienfait? et de quel prix leur reconnaissance, plus ou moins volontaire, devra-t-elle le

Digitized by Google

payer? Peut-on espérer particulièrement qu'on croira à Londres utile et juste d'affranchir, pour les autres, la Méditerranée où les trois branches de la maison de Bourbon semblent appelées, par la nature même et la topographie de leurs possessions, à jouer un grand rôle maritime?

Déjà on assure que le Saint-Père cherche à se concerter avec la maison d'Autriche, à l'effet d'opposer aux Barbaresques des moyens de répression indépendans de tout calcul d'intérêt commercial et politique. On parle d'un projet de former, sur les côtes d'Afrique, un établissement pour le jeune prince qui, dépouillé successivement de ses anciens états et du royaume d'Étrurie, ne paraît pas devoir espérer de trouver en Europe une indemnité suffisante et légitime. L'ordre de Malte serait fondu dans cette colonie; il en serait la première force, et ainsi deux grandes injustices seraient à la fois réparées. Ce projet, à la vérité, n'a été regardé, par plusieurs nouvellistes, que comme un rêve, une fable: il est certain qu'il a un caractère de grandeur, de générosité tout-à-fait propre à le faire renvoyer au domaine des romans par des esprits que l'égoïsme a rapetissés. Cependant on ne doit pas désespérer qu'on ne finisse par écouter la voix de l'honneur et de la justice; car enfin comment oserait-on parler de principes, de respect des droits légitimes, en repoussant toute application pratique de ces droits et de ces principes? Quelle gloire reviendrait-il à la gendarmerie d'avoir détruit un fameux brigand, la terreur d'une contrée, si ce n'était que pour retenir et se partager le fruit de ses rapines?

—Il règne toujours quelque fermentation sourde dans les possessions autrichiennes d'Italie. A Venise, des agitateurs obscurs répandent et affichent des espèces de proclamations, où ils menacent l'Europe de l'*association des unitaires*, et provoquent la résistance au gouvernement, qui les poursuit avec vigueur. Ces dispositions, ainsi que la crainte de la peste, qui, du sein de l'Illyrie, a jeté l'épouvante dans les contrées voisines, et principalement en Italie, ont répandu une langueur extrême dans les affaires. On ne remonte au bien que par de longs efforts.

Digitized by Google

— On remarque que les Juifs enrichis affluent à Rome, où ils sont bien accueillis; que les soldats allemands ont pris un goût très-vif pour la lecture, et sont très-portés à la désertion. On est obligé de mettre beaucoup de troupes en cantonnement, afin de poursuivre les déserteurs.

— Le Pape s'est fortement prononcé contre les opinions émises par quelques ecclésiastiques, dont le zèle peu éclairé pourrait produire les mêmes résultats que la malveillance, s'ils parvenaient, comme ils semblent vouloir l'entreprendre, à jeter des doutes sur l'irrévocabilité des aliénations des biens du clergé. Quand l'histoire est pleine des exemples de ces sortes d'aliénations approuvées, permises, ordonnées par le St.-Siége ou pour les besoins d'un état, ou pour capter les bonnes grâces d'un prince, ou quelquefois même pour soutenir des usurpations, des guerres injustes, on ne conçoit plus rien à l'obstination de ceux qui veulent établir et consacrer le prétendu principe de l'inaliénabilité.

— On poursuit et on arrête, dans le Piémont, des espèces de bohémiens qui rançonnent les gens simples, en se présentant à eux avec des patentes de commissaires de divers princes qui les ont, disent-ils, chargés de recueillir les dons volontaires des fidèles, dont le produit est destiné à racheter, des mains des Mahométans, le royaume de Jérusalem. On croit que ces fourbes ont déjà ramassé des sommes assez considérables; mais leur trésor est caché, et ils gardent, sur cet article, un fidèle et profond secret.

— On lit avec avidité, en Suisse, un discours qui circule manuscrit, et qui a été prononcé à Fribourg par le conseiller Uffleger, contre le service militaire étranger. Il a cherché à intéresser tous les sentimens d'honneur et de patriotisme contre ce service mercenaire, ce brocantage politique, ou plutôt très-impolitique, selon lui, du pur sang helvétien.

— Les jésuites paraissent vouloir s'établir à Soleure; mais les professeurs menacent, s'ils y viennent, de donner leur démission. Pendant ce temps, ils rentrent

Digitized by Google

en Espagne dans leurs biens non vendus, et repeuplent leurs couvens.

— La diète de Norwége a aboli les priviléges particuliers d'une vingtaine de familles nobles, venues d'Allemagne dans le pays.

—On dit que quelques points litigieux entre la Russie et la Porte vont être réglés à l'amiable par la médiation de l'Autriche et de l'Angleterre, que la Porte a acceptée. Cependant il paraît que provisoirement la Russie a tenu jusqu'ici son armée sur le pied de guerre.

— On parle en Allemagne de mémoires politiques et historiques, que le duc d'Otrante se prépare, dit-on, à publier. Ils seront, si l'on en croit un journal, rédigés en forme de lettres, et adressés au duc de Wellington.

MERCURIALE.

— On parle beaucoup d'un arrêté de MM. les comédiens du théâtre Feydeau, par lequel il n'est permis qu'à eux seuls de rester couverts dans les coulisses; tandis que les auteurs, amateurs, et autres personnes admises dans ce sanctuaire, devront s'y tenir respectueusement le chapeau bas. C'est sans doute pour rapprocher avec plus de vérité leur théâtre de la scène du monde, où, si l'on en croit des observateurs moroses, on voit si souvent l'honnête homme forcé de se courber devant un faquin.

— M. Duvicquet ne manque pas de *marteler de son lourd marteau* le succès si mérité du *Chevalier de Canolle*. Il est toujours de mauvaise humeur contre tout ce qui amuse le public, et il n'est content que de ses feuilletons.

— L'académie de Philadelphie vient d'arrêter que l'effigie de madame de Staël serait placée dans le lieu de ses séances. M. Bartolini, sculpteur de Florence, est chargé de cet ouvrage. On assure qu'il se propose d'exé-

Digitized by Google

cuter *en marbre noir* le buste de l'illustre muse du genre *romantico-mélancolique*.

— « Je ne plaide point pour Homère contre la nymphe Calypso; je plaide pour le bon sens et pour le bon goût, contre l'éléphant de la place de la Bastille :

« De tous les animaux qui s'élèvent dans l'air,
Qui marchent sur la terre ou nagent dans la mer,

l'animal le plus informe, le plus rebelle à l'art, le plus laid enfin, par quelque côté qu'on le veuille prendre, c'est sans contredit l'éléphant. »

Devinez quel est le journal à qui l'on doit cette jolie phrase? — C'est la *Quotidienne*. — Non. — C'est donc le *Géant Vert?* — Point du tout. — Eh bien! c'est le *Diable Boiteux?* — Vous n'y êtes pas. — Serait-ce le *Constitutionnel?* — Encore moins. — Il faut donc que ce soit la *Gazette de France?* — Vous vous trompez. — Vous me faites penser aux *Annales*. — Vous vous méprenez encore. — Pour le coup, j'y suis : c'est le *Journal Général?* — Vous n'avez pas mieux rencontré. — Attendez, j'avais oublié le *Journal de Paris*. — Vous ferez mieux d'y renoncer. — Il ne me reste à nommer que le *Journal des Débats;* mais, si je n'ai pas deviné le journal, je parie pour M. Duvicquet ou pour M. Boutard. — Ce pourrait être M. Duvicquet; mais c'est M. Boutard. *Suum cuique*.

— M. Azaïs a réellement du malheur. Jusqu'ici il n'avait eu contre lui que les savans; et l'on sait assez que ces gens-là sont peu croyans, et veulent toujours *voir et toucher*. Mais ne voilà-t-il pas que la nature s'avise aussi de lui faire pièce, et de se joindre à ses contradicteurs? Il avait prouvé *à priori* que la chaleur de l'atmosphère avait produit l'explosion du magasin à poudre de Toulouse, quand une maudite nouvelle *à posteriori* est venue nous apprendre que le jour de cette explosion la température à Toulouse avait été extrêmement froide, et tout-à-fait hyémale.

Parbleu! il est un peu fort et hardi au vent du nord

Digitized by Google

de souffler sur un pays où M. Azaïs démontre, par les lois du *système universel*, qu'il a dû régner un vent brûlant et orageux ! Mais c'est égal; sa démonstration n'en est pas moins bonne et profonde, et il est bien plus facile de croire qu'il a fait chaud, très-chaud à Toulouse; mais que les Toulousains, passablement incandescens par eux-mêmes, ne s'en seront pas aperçus, que d'admettre que la nature ait eu la malice de s'écarter des lois dont M. Azaïs lui a révélé le secret.

— On lit, dans les *Annales* du 29 mai, un article intitulé *Variété*. C'est sans doute une erreur : on voit quelquefois des *variétés* dans les *Annales*, mais jamais de *variété*.

— On ne compte guère que deux avocats dans l'ancienne académie. Notre nouvel institut vient de choisir à la fois, dans le barreau, deux de ses membres. Que faut-il en conclure? le barreau jetterait-il aujourd'hui un plus grand éclat qu'autrefois, ou bien n'est-ce pas plutôt que l'académie aurait déjà besoin, comme feu l'institut, de défenseurs célèbres pour justifier quelques-uns de ses choix ?

— En lisant l'article si naïvement enthousiaste du *Vieil Amateur* sur *Mérope*, une jeune personne qui avait assisté à la représentation de ce chef-d'œuvre, disait ingénument : « Ah mon Dieu ! est-ce que j'aurais fait » une bêtise de pleurer à cette pièce ? »

ANNONCES.

Leçons de Philosophie, ou Essai sur les facultés de l'âme; par M. de Laromiguière, professeur de philosophie à la faculté des lettres de l'académie de Paris. Un vol. in-8°. Chez Brunot-Labbe, quai des Grands-Augustins, n°. 33.

Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port.

Réponse à M. Fiévée, précédée d'un Essai sur l'administration. Chez Jombert, rue du Paon.

Prix : 2 fr.

Digitized by Google

Satires de Juvénal, traduites en vers français, par L.-V. Raoul. Deuxième édition. Chez Brunot-Labbe, quai des Grands-Augustins, n°. 33; et Al. Eymery, rue Mazarine, n°. 30.

Cours complet d'Anglais, divisé en trois parties; ouvrage utile aux Français qui veulent apprendre l'anglais, et aux Anglais qui veulent se perfectionner dans le français; par Louis-François-Isidore Lefort, des États-Unis de l'Amérique. Deux vol. in-12. Prix : 3 fr. 50 c.; francs de port par la poste, 5 fr. 50.

A Paris, chez Alex. Eymery, rue Mazarine, n°. 30.

Histoire de S. M. Louis XVIII, surnommé *le Désiré*, depuis sa naissance jusqu'au traité de paix de 1815; par M. Antoine, auteur de la *Vie publique et privée de Louis XVI* et de la *Vie de Louis XVII*. Un vol. in-8°., orné d'un beau portrait. Prix : 6 fr.; et franc de port, 6 fr. 50 c.

A Paris, chez Pierre Blanchard, libraire, galerie Montesquieu, numéros 16 et 17.

ERRATA

Du dernier numéro.

Page 11. ligne 16. Au lieu de roseaux, *lisez* rosaces.
Page 33, ligne 2. Au lieu de M. Edmond Giraud, *lisez* M. Edmond Géraud.
ligne 3. Au lieu de Belin, *lisez* Bélime.
Page 37, ligne dernière. Au lieu de Jean Sextus, *lisez* du jeune Sextus.
Page 43, ligne 11. Au lieu de un établissement consacré, *lisez* un établissement destiné.
Page 45, ligne 9. Au lieu de : le général Moulès, *lisez* le général Morélos.
ligne 25. Au lieu de tous les jours ces issues, *lisez* tous les jours et issues.

De l'Imprimerie de FAIN, rue de Racine, place de l'Odéon, n°. 4.

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

TIMBRE ROYAL
SEINE

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1er de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et sur-tout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Vantadour, n° 5, et non ailleurs.

POESIE.

HOMMAGE

Adressé à S. A. R. Mgr. le Duc d'Angoulême, pendant son dernier séjour à Marseille, en octobre 1815.

Reviens sans défiance en nos murs affranchis,
Prince, la trahison n'en garde plus l'entrée.
Des cœurs vraiment français, sa puissance exécrée
N'enchaîne plus l'élan et l'amour pour les lis.
S'il est dans nos remparts encor quelques rebelles
Que n'ont pu désarmer les vertus de Louis,
Insensibles aux maux dont leurs trames cruelles,
Dont leur main parricide accabla leur pays;

Digitized by Google

Dans l'ombre se cachant, réduits à l'impuissance,
Ils verront, sur les pas de l'héritier des Rois,
Espoir, respect, amour éclater à-la-fois.
Prince, elle te suffit cette noble vengeance
Si digne d'un Bourbon, si digne de ton cœur.
Jaloux de t'imiter, nous n'en voulons point d'autre;
Nous ne voulons punir ton ennemi, le nôtre,
Qu'en offrant à ses yeux notre commun bonheur.
Long-temps il se reput de nos tristes misères;
Long-temps il s'abreuva de nos larmes amères;
De sa farouche joie épouvanta nos cœurs,
Y comprima long-temps, par ses lâches fureurs,
Cet amour pour nos Rois hérité de nos pères.
Ta présence était due à nos longues douleurs,
Il ouït nos soupirs, il vit notre tristesse:
Qu'il entende et nos cris et nos chants d'allégresse!
Qu'il voye au front de tous rayonner le bonheur!
Ta présence..... avec elle il n'est plus de malheur.
Dans cet instant, peut-être, en ses calculs coupables,
L'obstiné factieux compte, s'applaudissant,
Ces horribles fléaux, ces maux incalculables
Que son crime amassa sur un peuple innocent.
Laissons-lui cette joie inhumaine et barbare,
Digne des noirs esprits qu'enferme le Tartare.
Nos malheurs cesseront, mais jamais ses remords.
L'implacable remords..... à toute heure il assiège
Des siens, de son pays l'ennemi sacrilège;
Sa mémoire est maudite au sein même des morts.
Oui, nos maux finiront, et sur l'heureuse France
Luiront encor ces jours de paix et d'abondance,
Ces jours long-temps connus et long-temps regrettés
Où, sous l'aimable loi des plus vertueux princes,
Florissaient à l'envi nos fertiles provinces;
Où nos noms, notre gloire en tous lieux respectés,
Par les arts, le commerce, étaient au loin portés.
Oui, nos maux finiront: nous [illegible] pour gage
Ces Bourbons ressaisis de leur noble héritage,

Digitized by Google

Consoler le malheur, répandre des bienfaits,
Des Bourbons est l'antique et premier apanage,
Leur titre irrécusable à l'amour des Français.

DEMORE, *Commissaire de Marine, des académies de Lyon, Marseille, etc.*

INVITATION A Mlle ***.

Demain le Dieu d'Amour vous attend à souper;
Le Plaisir a promis d'être de la partie;
Les Grâces y viendront, et c'est vous belle amie,
Sur qui l'on a compté pour nous les amener.

R.

ÉNIGME.

Mes traits divers vont vous être connus:
Sur quatre pieds je suis montée,
Ou courts ou longs, ou gros ou bien menus,
Ainsi que le voulut dans sa bizarre idée,
Celui qui, de ses mains, fixa ma destinée.
Mes ossemens remplissent les forêts;
Leur enceinte est sur-tout le lieu de ma naissance.
Pour compléter mon existence,
Cérès tous les étés dépouille ses guérêts.
Sous ces simple dehors j'habite le village,
La chaumière du pauvre et l'asyle du sage.
Mais quelquefois vêtue en bel habit de lin,
Sur le goût de mon maître on règle mon destin;
Et tantôt belle ou laide, ou la soie ou la laine
Viennent, pour me vêtir, déployer leurs couleurs.
Si pour me donner l'être on a pris tant de peine,
Je n'en suis pas traitée avec moins de rigueurs.
Debout contre le mur quand je suis inutile,
Le soleil, la poussière, et le chaud ou le froid,
S'emparent tour-à-tour de moi.

Digitized by Google

M'offre-t-on, dans un cercle, une place civile?
C'est dans ce même instant qu'avec indignité,
Sans égard pour mon sexe, on me pousse, on me tire.
Suis-je enfin dans le rang? autre incivilité;
On me tourne le dos, et je puis même dire
Qu'on me montre encor pis, et c'est pourtant alors
Qu'à bien servir je mets tous mes efforts.

CHARADE.

Mon premier n'a jamais connu la résistance;
Sur la peau mon second nous plaît par sa blancheur;
Mon tout marche très-vîte et jamais il n'avance.
C'est un mauvais voisin, toujours bruyant, grondeur,
Mais toujours occupé de notre subsistance.

LOGOGRIPHE.

Mon destin est fort singulier;
On me cherche, on me fuit, souvent vrai trouble fête,
Je suis un meurtrier,
Puis instrument de joie et puis vrai casse-tête.
Mon maître veut sur-tout que, brillant et poli,
On puisse, à mon éclat, me trouver très-joli.
Je marche très-souvent accompagné d'un frère;
Au besoin contre lui je ferais bien la guerre.
Mettez ma queue à bas, je suis dans ta maison
Et même dans ta poche un meuble nécessaire.
De même encor on me trouve en prison.
Sur quatre pieds, de la machine ronde
Je suis le bout; sur deux, je plais à tout le monde.

Le mot de l'*Enigme* du précédent numéro, est *les Heures du jour*; celui du *Logogriphe* est *Portefeuille*, où se trouve Porte, Feuille, Feu, Lire, Lit, OEil, Port, Or, If, Ville.

Digitized by Google

LES BEAUTÉS POÉTIQUES DE TOUTES LES LANGUES;

Considérées sur le rapport de l'accent et du rhythme. Ouvrage qui a été couronné par la seconde classe de l'institut de France, dans la séance publique du 6 avril 1815; par l'abbé Ant. Scoppa, Sicilien, employé extraordinaire à l'université royale, membre de l'académie *del buon Gusto*, de Palerme, de celle des Arcades, etc. — Un vol. in-8°. Prix : 2 fr. 50 c. Chez Firmin Didot, imprimeur-libraire, rue Jacob, n°. 24.

J'ai annoncé avec éloge le grand travail de M. Scoppa : *Des vrais principes de la versification, développés par un examen comparatif entre la langue française et la langue italienne* (trois volumes in-8°.), et dans mon analyse je m'attachai à faire connaître les principales idées de l'auteur, relativement à l'accent tonique, dit autrement accent aigu ou grammatical, source commune de l'harmonie des vers, élément essentiel de la musique proprement dite, et de la musique ou harmonie des langues. J'annonçai l'heureuse découverte de l'existence de cet accent dans chaque mot français, l'analogie frappante qui se trouve dans les langues italienne et française, toutes deux dérivées de la langue des Latins, et l'effet de cet accent dans l'harmonie des vers français, ainsi que dans les vers de toutes les langues mortes et vivantes. J'ai fait avec justice l'éloge des travaux d'un étranger estimable, qui a pris soin de mettre en évidence les beautés qui caractérisent la langue française, qui la rendent susceptible d'une belle versification et d'une plus belle musique; M. Scoppa a voulu la venger des injustes reproches qui lui ont été faits par des écrivains qui ont d'ailleurs brillé dans la littérature, mais qui avaient trop légèrement prononcé, et qui ne s'étaient pas assez donné de peine pour examiner et analyser cette grande question.

« Quant à la poésie lyrique, dit l'auteur, il est vrai

Digitized by Google

que les trois quarts des vers que l'on a faits jusqu'à présent ne peuvent pas s'accorder avec la musique ; mais c'est par la seule ignorance des vrais principes de la versification que ce défaut est attribué à l'imperfection de la langue française : celle-ci, de même que les autres langues, ne peut jamais s'allier à la musique, dont l'essence est l'accent et le rhythme strictement régulier, sans que les vers soient également assujettis à cette même régularité d'accens et de rhythme. Le défaut donc de la conformité des langues à la musique doit être attribué, non pas aux langues qui offrent essentiellement un accent et un rhythme, mais aux poëtes lyriques qui ignorent ou qui n'ont pas assez de génie, ou plutôt d'habitude, pour choisir dans la langue des accens et des rhythmes conformes à ceux de la musique. C'est ainsi que le chant italien avait toujours été informe ou très-imparfait, jusqu'à ce que le poëte Apostolo Zeno, et bien plus que lui, le célèbre Métastase, l'eussent porté à la perfection par le perfectionnement de la versification lyrique, distinguée par cette admirable régularité des vers et des couplets, par cette coupe symétrique des repos, par cette distribution uniforme des accens et du rhythme. »

Je ne pense pas qu'il soit à propos de rappeler ici le plan très-étendu de cet ouvrage, qui honore également l'auteur et la littérature française, ni d'exposer les règles générales de la versification lyrique, qui se trouvent plus longuement développées dans le second volume de son ouvrage, pour accélérer avec la versification, les progrès de la musique en France, en répondant aux objections qui pourraient lui être faites. Satisfait de la nouveauté des idées, des principes qui attaquent à la fois les préjugés et la routine, des vérités appuyées par des faits incontestables, l'auteur est sans doute bien digne d'être loué pour ses efforts. L'ascendant de l'habitude était tel qu'il n'était pas permis de pouvoir se livrer au plaisir de contempler dans la langue française toutes les ressources poëtiques et oratoires qui sont relevées dans le travail de M. Scoppa. Il s'élève contre les personnes qui ont avancé que notre langue n'avait point d'accent,

Digitized by Google

sans distinguer l'espèce d'accent dont on voulait parler, et démontre que la langue française possède l'accent tonique aussi bien que la langue italienne. En effet, l'accent tonique, dont M. Scoppa s'est constamment montré le défenseur, existe; mais ses adversaires soutiennent qu'il est un peu faible. L'auteur cherche à prouver que l'accent tonique des mots français doit être plus vif et plus énergique que celui des mots italiens.

Accoutumé, dit-il, à rassembler douze syllabes avec un repos, pour composer un vers héroïque, on était loin de penser que la nature avait mis à notre insçu, dans les vers alexandrins, une distribution régulière d'accens toniques, une suite uniforme de rhythme ïambe; et, ce qui est plus étonnant encore, ajoute-t-il, un rhythme bien plus suivi et bien plus marqué que celui des vers italiens de cette espèce. Au surplus, M. Scoppa a rassemblé tous les faits et toutes les autorités pour soutenir son système, ou plutôt sa nouvelle doctrine. Malgré ses soins et ses travaux, il a trouvé des contradicteurs qui l'ont condamné avant d'avoir lu, examiné et médité son ouvrage. Tel est le sort des idées nouvelles, quelque puisse être leur utilité et leur avantage; elles auraient lutté peut-être long-temps encore contre la routine et les préjugés, si, par un heureux hasard, un littérateur recommandable, qui a eu la modestie de cacher son nom, n'eût proposé une médaille de 1000 francs pour être décernée, par la seconde classe de l'institut, à l'écrivain qui, dans un concours, aurait le mieux traité la question suivante:

« Quelles sont les difficultés qui s'opposent à l'introduction du rhythme des Grecs et des Latins dans la poësie française, et pourquoi ne peut-on faire des vers français sans rime, etc. »

Il est à présumer que le fondateur de la médaille n'eut d'autre but que celui de faire examiner par l'institut ces mêmes questions déjà traitées et déjà développées dans l'ouvrage de M. Scoppa; de faire connaître l'opinion de la seconde classe sur ce sujet. Quinze concurrens ont fourni des mémoires, dont plusieurs étaient fort intéressans, mais aucun n'a présenté autant de méthode que celui qui fait le sujet de cet article.

Digitized by Google

En approuvant les justes éloges donnés à l'auteur dans le rapport du concours, je me permettrai de lui faire observer que le titre de son ouvrage est beaucoup trop généralisé. En effet : *Beautés poëtiques de toutes les langues, considérées sous le rapport de l'accent et du rhythme*, est un titre bien ambitieux pour une dissertation sur la langue française. Je laisse au lecteur le soin de décider si M. Scoppa justifie exactement son titre, en prétendant que tout ce qu'il a exposé dans ce mémoire, relativement à l'accent et au rhythme, est parfaitement applicable à toutes les langues. On pourrait objecter que la langue anglaise, dont la prononciation offre quelque chose de singulier, peut faire naître des doutes à ce sujet. Chaque syllabe des mots semble y être affectée d'un accent tonique qui ne fait, pour ainsi dire, que morceler les mots au lieu de leur donner une forme distincte. Le ton de la parole, toujours tendu, semble y être toujours le même, puisque l'accent est le même; donc, le ton et l'accent étant toujours les mêmes, ne peuvent pas être un accent; ils ne peuvent pas produire des pieds rhythmiques, car on sait que les pieds sont essentiellement composés d'accens toniques et d'accens graves, c'est-à-dire, de tons forts et de tons faibles, de longues et de brèves, de levées ou de frappées, comme dans les mesures d'un morceau de musique.

Pour résoudre les questions sur le rhythme de la langue française, l'auteur commence par développer l'idée de ce mot et son emploi, tant chez les anciens que chez les modernes.

« Il consiste, dit-il, dans la succession indéfinie et uniforme de certaines mesures ou pieds poëtiques dans les vers : ce qui répond aux mesures ou *battute* dans la musique. Il y a quatre sortes principales de pieds, *iambes*, *trochées*, *dactyles* et *anapestes*; l'accent tonique les constitue essentiellement. Les deux premiers sont composés de deux syllabes, ou notes musicales. Le *iambe* reçoit l'accent tonique ou le frappé à la fin ($\wedge =$); le *trochée* le reçoit au commencement ($= \vee$). Les deux autres sont composés de trois syllabes ou notes musicale; le *dactyle* reçoit le coup ou le frappé de l'accent tonique

Digitized by Google

au commencement (— ∪∪); l'*anapeste*, au contraire, le reçoit à la fin (∪∪ —). »

Il résulte du travail de M. Scoppa que les élémens du rhythme sont les pieds, et que les élémens des pieds sont les accens toniques; par conséquent qu'il n'existe pas de rhythme sans accens. Donc, toute langue qui possède l'accent tonique est susceptible de rhythme. Pour prouver que la langue française est susceptible du rhythme employé par les Grecs et les Romains, l'auteur entreprend de démontrer qu'elle a le même accent que les langues anciennes; puis donne les notions de cet accent, qu'il divise en plusieurs sortes, et qu'il est nécessaire de distinguer pour réduire la science du rhythme à des résultats sûrs et faciles. En voici les noms et les propriétés: Accent *oratoire* ou *pathétique*, accent *national*, accent *logique*, accent *musical*, accent *imprimé*, accent *prosodique*, qui indique les longues et les brèves, et l'accent *grammatical*, ou *aigu*, ou *tonique*, qui marque les syllabes fortes et les syllabes faibles; les syllabes avec l'appui, la percussion de la voix; et les syllabes sans appui, sans percussion de la voix.

« Tous ces accens, dit l'auteur, contribuent plus ou moins aux beautés oratoires et poëtiques des langues; mais l'accent tonique est le seul qui, par ses percussions, établit l'harmonie des vers, en distribuant aux pieds poëtiques les notes faibles et les notes fortes, les longues et les brèves, les levées et les frappées de la *battuta* dans la musique de la parole; car, dit Cicéron, il y a dans chaque mot un certain chant. »

Mais enfin, qu'est-ce que cet accent tonique? Rien de plus simple, de plus facile, de plus naturel, dit M. Scoppa, que cet accent méconnu par les Français, confondu avec les autres, au grand préjudice de cette science intéressante pour le progrès des belles-lettres. L'accent tonique, continue-t-il, n'est que l'appui, le coup, la percussion de la voix sur une syllabe de chaque mot d'une langue quelconque. Si l'on prononce, par exemple, le latin *constàntia*, l'italien *constànza*, le français *constance*, il n'est pas d'oreille organisée qui ne soit sensible à l'appui, à la percussion, au coup que la voix porte sur

Digitized by Google

les syllabes *tà* de ces mots écrits en trois langues différentes. On sent que la voix s'appésantit sur cette syllabe *tà*, lui donne un relief, une espèce d'élévation, lui imprime un ton qui fait l'ame et la forme de la parole. Cette action de la voix est ce que M. Scoppa nomme accent tonique. Ainsi dans l'italien et le français *consentì* et *consentit*, *virtù* et *vertù*, l'accent tonique tombe sur les dernières syllabes *i* et *u*. Dans l'italien *fàcile* et le français *facile*, cet accent tombe sur *fà* dans le premier mot et sur *ci* dans le second. Il est impossible, dit M. Scoppa, suivant tous les auteurs anciens et modernes, qu'il y ait des mots sans cet accent tonique, dont l'appui rend longue la syllabe qu'il affecte; toute syllabe sans son secours est respectivement brève, et voilà une prosodie. L'auteur se demande comment il peut s'être trouvé des grammairiens qui ont pensé que la langue française était dépourvue de cet accent, « au moment même qu'ils étaient démentis par la prononciation de chaque mot, et par la doctrine des auteurs classiques de leur nation, toujours d'accord avec les classiques italiens, qui n'ont pas cessé de soutenir que tous les mots français masculins avaient l'accent tonique sur la dernière syllabe, et les mots féminins sur l'avant-dernière. »

M. Scoppa, après avoir démontré l'existence de cet accent dans les mots français, et après avoir préparé, dans l'existence de cet accent, les matériaux élémentaires des pieds poëtiques et du rhythme, découvre l'existence du rhythme des anciens dans les vers français. Par le seul et unique mécanisme de cet accent, dit-il, les poëtes italiens imitent le rhythme des Grecs et des Latins, et le surpassent même en beauté. Il n'est donc point étonnant, ajoute-t-il, qu'à l'aide de cet accent, les Français aient cherché à imiter et aient imité en effet ce même rhythme; pour le prouver, l'auteur s'en repose sur les raisons qu'il donne, et sur-tout sur l'expérience. Ensuite, analysant, selon les règles de l'art rhythmique, chaque vers français, il fait appercevoir un rhythme bien plus suivi, bien plus régulier que celui des vers italiens.

Je dépasserais les bornes d'une analyse si je suivais

Digitized by Google

l'auteur dans tous les raisonnemens, les idées, les découvertes, les expériences qu'il a faites; si je rappelais les autorités des classiques anciens et modernes cités à l'appui de son système. Je ferai simplement observer que cette surabondance de rhythme français est attribuée par M. Scoppa à des qualités naturellement poëtiques de notre langue, à cette fixité, à cette précision de la prosodie française, quant à l'accent tonique. Voilà donc, dit-il, la langue française, jadis dépourvue d'un accent qu'on ne refuse pas même, selon l'expression de l'abbé d'Olivet, aux cris des animaux, « triomphante des calomnies de ses détracteurs, se montrant dans tout l'éclat de ses beautés, que l'on voudrait en vain méconnaître, et d'ailleurs si admirées par les littérateurs de toutes les nations. »

Les réponses aux objections qui pourraient être faites à l'auteur offrent quelque chose d'intéressant relativement aux idées à corriger et aux progrès de la science métrique; mais; dira-t-on, comment M. Scoppa ose-t-il soutenir que les vers français ont réellement un rhythme semblable à celui des Grecs et des Latins, lui qui fait dériver le rhythme français de l'action de l'accent tonique, tandis que le rhythme des anciens est fondé sur la quantité des longues et des brèves, qui sont souvent en opposition avec l'accent tonique? L'auteur répond qu'il n'existe qu'un seul rhythme dans la nature, lequel dérive d'un principe unique et universel; que ce principe a été, qu'il est et qu'il sera dans toutes les nations civilisées ou barbares. Ainsi donc l'accent tonique, par ses percussions, distingue les temps, les mesures, par le mélange réglé des longues et des brèves, des fortes et des faibles. M. Scoppa démontre que la versification des anciens était fondée sur cet accent, parce que leurs longues et leurs brèves, souvent variables, étaient subordonnées à l'action fixe et naturelle de cet accent, dont elles relevaient la valeur. « Cela, dit-il, est si évidemment vrai, que c'est uniquement par la prononciation de cet accent (et non par les longues et les brèves, que nous ne prononçons pas, que nous ignorons, et qui, suivant Horace, étaient ignorées à Rome dans les temps

Digitized by Google

les plus florissans de la littérature), que notre oreille est sensible à l'harmonie des vers de Virgile, et par son mécanisme que les Italiens ont approprié à leur langue le rhythme des Grecs et des Latins. »

« Mais, répliquera-t-on, puisque l'accent tonique est le seul élément par lequel les langues modernes imitent le rhythme des anciens, d'où vient que, par cet accent, ces langues n'ont pu imiter les vers hexamètres et pentamètres des Latins? C'est, dit l'auteur, que l'on a ignoré jusqu'à présent le vrai rhythme et la nature de ces deux espèces de vers; qu'il a toujours été répété que l'hexamètre était un composé de six pieds mélangés de dactyles et de spondées, pendant qu'il est démontré par Maurus Terentianus, par plusieurs auteurs italiens, par les raisons déjà avancées, enfin par les faits et par le témoignage de l'oreille, qu'il ne peut pas exister dans la nature des vers de six pieds, et qu'il y ait des vers composés de pieds de deux rhythmes différens. Le vers hexamètre, continue-t-il, est simplement un composé de cinq pieds, de même que le pentamètre est un composé de cinq pieds généralement iambes. »

On ne peut disconvenir que plusieurs des idées émises par M. Scoppa, malgré ses démonstrations, ses raisonnemens et la justesse de ses argumens, ne renversent la plus grande partie des opinions reçues par les grammairiens, et qu'elles doivent, au premier apperçu, paraître paradoxales; mais il est juste, avant de les condamner, de les lire et de les examiner. Aussi, pour suivre ce conseil, je citerai l'extrait du jugement porté sur cet ouvrage par le rapporteur de la commission chargée par la seconde classe de l'institut de prononcer sur le mérite des mémoires envoyés au concours. « L'auteur du mémoire auquel la commission croit devoir adjuger le prix, a analysé avec infiniment d'esprit et de sagacité le mécanisme de la parole; sa théorie est ingénieuse, exposée avec beaucoup d'art, appuyée d'un grand nombre d'autorités, soutenue avec toutes les ressources du savoir, tout l'appareil de la logique. Enfin, son ouvrage est certainement celui qui, parmi les mémoires, présente le plus grand fonds de connaissances

Digitized by Google

et d'idées sur cette matière également abstraite et intéressante. »

Ce fragment me dispense de toute espèce d'observations, et l'on doit présumer que les personnes instruites confirmeront le jugement de la seconde classe de l'institut. Je terminerai en ajoutant que l'ouvrage de M. Scoppa intéressera vivement les littérateurs et les gens du monde qui ont reçu de l'éducation ; enfin, que les musiciens instruits et capables de juger de l'harmonie de notre langue, y trouveront des règles précieuses et faciles pour appliquer la musique aux paroles.

Δ.

HISTOIRE DE MADAME DE MAINTENON,

Et de la Cour de Louis XIV, ouvrage qui embrasse les règnes des Bourbons, depuis la ligue jusqu'à la régence du duc d'Orléans; par M. Lafont d'Aussonne. — Deux vol. in-8°., avec un beau portrait de madame de Maintenon, par Mignard. Prix : 10 francs.

A Paris, chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30.

(II°. Extrait.)

La littérature française possède un nombre immense d'ouvrages composés par des auteurs distingués; et cependant, interrogez les gens du monde, ils vous répondront qu'un très-petit nombre d'auteurs est en possession de se faire lire. Pourquoi cela ? C'est que l'art de plaire est bien plus rare que l'art d'écrire, ou plutôt c'est que l'art d'écrire est inséparable de l'art de plaire; intéressez, et vous serez lu. L'ouvrage dont nous continuons l'analyse, nous a souvent présenté l'application de cette règle. L'auteur paraît avoir senti dès son premier chapitre, la nécessité où il était encore plus qu'un autre, d'attacher son lecteur pour le retenir; il s'est cru comparable, peut-être, à ces directeurs de théâtres, qui, pour ramener la foule à des représentations connues, ont recours au luxe des nouvelles décorations. Les décorations dont

Digitized by Google

M. Lafont d'Aussonne a fait les frais sont éclatantes et variées. Il a placé, dans une élégante et vaste galerie, tout ce grand siècle de Louis XIV, si fertile en beaux événemens, si fécond en personnages illustres. Son plan, qui est finement conçu, se déroule avec facilité durant quatre-vingt-quatre chapitres, qui lient l'action principale, sans jamais la perdre de vue, et permettent toutefois au lecteur de se reposer dans quelques digressions toujours instructives, et dans une foule d'épisodes, curieux par le fonds des aventures, les réflexions ou les portraits; l'histoire du *Masque de fer* est d'une teinte qui brise le cœur. Ceux qui ont accusé Louis XIV d'avoir succombé *aux artifices* de la gouvernante du duc du Maine, ignoraient, et le véritable esprit de madame de Maintenon, et le solide caractère de Louis-le-Grand. Théodore-Agrippa-d'Aubigné avait transmis à sa petite-fille ses grâces personnelles, toute l'étendue de son esprit, et sa tendresse *véridique* pour les Bourbons. Comme il avait aimé Henri IV, sa fille aima Louis-le-Grand; et c'est ici le lieu d'improuver le roman *historique* et imaginaire, qui a voulu peindre madame de Maintenon comme l'amante de son roi. Non, la sincère et fidèle d'Aubigné n'eut point recours aux manéges communs de la coquetterie pour captiver l'affection du prince. Elle fut sage et désintéressée au sein de la cour; elle aima ses élèves, jusqu'à se rendre malade pour eux, elle aima la gloire de son roi, jusqu'à blâmer en lui le scandale d'un commerce illégitime; elle s'aima assez peu elle-même pour s'exposer aux ressentimens de la marquise et à l'ingratitude du maître. Cette imprudence d'une belle ame, cette nouveauté de caractère, étonna Louis, habitué jusqu'alors à toutes les approbations de la louange. L'estime fit naître en lui l'amitié; et, dans un cœur comme le sien, des sentimens d'amitié pour une belle femme devinrent aisément de l'amour. Madame de Maintenon, si habile dans l'art épistolaire, était, dit-on, admirable dans ses conversations. L'auteur a traité ce sujet particulièrement, avec une flexibilité de pinceau qui prouve jusqu'à quel point il se connaît lui-même en conversations. Françoise d'Aubigné n'aurait pas mieux défini ce genre

Digitized by Google

de talent, à qui tous les talens sont nécessaires, et qui la rendit une sorte d'aimant attractif pour ses amis de cœur, pour ses amis de cour, pour les prélats, pour les poëtes, pour les demoiselles de Saint-Cyr, et pour le roi le plus spirituel qui ait honoré le trône Nous allons laisser parler l'auteur (tome 1^er., page 221.)

« Dieu réunit bien rarement dans un même individu les charmes de l'esprit et le trésor d'un bon cœur. Françoise d'Aubigné possédait éminemment ce double avantage; et voilà pourquoi tous ses discours avaient à un si haut degré le talent d'attacher et de plaire. Ne parlant d'elle-même qu'avec la plus grande sobriété, et seulement lorsque son propre témoignage devenait ou nécessaire ou utile à sa preuve, elle parlait des autres avec estime, avec éloge, et tout au moins avec indulgence et bonté. Les événemens consignés dans l'histoire, prenaient sous son pinceau une physionomie toute nouvelle; et ceux-là même qui les avaient lus indifféremment plusieurs fois, en étaient frappés ou attendris quand ils les recevaient de cette bouche éloquente et persuasive.

» Il y a des gens qui content pour conter : madame de Maintenon ne racontait que pour plaire ou pour émouvoir, et elle ne songeait à émouvoir que pour faire réussir à propos quelque vérité importante à dire. La morale, présentée à nu, déplaît ou fatigue dans le monde : présentée avec ses ornemens, et quelques voiles légers, elle attire l'attention, et parvient à se faire accueillir des hommes les plus indifférens, les plus indépendans, ou les plus superbes J'ai vu des riches périr d'ennui au milieu de leurs palais ou de leurs jardins féériques; le peuple, admirateur bénévole, les contemplait de loin, les regardant comme les plus heureux d'entre les humains; et, dans la pâle uniformité de leur existence, ils portaient envie, eux-mêmes, à ce peuple qu'ils apercevaient libre en ses mouvemens, libre en ses affections, libre en tous ses discours, et s'abandonnant sans contrainte à la gaîté folâtre, ou aux paisibles ricochets d'une plaisanterie ingénue.... Il manquait à ces riches, ou de l'esprit, ou un homme d'esprit.

» Si madame de Maintenon se trouvait obligée de

Digitized by Google

converser avec des personnes arides, et que l'étiquette l'emprisonnât avec eux dans un cabinet, son génie fertile et expéditif tirait son sujet aussitôt, ou du goût de ses auditeurs, ou de leur état, ou de leurs affections connues, ou de la gloire de leurs familles, ou de leurs bonnes-œuvres s'il en existait, ou du plaisir qu'elle comptait éprouver en leur devenant utile. Et lorsque ces sujets épuisés la condamnaient à payer encore de sa personne, une transition inaperçue la mettait à même de discourir sur les tableaux de son appartement, dont elle connaissait en perfection et le dessin, et le coloris, et le costume, et les divers possesseurs, et l'école, et le maître lui-même.

» Au milieu d'un parc, son ame dilatée admirait et faisait admirer le charme du site, la majesté des bâtimens, la noble prolongation des allées, la pompe des cascades, le mystérieux recueillement des bois, le doux frémissement des charmilles, la riche parure des paons, les chants mélodieux du rossignol, et l'étonnante immortalité de ces statues, dont quelques-unes avaient fixé les regards ou d'Auguste ou d'Alcibiade.

» Morale et instructive dans tous ses discours, elle faisait remarquer à madame de Montespan la fidélité des colombes, aux courtisans oisifs les infatigables travaux de l'abeille et de la fourmi; elle montrait à ses jeunes princes les sollicitudes et les tendresses de la tourterelle pour ses enfans, et, après cette peinture, elle ajoutait: « Lorsque ces petits auront pris leur essor, ils redemanderont en vain leur père, leur père ne les connaîtra plus; mais le grand roi qui vous chérit maintenant, vous chérira toute la vie. »

» Dès les beaux jours d'avril, ses regards cherchaient dans l'horison la première hirondelle; son cœur battait en l'appercevant, et elle disait à la marquise, aux grands seigneurs, et au roi lui-même: « Ces oiseaux ont vu depuis peu la modeste habitation où j'ai passé mon enfance; ils se sont arrêtés sur les orangers, sur les palmistes qu'avait plantés ma pauvre mère: ne serai-je point assez heureuse pour revoir ces beaux lieux un jour! » La tendresse de son cœur, que ses longues in-

Digitized by Google

fortunes avaient nourrie et développée, donnait à presque toutes ses réflexions une douce teinte de mélancolie; mais il ne faut pas croire qu'elle se livrait à ce penchant de tristesse devant toute sorte de personnes et en toute sorte d'occasions: elle n'était elle-même qu'avec elle-même, ou avec ses plus intimes amis.

» Son coup-d'œil pénétrant lui découvrait dès l'abord la tournure des caractères, et elle agissait en conséquence Toute personne qui veut plaire doit s'attacher à ne dominer nulle part. Elle avait l'art admirable de mettre en jeu l'esprit de tous ceux qui vivaient ou venaient auprès d'elle; sa continuelle occupation était de soutenir ou de ranimer la conversation générale, et d'y prendre ensuite sa part si naturellement, si imperceptiblement, qu'au lieu d'entretenir les autres, c'étaient les autres qui paraissaient l'entretenir. Habile expédient, qui prenait sa source dans un esprit véritablement supérieur, dans la plus ingénieuse et la plus inépuisable bienveillance.

» Avec la reine, elle rentrait dans son élément; ses discours respiraient alors la simplicité des jours antiques. Avec Marie-Thérèse, elle se livrait à tout son goût pour la contemplation, à tous ses projets de bienfaisance et d'aumônes, qu'elles réalisaient ensemble à petit bruit.

» Auprès du monarque, elle savait écouter de longs récits de campemens et de batailles; et ses réponses, en admirant l'éclat des victoires et des triomphes, laissaient voir sa prédilection pour la félicité des campagnes et les délices de la paix.

» Avec M. le dauphin, elle paraissait prendre plaisir à suivre un cerf à travers les plaines et les forêts, et les noirs étangs remplis d'herbages; sa complaisance extrême, attentive à la satisfaction d'autrui, ne lui permettait pas la plus légère inattention, la plus petite impatience. Mais au moment de la *curée* elle disait: « Monseigneur! croyez-vous donc tout-à-fait insensible ce » malheureux cerf, qui a jeté des pleurs! une mort si » lente et si cruelle me fait mal en un simple récit, et » si je ne connaissais toute la solide bonté de votre na-

Digitized by Google

» turel, je craindrais que ces amusemens-là ne vous » rendissent indifférent ou sanguinaire. »

» Les savans, et les gens de lettres sur-tout, avaient à qui parler quand ils se rencontraient avec elle : c'est-à-dire qu'ils trouvaient en cette femme extraordinaire un aperçu rapide et infaillible, un goût exquis, une oreille née pour la cadence et l'harmonie, une parfaite connaissance des usages, des mœurs et du bon ton, une louange toujours motivée, l'austère franchise, les plus utiles conseils.

» Le style de sa conversation la plus ordinaire était régulier, sans affectation et sans apprêt. Le mot propre venait la chercher de lui-même : les gens de l'art croyaient entendre une élégante et facile composition.

» Chez les fermiers et dans les chaumières on l'entourait, on l'écoutait, on versait des pleurs ; on riait d'autrefois, et elle riait elle-même avec *ses philosophes d'Avon* (1). Beaucoup d'esprit eût pu la faire briller dans le monde ; mais, pour briller dans une chaumière, il fallait plus que de l'esprit : un cœur compatissant, modeste et généreux, était encore indispensable. Sa figure accomplie donnait, j'en conviens, plus de charmes encore à son langage, et ceux qui l'écoutaient ne savaient ce qu'ils devaient le plus admirer ou de ses pensées fines et délicates, ou de cette physionomie riche d'agrément, de noblesse et de perfection. . . . . .

. . . . . .

» Madame de Montespan maniait l'épigramme avec la plus étonnante dextérité ; mais elle jouait trop souvent sur le mot ; et ses pointes, quand elles n'étaient pas mordantes, ne représentaient guères que des calembourgs. Madame de Maintenon, plus judicieuse et moins frivole, ne descendait jamais à ces puérils jeux de mots : son talent, fruit d'une pénétration rapide, consistait dans la vivacité des images, dans la justesse des rapprochemens ; l'antithèse vivifiante, voilà la base de son esprit. Mais

(1) Village près de Fontainebleau. Elle allait souvent s'y délasser du cérémonial de la cour.

Digitized by Google

ses antithèses ne portaient jamais que sur le fond des choses. Involontairement, et comme d'instinct, elle saisissait les contrastes; et par cette continuelle opposition des clairs et des ombres, elle donnait à ses conversations les plus familières toute la variété, toute la fraîcheur, toute l'expression d'un tableau. »

LETTRE

Sur un Manuscrit du 13e. siècle (1).

Vous avez désiré quelques détails capables de vous donner une idée des ouvrages de nos pères avant le siècle de Marot, vous savez mieux que moi qu'il est impossible à l'esprit et à l'imagination de perdre jamais leurs droits; ainsi, quoi qu'on vous en ait dit il y a deux jours, il est constant que les hommes qui vivaient dans les siècles dont vous voulez connaître le goût, les usages et les mœurs, n'étaient en rien différens de ce que nous sommes aujourd'hui; à la vérité leurs connaissances et la combinaison de leurs idées étaient beaucoup moins étendues; l'Ancien et le Nouveau Testament, les Vies des saints et les chroniques composaient tout leur savoir; ils ne partaient que de là pour donner l'essor à leur imagination, sans croire qu'il fût possible de contredire ni d'attaquer les principes ni le fonds sur lequel ils travaillaient; ils se persuadaient encore moins qu'on leur donnât jamais une mauvaise interprétation. Ainsi renfermés dans un cercle aussi étroit, ils comptaient embellir la matière et la présenter seulement sous des formes nouvelles et agréables : la chose est si vraie, que l'on voit dans ces temps, dont j'ai l'honneur de vous parler, des contes fort libres et des critiques sanglantes contre le pape, le clergé et les moines, sans que jamais on trouve aucune plaisanterie, aucun doute sur la religion

(1) Morceau inédit du comte de Caylus, communiqué par M. Fayolle.

Digitized by Google

et sur les mystères ; il en faut conclure, ce me semble, que leur simplicité prétendue ne consistait véritablement que dans leur genre d'etudes, et l'espèce de leurs connaissances ; ces mêmes raisons les engageaient à comparer tout simplement les différentes images de la religion aux usages de la vie qu'ils menaient. Pour vous convaincre de cette vérité, et satisfaire en même-temps votre curiosité, j'ai fait choix d'un ouvrage écrit au plus tard dans le 13e. siècle ; c'est une comparaison tirée de la cour d'un roi, telle qu'il était d'usage de la tenir alors, avec la cour de Dieu dans le Paradis, et c'est en en effet le titre que l'auteur a donné à sa pièce, qui contient six cents quarante-deux vers.

Avant d'aller plus loin, il est bon de vous dire que dans ces temps les rois ne tenaient pas une cour continuelle, et que vivans seuls dans leur famille ou dans leur domestique, et avec assez peu d'éclat pendant le reste de l'année, ils indiquaient des jours où ils faisaient inviter par des héraults, des messagers, ou par d'autres genres de convocations, leurs sujets et même les étrangers à se rendre chez eux, les assurant qu'ils seraient très-bien reçus. On avait soin d'avertir en même-temps combien la cour ou la fête, ce qui était la même chose, devait durer de journées ; le nombre le plus ordinaire était de trois, et les quatre grandes fêtes de l'année étaient toujours choisies, sans doute parce qu'on était alors moins occupé des affaires domestiques ; on était défrayé, nourri et amusé dans ces cours, de tout ce qu'on avait préparé et imaginé pour les rendre plus brillantes. C'est en conséquence de cet usage que l'auteur dont je vais vous donner l'extrait, a fait choix de la fête de la Toussaint, elle convenait d'ailleurs à l'objet pour lequel elle est célébrée par l'église. Je ne vous envoie point les vers de l'auteur, ils vous amuseraient peu et sont difficiles à entendre ; j'ai tâché d'y suppléer et de vous rendre son récit et ses images plus intéressantes en les traduisant, pour ne vous ennuyer que quand vous en aurez envie, vous prouver en même-temps que je ne vous en impose point, et vous donner, comme je vous l'ai promis, une véritable idée de la naïveté de nos pères. Au reste, je

Digitized by Google

dois vous dire encore que presque tous les morceaux cités dans cette pièce comme ayant été chantés, sont les refrains des chansons du temps, dont j'ai trouvé la plus grande partie complète dans quelques autres manuscrits.

La Cort de Paradis.

Après un exorde assez court sur la grandeur de Dieu qui a créé le monde, et sur la bonté avec laquelle il s'est fait homme, l'auteur dit qu'il veut conter comment Dieu voulut tenir sa cour, et choisit une fête de tous les Saints.

Dieu appela saint Simon à haute voix, et lui dit : Allez dans tous les dortoirs, dans toutes les chambres, enfin dans tous les endroits du Paradis, *inviter* les saints et les saintes, sans en oublier aucun, vous leur direz que je les prie de se rendre ici avec leur compagnie, je veux tenir une cour plénière, un mois après la Saint-Remi. Saint Simon répondit à Notre-Seigneur, j'exécuterai vos ordres dès demain samedi.

Dieu ne lui en dit pas d'avantage, et saint Simon partit le lendemain de très-bonne heure, menant saint Jude avec lui; il n'eut garde d'oublier sa cloche ou sonnette.

Il entra d'abord dans la chambre des anges qui se tenaient par la main, et *se jouaient dans ces beaux lieux*. Saint Simon les rassembla par le bruit de sa cloche ou sonnette, et leur déclara les ordres dont il était chargé : ils lui répondirent qu'ils les exécuteraient avec joie. De là il passa chez les patriarches qui le reconnurent de loin, et dirent : Je crois que voilà saint Simon, voyons ce qu'il nous veut. Ils l'attendirent, et ils acceptèrent volontiers sa proposition.

A quelques pas de là il aperçut les apôtres ses camarades, et il leur cria *de venir à la cour de Jésus*. Ils assurèrent qu'ils étaient à ses ordres.

Les martyrs qu'il rencontra lui firent la même réponse par la bouche de saint Etienne.

Saint Simon, toujours courant pour obéir à son maître, fut à saint Martin, qu'il trouva à la tête de tous les

Digitized by Google

confesseurs ; il sonna trois fois sa cloche pour les faire venir autour de lui, et leur déclara le sujet de son message, et saint Martin lui répondit : *soyez tranquille, compère, nous irons tous.*

Ensuite il invita les Innocens, qui tout bonnement assurèrent qu'ils s'y rendraient avec plaisir.

A force de courir, saint Simon entra dans une chambre magnifique occupée par les pucelles. L'auteur assure que leur beauté et l'éclat des couronnes qu'elles avaient sur la tête ne se peuvent décrire ; elles acceptèrent avec plaisir la proposition, ainsi que les veuves qui ne s'étaient point remariées, et chez lesquelles il se rendit ensuite.

Enfin, il n'y eut saint ni sainte qu'il n'appelât par son nom, qu'il n'avertit, et qui ne lui fit à-peu-près la même réponse. Pour lors il vint rendre compte de sa commission et de la façon dont il s'en était acquitté. *Jésus-Christ l'approuva* et dit : Je verrai bien ceux qui ne s'y trouveront pas.

Quand le jour fut arrivé, le premier qui parut fut saint Gabriel, suivi de tous les anges, archanges et chérubins, *qui vinrent en volant, s'embrassant de leurs ailes* et chantant le *Te Deum*. Ils se prirent ensuite par la main et montèrent, comme de raison, au plus haut étage du paradis ; mais auparavant *ils passèrent devant Jésus-Christ qui était assis devant sa mère*, et le saluèrent. *Dieu leur dit alors : Messieurs, soyez les bien venus à la fête que j'ai résolu de tenir, et où je veux opérer de grands miracles.* Ce qui, par parenthèse, n'a pas lieu.

Les patriarches arrivèrent ensuite. Dieu embrassa Moïse, Abraham et le prophète saint Jean, et tous se mirent à chanter, avec ceux qui les suivaient :

Je vis d'amors
En bonne espérance.

Saint Pierre vint ensuite à la tête des apôtres, qui chantaient avec lui : *Ne vous repentez point de fidellement aimer, car le bien aimer console de tout.* Cependant la joie qu'ils ressentaient en approchant de Dieu

Digitized by Google

les engagea à se prendre par la main et à chanter; *C'est ainsi que vont ceux qui vivent d'amour et qui aiment bien.*

Saint Etienne arrive à la tête de tous les martyrs, en chantant: *Celui qui attend des plaisirs des peines qu'il ressent, doit témoigner bien de la joie.*

Les confesseurs parurent, et leur chant disait: *Je n'ai jamais cessé d'aimer et jamais je ne cesserai.*

Les milliers d'innocens qui suivaient les martyrs dirent dans leurs chansons qu'ils ne devaient leur bonheur qu'à Dieu seul.

On vit ensuite arriver la Madeleine à la tête d'une belle compagnie chantant: *Je vais naturellement et sans feinte trouver mon ami.*

Les veuves s'avancèrent ensuite; elles étaient extraordinairement parées; elles se tenaient par la main et chantaient, les unes haut, les autres bas: *Je me repens d'avoir aimé ce qui ne le méritait pas, je suis sage à présent.*

Les femmes qui avaient été fidelles à leurs maris suivirent les veuves; elles étaient vêtues *d'une étoffe plus blanche et plus éclatante que ne sont les fleurs sur les arbres*, et se tenant également par la main elles chantaient de *cœur joli: C'est ainsi qu'une maîtresse doit aller trouver son ami;* mais toutes saluaient la Vierge en passant et lui disaient: *Ave Maria*, et la Vierge leur donnait sa bénédiction; elles montèrent au haut du paradis, et Jésus-Christ leur dit qu'elles étaient les bien venues; elles se mirent à genoux pour lui répondre qu'elles s'étaient rendues avec plaisir à ses ordres; il leur répondit: *Mes amies, soyez joyeuses et contentes, divertissez-vous bien.* Alors il appela saint Pierre et lui dit: *Frère, toi qui me connais, qui sais ma façon de penser et qui dois m'être attaché*, tu as les clefs du paradis, ne me laisse entrer ici personne que je ne connaisse bien. Saint Pierre l'assura qu'il pouvait être tranquille, et tout aussitôt il se mit à chanter: *Que ceux qui aiment soient de ce côté, et ceux qui n'aiment point* (montrant la porte) *demeurent de l'autre.*

Alors Jésus-Christ dit à sa mère qu'il fallait oublier

Digitized by Google

toutes les peines passées et ne penser qu'à se bien divertir dans la cour céleste. Après lui avoir répondu qu'elle était de cet avis, elle appela la Madeleine, la prit par la main, et elles s'en allèrent toutes deux en chantant : *Que tous ceux qui aiment viennent danser.* Toutes les vierges, les dames et les veuves accoururent à cette invitation, et furent suivies des martyrs, des apôtres, des confesseurs et des autres saints, et pendant qu'ils chantaient tous ensemble : *Je garde le bois pour empêcher tous ceux qui n'aiment point d'emporter des chapeaux de fleurs*, les quatre évangélistes sonnaient du cor, qu'ils avaient eu soin d'apporter. Pendant ce temps les anges répandaient de l'encens et des parfums sur la compagnie. Enfin, Jésus-Christ voyant une si grande joie se leva et vint prendre sa mère par la main, et chanta lui-même cette petite chanson : *Regardez-moi, ne me doit-on pas bien aimer.*

L'auteur assure qu'il n'y eut jamais une si belle fête.

La Madeleine, suivie de sa troupe, voyant celui qui avait tant souffert pour elle, s'embellit par la douleur que ces idées lui rappelèrent, et chanta : *Cœur tendre et charmant, je ne vous oublierai jamais.*

Quand la Madeleine eut cessé de chanter, les apôtres, les martyrs et les confesseurs recommencèrent de plus belle, et Jésus-Christ en fut si charmé *qu'il revint prendre sa mère d'une main et la Madeleine de l'autre ; il la regarda de la même façon que lorsqu'il lui pardonna ses péchés, et se mit à chanter cette petite chanson : Je ne puis aller plus joliment, je tiens ma mie par la main.*

Enfin, ils jouissaient d'une si grande satisfaction en songeant aux bontés que Dieu avait eu pour eux, et leur bonheur était si parfait, que tous chantaient : *La vue de Dieu met tout mon cœur en joie.*

Pendant qu'ils chantaient ainsi, les ames du purgatoire, qui les entendaient, criaient, pleuraient et demandaient grâce avec de si grandes instances, que saint Pierre en fut touché et vint exposer leur peines, et demander quelque soulagement pour elles. Toutes les vierges se joignirent à lui pour intercéder en leur faveur ;

Digitized by Google

la vierge Marie elle-même se leva en pied, et représenta que ceux qui se plaignaient étaient ses frères et ses sœurs, ajoutant *qu'une fête n'était jamais complète si les pauvres et les malheureux n'éprouvaient quelque soulagement. Vous êtes une mère trop chérie*, lui répondit-il, *pour vous rien refuser.* Alors il *lui baisa les yeux, la bouche et la joue, qu'elle avait plus douce et plus belle qu'une rose épanouie*, et la tendre mère le conjura de nouveau de donner du repos à ces pauvres ames, au moins ce jour-là et les deux suivans.

Aussitôt que Dieu lui eut accordé sa demande, le feu du purgatoire devint plus doux que du lait.

Il y eut quelques ames dont la pénitence se trouva finie; elles furent conduites par saint Michel, et saint Pierre leur ouvrit la porte avec grand plaisir. A mesure qu'elles entraient elles se prenaient par la main, et saint Michel les précéda en chantant : *Je ramène ici la joie.* Dieu les reçut très-bien et la Vierge encore mieux, en leur disant que la joie et les plaisirs ne leur manqueraient jamais.

Ainsi finit la fête, et il ne faut pas douter, continue l'auteur, que le jour de la Toussaint et les deux qui le suivent, les ames du purgatoire n'aient du repos et ne jouissent de quelque satisfaction.

Je m'estimerais très-heureux si j'étais parvenu à satisfaire votre curiosité sur cet article, et supposé que vous en trouviez le détail trop long, daignez en retrancher tout ce qui vous paraîtra superflu : le reste en sera meilleur; je vous aurai du moins prouvé mon zèle et la promptitude de mon obéissance.

J'ai l'honneur d'être, etc.

MÉMOIRES DE LADY HAMILTON.

Un vol. in-8°. Prix : 5 francs, et 6 francs franc de port.
Chez Dentu, etc.

Il n'est peut-être au monde rien de moins productif que la vertu. A-t-on vu des Lucrèces élever à leurs frais des pyramides d'Egypte, et offrir de rebâtir des villes

Digitized by Google

comme Thèbes ? Dit-on que Ste.-Cécile elle-même, ait donné des concerts au bénéfice des victimes de la guerre, et réparé, dans une soirée, le ravage d'une province et l'incendie d'une ville ? Qu'on vienne encore nous parler d'une stérile vertu qui se morfond et fait morfondre tout le monde ; qu'on ose calomnier la beauté qui ne sert aux plaisirs des uns que pour soulager la misère des autres ; pour moi, rempli de respect et d'amour pour ces illustres bienfaitrices du genre humain, je leur consacre une reconnaissance éternelle, et fais des vœux pour que leur exemple soit imité. Car enfin, ce n'est que chez elles qu'on trouve du désintéressement. Je le demande, quel est l'avocat, l'homme en place, le capitaliste, le négociant, qui fasse, du fruit de ses travaux et de ses épargnes, un aussi noble emploi que les Rhodope et *les Phrynés ;* je dis *les Phrynés*, car il y en a eu trois : une qui désarma ses juges en leur découvrant son sein ; une autre qu'on appelait Phryné *la Cribleuse ;* selon les uns, parce qu'elle rançonnait ses amans ; et, selon les autres, parce qu'elle s'amusait à cribler des perles, comme la Dulcinée du Toboso ; enfin la plus fameuse, est celle qui proposa de relever à ses frais les murs de Thèbes, à condition qu'on perpétuerait sa générosité par un monument, avec cette inscription : *Alexandre a détruit Thèbes et Phryné l'a rebâtie.* Son offre ne fut point acceptée ; mais l'honneur ne lui en reste pas moins, et en la voyant si bien user de ses richesses, on ne peut pas la chicaner sur les moyens dont elles les avait acquises. Une de nos reines ne pouvait concevoir que les courtisannes missent leurs faveurs à prix. — Mais, lui dit-on, si on offrait le paradis à votre majesté ? A cette replique, l'austérité de la pieuse princesse balança ; et elle laissa entrevoir qu'elle pourrait consentir à perdre sa vertu pour gagner les béatitudes célestes. Il y avait assurément de sa part moins de désintéressement que dans les héroïnes dont je viens de parler. Désirer le paradis, ce n'est qu'un égoïsme de prévoyance ; mais quels éloges ne mérite-t-on pas, quand on ne s'enrichit que pour secourir les malheureux.

Digitized by Google

C'est en marchant sur les traces de ces célèbres devancières, qu'Emma Lyon, née dans l'obscurité, est devenue l'épouse de sir William Hamilton, ambassadeur d'Angleterre à Naples, et la maîtresse de Nelson, le plus grand marin dont la Tamise s'honore. Le premier usage qu'elle fit de ses charmes fut une bonne action : « Il fallait, dit le traducteur de ces mémoires, » que son cœur devint la victime de lui-même, » et que le premier pas dans la carrière du vice fut » pallié pour elle sous la conscience flatteuse d'un acte » de générosité. » Ce fut pour sauver de la presse des matelots, un jeune gallois de ses parens, qu'elle implora un capitaine de vaisseau, qui ne put résister aux attraits d'une solliciteuse aussi aimable et aussi compatissante. Elle commença par un capitaine de vaisseau et finit par un amiral. Aussi belle que Cléopâtre et que Vénus, c'est sur l'onde, comme elles, qu'elle fit briller sa beauté, et la mer fut le théâtre de ses conquêtes. Du vaisseau où elle était montée pour délivrer son parent, elle retomba dans la misère. Le docteur Graham, connu par son système mégalanthropogénétique, l'en retira pour lui faire seconder son charlatanisme. Il la montra au public sous le nom de la déesse Hygie, couverte d'un simple voile, qui ne dérobait rien de ses formes ravissantes. On se porta en foule chez le docteur pour admirer l'efficacité de ses remèdes sur un si beau corps, et plus d'une lady acheta de ses drogues pour devenir aussi fraîche que la déesse de la santé. Elle, cependant, servait fort humainement de modèle aux peintres, surtout au célèbre Romney, qui s'enflamma pour la peindre, ou la peignit pour s'enflammer. Elle diversifiait sa beauté par toutes les poses et toutes les attitudes possibles, perfectionnant ainsi son rare talent pour la pantomime, qu'elle devait à quelque temps de service chez des comédiens. L'auteur de ces mémoires en parle avec enthousiasme, presque à chaque page, et je remarquerai que le théâtre a presque toujours dû quelque chose à ces femmes célèbres, quand il ne les a pas produites Par exemple, les habitués des Ombres chinoises et de Feydeau ne se doutent guère que c'est à Rhodope qu'ils

Digitized by Google

sont redevables du conte de Cendrillon. Qui aurait jamais dit que la pantoufle de la petite Cendrillon fut renouvelée des Grecs. Hérodote nous apprend qu'un aigle ayant enlevé une des mules de Rhodope, la laissa tomber sur les genoux de Psammitique, roi d'Egypte; que le prince, charmé de la grâce de ce petit soulier, fit chercher par-tout celle à qui il irait. La pantoufle ne put être chaussée que par Rhodope, qui, avec un aussi petit pied, ne pouvait manquer de devenir l'épouse d'un si grand roi.

Du cabinet du docteur Graham et de l'atelier de Romney, Emma Lyon, après avoir montré pour les artistes l'affection que Laïs avait pour les philosophes, passa dans l'hôtel de lord Greville, neveu de William Hamilton. A cette nouvelle, l'oncle arrive pour rompre ce commerce; mais, pris lui-même au piége qu'il veut faire éviter à un autre, il devient amoureux de la maîtresse de son neveu, comme M. Gouvignac de la Comédienne, et l'épouse; comme M. Simon a épousé mademoiselle Candeille. Voilà donc Emma Lyon devenue, à trente ans, femme de William Hamilton, ambassadeur d'Angleterre à Naples. C'est là que Nelson la voit et conçoit pour elle une passion qui ne finit qu'avec sa vie. Reçue à la cour de Naples par faveur spéciale, admise au conseil du roi qu'elle décide, dit-on, à ravitailler la flotte de Nelson qui va vaincre à Aboukir, honorée de l'amitié de la reine, elle représente la nation anglaise plus que son mari, espèce de M. de Clinville, qui ne s'occupe que de science et de chasse, loge Nelson dans sa propre maison, et fort peu inquiet sur la conduite de sa femme, lui écrit tranquillement: « J'ai tué » un sanglier et une laie aujourd'hui; ils sont vraiment » énormes. »

Dans les fêtes célébrées à Naples, au retour du vainqueur du Nil, le nom de lady Hamilton se mêle à celui de Nelson, au milieu des témoignages de la joie publique. Quand les Français viennent établir la république parthénopéenne, c'est encore elle qui sauve la famille royale, en découvrant les routes souterraines construites jadis vers la mer par un roi de Naples, en cas

Digitized by Google

de danger. « Dans cette révolution, dit l'auteur, on remarque que les seigneurs qui avaient été les plus comblés des faveurs de la cour, furent les premiers à la trahir; et que la multitude, au contraire, pauvre jusqu'à l'abjection, montra seule de l'ardeur pour défendre son prince légitime et l'indépendance de la patrie. »

Au retour de Nelson à Naples, qui précéda celui de la famille royale, retirée à Palerme, lady Hamilton, jusqu'ici humaine et généreuse, ne fait servir son pouvoir qu'à assouvir ses ressentimens. Elle profite des circonstances pour colorer ses haines particulières, sous prétexte de venger la famille royale. A son instigation, Nelson exerce des cruautés dont ses lauriers sont un moment flétris; et celle qui avait sacrifié son honneur pour délivrer un malheureux des galères, assiste, *d'un bout à l'autre*, comme dit le traducteur de ces mémoires, au supplice de Francisco Caracioli, fils du vice-roi de Sicile, si connu par le sel de ses bons mots, et dont elle avait demandé la mort à son amant. Sa fureur ne se borna pas là; le corps de cet infortuné est jeté à la mer. Toutes ces horreurs rappellent celles dont Verrès ensanglanta presque les mêmes bords; et le supplice de Francisco Caracioli fait verser des larmes d'indignation, comme celui de Gavius. La mort de ce seigneur napolitain fut suivie d'une circonstance extraordinaire, qui trouvera plus d'un incrédule. Son corps reparut, quelque temps après, marchant sur les flots. On trouva à ses pieds 240 livres de boulets ramés, attachés par de fortes chaînes. Ferdinand IV fit transporter en Terre-Sainte ce cadavre, revenu si miraculeusement pour demander la sépulture qu'on lui avait refusée.

Nelson, après avoir imité Verrès dans sa barbarie, l'imite encore dans son luxe et dans ses prodigalités. L'on trouve ici les mêmes scènes de Sybarite dont Cicéron fait un tableau si piquant dans ses Verrines; on voit un amiral anglais effacer la pompe royale, et faire payer par des humiliations l'appui qu'il a prêté à un trône étranger. Bientôt sa maîtresse l'entraîne à Palerme, comme dans une autre Capoue, pendant que les pros-

Digitized by Google

criptions et les procès criminels continuent à Naples : c'est au milieu des bals et des fêtes qu'elle reçoit la nouvelle de la mort de ses victimes. Le vainqueur du Nil court les rues de Palerme déguisé avec son Emma, qui porte une chaîne de diamans que la reine lui a donnée, avec cette inscription : *æternæ gratitudini*. L'empereur Paul lui envoya aussi la croix de Malte, dont il venait de se déclarer grand-maître. Sans doute, en la lui donnant, il n'exigea pas d'elle le vœu de chasteté, que prêtent les chevaliers de cet ordre. Enfin, Nelson oublie entièrement sa gloire auprès de lady Hamilton. Cependant je ne me permettrai point de le comparer aux compagnons d'Ulysse, comme l'auteur, qui l'a comparé d'abord à César. Il était temps que Nelson quittât des lieux où il ne se montrait plus que le funeste instrument des fureurs d'une femme ; sa patrie, soigneuse enfin de la renommée d'un héros qui lui est si cher, et attentive en même-temps à ménager un guerrier auquel elle doit tant, rappelle Sir Hamilton, bien sûre que l'amant suivra sa maîtresse. La reine les accompagne à Livourne avec ses trois filles, et le prince Léopold les quitte et les devance à Vienne pour leur préparer une réception plus brillante. En partant, elle donne encore à lady Hamilton un collier de pierreries orné des chiffres des princes de la famille royale. Arrivés en Allemagne, le prince d'Esterhazy leur donne, dans son château d'Eisenstadt, un dîner servi par quatre-vingt grenadiers hongrois tout armés, et les fait assister à un concert dirigé par Haydn, qui composa pour cette occasion le fameux oratorio de la Création. Nelson va ensuite à Prague, où il a une entrevue avec le prince Charles de Prague. Il passe à Hambourg, où on lui fait la réception la plus magnifique. Un négociant hambourgeois, plein d'admiration pour ce grand marin, lui offre en présent du vin du Rhin qui a plus d'un siècle, disant : « Qu'il » vivrait et mourrait trop heureux si une liqueur aussi » parfaite réchauffait l'estomac et circulait avec le sang » du plus grand marin qui eut existé. » Nelson n'en accepta que six bouteilles, à condition que le marchand viendrait en vider une sur son bord, et il lui promit de

Digitized by Google

gagner encore cinq victoires, et de boire une bouteille de son vin à chaque bataille pour se souvenir de lui.

Arrivé en Angleterre, Nelson se sépare bientôt de sa femme, la vertueuse veuve Nesby, pour être tout entier à sa maîtresse. Après la mort de sir Hamilton, il achète pour son Emma la terre de Merton, et y passe presque tout son temps auprès d'elle. C'est sur-tout à cette époque de sa vie que le héros s'évanouit dans Nelson; il abandonne la plus digne des épouses pour lady Hamilton. Qu'on juge de cette dernière par le trait suivant. Un jour, avant leur séparation, lady Nelson reçoit ordre de son mari d'aller porter secours à lady Hamilton, qui se trouve mal dans une assemblée, par suite d'une cruelle mortification: elle obéit avec une douceur qui ne méritait point une pareille dureté. Bientôt il arrive lui-même et accable d'outrages sa femme qui prodigue ses soins à sa rivale. Celle-ci, interpellée à son tour, repousse les reproches adressés à lady Nelson. Alors Nelson éclate également contre son Emma; mais Emma saute du lit où on l'avait portée, prend lady Nelson par le bras, la fait pirouetter au milieu de la chambre, et lui dit de traiter ainsi son mari quand il lui manquerait; et voilà la femme à qui Nelson écrit: « Il n'en existe » pas qui soit digne de dénouer les cordons de vos sou» liers..... J'aime mieux vos contes de la petite poule » blanche perchée sur un arbre, l'anecdote de Fatime, » et entendre votre voix céleste appeler Cupidy, qu'au» cun discours prononcé à la chambre des communes. » Le commerce de Nelson et de lady Hamilton révolta tellement les Anglais, que lorsqu'ils paraissaient ensemble en public des huées contre lady se mêlaient aux cris d'admiration prodigués au vainqueur d'Aboukir. Un jour il voulut conduire sa maîtresse au château de Bleinheim, chez les Spencers, descendans de Marlborough: la porte lui fut refusée. On ne la priait dans une fête que comme une virtuose dont les talens peuvent amuser. Elle recevait à Merton la plus mauvaise compagnie, n'y vivant pas avec toute la magnificence qu'elle aurait désirée. Sir Hamilton ne lui avait laissé qu'une modique pension; Nelson, qu'elle avait ruiné en Sicile, implora

Digitized by Google

en vain pour elle les secours de la reine de Naples. Et voilà, dit l'auteur, *l'éternelle gratitude* des princes! Nelson eut de lady Hamilton deux filles, dont l'une ne vécut pas long-temps; l'autre, nommée Horatia, élevée par sa mère, n'eut pas sous les yeux des exemples de vertu; mais Nelson n'avait pu remettre le soin de son éducation qu'à celle en qui il avait placé toutes ses affections et toute sa confiance. Il était son esclave, et la seule chose qu'il ne put lui accorder ce fut d'aller le joindre sur son bord quelque temps avant la bataille de Trafalgar. Eloigné de son Armide et revenu sur le théâtre de ses triomphes, Nelson redevient lui-même, et refuse à l'amour, sur son vaisseau, une place que la gloire seule doit occuper. Voici la lettre qu'il écrivit à ce sujet à lady Hamilton; elle est digne d'être citée: « Je connais ma chère Emma, et pour peu qu'elle veuille » m'entendre, je suis sûr qu'elle se rangera aussitôt à » mon avis; mais elle est aussi enfant qu'Horatia lorsque celle-ci désire quelque jouet qu'elle ne peut obtenir. Nelson est appelé à la défense de son pays; » l'absence de celle qui l'aime lui est pénible, sans » doute; mais s'il négligeait un devoir sacré, que dirait » de lui le monde et qu'en penserait son Emma la première? Si j'avais agi jamais de la sorte, aurait-elle » entendu résonner par-tout mes louanges, aurait-elle » vu avec orgueil la considération dont tout un peuple » m'entoure. »

Le dernier soupir de Nelson fut pour lady Hamilton. Rien de plus touchant que les adieux qu'il chargea ceux qui l'entouraient de faire à son amie. « Que dirait la » pauvre Emma, s'écriait Nelson mourant à Trafalgar, » si elle voyait l'état où je suis!..... Qu'on n'oublie pas » d'envoyer de mes cheveux à lady Hamilton..... Je la » recommande à l'Angleterre. »

Après la mort de Nelson, lady Hamilton fut emprisonnée pour dettes pendant onze mois. Un échevin de Londres l'ayant fait sortir de prison, elle s'embarqua pour aller finir ses jours en Italie; mais étant tombée malade dans son voyage, elle mourut à Calais, repen-

Digitized by Google

tante comme Madeleine, après avoir été pécheresse comme elle.

Ces Mémoires sont curieux et attachans; mais il faut tout l'intérêt qu'inspire le nom de Nelson, pour faire dévorer un livre si mal écrit.

T.

CORRESPONDANCE.

A M. LE RÉDACTEUR EN CHEF DU MERCURE DE FRANCE.

Monsieur,

J'apprends que par l'effet d'une salutaire organisation, le *Mercure de France* reçoit une nouvelle vie. Permettez d'abord que je vous félicite, de vous à moi, il était temps : l'état de marasme dans lequel languissait ce journal, me faisait craindre pour lui le sort de cette pauvre *Quotidienne*, qui n'existe plus que par artifice; l'être et le néant se disputent sa dépouille mortelle, en attendant qu'il se présente un héritier pour son esprit. Je vous avoue que la simplicité de quelques pages me faisait soupçonner M. Moreau, le faiseur de couplets, d'être sourdement rédacteur au *Mercure*. L'extrême pâleur des articles soignés ne me tranquillisait pas davantage sur les moyens d'existence de M. Henri Simon; feu l'*Aristarque* m'a trop appris à le connaître! Les poésies me faisaient croire à la résurrection d'un certain M. Latouche, asphyxié par une mention honorable sur les marches de l'institut, il y a quelques années. Plus d'un calembourg me rappelait l'industrie d'un chevalier qui les répète très-plaisamment. Enfin, les énigmes même avaient une couleur terne, qui doublait la renommée de M. Cousin d'Avallon. Si cette crise eût duré plus long-temps, c'en était fait de votre journal, M. Dartois y aurait travaillé : heureusement vous n'en êtes pas venu là; il y a de la ressource. On dit que des hommes, du mérite le plus

Digitized by Google

distingué, et des femmes qui font la gloire de notre époque, se sont réunis pour rendre au *Mercure de France* son antique splendeur. Je m'en réjouis avec tous les amis des lettres, et je ne doute pas que les membres de cette belle association ne parviennent bientôt au noble but qu'ils se proposent, s'ils imitent les autres journaux; c'est-à-dire, s'ils sont gais comme *le Constitutionnel*, libéraux comme *le Journal des Débats*, légers comme *la Gazette de France*, et de bon goût comme *le Journal de Paris*.

J'arrive à l'objet de la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire; je crois qu'il vous sera agréable. Il s'agit du retour de M. POURETCONTRE, ce célèbre avocat des comédiens, qu'on a voulu tuer, et qui ne s'en porte pas plus mal. Il est trop français pour mourir d'une indigestion de *plumpudding*; il aimerait mieux avoir été écrasé sous les débris du lion de Saint-Marc. Tandis qu'un article badin publiait tristement son trépas, il poursuivait ses observations à Londres, dans le dessein de nous les communiquer: il est vrai qu'il lui est arrivé un petit événement, mais ce n'était qu'une bagatelle. Il vous racontera cela lui-même: tout ce que je puis vous assurer, monsieur, c'est que la malveillance a furieusement grossi la chose, et que ses jours n'ont été que faiblement menacés.

C'est par mon entremise, que, depuis son voyage en Angleterre, ce critique faisait parvenir ses lettres au rédacteur du *Journal de Paris*. Il y a plusieurs jours, que, faisant à ce monsieur une visite de politesse, j'appris avec surprise son déménagement. Tout était bouleversé dans sa maison; plus de vingt croquemorts emportaient de petits sarcophages remplis des feuilletons les plus piquans. Toute la correspondance était éparse sur le carreau; on en avait jusqu'à la jarretière. Lyon, Bordeaux, Marseille et Toulouse, refusaient les deux derniers trimestres; Rouen, Nantes, Grenoble et Dijon, protestaient contre l'esprit de l'année entière. Environ cent abonnés, nourris des bons articles de MM. Jay, Salgues et Colnet, criaient et juraient contre MM. Rougemont, Ourry et Sauvan. Le portier réclamait le prix.

Digitized by Google

de sa rédaction pendant la dernière quinzaine, et les passans, attroupés, recevaient sur la tête les exemplaires du journal que l'on jetait par les fenêtres. Plusieurs numéros restaient en l'air, mais le plus grand nombre tombait comme des pièces nouvelles. Deux forts de la halle ont été assommés par l'analyse d'*Alexandre chez Apelle;* et l'Hercule du nord, qui passait, a été grièvement blessé par une fine plaisanterie de M. Dusauchoix. La petite chronique est heureusement tombée dans le ruisseau; les éclaboussures n'ont fait qu'une légère tache au bas de soie d'un membre de l'institut, qui n'y a pas fait attention. Au plus fort du tumulte, le singe de M. de Jouy parut sur le balcon : à l'instar des courtisans d'Alexandre, qui portaient la tête de côté pour imiter leur maître, il se balançait de droite et de gauche avec assez de grâces. La plume qu'il tenait à la bouche m'a paru bien usée, et je doute qu'il achève le troisième volume du *Rodeur*, sur lequel il était fièrement assis. Les postes de service, attirés par cet esclandre, ont donné des preuves de leur zèle accoutumé. Le commandant du poste était un acteur du Vaudeville; son sang froid a sauvé bien des désagrémens à l'un des propriétaires du journal, dont plusieurs maîtres de langues s'arrachaient déjà les lettres pour en éplucher le style : ses barbarismes seraient infailliblement devenus la risée de la populace. On m'a assuré que M. Huard était redevable de cette obligation au comédien qu'il a le plus fait maltraiter dans sa feuille. Voilà de l'héroïsme! Enfin, monsieur, je ne finirais pas, si je vous donnais tous les détails de cette scène, digne du burin de Callot; je la manderai plus longuement à mon patron.

Qu'il vous suffise de savoir que ne sachant plus où trouver le principal locataire de cette maison déserte, je suis revenu, tout chagrin, dans notre étude. J'y rentrais à peine, lorsque la porte s'ouvrit avec fracas; je crus que tous les *applaudisseurs* de M^lle^ Dupont me tombaient sur le corps; cependant je ne me sentais coupable d'aucune comédie, pas même de *M. Sans-Gêne*. J'en fus quitte pour la peur. Les actionnaires de votre journal entrèrent en foule, au bruit des *vivat*, tenant

Digitized by Google

un buste qu'ils couronnaient de fleurs, et répétant en chœur, *nous le tenons! il est à nous!* jusques-là je ne savais à quoi m'en tenir : les yeux fixés sur le plâtre tant pressé, je cherchais à démêler, dans des traits qui ne m'étaient point inconnus, le nom de l'homme qui causait cette grande émeute. Une courte explication m'apprit que, sans m'en informer, ces messieurs avaient entretenu une correspondance secrète avec mon avocat, dans l'espérance de l'engager à leur adresser ses lettres; qu'après l'expédition de six courriers, de quatre bourriches et de deux comédiennes, ils étaient parvenus à leurs fins, et qu'en un mot M. POURETCONTRE arrivait de Londres pour se charger de la partie des spectacles dans le *Mercure de France*. Ces messieurs ajoutèrent qu'à défaut d'un portrait fait *ad hoc*, ils s'étaient emparés du buste de M. François, ce fameux poëte qui vend de si bons souliers; et qu'ils avaient prié son auteur, M. Michalon, ce célèbre sculpteur, qui fait de si belles perruques, d'ajouter à la ressemblance qu'ils trouvaient dans les deux individus. Humilié de n'être pour rien dans le résultat d'une aussi importante négociation, je n'en fus pas moins sensible à la disgrâce du *Journal de Paris;* franchement, il n'avait pas trop d'un rédacteur. Toutefois je pardonnai ce défaut de confiance, et je reçus les détails que je vous transmets, pour ne pas être tout-à-fait inutile dans cette grande affaire.

Au premier bruit de la mort de M. POURETCONTRE, les comédiens français se réunirent chez un restaurateur, pour en célébrer l'événement. Des toasts multipliés devaient en consacrer le souvenir; celui de Lacave était conçu en ces termes : *à la damnation éternelle des journalistes qui n'estiment que le talent!* il grasseya cette phrase d'une manière très-agréable. Armand but à *la nullité absolue d'un comédien qui a part entière!* il articula presque jusqu'à la fin, ces dix mots. Monrose porta la santé *du savoir-faire dans l'antichambre des doyens!* il y mit la même assurance qu'il apporte devant le public; et quelques dames vidèrent un flacon de Volnais, en l'honneur

Digitized by Google

de la beauté qui dispense du travail! mais la digestion n'était pas achevée lorsque ce bruit fut démenti. Sans un beau cavalier qui l'a promptement délacée, mademoiselle *Amanda* serait morte de saisissement. Effrayés des suites que pouvait avoir ce repas intempestif, les comédiens convoquèrent aussi-tôt une assemblée générale, et votèrent la construction d'un vaisseau destiné à transporter l'illustre avocat de Douvres à Calais, afin de lui épargner les désagrémens du paquebot. Ils se flattaient que cette galanterie désarmerait la colère du censeur, lui ferait oublier les toasts, et qu'une fois à Paris, il trouverait peut-être quelque mérite à trois ou quatre d'entre eux. Je ne sais jusqu'à quel point cet espoir est fondé, mais enfin, l'entreprise du vaisseau est achevée; il se nomme *l'Artaxerce*, capitaine Métastaze. Dans cette occasion, plusieurs comédiens ont fait des sacrifices personnels d'une nature singulière: Baptiste aîné s'est chargé de fournir le grand mât; Mademoiselle Georges, la poupe, elle est superbe; on achève d'embellir les extrémités du bâtiment, et pour n'avoir rien d'étranger dans ce triomphe, à la place de ces lingots de fonte destinés au lest, les plus jolies actrices ont consenti à garder le fond de cale. Afin de prévenir les mal-entendus dans la manœuvre, ceux des acteurs qui prononcent le plus distinctement se sont partagés les grades: Devigny est pilote, Armand, contremaître, Mademoiselle Leverd, enseigne; Faure, aspirant de seconde classe, et Marchand, premier mousse. Les voiles sont prises dans la toile des décorations les plus neuves, c'est ce qui a fait croire à bien des gens, que ce vaisseau avait déjà soutenu deux terribles combats. Trente pièces de canon, chargées des ouvrages tombés depuis vingt ans, feront un feu nourri, pendant l'embarquement du héros. Oh certes! jamais la prose de M. Bouilly, les vers de M. Roger et les scènes de M. Planard n'auront fait tant de bruit. En même tems, une musique mélodieuse exécutera les airs les plus suaves de M. Nicolo; on a choisi les œuvres de ce compositeur, pour que le canon ne couvre pas l'orchestre. L'extérieur du

Digitized by Google

bâtiment a été barbouillé par M. Langlois fils, presque jeune peintre, qui n'a pu se faire connaître de personne, à cause de ses tableaux, et malgré son voyage à Rome; cet ouvrage sera son chef-d'œuvre.

Le vaisseau ainsi préparé et pavoisé avec tout le goût imaginable, est dans la rade de Douvres; il attend de jour en jour, l'arrivée de M. POURETCONTRE, et si les calculs de vos Messieurs sont exacts, il ne tardera pas à le posséder. Je crois donc que vous pouvez compter sur lui, pour votre prochain numéro.

Je termine, pour cause, par l'envoi du *post-scriptum* de sa dernière lettre, relative à celle que lui adressait M. Lafosse, notre ami commun, pour lui apprendre la maladie d'un de vos confrères.

« Mon médecin, avec qui j'entretiens par précaution, une correspondance amicale, vient de m'apprendre qu'un de ses cliens, rédacteur de fameux feuilletons, est en ce moment travaillé par la goutte. Il prétend que la maladie se communique aux articles d'un journal qui n'a jamais joui d'une santé bien robuste, et dont on a lieu de craindre la mort subite. Cela m'afflige pour Joseph, mon domestique, qui se faisait un plaisir d'expliquer cette feuille à ses camarades. S'il arrivait un malheur, j'espère que l'on prendrait le deuil dans les antichambres. Le goutteux est, dit-on, en charte-privée chez M. Jarnet, excellent restaurateur, rue de Seine, à l'enseigne mémorative du *pied de mouton*. Le pauvre homme! il me rappelle ce rat retiré du monde, et vivant en anachorète dans un fromage de Hollande.

Il devint gros et gras. Dieu prodigue ses biens,
A ceux qui font vœu d'être siens. »

Vous voyez, Monsieur, que notre cher avocat n'était pas aussi malade qu'on l'a dit, au moment même qu'il écrivait cette lettre, et qu'il a toujours le cœur aussi sensible que son esprit est original. Daignez donc profiter de cette circonstance, pour faire connaître à vos abonnés, l'imposture de ceux

Digitized by Google

qui lui supposent *des collaborateurs*. Il n'a jamais voulu travailler avec personne, et avant peu, il prouvera qu'il n'a pour teinturiers, à sa disposition, ni Rochefort, ni Goldoni, ni Métastaze, ni Jésuite.

Je suis, etc.

DOUBLEMAIN, *Maître-clerc de M.* Pouretcontre, *Avocat des Comédiens, rue du Petit-Hurleur*, N.os 1 *et* 2 *bis*.

INTERIEUR.

Il y a de certains événemens dans le monde qui seraient indifférens, ou à-peu-près pour le public, si des clabaudeurs indiscrets n'y donnaient une publicité qui n'a pas toujours les effets qu'ils s'en étaient promis. Tel est, par exemple, l'accueil peut-être un peu fastueux que MM. les députés de Toulouse ont reçu d'une cotterie dévouée, en rentrant dans leurs foyers, aventure bourgeoise dont cette malheureuse *Quotidienne* s'est aussitôt emparée pour la transformer en un triomphe éclatant, en enthousiasme général du département, voire même en fête nationale, en *chorus* universel si on l'eut laissé faire; mais comme il faut qu'elle gâte tout ce qu'elle touche, tout en voulant justifier son engoûment, elle dévoilait la partie faible de la cause qu'elle prétendait soutenir. Qu'avait-elle à faire, par exemple, d'entreprendre l'apologie des opérations et même des projets de la chambre des députés, pour faire valoir l'inimitable royalisme de ses membres? Ceux-ci l'auraient, je crois, volontiers dispensé de sa maladroite intervention, qui vient les ramener sur la scène tout au moins inutilement, tandis qu'ils se retiraient tranquillement et persuadés d'avoir rempli, au moins suivant leur conscience et leurs moyens, ce qu'on pouvait attendre d'eux. Ne savait-elle pas qu'il est des louanges fatales, et que les siennes, toujours sujettes à caution, ont souvent ce malheur. Accoutumé qu'on est à se défier de ses jugemens, à craindre des

Digitized by Google

contre-vérités dans ses récits, des piéges dans ses insinuations, l'objet de ses congratulations a été soumis à un sérieux examen qui ne lui a pas fait de prosélytes. On l'a vu combler d'éloges des projets de lois que la chambre haute n'a adoptés qu'à raison de l'urgence et après en avoir fait la censure, d'autres irrévocablement rejetées, d'autres enfin fort heureusement éludées. Ce qui n'empêche pas l'intrépide avocate de déplorer le trop prompt ajournement de la chambre, qui, favorisée de quelques jours encore, aurait complété ses travaux, en nous rendant un clergé puissant en richesses, influant sur les affaires et les institutions civiles, etc., etc., et probablement bien d'autres choses encore du même genre. Sur ce, vous conviendrez qu'il n'était guère possible à des hommes qui apprécient les choses ce qu'elles valent, d'approuver un apothéose fondé sur de pareils titres. Ils se sont donc élevés contre des démonstrations tout au moins indiscrètes, évitant toutefois de spécifier les motifs de leur improbation pour ne point blesser des personnages respectables par leur caractère, et dont on se plait à ne point suspecter les intentions. On s'est contenté d'invoquer des principes plus généraux, tels que les convenances, etc. Mais la fougueuse *Quotidienne* ne se paie point de semblables raisons; elle soutient sa thèse à tors et à travers, et depuis un mois se démène comme une désespérée pour rester maîtresse du champ de bataille. Ce n'est pas qu'elle ignore la faiblesse de la cause qu'elle défend, mais suivant sa tactique ordinaire, elle dénature la question, et tâche de déverser sur ses adversaires une petite dose de défaveur, en leur prêtant des idées qui leur sont tout-à-fait étrangères (1). Elle insinue, entre autres, que c'est l'extrême zèle de MM. les députés pour la cause royale, qui leur attire

(1) Les motifs de notre intervention dans cette querelle doivent paraître d'autant plus purs, qu'au vu et su de tout le monde, nous avons peu à nous louer des autres journaux, et ce n'est point leur cause que nous défendons, mais celle de la vérité qui nous a frappés comme eux et avant eux dans cette occasion. (*Voyez* notre n° 37.)

Digitized by Google

l'improbation de ceux qui se sont récriés contre l'excès des hommages qu'on a essayé de leur rendre; d'où, suivant elle, il sera naturel de conclure que ce sont des *anti-royalistes*. Joignez à cela la qualification de *philosophes*, qu'elle prend pour une injure, parce que pendant quelque temps, une certaine classe avait réussi à la rendre telle; cependant, bien que la nymphe obscurante ne jouisse pas d'une grande sagacité, un certain instinct l'avertit de l'insuffisance de ses moyens, et elle croit suppléer à leur mérite en les multipliant. En voici un qui n'est pas d'une riche invention, mais qui fait toujours nombre : c'est un bon curé de village qu'elle fait intervenir, pour lui demander conseil sur quelques inquiétudes que lui ont suscitées les discussions qui ont eu lieu à ce sujet. (*Voyez* la *Quotidienne* du 2 juin.) Il demande ingénuement « si la procession de la Fête » Dieu, dont son marguiller fait les préparatifs, ne lui » attirera point quelques reproches de la part de MM. les » journalistes philosophes ? S'il ne devrait pas conseiller » à ses paroissiens de rester enfermés chez eux dans ce » jour solennel, pour ne pas donner prise à l'accusation » d'une réunion *tumultueuse* et trop *populaire*. » Enfin, continue le pasteur supposé : « Le peuple ne doit-il plus » jouir de la plus chère de ses libertés, celle d'exprimer » librement son attachement à la cause légitime ? et » doit-on traiter de démocrates ceux qui honorent le » souverain, dans les personnes de ses plus fidèles ser- » viteurs ? »

Arrêtons-nous un moment pour admirer d'abord cet heureux rapprochement d'une fête religieuse et d'une sorte de délire joyeux fort innocent, s'il était inspiré par l'amitié, mais très-coupable s'il avait un but politique. Quoi de plus touchant encore de voir ce pauvre peuple prêt à perdre la plus chère de ses libertés, si on lui refuse le droit de confondre, dans ses hommages, le souverain, et les députés qui ont si bien secondé ses intentions. Nous connaissons parmi ce peuple une infinité de gens qui ne sont point tentés d'user de cette liberté, et qui s'étonnent bien plutôt qu'on leur en suppose l'intention ou qu'on s'efforce de la leur insinuer.

Digitized by Google

Au reste, pour parler sérieusement, de semblables pauvretés ne devraient peut-être exciter que le sourire du mépris. Cependant, comme bien des gens de bonne-foi pourraient être abusés par les suppositions et les déclamations reproduites sous tant de formes par MM. les Quotidiens, il faut enfin parler sans détour comme sans ménagement à leurs partisans, soit dupes, soit bénévoles, et dévoiler aux yeux de tous le vrai point de vue de cette discussion, qui se prolonge enfin jusqu'au dégoût. Non, Messieurs, ce n'est point le zèle des membres de la chambre des députés pour la cause de la légitimité et de la monarchie, qui a fait censurer les témoignages outrés de reconnaissance que quelques amis se sont empressés, non seulement de leur donner, mais de provoquer jusqu'à l'indiscrétion : c'est précisément un motif tout contraire ; non qu'on leur conteste absolument ce zèle ; mais parce qu'on ne l'a pas jugé toujours bien entendu ; parce que ce n'est pas en donner des preuves très-évidentes que de contrarier les vues les plus bienfaisantes du roi et les plus formellement exprimées, sous prétexte d'un plus grand avantage pour sa personne et pour son trône, et qu'enfin le proverbe *Qui passe le but le manque*, a pu leur être appliqué très-justement et sous plus d'un rapport. Cela posé, en examinant avec impartialité les démonstrations exagérées de gratitude qu'on a affecté de leur prodiguer en quelques lieux, comme pour les féliciter d'être sortis vainqueurs d'une lutte où la sagesse semble avoir cédé à l'exaltation, ce n'est pas tout-à-fait sans fondement qu'on y a trouvé une teinte de démocratie, et même ce reproche devrait paraître trop modéré.

On voit bien, au reste, qu'il n'est point ici question des droits qu'auraient pu exercer les membres de la chambre des députés de discuter, modifier, rejeter même des projets de lois présentés à la chambre au nom du roi par ses ministres, dans le sens où ce serait pour les intérêts de leurs commettans qu'ils auraient usé de ce droit, qui leur est accordé par la charte ; alors sans doute une généreuse opposition aux projets qui porteraient atteinte à ce titre sacré qui fait la sûreté du trône

Digitized by Google

et du peuple, leur acquerra dans tous les temps gloire et reconnaissance sans bornes; mais s'ils se sont égarés dans le but et dans les moyens, on peut les excuser, sans doute; mais, à coup sûr, ce n'est pas le cas de leur élever des arcs de triomphes.

Le Ch. D. L. C. B.

— Si l'excellente direction que l'esprit publie a prise, depuis qu'il n'est plus comprimé, pouvait encore être mise en doute, il suffirait de jeter un coup-d'œil sur ces listes multipliées d'offrandes faites au père de l'état, et l'on serait convaincu que les Français, tout en sentant le prix des sacrifices, aiment encore à les faire. Les professions sont différentes, mais le cœur est le même. Les villages, les hameaux apportent le tribut de leur amour. Le département de la Drôme a déjà renoncé au remboursement de 121,698 fr. dans l'emprunt de 100 millions. A côté de cette somme, nous ne balancerons pas à rappeler l'offrande du sieur Gelot, cordonnier à Lyon, père de dix enfans, il a donné dix-huit louis en or, 423 fr.

De son côté le gouvernement, fait plus qu'il ne paraissait possible qu'il pût faire. Les travaux se reprennent avec la plus grande activité. Les marchés, qui avaient été commencés, seront bientôt peuplés de marchands; les abatoirs feront bientôt la sûreté des rues de Paris, qui, deux fois par semaine, ne seront plus encombrées par les troupeaux de bœufs; la bourse, qui continue de s'élever, centralisera les opérations de la banque et du commerce; enfin l'église de la Madeleine, dont les magnifiques colonnes avaient été détruites pour élever plus à l'aise, sur les ruines du lieu saint, un temple à-peu-près payen; ces colonnes nous les verrons bientôt porter le beau fronton qu'elles attendaient depuis si long-temps.

— De sages ordonnances préparent et assurent le crédit public. La nouvelle caisse d'amortissement a reçu son organisation par celle du 2 mai dernier. M. Dutremblai, père, est nommé directeur-général; M. le baron

Digitized by Google

Deffougerais, sous-directeur; et M. Gravier, député, caissier. Les opérations de cette heureuse institution sont commencées, et les administrateurs ont prêté leur serment.

— Madame, duchesse d'Angoulême, a voulu visiter l'hospice des Ménages; elle était accompagnée de M. de Montmorenci, son chevalier d'honneur, qui est membre de la commission des hôpitaux, et chargé spécialement de ce dernier hospice. Madame a aussi été à Saint-Denis visiter la maison établie par sa Majesté : ici la munificence royale se montre dans toute son étendue, et sa prévoyante bonté, qui pourvoit à l'éducation de jeunes personnes que l'on y rend digne du nom de leurs pères, satisfait le cœur et ne fatigue pas les yeux. Mais là; dans le séjour de la douleur, des infirmités et de la vieillesse, il n'y a qu'une religieuse bienfaisance qui puisse y faire porter ses pas. Aussi qu'il est doux d'entendre les infortunés raconter les visites que leur a faites l'auguste fille des rois.

— Le comité chargé du rétablissement de la statue d'Henri IV, a publié son état de situation. Sur 400,000 f. auxquels les dépenses ont été évaluées, 280,000 fr. sont rentrés; il en manque encore 120,000, et le comité se borne à faire connaître ce dont il a besoin, parce qu'il a toujours vu que cette seule publication lui procurait les fonds nécessaires. Les douze légions de la garde nationale de Paris ont contribué dans les fonds précédemment reçus pour 8000 fr. C'est M. Denis, doyen des notaires, rue de Grenelle faubourg St.-Germain, qui est chargé de recevoir les fonds.

— Une ordonnance du Roi, en date du 1er mai dernier, ordonne l'exécution de la déclaration du 13 novembre 1778, qui oblige les notaires, huissiers, et autres officiers publics chargés des ventes mobiliaires, de comprendre dans leurs procès-verbaux tous les articles exposés en vente, soit en totalité ou par échantillons, et même ceux retirés ou livrés par les propriétaires et héritiers, pour le prix de l'enchère et de la prisée, sous peine de 100 fr. d'amende.

Digitized by Google

— Une autre ordonnance, du 22 mai, établit des conseils de guerre et de révision pour la marine, dans les ports de Brest, Toulon, Rochefort, Lorient et Cherbourg.

— Le tarif officiel des douanes se vendra chez Antoine Bailleul, au prix déterminé pour couvrir les seuls frais : l'édition imprimée à Lille, chez Dunel, sous le nom du sieur Carmand, doit être rejetée comme complètement fausse.

— Un orage épouvantable a éclaté sur la ville de Bar et dans les environs, le 21 mai. La grêle y est tombé de la grosseur d'un œuf de pigeon, plusieurs villages ont été inondés, quelques personnes ont péri. Cet orage s'est étendu jusque dans le département de la Marne.

— La société d'agriculture de Tournai publie le remède suivent, comme très-efficace contre l'épizootie qui règne dans ce moment. On délaye une once de quinquina en poudre dans une décoction de graine de lin : on fait prendre cette boisson à la vache malade, et l'on répète ce remède pendant toute la journée, de quatre heures en quatre heures.

EXTERIEUR.

ANGLETERRE.

Après de très-longues discussions, dans lesquelles l'opposition a déployé toutes ses forces, l'*alien bill* a cependant passé, et nul étranger ne peut être admis sans l'autorisation du ministre. Si quelque chose peut rendre cette mesure rigoureuse excusable aux yeux de l'Europe, c'est l'état d'agitation dans lequel se trouve l'intérieur du royaume. Des révoltes ont éclaté dans divers comtés ; on en est venu aux mains à Littleport ; les mécontens brisent toutes les machines, sous prétexte qu'elles diminuent trop la main-d'œuvre. L'Angleterre n'a pas une population surabondante, sa marine, ses colonies des deux Indes, offrent un écoulement facile à ce qui pourrait être en excès. Il faut donc chercher ail-

Digitized by Google

leurs la cause de toutes ces convulsions, que nous n'avons aussi que trop connu.

— La demande de l'émancipation des catholiques n'a pas obtenu un succès plus heureux cette fois que les précédentes. Il est cependant à remarquer que l'on a avoué hautement dans la chambre des communes, que le pape avait fait tout ce qu'il lui était possible de faire pour lever les difficultés et calmer les craintes de l'église anglicane : c'est elle qui aujourd'hui se montre intolérante. Il n'y a pourtant eu qu'une majorité de 31 voix ; 172 contre la demande et 141 pour elle.

— Sir Rosily s'était chargé de faire entendre dans la chambre les inquiétudes que certaines personnes disaient avoir conçues relativement à la conduite du gouvernement anglais, dans son intervention en faveur des protestans en France. Lord Castlereagh a vigoureusement repoussé la motion, non par l'ascendant ministériel, mais en établissant des principes sains, des vérités incontestables, et la motion a été rejetée sans division de la chambre.

— Le clergé anglican jouit du droit de dixme sur tous les biens fonciers du royaume, et l'*income tax* a prouvé que le produit net de ce revenu se montait à 50 millions sterlings. La perception éprouve de grandes difficultés, fait naître de nombreux procès entre le ministre et ses paroissiens ; de tous les points de l'Angleterre, il a été présenté des pétitions à la chambre des communes pour demander un nouvel ordre de choses. On est convenu que cela était nécessaire ; mais que la dixme étant une propriété du clergé, elle était sacrée. Au reste, ces nombreuses réclamations n'étonneront point ceux qui connaissent l'état intérieur de l'Angleterre ; à côté de l'église anglicane ou épiscopale, dont Henri VIII fut l'auteur, existe la secte des *méthodistes;* de jour en jour elle fait de nouveaux progrès, et ses membres trouvent certainement pénible de nourrir des ministres avec lesquels ils sont dissidens. La discussion a prouvé que le clergé ne touchait réellement que le 15e du revenu, encore qu'un nouveau mode était

Digitized by Google

même dans ses intérêts ; que celui adopté pour l'Ecosse y avait produit de grands avantages. Le chancelier de l'échiquier a fait un amendement qui a été admis ; il consiste à nommer un comité qui recherchera s'il est utile d'autoriser les propriétaires des dixmes à y renoncer, moyennant des conditions prescrites.

— La commune de Londres a arrêté de faire fabriquer une colonne d'argent de six pieds de haut, pour l'offrir au duc de Wellington.

— Le célèbre marcheur Wilson avait parié qu'il ferait 100 mille en vingt-quatre heures consécutives, mais n'ayant parcouru que 99 milles et demi, il a perdu le pari. On attribue à la foule qui entravait sa marche, et à la poussière dont elle était la cause, la perte de sa gageure ; au reste c'est perdre à beau jeu.

— Un vieillard écossais vient de mourir à 117 ans, il avait conservé jusqu'au dernier moment le costume montagnard ; un an avant sa mort il avait voulu commencer à apprendre à lire.

— Le nouveau tarif de Russie pour les importations vient enfin de paraître, les droits seront acquittés en argent ou en papiers, à raison de quatre roubles en papier pour un rouble d'argent.

— La notification que le cardinal Gonsalvi a publiée à Rome, par ordre de Sa Sainteté, est bien propre à calmer toutes les inquiétudes. Les acquéreurs de biens nationaux avaient conçu en Italie des craintes pour la sûreté de leurs acquisitions ; le Saint-Père a déclaré qu'il a *vu dans la plus grande amertume de son cœur*, que quelques cours ecclésiastiques eussent annoncé des dispositions contraires à celles qu'il avait jugé indispensable de prendre dans l'édit du 5 juillet 1812.

MERCURIALE.

Nous avons dit, comme tout le monde, que le *Géant Vert* n'était pas amusant ; peut-être même avons-nous eu la trop grande franchise de prononcer qu'il était en-

Digitized by Google

nuyeux : il crie à la calomnie, il se trompe, ce n'est que de la médisance.

— Le *Journal de Paris* devrait soigner son style ; il écrit : *Les Rivaux d'eux-mêmes* est une bluette. Nous lui ferons, s'il le veut bien, présent d'une grammaire.

— Le journal qui est lu le plus couramment est le *Diable boiteux* : il sort des presses de Didot.

— Une lettre particulière vient de faire connaître à ce même journal qu'il avait l'honneur d'être lu à la cour de Berlin. En ce cas, nous le prions, pour l'honneur national, d'avoir enfin du goût, de l'érudition, et surtout d'écrire purement la langue française. Ce dernier point est indispensable pour ne pas induire en erreur d'illustres étrangers.

ANNONCES.

Des vues magnifiques de la ville, du port, et des environs de Naples, attirent en ce moment le public au *Cosmorama*. On y voit en même-temps l'aspect du passage du grand Saint-Bernard au moment des frimats. Cette vue est si exacte, que l'on se croirait au pied de la montagne même. Mais ce qui étonne, ce qui plait généralement, sont ces majestueux édifices des anciens Indous, qui servent encore aujourd'hui de temples ou *pagodes* aux Indiens modernes. Telles sont les magnifiques pagodes de Tanjaour, et de Madouret à la côte de Coromandel. En donnant peu de détails de cette exposition, nous nous arrêterons un instant pour admirer le merveilleux *pont de Cientao*, ou *le chemin des Pilliers*, en Chine. Ce grand ouvrage, le plus extraordinaire et le plus hardi qu'on ait imaginé, fut exécuté en trois ans de temps, par ordre du célèbre *Chang-Leans*, qui y employa 100 mille ouvriers et 160 mille esclaves. Il sert à joindre les plus hautes montagnes dans l'espace de 50 lieues, entre le royaume de *Xansi* et *Péking*, et ouvre la communication entre la Tartarie et la Chine.

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE VENTADOUR, N.° 5.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1^er^ de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et sur-tout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Ventadour, n° 5, et non ailleurs.

POESIE.

ÉPITRE

A Monsieur le comte de Bruet, sur un voyage en Italie.

L'hirondelle, vive et légère,
S'éloignant du toit paternel,
Va chercher sous un nouveau ciel
Une rive douce et prospère.
Bientôt devançant le zéphir
Vers la cabane hospitalière
Que l'absence lui rend plus chère,
Contente on la voit revenir,
Et sous son abri tutélaire
Elle éprouve un nouveau plaisir.

Digitized by Google

Tel, après ma longue avanture,
Ami, tu me verras accourir vers nos bords,
Le cœur plein d'une ivresse pure,
Tous vous étreindre avec joyeux transports.

J'entends d'ici maint froid censeur
Pour la jeunesse, sans clémence,
Parler avec irrévérence
Sur mon voyage séducteur,
Déguiser du nom de prudence
L'arrêt de sa jalouse humeur;
Parce qu'il vit dans la tristesse
Fronder ma joviale humeur;
Parce que l'or seul l'intéresse,
Traiter l'amour des arts d'erreur;
Et me condamner de grand cœur
Pour me faire de sa sagesse
Partager l'insipide honneur.
Avec orgueil faites donc abstinence
Et vantez-la d'un ton rébarbatif;
Mais permettez à moi chétif,
Dans ma joyeuse insouciance,
De suivre avec goût et décence
L'instinct doux et récréatif
Que nature en sa bienfaisance
A mis dans mon cœur tendre et vif.
J'aime les arts, les muses et les belles,
Et dans des régions nouvelles
Je cours les caresser, leur offrir mon encens,
Je veux de quelques fleurs embellir mon printemps.
Quand de son poison l'éthargique
Le sinistre vieillard, l'inévitable temps,
D'un sang plein de flamme électrique
Calmera les transports bouillans;
Alors, d'un ton fort pathétique,
Je pourrai bien prêcher les dogmes du portique,

Digitized by Google

On me verra, nouveau Caton
Donner l'exemple et la leçon;
Oui, je serai l'honneur de la Garonne.
En attendant cette arrière saison
A mon destin je m'abandonne;
Entraîné sous de nouveaux cieux,
Des arts, séjour délicieux,
Dans la saison des fleurs il faut que je moissonne.

E. G. ARBANERE.

CHEVERT ET LE MARECHAL COMTE DE SAXE.

ANECDOTE.

Naître dans un palais ou dans une chaumière,
Aux yeux du sage est l'œuvre du hasard.
Soyez Alexandre ou César,
Qu'importe quel fût votre père.
Sur son mérite seul l'honnête homme est jugé;
Tout jugement autrement dirigé
Est peu digne de confiance.
Maurice, un jour, chez lui, dans un nombreux couvert,
Avec distinction exaltait la vaillance,
Les exploits, les talens du général *Chevert*.
Chaque convive était un militaire
De haut parage. Un comte de Lenstrel,
Depuis quatre mois colonel,
Et que duc à brevet on devait bientôt faire,
Orgueilleux et jaloux, eût bien fait de se taire;
S'il ne lui plaisait pas d'applaudir franchement.
Ce juste éloge l'importune,
Il croit l'affaiblir en disant:
Que *Chevert* parvenu jusqu'au commandement
Offre une chance heureuse et peu commune;
Mais qu'à parler, comme on doit proprement,
Il n'est toujours, quoique très-méritant,

Digitized by Google

Qu'un simple officier de fortune;
Qu'il fût d'abord soldat, qu'il est né plébéien
Dans la classe la moins marquante. . . .
Maurice, qui le savait bien
Feignant d'avoir la mémoire ignorante,
Au colonel patricien,
Dont la remarque était si peu séante,
Fit, avec dignité, la réponse suivante:
« Au général *Chevert*, jusques à ce moment,
» Je supposais assez probablement
» Une origine différente.
» Je le louais, je l'estimais;
» Je me crois connaisseur, ainsi je le devais,
» Ma justice envers lui ne peut être suspecte;
» Elle ira plus loin désormais;
» Je l'admirais; je le respecte. »

JOUYNEAU DESLOGES (de Poitiers.)

AUX FRERES BOHRER,

Après les avoir entendus dans un concert particulier.

Frères chéris qui venez sur nos bords
Renouveler les chants de l'antique Hercynie;
Vous, dont les cœurs toujours en harmonie,
De vos luths fraternels dirigent les accords:
En écoutant vos airs, mélodieux Orphées,
En savourant les sons de ces luths enchanteurs,
On disait: d'Hélicon les immortelles Fées
Les dotèrent de leurs faveurs.
Nous, plus charmés encor, nous aimons à vous dire:
Les trois grâces, dans leur sourire,
Ont achevé l'ouvrage des neuf sœurs.

F.

Digitized by Google

ÉNIGME.

Aux terres de l'aurore et des portes du jour,
Au sein des bois ma vie entretenue,
Malgré ma laideur reconnue,
Etait l'objet des soins des nymphes d'alentour.
Deux voyageurs m'ont fait déserter ce séjour,
Le luxe et l'avarice aujourd'hui me tourmentent,
Par leurs avides soins tous mes travaux s'augmentent,
Il me faut contenter et la ville et la cour.
Pour moi, je ne vis plus, et je meurs chaque année,
Sans pouvoir me rejoindre à ma jeune Lignée.
J'ai dit que j'étais laid, mais mon travail est beau,
Tout le monde y prétend, le prince et la grisette;
Celui-là par son rang, l'autre par l'amourette.
Mais j'ai beau travailler, maltraité par la parque,
L'existence pour moi fut un triste cadeau;
Je m'occupe toujours, comme plus d'un monarque,
D'albâtre ou d'or à me faire un tombeau.

CHARADE.

Nous sommes deux jumeaux, nés presque au même instant,
Et notre sort diffère extrêmement.
Mon frère est un aîné de Normandie,
Il a le ton très-haut; près de cet arrogant
Je me trouve muet, pourtant je suis sa vie.
Mon tout est du discours une double partie.

LOGOGRIPHE.

En France j'existais jadis
Et l'on ne m'y voit plus; mais voilà bien le pis:

Digitized by Google

Mon père, sans miséricorde,
Ma condamné pour toujours à la corde
Pour fortifier ma vertu.
Si trop d'obscurité règne dans cet exorde,
Au détail de mes traits je serai mieux connu.
Qu'on ôte le chapeau qui me couvre la tête,
Les deux suivans par-tout excitent les desirs.
Ma première moitié fait pousser des soupirs
Aux criminels que l'on arrête.
Je suis même un prophète. Otez encore la tête,
Vous me verrez dans le fond d'un tonneau;
Non pas de ceux qui vous portent de l'eau.
Dans mon sein le jurisconsulte
Vient trouver sa leçon.
Le poëte lyrique, un écueil de renom,
Et jamais où je suis on ne vit de tumulte.

Mots de l'*Enigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'Enigme est *Chaise*. Celui du Logogriphe, *Pistolet* où se trouve Pistole, monnaie; Pistole, chambre de prison; Pole, Lot. Le mot de la Charade est *Moulin*.

ERRATA. Dernier vers du Logogriphe, au lieu de *sur deux*, lisez *sur trois*.

Digitized by Google

DE LA FRANCE.

Ferrens ille fuit, qui, ita cum posset habere,
Maluerit, prædas stultus, et arma sequi.

TIB. Eleg. 2.

Parmi les hommes qui s'occupent de l'histoire, dit l'anglais Bolingbroke dans un ouvrage consacré tout entier à examiner le fruit qu'on peut retirer de cette étude (1), les uns sont uniquement dirigés par le désir vain et puéril d'acquérir un vernis de science qui puisse les mettre à même de briller dans les sociétés, et de flatter leur amour-propre au dépens de l'amour-propre d'autrui; les autres n'y cherchent qu'un délassement, et parcourent l'histoire des *Douze Césars* comme ils liraient celle des *Sept Champions*, ou comme ils joueraient aux cartes; mais il en est peu qui apportent dans ce travail l'intention sérieuse de perfectionner leur raison, d'enrichir leur expérience, d'élever et d'ennoblir leur ame; en un mot, de demander au passé des sentimens et des leçons qui les rendent meilleurs et plus sages.

Cette remarque assez judicieuse fait naître une réflexion pénible. On est surpris que les hommes qui, jusqu'à ce jour, ont dirigé l'instruction dans les sociétés européennes, n'aient pas cherché à faire tourner au profit de la morale publique les dix années que nous consacrons ordinairement à l'étude; il semble que leurs efforts se soient bornés à combler notre mémoire, indistinctement et sans choix, de tout ce qui s'est fait et dit dans le monde lettré, depuis que le monde lettré existe, et qu'ils aient entièrement oublié que nous dussions jamais sortir de ce collège où nous apprenons tout, excepté à connaître notre pays, à l'aimer et à le servir.

(1) Letters on study and use of history, t. 1.

Digitized by Google

Rien ne serait cependant plus facile que de faire marcher sur la même ligne, dans nos écoles, et l'enseignement des sciences et des arts qui contribuent à notre bonheur privé, et l'enseignement des vertus sociales qui contribuent au bonheur public: Un professeur de cinquième ne pourrait-il pas, sans être doué d'un esprit supérieur, nous donner pour sujets de thèmes et de versions, ou quelques traits de bravoure des Duguesclin et des Bayard, ou les réponses de ce dernier au connétable de Bourbon et au roi d'Angleterre, ou la fermeté héroïque des Molé et des Harlay, tout aussi bien que l'action insensée d'un Scœvola, que cette bataille de Fidènes, dans laquelle Romulus tue de sa main sept mille Veïens, et que l'expédition de Paul-Emile en Epire, où, après avoir pillé soixante-dix villes et mis dans les fers cinquante mille habitans (1), il vint recevoir à Rome la couronne triomphale, traînant après son char une famille de rois ?

Mais tel est le soin qu'on a d'offrir exclusivement à notre admiration cette féroce bravoure, cette injustice militante des Romains, qui si long-temps confondit la raison humaine par ses scandaleux triomphes, que l'étranger qui entrerait dans nos écoles pourrait douter si le but de notre éducation ne serait pas de former des républicains farouches et guerriers, plutôt que les citoyens d'une monarchie constitutionnelle qui, par sa politesse et l'urbanité de ses mœurs, occupe le premier rang dans le monde civilisé.

Le vieux Rollin, de docte mémoire, avait composé, pour guider les jeunes gens qui se consacrent à l'enseignement, un traité d'études dont l'idée était aussi louable qu'heureuse; mais Rollin, quelque vaste que fût son érudition, était lui-même trop embarrassé dans les liens scholastiques, pour s'élever à la hauteur de ces principes politiques que la funeste expérience de la révolution a pu seule faire briller parmi nous.

Nous abandonnons au raisonnement du lecteur éclairé

(1) Plut., vie de Paul-Emile.

Digitized by Google

les conséquences qui résultent des réflexions précédentes; peut-être a-t-il déjà senti que le système d'éducation qu'on a suivi jusqu'à ce jour, a eu sur les malheurs de la France une influence beaucoup plus grande qu'on ne l'a encore soupçonné; peut-être mêlera-t-il ses vœux aux nôtres pour que l'instruction publique prenne une direction véritablement nationale, c'est-à-dire pour qu'elle soit en harmonie avec nos constitutions, nos destinées et nos souvenirs.

Les idées qui s'opposent à l'accomplissement de ce vœu, sont tellement enracinées parmi nous, que l'autorité seule pourrait en triompher. A voir la prédilection aveugle qui règne dans nos écoles pour l'antiquité grecque et romaine, il semble que rien de sensé, de beau, de grand, n'ait pu être enfanté que dans ces contrées, et qu'il n'y ait aucun salut pour nous hors des routes qui y sont tracées, comme si l'expérience de vingt siècles, l'invention de l'imprimerie, de la boussole, la découverte d'un nouveau monde, et sur-tout la pratique du christianisme, ne devaient pas avoir ajouté à nos lumières, agrandi notre génie et donné à nos idées un nouveau degré de hauteur.

Mais quelqu'intéressé que soit l'amour-propre national dans la destruction d'un préjugé si funeste à l'établissement de l'esprit public et des principes conservateurs des sociétés, nous ne nous dissimulons pas qu'il faut plus que du courage pour le combattre, et nous ne nous sommes présentés dans cette espèce de lice que puissamment étayés par des faits que nous avons tirés des autorités les plus imposantes. Oui, et c'est ici le lieu de le démontrer, l'injustice de ce préjugé est d'autant plus plausible, qu'elle est prouvée et par les monumens de l'histoire, et par les témoignages de l'antiquité elle-même.

Eh quoi! cette terre natale que nous semblons craindre d'interroger, cette poussière des Gaulois et des Francs que nous foulons avec une indifférence si dédaigneuse, n'aurait-elle pas, comme le Péloponèse et l'Italie, quelques droits à notre vénération et à nos souvenirs? Ces peuples, auxquels l'orgueil des Romains donnait

Digitized by Google

l'épithète injurieuse de barbares, parce que, enfermés dans leurs forêts épaisses, ils surent se dérober longtemps au torrent d'une civilisation qui traînait après elle tant de vices et d'infortunes; ces peuples méritent-ils l'espèce de mépris dans lequel nous reléguons leur mémoire? Ne pourrions-nous pas, en pénétrant dans leurs retraites, y trouver quelques leçons de sagesse, quelques exemples dont notre raison pût profiter?

A peine agitons-nous sur eux le flambeau secourable de l'histoire, qu'ils offrent à nos regards l'aspect imposant d'une immense nation, aussi ancienne que le monde, et qui s'étendait depuis les sables de l'Asie jusqu'à l'Océan Atlantique, couvrant ainsi la moitié de l'ancien univers. L'existence de cette nation nous est attestée, et par la similitude que présentent les monumens asiatiques avec ceux qui couvrent l'Allemagne et ceux dont nous possédons des vestiges; et par l'analogie qu'on remarque encore aujourd'hui entre les racines des langues allemande et persanne; entre les noms et les images des divinités qui étaient adorées dans ces diverses contrées; enfin entre tout ce qui, sur ces deux parties du monde, a échappé à la faulx destructive du temps.

Les Druides, dit Strabon, avaient la connaissance du déluge de feu et du déluge d'eau, connaissance qui tient à la plus ancienne cosmogonie (1).

Mais, non-seulement les Gaulois se recommandent à l'attention des races futures par l'antiquité la plus reculée, ces peuples se montrent bien supérieurs aux Grecs et aux Latins par leurs connaissances dans les sciences exactes, par leur sagesse, et sur-tout par l'élévation de leurs idées, qui les portaient à la contemplation, et au sentiment d'une autre vie dans un monde plus pur que la terre. Leur religion ne consistait pas comme le paganisme, à personnifier des abstractions idéologiques, pour en faire l'objet d'un culte déraison-

(1) *Mundum aliquando ignem et aquam superatura.* Strab. lib. 4.

Digitized by Google

nable et grossier; c'était une religion de philosophes comme celle des Perses des premiers temps (1).

Aristote, Sosion, et d'autres auteurs avant eux, parlent des Druides comme de gens très-éclairés dans les matières de religion et consommés dans la spéculation (2).

« Les Druides, dit Amien Marcellin, ayant le génie » plus élevé que les autres, se sont éclairés par la pé- » nétration des choses cachées et des plus hautes vérités; » et dédaignant les choses humaines, ils ont prononcé » que les ames étaient immortelles (3). »

Pomponius Méla s'explique à-peu-près de même sur ces sages; après avoir dit qu'ils choisissaient avec grand soin leurs élèves parmi les enfans de la première noblesse; qu'ils travaillaient assiduement à leur instruction pendant vingt ans dans leurs colléges inaccessibles, bâtis au milieu des bois et entourés de murailles, il ajoute : « Ces philosophes n'ont laissé transpirer dans le » vulgaire qu'un seul de leurs dogmes, afin de mieux » exciter la valeur guerrière dans la nation; celui de » l'immortalité de l'ame et d'une autre vie parmi les » Dieux mânes (4). »

C'est sur ce dogme que Lucain leur adressait ces beaux vers, dont nous avons cité le texte dans un autre article :

« Suivant ce que vous enseignez, les ombres ne des- » cendent point dans les demeures silencieuses de l'Erèbe, » ni dans les sombres abîmes de l'empire de Pluton; le » même esprit anime leurs corps dans un autre uni- » vers, et si vos cantiques annoncent la vérité, la mort » n'est qu'un passage à une vie éternelle. »

Diogènes Laërce dit que c'est chez eux que Pythagore

---

(1) Saint-Clément d'Alexandrie. Saint-Cyrille contre Jullien, liv. 3.

(2) L'abbé Bannier, liv. 6, chap. 3.

(3) *Druidæ ingeniis celsiores, quæstionibus occultarum rerum, altarumque erecti sunt; et despectantes humana prononciarunt animas esse immortales.* Am. Marcellin, liv. 13.

(4) Pomp. Mel., liv. 3, chap. 2.

Digitized by Google

puisa les idées de cette philosophie contemplative qui fut en honneur dans toute la Grèce, et que les âges suivans ont si justement admirée.

Mais les druides ne s'élevèrent pas seulement au-dessus de leurs contemporains par la philosophie et la métaphysique; ils cultivaient les hautes sciences, l'astronomie, la chimie, l'histoire naturelle, à une époque où les autres peuples en avaient à peine des notions confuses, et ces sages appliquaient le résultat de leurs travaux aux arts usuels et à l'industrie de leurs concitoyens.

On voit dans Pline qu'ils excellaient dans la métallurgie, le vernissage, et qu'ils avaient inventé divers procédés utiles à la charrue et à la fertilisation des terres (1).

Cicéron nous dit avoir connu le druide Divitiacus d'Autun, qui lui paraissait extrêmement instruit en physiologie (2).

Jules-César, qui porta dans ces heureuses contrées la dévastation et l'esclavage, et qui ne parvint à les asservir qu'en opposant la barbarie romaine au courage et au désespoir de leurs habitans, Jules-César nous apprend que les Druides enseignaient à leurs disciples la force et la puissance de leurs dieux immortels, les mouvemens des astres, la grandeur du monde et celle de la terre (3).

Pomponius Méla tient le même langage (4), et Pline parle de leur cycle de trente ans (5).

---

(1) Pline, liv. 18, chap. 18; et liv. 17, chap. 6.

(2) *Ex quibus ipse Divitiacum æduum cognovi, qui et naturæ rationem quam physiologiam græci appellant, notam esse sibi profitebatur.* Cicer. de divinatione.

(3) *Multa de deorum immortalium vi, ac potestate, multa de sideribus atque eorum motu, de mundi ac terrarum magnitudine disputant, ac juventæ suæ tradunt.* Comment.

(4) *Terræ mundique magnitudinem et formas motusque cæli ac siderum scire se providentur.* Pomp. Mela, lib. 3.

(5) Lib. 6.

Digitized by Google

Ainsi, tandis que des colonies Egyptiennes, débarquées sur les côtes de l'Ionie, multipliaient les essais d'une civilisation qui devait bientôt franchir ses bornes et amener la dissolution des mœurs et la corruption des ames, les peuples de l'Armorique et de l'Aquitaine en avaient découvert et fixé les limites, d'après les limites du bonheur humain. Ainsi, tandis que les Achille et les Thésée obtenaient des autels pour avoir ensanglanté la terre, et que les premiers rayons de cette fausse gloire qui devait égarer l'univers, brillaient déjà sur l'orient; les Druides cachaient avec soin au fond de leurs couvens, entourés de forêts épaisses, *œdificiis circumdata silva* (comme dit Jules-César) ce flambeau des connaissances humaines, dont ils ne laissaient échapper sur le vulgaire que ce qui pouvait être utile à son bien être.

Ainsi, tandis que le paganisme plaçait les dieux sur la terre pour les mettre à la portée des hommes, nos philosophes gaulois élevaient leurs idées dans le ciel pour atteindre à la pureté des dieux.

Ainsi, tandis que Romulus enfermait dans sa nouvelle ville une horde de brigands, qui, un jour, devait asservir et dévaster le monde, des sages formaient chez nous les peuples à la morale, les entretenaient de la puissance des immortels, des récompenses et des châtimens d'une autre vie.

Ainsi, tandis que l'extravagance et l'injustice volaient d'un pole à l'autre avec l'aigle du Capitole, la sagesse et la justice habitant les forêts des Gaules, étendaient sur ces provinces tous les bienfaits de l'abondance et de la paix.

Tel est le mode de rapprochement, qui, s'il était suivi et développé avec art dans nos écoles, pourrait avoir le résultat doublement heureux, et de perfectionner la morale publique, et de favoriser l'établissement de l'esprit national, qui ne peut avoir pour base que l'amour de la patrie; quel est le jeune homme, en effet, qui, sortant d'une telle étude, ne regardât pas en pitié ces idées de conquêtes et de dévastation, que les écrivains qu'on lui donne pour modèles ont

Digitized by Google

érigées en vertus dans leurs éloquens ouvrages ? et qui, fier d'avoir sur ces maîtres du goût cette supériorité de raison, ne s'estimât heureux d'être né citoyen de cette France qui ne semble avoir épuisé tous les germes de gloire que pour arriver à une gloire plus vraie et plus élevée; de cette France, qui s'est montrée si sage et si austère sous les Druides, si héroïque et si avantureuse dans les croisades, si chevaleresque sous les Valois, si savante et si poëtique sous Louis XIV, si terrible dans ses égaremens, et qui fut toujours si spirituelle, si galante, si policée ?

En nous élevant avec franchise contre les principes politiques que peuvent puiser dans les études les jeunes gens qui font l'espoir de la patrie, à Dieu ne plaise qu'on nous prête jamais l'intention sacrilège de confondre dans cette réprobation des beautés littéraires dont nous avons été, dont nous serons toujours les plus zélés admirateurs; nous savons ce que la France, encore plus que les autres nations, doit de gloire et de grandeur à la gloire et à la grandeur des anciens; nous savons que le siècle de Périclès a reflèté, en quelque sorte, les feux éclatans dont il a brillé sur le siècle de Louis XIV, et nous ne contesterons même pas aux sculpteurs de la Grèce une supériorité qu'ils ont conservée sur nos sculpteurs français, toutes les fois que ceux-ci ont eu la généreuse audace de se mesurer avec eux dans l'arène que les premiers avaient tracée.

Mais les beautés innombrables que le génie des Grecs nous a léguées, ne peuvent-elles donc exister qu'à l'exclusion des autres beautés que notre génie pourrait créer ? Parce qu'Homère a fait de beaux poëmes, Euripide et Sophocle de belles tragédies, le Purgatoire et la Messiade ne seront-ils pas de beaux poëmes; Dom Carlos et Marie Stuart ne seront-ils pas de belles tragédies ? Serons-nous éternellement condamnés à ne tenter que des imitations plus ou moins serviles des chef-d'œuvres que nous admirons ? D'où vient, et je le demande à cette nation si religieuse observatrice des règles que les anciens lui ont tracées, d'où vient cette immobilité effrayante dans laquelle elle semble rester au milieu de

Digitized by Google

tous les élémens de la grandeur littéraire? Eh quoi! ce peuple qui, en fait de gloire, ne demeura jamais sans frayer de nouvelles voies, et trouva toujours un nouveau sentier à parcourir; ce peuple si généralement éclairé, si industrieux, si actif, si enthousiaste, serait réduit à retourner sur ses pas et à glaner dans le champ où naguères il fit une si abondante moisson? qu'on ne le pense pas: semblable à l'aiglon qui, de la cime d'un roc, médite une ascension glorieuse dans la profondeur du firmament, le génie de la France mesure l'espace, il apprête ses ailes, il va prendre son essor, un grand siècle se prépare, et sous les auspices d'un roi auquel on donnerait le nom de libéral si nos cœurs n'avaient parlé avant notre admiration, de nouveaux trophées s'élèveront à côté des trophées des Homère et des Fénélon, des Sophocle et des Racine, des Démosthènes et des Bossuet, des Horace et des Boileau.

DE LOURDOUEIX.

NOTICE

Sur M. Jean-Michel MOREAU.

Jean-Michel Moreau, dessinateur du cabinet du roi, de l'ancienne académie de peinture, de l'athénée des arts et de la société philotechnique, naquit à Paris en 1741. L'époque de sa naissance et celle de ses premiers essais dans les arts se touchent de si près, qu'il ne se rappelait pas lui-même celle où il avait tenu le crayon pour la première fois. Il était âgé de 17 ans lorsque M. Lelorrain, peintre, dont il était l'élève, ayant été nommé directeur de l'académie des arts de Saint-Pétersbourg, l'emmena avec lui en Russie pour le seconder dans les travaux de sa place. La mort de cet artiste, arrivée après 18 mois de séjour dans cette contrée, et sur-tout l'amour de la patrie, ne permirent pas au jeune Moreau d'y faire un plus long séjour, et il s'en revint en France malgré les offres séduisantes qu'on lui

Digitized by Google

fit pour le retenir en Russie. Quoique fort jeune, naturellement observateur, il sut tirer un grand parti des pays qu'il avait parcourus; non-seulement la nature du sol, les monumens, les costumes, avaient fixés son attention, mais aussi les mœurs, les usages des différens peuples ne lui avaient point échappés, et cinquante ans après on avait du plaisir, et même on tirait du profit en lui entendant raconter ce qu'il avait vu et ce qu'il avait observé.

De retour à Paris, sans fortune, sans occupations lucratives, les premiers momens lui furent pénibles; mais avec du courage, du travail, de l'économie, et sur-tout un vif désir d'acquérir de la célébrité, il vint à bout de surmonter toutes les difficultés. Ayant fait connaissance avec M. Lebas, graveur habile, il apprit, dans l'atelier de cet artiste, les premiers élémens de la gravure à l'eau forte. M. le comte de Caylus, célèbre antiquaire, imprimait alors son bel ouvrage sur les antiquités grecques, romaines et étrusques; ayant été à portée d'apprécier les talens de notre jeune artiste, il le chargea de l'exécution d'une partie des gravures de cet ouvrage; mais craignant que le désir de gagner de l'argent à cette entreprise ne le détournât de ses études habituelles, il lui donnait le samedi la besogne qu'il devait faire le dimanche, et ne lui en redonnait que le samedi suivant; ensorte cependant que les émolumens que lui rapportait ce travail suffisaient pour ses dépenses de la semaine: par ce moyen, il pouvait étudier six jours sans interruption. M. de Caylus, véritable amateur des beaux arts, et père des artistes, lui rendit d'autant plus de service dans cette occasion, que le jeune Moreau, qui avait été forcé de quitter la peinture comme une carrière trop longue à parcourir, relativement à ses moyens, était obligé pour exister, de composer des dessins pour l'entreprise de l'Encyclopédie, travail auquel il gagnait moins que le plus mince journalier.

Nous avons cru nécessaire d'entrer ici dans des détails peut-être minutieux, parce que la vie des hommes célèbres devant servir d'instruction aux jeunes gens qui parcourent la même carrière, il nous a semblé utile,

Digitized by Google

pour prévenir le découragement, de leur faire pressentir les obstacles qui se rencontrent sur leur route.

La réputation de Moreau croissant à mesure que ses talens se développaient et acquéraient de la maturité, bientôt il se vit chargé, presque seul, de la composition de la plupart des estampes destinées à orner les belles éditions des auteurs les plus célèbres des trois âges de la littérature; bientôt même il surpassa tous ses rivaux. M. Cochin, dessinateur des menus-plaisirs du roi, ayant quitté cette place en 1770, indiqua Moreau pour la remplir. Ce fut en conséquence de ce titre qu'il composa les dessins des fêtes du mariage du dauphin, depuis Louis XVI. A l'avénement de ce prince au trône, il fut chargé de dessiner et graver l'estampe de son sacre, ouvrage qui lui fit infiniment d'honneur, lui ouvrit les portes de l'académie, et lui mérita la place de dessinateur du cabinet du roi, avec une pension et un logement au Louvre.

Curieux de voir l'Italie, Moreau entreprit ce voyage en 1785; il la parcourut avec son ami et son confrère, M. Dumont, avec autant d'ardeur et d'avidité qu'il en retira de fruit; car il sembla lui avoir procuré une lumière nouvelle. Tous ses ouvrages qui suivirent cette époque portent un caractère particulier bien supérieur aux premiers. Si, avant ce voyage, sa réputation comme compositeur dans le genre, et sur-tout dans le costume français, était faite, il s'en fit une à cette époque beaucoup plus brillante encore comme compositeur dans le genre historique.

La révolution ayant enlevé à Moreau ses places et ses espérances, à l'instant où il allait jouir des bénéfices de sa réputation, il s'en consola en se rendant encore utile aux arts et à sa patrie. Etant entré dans la commission temporaire des monumens, avec l'abbé Berthelemy, Bretigny et autres hommes recommandables par leur savoir et leur zèle, tous ses amis, il eut la satisfaction de soustraire au vandalisme une multitude d'objets précieux pour les sciences et les arts. Ce fut le même désir de se rendre utile qui lui fit accepter, en 1797, une place de professeur de dessin aux écoles cen-

Digitized by Google

trales de Paris, avec un très-modique traitement; place qui fut supprimée neuf ans après et sans indemnité. Moreau, plus que septuagénaire, touchait à l'instant de voir luire sur ses dernières années un jour plus favorable; déjà même il avait été rétabli dans sa place et sa pension lui avait été restituée, lorsqu'une maladie incurable, un squirrhe cancéreux au bras droit, vint mettre un terme à son existence le 30 novembre 1814, après deux opérations douloureuses et deux années de souffrances qu'il supporta avec un grand courage et une parfaite résignation, jusqu'à l'instant où il lui devint impossible de travailler, ce qui, pour lui, était cesser de vivre.

Les compositions de Moreau, gravées par les plus habiles artistes, ses contemporains, passent 2000 pièces. Parmi tant de chefs-d'œuvre, on distingue les deux suites pour les OEuvres de Voltaire, formant à elles seules plus de deux cents estampes; ses figures *in*-4° pour les OEuvres de J.-J. Rousseau, imprimées à Bruxelles; près de cent compositions pour les Evangiles et les Actes des Apôtres; cent soixante pour l'Histoire de France; une multitude d'autres sujets pour des éditions de Molière, d'Ovide, de Gesner, de Racine, de Corneille, de La Fontaine, de Virgile, Raynal, Regnard, Marmontel, etc. et sur-tout les belles figures pour la Psychée, Marc-Aurèle, Montesquieu, Anacharsis et Phocion. Indépendamment de sa grande estampe du Sacre, on a de lui quatre autres grands sujets représentant les fêtes qui eurent lieu au mariage du dauphin. Ces productions prouvent la fécondité de son génie, non-seulement par la richesse de leurs compositions et la variété des poses et des caractères des innombrables figures qu'elles contiennent, mais encore par la vérité et le pittoresque des effets. Ce qui étonne le plus dans le talent de cet artiste, c'est qu'il ne se répétait presque jamais, et que l'abondance de son génie suffisait aux grandes dépenses qu'il en faisait journellement.

Il avait exposé, à l'avant-dernier salon, deux grands dessins représentant les fêtes données par la ville, en réjouissance de la paix de Vienne en 1809, et du mariage

Digitized by Google

de Napoléon en 1810; on y retrouve son talent tout entier. En général les compositions de Moreau sont grandes, et même elles ne perdraient rien, si on pouvait les voir à travers d'un verre qui les représentât de grandeur naturelle. Ses gravures à l'eau forte, peu nombreuses à la vérité, sont faites avec un goût et une facilité rares; on admirera toujours les vingt-cinq sujets qu'il a composés et gravés pour les chansons de Laborde.

Si la première éducation de Moreau avait été un peu négligée, il avait amplement réparé cette omission dans l'âge mûr. En cela sa mémoire l'avait merveilleusement servi; elle était en quelque sorte une bibliothèque vivante, car il n'avait jamais oublié ce qu'il avait lu ou vu. Aussi cette vaste érudition se fait aisément remarquer dans tous ses ouvrages, et même l'on pourrait dire que s'il était possible que les chefs-d'œuvres des grands hommes, qu'il a décoré de ses compositions, vinssent à se perdre, on retrouverait leur génie et leur esprit dans ses dessins. Si nous envisageons les œuvres de Moreau sous le point de vue commercial, nous conviendrons qu'il a doublé les produits du commerce de la librairie.

Bon époux, père tendre, ami chaud, attaché à sa patrie; Moreau, quoique vif et avec l'apparence de la brusquerie, était le meilleur des hommes. Obligeant, sensible lorsqu'il s'attachait à quelqu'un; il poussait quelquefois cet attachement jusqu'à la partialité. Il avait d'ailleurs une franchise, devenue aujourd'hui, peut-être par excès de civilisation, extrêmement rare, qui ne déplaisait pas aux personnes qui le connaissaient et qui appréciaient la bonté de son cœur.

Moreau n'a eu qu'une fille de son mariage avec mademoiselle Pinau, elle a épousé le fils du célèbre Vernet.

PONCE.

Digitized by Google

M. LE RÉDACTEUR,

J'ai la libre propriété de mon temps, j'en dispose donc entièrement à mon goût. Le mien est de rôder par-tout, de tout examiner dans les rues, dans les livres, de me mêler dans les conversations, d'éplucher tous les journaux; ma vie est d'autant plus occupée, que, rentré chez moi, je réfléchis sur tout ce qui a occupé mes yeux et mon esprit, et j'écris mes réflexions. Je voudrais ne pas travailler pour moi seul; je vous envoie le résultat d'une de mes dernières tournées, s'il vous semble pouvoir être mis sous les yeux du public, usez-en librement.

LE RÔDEUR.

Nos astronomes ne sont peut-être pas moins savans que leurs confrères d'Allemagne, mais au fait, ils paraissent moins actifs. Ceux-ci ont fait une découverte dont les autres ne se sont pas encore douté, ou l'ont prudemment gardée pour eux. On sait que le soleil a par fois des taches qui proviennent de quelque matière grossière venant on ne sait d'où, paraissant adhérentes à son disque, y séjournant plus ou moins, puis s'évaporant on ne sait trop de quelle manière. Quelques-uns ont pensé que ces corps étrangers étaient les élémens des comètes, et qu'étant suffisamment imbues de la matière ignée dans ce vaste laboratoire, elles étaient projetées dans l'espace pour y parcourir une carrière plus ou moins régulière. Or, ce sont de telles taches que les astronomes allemands viennent de découvrir sur le soleil, et qui, cette fois, sont très-considérables, puisque l'une d'elles, ou plutôt l'assemblage très-rapproché d'un certain nombre de parties semblables, en forme un tout, d'une largeur presque égale au diamètre de la terre. Or, quoique la grandeur de celle-ci ne soit à celle du soleil que dans la proportion de 1 à 1,500,000 (1)

(1) J'avoue que je n'ai en astronomie que de vagues souvenirs,

Digitized by Google

environ; il se pourrait fort bien que le retardement de la belle saison et la continuité du froid que nous éprouvons, provint de cette espèce de maladie du soleil. Au reste, ce n'est là qu'un inconvénient passager, et si nous ne savions que notre petit globe, malgré son exiguité, a été, ainsi que ses habitans, l'objet de la prédilection du Créateur, combien de craintes plus graves ne devrions-nous pas concevoir? car enfin, il n'est pas improbable que quelqu'une de ces comètes, dans sa course vagabonde, ne puisse un jour venir croiser la nôtre très-régulière et très-pacifique, nous embrâser peut-être, ou du moins nous désorganiser; qui sait même si l'inclinaison assez bizarre de notre axe n'est pas due à un semblable rapprochement? Que sera-ce, grands Dieux! si ces monstres célestes viennent encore à se multiplier? Il est vrai que nous courons la chance de nous voir redressés par un choc contraire au premier. Mais ceci aurait encore ses dangers, car bien que notre globe pût en recevoir une attitude plus gracieuse qui lui procurerait des mouvemens plus réguliers, ce changement ne pourrait s'opérer sans que les eaux ne prissent la place des terres, comme cela est peut-être arrivé jadis, ce qui ne laisserait pas que de déranger un peu nos affaires. Faisons seulement des vœux pour nous conserver tels que nous sommes avec notre air penché, auquel, après tout, nous sommes accoutumés, et faisons des vœux pour que les comètes ne se multiplient pas, ou du moins que nous soyons préservés de leur influence; mais plutôt laissons faire le Créateur. Ce n'est pas pour notre planète seule, mais bien pour l'univers, qu'il est vrai de dire que tout est et doit être pour le mieux sous un pareil architecte.

Autrefois chaque métier formait une corporation qui

---

et je n'ai ni le temps, ni la volonté d'interroger mes auteurs. Si par malheur je m'éloignais par trop de la vérité, j'invite ceux qui s'en piquent et qui trouveraient mon erreur dangereuse, à me relever par une belle et bonne critique. Ils auront le double avantage, et de montrer leur savoir, et d'instruire le lecteur.

Digitized by Google

était régie par des chefs, sous le nom de *syndics* ou *de maîtres-gardes*, chargés de veiller au maintien de certains réglemens supplémentaires des lois, et souvent très-utiles au public. Autrefois chacun faisait son métier; le marchand vendait, le tailleur coupait et cousait; c'était assez dans l'ordre : aujourd'hui le tailleur vend, taille et coud; il n'aime guère que *la pratique* se charge du soin de lui fournir l'étoffe, et ce n'est pas sans inconvénient qu'on essaye d'user de cette ancienne méthode, en apparence plus économique. Cependant, comment profiter des avantages immenses qui vous sont offerts de toute part? Ici vous trouverez *deux habits pour un;* là, un honnête marchand qui veut bien se ruiner pour vous enrichir, va perdre 50 p^r^ o/o sur sa marchandise; un autre n'est pas si dupe, mais il a acheté des marchandises d'occasion, et veut partager le profit avec vous. Comment résister à tant d'appas? Dernièrement je succombai à la tentation. Je demandai préalablement à un tailleur, en réputation, combien il me fallait de drap à 5/4 de large, pour me faire un habit ample et long en dépit de la mode? — Une aune 5/4. — Je cours au *bon marché*. J'obtiens pour 36 fr. l'aune, un drap *dit* de Louviers, qui, suivant l'affiche, m'aurait coûté 72 fr. chez le marchand de la rue Saint-Denis. Je l'apporte triomphant chez mon tailleur. — Combien avez-vous payé cela? — 36 fr. — Je vous aurais fourni le pareil pour 30 fr. — A la bonne heure.....; mais n'importe, prenez-moi la mesure, et donnez-moi mon habit après-demain. — Vous serez satisfait.... Le jour fixé mon homme est exact; j'essaye l'habit, il me gêne dans tous les sens, les basques ont six pouces de large et ne descendent qu'à mi-cuisse. — Vous moquez-vous de moi, monsieur, voilà un habit estropié, j'amais je ne m'afublerai d'un semblable pet-en-l'air. — J'ose vous assurer que c'est ainsi que les portent les gens du meilleur ton. — Je ne suis point, monsieur, de ce bon ton là, et je vous en ai prévenu. — Je ne pensais pas que vous voulussiez être habillé ridiculement. — Il n'y a de ridicule que vous et vos modes; remportez cet habit, faites-m'en

Digitized by Google

un autre ou je n'en paye pas la façon. — Je vous le laisse et nous verrons .... A peine est-il parti que j'envoie chercher un ancien que j'avais malheureusement oublié, et lui demande son avis. Il examine l'habit et haussant les épaules : Voilà comme ces messieurs travaillent aujourd'hui. Le défaut dont vous vous plaignez, quoique bien choquant, est encore le moindre; remarquez que les manches, le collet et les poches, sont pris dans le travers du drap : combien lui avez-vous fourni d'étoffe? — Une aune 3/4. — Ah! voilà ce que c'est, il fallait qu'il lui en restât une demi-aune. — Mais c'est une friponnerie; n'ai-je pas le droit de le lui faire payer? — Il n'y a plus de juges compétens en pareille matière; autrefois les maîtres-gardes l'auraient condamné à l'amende et à vous payer votre drap, aujourd'hui il vous fera assigner à lui payer sa façon, et vous serez condamné. — Il y avait donc quelque chose de bon dans les anciennes institutions tant décriées? — Celle-là du moins n'était pas mauvaise.

J'ai conclu de là, 1° qu'il faut se méfier des gens qui vendent à 50 p^r o/o de perte; 2° qu'il est plus sûr de se faire habiller à forfait par le *marchand* tailleur que de lui fournir l'étoffe, parce que si l'habit ne vous convient pas, vous avez au moins la faculté de le lui laisser pour son compte.

Les échopiers ambulans ou étalés sur les boulevarts, les ponts, les quais et les places, et qui n'ont ni patentes ni loyers coûteux à payer, jouissent d'un privilège bien nuisible aux marchands en boutique, qui supportent les charges publiques et des frais indispensables à leur commerce. Nous ne pouvons que faire des vœux pour que leurs réclamations soient entendues; mais en attendant, nous croyons devoir signaler certaines manœuvres qu'emploient quelques-uns de ceux-là pour duper les gens crédules. Vous rencontrez au coin d'une rue (quelquefois près de la place des Victoires; car on change souvent de poste, et pour cause), un marchand de bas, par exemple; près de lui un homme qui a l'air d'un

Digitized by Google

pauvre diable, tient à la main deux paires de bas de coton qu'il paraît avoir voulu lui vendre. Il le quitte avec humeur au moment où vous passez, et vous adressant la parole comme pour vous faire partager son indignation, Peut-on être juif à ce point, d'offrir 8 francs de deux paires de bas de coton, tout ce qu'il y a de plus beau. Voyez plutôt, monsieur; le coquin voit bien que c'est par besoin que je les vends: je suis un pauvre fabricant; mais j'aimerais mieux les donner à un autre pour 6 francs. Vous ne trouverez jamais une occasion semblable, monsieur, et en les prenant pour ce prix-là vous me rendrez service..... Ce ton de bonhommie vous séduit, vous croyez faire une bonne affaire, vous donnez votre écu de six francs, et vous avez deux paires de bas qui valent bien 40 sous chacune.

Un de mes amis de province, qui est à l'affût des bons marchés, m'apporta l'autre jour, tout rayonnant de joie, une paire de bas de soie noire qu'il venait d'acheter; ils étaient parfaitement lustrés, et faufilés très-proprement avec de la soie blanche sur un papier éblouissant. — Combien vous coûtent-ils? — Cinq francs; il n'y a rien comme ce Paris pour les occasions. — Voyons-en la qualité.... Nous les détachons.... c'étaient deux moitiés de bas! Il courut après son fripon; mais il avait déménagé.

Je croirais volontiers que la qualité que prend le *Vieil Amateur* du *Journal Général*, n'est point tout-à-fait usurpée; j'en juge par le ménagement délicat avec lequel il rend compte du malheureux essai de M^lle^ C. Corneille, dans la représentation de la tragédie du Cid que les comédiens français ont donnée au profit de l'arrière petite-fille de notre plus grand poëte dramatique. Ce bon genre de critique est tout-à-fait ignoré de nos jours, et la date de sa perte coïncide avec celle de la dignité de nos acteurs sur la scène. Quel contraste entre le ton décent avec lequel le Vieil Amateur donne une leçon sévère, mais indispensable, à cette jeune débutante, et la brutalité du feuilleton du *Journal des Débats* sur le

Digitized by Google

même sujet! Cette imprudente novice pouvait-elle se méprendre sur le jugement que le public avait porté de son talent? et pour l'engager à s'éloigner d'une carrière que la faiblesse de ses moyens paraît lui interdire, fallait-il la molester dans tous les sens? critiquer son organe, sa taille, sa figure, sa démarche? Et c'est une femme que vous traitez avec cette grossièreté! et vous êtes Français! de quelle classe, grands Dieux!.... Fi!

La *Quotidienne* continue à recueillir les témoignages de gratitude donnés par les départemens à MM. les députés. Il y en a tant qui les ont vraiment mérités, qu'on ne peut être surpris que de l'affectation d'en rendre compte. Aujourd'hui c'est le tour de la ville de Montpellier: « Le retour de ces *mandataires sacrés*, est-il dit, a été pour le département de l'Hérault un véritable jour de fête; » à la bonne heure; mais *mandataires sacrés* est un peu fort. « Les voilà ces *défenseurs* intègres, incorruptibles et désintéressés qui viennent de poser les bases de notre félicité. » — Nous pensions que c'était le roi qui avait posé ces bases par sa charte. Ce n'est probablement contre cette charte ni contre celui qui nous l'a donnée, que nous avions besoin de *défenseurs*.

Le *Constitutionnel* nous régale, dans sa feuille du 9, d'une petite anecdote qui se renouvelle, je crois, toutes les années, ou qu'on répète faute de savoir en inventer de plus piquantes. Il est question d'un soldat qui, condamné à mort pour un délit militaire, écrit à sa femme la veille de son exécution, pour lui faire ses adieux, et se transportant par anticipation au moment où elle recevra sa lettre, lui annonce « Qu'il a été pendu *hier* entre onze heures et midi; qu'il a fait, grâces au ciel, une assez belle mort, et qu'il a eu le plaisir de voir que toute l'assemblée le plaignait. » Suivant le récit *de ce jour*, le fait est arrivé *il y a deux mois* à Dublin: voilà qui est positif; on ne saurait le révoquer en doute, et

Digitized by Google

puis des journalistes honnêtes ne doivent pas se donner des démentis; mais nous pouvons affirmer aussi avoir lu le même trait il y a deux ans, peut-être même encore il y a trois ans, il y a quatre ans, etc. Que conclure de là? C'est qu'apparemment les approches de la mort, et de ce genre de mort particulièrement, dans de semblables situations, inspirent fréquemment aux hommes des idées semblables, ou bien on les leur prête parce qu'on les trouve plaisantes; mais quand cela s'use!.... que voulez-vous? c'est un malheur: on tâchera de faire mieux une autre fois.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

Du comte de Caylus à l'abbé Barthélemy.

Paris, 1749.

Les particuliers sont aujourd'hui si portés au colifichet et au plus détestable ornement, que j'ai vu avec un extrême plaisir la copie de l'*Hercule Farnèse* commencée dans le vieux Louvre. Je sais que cet ouvrage n'est qu'en pierre, et que son exécution n'est confiée qu'à un jeune homme qui vient de gagner le premier prix à l'académie de peinture; mais cette statue est une des plus savantes de celles qui nous sont restées de la Grèce. Il serait heureux pour le goût et pour les arts qu'un tel exemple fit impression et s'établit en France, c'est-à-dire, que l'on fit copier par les élèves de l'académie les plus avancés, et sous les yeux de leurs maîtres, les plus belles statues de l'antiquité. On deviendrait nécessairement plus sensible au plaisir de considérer de grandes masses et des dispositions capables de nourrir et d'entretenir le goût de l'antique, dont nos mœurs et nos usages semblent nous éloigner de jour en jour.

F.

Digitized by Google

POESIES ET TRADUCTIONS

De Catulle, Tibulle et Properce; par M. C. L. Mollevault. — 4 vol. petit in-12. Chez A. Bertrand, rue Hautefeuille, n° 23.

(I^er^ article.)

Malgré l'anathême lancé par un critique ingénieux contre les traducteurs et les traductions, c'est en grande partie à ce genre de travail que M. Mollevault doit sa réputation littéraire. Professeur de belles-lettres et obligé de développer les beautés des anciens à ses élèves, il s'en est tellement pénétré lui-même, qu'il a cru à la possibilité de les transporter dans notre langue. Sans prétendre que la critique ne trouve rien à reprendre dans les traductions de M. Mollevault, le succès a assez bien justifié ses tentatives pour qu'on doive lui savoir gré de s'être rangé du parti des traducteurs, et d'avoir sur-tout prêché d'exemple dans leur cause.

Au fond, on peut croire que cette question, comme tant d'autres, n'est guère autre chose qu'une dispute de mots; on parle du génie propre de chaque langue, de ses tournures particulières, de certaines beautés locales qui appartiennent à un temps, à des mœurs, à un goût donnés, et qui perdent tout leur prix chez des étrangers, qui se sont fait d'autres idées des mêmes objets; on demande enfin ce que tout cela devient sous la main du traducteur. Mais que prouve cet objection, sinon que le grec et le latin ne sont pas le français; que ces langues ont quelques expressions, quelques figures dont la nôtre n'a point les images exactes, si l'on peut le dire, et ne peut représenter que par des équivalens.

Dire qu'un traducteur ne peut pas rendre sous leurs formes primitives ce genre de beautés, c'est ce que personne ne contestera; mais vouloir qu'il ne puisse pas trouver dans une langue aussi parfaite que la nôtre, des moyens d'en approcher, et, qu'on me passe l'ex-

Digitized by Google

pression, d'en donner la monnaie, c'est tomber dans le paradoxe; c'est, comme nous le disions tout-à-l'heure, disputer sur les mots.

Si nous n'avions pas quelque manière d'exprimer, avec l'instrument qui nous est donné, telle ou telle image, comment pourrions-nous nous vanter d'en sentir la beauté? qu'est-ce qu'une idée qu'on ne peut peindre ou un sentiment qu'on ne peut rendre? Les langues sont-elles autre chose que la représentation sensible des idées que peut saisir l'intelligence, et dont l'esprit forme un jugement? Boileau a dit avec toute raison :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,

Ainsi ce que vous ne pourriez pas énoncer, c'est que vous ne l'auriez pas conçu. Ne venez donc plus me dire que vous concevez parfaitement les beautés des langues étrangères, si vous ne pouvez pas m'en transmettre l'intelligence, m'en transporter la véritable valeur.

Ne nous arrêtons donc point à une opinion qui tendrait à priver une partie notable de la société du seul moyen qu'elle a de faire connaissance avec les auteurs anciens; ne nous faisons point scrupule de chercher dans une bonne traduction une occasion d'apprécier les forces et les ressources de notre propre langue; cherchons si la nécessité de vaincre une difficulté n'aura point valu au talent le succès de créer une image heureuse, une expression nouvelle. Ces luttes où l'esprit est obligé de tendre tous ses ressorts, de se replier en cent façons, sont loin d'être sans intérêt ou sans utilité pour le spectateur qui peut en juger. Est-il nécessaire d'ajouter qu'il faut, pour trouver quelque plaisir à ces tournois littéraires, que les assaillans apportent autre chose que de la présomption dans la lice.

Les écrivains contre lesquels M. Mollevault s'est proposé de lutter, brillent aux premiers rangs parmi les génies qui ont illustré la littérature romaine. Tibulle sur-tout a porté dans son genre cette pureté d'exécution, cette perfection désespérante qui est aussi le cachet, le caractère distinctif de notre Racine, et qui lui avait,

Digitized by Google

dit-on, fait placer l'amant de Délie parmi ses auteurs favoris. Avant d'examiner le travail du traducteur, le lecteur ne sera peut-être pas fâché que nous lui rappellions le genre de mérite et les principaux traits de la physionomie de chacun de ses modèles.

Catulle, Caïus Valérius Catullus, né à Vérone ou dans ses environs, ouvrit aux Romains la carrière de la poësie lyrique. L'épithète de *docte*, que lui donnent les poëtes qui vinrent après lui, atteste ce qu'apprennent d'ailleurs assez ses ouvrages, qu'il avait fait une étude particulière de la langue des Grecs; c'était sur les formes de leur poësie qu'il modelait celles de la poësie latine encore à son berceau. Il aimait à lutter contre ces modèles; ses traductions de l'ode de Sapho, conservée par Longin; et de l'élégie de Callimaque, intitulée *la chevelure de Bérénice*, sont restées parmi ses œuvres parvenues jusqu'à nous.

On ne trouve dans cette collection que quatre odes proprement dites; mais elles font regretter vivement que Catulle n'ait pas suivi dans ce genre l'impulsion de son génie : les beautés de ces pièces ne permettent pas de douter qu'il n'y eut excellé.

Catulle donna aussi à Rome les premiers modèles de l'élégie; on n'en trouve dans ses œuvres que trois écrites en hexamètres, et en pentamètres. Son célèbre poëme des *Noces de Thétis et de Pélée*, qui est aussi son chef-d'œuvre, offre un mélange du genre épique et du lyrique : mais sa couleur générale est héroïque, et prouve la variété du talent de son auteur. Le bel épisode d'Ariane, qui peut-être devait former un poëme à part, paraît avoir inspiré le chantre de Didon.

Mais il excella particulièrement dans l'épigramme, et une sorte de pièces badines, légères ou naïves, où il rend compte d'une idée d'un sentiment, où il cause avec ses amis, et qu'on peut classer dans le genre mixte que nous désignons par le nom de *poësies fugitives*.

C'est là sur-tout que sa plume et sa pensée courent avec la plus grande liberté; disons le mot, avec la dernière licence : il est difficile aujourd'hui de concilier

Digitized by Google

dans nos idées la morale avec ce dévergondage de la parole. Il paraît que cette difficulté était moindre à Rome. Catulle lui-même prévient qu'on ne doit pas juger des mœurs du poëte par le langage peu chaste de sa muse, c'est ce ton facile et leste, qui, selon lui, donne du sel et du charme à ses vers. On a dit aussi que dans l'épigramme et dans la satire, les Latins avaient pu approuver l'emploi de ces formes que nous trouvons aujourd'hui si grossières, de ces couleurs fortes et tranchantes, pour faire plus d'effet et pousser pour ainsi dire le vice à bout; en un mot, pour le rendre plus odieux.

Catulle au reste fut lié avec tous les hommes célèbres de son temps, entr'autres avec Cicéron, avec Memmius, avec Cornélius Népos auquel il dédia ses œuvres, et avec César, malgré quelques épigrammes sanglantes dont celui-ci ne se fâcha point. Les voyages et les plaisirs paraissent avoir été la première affaire de ce poëte. Nous n'avons de lui qu'une centaine de morceaux. Il paraît cependant qu'il avait écrit d'avantage; car les anciens scholiastes citent de ses vers qu'on ne retrouve plus dans ce qui nous reste. M. Mollevault n'a travaillé que sur vingt-huit de ces pièces.

Ainsi que nous l'avons dit, Catulle en créant la poësie latine, fut porté par ses études à lui chercher des modèles parmi les Grecs; l'*hellénisme* est sensible dans ses expressions, ses tours, ses figures, et prouve sa prédilection pour cette belle langue. Néanmoins il est avec Lucrèce, qui l'a précédé, le poëte latin dont la physionomie conserve le plus d'originalité. Il manque quelquefois d'élégance et d'harmonie, mais cette rudesse même avait un caractère antique qui rappelait sans doute des images, des souvenirs chers aux Romains, puisque long-temps encore après on vit des hommes de génie rechercher ce goût de vétusté, et affecter dans leur style quelques-unes de ces formes *du vieux temps*.

Tibulle *Albius Tibullus*, qui vint après Gallus, dont il ne nous est rien resté, fut pour l'élégie le *Racine* de Rome. Nul ne parle comme lui le lan-

Digitized by Google

gage du cœur et du véritable amour; nul ne peint mieux les sentimens vrais et naïfs, ne rend plus fidellement les images simples et naturelles. Sa passion suit les progrès de l'âge; d'abord elle semble ne vivre que d'elle-même; ensuite, sans être moins tendre, elle devient plus délicate et plus heureuse; enfin, plus calme encore et plus philosophique, elle permet au poëte de sentir plus vivement le bonheur des champs et de la médiocrité, les charmes de la nature, et de les peindre dans des vers aussi purs que leur objet.

Voici le jugement de M. de La Harpe sur cet aimable poëte. « Tibulle, dit-il dans son Cours de littérature, » est le poëte du sentiment; il est sur-tout, comme » écrivain, supérieur à tous ses rivaux. Son style est » d'une élégance exquise; son goût est pur; sa com- » position irréprochable. Il a un charme d'expression » qu'aucune traduction ne peut rendre..... Une har- » monie délicieuse porte au fond de l'ame les im- » pressions les plus douces; c'est le livre des amans. » Il a de plus le goût pour la campagne, qui s'accorde » si bien avec l'amour; car la nature est toujours » plus belle quand on n'y voit qu'un seul objet.... »

» C'est à Tibulle qu'il en faut revenir, c'est lui » qu'il faut relire quand on aime. C'est en le lisant » qu'on se dit: Heureux l'homme d'une imagination » tendre et flexible, qui joint aux voluptés délicates » le talent de les retracer; qui occupe ses heures » de loisir à peindre ses momens d'ivresse, et qui » parvient au temple de mémoire en chantant ses » plaisirs..... Il nous associe à son bonheur en nous » racontant ses illusions et ses souvenirs; et ses chants, » pleins des douceurs de sa vie; ses chants, qui ne » semblaient faits que pour l'amour qui repose ou » pour l'oreille de l'amitié confidente, sont entendus » de la dernière postérité. »

Les éditions des œuvres de Tibulle, distribuées en quatre livres, présentent trente-cinq élégies et un panégyrique de Messala, avec lequel il servit en Gaule. Quelques critiques trouvent cette dernière pièce peu

Digitized by Google

digne de son auteur; cependant elle lui est assez généralement attribuée. Beaucoup de savans pensent que onze élégies du quatrième livre, où il est question des amours d'une Sulpicia et de Cérinthus, sont de cette Sulpicia. M. Vass a imaginé que cette Sulpicia et son amant étaient des amis de Tibulle, qui s'est amusé à mettre en vers l'histoire de leurs amours; cette conjecture est toute imaginaire.

Ce même critique, et quelques autres, veulent aussi enlever à Tibulle le troisième livre, où ils ne retrouvent plus, disent-ils, ce poëte brillant et vif, cet heureux conquérant à qui rien ne résiste, mais une espèce d'amoureux transi, langoureux, décoloré, quelque pauvre jeune homme enfin, timide comme l'homme sans fortune et sans éclat: ils appuient surtout cette opinion sur un vers d'une des élégies de ce troisième livre, où l'auteur rapporte sa naissance à l'année de la mort des consuls Hirtius et Pansa. Ce vers en effet ne peut guère convenir à Tibulle, qui, d'après cette époque, aurait terminé sa carrière à-peu-près à vingt-quatre ans, tandis qu'une foule d'autres circonstances, et principalement sa liaison intime avec Horace, établissent qu'il a dû vivre au moins quarante ans.

Dans cette hypothèse on ne peut éviter de reconnaître que le vers en question n'appartient point à Tibulle; mais plutôt que de lui enlever les élégies du troisième livre où il se trouve, le plus grand nombre aime mieux croire que ce passage a été interpolé. Cette opinion paraît la plus probable: il est certain, du moins, que ce même vers qui a donné lieu à élever cette question, se retrouve tout entier dans Ovide qui se l'applique; on peut ajouter que si le hasard l'eut fait naître la même année que Tibulle, il n'eut pas manqué d'en faire le rapprochement. Il y a plus, Ovide prouve ailleurs que Tibulle était plus âgé que lui, et que la mort de ce poëte l'avait privé de le connaître; il reste donc indubitable que Tibulle naquit assez long-temps avant l'an 711 de Rome, époque de la bataille de Modène, où périrent les deux consuls cités plus haut; qu'ainsi le vers de la cinquième élégie du

Digitized by Google

troisième livre, qui supposerait le contraire, ne lui appartient point; mais il n'est pas aussi clair qu'il faille tirer la même conséquence pour l'élégie, ainsi que pour tout le livre dans lequel elle est placée.

M. Mollevault ne s'est point occupé de ces difficultés indifférentes jusqu'à un certain point, à l'objet que se propose un traducteur, et il admet sans examen l'opinion que Tibulle mourut jeune; nous la regardons comme la moins probable.

Properce, Sextus Amelius Propertius, qu'Ovide place dans l'ordre chronologique *après Tibulle*, et qui naquit vers l'an 702 de Rome (Nouvelle preuve que Tibulle ne put naître en 711), Properce, disons-nous, a laissé quatre livres d'élégies où il chante une Cinthye, sur l'existence de laquelle on n'a aucune donnée. Le poëte, moins tendre, moins délicat, moins pudique que Tibulle, montre aussi plus de verve, plus d'exaltation, plus de luxe poëtique; mais aussi moins de véritable amour, sur-tout moins de naturel. Il affecte l'érudition, il rappelle sans cesse la fable, il tire de ce fonds ses argumens, ses images, ses accessoires ou même ses traits principaux.

L'éclat de ses vers, leur ton chaud et dévorant lui a concilié beaucoup de partisans. Des critiques ont balancé entre lui et Tibulle; mais cette cause ne pourrait être plaidée que devant des poëtes qui seraient aussi amans. Un exemple peut confirmer cette opinion. Parny, le prince des élégiaques français, quand il est véritablement Parny, se rapproche de Tibulle; il le suit et l'imite; on le loue en lui en donnant le nom. Son ami et son rival, le chevalier de Bertin, semble avoir plus de rapport avec Properce; il a sa verve, sa couleur; mais il est inégal, incorrect: il est resté au second rang.

Properce, moins tendre que Tibulle, est plus véritablement passionné qu'Ovide, qui n'est dans l'élégie qu'un épicurien élégant, léger et voluptueux.

Lorsque Properce quitte le ton de l'élégie et le langage amoureux, il s'élève jusqu'au ton majestueux de la poésie épique; plus souvent il affecte d'imiter Calli-

Digitized by Google

maque, et il ambitionne d'être appelé le Callimaque romain.

Comme poëte, il monte quelquefois plus haut que son heureux rival; mais il serait à désirer qu'un goût plus sévère et plus sûr, eût toujours guidé son génie pour qu'il eût pu prétendre à l'égaler constamment, et même à le surpasser.

La force qui caractérise ce poëte va quelquefois jusqu'à la rudesse; ses fréquentes allusions mythologiques dégénèrent en obscurités qui exigent le flambeau d'un commentaire, et demandent du lecteur une contention d'esprit fatigante. Le cœur n'est plus pour rien dans toute cette érudition, et il ne reconnaît plus son interprète dans le chantre recherché qui abandonne la nature et le sentiment, pour occuper l'esprit de chimères confuses et de frivoles énigmes.

(Tels sont les modèles dont M. Mollevault a cherché à faire passer les beautés dans notre langue. Dans un prochain article, nous examinerons comment il y a réussi.

CORRESPONDANCE.

A M. LE RÉDACTEUR DU MERCURE DE FRANCE.

Transporté, ravi, pénétré des sentimens les plus doux, j'arrive enfin, monsieur, dans Paris, cette ville si chère à notre amour; je revois ces comédiens si tendres, et ce public si facile qui s'amuse depuis trente ans à la représentation de trente pièces qu'il sait par cœur mieux que les comédiens. Permettez que je suspende un moment l'exercice des devoirs que je me suis imposés, pour vous raconter quelques circonstances de mon voyage. Je suis fâché de le dire, et peut-être vaudrait-il mieux avoir, comme M.... M...., des prôneurs qui vous l'apprendraient; mais de Douvres à Paris, mon voyage a été un véritable triomphe. N'espérez pas que je vous rende avec exactitude des scènes attendris-

Digitized by Google

santes, vous croiriez lire les derniers actes d'une comédie moderne que l'on fait tourner au drame pour en assurer le succès; je suis d'ailleurs trop ému pour me rappeler tant de belles choses. Ma tâche se borne à calmer vos inquiétudes depuis le jour funeste où *l'optimiste* se donna la mort en voulant m'ôter la vie. Ce n'est pas sa faute, il n'est qu'à plaindre le bon jeune homme! je m'en prendrais plutôt aux personnes qui ont souffert qu'il touchât une plume sans savoir ce que c'était; elles ignorent qu'un feuilleton sous les doigts d'un inhabile, est une arme à feu dans la main d'un enfant. Dans ce cas c'est l'écrivain qui se blesse en voulant faire du mal aux autres.

Allez à Londres, monsieur, si vous n'appréciez pas les charmes de la gaîté française; vous jugerez par comparaison, et, en moins d'un mois, les mélodrames noirs de M. Pixérécourt vous sembleront de véritables parades. Il n'y a pas de service funèbre qui ne soit préférable à deux heures de conversation anglaise. Chez nous, la figure d'un héritier, derrière un corbillard, est cent fois plus réjouissante, qu'ici celle d'un nouveau marié à table. Deux turcs, fumant du matin au soir sur le pas de leur porte, et s'entretenant à l'aide d'un geste hasardé d'heure en heure, sont de jeunes étourdis, si on les compare à des négocians de *Bond Street*, vidant une querelle politique. Pour complément d'ennuis, les brouillards sont ici plus forts que le soleil : les habitans de la cité vivent sous l'influence d'une éclipse permanente. La chandelle économique de M. Debitte est le seul astre qui les éclaire; le plus faible rayon de la petite gloire de M. Dieulafoi produirait ici le même effet qu'une aurore boréale à Tobolsk. Mais je laisse de côté tout ce qui peut avoir trait aux observations que j'ai faites en Angleterre; l'objet de notre correspondance est tout différent; j'y reviendrai peut-être un jour. Aujourd'hui je ne veux que vous donner des détails utiles à l'intelligence, comme à la solidité de nos relations.

Fatigué de ne rencontrer que des visages atrabilaires et de ne voir que des habillemens ridicules, rassasié des

Digitized by Google

plaisirs britanniques, je cherchais une physionomie française à Londres, comme on cherche un auteur modeste à Paris. Enfin je trouvai dans la personne d'un libraire, un de nos plus aimables compatriotes. Dès-lors je ne quittai presque plus sa boutique, qui était à-la-fois le rendez-vous des bons vivans et des méchans morts, imprimés depuis 1814. Une société choisie s'y réunissait; elle était toute française, sans restriction; c'est vous dire à quel point je m'y plaisais. Un jour, dans la chaleur d'une discussion, dont l'objet était la prééminence que notre siècle accorde justement aux auteurs de vaudevilles, sur ceux qui ne s'occupent que de bonne comédie ou même de tragédie, je pris vivement le parti des chansons. Vous reconnaissez là le goût dont j'ai donné quelques preuves. Je citais avec ma volubilité ordinaire les noms célèbres des *Dumersan*, *Simonin*, *Delestre*, *Henri-Simon*, *Barrière*, *Eugène*, lorsqu'un antagoniste crut m'atterer en me ripostant par ceux des *Picard*, *Andrieux*, *Duval*, *Etienne*, *Lemercier*, *Arnault*, *Raynouard*, et plusieurs autres qui n'ont jamais écrit le plus mince couplet de table. Sans m'amuser à rien prouver, je sautai sur un paquet de pièces fraîchement arrivées de Paris, et j'ouvris la première venue pour en tirer des citations victorieuses. Le bonheur voulut que je tombai sur une longue enfilade de mots, partagée en cinq actes bien obscurs, mal imités, et couronnés d'un gros succès; en un mot, c'était *la nouvelle Cendrillon* du faubourg Saint-Germain. Je me campai devant mes disputeurs, et je commençai la lecture de cette jolie cavatine, où l'on trouve une onde *légère* et plusieurs autres choses de la même force. Mon dessein était d'opposer la richesse de ces inventions à l'indigence de nos disciples de Molière; mais, ô magique effet de l'harmonie! dès les premiers mots, un baume salutaire coula dans mes veines, mes membres saisis d'un mortel engourdissement, refusèrent leur service, la brochure échappa de mes mains et je tombai sans connaissance sur le plancher, couvert de la première édition de ce grand ouvrage. On me porta à mon auberge, où tous les se-

Digitized by Google

cours me furent administrés. J'aime à rendre justice à la délicatesse des soins qu'on me prodigua, on ne négligea rien pour me rappeler aux chagrins de la vie : les uns singeaient à mon oreille le travail de M. Planard, croyant que le bruit imitatif d'un marteau sur une enclume pourrait me réveiller; les autres, connaissant les effets du désordre qui accompagnent le pillage, lisaient à haute voix une page des *Colonies grecques ;* ceux-ci cherchaient à copier les tons faux de Mme Boulanger ; ceux-là m'assuraient que Paul avait obtenu sa retraite; enfin on essaya tout, et rien ne réussit. J'étais dans une profonde léthargie.

A Londres, comme ailleurs, la nouveauté fait un moment fortune. En moins de deux heures, on me fit malade, convalescent, et mort. Le *Morning-Chronicle* annonça cet événement, et les échos de la Manche le répétèrent jusqu'à Paris. Toutefois on ne procéda pas, comme on l'a dit, à la cérémonie de mon enterrement. Le convoi, qui passa sous ma fenêtre, et que l'on prit pour le mien, était celui d'un *jeune savant*, né à l'Odéon, et qui est mort étique. On était sur le point de m'en faire autant, lorsque l'on proposa, après des débats assez vifs, de lire à mon chevet le manuscrit d'une tragédie d'*Atala*, composée par M. Théaulon, et dans laquelle il n'y a que trois personnages, sans compter le chien du père Aubry. Ces terribles menaces retentirent jusqu'au fond de mon ame; un frémissement douloureux m'agita au point que je m'éveillai comme en sursaut. Jugez, monsieur, de ma surprise au milieu de ces préparatifs ! Cependant je pris la chose en plaisanterie, je fis semblant de m'en amuser avec les oisifs, qui venaient me voir comme une bête curieuse, et je profitai d'un instant de répit pour m'esquiver de l'Angleterre, sans dire adieu à personne.

Un autre sujet d'étonnement m'attendait à Douvres : j'avoue que je n'en suis pas encore revenu. A peine étais-je sur le port, qu'un vaisseau magnifique frappa mes regards ; une chaloupe qui s'en détacha sur-le-champ, vint s'arrêter à mes pieds ; je m'élançai, et bientôt je me trouvai sur ce bâtiment, dont je reconnus l'équi-

Digitized by Google

page. L'héritier du capitaine me harangua en vers exacts, mais un peu froids; ensuite on entonna des hymnes où mon nom figurait en rimes. Chacun voulut participer aux plaisirs de cette fête : Mlle Bourgoin chantait des scènes d'*Andromaque*, Lafond déclamait à pleine bouche, Mlle Volnais roucoulait les plus vigoureuses tirades de Corneille, Lacave pleurait un rôle de Molière, Armand bredouillait en prose, et Mlle Georges traînait de beaux vers, de la poupe à la proue; ajoutez à cela le feu soutenu de l'artillerie, le bruit des manœuvres (Montrose faisait un train d'enfer), celui des fanfares et les cris des spectateurs amoncelés sur le rivage, et vous aurez une idée de l'événement qui a failli me rendre sourd.

Je passe sur les soins dont j'ai été l'objet jusqu'à Calais. Là j'ai trouvé une foule innombrable d'acteurs et d'actrices formée des députations des divers théâtres de Paris, excepté de l'Opéra-Comique. J'ignore le motif d'une telle conduite : je le chercherai en m'occupant du *compte rendu* de ce théâtre, que je mettrai bientôt sous les yeux du public. De Calais à Paris, mêmes égards, mêmes attentions; et de ma part même embarras et même reconnaissance. Il ne s'agit plus à présent que de mériter ces témoignages d'une estime si flatteuse, et je promets d'y travailler en conscience.

Je voulais renoncer à mes lettres. La fermeté de cette résolution a tenu bon devant vos courriers; elle s'est relâchée à l'aspect des bourriches de Périgueux, qui sont des trésors à Londres, et enfin elle s'est tout-à-fait évanouie auprès des comédiennes que vous m'avez expédiées. Je n'ai donc plus rien à réclamer : ce qui est dit est fait. C'est avec vous, monsieur, que je m'entretiendrai de tous les spectacles de notre capitale; mais vous ne voudriez pas que mon désir de vous être utile me devînt préjudiciable. Permettez donc, 1° que je ne renonce pas à mon titre chéri d'*Avocat des Comédiens*; 2° que je garde ma clientelle, mon cabinet et mes clercs, qui font partie de mon mobilier; 3° et enfin, que je ne me retranche point derrière une lettre de l'alphabet. Je veux suivre le bel exemple de M. Mar-

Digitized by Google

tainville, qui signe avec un courage héroïque tout ce qui lui passe par la tête. Cela posé, je conserverai dans mes écrits la forme épistolaire; elle a des avantages incontestables. C'est celle qu'avait adopté Fréron, et je crois qu'il s'y connaissait.

Je dois vous prévenir aussi que je ne donnerai pas sèchement l'analyse d'une pièce ou les détails d'un début, terminés par trois ou quatre réflexions bien plattes, bien rebattues; je ne me perdrai pas davantage dans des digressions savantes sans gaieté. Quoique possédant assez bien mes auteurs, je ne citerai ni Homère, ni Virgile à propos d'un cheval de Franconi. J'aspire à conserver un cadre agréable dans lequel je présenterai des tableaux ou des portraits piquans et variés; je lierai le compte que je dois vous rendre des représentations et des débuts, à des objets amusans; mes jugemens seront fondés sur les principes invariables du goût, et de l'urbanité qui n'exclut pas les malices de l'esprit; et j'enchaînerai, autant que possible, mes réflexions à des points de littérature utiles. Ce plan me semble concilier tous les intérêts.

Si vos efforts sont suivis de quelques succès, vous comptez faire paraître d'abord votre journal deux fois par semaine, puis enfin tous les jours, s'il y a lieu. Je ne sais si je pourrais partager cet avis: il y a beaucoup à dire pour et contre. Les journaux quotidiens ont peut-être quelques agrémens dont le *Mercure de France* est privé; mais en revanche celui-ci possède d'immenses avantages. Un seul suffirait pour lui donner la préférence, s'il était question de la lui contester: les premiers paraissent et meurent; la nécessité de se produire tous les jours les rend peu scrupuleux sur le choix des matières: on n'a pas de l'esprit à commandement. Toujours en défense contre les attaques de leurs concurrens; forcés, pour se soutenir, de prendre parti dans les plus sottes querelles littéraires, ils partagent, sans le vouloir, la turpitude des coteries, et tombent avec elles dans le mépris public qui tôt ou tard attend les écrits polémiques. Le *Mercure*, au contraire, se montre et demeure; plus de deux cents ans d'existence attestent

Digitized by Google

cette vérité; je l'ai trouvé en Allemagne, en Italie, chez les Anglais, au fond de la Russie, et par-tout où les lettres sont un peu cultivées. Prudent au milieu des orages politiques, paisible dans le tourbillon des auteurs, il poursuit sa route, appuyé sur les principes conservateurs des sciences et des gouvernemens; il vit dans les bibliothèques quand ses rivaux ont péri; on le consulte alors que le nom des autres est oublié; un trait lancé par lui va frapper plusieurs générations; les derniers neveux d'un méchant auteur rient de leur ancêtre, qu'il a justement apprécié; la postérité y retrouve intacte la gloire du grand écrivain, que ses contemporains ont voulu flétrir. Et qu'elle satisfaction d'apprendre à nos descendans que les bonnes comédies de M. Picard ont été bien jugées; que les tragédies de M. Delrieu ont diverti leurs premiers auditeurs, et qu'Armand, dont une ou deux feuilles ont fait l'éloge, fut un comédien plus que faible!

Ces remarques m'ayant conduit plus loin que je ne pensais, je remets à ma prochaine lettre l'examen d'un arriéré assez considérable qui sera rapidement expédié, et je profite de l'espace qui me reste pour vous assurer, monsieur, des sentimens distingués avec lesquels je suis, etc.

POURETCONTRE,
Avocat des Comédiens, rue du Petit-Hurleur, nos 1 et 2 bis.

XIIIe SIÈCLE.

PEINTURE EN ESPAGNE.

ESTEBAN (Rodrigue), peintre du roi don Sanchez IV.

Dans un appendice de la bibliothèque royale, qui renferme divers comptes de ce prince pour les années 1291 et 1292, on trouve ce qui suit :

« A Rodrigue Esteban, peintre du roi, en récom-

Digitized by Google

» pense, de la part de l'évêque, pour choses que le roi » lui ordonna de faire à l'évêché, 100 maravedis d'or. »

On ignore quelles sont ces choses et quelle fut leur mérite relativement à l'état des arts à cette époque : toutes les recherches ont été infructueuses.

Mais un acte aussi authentique prouve qu'en Espagne il y avait déjà des peintres du roi, et que les souverains de ce pays si fertile en grands hommes de tous les genres, savaient distinguer cette brillante et honorable profession.

F. Q.

INTERIEUR.

L'excellente conduite tenue par la légion de l'Isère, a attiré sur elle les grâces du roi ; sa noble et fidelle résistance contre l'entreprise d'une troupe de furieux, a fait retomber sur eux les maux qu'ils voulaient faire à leur patrie Deux cents hommes seront tirés de cette légion et passeront dans la garde royale. Sa Majesté a en outre accordé à ce corps une croix de Saint-Louis, deux d'officiers et six de chevaliers de la légion d'honneur ; quatre brevets de capitaine, trois de lieutenans, et sept de sous-lieutenans ont été distribués.

— Le vicomte Donnadieu, commandant de Grenoble, a été nommé par S. M. commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, à la place de M. le vicomte de la Tour-du-Pin la Charce, qui est décédé.

Didier a comparu le 8 juin devant la cour prévôtale. Son affaire a été instruite pendant deux jours. Condamné à mort, il a subi le 10 son jugement, et la tranquillité n'a pas cessé de régner à Grenoble.

Lorsque le rapporteur et le greffier du conseil de guerre qui a jugé le général Bonnaire et le lieutenant Mieton, se furent rendus à la prison de l'Abbaye pour lire aux condamnés leur jugement, le général, impatient, dit au greffier : Passez la formule, vous en auriez

Digitized by Google

pour un quart d'heure. Ayant entendu l'article qui le condamne pour avoir méconnu l'autorité du parlementaire, il dit : J'en étais incapable. Il ajouta, après la lecture et d'une voix altérée, ayant les larmes aux yeux : J'avais hier prié le conseil, s'il croyait que le peu de vie qui me reste fut utile à mon pays, d'en disposer ; je supplie aujourd'hui, et c'est la seule grâce que je demande, que l'on me donne la mort plutôt que de me condamner à la dégradation ; je n'ai pas le moindre reproche à me faire, pas le moindre. Le rapporteur lui répondit que le jugement avait été rendu par des hommes d'honneur, après quatre jours de débats les plus scrupuleux, et une délibération de plus de douze heures. Le lieutenant Mieton a entendu avec un morne silence son jugement, et a seulement dit : Je jure sur l'honneur que le général n'a rien à se reprocher. Le général et son aide-de-camp se sont pourvus en révision.

— Soixante prisonniers, détenus dans les prisons de Carcassonne, avaient ourdi un complot ; ils voulaient, non-seulement se sauver, mais ils avaient pris des mesures atroces contre les autorités du pays. Le concierge et le geolier étaient, dit-on, leurs complices ; la cour prévôtale est saisie de cette affaire.

— Le procès des infâmes libellistes, rédacteurs et éditeurs du *Nain tricolore*, est terminé. Dufey est le seul qui ait déployé une espèce de talent pour échapper à une juste punition. Babeuf n'a pas osé élever la voix. Un nom tel que le sien, dans la position où il se trouvait, semblait doubler le poids des déclarations. Le libraire Beaupré et l'imprimeur Bouquot sont de vils sicaires à qui la soif de l'or a mis un poignard à la main. M. le président, après avoir lumineusement résumé les moyens présentés dans l'intérêt de l'accusation, et dans celui de la défense, a posé les questions suivantes :

1° Bouquot est-il coupable d'avoir imprimé un écrit contenant des provocations directes ou indirectes au renversement du gouvernement, et au changement de l'ordre de successibilité au trône ?

Digitized by Google

2° Babeuf est-il coupable d'avoir livré à l'impression un écrit contenant ces mêmes provocations, etc. ?

3° Laurent Beaupré est-il coupable d'avoir vendu et distribué un écrit contenant ces provocations, etc. ?

4° Dufey est-il coupable d'avoir livré à l'impression un écrit contenant lesdites provocations, etc. ?

5e Zenowitz est-il coupable, 1° d'avoir livré à l'impression un écrit contenant ces provocations, etc.; 2° d'avoir assisté Babeuf dans les faits qui ont précédé ou facilité l'impression de cet écrit; 3° est-il coupable d'avoir distribué cet écrit ?

Les jurés, après trois heures de délibération, ont donné la déclaration suivante, qui a été lue par M. la Coste, chef du juri :

Sur la première question, oui, à l'unanimité, Bouquot est coupable.

Sur la deuxième, oui, à l'unanimité, Babeuf est coupable.

Sur la troisième, oui, à l'unanimité, Beaupré est coupable.

Sur la quatrième, oui, à l'unanimité, Dufey est coupable des faits énoncés dans la première question; oui, de même à l'unanimité, sur les faits de la seconde.

Sur la cinquième, non, à l'unanimité, Zenowitz n'est pas coupable des faits contenus dans la première question; mais oui, à la même unanimité, il est coupable de ceux contenus dans la deuxième; non, à l'unanimité, de ceux contenus dans la troisième.

Les accusés étant rentrés, la déclaration leur a été lue. M. le procureur général requiert l'application de l'art. 1er de la loi du 12 novembre 1815; en conséquence la cour a condamné Bouquot, Babeuf, Beaupré, Dufey et Zenowitz à la déportation. Zenowitz a été dégradé de la légion d'honneur. Quelques journaux ont présenté Zenowitz comme un intrigant qui avait voulu envahir un nom et un rang dans la société : son avocat a établi que réellement il avait droit de prendre le nom de Zenowitz. Il est fâcheux qu'un homme qui a droit de porter un nom, ne sache pas en conserver la noblesse : plus un nom est grand, plus on a de devoirs à remplir.

Digitized by Google

— Le capitaine d'artillerie Vollée, arrêté au Havre, a été conduit dans la prison de l'Abbaye, comme coupable d'un vol de poudres appartenant au gouvernement : vol considérable ; il n'a pu soutenir l'idée d'un jugement ignominieux, et s'est tué dans sa prison d'un coup de couteau.

— L'affaire des patriotes de 1816 doit être portée devant la cour d'assises dans la seconde quinzaine de juin. Les *patriotes de* 1816! quel est ce nom étrange ? Les véritables patriotes de cette année doivent être de bons et fidèles sujets ; comment donc seraient-ils traduits devant une cour criminelle ? c'est que ces messieurs n'osaient pas s'intituler de leur sanglante année 1793 : voilà la véritable date du patriotisme de ces hommes. Puisqu'ils ne sont encore que des accusés, nous nous abstiendrons de nous prononcer plus fortement, et cependant nous pourrions nous appuyer de l'arrêt de mise en accusation qui, dirigée par M. le Bretin d'Aubigni, les a, le 7 de ce mois, renvoyés devant la cour d'assises. Ils sont au nombre de vingt-huit ; ils sont accusés d'avoir voulu attenter aux jours du roi et de la famille royale, et de vouloir détruire le gouvernement. Trois autres ont été renvoyés au tribunal de Châlons, huit sont mis hors de cour, faute de preuves suffisantes. Ceux que l'on accuse de cet infernal projet sont : un corroyeur, un écrivain public, un ciseleur, nommés Pleignier, Carbonneau, Tolleron. Vingt-deux autres sont regardés comme leurs complices. Ils offrent un singulier mélange de professions : la conjuration de Catilina ne contenait pas une plus étrange association. *Charles*, l'imprimeur, est en tête ; puis *Lefranc*, architecte ; la femme du sieur *Picard*, bottier ; *Desbaumes*, ex-garde du corps de Monsieur ; *Devin*, militaire en retraite ; *Ozeré* (Emmanuel), *Ozeré* (Henri), *Ozeré* (Jacques), tous trois écrivains publics ; *Sourdon*, poëte et chanteur du café Montansier ; *Desoubes-Delascaux*, ex-chef d'escadron de l'état-major, et renvoyé par M. le duc de Rochechouart ; *Gonneau*, ex-représentant de la chambre de Buonaparte ; *Bellaguet*, ex-employé du ministère de la guerre ; *Bonnassiez* fils, garçon bottier ; *Dietrich*,

Digitized by Google

tailleur; *Lebrun*, marchand de schals; *Bonnassiez* père, ancien perruquier; *Philippe*, commissionnaire de vins; *Warin*, étudiant; *Lascaux*, médecin; *Lejeune*, adjudant de l'ex-garde impériale; *Drouot*, marchand de vin; *Houzeau* dit *Ferdinand*, jardinier.

Les trois suivans sont prévenus d'avoir distribué un signe de ralliement non autorisé par le roi; ce sont: *Cartier*, chasseur de l'ex-garde impériale; *Garnier*, marchand de coton; et *Planson*, bijoutier.

M. Deseze, conseiller, sera le président de la cour d'assises; M. de Vaudeuvre remplira les fonctions du ministère public.

— Un particulier nommé Buffeton, de la commune de Sainte-Foi-les-Lyon, a été empoisonné par sa femme plus que sexagénaire: elle a été arrêtée le jour même. Jusqu'à cette époque, sa moralité avait été à l'abri du soupçon.

— La commission pour l'organisation de l'école polytechnique s'assemble fréquemment; M. le comte de la Place, pair de France, en est le président.

— MM. le marquis de Cubières et Heron de Villefosse ont été élus, par l'académie des sciences, associés libres.

— Les audiences publiques de Mgr. le chancelier, auront lieu à l'avenir le premier et le troisième jeudi de chaque mois. C'est le jeudi, 20 de ce mois, qu'il en donnera une.

— L'épizootie qui s'était manifestée dans le département du Cher a cessé entièrement, et le commerce des bestiaux est redevenu libre.

— M. le marquis de Jouffroi, auteur de la découverte des bateaux à vapeur, et possesseur d'un brevet d'invention, a fait construire, au château du Petit-Bercy, une diligence de la longueur d'une frégate; elle sera lancée à l'eau dans les fêtes du mariage de S. A. R. le duc de Berri. M. de Jouffroi multiplie ses chantiers sur nos différentes rivières, et le commerce jouira sous peu de cette belle invention, qui est véritablement française.

Digitized by Google

— L'entrée solennelle de Sa Majesté aura lieu le dimanche 16, à quatre heures du soir, par la barrière du Trône.

— On attend à chaque instant d'Angleterre LL. AA. les ducs d'Orléans et de Bourbon. S. A. Louise de Condé est débarquée à Calais.

— Une ordonnance du ministre d'état préfet de police, prescrit les mesures d'ordre à prendre, pour les processions de la Fête-Dieu, qui auront lieu à Paris le dimanche 16 juin et le suivant.

— Une ordonnance du Roi, en date du 5 juin, fixe la manière dont seront employés les cinq millions accordés au clergé. Un des grands objets de notre sollicitude, dit Sa Majesté, a toujours été de venir au secours du clergé, et de faire cesser la détresse affligeante où il se trouve réduit, particulièrement dans les campagnes. Un million est destiné à la création de mille bourses dans les séminaires, et à l'entretien des bâtimens. Les chanoines et les curés de seconde classe reçoivent 100 fr. de plus. Les vicaires, qui jusqu'à présent n'avaient pas de traitement, en auront un de 200 fr. Les congrégations, les prêtres âgés ou infirmes sont compris dans cet état de distribution.

— M. le comte de Blacas, ambassadeur du roi T. C., a été présenté au S. P., qui lui a donné des marques d'une affection particulière.

— Le char qui était sur l'arc de triomphe du Carrousel en a été enlevé, ainsi que les deux statues.

— Le roi est parti le 12 pour Fontainebleau.

— Les imprimeurs-libraires sont tenus de déposer les brevets qu'ils ont reçus de l'usurpateur, il leur en sera délivré au nom du roi.

EXTERIEUR.

Le pape vient de rétablir l'ancienne académie d'archéologie, qui avait été fondée par Benoît XIV.

— La reine de Portugal est morte au Brésil le

Digitized by Google

20 mars dernier; elle était âgée de 84 ans. Née le 17 décembre 1734, elle devint reine le 25 février 1786, et fut veuve le 25 mai suivant de don Pèdre, son oncle, qu'elle avait épousé.

— L'armée royale espagnole a défait totalement celle des insurgés du Pérou. Dans le Mexique, les deux partis se battent avec opiniâtreté et des succès divers. L'étendue du pays dans laquelle on se fait la guerre est cause qu'il n'y a point d'action décisive, mais toutes sont meurtrières.

— La banque de Londres, afin de subvenir aux fonds qu'elle prête au gouvernement, a délibéré de porter son capital à 14 millions de livres sterl., au lieu de 11 dont il est actuellement composé.

— Lord Stanhope a fait la motion, dans la chambre des pairs, qui l'a admise à l'unanimité, de présenter une adresse au prince régent, afin que des mesures soient prises pour parvenir à un système uniforme de poids et mesures. Il est intéressant de savoir où les Anglais prendront leur type : adopteront-ils la dix millionième partie de l'arc du méridien terrestre, comme nous l'avons fait ? cette mesure est constante, elle appartient à tous les peuples; et parce que nous avons reconnu une vérité les premiers, arriverait-il donc qu'ils la rejetteraient? On peut le craindre en voyant les discussions qui s'élèvent dans la chambre des communes, pour décider si le calcul décimal, que nous suivons, sera adopté à Londres dans la fabrication de la monnaie d'argent.

— La princesse Charlotte est sérieusement indisposée. Attaquée d'un gros rhume, elle surmonta son mal et se rendit à un concert, dans la crainte que son absence ne nuisit à la recette; elle s'est trouvée mal et a été forcée de se retirer. On l'a saignée deux fois.

— Les marbres d'Athènes apportés en Angleterre par lord Elgin, ont fait l'objet d'une discussion très-animée. M. Bankes demandait qu'il fut accordé 35 mille liv. sterl. pour faire cet achat, afin que les marbres fussent déposés au muséum britannique. Les opposans ont objecté que lord Elgin avait usé beaucoup trop grande-

Digitized by Google

ment du pouvoir que la Porte lui avait donné. M. Knight a prétendu que ces marbres, qui composent la majeure partie de la frise du Parthenon, ou temple de Minerve, et les metopes enlevés, n'étaient pas l'ouvrage de Phidias; il rapportait leur existence au temps d'Adrien, et leur exécution à des ouvriers dirigés par l'architecte Callicrates. Les célèbres Visconti et Canova ont prononcé que ces marbres appartenaient véritablement à Phidias; enfin, la motion de M. Bankes a passé à une majorité de 82 voix contre 30.

— Le 14 avril une insurrection des noirs a mis la Barbade dans le plus grand danger. Soixante plantations ont été incendiées par eux. Deux milles ont été tués sur le champ de bataille, et quatre cents faits prisonniers; déjà plusieurs chefs de la révolte ont été exécutés. Cet esprit d'insurrection vient de plusieurs motions imprudentes au moins, qui ont été faites dans le parlement. En effet, les négrophiles avaient sous les yeux les désastres de Saint-Domingue, ils en connaissaient les causes, et néanmoins ils risquent, non-seulement la perte de leurs colonies, mais ils envoient à la mort leurs concitoyens. Il est difficile de penser que l'imprudence seule puisse aller aussi loin N'était-il qu'un imprudent ce *Grégoire*, dont le cœur si humain ne pouvait supporter l'esclavage des noirs, et qui, sans sourciller, votait l'assassinat de son roi.

— Le feu a pris dans les bois qui couvrent les montagnes Bleues, dans la Pensylvanie, à 14 milles d'Eaton; il s'étend dans un espace de 20 à 30 milles.

ANNONCES.

Des moyens mis en usage par Henri IV pour s'assurer la couronne et pacifier la France; par Am. Pastoret, maître des requêtes. Deuxième édition. Prix: 1 fr. 50 cent. Chez Delaunay, au Palais-Royal.

L'Iliade, traduit de Dugard-Montbel.

Machiavel commenté par Buonaparte, chez Nicolle.

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE VENTADOUR, N.° 5.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1^er^ de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et sur-tout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Ventadour, n° 5, et non ailleurs.

POESIE.

LA VEILLÉE D'UN AMANT.

ÉLÉGIE.

O tendre Melvina, toi que mon cœur adore!
Es-tu donc aujourd'hui sourde à mes chants d'amour?
Durant toute la nuit les échos d'alentour
Ont redit les accens de ma lyre sonore.
Déjà la matinale Aurore
Dans l'Orient vermeil a devancé le jour,
Et répandu ses pleurs sur les trésors de Flore;
L'oiseau mélodieux célèbre son retour;
Seul ici je t'attends, tu ne viens pas encore....
N'entends-tu pas, tranquille au fond du vieux château,
Les cris des enfans du hameau
Dont retentit au loin l'écho de la vallée?

Digitized by Google

Et les bêlemens de l'agneau
Qui cherche au milieu du troupeau
Sa mère, que les chiens poursuivent harcelée?
Qui peut te retenir loin de l'amant aimé?
Ne saurais-tu quitter ta couche solitaire?
Ou plutôt ton Argus?.... Mais ce gardien sévère
Sommeille, par ma main dans la tour enfermé.
Ah! ne retarde plus l'heure qui m'est si chère!
Dans ce riant bosquet, sur un lit parfumé,
Le Plaisir, qui t'attend, près de l'Amour repose:
. . . . . .
Viens.... Que n'étais-tu près de moi
Quand dans l'ombre des nuits, cédant à mon ivresse,
Je chantais ces vers que pour toi
M'inspira le dieu du Permesse!
Aux accens de ma voix
Les Zéphirs inconstans retenaient leur haleine,
Le rossignol, ce doux chantre des bois,
Cessait de moduler son amoureuse peine.
Que de fois, suspendant ma lyre aux arbrisseaux,
J'appelai Melvina, cette amante adorée!
Que de fois ma voix égarée
Mêla ses sons plaintifs au murmure des eaux!
Impatient d'amour et brûlant de tendresse,
Plein de l'espoir heureux que ton cœur me donna,
Je t'appelais; mais, ô tristesse!
L'écho seul du vallon répondait: Melvina!!
Bientôt, comme une ombre souffrante,
Dans mon ennui mortel, à pas précipités,
Je parcourais ces beaux lieux attristés
Par l'absence de mon amante;
Ce bosquet où naguère, à tes genoux assis,
Tu m'enivrais de tes baisers de flamme;
Ces lieux où, d'un coup-d'œil qui pénétra mon ame,
Tu sus fixer mon choix, si long-temps indécis.
Et quelquefois encor, les yeux remplis de larmes,
Vers le séjour obscur où tu dors loin de moi,

Digitized by Google

Je jetais un regard où se peignaient l'effroi,
La crainte, le dépit, les cruelles alarmes.
. . . . . .
. . . . . .
Pour moi, sans Melvina, serait-il de beaux jours?
Dans un long amas d'infortunes,
Quand de mes feux un autre usurperait le prix,
Je verrais s'écouler mes heures importunes,
Et ne survivrais pas à mes amours trahis.
. . . . . .
. . . . . .
Souviens-toi, Melvina, de l'heure fortunée
Où, loin des yeux jaloux, sous l'arbre des amours,
Tu fis, de mille fleurs par mes mains couronnée,
Le serment solennel d'être à moi pour toujours.
. . . . . .
. . . . . .
Incertaine, éplorée, et toujours séduisante,
Alors tu m'enlaçais de tes bras amoureux.
O Melvina! disais-je, éperdu mais heureux,
Jure d'éterniser cette union charmante,
De n'être jamais inconstante!....
Et dans ces momens pleins d'attraits,
En levant tes beaux yeux, où l'amour étincelle,
Soudain tu répondis, et plus tendre et plus belle:
O mon ami! jamais! jamais!
Adieu donc, Melvina, je retourne au village;
Dors en paix sous ces vieux créneaux
Qui de la main du temps ont ressenti l'outrage,
Et dont l'aspect sinistre alarme les oiseaux,
Hôtes légers de ce bocage.
Demain, quand la brise du soir
Rafraîchira la fleur que le jour a flétrie,
Guidé par mon amour, je reviendrai m'asseoir
Au bord du clair ruisseau qui baigne la prairie:
Heureux si Melvina, troublant ma rêverie,
Vient combler mon espoir!

Auguste Mouflé.

Digitized by Google

TRADUCTION LIBRE

De la 12e Ode d'Horace, livre 1er :

Tu ne quæsieris scire nefas.

Ami, ne cherche point à déchirer le voile
Dont les Dieux bienfaisans nous cachent l'avenir;
Nul mortel n'y parvient, et nul art ne dévoile
Quel est l'instant fatal qui doit nous désunir.
Nous soumettre au destin voilà notre partage,
Soit que de nos hivers nous voyons le dernier,
Ou que de jours plus longs ils nous laissent l'usage.
Sois sage : à ton Falerne, ami, point de quartier.
Ne donne à tes désirs qu'une courte carrière;
Mais, hélas! en discours nous perdons les instans;
L'heure qui va venir peut-être est la dernière
Dont nous pourrons user : saisissons les momens.
Tout le reste est peu sûr ; et c'est pure folie
De mettre au lendemain à jouir de la vie.

R. *

* Tous les articles ayant la lettre R appartiennent au rédacteur.

ALEXIS ET LE ROSSIGNOL.

IDYLLE.

Aimable rossignol, que ta plainte est touchante!
Que j'aime tes charmans accords,
Lorsque les échos de ces bords
Portent jusqu'à mon cœur ta voix attendrissante!
Tu soupires, gémis : ta compagne est absente :
Je languis comme toi. Sous ces ormeaux naissans,
Par mes cris j'appelle ma mère ;
Mais, ô ciel! elle habite une terre étrangère,
Et je ne puis jouir de ses embrassemens!....
Que je mêle à ta voix mes longs gémissemens;

Digitized by Google

Confondons nos regrets et nos peines cruelles.
Que dis-je, hélas! plus heureux qu'Alexis,
Petit oiseau, tu peux, en déployant tes ailes,
Aller revoir l'objet de tes ennuis.
Si comme toi, loin de ces verts bocages
Je pouvais m'envoler; ô paisibles ruisseaux,
Fleurs du vallon, agréables ombrages,
Vous n'entendriez plus le récit de mes maux!
Loin de vous confier ma douleur solitaire,
J'aurais déjà volé sur le sein de ma mère.

P. Albert.

ÉNIGME.

Je suis une beauté dont l'extrême inconstance
Change, suivant les lieux, de visages divers:
Rien n'est si passager dans ce grand univers.
Les plus voluptueux recherchent ma présence
Parmi les prés fleuris et les ombrages verts.
La chaleur des étés et le froids des hivers,
Me font également sentir leur violence.
Je fais autant de maux que je cause de biens.
Quand on veut me forcer je détruis mes liens,
Et je remplis d'effroi tous les lieux où je passe.
De mes charmes puissans les princes amoureux,
Avec de longs travaux me conduisent chez eux;
Mais pour eux quelquefois je me montre de glace.

LOGOGRIPHE.

Tout mortel en naissant, par céleste influence,
Tient plus ou moins de mon essence.
Celui qui m'étudie avec discernement,
Peut appliquer à tout un bon raisonnement.
Cher lecteur, onze pieds forment mon existence.
D'abord j'offre l'extrémité
Dont le globe terrestre est toujours limité;

Digitized by Google

L'endroit où Robinson faisait sa résidence ;
La règle que l'on doit suivre avec confiance ;
Ce grand-prêtre des juifs qui, quoique fort pieux,
Fit périr ses enfans et périt après eux :
Juste punition du trop de complaisance
Qu'il avait pour leurs mœurs, dès leur plus tendre enfance ;
Le travail d'un reptile ; un produit de la mer,
Qui, si l'on en prend trop, a le goût fort amer.
Je présente une fleur symbole d'innocence,
D'une odeur agréable, et l'amour de la France.
En trois lettres je donne une divinité
Mère de Jupiter, admirable en beauté ;
Un poisson délicat connu par l'excellence ;
Ce qui peint au-dehors les mouvemens du cœur ;
Un fleuve d'Italie ; une sale liqueur ;
La qualité qui manque à l'homme sans naissance ;
Le nom d'une beauté qui, composé du grec,
Rappelle la sagesse, inspire le respect.
J'ai ce que dans l'hiver on caresse souvent ;
Je suis multiplié chez les gens de finance.
Fêté par l'artisan ;
Propre à la consonnance.
Je suis aussi ce grand héros
Vainqueur d'OEnomaüs aux courses des charriots ;
Pronom ; oiseau jasant avec aisance ;
Nymphe, et deux fois rivière en France ;
Souverain des Persans, héroïne en chanson.
Rassemblez-moi, je suis de toute nation.

Mots de l'*Enigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'Enigme est *Ver à soie*. Celui du Logogriphe est *Cordelier*, où se trouve Or, Corde, Elie, Lie, Code, Ode, Ordre. Le mot de la Charade est *Même*, pronom, et adverbe.

Digitized by Google

D'ALEXANDRE ET DE CÉSAR.

L'antiquité a produit deux hommes que la grandeur de leurs exploits militaires a placés à la tête des rois et des conquérans. Lorsque l'on parle d'eux, l'admiration est à son comble, parce qu'on ne voit rien d'aussi vaste que leurs desseins, et d'aussi étonnans que leurs succès. Pénétrés tous deux de ce rayon divin qu'on nomme génie, l'imagination a peine à les suivre dans leur marche vers le but qu'ils se sont proposé. Celui d'Alexandre est d'un soldat qui cherche la gloire, celui de César d'un ambitieux qui cherche le souverain pouvoir; la gloire ne lui était pas indifférente, mais il la considérait comme un moyen, et non pas comme fin (1).

Le premier était né pour dominer, l'autre en avait la passion. Supérieur à tout ce qu'il y avait à Rome de plus distingué, il crut qu'il n'y avait que le titre de roi qui pût le montrer avec un éclat convenable. Pour se faire un nom fameux, l'un n'eut qu'à vaincre;

(1) La différence d'état en met une dans l'ambition. Roi, celle d'Alexandre ne pouvait être que d'illustrer son nom; sujet d'une république, celle de César devait tendre à l'usurpation du pouvoir. Ces deux personnages étonnans, peut-être également grands, ont dû employer des moyens différens pour parvenir à un but qui n'était pas le même. César avait bien plus de difficultés à vaincre pour arriver à son but qu'Alexandre, mais cela n'empêche pas que la différence morale de ces moyens doit en établir une grande entre ces deux hommes. Ceux employés par César, pour asservir son pays, mettent un furieux contrepoids dans la balance où sont pésés ses faits mémorables. On n'aperçoit les belles actions de César qu'au travers du voile funèbre dont il couvrit la république, et ce crêpe sanglant diminue d'autant la mâle lumière qui s'échappe des rayons éclatans de son auréole.

La gloire d'Alexandre est aussi pure que puisse l'être celle d'un conquérant; ses motifs sont plus beaux, quoique répréhensibles, et l'on est vivement frappé de l'éclat de ses actions qui donne à l'homme une haute idée de lui-même, en lui faisant voir l'étendue de ce qu'il peut entreprendre.

Digitized by Google

l'autre à vaincre et à corrompre. Une politique habile assura au premier la jouissance de ses conquêtes, le second perdit le fruit des siennes pour n'avoir pas assez osé (1). Il fallait César pour mettre ses affaires où elles étaient après la défaite des enfans de Pompée, mais il fallait Alexandre pour porter le diadême. Le caractère de l'un est plus réfléchi, et convient admirablement à sa position. Avant qu'il se déclare ouvertement, celui d'Alexandre est plus décidé, et c'est celui que devait avoir César pour achever ses entreprises. L'un est grand, généreux, magnanime; l'autre a les mêmes qualités, mais il en abuse et les pervertit. Alexandre est le premier roi de la terre, César est le plus mauvais citoyen de sa république. L'un relève sans cesse le nom des Grecs et des Macédoniens; l'autre cherche à rabaisser celui des Romains, et à les dégrader au point de pouvoir supporter un maître. Toutes les qualités de l'un paraissent appartenir à son grand cœur; chez César on ne sait si on doit les attribuer à son cœur ou à sa politique. L'un récompense quand il donne, l'autre avilit quand on accepte. Alexandre poursuit vigou-

(2) Il y a beaucoup d'incertitude dans la conduite de César, dans ses derniers momens. Il ne sait comment s'y prendre pour se faire proclamer roi, et il paraît beaucoup au-dessous de lui dans les petits moyens qu'il emploie pour en venir à ce point. Il se fait bien présenter le diadême par Antoine, mais l'improbation du peuple le force de fouler aux pieds ce signe de la royauté, lorsqu'il brûlait de l'impatient désir d'en orner sa tête. C'était par un coup d'éclat que César devait se rendre le maître, seul moyen qui convenait à son grand caractère. L'opposition qu'il trouvait dans le peuple ne venait que de sa politique faible et indécise, qui ne dénotait plus qu'un homme ordinaire. Mais s'il eut parlé, s'il eut expliqué solennellement sa volonté au peuple, et si ses discours eussent été appuyés des moyens que le dictatorat lui fournissait pour réussir, Rome eut passé sous le joug. Ce qui rend ceci plus certain, c'est que les Romains, avilis depuis long-temps, n'avaient plus pour la royauté cette horreur des premiers temps; et la preuve en est dans l'indifférence qu'ils témoignèrent lorsqu'ils virent l'heureux Auguste se ceindre le front de l'ornement royal, dont l'effréné désir avait causé la perte de son aïeul.

Digitized by Google

reusement ses entreprises, et lorsque César a tout fait, et qu'il ne lui reste plus qu'à manifester ses volontés, il hésite et ne paraît plus César. Le génie d'Alexandre est toujours le même, et celui de César paraît baisser quand il approche du but qu'un seul effort va lui faire atteindre. L'un ne veut pas d'une victoire qu'on croirait due aux ombres de la nuit, et c'est dans la nuit que César intrigue et prépare les petits moyens qui doivent établir sa domination. Enfin, pour rendre son nom mémorable aux races futures, l'un n'eut qu'à teindre son fer d'un sang étranger; l'autre dût en frapper l'étranger et sa patrie; il servit Rome contre les Gaulois, et immola Rome à son ambition (1). Voici de quoi achever ce tableau. A la mort d'Alexandre, les peuples vaincus mêlent leurs larmes à celles de ses soldats; à l'assassinat de César, le peuple romain reste indifférent, et il ne montre quelque regret de sa perte qu'à l'ouverture de son testament, où il lui lègue des sommes considérables.

FRANÇOIS Ier ET Mme DE CHATEAUBRIAND;

Par Mme A. Gottis. Orné de deux jolies gravures. Chez Eymery et Delaunay.

(Ier article)

Il y a peu de mois que madame de Genlis a mis en roman le règne de Charles VIII, et celui de Louis XII. Elle commença son ouvrage à la mort de Louis XI,

(1) Depuis dix-huit siècles, les noms de ces deux personnages sont toujours cités ensemble, et regardés comme dignes d'une égale admiration. Je ne crois pas cependant qu'à la place l'un de l'autre, ils eussent fait d'aussi grandes choses que dans la position où ils se sont trouvés. Alexandre aurait bien pu porter le nom romain jusqu'à l'extrémité des Gaules, mais il aurait été le jouet du triumvirat, et sa fortune l'aurait abandonné bien avant le passage du Rubicon. Si César eut été le fils de Philippe, jamais

Digitized by Google

et orna de son coloris quelques pages de Daniel et de Mézerai. Mme Gottis semble s'être chargée de continuer ce travestissement. Elle suit les derniers erremens de Mme de Genlis, et l'ouvrage commence à la mort de Louis XII, à l'avénement de François Ier au trône. Le marquis de Mascarille, pour plaire à deux belles dames, voulait mettre l'histoire Romaine en madrigaux; de nos jours, deux illustres dames, pour amuser le public, ont entrepris de mettre l'histoire de France en Romans. On ne peut plus nous reprocher d'ignorer notre propre histoire. La crainte de l'ennui nous avait inspiré pour tant de chroniques savantes, de compilations laborieuses, une horreur contre laquelle luttait en vain notre patriotisme. Mais grâce à l'heureux stratagême des écrivains du 19e siècle, l'agrément est venu nous ouvrir mille routes vers la science. L'écolier fuyant son maître qui le poursuit un *Lacretelle* à la main, et croyant échapper au savant volume en se réfugiant aux théâtres du boulevart, retrouve sur les planches, les héros qui lui ont fait fuir les bancs du collége. Il assiste avec plaisir aux batailles, dont le récit ne lui inspirait que du dégoût; il voit combattre le maréchal de Luxembourg, le maréchal de Saxe en personne, et un seul geste de *Fresnoy* ou de *Tautin* lui sert plus que la prose de l'éloquent professeur. Jette-t-il les yeux sur les enseignes, il y voit encore de l'histoire de France; ouvre-t-il un roman nouveau pour se délasser de Salluste et de Tite-Live, il y trouve, ou *Jeanne de France*, ou *François Ier*. L'histoire le poursuit par-tout, et les enseignes, les mélodrames, les romans de Me de Genlis et de Me Gottis, lui font faire connaissance avec des gens qu'il n'aurait peut-être jamais connus de sa vie. Dans la disette où nous sommes d'historiens, les romans historiques sont notre ressource contre l'ignorance.

---

le Gange n'eût été traversé par les Grecs et les Macédoniens. Il fallait la jeunesse de l'un et la maturité de l'autre, pour arriver au point d'où on les examine. L'ambition de César était la royauté, et s'il eut été à la place d'Alexandre, ses désirs eussent été satisfaits, et l'Asie n'eut point été troublée.

Digitized by Google

Puisque nous ne pouvons pas lire MM. *Michaud*, *Lacretelle*, *Alphonse Beauchamp*, *Sarrasin*, etc., etc., ne décourageons pas ceux qui revêtent d'une forme agréable des récits, qui, sous la plume de ces messieurs, ont une si triste réalité. Les romans historiques, dit-on, altèrent les faits; mais encore tire-t-on de leur lecture quelque chose de plus que de ces longues histoires que l'on ne veut pas lire. La morale nue ne se fait point accueillir des hommes; il faut donc qu'elle emprunte le secours de l'apologue. La science fait peur, le mensonge plaît; amusons-nous, étudie qui pourra. Ainsi l'on fera dorénavant son cours d'histoire au boulevart, le long des rues, et le soir en cherchant à s'endormir. Les français savent tout aujourd'hui. Mézerai, Daniel, Véli, Lacretelle même, ont pour rivaux préférés MM. Pixérécourt, Caignez, Théaulon, Dartois, etc., etc., et deux belles dames, puisqu'une nouvelle héroïne vient joindre deux volumes in-12 aux nombreuses troupes de cette croisade romantique. C'est, n'en doutons pas, à cette ligue, que le 19e siècle doit cette supériorité de lumières dont le *Constitutionnel* et M. Azaïs voudraient seuls se faire honneur. Mme Gottis, venue la dernière, n'en a pas moins de droits à la reconnaissance de la génération actuelle. Ceux qui n'ont pas vu jouer Françoise de Foix, à l'Opéra-Comique, pourront trouver son roman nouveau; et tout enfin, jusqu'au titre, paraîtra neuf à ceux qui ne connaissent pas encore le nom de Châteaubriand.

Le roman de Mme Gottis commence donc à la mort de Louis XII, arrivée le 1er janvier 1515. En faisant l'éloge de ce prince, l'auteur dit : « Que lui seul, » jusqu'à ce jour, avait su réprimer l'orgueil des grands, » et mettre leurs malheureux vassaux, en les couvrant » de l'autorité royale, à l'abri des vexations dont ils » les accablaient. » Si Mme Gottis n'avait pas voulu faire un roman; je me permettrais, avec tout le respect que l'on doit aux dames, de relever ici une forte erreur, car Louis XI, avant Louis XII, avait *abaissé l'orgueil des grands et mis leurs vassaux à l'abri de leurs vexations;* c'est avec l'établissement des postes, le seul endroit par lequel il trouve grâce devant Vol-

Digitized by Google

taire, qu'on croirait tenté de lui pardonner sa tyrannie en faveur du choix de ses victimes.

Mme Gottis nous fait d'abord connaître en peu de mots les personnages qui doivent figurer dans ses tableaux : « La timide Claude, fille de Louis XII, » femme de François Ier, dépourvue de cet aimable » abandon qui enchaîne un époux, et qui bien souvent » tient lieu de tendresse...; » Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, mère du prince exerçant déjà à la cour cet ascendant qui devait produire un jour la perte du connétable de Bourbon; l'aimable Marguerite de Valois, depuis reine de Navarre, si connue par ses contes que La Fontaine a imités, et que son frère appelait *la Marguerite des Marguerites.*

La belle Françoise de Foix, fille de Phébus de Foix, sœur du vaillant Lautrec et de Lescun, connu sous le nom de maréchal de Foix, aurait fait le plus bel ornement de cette cour où François Ier avait introduit les dames, lui qui disait *qu'une cour sans femmes était un printemps sans roses;* mais unie depuis l'âge de douze ans au comte de Châteaubriand, mari jaloux s'il en fut jamais, elle vivait dans la solitude où son époux la tenait enterrée. Il avait offert de l'épouser *sans dot:* la famille de Françoise, sachant apprécier autant qu'Harpagon cet offre si rare, ne manqua pas de sacrifier à l'inestimable avantage de *sans dot*, le bonheur de sa jeune victime. Elle donna la main sans trop savoir ce qu'elle donnait; car, « quant à son cœur, » dit Mme Gottis, elle ignorait encore si la nature » lui en avait fait don. » L'auteur a voulu dire, sans doute, elle ignorait encore si la nature lui en avait donné un.

Si elle ne le savait pas encore, elle devait l'apprendre un jour d'une manière bien fatale. En attendant, elle était presque aussi bonne épouse que Jeanne de France; « elle ne voyait dans la tyrannie que son mari exer- » çait envers elle, qu'un excès de tendresse. » Preuve convaincante que les extrêmes se touchent. En vain François Ier engage-t-il le comte de Chateaubriand à conduire sa femme à la cour; en vain lui déclare-t-il

Digitized by Google

qu'il l'a nommée une des dames qui composent la cour de sa sœur Marguerite ; cet époux intraitable, en proie à toutes les fureurs de la plus sombre jalousie, résiste aux prières, aux instances du roi. François n'a vu que deux fois la belle comtesse, aux nôces de Louis XII avec Marie d'Angleterre, et aux siennes avec la *timide Claude*. Le souvenir de la comtesse de Chateaubriand le poursuit sans cesse, et il aurait voulu qu'elle ne sortît pas plus de son palais que de son cœur. La fortune, qui semble être d'intelligence avec les amans, procure bientôt à François ce que le despotisme conjugal du comte de Chateaubriand lui refuse. La vertueuse Françoise, secondant elle-même les vues de son farouche époux, se complaît dans sa retraite, et ne se figure pas encore de plus grand plaisir que celui d'élever la jeune Aloïse, sa fille : elle n'a pas plus de goût pour la cour que son mari ne désire qu'elle en ait. Il ne fallait rien moins qu'un motif irrésistible pour la forcer à revenir dans un séjour si dangereux. Le brave Lautrec, son frère, par suite d'une affaire avec Descars, créature de Bonnivet, qui avait insulté Lescun, se trouve, par la perfidie de ses ennemis, menacé de perdre l'honneur et la vie. Sa tête est mise à prix ; on a prévenu le roi contre lui ; il n'a plus d'espoir que dans sa sœur ; il la supplie d'aller implorer la clémence de François Ier. Chateaubriand, après avoir fait la grimace à la proposition de conduire sa femme à la cour ; touché du pressant danger de son beau-frère, y consent enfin. « Hélas ! je ne puis résister » à ses prières, s'écrie-t-il ; regardez-là, Lautrec ; voyez, » voyez quels tourmens sa beauté me prépare ! qui pour» rait la voir sans être ému ? elle n'a qu'à paraître, » qu'à faire entendre cette voix qui porte le trouble au » fond des cœurs ; non, il est impossible de lui rien re» fuser : votre grâce est écrite en ses yeux. Allez, Fran» çoise, allez sauver un frère chéri : moi seul, moi » seul je serai malheureux. » Il se rassure ensuite en pensant que Françoise est mère, et qu'elle ne pourra jamais devenir une mère coupable. Ou M. de Chateaubriand se trompait fort dans ses conjectures, ou bien les mères du seizième siècle ne ressemblaient guère à leurs

Digitized by Google

petites-filles. Lautrec, pour le tranquilliser entièrement, va chercher Aloïse, et, en la présentant à sa mère, il lui fait prêter serment de fidélité au père de sa fille. Elle jure, et s'écrie, en s'adressant à Aloïse, qui est encore en nourrice et ne doit guère l'entendre : « Serait-il pos-» sible, grand Dieu ! que tu cessasses d'être l'objet le » plus cher à mon cœur ! toi, toi ma fille, doux présent » que je reçus de la bonté du ciel ! » Qui croirait, après un serment si solennel, qu'elle dit ensuite en partant : « Rapporterai-je d'une cour trompeuse un cœur inno-» cent et pur ? » Quoi ! elle met déjà en doute ce qu'elle vient de jurer avec tant d'appareil ! Quoiqu'il en soit de cette contradiction un peu prompte, et dont on ne peut donner d'autre excuse que l'extrême légèreté de son sexe, elle arrive à la cour ; elle y est nommée *la belle des belles* par le connétable de Bourbon ; excite l'admiration des hommes et la jalousie des femmes ; assiste aux fêtes célébrées à l'occasion de la naissance de l'héritier du trône. Au tournois, au bal, par-tout enfin, elle attire tous les regards, et sur-tout ceux du prince. Elle parle de son frère au roi, qui ordonne que le conseil s'assemble pour entendre sa défense. Bayard et Bourbon parlent en sa faveur, et le font triompher de la haine de Bonnivet. Lautrec est absous, et François Ier lui rend sa confiance et son amitié Pour gage de leur réconciliation, il lui fait présent de son épée. Lautrec revient vers sa sœur, qui est au comble de la joie. La vue de l'épée du roi dans les mains de son frère, ne produit pas sur elle un si funeste effet que l'aspect de l'épée du Cid entre celles de don Sanche, sur Chimène. Françoise, dans son ivresse, ose approcher de sa bouche ce *fer sacré*, ce *glaive chéri*, comme elle l'appelle, et cela devant son frère, qui lui a fait prêter lui-même le serment de fidélité conjugale. Mais Lautrec lui doit la vie, et ne songe pas d'abord à lui faire des reproches ; il n'a que des remercîmens à lui adresser : l'excès de sa joie l'empêche d'appercevoir le trouble de sa sœur. Bientôt il se trouve seul avec elle, et, après lui avoir rapporté les paroles du monarque, qui l'a chargé de le rappeler au souvenir de Mme de Chateaubriand, il lui

Digitized by Google

dit : Françoise, rappelez-vous vos sermens ! et elle répond en tremblant : Je ne les ai point oubliés. Elle ment un peu en parlant ainsi ; mais on sait que l'amour nous rend menteurs. Celui de Françoise fait tous les jours de nouveaux progrès. Qu'on juge de la nature de sa passion par la comparaison suivante :

« Lorsque par un beau jour, nos sens fatigués d'une » chaleur brûlante, demandent avec avidité un vent » *frais* pour les *rafraîchir*, comme nous respirons » avec délices l'odeur suave de la reine des fleurs, » du *tendre* réseda et de l'humble violette ! l'air em- » baumé semble former un léger nuage autour de » nous. Cet air si doux nous rend plus sensibles, *plus* » *tendres*, plus disposés à aimer. Enivrés, *nous ou-* » *blions qu'il est des exhalaisons malfaisantes qui* » *causent la mort.* De même une ame qui n'avait « jamais aimé, s'abandonne plus facilement à l'enthou- » siasme que lui inspirent les vertus dont elle orne » l'objet de sa prédilection ; sans défiance elle se laisse » asservir ; ignorant le danger, elle y court aveuglé- » ment ; bientôt le calme heureux dont elle jouissait » se dissipe ; elle aperçoit l'illusion qui l'égare, les maux » qui en résulteront.... il n'est plus temps ! »

Je n'ose rien ajouter à un pareil morceau ; je ne pourrais jamais atteindre à cette pompe, à ce *vague* du style romantique ; et je renvoie le reste de l'analyse de ce roman à un second article, pour laisser mes lecteurs se livrer au charme de cette comparaison sentimentale.

T.

LES DEUX FOLIES.

Je suis bien à plaindre, s'écriait Adolphe Morange, les coudes appuyés sur une table et la tête cachée dans ses mains ! très à plaindre, en effet, reprit Adrienne Sésac, qui entrait en ce moment chez son cousin ; vous êtes affligé de vingt-cinq ans ; vous avez une figure

Digitized by Google

agréable, une tournure distinguée, cinquante mille livres de rentes ; idole des femmes, vous ne rencontrez point de cruelles..... — Eh ! voilà sur-tout ce qui me désespère. — Certes, la plainte est étrange ! — J'aurais donné tout au monde pour aimer d'amour une ingrate. — Consolez-vous, avec le temps cela viendra. — Oh ! vous verrez que non, la fatalité de mon étoile s'y oppose ; j'aurai toujours le malheur d'être heureux. Je vais vous en fournir la preuve : vous connaissez Sophie l'Escourt ? — Beaucoup. — A-la-fois belle et jolie, vive, spirituelle, parée de tous les talens et de toutes les grâces, elle attire sans cesse mille amans sur ses pas ; mais ils se sont en vain disputé l'honneur de l'arracher à son veuvage ; aucun d'eux n'a pu vaincre sa froideur. J'entendis parler de l'indifférence de Sophie. Trouver une femme que rien ne peut toucher, quel trésor ! Je me fais présenter chez elle ; je subis le sort commun aux hommes qui l'approchent, j'en deviens amoureux. Pendant un mois, je cherchai inutilement l'occasion d'entretenir Mme l'Escourt de ma tendresse ; je ne la voyais qu'au milieu d'un cercle nombreux, et comment me flatter de me faire comprendre par mes regards, par mes soins ! Le plus souvent, elle ne prenait pas garde à moi. L'inquiétude, la jalousie dévoraient mon cœur ; le jour, la nuit, je n'avais pas un instant de repos : c'était charmant. J'arrive avant-hier chez elle, quelques momens avant l'heure où l'on s'y réunit ; le hazard permet qu'on me laisse entrer. Seul avec Sophie, je profite de cette circonstance favorable pour lui déclarer ma passion ; elle en écoute l'aveu sans montrer l'émotion la plus légère, et comme une personne accoutumée à de semblables hommages. Je m'exprime avec plus de feu : elle reste dans un calme parfait ; seulement un sourire effleure ses lèvres ; je le prends pour celui du dédain. On annonce un de mes rivaux ; Sophie l'accueille avec plus de bienveillance que de coutume. Me voilà certain d'être méprisé ; mon amour-propre en souffre, mon amour s'en accroît : je sors furieux de chez Mme l'Escourt. Revenu chez moi, je m'enferme et je compose des vers faits pour attendrir la beauté la plus

Digitized by Google

rebelle ; je les envoie à Sophie : point de réponse. J'en compose de nouveaux. Oh ! pour le coup j'ai pleuré, là, réellement pleuré en les faisant ; aussi ils étaient délicieux. Je croyais qu'ils auraient le même sort que les premiers : je me trompais ; ils n'ont que trop bien réussi !

Adolphe se tait, soupire, et, de l'air le plus déconcerté, présente à sa cousine un billet que Mme de l'Escourt vient de lui envoyer.

Adrienne se détourne pour rire, ensuite elle prend le billet et lit :

« Non, mon cœur n'est point insensible ; si je n'ai » pas encore aimé, c'est que seul vous pouviez me » plaire. Le premier moment où je vous ai vu décida » de mon sort. Il m'est doux de vous faire un aveu que » notre situation mutuelle autorise ; le retarder serait » de la coquetterie, et cet art méprisable est étranger » à mon caractère. »

Je n'aurais jamais imaginé que l'aimable veuve fût capable de s'exprimer d'une manière aussi tendre, reprit Adrienne. — Vraiment, c'est fait pour moi, répliqua Morange ; maintenant, ajouta-t-il, concevez-vous ma position ? — Parfaitement. — A ma place, comment agiriez-vous ? — J'irais sur-le-champ me jeter aux pieds de ma Sophie, pour la prier d'unir le plutôt possible son sort au mien. — A votre avis, je n'ai que ce parti à prendre ? — Assurément. — Il est..... — Terrible, j'en conviens ; épouser une femme jeune, jolie, aimable, vertueuse, riche, et qui vous aime !..... Cet hymen me désole. — Vous n'êtes donc point amoureux de Mme de l'Escourt ? — Je l'aimais éperdûment ce matin ; je m'attendais à rencontrer de grands obstacles au succès de ma flamme ; mes plans sont dérangés ; plus d'avenir pour moi ; je rentre dans la foule.

Morange parcourait avec agitation la chambre, en répétant, *plus d'avenir !* Adrienne, croyant qu'il avait perdu la tête, ne put se défendre d'un mouvement d'effroi. Je vous parais bizarre, dit-il à sa cousine ; cependant, l'état où vous me voyez est l'effet du plus noble désir. Ecoutez : J'idolâtre la gloire littéraire ;

Digitized by Google

celle-là ne coûte rien aux autres et nous assure une éternelle renommée. J'ai fait d'excellentes études; je me suis nourri de la lecture des poëtes anciens et modernes; je suis principalement enthousiaste du génie de Pétrarque. Ah! que j'envie le sort de ce poëte admirable; et sa Laure! combien de droits n'a-t-elle pas à la reconnaissance des siècles. Si j'eusse gémi sous le poids d'un amour infortuné, oui, je le sens, je me serais égalé à Pétrarque; peut-être même l'aurais-je surpassé; car j'ai dans le cœur un foyer brûlant d'amour! Eh! bien, reprit Adrienne, chantez vos plaisirs, votre bonheur; c'est une façon assez douce d'acquérir de la célébrité. — Oh! vous en parlez fort à votre aise; indépendamment de ce que le bonheur n'offre qu'une situation à retracer, il n'intéresse personne. Ne vous souvient-il pas du conseil que Voltaire adresse aux amans heureux? Pensez-vous que le public goûterait beaucoup de charmes à lire les vers d'un poëte qui vanterait continuellement les attraits, la tendresse, les vertus de sa femme? Cela serait horriblement monotone: d'ailleurs, ne nous abusons point; il faut avoir souffert pour enfanter de belles choses; la nature ne donne pas ses faveurs, elle les vend et dit à l'homme de génie: *Sois illustre, mais sois malheureux* (1). La fortune m'a comblé de ses dons, je jouis de l'indépendance, je ne manque pas d'amis; l'amour en troublant mon repos pouvait m'ouvrir une brillante carrière. Vaine espérance! Possesseur d'un revenu considérable, adoré de ma femme, me voilà condamné à vivre au sein de l'opulence, de l'oisiveté et de l'ennui: pas le moindre chagrin, pas la moindre inquiétude ne viendra réveiller mon imagination assoupie; je végéterai comme les plantes, et quand j'aurai cessé d'être, on ne saura pas si j'ai vécu. — Vous deviendrez père de famille, vous revivrez dans vos enfans. — Je ne leur laisserai que des richesses. — Vous leur laisserez aussi l'exemple de vos mœurs et le souvenir des bonnes actions que

(1) Diderot.

Digitized by Google

vous aurez faites; n'est-ce pas tout ? — C'est bien quelque chose, mais j'avais une ambition plus relevée; enfin, je vous l'avouerai, ceci me désespère.

Une autre personne qu'Adrienne aurait ri de l'étrange douleur de Morange; mais Mme Sésac était la bonté même : le malheur imaginaire de son cousin l'affligea, parce qu'elle craignait que l'espèce de délire qui le causait ne lui préparât de véritables maux. Elle se fit la plus triste image d'un hymen entrepris sous de semblables auspices. Morange, époux infidèle, ne pouvait-il pas tomber dans les filets d'une intrigante, qui, caressant sa manie, disposerait de ses biens comme de son cœur. Remplie de cette idée, Adrienne demanda à son cousin s'il avait déjà vu de l'écriture de Sophie. — Non, répondit-il. En ce cas, reprit Mme Sésac, mon soupçon n'est pas dénué de fondement. — Quel soupçon ? — Plus j'y réfléchis, plus je me persuade que cette lettre n'est point de Mme de l'Escourt. De bonne foi, peut-on imaginer qu'une femme, objet de tant de vœux, accueille les vôtres avec cette promptitude; en supposant que vous lui ayez inspiré de l'amour, ce que je suis loin de regarder comme certain, elle aurait balancé à vous le dire. — Ce billet !.... — Est de quelqu'un qui aura voulu vous jouer un tour. — Je parviendrai bientôt à m'en éclaircir; je vais aller chez Mme de l'Escourt. — Y chercher une explication ? — Sans doute. — Gardez-vous en bien. — Pourquoi ? — Vous vous rendriez coupable d'une de ces gaucheries que les femmes pardonnent difficilement; si le billet vient de Sophie, vos doutes l'accuseraient en quelque sorte d'imprudence; dans le cas contraire, votre confiance sera prise pour l'effet d'une vanité intolérable : vous apprêterez à rire à vos rivaux, et vous deviendrez la fable de la ville. — Je ne puis pourtant tarder à témoigner ma gratitude à Mme de l'Escourt. — Vous persistez donc à croire que c'est elle qui vous écrit. — Mais..... je le crois. — En vérité les hommes ont un grand fond d'orgueil.

Après cette exclamation, Mme Sésac sortit, laissant Adolphe en proie à la plus étrange incertitude. Deux

Digitized by Google

heures s'étaient écoulées, et il se consultait encore sur la conduite qu'il devait tenir, sans savoir à quoi se résoudre, lorsque Adrienne rentra un papier à la main. Jugez si j'avais raison, dit-elle à son cousin, voilà de l'écriture de Mme de l'Escourt; comparez-la avec celle de la lettre, objet de notre discussion.

Morange lut alors un billet par lequel la jeune veuve acceptait l'invitation que lui faisait Mme de Sésac, de venir la retrouver le même soir, dans sa loge à l'Opéra, où l'on représentait un ouvrage nouveau; ensuite il dit à sa cousine : Vous avez une rare pénétration; sans vous, quel rôle ridicule j'aurais fait. Mais je découvrirai l'auteur de cette insolente plaisanterie, et j'en tirerai vengeance. — Un duel, grand Dieu! y pensez-vous sérieusement? — Très-sérieusement. — Calmez-vous, la colère n'est propre qu'à vous faire agir contre nos intérêts; le vôtre est de plaire à Mme de l'Escourt. Or, le moyen de réussir auprès d'une honnête femme, n'est point de la rendre l'héroïne d'une aventure de ce genre. Méprisez l'auteur de la missive, ne vous informez pas de son nom, et donnez-moi la main, ce soir, pour aller à l'Opéra.

Adolphe, très-irrité, persistait dans son dessein. Adrienne lui parla avec tant de force contre les duels, et lui démontra si bien que l'offense dont il se plaignait n'attentait point à son honneur, qu'elle parvint à le ramener à son opinion. Il la suivit au spectacle.

Tandis qu'il y attendait vainement Mme de l'Escourt; cette dernière, encore embellie par l'espoir du bonheur, se préparait à recevoir la visite de son amant, et se félicitait d'avance de la joie qu'elle verrait briller dans ses regards. Depuis six heures du soir jusqu'à dix, combien de fois son cœur ne s'abandonna-t-il point tour-à-tour à l'émotion la plus douce et la plus cruelle. L'absence prolongée d'Adolphe commençait à l'allarmer sérieusement, lorsqu'un homme à la mode vint chez elle en sortant de l'Opéra; et comme on le questionnait sur ce qu'il pensait de la pièce nouvelle : je la trouve détestable, répondit-il; je ne suis probablement pas le seul de cet avis; car j'y ai vu une de nos beaux-

Digitized by Google

esprits, M. Morange, qui m'a eu l'air de s'y ennuyer au moins autant que moi.

A ces mots, le sein de Mme de l'Escourt battit avec violence; toutefois, elle se rendit assez maîtresse de son trouble pour que personne ne s'en aperçut. Dès que sa société fut partie, la jeune veuve se soulagea d'une longue contrainte, en versant quelques larmes; ensuite elle relut les vers qu'Adolphe lui avait adressés; ils étaient l'expression de l'amour, mais pouvait-elle y croire encore. Plus Sophie examinait la conduite de Morange, plus elle la trouvait incompréhensible; enfin, de conjectures en conjectures, elle frémit en s'arrêtant à la pensée qu'il n'avait conçu pour elle qu'une passion injurieuse à sa pudeur; et, pénétrée d'indignation, elle résolut de l'accabler désormais de son mépris.

Quant à Morange, il se voyait replacé dans l'état où il était avant la réception du tendre billet de l'aimable veuve; et dans le moment où, seul, il s'occupait à lui peindre avec l'éloquence du langage poëtique son invincible flamme, Sophie, abusée sur le compte de son amant, s'armait contre lui de rigueur.

Mme l'Escourt refusa d'ouvrir la missive de Morange; cet incident fournit au nourrisson des muses une complainte touchante qu'il envoya par la poste, et sous enveloppe, à son inhumaine. Comme il avait eu la précaution de faire mettre l'adresse par une main étrangère, Sophie décacheta le paquet. Les malins présumeront peut-être que malgré son ressentiment elle céda à un mouvement de curiosité, cela est possible; quoi qu'il en soit, elle renvoya soudain à Morange sa complainte, au bas de laquelle étaient écrits les mots suivans:

« Ne me fatiguez plus, ni de vos vers, ni de votre » amour; je ne lirai jamais les uns, je ne répondrai » jamais à l'autre, et je vous défends de vous pré- » senter à l'avenir chez moi. »

Le caractère d'écriture de ces lignes ressemblant à celui du billet que Mme Sésac avait montré à Morange, il ne put douter de son malheur. Sa lyre en devint en-

Digitized by Google

core et la confidente et l'écho ; mais Sophie persista constamment à refuser ses visites et ses écrits.

L'amour d'Adolphe s'exalta au dernier point ; il courait matin et soir les promenades, les spectacles, dans l'espoir d'y rencontrer Mme de l'Escourt ; et quand ce vœu de son cœur se trouvait exaucé, ce qui arrivait rarement, il revenait chez lui accablé de douleur d'avoir vu celle qu'il idolâtrait sourire à la foule empressée de ses adorateurs. Ce n'était plus pour donner un rival à Pétrarque qu'il accordait son luth ; mais pour soulager ses amoureux tourmens.

Cependant ses poésies, louées par les meilleurs critiques et recherchées par les gens de goût, faisaient les délices de la bonne compagnie ; on ne parlait en tous lieux que de Morange ; les femmes ne tarissaient pas sur son éloge ; il n'en était aucune qui ne souhaitât de le connaître, et qui n'eût en secret l'envie de succéder dans son cœur à l'insensible beauté qu'illustraient ses chants harmonieux.

Des affaires avaient éloigné pendant deux ans Mme de Sésac de la capitale. A son retour, elle descendit chez Adolphe. « Recevez mes félicitations, lui dit-elle ; j'ai » joui avec ivresse de vos succès ; les connaisseurs vous » comparent aux poëtes les plus célèbres ; vous avez » atteint ce but où tendaient vos désirs : vous devez » être heureux. » Adolphe secoua tristement la tête. Les faveurs de la gloire, reprit sa cousine, feraient-elles de vous un ingrat ? En serait-il d'elle comme de l'amour ? — Le bruit, la renommée ne sont pas la gloire, répliqua Morange. — Oh ! vos chants passeront à la postérité. — Eh ! que m'importe ! quand Sophie me dédaigne, quand je me meurs !

La voix éteinte d'Adolphe, la décomposition de ses traits, émurent Adrienne jusqu'au fond de l'ame ; elle tâta le pouls à son cousin et dit : Vous avez la fièvre. — Elle ne me quitte plus, et me conduit peu-à-peu au tombeau. Quand j'y serai descendu, promettez-moi, ô vous, l'amie de mon enfance ! promettez-moi d'employer vos efforts pour déterminer Sophie à souscrire à mes dernières volontés. Je lui lègue tous mes biens, de-

Digitized by Google

mandant pour unique grâce qu'elle vienne chaque année, en habits de deuil, orner de quelques fleurs le simple monument qui renfermera ma dépouille mortelle. — Allons, bannissez des idées trop funestes; au lieu de rêver à votre testament, songez à guérir de votre langueur, à vivre pour être aimé. — Aimé, moi! aimé! jamais; il faut mourir!

La fièvre de Morange redouble; un délire effrayant s'y joint; Adrienne fait appeler un médecin, vole chez Mme de l'Escourt, tombe à ses genoux et la conjure de sauver la vie à son cousin. Sophie veut la relever. Non, répond Adrienne, je ne quitterai point la posture de suppliante que vous ne m'ayez entendue, que vous ne m'ayez pardonnée. Elle raconte alors à la jeune veuve la scène qui s'était passée autrefois entre elle et Morange; puis elle ajoute: Votre femme-de-chambre, séduite par moi, écrivit en votre nom le fatal billet qui appuya mes discours mensongers. Je suis coupable, très-coupable, et Morange, hélas! va payer ma faute de ses jours, si je ne parviens à vous fléchir en sa faveur.

Sophie n'avait pas cessé d'aimer Adolphe; elle ne put résister aux larmes d'Adrienne, à ses propres sentimens, et se laissa conduire auprès de l'infortuné dont une imagination trop ardente consumait l'existence.

L'amour est le plus habile des médecins; la présence inattendue de Mme l'Escourt produisit un changement miraculeux dans la situation de Morange. Certain de n'être pas indifférent à son amante, il recouvra bientôt sa santé, et sollicita Sophie de lui accorder sa main.

Mais quand la jeune veuve ne trembla plus pour les jours d'Adolphe, elle combattit de nouveau le penchant qui l'entraînait vers lui, n'osant confier le soin de sa destinée à un homme dont elle craignait que les sentimens ne fussent plus dans la tête que dans le cœur, et qui avait jusqu'à cet instant montré plus de génie que de raison.

La perte des espérances d'Adolphe le réduisit au plus sombre désespoir; il prit la poésie en horreur, brûla tous ses manuscrits et vendit sa bibliothèque. Il ne conserva pas même son Pétrarque, et, résolu d'aller au-delà

Digitized by Google

des mers s'ensevelir au fond de quelque contrée déserte, il fit ses adieux à Mme l'Escourt dans une épître en prose.

Cette dernière marque éclatante d'amour, qui parut plus sage à Sophie que toutes celles qu'Adolphe lui avait données jusqu'ici, la détermina à l'épouser.

Adolphe attacha beaucoup de prix à son bonheur : il l'avait chèrement acheté. Si le tour romanesque de son caractère le conduisit à se rendre coupable de quelques infractions à la foi conjugale, son épouse l'ignora. On est heureux tant qu'on est bien trompé ; Sophie fut donc toujours heureuse.

La fougue de l'imagination se tempère avec l'âge. Morange, dans la suite, aima uniquement sa femme, et cultiva les arts pour eux-mêmes. Devenu père de plusieurs enfans, il se consacra à leur éducation, et dans la vue de les prémunir contre des illusions aussi dangereuses que brillantes, il leur raconta, non sans l'entremêler de judicieuses réflexions, l'histoire de *ses deux folies*.

Mme DUFRENOY.

OBSERVATIONS

Sur l'Institution des Sourds-Muets.

De toutes les institutions philantropiques qui ont pour but le soulagement de l'humanité et la réparation des erreurs de la nature, celle des sourds-muets de naissance doit tenir, sans contredit, le premier rang. Etablie par l'abbé de l'Epée, recréée en quelque sorte par M. Sicard, dont la vie entière a été consacrée à l'éducation de la jeunesse, et particulièrement à celle de ces êtres infortunés, son zèle et ses talens leur a donné une nouvelle existence.

L'intérêt que prend le public à tout ce qui tient à cet utile établissement, m'a fait penser qu'il apprendrait avec plaisir que le zèle de ses instituteurs ne se rallentit pas plus que les progrès de ses élèves, et que Massieu

Digitized by Google

a aujourd'hui des imitateurs qui donnent l'espoir de l'atteindre.

Assistant ces jours derniers à un exercice particulier fait par M. Paulmier, le digne élève et adjoint de M. Sicard, qui marche à grands pas sur les traces de son maître, j'ai vu avec le plus vif intérêt un jeune sourd-muet nommé Berthier, âgé d'environ onze ans, dont l'intelligence et le jugement m'ont étonné. J'ai remarqué sur-tout avec surprise l'ordre et l'aplomb, ainsi que le caractère et la régularité de ses définitions. On sait qu'une définition se divise en deux parties: le genre et la différence. S'agit-il de définir un lion? l'élève répondra d'abord c'est un animal. Interrogé sur son genre, sa classification, il dit qu'il est noble, fort; enfin, qu'il est le roi des animaux. Parmi toutes les définitions du jeune élève, toutes faites avec beaucoup de sagacité, nous avons remarqué les suivantes: Sur la demande qu'est-ce que le soleil? il a répondu c'est un astre qui éclaire et échauffe la terre, qui fait croître toutes sortes de plantes et mûrit toutes sortes de fruits. Qu'est-ce qu'un roi? c'est un souverain qui gouverne une nation. Quelles sont les qualités inhérentes à la royauté? la justice, la clémence et la bonté. Qu'est-ce que le temps? c'est le père de la vie. Enfin, nous lui demandâmes qu'est-ce que le lis? c'est une belle fleur blanche. Quelles sont ses attributions? quand on la porte, elle est le signe qu'on aime le roi. Vous voyez qu'indépendamment de l'excellence de la méthode d'enseignement en usage dans cette maison, on y entretient un bon esprit; aussi déjà plusieurs souverains s'empressent-ils de naturaliser chez eux de pareilles institutions, et bientôt ces êtres infortunés que la nature a traités en marâtre, trouveront par-tout un soulagement à leur situation physique, ainsi qu'une nouvelle existence morale.

PONCE.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT DES RÉDACTEURS DU MERCURE.

L'ouvrage que nous allons insérer par morceaux détachés dans le *Mercure*, est fini depuis long-temps. L'auteur l'avait divisé d'abord en chapitres, ensuite il en a fait un dictionnaire, et cette forme, sans doute, convient mieux à l'extrême variété des sujets, tantôt légers et frivoles, et tantôt sérieux, qu'il traite successivement. Cette dernière forme de dictionnaire permet mieux, qu'aucune autre, de l'offrir au public par fragmens. L'auteur a bien voulu consentir à nous le donner ainsi; et tous les mois nous nous empresserons d'en enrichir quelques numéros de ce Journal.

DICTIONNAIRE RAISONNÉ DES ÉTIQUETTES ET DES USAGES DU MONDE,

OU L'ESPRIT DES ÉTIQUETTES, DES USAGES, DES COUTUMES, DES AMUSEMENS, DES MODES, etc., des Français, depuis le règne de Louis XV jusqu'à nos jours; contenant le tableau de l'état de la littérature et de la société du dix-huitième siècle, comparé à celui des mœurs nationales depuis la révolution; par Mme la comtesse de Genlis.

PRÉFACE.

Si la politesse et l'élégance des manières sont des choses absolument frivoles, pourquoi, dans tous les temps, a-t-on appelé *barbares* les nations qui ont dédaigné ces conventions et ces grâces sociales, ou qui ne les ont pas connues? Et pourquoi les beaux arts n'ont-ils jamais été cultivés chez de tels peuples? Il est certain que les Français n'ont dû qu'aux formes de la politesse la plus aimable, la réputation d'urbanité qu'ils ont conservée si long-temps. S'il était vrai

Digitized by Google

que les étiquettes et les usages adoptés dans la bonne compagnie fussent presque tous fondés sur des bienséances délicates et sur un sentiment réfléchi des devoirs et des convenances, cet examen ne serait pas tout-à-fait dépourvu d'intérêt. Ne serait-il pas utile de prouver que même hors du cercle des affaires, dans l'intimité de la société, la grâce et le bon goût, c'est-à-dire, ce qui plaît généralement et dans tous les temps, tient toujours un peu à la morale? Tel est le but qu'on s'est proposé dans cet ouvrage, en évitant avec soin de donner une grave importance à cette espèce de petit système. On tâchera aussi, suivant le principe de La Bruyère, *de découvrir le ridicule où il est, de ne louer, et de ne critiquer qu'avec justice.* Enfin, dans ce tableau d'une société bouleversée, dispersée, et qui fut jadis proposée pour modèle à toutes les cours de l'Europe, on a dû joindre tous les détails relatifs à la littérature que cette société aima, qu'elle cultiva, et qui fut aussi *une mode* de ce temps. Ce dictionnaire n'est pas *philosophique*, mais l'idée en est neuve, et il plaira peut-être à ceux qui aiment la vérité, la peinture des mœurs et la variété.

Ac.

Académie française. — Les écrivains qui ont du talent sont sans cesse attaqués par ceux qui n'en ont pas; les gens de lettres repoussés par l'académie, se vengent souvent par des épigrammes, toutes ces choses sont dans l'ordre; les révolutions n'y changent rien, elles n'anéantiront jamais l'envie, les dépits de l'amour-propre, et la méchanceté. Quand Piron a dit, en parlant de l'académie : *Ils sont là quarante qui ont de l'esprit comme quatre*, c'était, comme on le fait toujours dans les bons mots satyriques, se permettre une prodigieuse exagération; pour être équitable, Piron peut-être aurait dû *doubler* ce nombre *quatre;* car aujourd'hui même il ne serait pas impossible, en cherchant bien, de trouver dans la foule des académiciens sept ou huit gens de lettres d'un mérite distingué. Le fait est que tous les grands talens ont toujours été reçus tôt ou tard

Digitized by Google

à l'académie, et que jamais un homme à-la-fois, complètement ignorant et sot, n'y a été admis, à l'exception de quelques grands seigneurs, mais c'était un des priviléges de la noblesse et du rang élevé; les courtisans, les favoris et les princes en ont toujours joui modestement, puisqu'ils ne l'ont jamais attribué à leur naissance ou à la faveur.

Long-temps avant le cardinal de Richelieu, des gens de lettres eurent l'idée d'établir une académie, dont le but devait être de perfectionner et de fixer la langue française. Le poëte Ronsard forma à Saint-Victor des assemblées de beaux esprits, protégées par Charles IX, qui les honora souvent de sa présence. On sait que ce prince aimait les vers, et qu'il en faisait de très-bons pour son temps (1). Mais les cruautés et les massacres ont dans tous les temps fait fuir les muses épouvantées, et les jours affreux de la Saint-Barthelmi effacèrent jusqu'au souvenir de cette première tentative. Baïf, poëte qui vivait sous Henri III, établit aussi une académie française, les guerres civiles la firent tomber; mais la langue nationale n'y perdit rien, Malherbe parut peu d'années après.

L'académie française fut enfin fondée en 1655. L'abbé de Bois-Robert, favori de Richelieu, engagea ce mi-

---

(1) Voici les meilleurs qui nous restent de ce prince infortuné, dont les talens eussent honoré les lettres, si sa vie n'eût pas été souillée par un crime exécrable. Ces vers s'adressent au poëte Ronsard.

L'art de faire des vers, dut-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons des couronnes;
Mais, roi je les reçois, poëte tu les donnes.
Ton esprit enflammé d'une céleste ardeur
Eclate par soi-même, et moi par ma grandeur.
Si du côté des dieux je cherche l'avantage,
Ronsard est leur mignon et je suis leur image.
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
S'asservit les esprits dont je n'ai que les corps;
Elle t'en rend le maître, et se sait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

Digitized by Google

nistre à l'établir, et même, pendant quelque temps, l'académie tint ses séances chez Bois-Robert. On s'occupa d'abord du soin important de composer un bon dictionnaire de la langue. Voici ce que dit Bois-Robert de ce travail, dans une de ses épîtres :

Pour dire tout enfin dans cette épître,
L'académie est comme un vrai chapitre,
Chacun à part promet d'y faire bien,
Mais tous ensemble ils ne tiennent plus rien,
Mais tous ensemble ils ne font rien qui vaille;
Depuis six ans dessus l'*F* on travaille,
Et le destin m'aurait fort obligé
S'il m'avait dit : Tu vivras jusqu'au *G*.

Ce fut une femme, Mlle de Scudéry, qui remporta le premier prix d'éloquence, fondé par l'académie; le sujet donné était sur la gloire.

Bossuet, Pascal, Corneille, Racine, Molière, Boileau, La Fontaine, Fénélon, Massillon, Buffon, ont seuls fixé la langue française; et ce n'est qu'en méditant profondément sur leurs immortels ouvrages, que l'on pourra parvenir à faire un excellent dictionnaire (1) : cependant la fondation de l'académie, en excitant une noble émulation, fut très-utile à la littérature française, mais elle cessa de l'être quand les principes qui dirigèrent les auteurs du siècle de Louis-le-Grand commencèrent à

(1) On trouve dans un *Essai sur le goût* (par M. de Marmontel), pag. 402, le passage suivant : « *Pascal était l'apôtre du goût*..... » il semblait fait pour être le symbole, l'image vivante du goût. » Ce fut de lui que son siècle apprit à cribler, si j'ose le dire, » et à purger la langue écrite, des impuretés de la langue usuelle, » et à trier, non-seulement ce qui convenait au langage de la » satire et de la comédie, mais au langage de la haute éloquence, » mais au style plus tempéré de la saine philosophie. »

On ne trouvera pas dans ce morceau *le langage de la haute éloquence*, mais c'est un échantillon précieux du *style tempéré* de la philosophie moderne. Au reste, quoiqu'il soit bien glorieux pour Pascal qu'un philosophe du dix-huitième siècle ait déclaré que ce grand écrivain fût *l'apôtre, le symbole et l'image vivants*

Digitized by Google

s'altérer. Comme si ces auteurs eussent épuisé les plus grandes images et les plus nobles pensées de l'imagination et du génie, et en même-temps les tours les plus heureux et les plus belles expressions de la langue qu'ils avaient formée, enrichie et fixée ; presque tous leurs successeurs ne songèrent qu'à créer des mots nouveaux, des tournures et des doctrines nouvelles. Fontenelle commença, il fut dans ses écrits plus précieux que délicat, il eut plus d'obscurité que de finesse ; spirituel, souple, adroit, circonspect, il manqua de naturel sans tomber dans une affectation grossière, et après avoir fait sur la fin du règne de Louis XIV des discours pleins de piété, il attaqua la religion sous la régence (dans l'Histoire des oracles), mais avec prudence et ménagement. Lamothe, son admirateur, avec une morale plus pure, s'appliqua comme lui à changer ou à étendre l'emploi et la signification des mots connus ; c'est ainsi que dans sa traduction de l'Iliade il dit :

La nuit se passe au camp, où cependant les troupes
Boivent dans les festins *l'espoir* à pleines coupes.

Aujourd'hui on trouverait, avec raison, que ces vers sont fort mauvais ; mais l'expression qui parut si ridicule alors, *boire l'espoir*, ne choquerait qu'un bien petit nombre de personnes. On nous a familiarisés avec des locutions plus étranges encore.

De gloire et de butin faisons *bourse commune*,

est encore un vers de Lamothe, qui en a fait beaucoup

---

du goût, et *qu'il apprit à son siècle à cribler, à trier, à purger la langue de ses impuretés* ; nous croyons que Pascal a été mieux défini dans ces deux beaux vers, si dignes d'être placés dans un *essai sur le sublime*, et qui expriment si parfaitement la piété de Pascal, l'étendue, la flexibilité de son génie précoce et prodigieux, et la brièveté de sa vie,

Du sein de l'éternel il sort, il prend sa course,
Embrasse l'univers et remonte à sa source.

Par M. de Charbonnière.

Digitized by Google

dans ce genre. M. de Voltaire, toujours naturel lorsqu'il écrit en prose, n'est pas entièrement exempt de ce mauvais goût dans ses vers. Dans sa tragédie de Marianne, Hérode dit :

Ma rigueur implacable
En me faisant *plus craint* m'a fait plus misérable.

On trouve quelquefois dans ses meilleures poësies des tours aussi défectueux. Il a composé plusieurs mots, entr'autres *mémeté* et *impasse*, qui n'ont point été admis (1).

Les novateurs, vers le milieu du dix-huitième siècle, formèrent une grande association sous le nom d'*encyclopédistes* et de *philosophes*. (*Voy.* les mots *Encyclopédie* et *Philosophes modernes*.) Ils s'emparèrent, non des sommets du Parnasse, mais de toutes les avenues qui peuvent y conduire; ils les *fortifièrent* de manière à en repousser toujours victorieusement tous ceux qui n'étaient pas de leur parti. Souverains et tyrans de l'académie, les places ne furent plus données qu'à leurs admirateurs; il fallut, pour être admis dans ce corps, embrasser leur doctrine, ou du moins ne l'avoir jamais combattue. On acheta les *réputations;* mais on se passa de la gloire : on n'en acquièrera jamais en asservissant aux volontés impérieuses des chefs d'une cabale, ses opinions, son génie et sa plume. Maintenant que tous les gens de lettres sont convertis, on encouragera, on récompensera les auteurs dont les intentions seront véritablement pures et morales; les académiciens, dans leurs suffrages, seront *sourds à la brigue* et *croiront la renommée;* nous verrons naître l'âge d'or de la littérature, et ce siècle expiera toutes les erreurs du précédent. Pour y parvenir en quatre-vingt-quatre ans, il

(1) Le mot *entraînement* fut fait sous la régence; on l'employa pour la première fois dans un ouvrage religieux. « La Providence » expliquée par les Pharisiens, était un *entraînement* invincible. » *La religion prouvée par les faits.*

M. le marquis de Saint-Simon emploie souvent ce mot dans ses Mémoires; mais jusqu'ici les grands écrivains n'en ont point fait usage.

Digitized by Google

faut se mettre à l'œuvre sans délai, se réunir, se bien entendre (ce qui est si facile!), et travailler sans relâche avec autant d'harmonie que de courage et de ténacité. (*Voy.* les mots *Auteur*, *Bureaux d'esprit*, *Journalistes* et *Lecture*.)

ACIER et AFFECTATION, dans le prochain numéro.

DIALOGUE DES MORTS.

FONTENELLE, LAMOTHE ET VOLTAIRE. (1)

FONTENELLE.

Heureusement que la jalousie, la gloriole des auteurs, et tout cet attirail des petites passions humaines, ne passent pas le Styx avec nous; car pour peu qu'il me restât de l'homme encore, je sens que je vous haïrais bien sincèrement.

VOLTAIRE.

Que signifie cette phrase de Normand? Je crois en effet que vous ne m'aimez guères.

FONTENELLE.

Puis-je vous pardonner vos plaisanteries sans fin, dont vous m'avez accablé pendant le cours d'une si longue vie? N'était-ce pas assez que votre réputation eût fait taire la mienne et celle de Lamothe? Nous étions tous deux à la tête de la littérature quand vous avez paru; nous hasardions en style timide des opinions très-hardies, lui sur le goût et moi sur la religion; le monde se reposait avec notre ingénieuse médiocrité de la supériorité du siècle précédent, et vous êtes venu lui redonner la fatigue des chefs-d'œuvre en tout genre. De sorte que ma longue carrière, effacée à son aurore par les

(1) Morceau inédit de Rivarol, communiqué par M. Fayolle.

Digitized by Google

Racine et les Boileau, se trouve éclipsée vers sa fin par vous, et réduite comme à un point. Sont-ce là des choses qui se pardonnent?

LAMOTHE.

Sans compter que vous avez mis en défaut tous nos petits historiens, qui auraient bien voulu qu'après le siècle de Louis XIV fût venu celui de la philosophie et ensuite la décadence, afin de pouvoir trouver dans notre histoire et dans celle des Romains des époques bien symétriques: le siécle d'Auguste, celui des philosophes, et le reste. Mais, grâce à vous, on n'y connaît plus rien, et Fontenelle et moi nous jouons un triste rôle. Enfans d'une nature en repos et qui semblait ménager ses forces, parce qu'après le siècle de Louis XIV elle se préparait à celui de Louis XV, nous avons été traités bien chichement; et toutefois je suis de l'avis de mon confrère, nous aurions encore la plus grande réputation sans vous.

VOLTAIRE.

Ingrats que vous êtes! vous oubliez combien vous avez eu de beaux momens; vous oubliez, Fontenelle, qu'on pourrait envier vos quarante dernières années, et que c'est beaucoup, même sur une vie de cent ans. Quant à vous, Lamothe, vous avez cru faire une révolution en poësie, et quand vous lisiez vos fables à l'académie française, on les préférait à celles de La Fontaine. Cette double illusion vous a donné de véritables jouissances. Ne vous laissez donc pas éblouir par les honneurs tardifs que Paris m'a rendus, ils ont été bien achetés; car, sans compter les dégoûts d'une vie errante et polémique, je ne passais encore que pour un bel esprit à cinquante ans; on m'a long-temps opposé le dur Piron et Crébillon le barbare; il m'a fallu expier par une longue retraite des succès toujours disputés; et ce n'est qu'en devenant étranger à ma patrie que j'ai pu y rentrer, pour recueillir en un jour le fruit de soixante ans de travaux: faible moisson de gloire représentée par quelques feuilles de lauriers! Et je ne vous dis pas en-

Digitized by Google

core de combien d'épines cette couronne était en secret tissue. Je triomphais à Jérusalem malgré les scribes et les pharisiens; j'étais logé chez le publicain, et si je suis mort dans mon lit, j'ai pu prévoir, à la consternation de tout ce qui m'environnait, *que je serais enterré au bord de la rivière, à côté de cette pauvre Lecouvreur.* Consolez-vous donc avec moi, mes amis :

Tout mortel est chargé de sa propre douleur.

FONTENELLE.

Oh! si j'avais eu votre destinée à conduire, elle n'eut point echoué dans le port. Vous aviez une grande fortune, une réputation sans bornes, et, si j'en crois la renommée, vous étiez devenu une puissance en Europe. Je n'aurais point quitté cette retraite où vous receviez le tribut de tant d'hommages, toujours grossis par la distance, pour venir à Paris faire voir de trop près l'idole, et me donner une indigestion de gloire. Si j'avais eu la faiblesse d'y venir, rien n'aurait du moins corrompu la douceur de mon triomphe; j'aurais reporté ma couronne à Ferney, avant qu'elle se fût flétrie.

VOLTAIRE.

Vous parlez d'or, mon cher Fontenelle, et vous avez bien le droit de remontrance, vous qui avez si sagement conduit votre petite barque. Mais, que voulez-vous que je vous dise? Cette tête octogénaire, que les sollicitations des rois n'auraient point ébranlée, se rendit aux cajoleries du publicain qui voulut me faire entrer dans sa maison, comme le purificateur de l'ancienne loi. Je n'y gagnai qu'un distique assez piquant par les idées qu'il rapproche :

Admirez d'Arouet la bizarre planète;
Il naquit chez Ninon et mourut chez Villette.

Pour me livrer tout entier à l'enthousiasme du plus aimable de tous les peuples, je jetai l'ancre sur le sable mouvant; j'oubliai tout projet de retraite. J'achetai un hôtel; je signai des baux à vie d'une main mourante; je ne m'occupai plus que de tripots et d'académies.

Digitized by Google

FONTENELLE.

Ah! que je vous sais gré de n'avoir pas oublié mes pauvres académies! Dans quel état les avez-vous laissées? Ont-elles pu du moins vous décerner quelques honneurs?

VOLTAIRE.

Elles n'étaient pas encore aussi délabrées que vous pourriez le croire; les académies ont une longue vieillesse. Celle des sciences, dont mes élémens de Newton n'auraient pas dû me fermer la porte, me proposa une séance, et je l'acceptai. On parla de l'air fixe qui était à la mode en ce moment, et on lut quelques éloges dont les vôtres seront toujours la meilleure critique : de là je passai à l'académie française.

FONTENELLE.

Eh bien?

VOLTAIRE.

A l'académie française.

FONTENELLE.

Vous me troublez! Quel est donc ce cruel silence? l'académie aurait-elle été muette? Vous aurait-elle refusé quelques hommages? On assure qu'elle vous créa son directeur perpétuel.

VOLTAIRE.

Tout était en règle, mon cher Fontenelle, et tout alla dans l'ordre accoutumé, l'académie parla : on lut des éloges; tout le monde fût loué, et chacun parut sortir avec plaisir. Mais vous le dirai-je; le nombre admirable des quarante, le magnifique babil de ces éloges toujours anciens et toujours nouveaux, le retour des séances, l'éclat des réceptions; tant de choses, en un mot, qui font de l'académie française le corps le plus auguste de l'univers, ne sont plus aujourd'hui les délices de la nation; le siècle s'est affadi sur le sublime, on s'ennuie à l'académie. Voilà ce que j'aurais voulu dissi-

Digitized by Google

muler à un homme tel que vous, car c'est vous percer le cœur. Je sais qu'on emporte chez les morts les affections qu'on a eues dans la vie; on a toujours du goût pour son premier métier, et si j'en crois certain bruit, vous avez rassemblé là-bas, sous ses myrthes, quelques ombres académiques; vous y tenez des séances; il faut en vérité, que vous ayez bien du goût à la chose, pour vous être fait ainsi le secrétaire éternel des morts! N'en rougissez pas; si vous me l'avouez, je vous promets d'aller à vos assemblées une fois tous les siècles. Eh! plut à Dieu que l'académie n'eut tenu là-haut que des assemblées séculaires! l'inconstant public ne s'en serait pas sitôt dégoûté. Mais je vous le répète avec regret, ce public ne s'en cache pas; il s'obstine à dire que l'académie ne fait plus rien pour sa gloire et pour ses plaisirs. Quant aux hommes qui soutiennent encore l'honneur de la nation, qu'ont-ils à faire d'académie? que gagnent-ils à se réunir? C'est aux moutons à s'attrouper, mais les lions s'isolent, et se font des empires séparés.

(La suite au numéro prochain.)

CORRESPONDANCE.

A M. LE RÉDACTEUR DU MERCURE DE FRANCE.

Foin des détracteurs du siècle! Je suis de la secte des *Laudatores temporis acti*; et vous m'approuverez, Monsieur, lorsqu'après une assez longue absence de la capitale, vous y rentrerez pour y jouir, comme je le fais, du perfectionnement de la nature humaine. On dit trop de mal des hommes, et sur-tout des auteurs et des comédiens. Je suis l'ami des uns et l'avocat des autres; je veux, je dois les venger, les défendre des traits de l'injure et de la calomnie.

A mon départ de Paris, les auteurs étaient vains, présomptueux, jaloux, rarement contens de leurs succès, et toujours chagrins de ceux de leurs confrères; les acteurs avaient, à peu de chose près, les mêmes défauts, et ils en possédaient de particuliers à l'espèce.

Digitized by Google

Aujourd'hui je retrouve ces deux classes bien changées ; les gens de lettres sont simples, généreux, sans fiel, sans intrigue, enfin tel qu'on dépeint M. Georges Duval ou tel que je le vois. Les comédiens ne sont ni médisans, ni flagorneurs de la puissance qui peut les servir, ni détracteurs des écrivains qui les jugent ; ils ne payent plus les journalistes, et s'ils les dénoncent, c'est le plus secrètement possible, comme quelques auteurs entre eux. L'arsenal des anonymes, n'est pas plus épuisé que la confiance qu'on leur accorde n'est éteinte : cela nous promet bien des jouissances.

Mais ne souffrez pas que mon pinceau se noircisse en traçant des noms las d'être obscurs, et qui cherchent la célébrité d'Erostrate. Les couleurs de Rembrand ne conviennent pas à un apprentif de Téniers. Je résiste donc à l'envie de vous faire connaître une petite trame d'infamie à laquelle je n'ai qu'à demi échappé ; je ne me croyais pas l'objet de tant de haines flatteuses, ni un sujet digne de persécution. L'amour-propre me gagne, et je commence à me ranger de l'avis de Gilbert : *les ennemis honorent*. Pour grossir le nombre de ceux qui me font tant de bien, je vais passer en revue tous les théâtres et vous communiquer quelques observations fugitives : nous vivrons ensuite sur le courant.

La réputation du *Rossignol* de l'Académie royale était venue jusqu'à Londres pendant que j'habitais cette ville. Sur le nom de l'auteur je la croyais fondée ; quoique bien vîte établie. On plaçait l'ouvrage entre *le Devin du village* et *les Prétendus*, c'était l'envoyer tout droit à l'immortalité ; ses compagnons de voyage me semblaient inquiétans ; ils pouvaient le faire mourir en route ; il y a des voisinages dangereux. Moi qui vous écris, je ne voudrais point habiter la maison de tel auteur qui ne travaille pas à ses comédies, et qui va dénonçant ceux qui font les leur ; je serais toujours en crainte d'être arrêté comme fabricant de pièces de circonstances ; et avant de prouver qu'il est lui-même coupable de cette félonie, il se passerait plus de temps qu'il n'en a fallu, pour composer les vaudevilles à-propos que je ne veux pas nommer ; toute délation me

révolte. J'ai donc suspendu mon jugement sur *le Rossignol*, jusqu'à ce que je l'aie entendu chanter. Je viens d'avoir ce bonheur; il m'a ravi. M. Tulou, le fondé de pouvoir de l'aimable oiseau, s'est montré par-tout son digne interprète; ce talent est au-dessus de tout éloge. Je n'ai pas été aussi content de toutes les parties du poëme; il s'y rencontre de jolies choses et une bonne scène entre plusieurs oiseuses, longues et hasardées. C'est tout ce que je vous en dirai; je suis sévère envers l'auteur lorsqu'il est heureux, une vive critique serait aujourd'hui déplacée. L'homme qui dérobe à l'oisiveté des loisirs qu'il consacre dignement aux lettres, mérite des égards; il a prouvé qu'il peut faire de meilleurs ouvrages : celui-ci n'est que le jeu d'une plume exercée, qui travaille sans doute à légitimer les nouveaux ennemis que font les nouveaux succès. La musique est généralement bien adaptée au sujet, mais elle se prête aussi à ses défauts et devient niaise, quand les paroles cessent d'avoir de l'esprit; et puis elle a été trop vantée.

Le début de Mlle Allan a pris tous les caractères d'un triomphe, c'est encore un malheur. En général, nous nous passionnons trop vîte en bien ou en mal : chez nous le laurier et le chardon croissent tout de suite dans le même champ; c'est un défaut de terroir. Pour louer ou blâmer nous n'avons point de patience, c'est ce qui, de nos jours, donne tant de prise à la calomnie; elle serait bien plus scrupuleuse si nous examinions, et que de fois on verrait le mal retomber sur son auteur! il semble que nos salles de spectacles ne soient meublées que de machines à la Vaucanson, dont les unes ne savent prononcer que le mot *divin!* et les autres celui-ci, *détestable!* Les *Beaufils* peuplent terriblement! Le premier devoir d'un critique est de tenir le public en garde contre cet enthousiasme factice et de courte haleine. Pour être solide, la réputation veut être longuement pésée; *le temps n'épargne pas ce que l'on fait sans lui.* Que Mlle Allan se défie des flatteurs, qu'elle se livre à l'étude de son art; il ne suffit pas de posséder un bel instrument, il faut savoir s'en servir. Cette jeune personne n'est pas actrice; en tra-

Digitized by Google

vaillant elle pourra le devenir, on se forme promptement à l'Opéra.

Mlle Delâtre a terminé, à la Comédie française, des débuts qui n'ont eu d'autre résultat que de prouver son impuissance : sans grâces, sans chaleur, sans organe, elle ne pouvait pas réussir.

M. David, qui a paru dans l'emploi, dit des *jeunes premiers*, mérite plus d'attention; il dit sagement, sa tenue est bonne et son intelligence parfaite. Je crains qu'il n'ait pas assez à acquérir; il est peut-être dangereux de savoir son métier trop tôt. Il m'a paru plus fort sur cette partie, qu'en fait d'inspiration. J'ai reconnu Michelot dans son jeu : l'habitude de la scène lui donnera des intentions; il peut agir d'après lui. Dans la comédie il est fort au-dessous de lui-même; je crois qu'il n'est pas appelé à ce genre.

Mlle Anaïs est une très-jeune personne. Sa taille, au-dessous de la médiocre, ne se prête point à l'illusion; dans *la Femme jalouse*, les scènes d'amour entre elle et Firmin, avaient l'air d'une plaisanterie. Un amant bien épris, bien tendre, et contant fleurette à un enfant, ne pouvait pas intéresser; il a fallu tout le talent de l'acteur pour ne pas rendre ce spectacle au moins ridicule. On avait eu peur de voir Armand dans ce rôle. Je crois que Mlle Anaïs a des dispositions, un certain instinct de son art qui la conduit assez sûrement; mais il faut attendre..... qu'elle grandisse.

Après s'être essayée dans plusieurs emplois de la comédie et de la tragédie, Mlle Régnier s'arrête aux *caractères*. Son début y a été heureux : je désire que ses succès se soutiennent; ses qualités peuvent lui donner cette espérance. Ses défauts ne sont pas très-affligeans; le principal est encore son âge, qui refuse à sa physionomie l'expression convenable à ses rôles. Du reste, elle est agréable; mais on ne pourra la juger qu'après une longue série de représentations plus suivies. C'est au public à décider, et dans ce moment il est rare à la Comédie Française.

Je ne puis me dispenser, monsieur, de vous dire un mot de Damas, qui n'est pas, à beaucoup près, un dé-

Digitized by Google

butant; il joue le rôle de Dorsan, dans *la Femme jalouse*, d'une manière remarquable : diction juste, chaleur entraînante et profonde sensibilité, telles sont les qualités qu'il y déploie avec un art parfait. En général, il possède un mérite qu'il ne faut pas taire, c'est qu'il joue souvent de bons comme de mauvais rôles, et qu'il est utile comme s'il n'avait point de talent. Le public tient compte de tout cela.

Les nouvelles du Théâtre-Français ne sont pas curieuses. Les plus tristes sont la maladie de Mlle Mars qui, dit-on, va mieux, et le retour de Baptiste aîné, qui n'a pas vendu sa garde-robe tragique. Cependant sa fille ne sera pas admise à l'essai. Mlle Devin plaît toujours assez; Mlle Mars aînée est de jour en jour mieux appréciée; Montrose ne jouera plus Trissotin, il montre du talent dans d'autres rôles, et Saint-Eugène pourra bien aller aux boulevarts, lieux où sa vocation l'appelle. Voilà pour la partie gaie de mes nouvelles.

L'Odéon s'est bien relevé pendant mon absence. Cela ne m'étonne pas : je n'attendais pas moins de l'activité de son directeur. Le *Chevalier de Canolle* a beaucoup aidé M. Picard; ils sont les libérateurs de ce théâtre, dont le public a repris le chemin, sans doute pour ne plus s'en écarter. On y compte un assez bon nombre d'acteurs faits pour justifier l'éloge : Clozel, Chazel, Armand, Pélissier, Thénard, Talon, Mlles Millen, Délia, Adeline, sont d'excellens sujets. Je ne parlerai pas de Perroud; il n'est plus que l'ombre d'un comédien qui a toujours été très-médiocre et très-loué. Son accent gascon, ses gestes ignobles et la triste pâleur de sa figure n'étant plus accompagnés d'un air de jeunesse, ne donnent que des regrets à ceux qui l'ont vanté sans savoir pourquoi. Cet acteur prouve la justesse de mes observations dans une infinité de pièces, et notamment dans l'à-propos qui a pour titre *le Chemin de Fontainebleau;* il y est glacial, engourdissant, et pourtant son rôle a de la gaieté; mais il la tue. Ce vaudeville est écrit dans des sentimens dont ses auteurs ont donné de fréquentes preuves. L'amour du roi et le plus absolu dévouement à sa cause y respirent à chaque mot. Il y

Digitized by Google

a des couplets pleins d'esprit. Je voudrais pouvoir citer celui qui commence par ce vers : *Les tyrans se font voir avec crainte ;* je l'ai retenu, mais l'espace me manque. On a remarqué le rôle d'une poissarde représentée par Mlle Milen ; il est impossible d'unir plus de grâces à plus de vérité, et d'avoir une voix plus séduisante. Cette actrice est bien à l'Odéon ; mais elle serait mieux ailleurs. Dans *le Dépit amoureux*, *le Mari intrigué* et dans *les Fausses confidences*, elle s'est montrée supérieure à tout ce que nous connaissons de soubrettes, en exceptant Mlle Demerson, qui lui rend sans doute la même justice, parce que le vrai talent est équitable. J'ai vu Mlle Joly, et je trouve beaucoup d'analogie entre elle et Mlle Milen ; même franchise, même gaieté, même naturel et même piquant dans la physionomie, plus agréable que régulière. Je ne sache pas un éloge plus grand ni plus mérité. Je reviendrai sur ce théâtre, dont l'existence est un bienfait pour l'art dramatique, et j'espère le défendre victorieusement des attaques de l'envie, pour ne pas dire plus. Il est vrai que les épigrammes ne tuent pas ; mais les raisonnemens persuadent.

Il y a long-temps, monsieur, que je crie au secours pour l'Opéra-Comique, et personne ne vient. Le frère de Ponchard, Darboville, la musique du *Village voisin* et deux ou trois chûtes, ne lui ont pas fait grand bien. Il expire l'infortuné ! je dis plus, il mourra, et personne n'en aura pitié. La cause de son mal est en lui, lui seul y peut remédier ; il n'a qu'à élaguer : mais Paul, mais Huet, mais Darancourt, mais Chenard, que deviendront-ils ? Il faut que tout ce monde-là vive, et le public n'a pas besoin de s'amuser. On parle de l'ouverture d'un second théâtre destiné à l'opéra-comique ; ce serait un grand bonheur, du moins le genre de ce spectacle se releverait. Je connais une foule d'auteurs et de musiciens qui n'attendent que cela pour se réfugier dans cet asyle : on dit même qu'ils s'occupent d'un mémoire qu'ils doivent me soumettre pour avoir mon avis, et le faire connaître à vos lecteurs. Je consens volontiers à leur rendre ce service. En attendant,

Digitized by Google

je poursuis ma course, et je ne fais que mettre ma carte chez Mme Catalani.

Crivelli, *la Clémence de Titus*, et Mme Strinasacchi se donnent beaucoup de peine pour remplacer la maîtresse de la maison; ils font de leur mieux les honneurs, mais ils n'y réussissent que faiblement. Je leur ferai bientôt une visite, et je vous raconterai, monsieur, ce que les spectateurs m'auront dit.

Le Vaudeville redouble d'effort; il a un bon directeur, mais je le comparerai à un excellent pilote sur un mauvais bâtiment. L'équipage est faible. Après madame Hervey et Mlle Minette, il n'y a guère que Joly, Philippe, Laporte et Gonthier que l'on puisse citer. J'engage le comité de lecture à refuser toutes les pièces qui ressembleront à *Arlequin chez les Antropophages*. Je n'approuve pas ce que mon maître clerc s'est permis de vous écrire sur M. *Sans-Gêne*. J'ai vu la pièce, elle est amusante; on voit qu'elle a été faite un peu vîte, mais les auteurs ont un remède assuré contre ce malheur, qu'ils fassent un autre ouvrage. M. Doublemain est un peu tranchant; je crois qu'il voudrait avoir des ennemis comme son maître, l'orgueilleux! il ne sait pas tout le mérite que cela exige. Je le corrigerai de cet amour-propre.

On attend Potier aux Variétés; cet acteur y manque. Brunet tient les deux places avec autant de zèle que de talent; mais il se fatigue, et l'arrivée de son auxiliaire ne lui fera pas de mal. *Les Deux mariages* ont obtenu beaucoup de succès à ce théâtre; ils l'ont mérité. C'est la meilleure des pièces inspirées par la circonstance. On voit avec plaisir, à côté de MM. Rougemont et Merle, M. Brazier, qui a travaillé à celle de la Gaîté. Quant à M. Rougemont, il est depuis long-temps surnommé *le Dubelloi du vaudeville*; c'est comme si l'on m'appelait l'*avocat du diable*.

Je ne vous dirai rien du procès de Mlle Cuisot, et pour cause; quand mon plaidoyer pour cette actrice sera terminé, je pourrai vous en montrer quelques fragmens.

Les théâtres de la Porte Saint-Martin, de l'Ambigu-

Digitized by Google

Comique et de la Gaieté ont aussi payé leur tribut par les pièces de *l'Union des lis*, du *Mariage sous d'heureux auspices* et de *la Nôce de village*. MM. Cuvelier, Leblanc, Després, Brazier et Dubois sont les heureux auteurs de ces divers ouvrages, dont le succès était incontestable.

Maintenant, monsieur, je reviendrai en détail sur chacun de nos théâtres, et je traiterai avec plus d'étendue les différentes questions auxquelles ils donnent lieu. En attendant, agréez, je vous prie, les sentimens, etc.

POURETCONTRE,
Avocat des Comédiens.

INTERIEUR. (1)

La France toute entière est livrée à une seule pensée; l'heureuse alliance contractée le 17 de ce mois occupe tous les esprits. Les vœux que Naples a formés pour la fille de ses rois, ont été entendus dans notre patrie; elle y répond et veut les accomplir. La longue route que madame la duchesse de Berri a parcourue depuis Mahon jusqu'à Paris, était couverte d'arcs de triomphe, de fleurs, et n'a cessé de retentir des acclamations de joie; un véritable amour a mis dans toutes les bouches les mêmes cris de *Vive le roi! Vive M. le duc, vive madame la duchesse de Berri! Vivent les Bourbons!* s'écriaient les autres, parce qu'ils ne pouvaient nommer en même-temps tous les objets de leur amour, tous les membres de cette auguste famille.

Dimanche 16, une cérémonie sainte, précieuse aux catholiques romains, et dont la révolution et l'usurpation ensuite, avaient dépouillé leur culte depuis près de trente ans, cette cérémonie, la procession du Saint-Sacrement, avait lieu dans Paris. Elle devait être terminée à midi, parce que l'entrée du roi était fixée pour quatre

(1) Ce Journal étant hebdomadaire, nous nous bornons à présenter à nos lecteurs un tableau général des faits les plus importans que les feuilles qui paraissent tous les jours ont rapportés. Jusqu'à ce moment, il avait été imprimé avec le même corps de caractère que le reste du numéro. Nous prenons le parti, afin de pouvoir lui donner plus d'étendue, d'employer le petit-texte. C'est une augmentation de dépense que nous sommes loin de regretter, dans la pensée que devenant plus complet, il satisfera davantage nos abonnés.

Digitized by Google

heures. Le soleil s'était levé pur, et il ne cessa point de briller pendant la sainte solennité; mais ensuite le ciel se couvrit de nuages, la pluie tomba en abondance, tout le monde était attristé. La famille royale devait monter en calèche à quatre heures à la barrière du Trône, si le temps le permettait, et loin de là, il interdisait toute espérance. Mais une demi-heure avant l'heure fixée, le soleil a brillé de nouveau et mis les nuages en fuite, la joie est rentrée dans tous les cœurs. Cette remarque pourrait sembler puérile et bien peu digne de mon sujet, s'il n'était pas constant que certains fanatiques faisaient du brillant de l'atmosphère il y a quelques années, le partage infaillible des fêtes commandées par le despote de la France. Je n'ai vu le 16 que des figures heureuses : la lumière pure du jour et les cris de joie, avaient fait fuir les animaux nuisibles et féroces.

La marche triomphale a commencé par le faubourg St-Antoine, que l'on peut véritablement nommer le *faubourg royal*. A toutes les fenêtres, des drapeaux blancs, des emblèmes ingénieux, des guirlandes, un peuple immense, voilà le spectacle qu'il a offert aux yeux du père de la France et de sa nouvelle fille. Un superbe drapeau blanc a été présenté à madame la duchesse de Berri, par mademoiselle Lainé, fille de M. Lainé, notaire et chef de la huitième légion. Cette jeune personne, accompagnée de plusieurs autres demoiselles, a adressé un discours à la princesse. M. le curé de Sainte-Marguerite, à la tête de son clergé, a présenté l'eau bénite au roi, et lui a dans son discours, fait remarquer l'excellent esprit des habitans du faubourg. *Ils ont en vous un bon interprète*, lui a dit le monarque dans sa réponse.

Dans le nombre des inscriptions qu'on voyait dans ce quartier, nous en citerons deux : l'une, est celle de l'hospice des Enfans trouvés, elle porte : *Nous ne sommes plus orphelins ;* l'autre, était au bas d'un large écusson, où l'on avait peint une rose sur un fond bleu : *Nous en avons une de plus.* Le cortége a suivi les boulevarts; sur celui de la rue Montmartre, le physicien Robertson avait placé son automate; la voiture du roi s'y est arrêtée pour l'entendre sonner une fanfare.

La longue route à parcourir avait permis à notre immense population de trouver place pour satisfaire son cœur et sa curiosité, mais les Tuileries la contenaient à peine le soir. Le roi a daigné se rendre plusieurs fois à l'empressement des habitans de sa bonne ville, et il s'est montré entouré de toute son auguste famille; j'ai vu verser des larmes causées par la joie dont elle-même paraissait animée. *Ils seront donc enfin heureux, disait-on.*

Le 17, l'auguste alliance a été bénie au pied des autels par M. l'archevêque de Reims. Le discours qu'il a adressé aux deux époux a ce ton d'inspiration, de majesté qui appartient à la Sainte-Ecriture, dont il a fréquemment employé les passages : c'est ainsi que parlait l'aigle de Meaux, le sublime Bossuet. Un cortége, dans lequel se déployait l'antique pompe royale, a traversé deux haies de troupes, depuis le palais des Tuileries jusqu'à la cathé-

Digitized by Google

drale, dont la vaste enceinte, magnifiquement décorée, offrait le plus beau coup-d'œil. Les ducs et pairs laïcs s'y étaient rendus revêtus de leur nouveau costume et du manteau ducal; les pairs ecclésiastiques étaient en habit d'évêque. Au moment où l'archevêque a demandé à Mgr. le duc de Berri s'il prenait la princesse Caroline pour son épouse, le prince s'est retourné vers le roi pour lui demander son consentement, en lui faisant une profonde révérence; il en fit une ensuite à S. A. R. MONSIEUR, et a prononcé le oui. La princesse Caroline, avant de répondre, a fait de même une révérence à Sa Majesté. M. le curé de Saint-Germain-Lauxerrois, dont l'église est la paroisse royale, était présent à la bénédiction nuptiale, en surplis et en étolle, présence nécessaire d'après les canons, et les registres de sa paroisse contiennent l'acte de bénédiction. Dans un aussi court espace que celui qui nous est accordé, nous ne pouvons consacrer que bien peu au cérémonial, à la splendeur de cette cérémonie, parce qu'il faut parler de l'esprit public. Il était si bon, tant de joie existait dans tous les cœurs, que nous devons nous y arrêter. D'après une ancienne coutume, il n'y a point de fêtes sans distributions à ceux qui ont assez de force pour les gagner : ainsi dans le vaste local des Champs-Elysées, de nombreux buffets établis étaient assiégés, de mains tendues, de vases de toutes les formes, de toutes les couleurs; l'adresse et l'intempérance luttaient, il est des plaisirs de toute espèce, et dans un jour de bonheur il faut que chacun se retire satisfait. Il y avait donc aussi des plaisirs d'une autre nature, des jeux de toute sorte, des spectacles : je regrette qu'il n'y ait plus de communauté d'oiseleurs, car en pareil jour il se lâchait une foule d'oiseaux, tribut du cœur, et ces captifs chantant leur délivrance, portaient dans les airs même, la joie à laquelle ils devaient la liberté. Jamais le 17, sans la sage prévoyance qui avait répandu les plaisirs dans l'étendue des Champs-Elysées, les Tuileries n'eussent pu renfermer ceux qui abondaient autour du château. Il fallait donner des distractions à l'amour. L'illumination noble et simple, pour le château, était de la plus grande richesse dans son immense parterre. Tout le monde convient que le *temple de l'hymen*, qui entourait le grand bassin, a réuni de la part de l'architecte à la pensée la plus vraie, l'exécution la plus riche. Nul acoident n'est arrivé, et cependant chacun voulait, dans le moins de temps possible, regagner ses pénates, mais il régnait un grand ordre. Il était nécessaire, car toutes les issues étaient remplies : l'inepte, car il ne faut pas voir partout la malice, répandait le bruit, le lendemain, qu'une femme avait été étouffée. Le fait est qu'il y avait à la Morgue une jeune personne d'environ vingt-deux ans, que l'on avait retirée de la rivière près la barrière de la Conette, et qui, par l'ordre du maire de Vaugirard, avait été apportée à Paris pour y être exposée, et cela avant la fête; on l'avait trouvée nue.

Les jeunes personnes dotées et mariées par le gouvernement,

Digitized by Google

étaient à Notre-Dame au mariage de madame la duchesse de Berri. Les adjoints de chacune des mairies les accompagnaient, et elles y furent présentées à S. M. qui, en leur souhaitant d'être heureuses, ajouta : *Priez pour moi, et souvenez-vous toujours de moi.*

Tout Paris était illuminé ; dans le nombre des illuminations qui se sont fait remarquer, on compte celle de la chambre des députés. De grands candelabres d'un vert azuré s'élevaient au milieu des colonnes de feu ; un transparent représentait les jeunes époux se donnant la main sur l'autel de l'hyménée. La croix de la légion d'honneur resplendissait seule au-dessus de la chancellerie de cet ordre, et suffisait pour la faire briller. Le ministère de la police avait été décoré avec beaucoup de goût. Les longues lignes d'architecture de l'hôtel de la Monnaie étaient dessinées par des cordons de feu. L'institut se laissait chercher ; Minerve était en négligé. A l'hôtel des gardes-du-corps, il y avait un transparent représentant un lis autour duquel un lierre s'entortille, avec cette inscription : *Ubi adjunctus pereo*, je meurs où je m'attache. Une autre inscription, dans la rue du Bac, arrêtait d'autant plus de monde qu'elle était en français : *Vivons pour les chérir, mourons pour les défendre.* On doit aussi à M. Désaugiers l'inscription suivante ;

Bon chrétien, bon Français, aujourd'hui rends hommage
Le matin à ton Dieu, le soir à son image.

Lorsque des enfans s'égarent, commettent des fautes, en sont les victimes, un bon père gémit, et n'oublie pas cependant qu'il est père. Le 18 juin les fêtes ont été suspendues, ce jour a été consacré à de funestes souvenirs.

— Le maréchal Augereau, duc de Castiglione, est mort le 12 de ce mois à sa terre de la Houssaie, d'une hydropisie *ascite*, suite d'une lésion organique au foie.

— La nef de l'église de Notre-Dame était couverte d'un tapis d'environ 200 pieds de long sur 18 de large ; il a été fabriqué chez MM. Bellanger et Vaisson, rue d'Anjou St-Honoré, n° 9.

— M. Le comte de Forbin remplace M. Denon dans les fonctions de directeur du musée. Les productions de M. de Forbin ont obtenu le suffrage des connaisseurs dans les expositions au salon, et lui ont assigné un rang distingué et hors de la classe des simples amateurs.

— Le conseil de révision a rejeté le pourvoi de l'ex-lieutenant Leblanc, condamné aux travaux forcés. Il a été dégradé sur la place Vendôme à la garde montante.

— Une lettre de Mgr. le duc de Richelieu, président du conseil des ministres, adressée au ministre des finances, détermine la manière dont sera fait l'emploi du million que Mgr. le duc de Berri a consacré au soulagement des départemens le plus maltraités par la guerre. Par une ordonnance du 8 mai, le roi a donné, sur la liste civile de 1816, dix millions pour le même objet, et une commission a été chargée de faire cette répartition. Le travail de cette

Digitized by Google

même commission servira pour la distribution du million donné par S. A. R. 500,000 francs ont été réservées par elle sur les dépenses de son mariage, et les autres 500,000 francs sont pris sur sa propre dotation. Cette somme sera répartie au marc le franc entre les départemens choisis par la commission.

— Madame la duchesse de Berri, le lendemain de son mariage, étant venue chez le roi, s'en retournait à l'Elysée-Bourbon avant de se rendre à Saint-Cloud, sa voiture s'est accrochée à la borne de granit qui est près de la grille du château, et le timon a été cassé près de l'avant train; cet accident n'a point eu de suite dangereuse. Aux cris des dragons d'escorte, Mgr. le duc de Berri a fait arrêter sa voiture, dans laquelle elle est montée.

— Ordonnance du roi du 1^er^ mai, portant que les propriétaires de rentes et pensions, qui, ne pouvant pas recevoir par eux-mêmes les arrérages échus, ne jugeront pas convenable de confier leurs inscriptions à des tiers, sont libres d'y suppléer par des procurations spéciales passées par-devant notaire.

— Du 5 juin, qui met à la disposition des préfets un centime sur les cinq centimes additionnels des contributions foncière et mobilière de 1816, pour être employés aux remises et modérations; le roi se réservant d'accorder sur les quatre autres le dégrévement nécessaire aux départemens qui ont le plus souffert.

— Du 11 juin, rendue en conformité de la loi du 30 avril, art. 320, règle tout ce qui est relatif aux acquits-à-caution.

ANNONCES.

Le mercredi 26 juin et jours suivans, la vente du troupeau de mérinos de la Malmaison aura lieu, à onze heures du matin, dans le local de l'Orangerie, sur la route de Paris à Saint-Germain.

Des maladies de l'utérus, par le D. Nauche. Prix: 6 fr. et 7 fr. 50 cent. franc de port. Chez Gabon, libraire, rue de l'Ecole de Médecine, n° 13.

Le Raffermissement de l'empire des lis, poëme; par M.^me^ de Boisserolle. Prix: 1 fr. Delaunay, libraire au Palais-Royal.

Grammaire française, analytique et raisonnée; par M. François. B. Beaucé, rue Guénégaud, n° 18.

Politique chrétienne, et Variétés morales et littéraires, 1^er^ volume. Beaucé, libraire, rue Guénégaud, n° 18. Cet ouvrage reparaît depuis le 1^er^ janvier 1815. La souscription est de 25 fr. pour 4 vol., 14 fr. pour 2, et 8 fr. pour un seul. In-8° de 416 pages.

Digitized by Google

Annales des arts et manufactures, 2e collection, tom. 2. Au bureau des Annales, rue de la Monnaie, n° 11.

Mémoire sur le cadastre de la France, ou Moyen de perfectionner cette opération. In-8°. Prix : 1 fr. 50 c. et 1 fr. 80 c. franc de port. Chez Eymery, à la librairie d'éducation, rue Mazarine, n° 30.

Le Censeur des Censeurs, ou Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution du 20 mars 1815, suivi de la censure de cet ouvrage, dans laquelle on trouve les pièces mutilées et rejetées par la commission des journaux. Chez Beaucé, rue Guénégaud, n° 18.

Une nouvelle édition de *Jeanne de France*, par Mme de Genlis, vient de paraître. Cette édition, *revue et augmentée*, est extrêmement soignée. L'auteur devait au public cette preuve de reconnaissance, pour le débit et le succès de cet ouvrage.

Une nouvelle édition de l'*Histoire de Henri IV*, par le même auteur, est sous presse.

Le petit volume du *Journal de la jeunesse* a paru le 15 de ce mois; on y trouve toujours la suite des ouvrages agréables, autant qu'instructifs, qui composent les précédens numéros.

Histoire de l'Europe moderne, à l'usage de l'enfance et de la jeunesse; par M. le comte de Ségur, un des quarante de l'académie française, membre de l'institut.

Trente-six volumes *in*-18, imprimés en petit-romain, ornés chacun de quatre jolies gravures.

Prix de chaque volume, 1 fr. 50 cent. (et 2 fr. avec les figures coloriées), et de tout l'ouvrage, 54 fr. avec les gravures en noir, et 72 fr. avec les figures coloriées.

Les personnes qui souscriront d'ici au mois d'août, pour la totalité des livraisons, recevront *la dernière gratis*.

Chaque livraison formant une histoire séparée, on peut, si on le veut, ne souscrire que pour une ou plusieurs. Les livraisons paraîtront successivement à compter du mois de septembre prochain.

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE VENTADOUR, N.° 5.

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1^er^ de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et sur-tout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Ventadour, n° 5, et non ailleurs.

POESIE.

LE DANTE.

Ode qui a remporté le prix aux Jeux Floraux;

Par M. CHENNEDOLLÉ.

Plein d'affreuses beautés, son style étincelant
Est, comme son Enfer, profond, sombre et brûlant.

Il était nuit. En proie à sa noire amertume,
Au fier ressentiment dont son cœur se consume,
Proscrit, persécuté, sans foyers, sans secours,
Le Dante, loin des murs d'une ingrate patrie
Qu'il avait tant chérie,
Sans goûter le sommeil, errait depuis neuf jours.

Digitized by Google

Il fuit, il fuit encore..... et déjà la nuit sombre
Pour la dixième fois épaississait son ombre,
Lorsqu'aux bords d'un torrent il arrive épuisé.
Lieu désert, où sans cesse effrayant ses rivages,
Parmi des rocs sauvages
Le flot tombe écumant et mille fois brisé.

Là, bien loin des humains, l'infortuné s'arrête,
S'assied, et sur un roc laissant tomber sa tête,
Demeure ainsi long-temps perdu dans ses douleurs;
Son cœur tumultueux, plein de ses rêveries,
Flotte en proie aux Furies;
Mais son œil, toujours sec, ne verse point de pleurs.

Il repasse en son cœur mille tableaux funèbres;
Et ce départ furtif hâté dans les ténèbres;
Et ce toit paternel, maintenant ennemi;
Et le trop court baiser qu'un désespoir farouche
Dépose sur la couche
Où son fils, jeune encor, reposait endormi.

« Voilà donc de quel poids l'infortune m'opprime!....
» Combien vous jouiriez de voir votre victime,
» Vous qui m'avez contraint, trop cruels ennemis!
» A mendier, au sein d'une terre étrangère,
» Le pain de la misère;
» Vous qui me séparez du berceau de mon fils!

» Mais quoi! de me venger perdrais-je l'espérance?
» Non, non, tu périras, trop ingrate Florence;
» Tu me paîras le prix des pleurs que j'ai versés;
» La ruine et la mort seront ton héritage,
» Dans ce jour où ma rage
» Insultera tes murs brûlans et renversés. »

Ainsi le Dante, en proie à sa cruelle injure,
Nourrissant de son cœur l'immortelle blessure,
En projets de vengeance exhale son transport.

Digitized by Google

Mais d'elle-même enfin la douleur qui l'oppresse
Se consume et s'affaisse,
Et lassé de douleur, il succombe et s'endort.

Tandis que le sommeil à son ame épuisée
Prodigue une douceur si long-temps refusée,
Voilà que dans un songe envoyé par les cieux,
Une noble figure au front calme et modeste,
Au langage céleste,
Dans l'éclat le plus pur apparaît à ses yeux.

« Quel noir transport, ô Dante! et t'agite et t'enflamme?
» A ces vaines fureurs pourquoi livrer ton ame?
» Crois-moi, souvent la gloire est bien près des revers.
» Le sort, en détruisant tes dignités serviles,
» Et leurs pompes stériles,
» Sagement rigoureux n'a brisé que tes fers.

» Regarde! dans mes traits reconnais ce poëte (1)
» Que ton culte honorait dans ta docte retraite;
» Je viens récompenser ton pieux souvenir.
» Du temple des destins entr'ouvrant le portique,
» Dans un lointain magique
» Je vais te révéler ton brillant avenir.

» Pour toi la politique a fermé sa carrière;
» Mais du champ des beaux-arts abaissant la barrière,
» Le génie à tes yeux ouvre un cirque éclatant.
» Prêt à te couronner de ses palmes nouvelles,
» En agitant ses ailes,
» Dans la lice de gloire il t'invite et t'attend.

» Déjà, pour te verser sa divine ambroisie,
» Le front paré de fleurs, la noble poësie
» Te convoque en riant à son noble banquet.

(1) Virgile.

Digitized by Google

» Oui, rappelé bientôt à sa splendeur antique,
» Le monde poétique
» Doit briller de nouveau, par toi régénéré.

» De l'autel des beaux-arts bravant le privilège,
» l'ignorance et l'orgueil, de leur main sacrilège
» Ont éteint des neuf sœurs le radieux flambeau;
» Et leur sceptre d'airain, chargé d'ignominie,
» Pèse sur le génie,
» Couché depuis mille ans dans la nuit du tombeau.

» O Dante! éveille-toi, ressaisis ta pensée,
» Sous le poids du malheur trop long-temps oppressée.
» Du fond de ta grande ame évoque ton talent;
» Perce de tes douleurs le voile funéraire.
» Du monde littéraire
» Sois l'étoile féconde et l'astre étincelant.

» De l'horison des arts dissipe le nuage;
» Parais! et que ta langue, encor dure et sauvage,
» S'ennoblisse et s'épure au feu de tes rayons.
» Qu'au sortir du berceau, cette langue enhardie
» Se déploie, aggrandie
» Sous le rapide essor de tes brûlans crayons.

» Vois, de tes grands talens recueillant l'héritage,
» Tes nobles successeurs, éclatant d'âge en âge,
» Sur tes pas créateurs s'élancer ardemment;
» Et de tous les beaux-arts, à ta voix ranimée,
» L'Italie enflammée,
» Une seconde fois hâter l'enfantement.

» Vois, brûlans de ta verve, Arioste et le Tasse
» Déployant à-la-fois leur poétique audace,
» Et s'armer de leur lyre et saisir leurs pinceaux;
» Michel-Ange lui-même, honneur de l'Ausonie,
» Allume son génie
» A l'éclat immortel que jetent tes flambeaux.

Digitized by Google

» Tels sont tes hauts destins, ils devraient te suffire;
» Mais si ton cœur encore à la vengeance aspire,
» Ce triomphe lui-même à ta gloire est promis.
» Ta haine et ton talent, tous deux d'intelligence,
» Illustrant ta vengeance,
» Vont de leurs doubles traits frapper tes ennemis. »

L'ombre fuit à ces mots. Le Dante se réveille :
La voix céleste encor résonne à son oreille;
D'un transport inconnu son cœur est agité :
L'inspiration parle. A la voix qui l'appelle,
Sa grande ame fidelle,
A déjà soif de gloire et d'immortalité.

Sa main en traits de feu jetta l'œuvre hardie
Où va se déployer sa pensée aggrandie :
Les plus mâles tableaux se pressent sous ses yeux.
Et le triple théâtre où s'ourdit son poëme,
Dans son vaste système
Doit embrasser la terre, et l'enfer, et les cieux.

Conception profonde! entreprise sublime!
Où, du monde idéal sondant le double abyme,
Le Dante parcourut sa double immensité;
Et sut peindre à-la-fois le bonheur, les supplices,
Les vertus et les vices,
L'homme, l'archange, Dieu, le temps, l'éternité.

Triomphe, homme divin! ta gloire est infinie.
Pour ce haut monument fondé par ton génie,
De vingt siècles ligués, Dante, que craindrais-tu?
Contre ton monument, colonne littéraire,
Trop fragile adversaire,
Le temps se heurte, et tombe à tes pieds abattu.

Digitized by Google

PLAINTES D'UNE JEUNE ISRAÉLITE,

SUR LA DESTRUCTION DE JÉRUSALEM.

Élégie qui a remporté le prix aux Jeux Floraux de 1816;

Par Mme. DUFRENOY.

Delicta majorum immeritus lues
Donec templa refeceris.
HOR., Ode 6.

O mes pleurs ne tarissez pas!
Mouillez jour et nuit ma paupière;
Soleil à mes regards dérobe ta lumière.
La fille de Sion, Jérusalem, hélas!
Sous un joug odieux courbe sa tête altière.
O Mes pleurs ne tarissez pas!
Mouillez jour et nuit ma paupière.

Comment du Chaldéen reçoit-elle les lois,
La cité maîtresse du monde,
Qui naguère imposait le tribut à cent rois?
O ma chère patrie! ô douleur trop profonde!
Tout Israël captif est sans force et sans voix.
Comment a succombé l'orgueil de ta puissance?
Comment tant de guerriers armés pour ta défense
Laissent-ils échapper le glaive de leur main?
Deviez-vous embrasser une lâche espérance,
Coupables habitans des rives du Jourdain?
Pourquoi de nos vengeurs enchaîner la vaillance?
L'ennemi, redoutant leur généreux effort,
Criait: la paix! la paix! Il apporte la mort.
Toi, que Dieu remplissait de sa majesté sainte,
Temple, dont Salomon avait tracé l'enceinte,
L'airain, le marbre, l'or qui couvraient tes parvis,
Par l'indigne vainqueur à mes yeux sont ravis!
La pitié n'entre point dans son ame cruelle;
Il frappe et l'épouse, et l'époux,

Digitized by Google

Le débile vieillard, l'enfant à la mamelle;
Le lévite lui-même expire sous ses coups!
Déplorable héritier du plus illustre trône,
L'infortuné Sédécias,
Conduit esclave à Babylone,
Au fond d'un noir cachot va subir le trépas.
Nul ami n'entendra sa plainte et sa prière;
Nul ami n'aura soin de son heure dernière.
O mes pleurs ne tarissez pas!
Mouillez jour et nuit ma paupière.

Voilà, voilà le fruit de tes iniquités!
Sion, de l'Eternel tu bravas les paroles,
Sur l'autel du vrai Dieu tu plaças les idoles,
Tu t'enivras de voluptés;
Ton châtiment est juste, et le dieu des batailles,
Pour l'exemple du monde, a brisé tes remparts;
Tes ennemis de toutes parts
Accourent à tes funérailles.
Sion trahit son Dieu: Dieu punit les ingrats.
Soleil cache-moi ta lumière.
O mes pleurs ne tarissez pas!
Mouillez jour et nuit ma paupière.

O côteau d'Engaddy! doux sommet du Carmel!
Qui versez à grands flots le vin, l'huile et le miel,
Je ne reverrai plus vos ombrages propices;
La main de l'étranger cueillera vos moissons,
Le sang rougira ces buissons
Où les roses d'Eden entr'ouvraient leurs calices.
Lieux sacrés! loin de vous on nous entraîne, hélas!
Soleil cache-moi ta lumière.
O mes pleurs ne tarissez pas!
Mouillez jour et nuit ma paupière.

Cependant Dieu l'a dit, il n'a jamais trompé:
Juda, qu'en ce moment sa colère humilie,
Des fers de son vainqueur quelque jour échappé,

Digitized by Google

Verra de Salomon la cité rétablie.
Mais sous un autre ciel on nous entraîne, hélas !
Soleil cache-moi ta lumière.
O mes pleurs ne tarissez pas!
Mouillez jour et nuit ma paupière.

ÉNIGME.

Mon père est beau, majestueux ;
Mais sans moi sa beauté stérile
N'offrirait rien de merveilleux.
Je suis, il est vrai, plus utile,
Je suis aussi plus dangereux.
Grâce à l'art qui me rend traitable,
Je ne suis jamais redoutable
Qu'aux imprudens, aux furieux ;
Et de ma force formidable
Je fais souvent l'emploi le plus heureux.
Dans la douleur, dans la détresse,
Tu peux, lecteur, invoquer mon pouvoir.
Recours à moi dans la tristesse,
Ne m'appelle jamais dans l'affreux désespoir.

LOGOGRIPHE.

J'embrasse ton Iris.... tu dois me deviner ;
Tu voudrais me tenir : tâche de combiner.
Je suis fort souple et tiens fort peu de place.
En moi tu dois trouver un instrument de chasse,
Ce que désirent les humains,
Ce que redoutent les marins,
Une île trop fameuse, une fleur éclatante,
Ce qui rarement nous contente,
Ce qu'on ne dit qu'à quelque sot.
Ah! pour le coup je ne dirai plus mot.

Mots de l'*Enigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'Enigme est *Rivière*. Celui du Logogriphe est *Philosophie*, où se trouve Pôle, Ile, Loi, Heli, Soie, Sel, Lis, Ops, Œil, Pô, Lie, Sole, Sophie, Poli, Poêle, Pois, Sol (monnaie), Eloi, Si, Sol (notes), Pélops, Soi, Pie, Io, Oise, Lis (rivières), Sophi, Philis.

Digitized by Google

HISTOIRE DE MADAME DE MAINTENON,

Et de la Cour de Louis XIV, ouvrage qui embrasse les règnes des Bourbons, depuis la ligue jusqu'à la régence du duc d'Orléans; par M. Lafont d'Aussonne. — Deux vol. in-8°., avec un beau portrait de madame de Maintenon, par Mignard. Prix : 10 francs.

A Paris, chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30.

(III°. Extrait.)

Mylord Crawford, rue d'Anjou Saint-Honoré, possède le magnifique portrait de Mme de Montespan, peinte en Vénus ou en Armide, et mollement couchée sur un gazon couvert de fleurs. Nous ignorons si M. Lafont d'Aussonne avait vu ce chef-d'œuvre de Mignard, lorsqu'il a composé le morceau que nous allons transcrire; mais nous sommes tentés de le croire, en voyant la fraîcheur de son coloris, et la riche élégance de ses atours et de ses draperies. Mme de Montespan, effrayée par son confesseur, avait quitté le roi; mais ils étaient bien jeunes, et bien peu convertis encore l'un et l'autre. Voici comme s'exprime l'auteur :

« On ne parlait plus que de la disgrâce de Mme de Montespan. Les uns voulaient qu'un coup décisif mît fin à ce bruyant scandale par un exil des plus absolus. Les autres, plus habiles politiques et plus adroits courtisans, souhaitaient que le repentir du roi ne fût pas donné en spectacle à la France. Ils consentaient que la marquise restât à la cour, laissant à Louis l'honneur de l'éviter, malgré les charmes de son esprit, malgré son amour, ses attraits séducteurs et sa continuelle présence.

» Le roi goûta cet avis modéré. Il fut bien aise de faire dire un jour à l'histoire, que, pareil à ces héros du vieux temps, il avait su mettre un frein à ses bouillantes passions, et côtoyé d'un pas assuré les bords glissans du précipice.

Digitized by Google

» Mme de Montespan n'avait jamais été aussi belle. Son miroir lui donna des conseils et des moyens pour ajouter mille et mille attraits à cette beauté déjà si formidable et, dans le ravissement qu'elle dut éprouver elle-même à l'aspect de tant de charmes réunis, elle comprit bien que son illustre fugitif ne la renoncerait pas long-temps encore.

» La marquise de Sévigné, peintre aussi délicat, aussi parfait qu'il soit possible de l'être, nous représente au naturel cette Cléopâtre moderne, reparaissant sur l'horizon après une assez longue éclipse, pour y éclipser, à son tour et sans peine, les beautés célèbres ou nouvelles qui avaient osé croire à sa chûte, et spéculer sur son exil.

» Toute la richesse asiatique, toute la grâce européenne, toute l'amabilité de l'esprit, se faisaient voir ou dans ses vêtemens, ou dans ses mouvemens, ou sur son éblouissant visage. Les boucles légères de ses blonds cheveux découvraient et dessinaient avec art ce front, siége de la jeunesse et de la majesté. Ses grands yeux bleus, sourians et caressans comme à l'ordinaire, virent l'embarras du monarque, lui envoyèrent d'ingénieux reproches, de volatiles caresses, des encouragemens victorieux, et les plus enivrantes invitations. Louis, fier et imperturbable dans les combats, facile et respectueux devant ses maîtresses, oublia qu'il y eût un Montausier, ni un Bossuet dans le monde. Ses yeux ne virent plus qu'Athénaïs rendue à son amour, rendue à ses regrets, rendue au bonheur de son existence. Il lui sourit, se rapprocha d'elle naturellement; écouta, non des plaintes, mais des amitiés naïves; apprit avec amertume que les plus beaux yeux de son empire avaient répandu bien des pleurs; obtint son pardon, promit une conduite invariable, et ne quitta point la main de la marquise, sans avoir permis, et demandé, peut-être, qu'elle renouât ses fers. »

Le législateur du Parnasse a dit : *Passez du grave au doux, du plaisant au sévère.* C'est par cette variété que les bons livres se soutiennent; c'est là tout le secret des auteurs qu'on lit avec empressement, et

Digitized by Google

qu'on se plaît encore à relire. La mort épouvantable d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, a fourni à Mme de Lafayette, sa dame d'honneur, la matière d'un volume très-intéressant; et à l'évêque de Meaux, le sujet d'une oraison funèbre admirable. Cette jeune princesse mourut victime d'une vengeance atroce, mais qu'il faut attribuer au chevalier de Lorraine lui seul. Henriette, pour plaire à Louis XIV, fit un voyage mystérieux auprès de Charles II, son frère, dont elle était tendrement aimée; elle conclut secrètement la vente de Dunkerque et la guerre contre les Hollandais. De retour sur le continent, elle sut résister à la curiosité indiscrète de son époux, et eut la douleur de s'exposer à une rupture déclarée. Nous allons transcrire ce passage, qui a mis dans toute son évidence l'heureux talent de son auteur : les rhétoriciens l'ont déjà placé parmi les narrations les plus parfaites.

« O mort! quel spectacle viens-tu nous offrir au milieu de ces fêtes, de ces pompes, de ces festins, au milieu de ces palais enchantés, où la vie s'écoule si délicieusement parmi les charmes de l'esprit, les perfections de la politesse, les enivremens de la louange, les prestiges de la beauté, les douces chimères de l'amour, et les inépuisables félicités de la grandeur et de l'opulence!

. . . . . .

» Tous ces illustres personnages ont paru, depuis long-temps, devant le tribunal de Dieu; et Dieu connaît lui seul, jusqu'à quel point Philippe se rendit coupable. Mme de Lafayette, prudente et sage, ne l'accuse ni ne l'excuse entièrement dans son récit; mais elle ne dissimule pas que, dès les premières atteintes de cette colique brûlante et dévorante, *Madame* s'écria qu'elle était empoisonnée.

» On fait avertir *Monsieur;* il s'approche de ce lit de douleurs, contemple ce beau visage presque défiguré par la souffrance, ne parle ni le langage de la consolation, ni celui de l'amitié, ni celui des alarmes. Les crises redoublent et dépassent les forces humaines. *Madame*, toute en pleurs, invoque la mort, et demande

Digitized by Google

aussitôt pardon à Dieu de ce souhait, qui lui paraît un blasphême. Henriette, déjà livide, exprime le désir des contre-poisons, et *Monsieur*, laissant couler des larmes, consent à cette épreuve tardive. Des couriers partent. Le roi, la reine accourent, tremblans et désolés. Mme de Montespan les suit bientôt. La duchesse de la Vallière est introduite, voit sa jeune maîtresse dans les convulsions de la mort, et se précipite sur ces belles mains qu'elle arrose de ses larmes. Les médecins, épouvantés, n'osent ni s'expliquer, ni ordonner des remèdes. Le roi, baigné de pleurs, en indique lui-même, et, au milieu de la confusion générale, n'est point écouté. M. Feuillet, pénitencier célèbre, reçoit la confession de cet ange périssant au sein du martyre, et, au lieu de fondre en larmes, lui parle avec sévérité. Elle a prononcé le mot *poison;* il lui ordonne de se rétracter, et d'offrir sa vie à Dieu, comme une expiation de sa brillante jeunesse. Bossuet, moins rigoureux, succède à l'homme flegmatique, s'attendrit, offre le crucifix; et avoue simplement qu'il n'y a plus qu'à espérer en Dieu, quand les hommes n'ont plus d'espérance. Henriette, consumée par un feu toujours acharné à sa proie, se soulève un instant, pour se ressouvenir que ce prélat, il y a dix mois, a prononcé devant elle-même l'oraison funèbre de la reine sa mère, et elle ordonne qu'après sa mort on lui remette une émeraude du plus grand prix, en signe de sa reconnaissance. Elle voit couler les pleurs de Louis, auteur involontaire de son supplice; elle le console, les console tous; parle à son époux avec douceur, proteste de sa bonne conduite et de son innocence, pardonne généreusement, et meurt comme une colombe, après dix heures de convulsions et d'horribles tourmens, après dix heures de constance chrétienne, de soumission et de magnanimité. »

Cette peinture est si vive, si ressemblante, qu'elle émeut les plus indifférens : eh bien, le croira-t-on ? Il s'est trouvé un journal assez déhonté pour en parler avec mépris, et accuser l'auteur d'être *bas et trivial* dans son style. Il est vrai que dans le même temps un autre journaliste l'accusait de trop d'apprêt et d'élévation; et

Digitized by Google

un autre se plaignait de voir l'*histoire* écrite avec tant de *coloris* et de *poësie*. Au milieu de ces jugemens contradictoires, quel parti un écrivain doit-il prendre? Il doit se fier à son goût; suivre sa route, et travailler pour les gens du monde, qui ne composent point des livres, ni des pamphlets, mais qui n'en font pas moins, par leur nombre et par leurs suffrages, la véritable réputation des auteurs. *L'histoire de Mme de Maintenon et de la cour de Louis XIV* présente mille traits piquants, et beaucoup de tableaux gracieux ou largement dessinés. C'est un livre d'agrément et d'instruction qui restera; mais il a ses défauts. Nous les signalerons avec impartialité dans un quatrième et dernier article. Nous ne pouvons mieux terminer celui-ci, qu'en offrant à nos lecteurs le portrait ingénieux, et pourtant bien vrai, de l'aimable auteur du Télémaque.

. . . . . .

« La cour apprécia l'abbé de Fénélon dès qu'elle le connut. Elevé dans le grand monde, il y avait puisé ces manières élégantes et cette politesse facile qu'on trouve rarement ailleurs. Sa taille élancée, sa démarche grave sans affectation, une figure pleine d'agrément, de noblesse et de bonté, un son de voix des plus heureux, un regard pénétrant et rassurant, un sourire tout spirituel, faisaient voir en lui l'homme de qualité, né pour les délices du monde. Sa modestie et la douce tristesse dont elle était accompagnée, faisaient voir dans cet ecclésiastique, ou un homme resté malheureux après les orages de quelque grande passion, ou un cœur épouvanté, qui se redoutait et se fuyait lui-même.

» Riche de son propre fonds et de ses immenses lectures, sa conversation était enchanteresse. Profond avec les savans, pétillant d'esprit et d'imagination avec les poëtes, simple et naturel avec les jeunes gens et avec les femmes, il ne parlait théologie qu'avec les théologiens, et dans son oratoire ou dans les temples, sa physionomie candide ne respirait que Dieu.

. . . . . .

» Mme de Maintenon lui donna Saint-Cyr. Saint-Cyr, en appercevant l'abbé de Fénélon, affectionna sponta-

Digitized by Google

nément un si aimable apôtre, et le chérit jusqu'à se préparer bien des amertumes et bien des pleurs.

» Je vais raconter, aussi brièvement qu'il me sera possible, l'histoire de ce fameux scandale donné au monde par deux prélats considérés, savans et spirituels l'un et l'autre; mais attachés l'un et l'autre, par malheur, à ce char immodéré de la gloire, qui souvent écrase et mutile sous ses roues ses amans les plus respectueux, et ses favoris les plus superbes.

» L'abbé de Fénélon n'aimait que la gloire solide, celle qui est la récompense des talens unis aux vertus; mais enfin il l'aimait, et Dieu le punit peut-être de n'avoir pas su préférer à toutes choses ici-bas l'obscurité paisible, et cette existence inconnue qui ne permet ni à l'envie ni à la calomnie d'appercevoir le mérite et de le persécuter.

» Doué d'une ame sensible et compatissante, il se passionnait pour les opprimés et les malheureux, et ce penchant à une bienfaisance générale, où l'exposait à la vengeance des persécuteurs contrariés, ou lui donnait le ridicule des bonnes œuvres chez ces indifférens du siècle, qui ne voient qu'eux-mêmes et ne chérissent qu'eux. »

La suite au numéro prochain.

DIALOGUE DES MORTS.

FONTENELLE, LAMOTHE ET VOLTAIRE.

(IIe. et dernier article.)

LAMOTHE.

N'achevez pas : vous voyez où il en est, c'est l'état où le réduisent les nouvelles trop véritables qui nous arrivent tous les jours; comme si un aussi bon esprit n'avait pas dû les prévoir ; il ne peut supporter l'idée d'une nation sans académie. Semblable à ces Romains

Digitized by Google

qui ne conservaient pas l'empire sans le Capitole, ou le Capitole sans l'empire, nous avons souvent des discussions là-dessus; mais je ne parviens qu'à l'affliger.

VOLTAIRE.

Il faut pourtant qu'il digère cette vérité. Mettez-vous bien dans l'esprit, mon cher Fontenelle, qu'il en est des compagnies littéraires comme de celles de commerce. Quand un peuple est pauvre et sans industrie, il faut alors créer des compagnies, leur donner des priviléges exclusifs; mais quand chaque citoyen est devenu commerçant, il faut alors détruire ces corps privilégiés, car ils dégénéreraient en monopole, et voudraient étouffer l'industrie générale prête à éclore. Ainsi, quand une nation est barbare, et que quelques têtes possèdent à elles seules le peu d'esprit qu'elle a, il est nécessaire de les rassembler, afin que les regards du peuple incertain se tournent vers elle, et qu'on sache bien qu'il n'y a des lumières et du goût que chez elles. Mais quand une fois la nation a goûté les plaisirs de l'esprit, que les bons modèles se sont multipliés en tout genre, et qu'un vernis de littérature s'est répandu sur toutes les conditions de la société, alors ces chambres privilégiées, le faste de leurs inscriptions, leurs séances, leurs adoptions et leurs exclusions, excitent plus de murmures que d'émulation : attaquées par les aspirans qu'elles repoussent, elles ne sont jamais défendues par leurs membres; le vœu général est contre elles; les bons mots se multiplient; et après avoir rendu à une nation le service de lui donner une académie, il ne reste plus qu'à la lui ôter, à moins qu'on n'aime mieux la laisser mourir de ridicule.

FONTENELLE.

Ah! grand homme, vous frappez juste, mais vous frappez trop fort : je conviens avec vous que l'académie française n'est, ni d'absolue nécessité, ni de pur agrément en France : cependant elle fait encore honneur à la nation; elle sert de phare à tout le nord, et

Digitized by Google

peut-être est-ce à elle que la langue française doit un peu de son universalité. Nous sommes en effet le seul peuple chez qui il y ait toujours un corps subsistant qui veille à la pureté du langage.

VOLTAIRE.

Mais c'est précisément la chose dont elle s'occupe le moins. N'est-il pas ridicule, en effet, que l'académie française n'ait point encore profité de son despotisme pour nous donner une ortographe; pour fixer la véritable acception de chaque mot, les classer par racines et par familles; poser enfin les limites de la langue? N'est-il pas étonnant qu'elle ne nous ait pas fait encore un bon dictionnaire? Au lieu de cela, ce sont des cabales, des partis, des réceptions qui épuisent son activité; et, sans que le monde en sache rien, il y a telle niaiserie qui coûte plus de brigues à un secrétaire d'académie, et qui exige plus de dextérité, qu'il n'en fallait jadis à Rome pour le consulat et la prêture.

FONTENELLE.

Vous ne comptez donc pour rien les éloges qu'elle donne pour prix chaque année? Tous les grands hommes de la nation y sont loués tour-à-tour; et dans peu ces éloges formeront une galerie respectable, égale peut-être à celle qu'on leur prépare au Louvre.

LAMOTHE.

Ah ciel! de quoi nous parlez-vous là, Fontenelle? Vous raillez sans doute; le Léthé nous apporte chaque année un éloge académique : c'est un deuil général parmi les ombres quand le moment approche; vous le savez, nous nous rassemblons toutes alors, et nous attendons avec effroi la décision du sort: celui que l'académie a choisi pour victime pâlit tout-à-coup, sa gloire et sa couronne, que le temps avait respectées, se flétrissent visiblement. Voyez sous ces ombrages, Montausier, Suger, l'Hôpital; voyez dans quel état leurs panégyristes les ont mis; ces

Digitized by Google

têtes illustres paraissent avoir passé deux fois par les ombres de la mort; et vous même, Fontenelle, malgré votre philosophie et votre amour pour tout ce qui vient de l'académie, vous n'avez pu vous défendre d'une secrète horreur en voyant approcher votre tour; vous savez à quelle main vous êtes destiné. Mais je viole peut-être votre secret; vous n'avez jamais voulu convenir de toute votre affliction.

FONTENELLE.

Puisque vous le voulez, ce n'est pas avec vous, messieurs, que je dissimulerai mes peines; et cette hypocrisie serait, je le crois, bien inutile. Mais je voudrais vous faire convenir que si l'académie nous proposait tous les ans une question intéressante, ou si elle donnait l'éloge historique de quelques grands hommes, suivi de l'analyse de leurs ouvrages et d'observations sur la langue, il en résulterait en peu de temps une collection qui aurait son prix. Les convulsions oratoires, et les moules usés du panégyrique ne produisent rien que de l'ennui. Saint-Louis, pour avoir été tant loué, n'en est ni mieux connu, ni plus estimé. Il faudrait aussi peut-être que l'académie française fut la seule dans le royaume qui eut le droit de proposer des éloges, afin que l'unité du prix lui donnât plus de concours et de solennité. On ne saurait croire combien cette fourmilière d'académies et de musées nuit au bon goût, et avance la ruine des lettres. Le feu sacré se trouve dispersé entre trop de mains, et chacun se fait un rite et une liturgie à sa mode. Quand les petites souverainetés se multiplient dans un état, l'anarchie est arrivée. Il faudrait enfin que le secrétaire de l'académie française ne fût occupé que de la véritable gloire de sa compagnie, bien sûr en même-temps de travailler pour celle de la nation et pour la sienne propre; tandis qu'au contraire, semblable au pilote d'un vaisseau qui fait eau de toute part, ou, si vous l'aimez mieux, à une araignée qui jette ses fils dans toutes les antichambres de Paris, il croit ne pouvoir exister qu'à force d'art et de connaissance du monde.

Digitized by Google

VOLTAIRE.

Hélas ! mon cher Fontenelle, vous êtes donc toujours le même, laissez-là vos pilotes et vos araignées. Adieu; je m'aperçois que vous me feriez passer mon éternité à parler d'académies.

LAMOTHE.

Je suis bien fâché que vous partiez; car j'avais un petit morceau à vous lire en faveur des tragédies en prose et en vers blancs.

FONTENELLE.

Et moi, j'allais vous proposer de nouveaux statuts pour l'académie.

VOLTAIRE.

Adieu, vous dis-je, il faut quitter les gens quand leur marotte les prend. Allez, Fontenelle, parmi les Duclos, les d'Olivet et les Trublet, causer sur votre chère académie, pendant quelques milliers de siècles; pour moi, je vais trouver Sophocle, Horace et l'Arioste, c'est là toute l'académie qu'il me faut. Quant à vous, Lamothe, attendez, pour faire votre lecture, la descente de quelques pauvres diables qui font des drames pour l'Opéra-Comique; ou bien informez-vous d'un abbé de Reyrac, qui faisait un hymne au soleil, en prose, et en un gros volume. Il nous parlait de tout ce que cet astre a vu depuis l'origine du monde, et prétendait malicieusement faire ainsi tomber l'Encyclopédie; vous trouverez ici son ame prosaïque, à moins qu'il ne soit mort tout entier.

Digitized by Google

BEAUTÉS DE L'HISTOIRE GRECQUE,

Ou Tableau des événemens qui ont immortalisé les Grecs, actions et belles paroles de leurs grands hommes, avec une esquisse des mœurs et un aperçu des arts et des sciences à différentes époques, depuis Homère jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine. — Seconde édition, revue, corrigée et augmentée, et ornée de huit belles gravures; par R. J. Durdent. — Un vol. in-12. Paris, à la librairie d'éducation, chez Alexis Eymery, rue Mazarine, n° 30.

ÉPOQUES ET FAITS MÉMORABLES DE L'HISTOIRE DE RUSSIE,

Depuis Rurik, fondateur de cet empire, jusqu'à Alexandre Ier. Ouvrage dans lequel sont rapportés tous les événemens remarquables de cette nation; la révolution qu'a opérée en Russie le siècle de Pierre-le-Grand et celui de Catherine, avec un aperçu sur l'état actuel des lettres et des arts dans cet empire. — Un vol. in-12, orné de huit belles gravures en taille-douce; par le même et à la même adresse.

Des critiques sévères se sont élevés contre les compilations et les compilateurs. Il est certain que la fureur de faire des livres avec des livres a été portée de nos jours à un degré presque effrayant; le désir d'instruire la jeunesse a sur-tout fourni des prétextes reproduits sous toutes les formes, à cette manie, que l'on pourrait aussi nommer une spéculation. Nos bibliothèques semblaient ne plus pouvoir suffire au zèle des fabricateurs. Bossuet, Bourdaloue, Massillon, Jean-Jacques, Voltaire, Montaigne, Montesquieu, nos écrivains philosophes, nos écrivains sacrés, tous ont vu leurs écrits livrés aux ciseaux que dirigeait une si tendre sollicitude. N'avons-nous pas eu la *Grammaire des Dames*, le *Buffon*, le *Rollin*, le *Crévier de la jeunesse?* Le *Télé-*

17.

Digitized by Google

maque lui-même a dû se refondre, et le nom révéré de Fénélon oser à peine se montrer autrement que sous les auspices de son régénérateur.

Il serait piquant d'examiner, dans tout cet agio littéraire, le parti que les auteurs surent en tirer dans l'occasion. Je passerais pour méchant si j'en citais des exemples; mais je me souviendrai long-temps d'avoir vu l'immortel Bossuet réunir ses paragraphes les plus éloquens pour prouver la nécessité de la conscription. La morale et les hautes vues spéculatives étant devenues aussi l'objet de ces pénibles élucubrations, il en résulte très-souvent un contraste fort remarquable, celui d'un genre d'ouvrage absolument opposé aux connaissances de celui qui le publie. Un romancier nous rend des discussions théologiques; un légiste, des poésies érotiques ou des contes; le poëte, à son tour, abandonnant ses couplets et sa volière, ainsi que M. Charles Malo, s'avise tout-à-coup de reproduire un ouvrage de médecine.

Le livre des *Beautés de l'histoire grecque* échappe à tous ces ridicules. M. Durdent ne s'est pas appliqué à nous offrir des mutilations d'ouvrages qui appartiennent à notre propre littérature, et il traite un sujet qui convient à tout homme qu'on ne peut soupçonner d'être étranger aux simples connaissances classiques. Une autre considération qui, sans doute, est la meilleure, c'est que son livre est à sa seconde édition, que le public, par conséquent, l'a jugé, et probablement en a porté un jugement favorable.

On ne peut se dissimuler que de tout temps il n'y ait eu des compilations, et ce genre lui-même n'est pas dépourvu d'intérêt lorsqu'il est raisonnablement dirigé. Ces recueils, dont le but avoué est d'orner promptement la mémoire d'un grand nombre de traits intéressans et de connaissances indispensables, sont ordinairement offerts à la jeunesse, et en vérité c'est une manière très-délicate de s'exprimer, ils conviennent très-souvent tout aussi bien aux hommes faits, ne fut-ce que pour leur éviter de longues recherches ou leur rappeler sur-le-champ ce qu'ils peuvent avoir oublié. Mais ce que

Digitized by Google

je ne crois pas devoir négliger de dire, c'est que le livre des *Beautés de l'histoire grecque* n'est pas même, à proprement parler, une mutilation, et qu'il pourrait être nommé un abrégé ou précis entièrement dû aux recherches ou aux souvenirs de M. Durdent. Il serait donc injuste de confondre avec d'obscurs découpeurs, des hommes studieux qui font part au public de ce qu'ils ont recueilli de leurs propres lectures. « Car enfin, » comme le dit très-bien M. Durdent lui-même dans sa » préface, les études, les recherches que leur travail » exige, ne diffèrent en rien de celles qui pourraient » leur suffire pour donner, sous le titre imposant d'*His-* » *toire*, ces fruits de leurs veilles. »

Il serait difficile d'ajouter quelque chose à ce raisonnement. Si cependant quelques-uns des chapitres de cet ouvrage, auquel on pourrait donner un titre plus imposant, semblent offrir un peu d'aridité, on réfléchira sans doute qu'on ne resserre pas aisément en un volume une histoire complète de la Grèce, depuis les temps héroïques jusqu'à sa réduction en province romaine. Il y avait là, pour un bon spéculateur, de quoi former une grande opération. La modération de M. Durdent prouve qu'il s'est uniquement occupé des intérêts de son lecteur.

Si tel est le jugement que j'ai cru devoir porter de ce premier ouvrage, combien ne vais-je pas me montrer encore plus indulgent en parlant du second ? Tous les compilateurs, gros de dépit et de jalousie, vont s'élever contre moi ; ils s'écrieront que je favorise M. Durdent ; mais, de bonne foi, tout ce qu'ils nous offrent a-t-il le mérite et l'à-propos des *Epoques et faits mémorables de l'histoire de Russie ?*

Les événemens déplorables qui se sont passés sous nos yeux, nous ont fait voir des peuples qu'en général nous connaissions très-peu avant nos deux dernières années, et dont maintenant nous ne sommes que plus avides de bien examiner l'origine, les mœurs et les diverses habitudes. M. Durdent a fort bien prévu cette curiosité, et cette fois on ne lui contestera pas, j'espère, qu'il aurait pu donner au fruit de ses veilles le titre imposant d'*His-*

Digitized by Google

toire ; car il est très-peu de sources connues dans lesquelles il ait pu se borner à puiser. Il est cependant très-probable qu'il n'aura pas inventé ces faits mémorables ; mais ils lui auront coûté des recherches encore plus laborieuses.

O.

(*La suite au numéro prochain.*)

FRANÇOIS Ier ET Mme DE CHATEAUBRIAND ;

Par Mme A. Gottis. Orné de deux jolies gravures. Chez Eymery et Delaunay.

(IIe article)

En lisant l'ouvrage de Mme Gottis, qui se termine par la scène la plus tragique, j'ai remarqué une différence qui existe entre les romans historiques et les mélodrames. Les chefs-d'œuvre des boulevarts commencent ordinairement par des coups de tonnerre, des coups de sabre, des tempêtes, des combats, des conspirations, des meurtres et des empoisonnemens ; les premiers actes nous offrent toujours le tableau de la vertu *malheureuse et persécutée*, et de la prospérité du crime. Mais à ce long enchaînement de tribulations, succède le dénouement consolateur. Le coupable est puni et l'innocent triomphe ; nos pleurs cessent de couler, ou nous ne versons plus que des larmes de joie. Enfin toutes les fois qu'on voit un mélodrame, on est sûr de ne s'affliger d'abord que pour se réjouir ensuite. Il n'en est point ainsi des romans historiques. Ils nous présentent, dans les premiers volumes, les scènes les plus riantes, les amans livrés à tout le charme de leur penchant ; les fêtes, les plaisirs remplissant tous leurs jours ; on dévore avec avidité ces récits enchanteurs ; l'œil parcourt rapidement ces pages séduisantes que la main fait paraître et disparaître avec tant d'impatience ; on croit ainsi multiplier l'attrait de sa lecture, on ne fait que l'abréger ; et en courant après la fin du roman, on court après les plus horribles catastrophes. C'est, ou la sépa-

Digitized by Google

ration de ces amans qu'on aurait voulu voir toujours unis, ou le trépas du héros, ou celui de l'héroïne, et quelquefois la mort de tous deux. Souvent même ne meurent-ils que de la manière la plus cruelle, comme l'infortunée Françoise de Foix. Mais n'anticipons point sur des événemens qui ne feront que trop tôt couler les larmes des ames sensibles.

Nous avons laissé Mme de Chateaubriand s'abandonnant, après quelques combats, à la passion que lui a inspirée François Ier. Son mari qui s'aperçoit de ce qu'il craint, songe à lui faire quitter la cour où rien ne doit plus la retenir, puisque son frère a triomphé de la haine de ses ennemis : Françoise elle-même, redoutant sa faiblesse, voudrait déjà être loin de ces lieux si dangereux pour sa vertu. « *Malgré* le courage » *qu'elle* affecte, elle ressent *quelque* mouvement de » regret en songeant *que* c'est pour la dernière fois *que* » ses yeux verront celui *qui* la captive *malgré* elle : le » devoir l'exige, il faut s'éloigner, ou peut-être, hélas! » devenir coupable. » Le comte, après avoir fait quelques scènes à sa femme devant Lautrec, qu'il apostrophe de l'épithète de *vil courtisan*, quand il veut s'opposer à ses brutalités, fait enfin la paix avec elle; mais ils arrêtent que le jour suivant ne les retrouvera point dans la capitale. Ils doivent donc paraître à la cour pour la dernière fois. Chateaubriand supplie Françoise de *ne point s'embellir, de ne rien ajouter à sa beauté* pour se montrer devant le roi. Elle choisit en effet l'ajustement le plus simple; mais, « inutile précaution! sans » parure elle est encore plus belle, et un peu de pâleur » la rend encore plus intéressante. » Ces pauvres maris sont bien à plaindre : quoi qu'ils fassent, ils ne servent qu'à rendre leurs femmes toujours plus charmantes aux yeux des autres. M. et Mme de Chateaubriand vont donc faire leurs visites de remercimens et d'adieux à François Ier. Le roi, étourdi d'abord à l'annonce d'une nouvelle qui contrarie si fort son amour, se ravise bientôt; et, grâce à la présence d'esprit de Brion-Chabot, son favori, et de Marguerite de Valois, il fait jouer Chateaubriand; et pendant que celui-ci perd son argent,

Digitized by Google

il se ménage, sur le balcon, une entrevue avec Françoise de Foix. Il lui rappelle que l'ayant nommée dame d'honneur de la princesse sa sœur, sa place lui fait un devoir de rester à la cour. « Mais nous ne sommes pas » assez heureux pour que vous désiriez vous fixer » près de nous. » Françoise fait entendre qu'elle ne demanderait pas mieux, mais qu'elle même a prié son époux de la reconduire vers sa fille Aloïse — « Vous » oublierez peut-être tous ceux qui vous aimèrent. » — Ah! ne le croyez pas, répond-elle : confuse, elle baisse sa tête charmante. Le roi transporté, baise sa main avec ardeur, quand elle lui dit que *le comte de Chateaubriand est le père de sa fille, mais qu'il n'est point un époux adoré.* Que d'honnêtes gens sont encore plus malheureux que lui, et ne peuvent prétendre à aucun de ces deux titres! François Ier, qui prend goût aux entrevues avec Françoise de Foix, lui demande de la voir encore. — « Sire, je ne le puis..... » mon époux. — Il l'interrompit : par grâce, dit-il, n'y » mettez point d'obstacle, et je réponds qu'il restera. » En disant ces mots il s'éloigne avec *la vivacité de* » *l'éclair.* »

Le comte, ennuyé de perdre toujours au jeu et craignant d'avoir aussi perdu sa femme, ne dissimule plus son impatience. Il prétexte un violent mal de tête, quitte le jeu et se dispose à rejoindre Françoise, lorsque le roi l'arrête brusquement et lui dit : « Chateaubriand, » je donne une chasse à Rambouillet, dans trois jours; » tous ceux qui *assistèrent* au tournoi doivent s'y » rendre; j'ai compté sur vous, vous ne nous quitterez » qu'après; je le veux. » On s'imagine facilement la rage de Chateaubriand : il n'y a pas moyen de résister à un *je le veux*, dit de cette force. Il décharge sa fureur sur la malheureuse Françoise, et lui fait expier, par de nouveaux outrages, le plaisir secret qu'elle éprouve de rester encore près de son amant. Connaissant elle-même tout le danger de l'occasion, elle est résolue de ne point aller à la chasse. C'est son mari qui se joint à Marguerite pour la déterminer à s'y rendre. En vain le hasard semble vouloir se charger de réparer

Digitized by Google

les inconséquences du comte, lorsqu'il agit d'une manière bien peu conforme à son caractère; en vain sa femme *retarde, autant qu'il lui est possible, le moment du départ en ne voulant point se parer, et craignant toutefois de n'être pas assez jolie.* Quand tout s'obstine à faire échouer les desseins du roi, quand la chasse est déjà partie, c'est Chateaubriand lui-même qui force Françoise à y aller, et lui présente Brion-Chabot, que François Ier a envoyé pour conduire la comtesse. Elle ne peut plus résister, et l'on conviendra qu'il n'y a pas de sa faute, et que s'il arrive quelque chose, le comte ne devra s'en prendre qu'à lui-même. Pourquoi donc, puisqu'il est si jaloux, s'avise-t-il d'être si complaisant; ou s'il est si complaisant, qu'il cesse donc d'être jaloux. Enfin Françoise *suit son époux et Chabot.* On arrive à Rambouillet : la chasse devait durer trois jours; le premier jour on courait le cerf. Pendant que le roi ne s'occupe que de sa maîtresse, *cet animal superbe, qui ne doit son salut qu'à tant de causes diverses, broute tranquillement les jeunes pousses des arbres.* Mme de Chateaubriand n'aime pas autrement la chasse. « Une femme peut-elle voir, sans » émotion, des animaux paisibles, qui, sans défense, » tendent la gorge à leurs bourreaux? Ainsi, toujours » les hommes aimeront à répandre le sang. Lorsque la » guerre a cessé son effroyable carnage, ils tournent » leurs armes contre *les bêtes innocentes;* ils les pour- » suivent sans pitié. Quel tort ont-elles? d'être plus » faibles qu'eux. » Mme de Chateaubriand est presque aussi sensible qu'Agnès,

Qui ne peut, sans pleurer, voir un poulet mourir.

Au moment *où l'on présente au monarque le coutelas qu'il doit plonger dans la gorge du cerf malheureux*, « la comtesse détourne la tête; d'une main elle » cache une larme qui s'échappe de ses beaux yeux » Le roi la voit et dit au cerf: « Vis en paix, heureux » *animal*; qui pourrait refuser *ta grâce* aux pleurs de » la beauté. » Ce n'est pas sans raison que Mme Gottis met *ta grâce* en parlant du cerf: elle nous a dit plus

Digitized by Google

haut que son crime était *d'être le plus faible*. Comme l'amour rend humain et généreux ! Voyez quelle tendre sollicitude de la part de François Ier ! « Il commande » que les chiens soient écartés à l'instant ; qu'on leur dis- » tribue une autre curée, afin que l'*animal* vaincu soit » hors de tout danger. » Ce n'est pas tout : « On mit au » bel *animal*, en lui donnant la liberté, un collier » d'argent, monument d'amour et de galanterie, sur » lequel on lisait ces mots :

» Je dois la vie aux larmes d'une belle. »

Cette marque d'amour fut peut-être celle dont Françoise de Foix sut le plus de gré à son amant, et qui contribua le plus à ébranler ses projets de vertu. Comment tenir rigueur à un roi qui, à votre considération, veut bien épargner le sang, et sur-tout le sang d'un cerf ? L'auteur nous fait sentir, par le passage suivant, toute l'influence que ce beau trait eut sur la conduite de Mme de Chateaubriand. La reine se trouvant indisposée, *monta en calèche*, et ne suivit la chasse que de loin. « La comtesse » désire vivement partager sa solitude ; *elle veut la* » *prier de l'admettre auprès d'elle*. Qui peut l'empê- » cher de *suivre* le conseil salutaire que lui dicte la » raison ? est-ce remord ? est-ce timidité ? Que n'a-t-elle » *suivi* ce mouvement ! que de tourmens elle se serait » épargnés ! Une fausse honte la retint. » (Et peut-être aussi le pressentiment et le désir de sauver la vie à quelque *bête innocente*.) « Vertueuse encore, elle com- » bat les sentimens qui l'agitent. Pourquoi n'eut-t-elle » pas la force de vaincre ? elle eut vécu heureuse, ho- » norée, au lieu qu'en cédant à sa passion elle fit son » malheur et celui de l'époux qui l'adorait. »

Pourquoi ne demanda-t-elle pas une place dans la calèche de la reine Claude ? Temps heureux ! véritable âge d'or, où il suffisait de monter en voiture pour conserver sa vertu ! Que le 19e siècle ressemble peu au 16e ! Aujourd'hui c'est pour ne pas aller à pied qu'on fait ce que Françoise fit pour n'avoir pas voulu d'un carrosse. Le second jour la comtesse n'alla point à la chasse ; elle y revint le troisième, et grâce à un orage et à une grotte

Digitized by Google

renouvelés du quatrième livre de l'Enéide, François et Françoise se virent et se déclarèrent leur mutuel amour. Au retour de la chasse, le comte qui, pendant l'orage, s'était perdu dans la forêt, propose à sa femme de partir, en lui disant qu'Aloïse est malade. La voiture est prête, et bientôt elle emporte loin de la cour, le comte, qui aurait voulu n'y mettre jamais les pieds, et la comtesse, qui n'ose se flatter de l'espoir d'y revenir.

Elle arrive dans son château, où elle trouve Aloïse dangereusement malade; elle se reproche de l'avoir quittée. Les heures, les jours se passent sans qu'elle soit plus rassurée sur la santé de sa fille chérie. « L'horloge » a sonné la dernière heure du jour; douze fois ont re- » tenti ses sons prolongés; tout est calme, silencieux; » l'*orfraye* a cessé son effroyable cri; la lune seule » anime encore la nature. » Je crains d'avoir fait frissonner mes lecteurs par cette citation lugubre, et pour les remettre je me hâte de leur apprendre qu'aux *effroyables cris de l'orfraye* succède le cri plus consolant d'Aloïse, qui appelle sa mère pour lui apprendre, comme à la plus impatiente de le savoir, son retour à la vie. Cependant cette mère si tendre ne peut bannir de son cœur le souvenir de son royal amant. De son côté, François Ier ne l'oublie pas, et même, s'il faut en croire Mme Gottis, il n'entreprend la conquête de l'Italie que *pour vaincre la réserve de celle qui le charme et le désespère*. Il se flatte de parvenir au but de ses désirs amoureux, « lorsque sa tête sera ombragée de lauriers » et son nom une fois placé à côté de celui des héros, » des grands capitaines qui illustrent la France. » Pour plaire à Françoise, il a sauvé la vie à un cerf, et pour lui plaire encore plus, il va faire périr des milliers de Français à deux cents lieues de leur patrie. Mme Gottis donne ici à François Ier cette galanterie, que Corneille donne à César épris de Cléopâtre; et d'ailleurs il est reçu que tout héros qui a une maîtresse ne donne pas un coup d'épée qui ne soit en l'honneur de *ses beaux yeux* et de *ses divins appas*.

Pendant que, pour ceux de Françoise de Foix, François Ier met l'Italie à feu et à sang, son mari la quitte.

Digitized by Google

On vient de lui intenter un procès ; on attaque l'honneur de ses ancêtres ; sa fortune même dépend du succès de cette affaire. Il ne fallait rien moins que des motifs aussi puissans pour forcer M. de Chateaubriand à abandonner sa femme à elle-même. Il lui fait jurer de ne jamais reparaître à la cour, de ne point sortir de son château. « Cet anneau, reprend-il en s'emparant de sa main et » le lui passant au doigt, cet anneau *dont la forme* » *est un serpent, symbole de la prudence*, vous avertit » que, malgré les lettres qu'on me forcera peut-être » de vous écrire, malgré mes prières, mes instances, » mes menaces, à moins que je ne vous envoie l'an- » neau pareil, dont je suis possesseur (ce que je ne ferai » jamais), il faut répondre que vous désirez passer vos » jours loin du monde et des grandeurs. Promettez-moi » de souscrire à mes prières, et je vous quitte satisfait. » Françoise le lui promet. Il s'éloigne donc de sa femme avec plus de sécurité, si toutefois les jaloux peuvent jamais en avoir. Mme de Chateaubriand est bien résolue à se conformer aux volontés de son époux, et à ne plus revoir un prince encore plus séduisant depuis qu'il est revenu couvert de lauriers ; mais Chabot trouve moyen de dérober au comte son secret. Grâce à l'adresse du valet-de-chambre de Chateaubriand, qui se laisse corrompre, il se procure l'anneau précieux, en fait faire un semblable qu'il envoie à Françoise dans une lettre de son mari, après avoir fait remettre à ce dernier celui qui a servi de modèle. Mme de Chateaubriand ayant reçu *l'anneau en serpent*, digne de figurer avec l'anneau royal de l'Astrate, se dispose à partir *pour suivre les ordres d'un époux*, « et peut-être les vœux » de mon cœur, dit-elle tout bas. » Mais enfin que les vœux de son cœur y soient pour quelque chose ou non, elle a reçu la bague de son mari, *le symbole de la prudence :* elle ne risque rien. Voilà ce dont elle se flatte du moins. Mais à son arrivée, combien son espoir est trompé ! Chateaubriand fait éclater le plus violent désespoir. Sa femme lui dit : Eh ! bien, cher comte, je vais partir. Mes lecteurs ne voudront pas me croire quand je leur dirai que son mari s'y refuse et lui ordonne

Digitized by Google

de rester, par la raison *que sa fuite le rendrait la risée d'une cour insolente;* je ne l'aurais pas cru moi-même si je ne l'avais lu pages 78 et 79 du second volume, et j'y renvoie ceux qui en doutent encore. On ne trouvera pas plus vraisemblable que bientôt Chateaubriand s'éloigne de la cour quand sa femme y est; mais lui-même prend soin de confondre les incrédules par la lettre qu'il écrit à la comtesse en partant : « Je vous quitte; » une affaire importante me force à m'éloigner de vous. » Je confie à vos soins la fortune de votre fille. Ne crai- » gnez rien pourtant, je vous laisse sous l'égide d'un » frère; Lautrec *me mande* qu'il arrive sous peu de » jours. Si vous mettez quelque prix à ma tranquillité, » vous ne devez me revoir que lorsque mes ennemis » seront confondus. Sur-tout je vous défends de me » suivre. » Après cela il faut s'attendre à tout, et l'on peut bien deviner que la comtesse, *seule au milieu d'une cour voluptueuse, ayant à combattre son cœur et tous les genres de séduction*, succombera nécessairement dans cette double lutte. En effet, après une première entrevue avec le roi, dans laquelle la voix d'un enfant vient tout-à-coup la rappeler à elle au moment du danger, le hasard la fait trouver seule avec son amant au clair de la lune : il n'y a plus d'enfant dont le cri puisse l'arrêter. François Ier « entraîne l'in- » fortunée, qui s'oublie et ne fait plus de résistance; la » lune leur dérobe sa chaste lumière..... et Françoise » a trahi son époux ! »

Quoique cet événement n'arrive qu'au tiers du second volume, nous ferons grâce à nos lecteurs de tout ce qui le suit jusqu'au dénouement. Nous avons vu la faute de Françoise, faute sans doute impardonnable alors, mais qu'une longue prescription semble avoir aujourd'hui justifiée; nous allons voir son châtiment, qui est affreux. Son mari, dont on ne nous explique pas l'inconcevable départ, et qui gagne enfin son procès, grâce à la protection de la comtesse, devenue maîtresse déclarée du roi, l'attire enfin dans son château pendant la captivité de François Ier; il l'enferme pour le reste de ses jours dans un appartement de *l'aspect le plus lugubre et le*

Digitized by Google

plus funeste, couvert d'une tenture noire et *tapissé de deuil*, enfin dans une espèce de chambre ardente; et après l'avoir abreuvée d'amertume et d'outrages, après lui avoir reproché la mort d'Aloïse, il l'a fait égorger. « Un chirurgien, gagné pour cet exécrable assassinat, » lui ouvre les veines. » Il paraît qu'au seizième siècle les chirurgiens, comme les médecins, étaient ceux en qui on avait le plus de confiance pour se défaire des gens. Après avoir perdu sa femme, le comte de Chateaubriand perd sa raison; c'est ordinairement alors que les autres maris recouvrent la leur. Bientôt il meurt bourrelé de remords. A son retour de Madrid, François Ier n'a rien de plus pressé que d'aller *jeter quelques fleurs* sur le tombeau de Mme Chateaubriand, quoiqu'avant la mort de celle-ci, Mme d'*Etampes* la lui eut déjà fait oublier, et le roman finit pour faire place à l'épitaphe de Françoise de Foix, par Charot; et à des vers de François Ier, dont le titre ressemble fort à l'affiche d'un théâtre de province : *Vers pleins de grâce et de naïveté, par François Ier.*

Je dirais que le style de ce roman est assez facile, s'il ne fourmillait de négligences impardonnables. Les répétitions sur-tout sont fatigantes : à chaque page vous rencontrez, *parle, parle.....; fuis, fuis.....; non, non; jamais, jamais; toujours, toujours;* et souvent plus d'une fois dans la même page. On trouve aussi *mânes* au féminin; *mânes plaintives*. Il est juste aussi de dire qu'il y a quelques détails gracieux. Enfin ce roman, qui n'offre pas une situation neuve, se fait cependant lire avec assez d'intérêt malgré ses défauts, et peut-être à cause de ses défauts.

T.

Digitized by Google

PLACET CONTRE LES CLOCHES,

Au gouverneur de Cadix (1).

Hier je vous ai vu, gouverneur, pour la première fois, à l'instant je me suis épris de vous. Le sentiment que j'éprouve est ce résultat

Qu'on appelle intérêt
Que l'esprit en vain cherche à rendre,
Qui d'abord vous soumet,
Et dont on ne veut se défendre.
La tendre la Vallière aimait Louis-le-Grand,
Mais ce n'est point au roi qu'elle rendait hommage;
Des lis l'éclatant apanage
Pour son cœur amoureux était indifférent;
Sans s'occuper du diadême
Elle aimait le roi pour lui-même.
C'est ainsi que mon cœur,
En vous, n'aime que vous, et non le gouverneur.

Je vois V. Exc. sourire, et dire ce ton flatteur annonce quelque projet; l'écrivain assurément veut une place ou une grâce. Eh bien vous vous trompez, je

(1) Ce placet a été trouvé dans les papiers de M. le marquis de Solano.

M. le marquis de Solano, le plus bel homme de l'Espagne, joignait à l'abord le plus aimable les formes les plus séduisantes, et méritait à tous égards le surnom de magnifique. Ce seigneur gouvernait alors Cadix. Il avait appris l'art si funeste de la guerre sous le général Moreau. Le grand homme exilé descend à Cadix, où il est reçu par son élève, qui fit éclater la reconnaissance la plus profondément sentie.

Il était agréable d'entendre le gouverneur d'un pays déjà soumis invisiblement à l'empire de Buonaparte, répondre aux observations que ses amis lui adressaient sur la réception qu'il faisait à l'illustre proscrit : « Que m'importe, et l'empereur et tout son pouvoir; » il ne saurait m'empêcher de prouver ma gratitude au général » Moreau. »

Digitized by Google

ne vous demande rien pour moi, mais je viens implorer vos sollicitudes pour une réforme : elle est juste dans une ville où le repos est nécessaire en raison du travail auquel on s'y livre, et qui la rend (commercialement parlant) la gloire de l'Espagne, puisque c'est la première place du monde.

A mes amis de France ayant fait mes adieux,
Poussé par un naufrage
J'arrivai dans ces lieux,
Le flot me posa sur la plage.
Il était nuit alors. Par leur terrible écho (1)
Les cloches du Campo
Me prenant de toute manière,
Je ne pus fermer ma paupière.
De grand matin
Le lendemain,
Fatigué d'une telle aubade,
Que j'appelle capucinade,
Je vole au quartier Francisco
Où, sans cérémonie,
J'entre dans une hôtellerie (2).
A peine suis-je au lit que pour un *ex voto*,
Sans égard pour personne,
En faux bourdon on sonne,
Et chez les Augustins,
Et chez les Franciscains.
A ce bruit effroyable
Je m'habille, et mourant de faim,
Dans un quartier lointain
Je cours me mettre à table.

---

(1) Le mérite de cette bluette (si mérite il y a) est dans l'exactitude qu'elle offre pour la localité de Cadix. Tous les couvens cités sont vraiment où ils sont signalés.

(2) L'hôtel du Cheval blanc se trouve précisément entre les couvens de Saint-François et de Saint-Augustin; il est en effet très-difficile d'y vivre tranquille.

Digitized by Google

On n'a pas tout servi que pour deux trépassés,
Voilà les déchaussés,
Mettant au vent leur cloche,
Qui m'assourdit de proche en proche.
Je ne puis résister
A de pareils vacarmes,
Et sur l'Alameda je vais me promener;
Lorsque les Carmes
Célébrant l'*angelus*,
Font un bruit tel qu'aux fêtes de Bacchus;
Leurs clochers, ainsi qu'un tonnerre,
Ebranlent les maisons et font trembler la terre;
Vers le mont Sapranis, séjour si retiré,
Je fuis désespéré.
Là je me crois heureux, quand des cloches lutines
M'annoncent les matines;
Et qu'à l'heure où chacun ne songe qu'à dormir,
Les nonnes, de leur lit, sont prêtes à sortir.
Leur bruyante clochette
Au son tout aigrelet
(De leur parler, véritable portrait)
Me fait déserter ma chambrette,
Et je n'ai pu dormir, manger, ni me loger,
Sans avoir pour voisin un furieux clocher.

Tout ce préambule est pour vous dire, monseigneur, qu'en rentrant du bal (1),

Des besoins du sommeil sentant la vive atteinte
Je n'ai pu reposer,
Puisque toujours on tinte
Chez ces moines fâchés de n'avoir pu danser.

(1) Le général Solano, pour mieux fêter le grand capitaine Moreau, et pour lui faire connaître la société de Cadix, avait ouvert une souscription de six bals, où tout le commerce de cette ville sut développer une opulence vraiment asiatique.
C'est à la suite d'un de ces bals, que, rentrant chez moi et ne pouvant fermer l'œil, je composai cette petite promenade dans Cadix.

Digitized by Google

Et vous, nymphes de Terpsichore,
Vos beaux yeux ne peuvent se clorre.
Cependant au retour du bal
On est bien fatigué, et puis on veut encore
Dire à l'ami bon soir, lui jurer qu'on l'adore,
(Ah! ce n'est point un mal.)
Mais après tant de danses
Ne pouvoir s'endormir,
Passer la nuit en transes,
C'est là ce qu'on nomme souffrir.
Mandez donc, monseigneur, qu'au moins ces jours de fête,
Pour ces enfans de Cupidon,
Dans leurs clochers ces moines casse-tête,
Prennent grand soin de mettre du coton.

Vous conviendrez, monseigneur, que cette demande est juste, et qu'il faut bien conserver les organes de ces êtres charmans, qui répandent tant de douceurs sur notre existence. Mais ne parlons pas de cela..... Pour nous, enfans de Mars,

Que le son du tambour, précurseur des batailles,
Sur vos pas, gouverneur,
Nous mène au champ d'honneur,
Nous irons du canon affronter les mitrailles.
Au retour du combat,
Des cimballes en jeu, les fanfares bruyantes,
Célébreront avec éclat
Vos palmes triomphantes.
Mais la guerre finie on goûtera la paix.
Au lieu que ces terribles cloches
Qui de nous sont si proches,
Si vous ne l'ordonnez, ne se tairont jamais.
Le matin et le soir, dans la nuit la plus sombre,
A l'heure où le soleil étincelant sur nous
Ne laisse paraître aucune ombre;
Enfin à chaque instant, du repos nés jaloux,

Digitized by Google

Ces pères de l'église
En soutane, en chemise,
De concert avec les nonnains,
Tourmentent les humains,
Et de la paix le sanctuaire
Retentit du bruit de la guerre.
Amoureux d'Apollon, si, l'esprit agité,
Je veux, dans le repos, enfourcher mon Pégase,
Prêt à finir un vers plein de difficulté,
A l'instant la foudre m'écrase.
Augustins, Déchaussés, novices, capucins,
L'église et les couvens, le cloître et les paroisses,
Les moines en concert, les carmes, les nonnains,
Sonnent au même instant, me causent mille angoisses,
Alors mes esprits sont rétifs
Et mes vers fugitifs.

F. Q.

Suite du Dictionnaire raisonné des Etiquettes, etc. Par Madame la comtesse de Genlis.

Acier. Plusieurs années avant la révolution, les diamans n'étaient plus de mode; mais on dépensait en achats de petits grains d'acier et de verre, l'argent que coûtaient jadis des pierres précieuses, qui, ayant une valeur intrinsèque, restaient dans les familles et faisaient partie de l'héritage des enfans. Un égoïsme effrayant, un goût passionné pour des bagatelles, une frivolité presque universelle, une inconstance remarquable, précédèrent les orages et les crimes de la révolution. On verra toujours dans l'histoire que ces grandes crises nationales sont beaucoup moins le fruit amer du mécontentement général, que le résultat de la légèreté des esprits, réunie aux mauvaises mœurs et à l'amour du changement et de la nouveauté. *Voy. Luxe.*

Affectation. Tandis que la philosophie moderne corrompait les mœurs et dénouait tous les liens de la

Digitized by Google

société, elle mettait à la mode *le langage de la sensibilité;* mais un langage emphatique, un galimathias ridicule qu'il fallait avoir l'air de comprendre, mais dont personne n'était la dupe. Toutes les démonstrations qui ne prouvent rien, tous les discours affichaient la *sensibilité* la plus exaltée, presque toutes les actions sérieuses décélaient et prouvaient un profond égoïsme (*Voyez Amitié*). Cette espèce *d'affectation* en entraîna beaucoup d'autres, et donna à la fin de ce siècle, un caractère de fausseté qui devint à-peu-près général. Par une convention tacite et bizarre, toutes les prétentions se trouvèrent subitement en opposition avec les véritables goûts. Ceux qui vantaient le plus les charmes de la solitude et de *la vie champêtre*, n'aimaient que le monde et la dissipation. Les courtisans affectèrent de s'ennuyer à Versailles; les dames qui avaient le plus désiré et sollicité des places à la cour, se récriaient sans cesse *sur l'ennui mortel d'aller faire leurs semaines.* On intriguait pour se faire inviter à un bal remarquable, à une grande fête, en même-temps on se plaignait amèrement de ne pouvoir *se dispenser* d'y aller. Si l'on s'amusait dans une nombreuse société, on n'en convenait jamais; les prétentions à *la simplicité des goûts*, à *la solidité du caractère*, ne permettaient pas un tel aveu. Si à un *petit souper*, à une partie particulière arrangée dans une société intime, on s'ennuyait, on y affectait la plus grande gaieté, et pendant huit jours on ne parlait que de l'agrément de cet insipide souper. Il en était ainsi de tout. On affectait continuellement une ardente admiration pour des choses que l'on ne comprenait point et pour des arts qu'on était hors d'état de juger. On voyait des gens du monde, qui ne sentaient pas la mesure des vers, s'extasier en parlant de poésies qu'ils n'avaient jamais lues; et des admirateurs enthousiastes de Voltaire et de Rousseau, qui ne savaient ni le français ni l'orthographe, et qui n'auraient pas été capables d'écrire passablement un billet. Des littérateurs d'une complète ignorance en musique, écrivaient et publiaient les plus ridicules dissertations sur le mérite musical des productions de Gluck et de Piccini. On se passionnait

Digitized by Google

sans rien sentir ; et sans étude et sans connaissances, on jugeait tout hardiment et en dernier ressort. Cette affectation eut les plus funestes conséquences ; elle rendit l'esprit aussi faux que les caractères ; on adopta aveuglément toutes les opinions que l'on crut dominantes, et qui pouvaient donner une espèce de réputation, de quelque genre qu'elle fût. Bientôt celle de l'esprit et des talens ne suffit pas ; on prétendit à *l'éloquence*, *à la force*, *à l'originalité*, *au génie*. Jadis, dans le monde, on se contentait d'obtenir de la considération ; il ne fallait pour cela qu'une conduite sage et noble ; mais quinze ans plus tard *l'insipide estime* fut abandonnée *à la médiocrité ;* on voulait *de la gloire*, ce qui préparait à vouloir des royaumes. On prit un jargon philosophique, c'est-à-dire pédantesque, souvent inintelligible et toujours frondeur. Au milieu des thèses sentimentales soutenues dans la société, on esquissa *les droits de l'homme ;* on vit naître avec le galimathias, non les nobles idées d'une sage liberté, mais ce qu'on appela depuis *les idées libérales*. En même-temps on se moqua de tout ; le scepticisme, sous le nom de *persiflage*, s'introduisit universellement dans le grand monde. Cette affectation ne fut générale et à son comble que très-peu de temps avant la révolution. On ne dira point qu'elle en fut l'aurore, car elle n'annonçait nullement la lumière ; on ne pourrait la comparer qu'au sombre crépuscule, qui souvent au déclin d'un beau jour, présage une nuit orageuse et profonde.

Sous le règne de la terreur, *l'affectation* ne conservant que la déraison et l'emphase, mais d'ailleurs changeant de caractère, devint atroce. On *n'affecta* plus que la férocité. Alors tout fut bouleversé, le langage, les mœurs, la signification des mots, l'expression des sentimens, la louange, le blâme, les vices et les vertus ; la crainte, si timide jusqu'alors, quittant son maintien naturel, prit tout-à-coup un air menaçant ; des hommes qui n'étaient pas nés inhumains, prêchèrent le meurtre pour échapper à la proscription ; la lâcheté cacha son épouvante sous un masque affreux souillé de sang !....

Digitized by Google

Après le règne de la terreur jusqu'à la restauration, il n'y eut point dans le grand monde *d'affectation* marquée. En général, une ambition démesurée s'empara de tous les esprits; on ne fut occupé que du soin de trouver les moyens d'obtenir des *grades*, des emplois *lucratifs*, de *l'argent*, des *majorats*, des *trésors*. Les intrigues d'affaires suspendirent celles de l'amour et de la galanterie; le désir de plaire céda au désir d'élever sa fortune; les grâces françaises tombèrent en désuétude: il n'en resta plus qu'une tradition incertaine et dédaignée; l'amitié ne fut plus qu'une association d'intérêts pécuniaires; elle ne demanda ni soins, ni procédés tendres et délicats, mais des services *solides* et réciproques: elle fut un calcul, un marché.

Nous voyons maintenant depuis un an, une étrange affectation (dans quelques personnes), celle d'afficher avec aigreur, avec emportement, l'attachement le plus légitime, le plus vertueux et le mieux fondé; sentiment devenu général, et qui devrait rétablir la paix et l'union dans la société. Ce zèle affecté ou sincère n'est pas *selon la science*. Je terminerai cet article par un trait d'histoire: Un courtisan d'Alexandre-le-Grand, dans l'intention d'être cité, se trouvant dans une nombreuse assemblée, y débitait, d'un ton d'énergumène, beaucoup d'extravagances qu'il croyait très-flatteuses pour le monarque. Le sage Callisthène qui l'écoutait lui dit: *Si le roi t'entendait il t'imposerait silence.*

ROLLIN, *Histoire ancienne.*

AGRICULTURE. Sur la fin du dernier siècle, le goût de l'agriculture fut, comme toute autre chose, une prétention. Tous les hommes dans leurs terres ou dans leurs maisons de campagne, se crurent tout-à-coup des *Cincinnatus*. Il leur suffisait pour cela d'avoir des chapeaux et des souliers gris, et de se promener le matin une heure dans les champs. Depuis la révolution, l'amour universel de l'argent n'a pas réformé les mœurs; mais cet amour matériellement solide, a mis à certains égards, quelque règle dans les conduites. Nos grands propriétaires ont calculé qu'il valait mieux s'occuper

Digitized by Google

du soin de faire valoir ses terres, pour en mettre le revenu dans ses coffres, que d'y recevoir avec agrément et magnificence sa famille, ses amis et les étrangers. D'ailleurs, comme il n'y a plus de vassaux et que l'homme est *libre ;* comme il n'y a plus de *seigneurs*, on n'est plus obligé de fonder dans ses terres des écoles pour les petits enfans, et des hospices pour les malades et les vieillards. Les paysans meurent souvent faute de secours, mais libres comme l'air ; ils sont *rendus à la nature ;* ils jouissent pleinement *de la dignité de leur être ;* que faut-il de plus pour être heureux ? Dégagés de toute obligation envers cette classe *rétablie dans tous ses droits d'homme*, *les ci-devant seigneurs* ne s'occupent plus que de leurs propres intérêts ; ils sont devenus très-instruits dans l'art d'élever, non des orphelins, mais des mérinos : on n'a jamais en France tant parlé *de troupeaux*. Sans la politique, l'agiotage, *la hausse* et *la baisse* de la bourse, nos conversations seraient de véritables idylles.

AIR (bon) et BON TON, dans le prochain numéro.

CORRESPONDANCE.

Paris, le 28 juin 1816.

A M. LE RÉDACTEUR DU MERCURE DE FRANCE.

Je me veux mal de mort d'avoir accepté, Monsieur, la tâche que je remplis dans votre feuille. J'étais le plus gai des avocats, et je suis le plus ennuyé des journalistes ; j'espère ne pas devenir le plus ennuyeux ; tant que *la Quotidienne* vivra, je serai à l'abri de ce malheur. Est-ce que tous vos confrères éprouvent les mêmes désagrémens ? Si cela était, je les plaindrais. On m'a assuré le contraire, et le seul de mes amis qui ne me flatte jamais, me soutient que cette préférence est très-honorable pour moi. Grand merci ! l'excès des meilleures choses peut donc être nuisible. Comment

Digitized by Google

se fait-il qu'un tas de journaux qui paraissent tous les jours, fassent des articles très-malins auxquels on ne prend pas garde, et que mes lettres innocentes, dans le vôtre qui ne se montre qu'une fois par semaine, excitent une si grande rumeur? Il y a là-dessous quelque peu de fatalité. Cependant il ne faut pas m'abuser par une ombre de gloire; j'y vois plus clair que mes ennemis : Ce n'est pas sur le haut du Parnasse que l'orage gronde, c'est au plus bas des marais, dans la partie la plus fangeuse. Les hommes doués d'un vrai talent savent que je les apprécie : les auteurs d'*Agamennon*, des *Templiers*, d'*Omasis*, des *Etourdis*, de *la Petite ville*, du *Tyran domestique*, des *Deux gendres*, et d'une foule d'autres ouvrages de tous genres, ne se plaignent pas de mes jugemens. Mais les infortunés pères du *Jeune savant*, des *Comédiennes*, d'*Hamlet*, de *Fanchon*, de *la Nièce supposée*, du *Pied de mouton*, etc., etc., me déclarent une guerre d'autant plus acharnée qu'elle est injuste. Ils ne me pardonnent pas les torts de leur plume; c'est sur moi qu'ils en veulent jeter le blâme, et ce qu'il y a de plus divertissant, c'est qu'ils y parviendront. Quelques acteurs, et qui pis est, plusieurs actrices, bien nuls, bien applaudis, bien sots et bien soutenus, se mêlent à la coalition. Vous voyez, Monsieur, qu'il n'y a pas moyen d'y résister. Il n'importe, je tomberai glorieusement sur un volume de Molière que je prends pour bouclier, et j'intéresserai du moins un parti qui n'est pas à dédaigner, puisqu'il a pour lui la raison, l'honneur, l'équité, le mérite et le *vis comica*.

Cette persécution vient mal-à-propos; j'étais presque décidé à ménager de pauvres diables, qui, après tout, sont bien fâchés de n'avoir point de talent. Une pente douce pouvait me conduire à ce but, sans compromettre ma réputation; peu à peu j'aurais trouvé de la gaîté à M. Planard, du goût à M. Dumersan, de l'invention à M. Joseph Pain; j'aurais peut-être découvert une petite qualité à Armand, quelque chose d'approchant à M^lle^ Bourgoin, de l'ame à Saint-Eugène, et je ne sais quoi à Lacave. Mais à présent cela n'est plus possible; il y

Digitized by Google

aurait plus que de la faiblesse. La guerre est déclarée, il faut la soutenir, jusqu'à ce qu'une force irrésistible me contraigne à la retraite, ce qui serait contre tous les droits avoués. Pourtant je crains peu qu'on m'interdise l'expression de mes idées, tant que la gloire de notre théâtre et de notre littérature en sera l'unique objet. Les spadassins et les lettres anonymes qu'on me décoche ne me feront pas changer; il faut bien prêter le collet aux premiers, c'est mon affaire; mais je prie les personnes qui m'adressent les autres d'en affranchir le port; on me ruine en injures, c'est bien assez de m'occuper à les lire : je finirai par y renoncer.

Je me sers de toute ma science d'avocat pour découvrir en vertu de quelles lois on pourrait me contraindre au silence, et je n'en trouve aucune; les publicistes n'ont rien recueilli à ce sujet. Justinien, Montesquieu, Puffendorf se taisent : je puis donc parler. Mais voyons de vous à moi, Monsieur, si j'ai bien le sentiment de mes droits; la connaissance des limites qui me sont tracées; et si mes réflexions sur les devoirs des journalistes annoncent un homme capable de les remplir un jour. Cela vous amusera plus que les détails d'une première représentation, comme celle du *Mariage de Robert de France* qui (par parenthèse) est tombée comme de mémoire d'homme on n'a vu tomber pièce. Je vous reparlerai de cela. Une utile dissertation vaut mieux que le souvenir d'un mauvais ouvrage.

La nécessité de la critique est reconnue. Le raisonnement, la mesure, la politesse, doivent être ses seules armes : *monere et non lædere* est sa devise. Tout ce qui s'éloigne de ce principe ne produit que des résultats funestes. De là naissent ces discussions indécentes, ces écrits polémiques, ces pamphlets déshonorans, ces articles scandaleux, ces pièces de théâtre désavouées, ouvrages dans lesquels les gens de lettres, en se ravalant aux dernières classes de la populace, ne ressemblent pas mal à des porte-faix assis au milieu de la rue, et se jetant de la boue au visage pour faire rire les passans: Mais cette sévérité de principes n'exclut pas la gaieté si nécessaire dans toutes les compositions françaises;

Digitized by Google

elle permet une douce malice, agréable au lecteur sans être nuisible à l'auteur. Eh! bon Dieu, il n'y a malheureusement que trop à dire sur les ouvrages du siècle, sans se jeter dans les personnalités, dans les injures! C'est le travail que nous avons à juger et non l'homme; sa personne n'existe point pour nous. Qu'importent au public les sentimens, les discours, la vie privée d'un auteur? Que lui sert la connaissance de ses rivalités, de ses intrigues, de ses prétentions? Quand l'écrivain est mort, toutes ces choses peuvent intéresser: de son vivant ce sont ses affaires; nul ne peut raisonnablement aspirer à les savoir. Les gens de lettres sont donc les premiers blâmables de se livrer à de tels excès, et lorsqu'ils en donnent si souvent l'exemple, comment se croient-ils fondés à se plaindre des journalistes? Quelque sanglantes que soient les expressions d'une feuille périodique, peuvent-elles jamais produire la centième partie du tort que fait la satire d'un auteur par un autre? La censure impolie d'un journaliste est juste ou fausse; dans le premier cas, l'auteur doit séparer les termes, de l'esprit qui les a dictés, faire son profit de celui-ci et dédaigner les autres; dans le second, tout est à mépriser; il n'y doit rien répondre, son ouvrage parle pour lui, et le public, qui compare à loisir, décide (quelquefois un peu tard) mais toujours avec justice.

Je crois utile d'ajouter à cela, et cette fois servira pour toutes, que mes critiques ne s'adressent jamais à la personne, et que je ne m'attache qu'au talent ou à ce qui veut y ressembler. Le besoin de varier le tour de mes locutions peut, en apparence, dénaturer quelquefois leur sens; ainsi je vais à ce sujet fixer les idées par un exemple: Quand je dis M. tel est un méchant, un homme dangereux, un fabricant d'indignes écrits, il faut entendre un méchant auteur, dangereux pour le progrès de l'art dramatique qu'il déshonore par des comédies indignes d'un théâtre consacré aux ouvrages de goût. Cela posé, je donne suite à mes idées relatives aux journalistes et à leurs jugemens.

L'opinion est fille de la pensée; mais de cette pensée vive, imprévue, rapide comme l'éclair, qui vient se

Digitized by Google

placer auprès de l'objet qui nous occupe sans presque nous laisser le temps de l'examiner ; elle est libre, indépendante comme sa mère. Sans réfléchir sur la chose qui nous frappe, nous adoptons subitement les émotions qu'elle nous donne ; entraînés par notre organisation plus que par les principes établis, nous n'avons pas la liberté du choix ; notre opinion se fixe, pour ainsi dire, à notre insçu ; une voix secrète et pressante nous porte à approuver ce qui est bien, avant d'en avoir examiné les causes, et la même impulsion nous fait blâmer le mal sans en considérer d'abord toutes les suites. Les vers de l'abbé Delille me touchent aussitôt, ceux de M. Vieillard me crispent à mourir.

La puissance de cette impression étant aussi évidente que sa vérité, je ne conçois pas comment on peut accuser les journalistes de partialité, de mensonges et d'injustices, à moins qu'on ne les suppose dépravés à un point qu'il n'est pas permis d'imaginer. Je sais que la malignité de bien des gens s'accommoderait assez de cette supposition ; mais de bonne-foi, est-elle fondée ? Pourquoi la profession de journaliste serait-elle particulièrement accessible à cette dépravation ? Ne repose-t-elle que sur l'exercice de devoirs honteux ? Doit-il être en butte à de tels soupçons celui qui, dans son noble ministère, instruit ses concitoyens, encourage les arts, signale le mérite, proclame les succès, descend dans la lice avec ceux qui combattent pour la gloire de leur patrie, place d'une main la couronne sur le front des vainqueurs, de l'autre essuie les larmes des vaincus, et jette enfin le premier les fleurs du deuil sur la tombe de ceux que le trépas élève à l'immortalité ?.... Non, sans doute, et j'aime à croire que parmi ces écrivains tant décriés par les sots, par les auteurs sifflés, par les libraires dupés et par les acteurs sans talens, il en est (et c'est le plus grand nombre) qui exercent sur la saine partie du public une influence aussi honorable que méritée ; on les lit avec plaisir, parce que l'esprit et l'urbanité caractérisent leurs articles, et on les croit sans restrictions parce que la vérité dicte leurs jugemens, presque toujours confirmés par le temps.

Digitized by Google

L'utilité des journaux est prouvée. Suivant la maxime *eadem utilitatis quæ honestatis est regula*, il n'y a d'utile que ce qui est honnête, parce que l'honnête et l'utile sont inséparables. Or, il me semble que le journaliste qui, dans son travail, loin de séparer deux choses si étroitement unies, s'identifie en quelque sorte avec elles, mérite toute la considération réservée aux hommes dont la patrie s'honore.

Quoi! cette liberté d'opinions dont chacun a le droit de jouir sur toutes les matières, ne s'étendrait pas jusqu'aux journalistes, eux qui devraient les premiers en avoir le glorieux privilège! Le dernier des artisans jouirait de sa pensée, et l'écrivain comprimerait la sienne! L'un pourrait siffler ce que l'autre approuverait par ordre ou par crainte! Une actrice effrontée, un auteur déshonoré, un histrion sans mœurs, iraient victorieusement assiéger l'antichambre d'un grand pour en obtenir que la vérité se taise! D'infâmes anonymes ébranleraient, détruiraient les fortunes acquises par de longs travaux! Je n'ose poursuivre.... Le renversement affreux de tous les principes, de toutes les idées reçues m'épouvante.....

Le plus jeune élève de l'académie de peinture ou de sculpture, choisit librement l'objet de son culte entre David et Gérard, Houdon et Dupaty; le plus plat versificateur défend l'orgueil du petit poëme en faveur de Creuzé contre Campenon; le dernier vaudevilliste met à son gré Dumersan avant Picard; l'abonné du Théâtre-Français se déclare hautement pour *Artaxerce* contre *Agamemnon;* le clerc échappé de son étude, place, sans craindre le haro, Leverd au-dessus de Mars; il prête plus d'ame à Georges qu'à Duchesnois; il suppose un mérite quelconque à Armand..... après celui-là je n'ai plus rien à ajouter; et seul de tous ces êtres pensans bien ou mal, le journaliste n'aurait pas le droit d'avoir une opinion, de l'émettre avec franchise, et de chercher à rappeler dans le parti qu'il croit le plus juste ceux qu'il voit dans le chemin de l'erreur!..... Cette proposition est insoutenable: les seules réflexions du sens commun l'ont déjà foudroyée.

Digitized by Google

On nous reproche de n'avoir pas une constante unité d'opinions sur les talens soumis à notre censure ; et de là naît une conséquence fâcheuse pour notre prudhomie. Il me semble que cela devrait, au contraire, donner lieu à de justes louanges; un jugement unanime nous livrerait au soupçon d'intrigues et de cotteries. Je dis plus, la variété de ces opinions est nécessaire; elle multiplie les pensées, augmente les divers rapports des choses qui servent de base aux décisions portées. Et d'ailleurs, à la lecture d'un ouvrage, tous les auditeurs ne sont pas affectés de la même manière : il est vrai que la littérature a ses règles que l'étude des modèles nous apprend à connaître, et que le commerce des auteurs vivans nous rend plus familières. En lisant Homère, Horace, Cicéron, Longin, Quintilien, Tacite, Molière, La Fontaine, Despréaux, Rollin, et en fréquentant les hommes de lettres les plus célèbres de notre temps, tout le monde peut se mettre en état de porter un jugement raisonnable sur les ouvrages anciens et modernes; mais, loin de suffire pour former un bon critique, ces avantages ne sont rien s'ils ne sont accompagnés d'une qualité bien rare, que le travail ne saurait donner, que la nature seule dispense, et dont elle s'est toujours montrée extrêmement avare : je veux dire le goût; cet instinct, ce sentiment du beau, du vrai, qui ne les cherche jamais où ils ne sont pas, et les découvre soudain à leur approche. Le goût, dis-je, est de tous les dons, le plus précieux que le ciel puisse faire à quiconque s'occupe des belles-lettres. Né avec lui, on peut tout entreprendre; mais en son absence on ne saisira jamais les grandes vérités littéraires, source de toute solide instruction. C'est, en un mot, le flambeau qui nous guide à travers les obscurs détours du labyrinthe où nous devons infailliblement nous égarer sans son secours. C'est donc à des hommes plus connus par la pureté de leur goût que par le nombre de leurs travaux, qu'il importe de confier la censure publique des ouvrages produits à notre époque.

Je laisse aux lecteurs sans passion le soin de reconnaître ce mérite dans les écrivains aujourd'hui chargés

Digitized by Google

de cet emploi. Ce n'est pas à moi d'insister sur ce point; je conviens librement de la nullité de mes pouvoirs dans cet examen. Les personnes habituées à lire les journaux possèdent à fond cette connaissance, c'est-à-dire, depuis A jusqu'à Z.

Mais ce goût, tout singulier, tout unique, tout indivisible qu'il est, a ses nuances, ses variétés, ses formes; il envisage le même objet sous plusieurs aspects; il distingue, sépare, admet, rejette; et dans le choix qu'il est obligé de faire il peut laisser à dire. Il est donc important que ce qui échappe à l'attention d'un critique, soit recueilli par la sagacité de l'autre, et qu'une question déjà jugée le soit encore d'une nouvelle manière, afin que les avantages et les inconvéniens en soient définitivement fixés. Il serait donc malheureux que tous les journalistes s'étudiassent pour dire la même chose d'un même ouvrage, et la différence de leurs arrêts est donc un bienfait pour la littérature.

Je m'aperçois, Monsieur, que cette discussion m'a entraîné loin : en vous entretenant des règles du bon goût, je ne me rapproche pas des deux pièces dont j'ai à vous faire connaître la nullité. La plus complète ineptie a présidé à l'enfantement du *Mariage de Robert de France;* les cris de *vive le roi* ont étouffé cet embrion dans le ventre de sa mère; les témoins de ce pénible travail n'ont vu que les trois quarts de cet être énigmatique, et qu'il serait hors de toute convenance de qualifier. Il n'y a que l'audace de faire imprimer d'avance, et distribuer sous le nom de M. Vieillard, une pareille monstruosité, qui puisse égaler le front de l'avoir produite. Les *Dieux rivaux* mériteraient une partie de ces reproches, si la pompe du spectacle ne les en avaient absous; glace, tristesse et paleur ont trahi la moitié de M. Dieu la Foi; M. Briffaut avait mis son cachet à la sienne, esprit, grâce et sentiment.

Je suis, etc.,

POURETCONTRE,
Avocat des Comédiens.

Digitized by Google

INTERIEUR.

D'après l'ordre que le duc de Wellington a donné, les régimens des troupes alliées doivent prêter main-forte aux douaniers français; aussi un régiment danois a repoussé près de Carvin, département du Pas-de-Calais, une troupe de contrebandiers en armes. Huit chevaux chargés leur ont été pris. La part du régiment dans cette capture était de 400 fr.; il en a fait don aux pauvres de Carvin.

— Le ministre de la marine a donné les documens qui suivent, relatifs aux vaisseaux français capturés pendant les cent jours : « Ce » n'est pas d'après la couleur du pavillon porté par le vaisseau au » moment de sa prise, mais d'après celle qui flottait au moment de » son départ dans le port d'où il est sorti, que la capture doit être » jugée. »

— La ville de Cambrai a célébré le 26 juin l'anniversaire de l'entrée du roi dans ses murs, et le même jour l'inscription suivante a été incrustée sur la façade de la maison que S. M. y habita :

Ludovicum exoptatum
Ad suos iterum reducem,
Urbs Cameracensis,
Fervida populi lætitia,
Prima felix intra muros recepit
Die vigesimâ sextâ junii;
Posteaque triduo his ædibus tenuit.
Anno Domini 1815.

— M. le comte de Lardenoi, gouverneur de la Guadeloupe, a dû mettre à la voile le 15; il est, avec son état-major, à bord de la frégate l'*Aréthuse*. Des troupes sont embarquées sur le *Foudroyant*, vaisseau de 74, armé en flute.

— L'expédition destinée pour le Sénégal a appareillé le 17 de ce mois de la rade de l'île d'Aix.

— Il y a plusieurs jours que l'on a trouvé le matin sur les marches de l'église Saint-Louis, le corps d'une femme coupé en morceaux et mis dans un sac.

— Réal s'est embarqué le 5 à Anvers pour les Etats-Unis. Les nombreuses acquisitions en ce genre que le nouveau continent vient de faire, ne lui fera-t-il pas dire :

Timeo danaos et dona ferentes.

Reposons nos regards : de tout côté, en France, on lutte de dévouement; les conseils généraux envoient des adresses où les sentimens d'amour et de fidélité ne varient que par le choix des expressions. Les abandons dans l'emprunt de 100 millions, se succèdent avec rapidité. M. le marquis de Louvois, pair de France, abandonne 10,475 fr.; la ville de Strasbourg est déjà comptée pour plus de 50,000 fr.; M. Dalbertas plus de 7,000; les listes du Moniteur ne se terminent point.

Digitized by Google

ANNONCES.

Histoire de l'Europe moderne, à l'usage de l'enfance et de la jeunesse; par M. le comte de Ségur, un des quarante de l'académie française, membre de l'institut. Trente-six volumes *in*-18, imprimés en petit-romain, ornés chacun de quatre jolies gravures. Prix de chaque volume, 1 fr. 50 cent. (et 2 fr. avec les figures coloriées), et de tout l'ouvrage, 54 fr. avec les gravures en noir, et 72 fr. avec les figures coloriées. Les personnes qui souscriront d'ici au mois d'août, pour la totalité des livraisons, recevront *la dernière gratis*. Chaque livraison formant une histoire séparée, on peut, si on le veut, ne souscrire que pour une ou plusieurs. Les livraisons paraîtront successivement à compter du mois de septembre prochain.

Division de cet ouvrage.

1re Livraison : Précis de l'histoire ancienne, servant d'introduction à l'Histoire de l'Europe moderne, 3 vol. — 2e livraison : Histoire de France, 4 vol. — 3e livraison ; Histoire d'Angleterre, 3 vol. — 4e livraison : Histoire d'Espagne, 2 vol. — 5e livraison : Histoire de Portugal, 1 vol. — 6e livraison : Histoire d'Allemagne et d'Autriche, 3 vol. — 7e livraison : Histoire de Prusse, 1 vol. — 8e livr. : Histoire de Pologne, 1 vol. — 9e livraison : Histoire de Russie, 2 v. — 10e livraison : Histoire de Turquie, 2 vol. — 11e livraison : Histoire de Suède, 1 vol. — 12e livraison : Histoire de Danemarck, 1 v. — 13e livraison : Histoire de Hollande et des Pays-Bas, 2 vol. — 14e livraison : Histoire de la Suisse, 1 vol. — 15e livraison : Histoire d'Italie, 2 vol. — 16e livraison : Histoire des Chinois, des Indiens et des Arabes, 2 vol. — En tout 16 livraisons et 36 volumes, ornés de cartes et gravures.

Chaque livraison renfermera l'histoire d'un pays. Le tableau de chaque partie de chaque règne, contiendra les événemens les plus remarquables, les plus propres à faire une utile et durable impression. Les volumes seront ornés de quatre jolies gravures, dessinées et gravées avec le plus grand soin. Chaque vignette sera partagée en deux; le haut contiendra un homme et une femme, dans le costume du temps; dans le bas, sera représentée l'action la plus remarquable.

A Paris, à la librairie d'Alexis Eymery, rue Mazarine, no 30.

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE VENTADOUR, N.° 5.

Digitized by Google

TIMBRE ROYAL 5 SEINE

MERCURE

DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1^er^ de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et sur-tout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'admininistration du MERCURE, rue Ventadour, n° 5, et non ailleurs.

POESIE.

LES VOEUX DE LUTÈCE.

Cantate pour le mariage de Mgr. le duc de Berri avec la princesse des Deux-Siciles Marie-Caroline.

LUTÈCE.

Quelle jeune divinité
Sur un char éclatant vers mes remparts s'avance?
Son front modeste et doux rayonne de beauté;
Auprès d'elle je vois sourire l'espérance.

UN HÉRAULT.

Parthenope en son sein posséda tant d'attraits.
Lutèce, des Bourbons reçois l'auguste fille;

Digitized by Google

A la cour de Louis conduite par la paix,
Elle y retrouve encore sa famille.
Du brave Ferdinand elle a fixé le choix,
Et par les nœuds du plus doux hyménée,
Vient en ce jour unir sa destinée
Au plus vaillant des preux, digne appui de tes rois.

LUTÈCE.

Aimables déités de la Seine affranchie,
Quittez votre humide séjour;
Aux pieds de la beauté que Naples me confie,
Portez votre tribut de respect et d'amour.
C'est l'ange de la paix que le ciel nous envoie.
Sur ses pas répandez des fleurs,
Et que les transports de la joie
Remplacent vos longues douleurs.

CHOEUR DES NYMPHES.

Fils des Bourbons, conduis à l'autel d'hyménée
Le jeune objet qui sut charmer ton cœur;
Et puisse, à ton destin Caroline enchaînée,
Epuiser avec toi la coupe du bonheur.

LUTÈCE.

Mais un nuage d'or couvre le sanctuaire:
De ces nobles époux, les immortels aïeux
Au milieu des flots de lumière,
Sur leurs trônes assis, se montrent à mes yeux.
Ils unissent leurs voix, et leur sainte prière,
Ainsi qu'un encens pur, s'élève vers les cieux.

CHOEUR DES OMBRES ROYALES.

Bénis cette heureuse alliance,
O Dieu de l'univers, arbitre des humains!
Daigne en faveur des Francs déployer ta clémence,
Et laisse reposer la foudre dans tes mains.

Digitized by Google

CHOEUR DE CHEVALIERS FRANÇAIS.

Des Bourbons illustres ancêtres,
Que vos mânes soient satisfaits !
La France a reconquis ses légitimes maîtres,
Et retrouve avec eux le bonheur et la paix.
Avec eux, les vertus trop long-temps exilées
Reviennent habiter vos antiques palais.
Puissent vos ombres consolées
Protéger en tout temps la terre des Français !

LUTÈCE.

Du Bourbon de nos temps suivez le digne exemple,
Augustes rejetons qui naîtrez d'un héros ;
Comme lui, que vos mains de Mars ferment le temple,
Et d'un peuple chéri conservez le repos.
Mais si quelqu'ennemi, jaloux de votre gloire,
Osait menacer vos états,
Armez-vous ; soudain la victoire,
Fidelle à vos drapeaux marchera sur vos pas.

FINALE.

Ciel ! de leur généreuse vie
Prolonge le cours glorieux !
Ils seront à jamais l'honneur de leurs aïeux,
L'honneur, l'amour de la patrie.

H. MONTOLA.

EBEN-HAÇAN AU ROI DE TIFLIS.

(*Extrait du roman d'Eben-Haçan, chap.* 6.)

Le plus puissant des potentats
De l'ombre de son trône hier couvrait la terre ;
Organe de la mort, sa voix, comme un tonnerre,
Dictait d'horribles attentats,
Faisait trembler les rois et défiait la foudre.
Aujourd'hui sa voix meurt et son trône est en poudre.

Digitized by Google

Trop long-temps exempt de revers,
De ses nouveaux projets il roulait l'incendie ;
Et son ame féroce, aux forfaits enhardie,
Dévorait déjà l'univers.
Mais ici l'attendait la sagesse invisible;
Plus il tombe de haut, plus sa chute est terrible.

Celui qui règne sur les cieux,
Qui, sur un trône d'or, du haut de l'empirée,
Voit à ses pieds, au loin dans la plaine éthérée,
Rouler ces orbes radieux,
Et de leurs mouvemens entretient l'harmonie,
Veut que des nations la guerre soit bannie.

Je vois des bataillons épais,
Dans nos champs, par son ordre, en torrens se répandre.
Vont-ils nous écraser et nous réduire en cendre?
Non! leur foudre enfante la paix;
De l'ennemi commun ils renversent l'audace,
Et du colosse altier font taire la menace.

C'est ainsi qu'un roi généreux
A ses heureux vaincus n'imposa d'autres peines
Que de n'immoler plus de victimes humaines
A leurs antropophages dieux.
Gloire aux héros du nord! Les flots grondans sont calmes;
Nous allons vivre en paix à l'ombre de leurs palmes!

Du sein de ces nombreux guerriers,
Quel auguste mortel sort, et vers nous s'avance?
Je ne sais quel respect on sent en sa présence :
Il tient les rameaux d'oliviers.
Son noble front, long-temps fut battu des orages :
La joie a de ce front éclairci les nuages, etc.

(Le reste peint Eben-Haçan, roi de Tiflis, rentrant dans ses états au milieu de la joie publique.)

EDOUARD L.

Digitized by Google

ÉPIGRAMME.

Certain peintre crouton,
Un beau jour m'assurait d'un ton
Demi rusé, demi bonace,
Que pour me peindre il n'avait assez d'art.
Quand je crois vous saisir vite il faut que j'efface.
Est-ce tort de ma part?
Je n'en crois rien, votre figure est trop mobile.
Souvent de la nature on ma vu le rival,
Mais aujourd'hui je laisse à plus habile
A peindre un tel original.
Damis sentant au vif une pointe aussi belle,
Répondit soit; aussi bien votre docte pinceau
Tient trop fort du Callot, et je sais un modèle
Bien mieux à son niveau.
— Mais pour le voir que faut-il que je fasse?
— Vous vous peindrez, Monsieur, devant la glace.

R.

TRADUCTION INÉDITE

Du début de l'Art Poëtique d'Horace;

Par M.-J. Chénier. (1)

Si quelque peintre osait associer
Le chef d'un homme et le front d'un coursier;
S'il bigarrait de différens plumages,
Un corps d'Hébé finissant en poisson,
Qui n'en rirait? Noble sang de Pison,
A ce tableau comparez les ouvrages,
Amas d'objets rassemblés sans raison,

(1) Communiquée par M. Fayolle.

Digitized by Google

N'ayant ni pieds, ni tête, et pour tout dire,
Tel qu'un fiévreux les rêve en son délire.
Peintre et poëte ont droit de tout oser;
Et, sur ce point tous deux d'intelligence,
En l'accordant réclament l'indulgence.
Usons du droit, craignons d'en abuser.
Il ne faut pas qu'au gré d'un vain caprice,
Au miel d'Hybla le fiel amer s'unisse;
Que les serpens proviennent des oiseaux;
Que la tigresse enfante les agneaux.
Dans le début une œuvre est imposante;
Bientôt la pourpre en lambeaux se présente.
Ici des bois, des autels sont décrits;
Là, cent détours d'une eau pure et limpide,
Qui se promène au sein des prés fleuris;
Les sept couleurs de l'écharpe d'Iris;
Les flots bruyans du Rhin vaste et rapide.
L'endroit est beau, mais il est déplacé,
Des noirs cyprès vous peignez bien l'ombrage,
Qu'importe? il faut une mer, un orage;
Et l'acheteur, par les flots menacé,
Veut qu'on le peigne échappant au naufrage
Sur les débris d'un vaisseau fracassé.
A quel propos de l'infidelle argile
Sort-il un vase en urne commencé?
Que le sujet, fortement embrassé,
Soit un, soit plein, sans détail inutile.

L'amour du bien nous trompe quelquefois.
Tel veut du neuf, et son pinceau nous trace
Un daim sur l'onde, un dauphin dans les bois.
Je crois saisir la douceur et la grâce,
Mes vers sont mous, timides, languissans.
Sobre de mots, je fais chercher le sens.
L'un trop timide, évitant les orages,
Rase le sol; l'autre, au sein des nuages
Va s'égarer, prenant un vol trop haut.

Digitized by Google

Chacun, si l'art n'est son fidelle guide,
Craint une faute et tombe en un défaut.
A quelques traits c'est peu que l'art préside.
De ces cheveux voyez comme un fondeur
Sait imiter la flexible rondeur.
Sont-ils d'airain, dites, que vous en semble?
L'heureux détail! le malheureux ensemble!
Votre fondeur ne sait que le métier;
Mais Phidias fait Jupiter entier.

VERS

Faits il y a 40 ans, pour une jeune et jolie personne dont les prénoms étaient JEANNE-JULIE-ROSE.

Lorsqu'à veiller près de votre berceau,
On invita trois saintes, belle Hortense,
De vos parrains la prévoyance,
Que la raison guidait de son flambeau,
Voulut par là se donner l'espérance
Qu'un jour vous jouiriez du destin le plus beau.
On l'a vu s'annoncer presque dès votre enfance.
Félicitez-vous de leur choix;
Délicat, sage et galant à-la-fois.
Personne plus que vous ne pouvait y prétendre.
JEANNE avait de l'esprit, JULIE eut le cœur tendre,
ROSE était belle. A tous ces dons
Que vous réunissez, qu'en vous nous retrouvons,
Et l'Amour et l'Hymen ont promis leurs couronnes;
Car de l'Amour aussi vous tenez trois patrones.
Dans tous les lieux, dans toutes les saisons,
Fidellement elles suivent vos traces;
Et sans qu'il soit besoin de prononcer leurs noms,
On sait, en vous voyant, que ce sont les trois Grâces.

JOUYNEAU-DESLOGES (de Poitiers).

Digitized by Google

ÉNIGME.

Grave, simple, ou plaisant, je puis offrir un prix
Aux personnes que j'intéresse.
Je montre, en les voilant, les grâces de l'esprit;
J'en prouve souvent la finesse.
Je crains si peu de me montrer,
Quoique j'agisse avec mystère,
Que si j'ai le don de te plaire,
Chaque jour en ce lieu tu peux me rencontrer.

SOLLIER.

CHARADE.

De tout ce qu'on dit long, je montre l'opposé
Si tu tiens mon premier; mon second, au contraire,
Ne l'est jamais assez, même dans la misère.
Mon tout dans le commerce est trop souvent rusé.

LOGOGRIPHE.

Je suis de sept pieds composé,
Et fort commode à tous, et l'hiver et l'été.
Quoiqu'on me voye à la cour, à la ville,
Je suis à la campagne encor bien plus utile.
Je renferme dans moi, si tu veux bien chercher,
Ce que le dieu des vers, en courroux, fit ôter
A certain orgueilleux satyre,
Et qu'en mainte belle on admire.
Tu dois aussi trouver un élément,
Et de l'église un ornement;
Un habit féminin pour qui veut peu paraître.
C'en est assez, et tu dois me connaître.

Mots de l'*Enigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'Enigme est *Opium*. Celui du Logogriphe est *Corset*, où l'on trouve Cor, Or, Roc, Corse (île), Rose, Sort, Sot.

Digitized by Google

DE LA NÉCESSITÉ

De mettre un terme aux pirateries des Africains dans la Méditerranée, et moyen d'y parvenir.

Dans ce siècle si fertile en événemens fameux, où l'Europe, si fière de sa civilisation, a fait voir tant de traits de la plus profonde barbarie; où, chez un grand peuple, s'est renouvelée la terrible lutte de la classe plébéienne contre la classe patricienne; où le trône de la plus ancienne dynastie a été renversé; où le plus juste, le plus humain, le plus vertueux des rois, accusé, jugé, condamné comme un coupable, par de vils assassins instrumens du crime, a péri sur l'échaffaud à la vue de son peuple effrayé qui l'adorait; où la monstrueuse puissance de la multitude a été mise en usage, et s'est exercée dans sa violence, de la manière la plus barbare et la plus ridiculement opposée à son esprit et à sa cause; où l'homme a le plus exalté les droits de l'homme en les violant tous; où les agens du crime sont devenus si nombreux, si puissans et si affamés de victimes, qu'ils se sont, en grande partie, dévorés entre eux; où, au nom de la liberté hautement proclamée, tout un grand peuple a souffert le plus honteux esclavage; où la gloire des guerriers enivrés de succès, hélas! trop constans, s'est transformée en tyrannie; où l'empire du glaive menaçant de tout détruire, s'est tout-à-coup anéantie par l'effet d'une puissante alliance et à la présence toute miraculeuse d'un prince pacificateur: dans ce siècle, dis-je, où tant de choses étonnantes ont frappé nos yeux; où, enfin, on a vu fuir le démon des combats, poursuivi par la vengeance divine; où les héritiers des rois ont reparu avec la paix, sur le trône auguste de leurs pères, comme de nobles rejetons sur la souche vénérée d'un arbre antique et sacré; où l'orgueilleuse Europe, enfin, semble être ramenée aux plus généreux sentimens, pourquoi un grand acte de justice, aussi éclatant que nécessaire, est-il encore à

Digitized by Google

faire? Le temps en est venu, et l'humanité le commande impérieusement. Cet acte nécessaire, qu'un Anglais a déjà provoqué avec une héroïque persévérance, est l'anéantissement de la puissance politique des Barbares de l'Afrique, de ces brigands de profession. Ils infestent la Méditerranée, et sont la terreur constante des habitans des îles et des côtes de cette mer; ils insultent à l'humanité, à la faiblesse isolée, troublent le commerce des nations, et se jouent insolemment de cette Europe si fière de ses lumières et de sa puissance; ils lui font payer un honteux tribut. Elle est cependant plus qu'eux guerrière; elle inonde ses guérets du sang de ses propres enfans au moins soixante ans par siècle. Ne s'occupant que d'intrigues politiques, elle a oublié les véritables droits de l'homme, ceux de défendre le faible contre le fort, le bon contre le méchant; elle laisse dans la plus cruelle servitude une foule toujours croissante de ses enfans, que des Maures féroces, honte de l'espèce humaine, retiennent dans les fers. Loin de réprimer cet horrible brigandage et de faire servir ses lumières, sa civilisation, sa prépondérance militaire au bonheur du monde et au sien propre, elle s'est dévorée par des guerres intestines. On l'a vue en proie à la folie d'un seul homme qui voulut absolument faire du bruit aux dépens de la foule qu'il méprisait, et qui stupidement l'a contemplée courant à son but à travers des torrens de sang et des monts de cadavres, sans que les cris plaintifs de ses innombrables victimes arrêtassent un instant ses pas destructeurs et fissent entrer la moindre commisération dans son cœur féroce, cet homme qui appelait insolemment *grandes journées* ces jours de deuil, de misère et de destruction.

Arbitres souverains de l'Europe! ô vous qui, pour son salut, avez formé la ligue sainte dont la puissance formidable a pu seule enchaîner l'affreux démon des combats, c'est à vous que l'humanité souffrante adresse sa supplique; faites cesser ses longs gémissemens, affranchissez-la à jamais des insultes des brigands qui n'ont d'humain que la figure; c'est à vous à relever la riche patrie des Carthaginois, de rendre à cette terre

Digitized by Google

aujourd'hui si funeste, toute la vertu dont elle est susceptible, et qui jadis la rendit illustre ; c'est à vous de détruire le repaire des barbares qui la souillent, et de lui donner des habitans qui lui rendent son ancienne gloire et célèbrent à jamais votre immortel bienfait. Nobles alliés ! vous pouvez tout si vous le voulez ; qu'un nouvel acte, aussi juste, aussi grand que celui de votre alliance, soit fait par vous ; délivrez le monde d'une de ses plus horribles calamités ; détruisez dans l'homme l'esprit de barbarie qui lui fait attaquer et surprendre l'homme paisible et laborieux, et le réduire à la plus affreuse servitude ; empêchez que de nouveaux, d'insolens Spartiates aient des *Ilotes ;* que vos lois appellent sur les têtes coupables d'une telle injustice la vengeance des nations indignées. Vous avez donné la paix au monde, couronnez votre bel ouvrage ; rendez à l'homme l'esprit de fraternité qu'il n'eut jamais dû perdre ; rendez les peuples respectueux envers les peuples ; que l'esprit de paix et de véritable grandeur qui vous anime entre par vos lois et votre exemple dans les cœurs.

A la suite des guerres que vous avez terminées et du mouvement violent qu'elles ont donné à l'Europe, il est dans vos empires un grand nombre de ces hommes avides, turbulens, aventureux, que la paix et le repos fatiguent, à qui il faut des hasards à courir. Faites un appel à ces hommes que l'ambition agite sans cesse ; que cette passion trop souvent funeste devienne en eux cette fois un moyen louable ; employez-le comme un noble instrument à l'exécution d'une entreprise aussi juste que nécessaire ; promettez, accordez des récompenses à tous ceux qui l'exécuteront.

Cette nécessaire croisade, dont le but est si brillant, rendra la sécurité à vos états, consolidera la paix générale que vous venez d'établir ; elle détruira l'horrible esprit de barbarie, le brigandage que de hardis barbares exercent par une féroce avarice sur la faiblesse isolée et paisible ; elle imprimera pour toujours chez les peuples de l'Europe un nouveau sentiment de grandeur, de

Digitized by Google

charité réciproque; elle sera pour vous une source pure de gloire et de félicité.

Monarques augustes de l'Europe, c'est par vous que les plus belles choses doivent être faites! mais ce n'est point assez qu'une entreprise aussi grande, aussi louable, se puisse exécuter; il faut encore en assurer le bienfait à jamais. Ce ne serait qu'une expédition ordinaire, si, après l'attaque et la conquête des barbares, on traitait de la paix avec eux, et si on leur laissait la puissance souveraine. Ces hommes sans foi, sans le moindre sentiment du juste et de l'injuste, céderaient pour un moment à la nécessité; mais animés d'un esprit de vengeance, ils se livreraient à de nouveaux actes de barbarie, plus odieux et plus fréquens. Tel est, dans le méchant, l'empire de l'habitude. Il faut donc user du droit de conquête, pour détruire le mal dans sa racine. La fin glorieuse d'une aussi grande entreprise peut devenir l'occasion d'un bienfait immense pour tout un peuple aussi malheureux que renommé: le peuple juif.

Rois de l'Europe! votre puissante union a pacifié les nations, ferait-elle une chose moins grande, moins belle, si elle rétablissait en corps politique ce peuple infortuné, qui, depuis près de deux mille ans, dispersé sur toutes les parties du globe, se voit en bute à la haine des autres peuples, et souffre dans la plus entière abjection tout ce que l'espèce humaine peut souffrir de misère et d'opprobre. Il serait possible que ce peuple, jadis coupable d'un grand crime, en expiât la peine par sa dispersion: mais cette punition doit avoir un terme. Le châtiment le plus terrible ne se perpétuera pas autant que la mémoire du crime. N'avez-vous pas déjà donné des preuves de votre sollicitude aux malheureux juifs. Qu'ils se rassemblent et se forment en corps de nation sur cette terre où brilla jadis Carthage, où se meuvent aujourd'hui des hordes de brigands qui la souillent par des forfaits; que ce grand acte, de la plus éclatante justice, soit l'œuvre de votre puissance, qu'il étonne le monde; la postérité le bénira: le rétablissement en corps de peuple, d'une nation célèbre par son origine,

Digitized by Google

son antiquité, sa croyance sublime et sa constance exemplaire, ses lois, ses combats, ses monumens, et sa destinée, estimable par sa foi constante, son industrie, ses malheurs, sa patience et sa soumission, ce rétablissement doit être opéré par la puissance la plus auguste. C'est donc par vous, ô Rois, qu'il le doit être! C'est par vous, c'est de nos jours que ce grand acte doit éclater; faites-en la gloire de notre siècle. Et vous, nobles chevaliers de l'Europe, assemblez-vous; faites revivre l'esprit des preux, qui se dévouaient au redressement des torts; exercez votre vaillance, et méritez que la postérité vous cite à jamais avec les Saint-Louis, les Bayard, les Henri. Vous, malheureux juifs, dont l'existence est un miracle, élevez une voix suppliante; que vos accens plaintifs parviennent à l'oreille des rois, ils vous entendront : faites une demande juste, et vous serez écoutés. Que la mémoire de votre gloire antique vous ranime. Vous avez les premiers honoré l'éternel, invoquez son saint nom; demandez lui de faire cesser vos misères, votre prière sera exaucée, vos vœux seront entendus. N'allez pas croire votre réunion impossible, et n'en objectez pas les difficultés; montrez-vous, et s'il s'en présente, vous saurez les surmonter; ayez la volonté de vous réunir, et vous y parviendrez. Formez un premier noyau, il s'accroîtra bientôt. Que vous importerait qu'une partie d'entre vous ne prît pas d'abord part à votre réunion politique, ce serait votre gloire et sa honte. Mais ne redoutez rien; au vœu de votre rétablissement ajoutez le courage de l'exécution. Peuple jadis si illustre! sors enfin de cette longue servitude, de cette déplorable abjection où tu végète depuis dix-huit siècles! Fils d'Abraham accourez de tous les points de la terre, voilà l'instant de cette résurrection annoncée par vos anciens prophètes; et pleins d'une juste espérance, venez prendre possession d'une terre aujourd'hui de réprobation, mais que vous rendrez sainte. Accourez donc, ô fils de l'antique Israël! Demandez humblement aux rois de vous permettre d'emporter vos richesses, fruits de votre industrie; qu'ils vous assurent leur puissante protection, elle vous sera aussi nécessaire

Digitized by Google

qu'elle leur sera glorieuse. Apportez en cette terre un esprit de paix, des talens, des lois, des mœurs, des arts et des vertus, et sur-tout cette émanation divine, la reconnaissance pour vos augustes protecteurs. Vouez-leur une alliance éternelle; montrez-vous estimables autant que vous vous êtes montrés persévérans dans la foi de vos pères; ne craignez pas que la possession de la terre dont les rois de l'Europe vous feront la conquête, soit une spoliation. Ceux qui sont sur la terre pour le malheur des autres, en doivent être rejetés. Votre présence, votre nom, vos lois, votre industrie, rendront cette terre illustre, hospitalière, riche de tous les dons. Qu'un nouveau Moïse paraisse au milieu de vous, qu'il vous conduise à travers tous les obstacles vers cette terre aujourd'hui ennemie; marchez avec confiance à la suite de ce chef, que votre foi soit sans bornes en son puissant génie; les rois ne seront pas pour lui, comme pour Moïse, des Pharaons. Loin d'être poursuivis sur la terre, vous y serez aidés dans votre marche, et la mer s'ouvrira devant vous. Qu'un nouveau Caleb reconnaisse le pays, qu'un autre Josué vous en fasse le partage. Montrez-vous grands devant l'éternel et le monde; montrez-vous dignes du plus grand des bienfaits, et qu'il ne soit point trouvé d'Achan parmi vous.

Etablissez des fêtes religieuses et morales, instituez celle de l'éducation de la jeunesse, comme la base première de la stabilité des empires; mettez vos soins à ce que cette éducation soit réelle, et non une vaine parade; instituez sur-tout la fête de la vieillesse. Malheur au pays où la vieillesse n'est pas vénérée; que dans cette fête l'amour filial soit accompagné de la piété sainte, afin qu'aux bornes de la vie, qu'au moment où le vieillard se rejoint à ses pères, qu'heureux et satisfait il bénisse avec joie sa jeune postérité, comme l'antique israël bénit son illustre et nombreuse famille.

F.

Digitized by Google

BEAUTÉS DE L'HISTOIRE GRECQUE,

Ou Tableau des événemens qui ont immortalisé les Grecs, actions et belles paroles de leurs grands hommes, avec une esquisse des mœurs et un aperçu des arts et des sciences à différentes époques, depuis Homère jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine. — Seconde édition, revue, corrigée et augmentée, et ornée de huit belles gravures; par R. J. Durdent. — Un vol. in-12. Paris, à la librairie d'éducation, chez Alexis Eymery, rue Mazarine, n° 30.

ÉPOQUES ET FAITS MÉMORABLES DE L'HISTOIRE DE RUSSIE,

Depuis Rurik, fondateur de cet empire, jusqu'à Alexandre Ier. Ouvrage dans lequel sont rapportés tous les événemens remarquables de cette nation; la révolution qu'a opérée en Russie le siècle de Pierre-le-Grand et celui de Catherine; avec un aperçu sur l'état actuel des lettres et des arts dans cet empire. — Un vol. in-12, orné de huit belles gravures en taille-douce; par le même et à la même adresse.

(IIe et dernier article.)

C'est dans le 9e siècle que Rurik jeta les fondemens du vaste empire de Russie. Les commencemens de chaque peuple sont remarquables par beaucoup de contes ou d'événemens merveilleux. Tous ces événemens d'usage se trouvent dans l'histoire des premiers princes qui habitèrent Nowogorod, ou la ville neuve. Les écrivains russes, comme les écrivains de toutes les autres nations, n'ont pas manqué de joindre quelque chose d'extraordinaire aux faits les plus simples ou déjà suffisamment remarquables. Par exemple, Oleg, qui gouverne au nom d'Igor, jeune fils de Rurik, se dirige sur Constantinople avec quatre-vingt mille hommes qu'il a embar-

Digitized by Google

qués sur le Dniéper, dans deux mille bateaux. « On se » ferait difficilement, dit l'auteur des *Epoques et faits* » *mémorables*, une idée des obstacles qu'il eut à sur- » monter dans cette navigation. Ce fleuve a plusieurs » cataractes; Oleg et ses troupes les franchirent à la » manière des sauvages, en déchargeant leurs barques » et en les faisant glisser sur les rochers. Parvenus à » l'embouchure du fleuve avec des fatigues prodigieuses, » ils radoubèrent comme ils purent leurs embarcations, » et enfin, suivant toujours la côte occidentale du Pont- » Euxin, ils arrivèrent près de Constantinople. Ce qu'il » y avait d'extraordinaire dans ce projet et dans son » exécution, n'a pas suffi aux écrivains russes; ils ont » prétendu que les barques d'Oleg, transportées à terre » quand ils arrivèrent au détroit fermé de chaines, » furent mises sur des roues et ne s'en dirigèrent pas » moins à pleines voiles sur Constantinople. »

Igor, monté sur le trône et devenu l'époux d'une autre Clotilde, quoique célèbre conquérant, n'eut cependant pas les qualités de notre Clovis; mais Olga, sa femme, fut placée au nombre des saintes, et Vladimir, dit le Grand, qui leur succéda sans être leur fils, fut aussi reconnu pour saint. Le lecteur s'attend bien à trouver dans ce volume une filiation exacte de tous ces princes, et sur-tout l'histoire detaillée des grands règnes. L'auteur a lui-même annoncé dans son titre la révolution opérée par le siècle de Pierre-le-Grand et par celui de Catherine II; c'était s'engager à ne rien omettre de tout ce qui a rapport à ces deux mémorables époques; mais avant d'y arriver, il ne néglige pas d'entretenir son lecteur de divers autres détails qui ne sont pas non plus sans beaucoup d'intérêt, tels que l'invasion des Tartares en Russie, les règnes remarquables d'Ivan III et d'Ivan IV, la conquête de la Sibérie par les Russes, l'apparition des deux faux Démétrius et de Chiouiski; il nous montre aussi Fédor III osant abolir les titres héréditaires, parce que chaque subordonné ne cessait de rechercher avec soin, à l'armée, à la cour ou dans les emplois civils, si quelqu'un de ses aïeux n'avait pas exercé des fonctions plus importantes que le chef

Digitized by Google

auquel il devait obéir, et que pour peu qu'il découvrît seulement égalité de rang ou d'ancienneté, il refusait de céder le pas ou de servir.

Parmi les réflexions dont M. Durdent accompagne ses récits, il en est de fort piquantes; presque toutes m'ont paru très-justes, et tenir sur-tout à ce que l'on nomme aujourd'hui, en bonne ou en mauvaise part, les idées libérales. Nouvel avantage aux yeux de ceux qui aiment ces idées; et de quoi piquer encore plus la curiosité de ceux qui ne les aiment pas.

Après avoir prouvé l'intérêt et l'utilité de son ouvrage, il ne me reste plus qu'à choisir quelque passage dont la citation donne au lecteur une idée du style de l'historien. Je cherche le chapitre le plus piquant, et je me trouve embarrassé sur le choix. Les cérémonies des couronnemens et des mariages des anciens czars appellent mon attention; elles offrent des détails dont la lecture n'est pas moins instructive qu'amusante. J'aimerais cependant beaucoup aussi à parlerdu caractère des russes, de leur degré d'aptitude aux arts, et de leur littérature; il n'est pas sans douceur pour notre orgueil national de remarquer que le principal monument de Saint-Pétersbourg, celui qui représente Pierre-le-Grand, est dû à l'un de nos compatriotes, notre statuaire Falconet. « Le héros de la Russie, dit M. Durdent, est » représenté à cheval, et franchissant un rocher. L'ar- » tiste a voulu désigner ainsi le progrès rapide qu'il » avait fait faire à ses peuples dans la civilisation. » S'il faut en croire notre historien, la Russie n'a pas encore fait de grands progrès dans la littérature, et il doute même qu'elle ait encore de long-temps une littérature nationale; la raison qu'il en donne, c'est le goût que les Russes manifestent pour notre langue et nos grands écrivains. L'un de nos académiciens, feu M. Lévêque, n'était pas de cet avis. Deux poëtes russes lui avaient paru, l'un, le seul émule de Pindare; l'autre, le rival de notre La Fontaine: probablement M. Lévêque aimait autant le russe, que les Russes aiment le français.

Cet intérêt particulier, qui s'attache aux arts et à

Digitized by Google

la littérature, m'a fait oublier le choix que je voulais faire. Peut-être avais-je envie de m'arrêter à l'installation des patriarches, que rend si remarquable l'usage bisarre d'une promenade faite autour du Kremlin par le pontife, monté sur un âne ou sur un cheval à oreilles postiches, et offrant ainsi des présens au czar et à toute sa famille; mais comment ne pas lui préférer encore le tableau des anciennes mœurs, où le sort des femmes russes, si maltraitées par leurs époux, retracé d'une manière touchante, me ferait tenir compte à moi-même de ma sensibilité par nos aimables françaises, car je pense que beaucoup de dames lisent le *Mercure*.

La multitude des chapitres pleins d'intérêt qui ne veulent point absolument se céder le pas, me décide au parti que l'on vit prendre à Fédor III; je les mets tous au même niveau, et je renvoie le lecteur à l'ouvrage même, où la diction ne lui plaira pas moins que la variété des sujets. Quant à M. Durdent, que j'avais d'abord placé au rang des compilateurs, s'il continue à nous offrir de pareils fruits de ses veilles, je lui prédis que ses livres finiront par servir eux-mêmes à des compilations, et que nous verrons paraître avant peu le *Durdent des dames*, ou *de la jeunesse*.

O.

OBSERVATIONS CRITIQUES

Sur le Sacrifice d'Abrabam, *mélodrame.*

Votre journal, M. le rédacteur, paraît depuis quelque temps adopter des idées très-saines; je me décide donc à vous adresser ma lettre.

J'éprouve une vive indignation quand je vois toutes les règles violées. Il était parfaitement reconnu que le mélodrame est un genre faux et monstrueux, considéré uniquement sous le point de vue de l'art dramatique; mais fallait-il qu'il portât la frénésie jusqu'à renverser toutes les lois du sens commun? cela devient aussi trop fort.

Digitized by Google

On a donné il y a quelques jours, sur les boulevarts, et *au théâtre de la Gaîté*, un mélodrame intitulé *le Sacrifice d'Abraham;* ne croyez pas que j'aille m'enfoncer dans une discussion religieuse, cela n'est pas de mon ressort ni de votre domaine, et vraisemblablement ne se trouverait pas du goût du plus grand nombre de vos lecteurs; je veux simplement, par votre entremise, engager les fabricans de mélodrames à ne mépriser que les règles de l'art, dont ils ne paraissent guère se soucier, et à respecter la vérité.

Pauvres d'idées et riches de mots, ils ont épuisé les châteaux et leurs tours, les poignards, les incendies; leur stérile abondance est réduite aujourd'hui aux noms. Celui d'Abraham, grand parmi les nations de l'Orient, plus grand encore parmi nous, leur a paru propre à étayer leur débilité, et le voilà pris.

Ils oseront représenter que Racine a puisé aux mêmes sources, mais avec quel talent et avec quelle fidélité! comme Mathan forme une belle opposition avec Abner et Joad! tout est d'ailleurs assujetti strictement aux convenances historiques.

Ils ne parleront pas d'Esther, pièce de couvent, que la révolution seule a conduite sur nos planches..... à nous la faute et non à Racine. On me citera peut-être encore moins *le Joseph* de M. de Lormian, mais ce serait tant pis pour lui, si de plus on lit sa pièce, car des vers alignés deux à deux, dont quelques-uns d'heureux, beaucoup d'insignifians et le reste de garniture, laisseront l'ouvrage en route pour la postérité. Au milieu de ces scandaleux exemples, Racine surnage seul et dans une pièce unique. Lorsque l'aigle enlève sa proie, on admire encore la hardiesse de son vol rapide; mais que dire de l'insecte qui ne touche que pour gâter?

M. de Caylus, dans une lettre contenue dans un de vos derniers numéros, a très-bien démontré que les idées de nos ancêtres, dépendant de leurs études, devaient en suivre la direction : de là naquirent ces mystères de la Passion, qu'ils jouaient d'une manière aussi pieuse que vraisemblablement elle était niaise;

Digitized by Google

ensorte que tel des acteurs que vous sifflez impitoyablement aujourd'hui, se serait trouvé le coriphée de cette époque.

En devenant plus éclairé, on a senti que le théâtre avait nécessairement d'autres bornes, et devait suivre d'autres règles. Depuis le grand Corneille jusqu'à nous, elles ont été reconnues et respectées; s'il y a eu des écarts, le défaut de succès les a punis. Par quelle fatalité retournons-nous donc en arrière, vers des temps de barbarie, et d'une manière pire encore que celle de la barbarie elle-même. Un homme rêve qu'il veut faire une pièce, et ce songe creux, dépourvu de moyens, ramasse tout ce qu'il a vu depuis quelques années d'assassinats, de combats, de coups de théâtre dans les mélodrames. Tout cela est usé, il lui faut un nom bien remarquable, très-étranger à ses spectateurs afin de les faire s'ébahir, et le voilà qui prend dans la Genèse le nom d'Abraham; il lui crée un peuple d'hébreux qu'Abraham n'avait point, puisqu'il n'a existé que quelque centaines d'années après. En effet lors de la vieillesse de Jacob, petit-fils d'Abraham, le peuple hébreux consistait en soixante-dix personnes seulement, non compris les femmes. Il dénature le caractère d'Agar et celui de Sara; ce ne sont plus que des héroïnes de théâtre, qui ne valent pas celles qui les ont précédées.

Agar fut une esclave que sa fécondité rendit insolente envers sa maîtresse seulement, mais tellement humble et soumise vis-à-vis d'Abraham, qu'elle est chassée avec un pain dans le désert où l'eau manque. Bien peu de temps après l'aridité du sol lui fait sentir toute sa rigueur, elle pleure près de son enfant qui va périr. Ne croyez pas que ce soit de ces mœurs orientales dont l'auteur ait eu l'esprit de s'emparer; il fait d'Agar une Frédégonde qui lève le poignard sur tout ce qui blesse son ambition; ce n'est pas encore assez, il la fait conjurer avec le roi d'Egypte contre Abraham, les âges et les temps sont bouleversés, enfin elle lui livre bataille. Ici, Monsieur, permettez que je quitte ces ramas d'ineptes inconvenances, pour

Digitized by Google

vous arrêter sur des idées que je crois plus utiles de vous soumettre.

Afin de rendre l'opinion dans laquelle je vous écris plus démontrée, souffrez que je vous rappelle une anecdote du dernier siècle.

Un ambassadeur turc vint en France; il fut au spectacle, et on imagina de lui procurer la vue du *Bourgeois Gentilhomme*, à cause de la réception de M. Jourdain à l'éminente qualité de bacha. Ce turc se retira furieux du divertissement, scandalisé des pirouettes de nos danseurs, qui tournaient sans doute comme ces derviches, et vraisemblablement avec beaucoup plus de grâce. Le grand chapeau de fer-blanc et les bougies qui le surmontent sur la tête du premier derviche, ne trouvèrent pas grâce devant l'excellence, qui sortit très-mécontente. Un Turc se scandalise donc pour une farce? oui certes, et l'anecdote est consignée par-tout.

Si pour des pirouettes et quelques bouts de bougie, un Turc eût pu brouiller deux grandes puissances et troubler le commerce de plusieurs villes importantes, il me sera bien permis de vous prendre quelques pages pour défendre l'art dramatique, la vérité et les convenances sociales et religieuses.

Comme art dramatique, *rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable*, dit le législateur du Parnasse. Ainsi le mélodrame, genre faux, devrait ne pas exister; mais comme il existe, du moins qu'il se tienne dans de sages limites. Où donc les poserai-je? là seulement où la vérité et la raison veulent qu'elles existent. Abraham était un homme riche, entouré d'un grand nombre de serviteurs, d'esclaves et de troupeaux; c'était un chef nomade ayant par les mœurs du pays, droit de vie et de mort sur tout ce qui lui appartient. Son droit est si certain que, quand il le croira devoir faire, le fils unique de la femme si long-temps stérile, et en outre sa parente, cet enfant sera conduit pour être immolé.

Ne croyez rien retrouver de ces mœurs antiques dans le mélodrame; mais bien des conjurations, des assassinats, manqués par un coup de théâtre. Concluons donc

Digitized by Google

qu'il n'y a ombre de vérité dans les faits. Les convenances sont-elles mieux observées? non certes; celles-ci dépendent des mœurs de ceux que l'on met en scène avec le temps où ils ont vécu, et de l'accord de ces mêmes mœurs relativement à ceux à qui on en offre le spectacle. Je viens de démontrer que celles du temps où l'on nous reporte sont aussi outrageusement violées que les faits historiques eux-mêmes; mais nos convenances sociales ne le sont pas moins.

Abraham n'est pas seulement un personnage historique, dans tout l'orient il est encore nommé le père des croyans. Que nous importe, dira l'auteur, ce qu'en pense l'Orient et même le nom qu'il y porte, puisque nous sommes très-loin des portes du jour, et que dans ce pays le père des croyans n'a point de postérité? Point... est trop fort. Quoi! dans toute l'Europe, dont les juifs et les trois communions chrétiennes forment la population, il ne se trouve pas un grand nombre de personnes qui réclament Abraham pour le père de leur foi! Est-il décent que vous avilissiez par un travestissement le caractère si grand d'un homme qui tient aux plus profonds mystères!

Si vous n'y croyez pas, vous devez le respect à ceux qui y sont attachés. La liberté des opinions veut qu'elles soient toutes respectées. Ne franchissez donc pas cette barrière de la loi en faveur de ceux qui n'en connaissent aucune. Si vous faisiez partie de la carrière littéraire, je traiterais avec vous plus méthodiquement; mais vous n'en êtes que les pirates : tout est pour vous de bonne prise. Si vous avez un succès de caisse, n'en concluez rien sinon qu'un long violement des lois ne se restreint pas tout de suite. Un torrent se déborde en peu d'heures, et laisse long-temps un limon fangeux sur ses rives.

Comment présentez-vous Abraham faisant le vœu d'un grand sacrifice pour obtenir le gain d'une bataille qui n'a jamais été livrée qu'à la Gaieté? Quand sur-tout ce sacrifice lui ôterait le fils qu'il doit conserver puisqu'il est l'espérance et la source de toutes les promesses du Dieu qu'il adore. Lorsque celui-ci le lui redemande

Digitized by Google

il obéit sans murmurer, mais non sans douleur, tandis que vous le lui faites faire spontanément et pour assurer sa victoire contre le roi d'Égypte.

Concluons que vous avez manqué à la vérité, au goût, aux convenances sociales, politiques et religieuses, et c'était beaucoup pour un seul mélodrame.

DEVILLENEUVE.

CATHERINE SHIRLEY,

OU LA VEILLE DE SAINT-VALENTIN,

Par mistress Opie; traduit de l'anglais par l'auteur de *Quinze jours à Londres*. — 4 vol. in-12, prix : 9 fr. pour Paris, et 11 fr. 25 cent. par la poste. Chez Al. Eymery, libraire, rue Mazarine, n° 30; Plancher, rue Serpente, n° 14; Delaunay, au Palais-Royal; Foulon, au cabinet littéraire, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, n° 3.

Quoiqu'en France beaucoup de lecteurs de romans connaissent déjà mistress Opie, il n'est point inutile de rappeler ici quel est le genre adopté par cette dame; c'est celui qui obtient le plus habituellement et avec le plus de certitude le suffrage des gens sensés, celui dans lequel plusieurs auteurs anglais de son sexe ont obtenu des succès flatteurs, celui, en un mot, dont les trois romans de Richardson, et sur-tout *Clarisse*, sont les excellens modèles. On n'a point à craindre chez mistress Opie que les diables, les sorciers ou les brigands s'occupent des aventures de ses héroïnes (quoique ces brigands, ces sorciers et ces diables, convenablement mis en jeu, n'aient pas laissé de plaire beaucoup à de petits et même à de grands enfans). Cette dame n'est pas de celles qui, comme si les historiens ne suffisaient pas souvent pour dénaturer l'histoire, se sont avisées d'en rendre les héros à-peu-près méconnaissables dans de longues productions dont Mlle Scuderi, *quoiqu'on die*, doit être con-

Digitized by Google

sidérée comme l'inventrice. L'auteur de *Catherine Shirley* raconte des aventures telles que la société en offrirait quelquefois si on s'avisait de les écrire ; elle ne cherche pas, à l'exemple d'un Lesage ou d'un Fielding, à faire ressortir le ridicule des caractères ; elle ne trace pas précisément des plans comiques, mais des plans qui, par le ton habituellement noble des personnes, se rapprochent du drame. Or comme ses plans sont simples et attachans, comme ses caractères se soutiennent bien, il en résulte une lecture, dont même, à la rigueur, on peut tirer pour la conduite de la vie des conséquences utiles, quoique, tout considéré, ce ne soit pas dans des romans que l'on doive aller chercher des leçons de morale. Donnons, pour venir à l'appui de ce qui vient d'être dit, un aperçu de la nouvelle production de mistress Opie.

Le général Shirley avait un fils qui s'est marié sans son consentement, et qu'il a cru devoir éloigner de lui. Tout-à-coup il apprend que l'Angleterre vient de remporter une victoire navale ; mais ce même fils est un des braves dont le sang a servi à l'acheter. Une si funeste nouvelle ne permet pas au vieux guerrier de prendre part à l'allégresse générale ; il regagne tristement sa maison, car depuis quelque temps il s'était reproché sa dureté à l'égard de son fils. Il ne serait parvenu chez lui qu'avec peine, sans l'appui que lui a prêté une jeune personne. Belle comme toutes les héroïnes de roman, elle ne manque pas de l'intéresser. Il a un neveu qui partage ses sentimens, et cet intérêt devient de la part du général, une affection à toute épreuve lorsqu'il apprend que la jeune personne n'est autre que Catherine Shirley, fille unique et maintenant orpheline de ce même fils, qu'il pleure avec tant d'amertume. Du moins, dans le malheur commun, Catherine trouve chez son aïeul l'asyle le plus honorable.

On se doute bien que la passion naissante de lord Shirley, son cousin, ne va pas tarder à devenir de l'amour et qu'elle le partagera. Tout arrive en effet de la sorte, après que les deux amans ont combattu de part et d'autre leur tendresse avec une persévérance qui doit

Digitized by Google

leur mériter l'approbation de tous les lecteurs. Il convient effectivement, en pareil cas, que l'on ne se rende point avant d'être assuré que l'on n'aime pas seul.

Mais quand un amour mutuel et fondé sur tant de convenances réciproques a lieu, encore faut-il bien qu'il se rencontre quelques obstacles pour que le dénouement ne s'opère pas trop vîte. Mistress Opie, fidelle à l'usage, a employé ici comme mauvais génie de la pauvre Catherine, une grand'tante sœur cadette du général, qui serait la meilleure femme du monde si elle n'avait pas l'habitude de toujours gronder, de toujours vouloir dominer, et même d'avoir, à quarante-huit ans, des prétentions à la beauté. Catherine est très-pieuse, mistress Baynton ne voit en elle qu'une petite hypocrite; elle lui témoigne du respect et de l'amitié, sa grand'tante la trouve dissimulée, perfide; mais enfin cette dame contracte un mariage ridicule qui donne aux lecteurs le plaisir de la voir disparaître de la scène, et les deux amans deviennent époux.

Et les deux amans deviennent époux! vont répéter ceux qui liront ceci; est-ce donc là tout, absolument tout ce qui se trouve dans un roman en quatre volumes?

Entendons-nous. Il n'a pas été annoncé que l'histoire fut finie, quoi que ce soit assez l'usage en pareille occurrence. Plusieurs scènes épisodiques ont contribué à faire marcher l'action. De plus, entr'autres personnages secondaires, on a vu avec beaucoup de plaisir une miss Lucy Merle, fille à principes, espèce de républicaine fort originale, mais à qui l'on pardonne ses travers, parce qu'elle a des sentimens élevés et une fort jolie figure. Toutefois, les aventures de l'héroïne et des personnages groupés autour d'elle n'ont guère rempli jusqu'ici que deux volumes; et ce qui vaut mieux, ce qui est un véritable tour de force, dont un auteur d'un talent réel pouvait seul être capable, l'histoire ne devient jamais plus intéressante qu'au moment où le mot magique d'amour est remplacé par celui d'hymenée, beaucoup moins gai d'ordinaire, du moins si l'on s'en rapporte à bien des gens. Voici le fait:

Digitized by Google

La merveilleuse Catherine avait bien raison de posséder toutes les vertus ; elles vont être mises à de rudes épreuves. Deux êtres qui, par malheur n'ont rien de romanesque, conspirent contre son repos et celui de son mari. L'un est un libertin, l'autre une jeune dame qui ne vaut guère mieux que lui. Le premier a eu des vues sur Catherine, l'autre espérait que lord Shirley la replacerait, en l'épousant, au rang des honnêtes femmes. Ils ne voient rien de mieux à faire que de troubler des joies conjugales qui excitent leur envie : à la vérité, il serait impossible de faire succomber Catherine, mais Melvyn est persuadé qu'il suffit que son mari la croie indigne d'elle. Alors, avec une infernale persévérance, ce nouveau Lovelace, fort bien secondé par sa complice, dresse divers pièges dont le succès remplit ses coupables vues. Catherine, déjà mère de deux enfans jumeaux, est renvoyée de la maison de son trop crédule époux, et ne trouve d'asile qu'en Irlande, dans le château de son vieux grand-père, qui, du moins, a le bon sens de ne pas la condamner sur des apparences.

Disons pourtant que, pour ne pas rendre lord Shirley un personnage révoltant par son injustice, l'auteur a eu soin de représenter Catherine comme faisant souvent des démarches bien propres à allarmer un époux. Elle a de plus un *secret* qui doit l'inquiéter ; il cherche à le pénétrer, mais il ne peut y réussir ; et quoique Catherine ne le lui cache que par grandeur d'ame, il faut avouer que les apparences déposent fortement contre elle.

Cependant il faut bien que tout s'éclaircisse, et c'est une aventure singulière qui en fournit les moyens. Elle arrive *la veille de la Saint-Valentin*, époque où, en Angleterre, on écrit beaucoup de lettres de mystification, et qui, sous ce rapport, peut-être assimilée à notre 1^er^ avril. Lorsqu'un roman mérite comme celui-ci, d'être lu jusqu'au bout, c'est nuire à l'auteur et aux lecteurs, que d'en rapporter dans une analyse toutes les circonstances principales. On voudra donc bien, pour cette veille de Saint-Valentin et pour ses prodigieux résultats, consulter l'ouvrage même de

Digitized by Google

mistress Opie. On peut être assuré d'avance qu'on lira un dénouement très-pathétique et non moins satisfaisant.

Au reste, si l'on ne met pas ici les lecteurs dans la confidence de la justification de Catherine, il est impossible de terminer cet article sans leur parler une fois encore de miss Lucy Merle. Un voyage en Amérique avait un peu modifié ses idées. Elle s'était aperçue qu'entre l'aristocratie des richesses et l'aristocratie du rang, la différence ne consiste le plus souvent que dans le moins ou le plus d'amabilité des manières. Elle avait conçu qu'à toute force on pouvait être né lord, sans valoir moins qu'un homme de comptoir; l'amour se mêla d'achever la conversion, et Lucy Merle, modèle des amies, vit ses bonnes qualités récompensées par l'opulence et le rang de comtesse.

Cet ouvrage est fait pour soutenir parmi nous la réputation de mistress Opie. On commencera de le lire, parce qu'il porte son nom; et on en achevera la lecture avec plaisir, parce qu'il est digne de son auteur. La traduction, dont il faut bien dire un mot, contribuera aussi à ce plaisir; elle est en général bien écrite, et ne peut manquer d'être fidelle.

CORRESPONDANCE.

Paris, le 5 juillet 1816.

A M. LE RÉDACTEUR DU MERCURE DE FRANCE.

Charlemagne était de la plus haute taille; il avait les yeux grands, pleins de feu, un visage gai et ouvert, le nez aquilin, l'extérieur le plus majestueux, la chevelure très-belle, la démarche noble et aisée. Il était également l'homme le plus fort et le plus robuste de son temps. On voit encore son portrait sur quelques sceaux de ses lettres. Il était adroit à toutes sortes

Digitized by Google

d'exercices, comme à la chasse et à la course; sa grâce à manier un cheval était admirable. Il affectait d'être toujours vêtu à la française, c'est-à-dire, avec un habit court qui lui serrait la taille. Eginhard, son secrétaire, dit qu'il ne portait en hiver qu'un simple pourpoint fait de peau de loutre, sur une tunique de laine bordée de soie. Il mettait sur ses épaules un sayon de couleur bleue; et pour chaussures, il se servait de bandes de plusieurs couleurs, croisées les unes sur les autres (à la manière des Ecossais, que nous avons eu le plaisir de voir naguère à Paris.) Charlemagne avait toujours l'épée au côté. C'est avec le pommeau qu'il scellait quelquefois les traités; aussi disait-il : *Je l'ai scellé du pommeau de mon épée, et je le soutiendrai avec la pointe.* Le ciel lui avait donné une ame intrépide, un esprit élevé, embrassant d'un coup-d'œil tous les objets et les plus vastes desseins; un caractère bienfaisant et généreux, un amour tendre pour ses peuples, une charité sans bornes, une modération héroïque dans les momens de la plus juste émotion, une application admirable à rendre la justice à ses sujets; en un mot, ses yeux étaient toujours ouverts sur ses immenses états, pour y maintenir la paix et le bon ordre.

Voilà, en résumé, Monsieur, ce que les historiens s'accordent à dire d'un prince dont M. Lemercier a fait le héros de son nouvel ouvrage. Un roi, tout ensemble philosophe, législateur et conquérant, est un modèle tel que notre Melpomène en rencontre rarement. Il me semble qu'il n'est permis d'attacher un beau nom qu'à l'un des plus grands événemens d'un beau règne; un illustre monarque ne saurait être représenté dans une action commune de la vie; le caractère du personnage y serait en opposition avec son état, et ce serait une des fautes que les règles de notre scène ne tolèrent point. C'est cependant le principal reproche que je me permettrai de faire à la tragédie nouvelle; les autres seront compensés par les justes éloges que mérite une foule de beautés de détails, et qu'il eut été malheureux de voir ensevelies sous les sifflets d'une cabale bien prononcée.

Digitized by Google

C'est avec une extrême précaution que je hasarde quelques remarques sur l'ouvrage d'un homme supérieur dans la carrière qu'il parcourt. Au lieu de correspondre avec un amateur aussi distingué que vous l'êtes dans notre littérature, si j'écrivais à quelque plébéien, je craindrais qu'il ne me répondit, au sujet de mes observations sur la pièce de *Charlemagne, faites-en autant;* et je vous avoue que je serais fort embarrassé. Mais nous savons entre nous qu'il n'est pas nécessaire d'être capable de composer un ouvrage pour le juger, et qu'il suffit de sentir; voilà mon titre.

Personne ne connaît mieux les règles de son art que M. Lemercier; dans un cours fort instructif, il les a analysées, divisées et subdivisées jusqu'à l'infini; mais il semble qu'il n'ait voulu les connaître que pour s'en éloigner, et qu'il ne se soit familiarisé avec elles que pour les violer. Tel est le reproche que lui ont attiré trois ou quatre pièces bien bizarres, pour ne pas dire extravagantes, et qui toutes attestaient un mérite transcendant. J'ignore et ne suis pas curieux de savoir quel motif porte cet auteur à se mettre ainsi en opposition avec lui-même; je craindrais d'apprendre qu'il ne peut faire autrement, et que son génie, exact dans la démonstration, s'exhalte jusqu'au déréglement dans le feu de la composition. Il y a, dans les lettres, des singularités aussi étonnantes que celles que nous voyons dans les productions de la nature : je connais un auteur du premier mérite, qui ne fait de bons ouvrages qu'en les écrivant avec une extrême vîtesse; son premier jet est toujours le meilleur; s'il veut le revoir, il le gâte : en un mot, il donne un démenti formel au vers de Boileau, *cent fois sur le métier*, etc. J'aime mieux croire que M. Lemercier a d'autres raisons pour en agir ainsi; il cherche peut-être, à l'instar de son *Christophe Colomb*, un autre monde dramatique. Jusqu'à ce qu'il le trouve, on pourra le plaisanter, comme on a fait son maître; mais s'il le découvre enfin, quelle gloire! Quant à moi, la crainte de revenir sur mes pas me rend très-circonspect; je ne crois pas à l'impossibilité de s'ouvrir un nouveau chemin dans un art quelconque; celui qui nous

Digitized by Google

semble le plus près de la perfection, est peut-être le plus voisin d'une nouvelle découverte. Je me borne à demander à M. Lemercier un petit coin de terre dans le monde qu'il découvrira ; je le défricherai avec plaisir, si les auteurs de ce pays-là ne ressemblent pas au plus grand nombre des nôtres : mais si les G., D., C., R., B., y pullulent, j'y renonce ; coupe-gorge pour coupe-gorge, je préfère celui que j'habite. Ce sont des frais de voyage tout trouvés.

Dans la nouvelle tragédie, Charlemagne entretient depuis longues années commerce avec Régine, dont il a un fils nommé Hugues. Il veut éloigner cette maîtresse pour épouser Irène, vers laquelle le porte la raison d'état seulement. Hastrate, frère de Régine, s'irrite de cette résolution ; il se réunit à un certain Théodon que Charlemagne a fort mal traité lorsqu'il lui demandait la liberté de son père, et à Gérolde, espèce d'esclave dévoué à Hastrate, pour conspirer l'assassinat du roi, qu'ils doivent exécuter lorsqu'il viendra voir secrètement Régine. Le petit Hugues entend le complot ; il crie, on l'arrête, on le menace. Sa mère accourt, l'emmène, et donne avis de tout à son amant ; mais sa lettre, interceptée, tombe dans les mains d'Hastrate, qui poursuit ses desseins. Il va frapper Charlemagne. Un brave serviteur nommé Theuderic entre au même instant, et voit avec surprise les soupçons tomber sur Régine, qui laisse échapper un poignard dont elle s'armait pour sauver l'empereur. Ce quiproquo se prolonge par les aveux de Hugues, qui charge sa mère en voulant la défendre, jusqu'à ce qu'Hastrate et Théodon viennent tout confesser. Le crime et l'innocence sont reconnus ; les coupables sont arrêtés ; Régine se retire dans un cloître avec son fils, et Charlemagne finit la pièce par une invocation.

On a dit que cette pièce était chargée d'incidens. Je ne suis pas de cet avis ; j'en trouve, au contraire, la contexture trop simple et la marche trop lente. Je la trouve, par exemple, chargée de vers ; les scènes et les tirades y sont longues et souvent dépourvues d'intérêt. Ainsi que je vous l'ai dit, Monsieur, la fable est in-

Digitized by Google

finiment trop au-dessous du personnage ; sa situation ne répond pas à l'idée qu'on se forme de ses hautes actions ; il est là dans une querelle de ménage qui dégrade la majesté de son caractère. Tout doit être grand autour d'un grand homme. Notre scène tragique veut qu'on y traite de vastes intérêts. C'est par là que l'*Iphigénie* de Racine est admirable ; Agamemnon n'y parle de ses affaires que parce qu'elles se rapportent à celles de tout un peuple. On s'intéresse sans doute à cette jeune fille qui va tomber sous le couteau d'un sacrificateur ; mais quelles autres idées fait naître cette cruelle offrande ! De quelle influence elle sera sur le sort de tant de nations ! Ici, que nous importe la douleur de Régine ? Où nous conduit la résolution de Charlemagne ? Vers quel ressort de la pièce tend le mariage avec Irène ? S'il se fait, rien ne nous y attache ; s'il n'a pas lieu, aucun changement d'intérêt ne s'en suivra. Je ne parle pas de cette conspiration banale qui se prépare, éclate et se trouve étouffée suivant que l'auteur a besoin d'une scène, d'un entr'acte ou d'un dénouement. Les caractères n'ont rien de remarquable, si ce n'est celui de Gérolde, que l'acteur n'a pas senti. Le dévouement brutal, le zèle sans réflexion d'un homme du peuple, ignorant, sans idées, et qui a renoncé à sa volonté pour suivre aveuglément celle du maître qu'il s'est choisi, offrent quelque chose d'assez neuf à la scène. Ce portrait était difficile à peindre ; il serait bien rendu si cet homme ne se démentait aux deux derniers actes par une pitié qui n'est pas de lui. Hastrate, Régine, Théodom et Hugues ressemblent à tout. Charlemagne cependant est assez bien tracé ; il est même historique dans toutes les parties de son caractère dont l'auteur a pu disposer. Je lui ai su gré d'avoir adouci son zèle ardent et excessif pour la religion, qui lui a fait commettre des cruautés qu'on voudrait oublier.

J'ai enfin terminé la tâche pénible qui m'est imposée. Je vais maintenant, et avec plus de plaisir, faire la part de l'éloge. Le style est le côté brillant de l'auteur ; c'est par lui qu'il se place au-dessus de nos tragiques vivans, puisque Ducis n'est plus. Les caractères distinctifs de

Digitized by Google

sa plume sont la force, l'énergie de l'expression. Lorsqu'elle dépasse le but elle est un peu néologique; mais je crois que c'est une preuve de génie. Ne pouvant rendre une grande pensée, on hasarde une location inusitée, une tournure singulière; on accolle des mots étonnés d'être ensemble. La pureté du langage s'en offense; mais l'imagination s'en occupe; on blâme le terme en approuvant la chose, et l'on convient avec joie qu'il n'y a qu'un homme d'un grand mérite capable d'une si grande faute. Je réserve pour une autre lettre les citations qui vous prouveront, Monsieur, que l'auteur d'*Issule et Orovèze* sait écrire comme nos maîtres. D'autres soins m'appellent.

Pour faire oublier la chute honteuse du *Mariage de Robert de France*, les comédiens français se sont hâtés de nous donner *la Pensée d'un bon Roi*. Cette bluette a réussi comme vous le pensez, Monsieur. Un chasseur de la garde royale veut épouser une villageoise; mais il faut que cette demoiselle Victorine trouve deux mille francs que le père de Henri donne en dot à son fils. Cela embarrasse fort M. *En-avant*, vieil invalide qui tient lieu de père à cette fille. Pendant qu'ils cherchent les moyens de se procurer cette somme, les habitans se cotisent pour donner une fête publique. Bientôt on apprend que le roi veut appliquer à des mariages l'argent destiné à ces réjouissances. Le maire vient exécuter cette pensée du monarque, et unit Henri à Victorine en les dotant avec le montant des sommes reçues par le greffier du village, père du chasseur royal.

Le succès de cette pièce a été complet : je n'ai rien à en dire. Mlles Leverd et Bourgoin ont été très-applaudies; Montrose a paru plaisant dans le rôle de M. Durocher, le greffier..... Ah! pardon, Monsieur, j'oubliais Armand, qui a joué le chasseur avec un feu, une véhémence qui n'ont laissé aucun doute sur ses sentimens patriotiques. On a été fâché de l'entendre chanter.

Permettez-moi de jeter une fleur sur la tombe de Florence. Ce comédien vient de terminer une carrière sinon glorieuse du moins utile; il possédait ce qu'on appelle au théâtre *la tradition*. Comme il avait beau-

Digitized by Google

coup vu, il lui suffisait de raconter pour instruire; aussi a-t-il fait d'excellens élèves. Florence était sur-tout estimable par son respect pour les grands acteurs. *Lekain*, *Préville*, *Brizard*, M^lles^ *Dumesnil*, *Dangeville*, *Contat* et *Mars* cadette étaient les objets de son culte. Il disait souvent de cette dernière : *Elle n'a qu'un défaut, c'est de n'en point avoir.* Mot plein de sens et de raison, qui tiendra dignement sa place dans les annales de notre théâtre. Il s'était plus occupé de former des comédiens que de cultiver ses propres dispositions, et il pouvait parodier Philoctète en disant :

J'ai fait de bons acteurs et n'ai pas voulu l'être.

M^lle^ Mars va profiter de son congé; on l'a dit sur son départ. Tant mieux pour elle, tant pis pour nous. Fleury et Damas ne trouveront plus à qui parler, car on assure que M^lle^ Leverd se rend aux conseils de son embonpoint, et qu'elle étudie l'emploi des mères; elle n'aura plus que son organe à corriger.

M^lle^ Duchesnois est malade; la tragédie aussi. Le médecin de M^lle^ Georges n'a pas grand pouvoir sur la santé de Melpomène. Cependant il serait injuste de ne pas reconnaître la chaleur et la dignité que cette actrice a déployées dans *Charlemagne*, je les remarque avec une véritable satisfaction.

Je me rappelle que j'ai oublié de vous parler d'un *Charles de France*, joué il y a quelque jours à l'Opéra-Comique; mais vous connaissez ce théâtre, vous savez que la pièce est de MM. Théaulon et Dartois, et la musique de M. Boyeldieu, c'en est assez. Vous voyez tout d'ici : mauvais acteurs, plates paroles, délicieuse musique.

Le Vaudeville vient de donner le *Dix-Sept juin*, ou l'*Heureuse journée;* pièce jouée à la cour, et qui a réussi sur les deux théâtres. Elle est fort agréable. L'espace me manque pour vous en donner l'analyse; je la réunirai à celle des *Chansonniers*, que je vous dois. Ces deux ouvrages sont de MM. Désaugiers et Gentil. Bonne recommandation!

Je ne veux pas finir cette lettre sans vous dire un mot

Digitized by Google

de *la Fête de l'hymen*, ronde pastorale de M. Charles Laffilé, le premier poëte et musicien qui ait célébré le retour des Bourbons. Cette petite scène se chante sur plusieurs théâtres de la capitale, et y produit tout l'effet qu'en attend son auteur. Je tâcherai de vous en citer quelques passages faits pour mériter l'estime générale, puisqu'ils sont consacrés à la gloire de nos armes et de nos braves.

Je suis, etc.

POURETCONTRE,
Avocat des Comédiens.

MERCURIALE.

Le *Diable boîteux*, que personne ne loue, vient de recourir à un moyen bien simple pour obtenir quelque éloge; à l'exemple de Lemière il fait sa besogne lui-même. Il introduit un personnage auquel un valet-de-chambre apporte des brochures : « ce sont, dit le valet-» de-chambre, les premiers numéros d'un journal qui » parait depuis quelques semaines à Paris; *c'est le seul* » *où l'on retrouve quelque étincelle de cet esprit, de* » *cette gaîté française dont on ne parlera bientôt plus* » *que par tradition*..... — Vous le nommez? — Le » *Diable boîteux.* » Voilà ce qu'on peut appeler *mentir en diable.*

— La vieille *Gazette* critiquait dernièrement Mme A. Gottis, sans aucun ménagement, sur le roman de *François Ier et Mme de Chateaubriand* : « Il m'en a » couté, disait-elle en finissant, à chagriner peut-être, » une jolie dame. » C'est bien là *une grimacerie.*

— M. de B*** était parti mercredi dernier de chez lui, sur les huit heures du matin; il n'avait pas coutume de s'absenter long-temps. A cinq heures, M. de B*** n'était pas rentré pour dîner. On s'allarme, on court de tous côtés, on le trouve enfin dans un cabinet littéraire, profondément endormi sur le *Mémorial reli-*

Digitized by Google

gieux et un *Constitutionnel ;* le pauvre homme était presque en léthargie.

— Un journal s'est avisé de critiquer la manière dont M. Chennedollé débute dans son Ode du Dante, *il était nuit.....* le critique s'écrie : Bel hémistiche. Virgile voulant frapper les esprits d'une secrète terreur par le récit de l'apparition des dieux, commence ainsi le 147e vers du liv. 5 de l'Enéide : *Nox erat....* il était nuit. Les Mœvius de notre temps ne sont pas tenus de savoir le latin ; puisqu'il y en a beaucoup qui auraient grand besoin d'étudier la grammaire française.

— Le *Diable boiteux* fait un singulier reproche à M. Auger ; il l'accuse d'avoir *plus de logique que de grâce et de légéreté*. Que dire du pauvre clampin, qui n'a ni grâce, ni légéreté et encore moins de logique ?

— La *Quotidienne* met Bucharest résidence de l'hospodar de Valachie en Allemagne. Quel tour de force !

— Voulez-vous une comparaison digne de celles de *Thomas Diafoirus ?* lisez le *Constitutionnel* du 2 juillet. Voici ce qu'on y trouve :

« De même qu'autrefois le sage Ulysse présenta des » armes au vaillant Achille, lorsqu'il voulut l'arracher » du palais de Lycomède, de même M. Godin, régis- » seur, a fait briller l'épée des Indiens aux yeux de » *Jacques de Falaise.* » Belle chute !

— Si le système de la *perfectibilité* n'était pas un peu républicain, nous l'adopterions en voyant combien de choses se perfectionnent. Par exemple, dans une certaine classe de journalistes on s'est contenté jusqu'ici de faire de fausses citations des ouvrages dont on n'aime pas les auteurs ; maintenant on falsifie les titres de livres. En annonçant une nouvelle édition de *Jeanne de France*, au lieu de dire *revue et augmentée*, on dit *revue et corrigée*, ce qui fournit l'occasion de glisser une petite phrase calomnieuse, au lieu de l'éloge que mériterait le prompt débit d'un ouvrage si pur et si moral. On ose dire que dans *le siècle de lumières*, dans le 18e siècle, on n'a rien imaginé d'aussi ingénieux. Il faut avouer

Digitized by Google

que depuis la mort de Geoffroy le *Journal des Débats* a fait en ce genre des efforts prodigieux pour dédommager le public de la perte de ce redoutable critique: on s'est mis en *double* pour remplacer sa malice. Tant de zèle et de bonne volonté méritaient un meilleur succès; mais la méchanceté toute seule ne retient pas les abonnés. Le public veut qu'on l'amuse; rien ne lui donne plus d'équité que la haine sans esprit et la méchanceté insipide. Cependant ce journal est si *inventif*, qu'il trouvera peut-être le moyen de reprendre de la réputation et de la vogue.

INTERIEUR.

Caroline Leruth, Hollandaise et ouvrière à Paris, accusée d'un crime que les lois n'ont pas prévu, celui d'avoir aidé un homme à se suicider, ce qui heureusement n'a pas eu tout le succès possible; car le sieur de Lacourt a paru comme témoin, et même comme témoin à décharge; Caroline a été condamnée à l'exposition, à dix ans de réclusion, à donner ensuite un cautionnement de 500 fr., et à rester toute sa vie sous la surveillance de la haute police. En entendant prononcer son jugement, elle s'écria: *Faites-moi plutôt mourir.* C'est la seconde question proposée au juri qui a motivé le prononcé. La première était: L'accusée est-elle coupable d'avoir porté volontairement un coup de bistouri à de Lacourt, dans l'intention de lui donner la mort? Il a été déclaré par le juri: *Non.* La deuxième: Est-elle coupable d'avoir fait une blessure grave d'où serait réaultée une incapacité de plus de vingt jours de travail? Déclaré: *Oui.*

— Les cours prévôtales et celles d'assises mettent une grande activité à punir les factieux. En lisant les noms et les qualités de ceux-ci, il est impossible qu'une réflexion ne se présente pas, c'est qu'il y a à rougir d'avoir seulement une pensée commune avec des êtres placés presque tous dans les classes infimes de la société, et d'où sortaient les comités révolutionnaires. Si le maçon *Lechantre* s'est fait condamner à la déportation, c'est parce qu'il tâchait de ramener l'heureuse époque où un maçon orné de son tablier, présidait la commune de Paris. Il en est ainsi des autres.

— Plaçons en opposition un des grands biens de la paix et de l'ordre, l'augmentation de la population. Le département des Deux-Sèvres vient de publier un état de la sienne pendant le premier trimestre de 1816; l'accroissement est de 741 individus.

— Le 20 de ce mois, le roi a fait à la garde royale à pied et à

Digitized by Google

cheval, la distribution des drapeaux. Cette cérémonie a eu lieu avec la plus grande pompe et au milieu d'une foule de spectateurs qu'elle attirait, ainsi que le beau temps. Madame la duchesse d'Angoulême et madame la duchesse de Berri ont attaché les cravattes; aussi Sa Majesté a-t-elle dit *qu'à l'exemple des anciens preux, sa brave garde n'oublierait pas quelles mains avaient attaché les cravattes à leurs drapeaux.*

— M. Villemain est nommé directeur de l'imprimerie et de la librairie.

— M. Gillet de Laumont, inspecteur-général des mines, et M. le duc de Raguse, ont été nommés associés libres de l'académie des sciences.

— La bombarde française l'*Alexandre*, entrée à Marseille le 13 juin, a été arrêtée le 8 en mer par un chébeck algérien, qui lui a enlevé ses poudres.

— Dans les départemens voisins de celui de l'Aveyron, on avait répandu le bruit très-faux que ce dernier était livré à une agitation telle que la ville de Rhodez était presque détruite. Un particulier inquiet sur le sort d'un des habitans, son ami, lui écrivit en le priant de lui répondre très-promptement. Le citoyen de Rhodez lui répondit de suite en ces termes: «On ne vous a pas trompé, mon cher ami, et nous sommes tous morts. Votre dévoué pour la vie. P.»

— Le 25, le duc de Wellington a donné dans son hôtel, rue des Champs-Elysées, la fête la plus brillante. Les princes de la famille royale s'y sont rendus en revenant de Versailles.

— Le conseil-général de la banque de France a fixé le dividende, pour le premier semestre, à 36 fr. par action; la réserve est de 3 fr. Le semestre est payable à bureau ouvert à compter du 3 juillet.

— L'adresse que la ville de Cherbourg a présentée au roi contient, outre les protestations de son dévouement, la demande d'échanger son nom contre celui de *Port-Bourbon*.

— Les arts reçoivent chaque jour de nouvelles preuves de la protection de Sa Majesté. Le ministre de l'intérieur vient encore de demander aux peintres de l'école française 15 tableaux. Déjà onze autres l'avaient été par lui pour décorer l'église de la Madeleine. Précédemment le ministre de la maison du roi en avait demandé 42. Voilà donc 68 tableaux dans lesquels notre école pourra faire constater sa supériorité. Jamais une demande aussi considérable n'avait eu lieu. Le génie n'est point entravé, car les auteurs jouissent du droit de choisir leurs sujets.

— Le célèbre compositeur Paësiello est mort à Naples le 5 de juin, âgé de 84 ans.

— Le roi, en allant à Versailles, s'est arrêté à la manufacture de porcelaine de Sèvres. M. Brongniard, qui la dirige, a présenté à S. M. le tableau de la Vierge de Raphael que l'on nomme *la Jar-*

Digitized by Google

dinière, peint sur porcelaine par madame Victoire Jaquotot, peintre de ce bel établissement. La copie rivalise avec l'original; le roi l'a demandé pour lui et a dit à l'auteur, dont il se trouvait proche : *Madame, si Raphael vivait vous le rendriez jaloux.*

— Le conseil de guerre de la première division a condamné à mort par contumace, et à l'unanimité, le lieutenant-général Gilly.

— Dans l'affaire malheureusement trop fameuse, et toute pleine de scandales, du comte et de la comtesse de Normont, M. le procureur du roi a parlé avec une rare sagacité, il a fait ressortir également tous les moyens des deux parties; et quels étaient ces moyens, des torts graves de part et d'autres. Le grand intérêt de cette cause consistait à savoir contre lequel des deux époux serait prononcé la séparation de corps, que tous deux demandaient également. En effet, l'époux condamné perdait tous les avantages contenus en sa faveur dans le contrat de mariage, tandis que l'autre les conservait. M. le procureur du roi, après avoir rapproché tous les torts respectifs, en a conclu que la séparation devait être prononcée, sans déclarer à la requête de laquelle des deux parties la séparation était ordonnée : que les conventions matrimoniales devaient être maintenues de part et d'autre, à la charge par M. de Normont, de payer une pension alimentaire à sa femme, selon que le tribunal la déterminerait. Le prononcé du jugement a été conforme aux conclusions, et la pension réglée à 10,000 francs.

— Tous les princes et les princesses de la famille royale ont assisté à la procession du Saint-Sacrement, à l'église cathédrale.

— M. le duc de la Châtre, premier gentilhomme de la chambre, a été nommé par le roi ministre d'état, et membre du conseil privé.

— Il y a quelques jours que le nommé de Chambreuil, qui depuis quelques années n'avait pas laissé de jouer un certain rôle dans la société, a été condamné aux travaux forcés pour faux et escroquerie. Il a subi la peine de l'exposition, pendant laquelle il racontait, en fondant en larmes, les malheurs qu'il avait éprouvés. Peu de jours avant un jeune soldat, né en Hollande, avait aussi été exposé, et avait donné les mêmes marques de repentir; ce qui contrastait d'autant plus, qu'un jeune homme âgé de moins de vingt ans, exposé à côté de lui, tenait la conduite la plus indécente. Les exemples d'une pareille indécence se répètent si fréquemment, qu'il ne serait pas hors de propos que nos moralistes s'occupassent d'en examiner les causes premières.

— M. le comte de Blacas, notre ambassadeur à Rome, s'est occupé, dès les premiers instans de son arrivée, de travailler pendant plusieurs heures avec M. Courtois de Pressigni, évêque de Saint-Malo, qui l'avait précédé dans cette ambassade. Les affaires de l'église gallicane ont occupé les deux ministres du roi, et il est permis enfin d'espérer que de grands maux vont être réparés. Un

Digitized by Google

bruit se répand que l'église de Paris, veuve depuis si long-temps, est destinée à M. Courtois de Pressigni.

— Le préfet du département du Cher a dit dans son discours d'ouverture des séances du conseil-général, que le tiers des paroisses était sans pasteurs; qu'il y avait des cantons où il n'existait qu'un seul prêtre. Le département de la Marne est presque dans le même dénuement. Le mal est plus général qu'on ne le pense. L'instruction religieuse est pourtant de première nécessité; mais il fallait alors des soldats et non des intercesseurs auprès de la divinité.

— Un fait historique sur la famille des Donnadieu, ne doit pas nous échapper: la fidélité et la bravoure est héréditaire chez eux. Pierre Donnadieu, l'un des ancêtres du défenseur de Grenoble, commandait en 1589 le château d'Angers. Les factieux l'assiégèrent et lui proposèrent cent mille écus d'or et le commandement de 4000 hommes pour qu'il leur livrât sa place. Le guerrier se défendit, et cependant il était démontré qu'il ne pouvait pas tenir. Sa défense fut telle qu'elle donna le temps au maréchal d'Aumont de venir à son secours, et il dégagea le brave chevalier. (De Thou, l. 36.)

— Le pourvoi du général Bonnaire et du lieutenant Mieton a été rejeté par le conseil de révision. L'un et l'autre ont subi leur jugement. Le général Bonnaire paraissait dans une profonde douleur lorsqu'il a été dégradé à la parade montante sur la place Vendôme. Mieton a été fusillé le même jour.

— Le 8 juillet prochain, le roi passe la revue de toute la garde nationale parisienne. Elle sera rangée en bataille sur les boulevarts, depuis la rue de la Paix jusqu'à la Porte Saint-Antoine.

— On pousse avec une grande activité les travaux du canal souterrain qui doit amener les eaux de la rivière de l'Ourcq à Chaillot. Ce n'est pas seulement dans la capitale, et sous les yeux d'une nombreuse population, que le gouvernement exerce sa prévoyance paternelle; à l'extrémité du royaume, dans les Pyrénées, il augmente et répare les bains des eaux de Bagnères et de Barèges.

— Des agitateurs qui avaient essayé d'exciter quelques mouvemens à la Guadeloupe, ont été arrêtés.

— M. de Vaugiraud, gouverneur de la Martinique, a écrit que l'amiral Leith lui ayant fait dire qu'il avait reçu du prince régent l'ordre de remettre la Guadeloupe aux troupes de l'expédition française destinées pour cette île, et dont nous avons annoncé le départ, les communications avaient sur-le-champ été rétablies entre les deux îles, et que le commerce s'y faisait librement.

— Un petit enfant étant tombé dans le Rhône près de la porte Saint-Clair, à Lyon, allait indubitablement périr, mais un vieillard âgé de 84 ans s'est jeté à l'eau et a ramené l'enfant à bord. Heureux emploi d'une vieillesse vigoureuse!

— Le comte de Greffulhe, riche propriétaire, a fait l'abandon de 18,500 fr. qu'il a versés dans l'emprunt de cent millions.

Digitized by Google

— Deux caporaux, déserteurs de la garde royale et porteurs d'un faux ordre de route, ont été arrêtés à Lille. A ce délit militaire, déjà si répréhensible, ils en ont joint un plus grand comme français: ils répandaient les bruits les plus absurdes; cette tactique est si usée qu'elle ne peut plus nuire qu'à celui qui l'emploie.

— M. le duc de Reggio remplace, depuis le 1er juillet, M. le duc de Tarente en qualité de major-général de la garde royale, pour le troisième trimestre; et M. le duc de Grammont, M. le duc de Mouchi, comme capitaine des gardes-du-corps.

— Le lieutenant-général comte Ferino vient de mourir à Paris, âgé de soixante-neuf ans.

— M. et Mme la duchesse de Berri ont été à l'Opéra voir la pièce des *Dieux rivaux*. Ils ont été accueillis avec le plus grand enthousiasme. L'exergue de la médaille frappée pour le mariage de ces illustres époux est dans tous les cœurs: *Spes altera regni*.

— Wilson, condamné à trois mois de prison pour l'évasion de Lavalette, a eu, dit-on, la permission de se rendre près de sa femme dangereusement malade, sous sa parole d'honneur de ne point sortir de sa maison.

— MM. Rougemont, Brazier et Merle, auteur de la jolie pièce des *Deux mariages*, ont eu l'honneur d'être admis à l'Elysée-Bourbon et de présenter leur ouvrage à Mgr le duc de Berri et à Mme la duchesse, qui les ont accueillis avec la plus grande bonté.

— Ordonnance du roi, du 19 juin, qui fait remise des confiscations générales prononcées par les tribunaux pour quelque cause que ce soit; ainsi que des amendes et frais de procédure prononcés dans des affaires purement politiques, dont le but était de servir la cause royale.

— Autre du 22 mai, relative au rang dans lequel doivent marcher les membres de l'ordre royal et militaire de St.-Louis, ceux du mérite militaire et ceux de la légion d'honneur. Les grand'croix de l'ordre de St.-Louis, du mérite militaire et de la légion d'honneur prennent rang suivant l'ancienneté de leur nomination; les grands officiers de la légion d'honneur avec les commandans de l'ordre de Saint-Louis et du mérite militaire, les commandans de la légion après eux; les officiers avec les chevaliers de Saint-Louis par ancienneté de nomination, et avant les chevaliers de la Légion d'honneur.

— Des factieux ont été arrêtés à Alençon dans la nuit du 24 au 25 du mois dernier; ils voulaient former une société dont le but est bien désigné par cet aveu échappé à un de leurs complices: *Je voulais un ordre de choses qui me mit plus à l'aise*. Point de voleur de grand chemin dont ce ne soit le but.

— Les officiers de la garde royale et ceux de la ligne porteront dans la grande tenue une écharpe.

— La *Gazette de santé*, qui a de l'autorité en médecine, fait

Digitized by Google

observer que le nitre, qui entre dans un grand nombre de prescriptions médicales, peut devenir, dans certains cas, d'un usage dangereux, puisqu'un seul gros pris en une seule fois a causé la mort.

EXTERIEUR.

Il n'existe plus, remarque-t-on, en Allemagne, aucun évêque dans tous les pays qui s'étendent entre le Mein et le Rhin. Depuis l'époque où cette portion de l'antique Germanie fût convertie à la foi catholique, jamais un pareil veuvage n'a eu lieu dans cette portion de l'église. On espère que la diète germanique mettra fin à ce désordre. On dit hautement que l'on pense qu'elle agira comme celle de Mayence fit il y a trois siècles; elle ordonna de mettre en vigueur les canons du concile de Bâle, l'un des plus fameux de ceux qui ont été donnés à l'église. On y fit revivre les canons des premiers conciles, et l'on rétablit la discipline primitive dans toute sa vigueur. Il faut, au reste, faire remarquer que les canons du concile de Bâle et ceux des sept premiers conciles œcuméniques, ont les mêmes bases que les libertés gallicanes. Celles-ci et la *pragmatique* n'étaient autres que la discipline observée dès les premiers temps de l'église pour l'élection des évêques.

— De vives réclamations se sont élevées dans les journaux contre un arrêté du sénat de Lubeck qui bannit les juifs de cette ville, et rappelle les anciennes ordonnances par lesquelles, en effet, ils étaient privés du droit d'habitation. Le congrès de Vienne a cependant ordonné que tout demeurerait *in statu quo* jusqu'au moment où la diète germanique étant assemblée, pourrait statuer sur les relations des différentes puissances et sur le sort des différentes classes d'habitans de l'Allemagne. On s'est donc accordé généralement à regarder l'arrêté du sénat de Lubeck comme prématuré, même quand il aurait été dans les convenances politiques. Le sénat de Francfort n'a pas du moins été aussi loin. Les juifs y ont un quartier qui leur est propre. Nous avons un exemple de cette espèce de casernement dans la ville de Metz, où en effet un quartier leur était assigné. Ce cloître avait des grilles qui devaient être fermées à une heure marquée. Depuis les guerres d'Allemagne, les juifs ayant joui de tous les droits de cité ils avaient fait de nombreuses acquisitions. C'est-là ce que le sénat de Francfort vient de leur défendre; il ne les a pas bannis de la ville; mais il leur a défendu d'habiter ailleurs que dans le quartier qui leur a été assigné. Les décisions du congrès de Vienne ne sont pas moins violées par ce décret que par celui du sénat de Lubeck: ainsi la diète est généralement désirée. Au reste, les chefs des juifs à Francfort ont porté au sénat une protestation respectueuse, mais forte, contre l'arrêté.

— Un sergent du deuxième régiment d'artillerie a été baptisé le mois dernier dans l'église de Sainte-Glossinde; il était né juif. C'est M. l'évêque de Metz qui lui a administré le sacrement de

Digitized by Google

baptême. Le colonel de son régiment, M. le chevalier Prost lui a servi de parrain, et madame la baronne Sabatier, de marraine. Les anciens usages de l'église catholique romaine pour les adultes ont été suivis dans cette cérémonie, et, après le baptême, il a reçu la confirmation.

— On a vu dernièrement, à Bâle, un juif âgé d'environ 50 ans, qui vient de Jérusalem, et dont il paraît que la mission est de visiter toutes les synagogues, afin d'en obtenir des secours, non-seulement pour les juifs qui habitent Jérusalem, mais même pour les chrétiens de ce pays. Il paraît, d'après son rapport, que les uns et les autres sont également maltraités par les Turcs. Ce sont des bachas particuliers qui gouvernent, et comme ils ont la plupart du temps acheté leurs places auprès de la Porte, ils croient avoir le droit de rançonner les peuples, sur-tout ceux qui ne suivent pas l'islamisme.

— On a arrêté en Italie une bande de fripons qui malheureusement fait partie d'une troupe plus nombreuse, ce qui rend nécessaire de les signaler. Ils levaient un tribut sur les ames pieuses, par une quête. Leur prétexte était que la Sublime Porte avait promis de céder la souveraineté de Jérusalem et de la Terre-Sainte, lorsqu'on lui aurait compté une somme de 70 millions. On ne sait point encore où ces fripons ont caché les trésors produit de leurs vols, ils se gardent un profond secret, mais des papiers pris avec leurs personnes donnent à croire qu'ils avaient déjà ramassé 5 millions.

— L'hiver a été si dur en Pologne que les grains y ont péri, et que l'on a été obligé de recommencer presque toutes les semailles de l'automne, ce qui a fait augmenter le prix des grains. On a publié à Varsovie un décret de l'empereur Alexandre, d'après lequel le vice-roi est autorisé à convoquer les états et les assemblées communales, dès que l'organisation constitutionnelle sera terminée dans la partie relative à la représentation nationale.

— Le gouvernement d'Autriche a publié quatre patentes. La première porte qu'il n'y aura point de nouveau papier-monnaie avec cours forcé, et annonce que l'amortissement de celui qui existe se fera 1° en le changeant partie contre des billets payables en tout temps en argent, et partie contre des obligations d'état portant intérêts; 2° par l'établissement d'une banque nationale. La deuxième patente contient l'organisation de cette banque. La troisième détermine les impôts payables en espèces et ceux qui peuvent l'être en papier. La quatrième est seulement relative aux appoints payables en monnaie de billon. Les mesures prescrites dans ces patentes ont eu déjà d'heureux effets; le cours du change remonte à Vienne. Des administrateurs provisoires ont été nommés par les différens souscripteurs. Les princes, les grands seigneurs, les riches négocians se sont empressés de souscrire. Les juifs ont fait les plus grands efforts pour que quelques-uns des fils de Moïse fussent portés au nombre des administrateurs; mais ils n'ont pu y parvenir.

Digitized by Google

— Un état des forces militaires a été publié; il annonce que sur le pied de paix cette puissance aura 250 mille hommes, et qu'en temps de guerre ses armées peuvent s'élever à 750 mille hommes.

— L'empereur, après avoir visité ses nouveaux états d'Italie, et donné aux états du Tyrol la constitution qu'ils regretaient amèrement de s'être vu enlever depuis plusieurs années, est de retour au centre de ses états héréditaires. Il habite le château de Schœnbrunn, et ne se rend à Vienne que pour y donner ses audiences.

— Le professeur du Belon vient de publier un ouvrage intitulé : de la *Souveraineté*, de la *Constitution*, et du *Système représentatif*. On dit que cet ouvrage fait beaucoup de bruit à Berlin. Puisse-t-il être rédigé dans un bon esprit, car depuis le *Contrat Social* tant d'autres rêves ont été mis au jour et ont produit si peu de bien, qu'il est temps que les esprits se reposent.

— Dans un grand repas donné en l'honneur du prince de Hardemberg, le toast suivant fut porté : Puisse-t-il achever le grand ouvrage de notre constitution.

— Le prince de Hardemberg s'était retiré à la campagne le jour anniversaire de sa naissance, afin de se dérober aux complimens et aux visites d'usage. S. M. le roi de Prusse profita de la courte absence de son premier ministre, pour faire porter dans le cabinet du prince une copie, due à une main habile, du beau portrait que notre peintre Gérard a fait de ce monarque. Le prince à son retour éprouva la plus douce surprise en voyant cette marque de la bienveillance du roi son maître.

— On avait répandu la nouvelle que David, retiré à Bruxelles, avait demandé à pouvoir se rendre à Berlin, et à y être chargé de la conservation de monumens et des objets d'art, on disait qu'il avait eu un refus. On a assuré depuis que c'est lui qui a refusé d'accepter cette place, et qu'il réside toujours dans les Pays-Bas.

— Le gouvernement prussien a rendu une ordonnance le 24 juin dernier, par laquelle ceux des régicides qui se sont retirés sur les terres de Prusse, doivent choisir l'une des quatre provinces suivantes pour y fixer leur séjour. Ces provinces sont : la Silésie, la Poméranie, la marche de Brandebourg, et le pays de Magdebourg.

— Moscow renaît de ses cendres, elle est déjà dans un état très-florissant, et on peut le conclure du grand nombre de voitures qui se rendit à la fameuse promenade qui a eu lieu le 1er mai; on dit qu'il y en avait plus de 4,000;

— Une lettre officielle du consul anglais, résidant à Saint-Pétersbourg, écrite au gouverneur du commerce de Russie, à Londres, et qui y avait été mal interprétée, avait produit une sensation fâcheuse dans le commerce. Elle semblait annoncer que les douanes russes avaient reçu l'ordre d'exécuter les réglemens

Digitized by Google

qui furent établis pendant les différens qui divisèrent la Russie et la Grande-Bretagne, et de les exécuter sans aucune des modifications que l'on y avait apportées en diverses circonstances. Le consul de Russie, résidant à Londres, s'est empressé de détruire ces fâcheuses impressions, et il y a réussi en publiant sa correspondance à ce sujet avec le gouverneur du commerce anglais. Il a fait part en même-temps des motifs de sureté publique qui avaient porté son souverain à soumettre à une quarantaine les vaisseaux qui abordent dans ses ports. En effet, tandis que la peste rallentit ses ravages à Corfou, elle existe encore à Noja, sur les bords de l'Adriatique. Le cordon maritime a près de 300 milles d'étendue, il exige un service journalier de 10,500 hommes. Cette terrible maladie afflige les villes d'Alexandrie et du Caire; celle de Constantinople n'en est pas totalement exempte. Des précautions sévères doivent donc être prises. Les pirates qui infestent les mers, et abordent sur toutes les côtes indifféremment, peuvent ajouter aux maux qu'ils causent, celui de transporter la peste par-tout avec eux; une surveillance exacte de la part des puissances européennes est donc seulement un acte de prudence et n'annonce rien d'hostile.

— Le vaisseau russe sous les ordres du lieutenant Kotzebue, qui a été armé par M. le comte de Romanzow pour faire de nouvelles découvertes autour du globe, a abordé à Rio-Janéiro en bon état; il allait suivre sa route.

— Le *Swarow*, autre vaisseau russe parti de Spithead en 1814, pour visiter l'Océan pacifique, est de retour; il a découvert une île nouvelle par les 13° 10' de latitude sud et 163° 29' longitude occidentale du méridien de Greenwich; elle a 8 milles et demi de long et 7 milles de large; elle est couverte de cocotiers; ses rivages sont entourés de rochers de corail. Les découvertes du dernier siècle nous ont appris que les insectes qui produisent le corail en ont construit des murailles. Le voyage de Coock donne à ce sujet des détails prodigieux. Ce vaisseau rapporte de la mer du Sud des vigognes, des lamas, des alpacas qui sont destinés pour l'empereur Alexandre.

— Le roi de Wurtemberg, qui a maintenant sous sa domination plusieurs princes médiatisés qui faisaient jadis des autorités indépendantes, d'après l'antique constitution de l'Allemagne, et qui, d'après le congrès de Vienne, ne doivent plus être que les premiers sujets de la tête couronnée à laquelle ils se trouvent appartenir, ce monarque ayant vu qu'il s'était formé, entre les princes qui devaient lui être soumis et ceux des puissances circonvoisines, une sorte de ligue défensive d'après laquelle ces princes ne devaient plus transiger avec leurs souverains respectifs et chacun séparément, mais comme formant une union, a rendu une ordonnance par laquelle il soumet à des peines très-sévères les princes et comtes médiatisés de ses états, et annulle toutes les conventions qu'ils ont faites avec ceux des autres puissances d'Allemagne. Il y

Digitized by Google

annonce même les peines sévères d'après lesquelles ils seront poursuivis.

— Au moment où nos journaux rapportaient le traité de lord Exmouth avec les puissances barbaresques, et que nous nous réjouissions de voir nos européens rendus à la liberté ; tandis que le parti de l'opposition avançait qu'il ne fallait pas traiter avec la nation perfide des Africains, de cette race numide célèbre de tous les temps par sa duplicité, et toujours digne de son Jugurtha, les nouvelles les plus déplorables arrivaient de ces mers barbares. Le consul anglais en Catalogne fut le premier qui, écrivant au café Lloyd, apprit au commerce que d'après le rapport d'un capitaine, plusieurs vaisseaux anglais avaient été arrêtés le 15 mai par les Maures, dans le port d'Oran : que le vice-consul anglais avait été mis aux fers, et que onze vaisseaux espagnols avaient mis promptement à la voile, abandonnant toutes leurs propriétés, et que les ordres d'une pareille attaque étaient venus d'Alger.

— Une seconde lettre datée d Alicante, confirme cette affreuse nouvelle, que l'on avait d'abord cherché à infirmer, parce qu'elle ne venait que de seconde main; mais il a bientôt été constant que le jour de l'Ascension il y avait eu à Bonne, petite ville à 30 lieues d'Alger, une attaque violente de la part des naturels. Bonne est un port dans les environs duquel les Francs se rendent pour pêcher le corail, en sorte que dans la saison de cette pêche on y abonde de toutes les côtes de la Méditerranée qui se livrent à ce commerce. La fête avait attiré les matelots à terre pour se rendre à l'église que les Francs y possèdent. Les Turcs, joints aux naturels, les attaquèrent; les maisons des Francs furent pillées et dévastées : on disait le consul anglais aux fers, le vice-consul sauvé, mais dangereusement blessé. Le nombre des morts était considérable, mais encore non connu. Le canon du fort n'avait pas cessé de tirer sur la rade, dans laquelle il y avait un grand nombre de barques. Toutes celles qui le purent mirent à la voile, et recueillirent ceux qui les pouvaient gagner à la nage. Les rapports faits par les fuyards dans les différens ports voisins, et sur-tout à Cagliari, sont uniformes. On s'accorde à dire que les Algériens, mécontens du traité que le Dey avait conclu avec le lord Exmouth, se sont révoltés.

La flotte de lord Exmouth est cependant rentrée en Angleterre; il est vrai qu'une autre escadre doit protéger les traités, et défendre la libre navigation de la Méditerranée. Tous les journaux anglais crient qu'il faut détruire la piraterie, et par conséquent les pirates; au reste, il est aisé de distinguer, dans les termes que ces journaux emploient, quel est le parti auquel ils appartiennent, et s'ils sont *wighs* ou *torys*.

Quinze jours avant ce violement de la foi jurée à Alger, il y avait eu à Tripoli une autre révolte. Le 30 avril, la milice turque au nombre de 3000 hommes s'insurgea, et ôta le pouvoir au bacha

Digitized by Google

Mahamed et au bey Sidi-Assen; ils élurent à leur place Sidi-Mustapha, frère de Mahamed, et Semen-bey. Ceux-ci refusèrent et dirent qu'ils ne se sépareraient pas de leur frère et de leur oncle déposés. Les rebelles, trompés dans leur attente, un de leurs chefs, Dely-Aly, se nomma lui-même bacha. Alors 400 des plus furieux se dévouèrent à l'attaque du fort de la Goulette, qui domine la ville. Ils le prirent, et allaient mettre le feu aux vaisseaux qui se trouvaient dans le port, lorsque l'apparition de la frégate l'*Athalante* fit cesser leurs fureurs. Dans leur effroi, ils cherchèrent à fuir et s'embarquèrent sur cinq corsaires qui étaient dans le port. Ils disaient vouloir gagner Constantinople; mais ils paraissent avoir débarqué sur les côtes de la Morée. Ceux des révoltés qui étaient restés à Tunis n'étant plus poussés par les chefs se soumirent. Dely-Aly fut jeté dans un cachot et étranglé le lendemain. Au reste, il est à craindre que ces fugitifs ne courent les mers au lieu de se rendre à Constantinople.

— La sublime Porte a le plus grand désir de vivre en paix avec les autres puissances européennes. Les troupes russes qui s'étaient portées vers les frontières rentrent dans l'intérieur, et l'envoyé russe a reçu ordre d'assurer la Porte du désir de l'empereur d'entretenir la paix.

— Les révoltés qui avaient été pris lors de l'insurrection de d'Hely, et dont le jugement a eu lieu, avaient de l'argent: ce n'est pas la misère qui a causé leurs excès. Sur 48 accusés, 24 ont été convaincus de crimes emportant la peine capitale; 5 seront exécutés et les autres déportés à Botani-Bay. Ceux qui ont subi la peine de mort ont manifesté le plus grand regret des fautes qu'ils on commises; ils ont tous signé volontairement l'aveu de leur crime.

Errata du dernier numéro.

Page 272, ligne 14.

Au lieu de: Je ne pus fermer ma paupière; *lisez:* Je ne pus fermer la paupière.

Page 274, ligne 4.

Au lieu de: On est bien fatigué et puis on veut encore; *lisez:* On est bien fatigué, de plus on veut encore.

ANNONCES.

La nouvelle Emma, ou les Caractères anglais du siècle; par l'auteur d'*Orgueil et Préjugé*, traduit de l'anglais. 4 vol. in-12. Prix: 10 fr., et 12 fr. 50 cent. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23, et Cogez, libraire, rue du Cimetière-Saint-André-des-Arts, n° 11.

Digitized by Google

Environs de Paris, dressés par Beuvelot (J.-B.), d'après la carte des chasses, d'autres cartes particulières, et des reconnaissances faites par lui sur différens points.

Cette carte, dressée sur une échelle de un cent millième (à-peu-près de l'échelle de Cassini), présente une étendue de pays d'environ quatorze lieues de long sur neuf à dix lieues de large.

L'utilité générale d'un plan topographique qui présente avec exactitude les environs d'une ville telle que Paris, se fait sentir d'elle-même. M. Beuvelot a su prévenir en faveur de sa production, en prenant pour modèle la grande carte des chasses du roi, dont le mérite inappréciable est généralement reconnu. Ce qu'il y a joint d'après des cartes particulières ou des reconnaissances qu'il a faites lui-même, prouve le désir qu'il a eu de perfectionner son travail; il a eu soin d'indiquer ce qui en est résulté de changemens ou d'augmentations dans la direction des routes et des canaux qui se trouvent dans l'étendue qu'il parcourt.

Cette nouvelle carte des environs de Paris peut donc être accueillie sans examen. Elle nous manquait, puisqu'elle met à la portée de tout le monde un chef-d'œuvre de topographie, rare et d'un grand prix.

Cette carte se trouve à Paris chez l'auteur, rue Saintonge n° 16; Picquet, géographe ordinaire du roi, quai de Conti, n° 16; et Goujon, rue du Bac. Prix: 6 fr. sur papier ordinaire, et 7 fr. sur papier vélin.

Le Retour des Bourbons, poëme en dix chants. Un vol. in-12, orné d'une jolie gravure. Prix: 3 francs. A Paris, chez Germain-Mathiot, libraire, rue Saint-André-des-Arts, n° 34.

Les Trois âges, poëme, suivi de notes. Chez Didot.

Janua linguarum reserata, la Porte des langues, ou Méthode abrégée pour apprendre la langue latine et la langue française; édition augmentée de mille mots environ, avec une nouvelle traduction française, et un vocabulaire très-complet des mots latins. Un vol., 3 f. Chez François Bastien, éditeur, rue Hautefeuille.

Digitized by Google

Le Roi martyr, ou Esquisse du portrait de Louis XVI, dédié à M. le duc d'Aumont; par de Moulières, de plusieurs académies, et censeur royal. Chez Alexis Eymery, rue Mazarine, n° 30.

Mémoire sur le cadastre de la France; par M. la Pie, géographe, directeur du cabinet du roi. Deuxième édition, augmentée d'un supplément; chez le même.

M. Comte, dans l'ancienne salle d'Olivier, attire la foule, non-seulement par les tours de physique qu'il offre au public, mais sur-tout par M. Jacque Falaise. On dit que le directeur de M. Comte a été déterrer M. *Falaise* dans les carrières de Montmartre, où il jouissait d'une grande réputation, celle *d'avale tout.* Le fait est que nous lui avons vu, non manger mais avaler avec un air de béatitude qui se peignait sur sa figure, un oiseau vivant, un reptile vivant aussi; c'était une anguille ou un serpent, le nom ne fait rien à l'affaire, car, sans être gastronome, on peut ne pas pouvoir gober en deux mouvemens d'œsophage une anguille vivante, ni même morte, et voilà pourtant ce que M. Falaise engloutit; puis les quadrupèdes lui doivent un tribut, et nous avons vu passer par le même antre une jolie petite souris blanche. S'il faut en croire les récits, M. Falaise, sans rien déranger de ses repas habituels, en fait plusieurs de cette même nature dans la journée. La lame d'argent des jongleurs indiens ne paraît plus rien, lorsqu'elle est comparée à celle d'acier qu'il se plonge si loin, que je ne puis en rendre compte. Nous avions chez nous, à Montmartre, même mieux que les jongleurs indiens sans nous en douter: voilà pourtant ce que fait l'émulation.

Le *Cosmorama* ne cesse point d'être intéressant. On n'a point encore vu la partie de l'optique, dont il occupe le public, présentée avec d'aussi grands moyens et des résultats aussi satisfaisans. Il pourrait tenter une nouvelle route, mais il est le premier dans la sienne.

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE VENTADOUR, N.° 5.

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1^er^ de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et sur-tout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Ventadour, n° 5, et non ailleurs.

POESIE.

A L'AUTEUR

De la nouvelle traduction de Jérusalem délivrée.

La langue qui s'élève avec un peuple libre,
Sous un Roi-Citoyen rappelé par nos vœux,
Mêlant à sa fierté le rhythme harmonieux,
Applaudit à tes chants enviés sur le Tibre.
Le pontife romain,
Sur son nouveau Parnasse,
T'appelle au Capitole, et, la palme à la main,
T'accorde les honneurs dont fut privé le Tasse.

Par M. le marquis DE XIMÉNÈS, *nonagénaire,*
Doyen du Parnasse.

Digitized by Google

LES POINTS.

Pro uno puncto, Martinus perdidit.....

L'art de mettre des points a pris un nouveau lustre,
Me dit un jour l'auteur d'un mélodrame illustre;
Et lorsque tout décroît, notre siècle, du moins,
A perfectionné l'art de placer les points.

De l'exclamation le point noble et sublime,
Pour terminer un vers vaut la plus belle rime;
Un mot qui semblait nul, grâces à son secours,
Peut occuper six mois un penseur de nos jours.
Combien cet heureux point a fait verser de larmes!
Et dans une syllabe a dévoilé de charmes!

De ce point redoublé qui ne sait le pouvoir!!!
En lui semble caché le grand art d'émouvoir.
On a vu maint auteur (quel effort du génie!!!!!!)
Armer de trente points un vers de comédie!!!
Et sous leurs traits puissans, qui savent tout dompter,
Foudroyer le lecteur, qui ne peut les compter!!!!!!!!!

O! qui pourrait suffire à nous faire l'éloge
De ce point noble et fier qui demande, interroge?
Lorsque, multipliant ses crochets précieux,
Il semble interroger et la terre et les cieux,
Qui ne sent son pouvoir????? Chez quels peuples barbares
Le cœur est-il muet à des beautés si rares????????
Pour avoir dans ton art réussi de tous points,
Racine, à tes beaux traits que manque-t-il??? des points.

Il est plus d'un auteur que j'aurais admiré,
Qui cache ce qu'il dit dans ce qu'il allait dire;
Et qui, par plusieurs points, coupant net son discours,
Quoique se disant mot semble parler toujours.
De ses pensers profonds sans charger un volume,
Ce qu'il a de plus fin... reste au bout de sa plume;

Digitized by Google

Et laissant la clarté séduire quelques sots,
Il met dans ses écrits plus de points que de mots.
Souvent..... C'en est assez pour vous faire connaître
L'avantage..... Suivez les leçons d'un tel maître.....

Employez quelquefois plusieurs lignes de points :
Vous obtiendrez bientôt le fruit de tant de soins.
Votre lecteur croira qu'un censeur, dans sa rage,
De vos traits les plus beaux dépouilla votre ouvrage.
Bien souvent dans vos points il trouve plus d'esprit
Qu'il n'en a rencontré dans ce qu'il voit écrit;
Et l'œil fixe, pensif, maudissant la censure,
De vers qu'on n'a pas faits croit faire la lecture;
Il plaint votre génie aux ciseaux condamné,
Qui . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
.... Mais malgré ces points il vous a deviné;
Et, glorieux d'avoir dévoilé ce mystère,
Sur chacun de vos points il fait un commentaire.

J.-P. Bazin.

LE VER-LUISANT.

Fable.

Près d'un buisson, en été, vers le soir,
Nonchalamment couché sur l'herbe,
Un ver-luisant brillait sans le savoir
De tout l'éclat d'un diamant superbe.
De loin, tapi sous une gerbe,
Un crapaud contemplait l'insecte lumineux;
Son vif éclat importunait ses yeux.
Dans l'ombre, il se glisse, s'avance,
Et contre lui, plein de fureur, il lance
La noirâtre liqueur de son corps venimeux.

Digitized by Google

Ciel ! s'écria soudain l'insecte débonnaire,
Quel sujet as-tu donc de me faire du mal ?
Eh quoi ! reprit le hideux animal,
Ne répands-tu pas la lumière ?

M. DE BOINVILLIERS,
Correspondant de l'institut, etc.

COUPLETS

Chantés à la fête des Rois.

AIR de la Hongroise.

Vive le roi ! c'est le cri de la France;
Avec transport il éclate en ce jour.
Des anciens preux il guida la vaillance
Aux champs d'honneur et même aux champs d'amour.

Vive Louis ! ce grand roi, ce bon père,
Qui nous promet des jours pleins de douceurs.
Dans les palais comme dans la chaumière,
Son nom suffit pour essuyer les pleurs.

Et toi, la gloire et l'amour de la France,
Dont le nom seul dit toutes les vertus;
De nos climats seconde providence,
La France en toi compte un ange de plus!

Ils sont enfin redevenus nos maîtres,
Ces fiers Bourbons qu'adoraient nos aïeux;
Leur noble sang régna sur nos ancêtres,
Et leur désir est de nous rendre heureux.

Pour les Bourbons aujourd'hui qu'on enlace
Le myrthe doux, le superbe laurier;
Leur noble front en aura plus de grâce:
Qui dit Bourbon, dit amant et guerrier.

Digitized by Google

Vive le roi! qu'il parte de notre ame
Ce cri touchant gage de notre foi!
Eh! qui n'a pas un cœur brûlant de flamme
Pour répéter vive à jamais le roi!

TALAIRAT,
Maire de la ville de Brioude.

FRAGMENT D'UN POEME

Sur la Révolution.

TABLEAUX DE NANTES, D'ARRAS ET DE LYON.

Par la foudre annoncé, l'Eternel menaçant
Aux humains présageait un déluge de sang.
D'affreux suppôts alors, sortant des noirs abîmes,
Vinrent livrer le monde à mille nouveaux crimes.
Que tes crayons brûlans esquissent mes tableaux;
Toi qui créas les vers, donnes-moi des pinceaux.
Qu'une sainte fureur s'empare de mon ame;
En lisant mes récits que chaque esprit s'enflamme;
De tous les souverains qu'un pacte solemnel
Evite le retour d'un temps aussi cruel;
Et que le monde, enfin, sous des rois légitimes,
Puisse en paix cultiver d'honorables maximes.
Comment tracer, hélas! ces funestes instans?
Ils sont un long tissu de forfaits effrayans.
En souriant, le fils assassinait son père,
Et le tigre aux bourreaux courait livrer sa mère.
Ces crimes honoraient, on les nommait vertus.
Des glaives tout sanglans en tous lieux suspendus,
Des tyrans ne pouvaient satisfaire la rage.
Ah! pour l'humanité quel effrayant outrage!
Et sur quel sol, grand Dieu! vit-on de tels excès!
Au séjour enchanteur de ces vaillans Français,

Digitized by Google

Des rivages charmans, séjour de l'abondance,
Des bords jadis nommés le jardin de la France.
La Loire, enfin, la Loire, en ces jours de douleur,
Ne présentait, hélas! qu'un spectacle d'horreur.
De ses flots toujours clairs la teinte était pourprée,
Et dans son sein la mort paraissait retirée;
Son onde charriait vers l'immense Océan,
Des cadavres nombreux qu'il rendait à l'instant;
Et les pères, proscrits quoique glacés par l'âge,
Quittant leur toit ont vu leurs enfans sur la plage. (1)
Dans ses murs même Arras se voit abandonné
A l'instinct furieux d'un prêtre forcené. (2)
Le cœur rempli de fiel, ce criminel parjure
Semble vouloir détruire en entier la nature.
Proconsul inhumain, on lui voit pour faisceaux
Des crânes cimentés sur des corps en lambeaux.
Il veut, enfin, qu'Arras n'étant qu'un cimetière,
Atteste que c'est là que naquit Robespierre.
Vers le Rhône en courroux, des soldats pleins d'ardeur,
Des Français dirigés par la voix de l'honneur,
Brûlent dans les combats d'exercer leur vaillance;
Ils ont, pour triompher, tous les vœux de la France;
Mais du fatal destin l'impitoyable voix
Prononçait dans les airs périssez pour vos rois.
Ils ont tous su mourir, et leurs mains dévouées
Laissent voir des déserts où l'on vit des cités.
On ne voit que bourreaux, le meurtre est leur devise;
L'enfer les a vomis, l'enfer les électrise.
Ces monstres dégoûtans, sans frein, sans Dieu, sans loi,
Dans Paris immobile assassinent le roi!!!
La France est un sépulchre!!!

F. Q.

(1) Les proscriptions à Nantes accompagnaient les noyades. Nombre de pères infortunés, forcés de quitter la ville, et suivant le cours de la rivière, ont reconnu sur le rivage leurs malheureux fils, que le monstre Carrier avait envoyés dans ses bateaux à soupapes.

(2) Lebon, ainsi que tout le monde le sait, était un prêtre.

Digitized by Google

HOMMAGE

De la ville de Moulins à S. A. R. madame la duchesse de Berri.

FRAGMENT.

O belle Parthénope ! ô charmante Sicile !
Berceau de Théocrite et tombeau de Virgile,
Ranimez de leur voix les accens les plus doux,
Pour chanter Caroline et son illustre époux.
Elle a quitté pour lui vos fortunés rivages,
Vos superbes cités, votre ciel sans nuages,
Ces côteaux ravissans, ces champs délicieux,
Où les dieux exilés ont oublié les cieux ;
Séjour d'enchantement, où la vue abusée
Croit retrouver encor les champs de l'Elysée.
Astrée en ces beaux lieux a laissé l'âge d'or,
Caroline à la France apporte ce trésor.
Les rejetons des lis, espoir de sa couronne,
Enlacent leurs rameaux pour entourager son trône.
Mais de notre bonheur l'Hespérie est en deuil,
Et ses touchans regrets sont notre juste orgueil.
Depuis que Caroline a quitté pour la France,
Ces bords, heureux témoins de tant de bienfaisance,
Ces côteaux si rians ont perdu leur beauté,
Ces vallons leur fraîcheur, ce beau ciel sa clarté ;
Aréthuse se trouble en sa grotte profonde,
Et mêle aux flots amers la douceur de son onde ;
Le Vésuve en grondant porte au loin la terreur,
Et son murmure sourd est un cri de douleur.
. . . . . .
Non, vous ne quittez pas votre noble famille,
Princesse, des Bourbons n'êtes-vous pas la fille ?
La France est leur pays, nos rois sont vos parens,
Et leurs heureux sujets seront tous vos enfans.
. . . . . .

Par M. DEMAREST-LAMOTHE,
Professeur au collége royal de Moulins.

Digitized by Google

ÉNIGME.

Mon ami de fort loin vient me rendre visite;
Sans lui je ne puis rien, lui seul fait mon mérite;
Et de notre union on voit naître un enfant
Du genre féminin, et qui marche en naissant.
La brunette à l'instant commence sa carrière,
Et jamais ne sut faire un seul pas en arrière,
Qu'une fois seulement. Constante en son emploi,
Sur l'usage du temps elle a grande influence.
Je ne l'ai jamais vue, et c'est pourtant de moi
Qu'elle reçoit toujours ce qu'elle a d'existence.

CHARADE.

Mon premier croît aux champs, brille dans un parterre;
Mon second, d'un article offre à nos yeux les traits;
Mon dernier s'exila long-temps en Angleterre;
Et de mon tout, enfin, en nous donnant la paix,
Louis-le-Désiré fait un don aux Français.

LOGOGRIPHE.

Sur quatre pieds je suis habitant des forêts,
Et je crains le fusil autant que les filets.
Prenez deux de mes pieds et je suis en musique;
Sur deux autres encor mon sens est très-oblique:
Il n'a rien de direct; puis, souvent d'être un sot
On lui fait le reproche. Oh! ma foi j'en dis trop.

Mots de l'*Enigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'Enigme est *Enigme*. Celui du Logogriphe est *Chapeau*, où l'on trouve Peau, Eau, Chape, Cape. Le mot de la Charade est *Courtage*.

Digitized by Google

POESIES ET TRADUCTIONS

De Catulle, Tibulle et Properce; par M. C. L. Mollevault. — 4 vol. petit in-12. Chez A. Bertrand, rue Hautefeuille, n° 23.

(II° article.) (1).

Après avoir donné dans l'article précédent une idée générale des modèles contre lesquels M. Mollevault s'est proposé de lutter, il nous reste à le voir aux prises avec chacun d'eux. Commençons par le Catulle, sur lequel notre poëte publie son premier travail.

Nous avons dit qu'il ne s'était exercé que sur une partie, environ le quart, des pièces qui nous sont restées de cet auteur. Il a particulièrement écarté celles dont il paraît que les oreilles des Romains ne s'effarouchaient pas, mais qu'il était trop difficile, même en épaississant le voile des circonlocutions, de faire entrer dans un recueil destiné à passer entre les mains des dames et des jeunes gens.

Au reste, on trouve dans cette traduction les principaux morceaux du poëte latin, les premiers titres de sa réputation, tels que les *Noces de Thétis et de Pélée*, la *Chevelure de Bérénice*, l'*Epithalame de Julie et de Mallius*, et quelques petites pièces, modèles de grâce et de délicatesse.

Les *noces de Thétis et de Pélée*, ce morceau si éminemment épique, a d'abord appelé notre attention. Il est infiniment probable que dans ce petit poëme, Catulle aura traduit ou imité quelque ouvrage grec perdu pour nous. On sait qu'Hésiode et plusieurs autres poëtes ont traité ce sujet qui riait à l'imagination des Grecs, et voilà tout.

D'ailleurs on reproche à l'ouvrage qui nous est resté,

(1) *Voyez* le numéro du 15 juin.

Digitized by Google

la longueur de ce bel épisode d'Ariane, qui cependant en fait aujourd'hui pour nous le principal mérite. Voici, pour les lecteurs étrangers à la langue de Catulle, comment cet épisode est amené. Le poëte célèbre les noces de Thétis et de Pélée; il décrit le palais que va honorer la présence des dieux, et où toute la Thessalie accourt admirer les apprêts de l'auguste fête. Le lit nuptial, brillant d'or et d'ivoire, s'élève au centre de ce palais magnifique. Entr'autres ornemens, ce lit étale une riche draperie où sont représentées diverses figures, parmi lesquelles se remarque celle d'Ariane, abandonnée dans l'île de Naxos. Cette image rappelle au poëte les souvenirs les plus touchans; son ame se remplit des peines de cette amante infortunée. Entraîné par le charme qui le domine, il raconte ses malheurs, il redit ses plaintes, et ne s'aperçoit enfin qu'il a perdu de vue et l'hymen et ses fêtes, que quand il a achevé l'histoire de l'amour outragé.

Depuis environ 400 ans que Catulle a été retrouvé (on pense que le plus ancien manuscrit qui en existe est de 1425), tous les savans, tous les commentateurs se sont évertués à vouloir expliquer le comment et le pourquoi de la réunion, dans un même cadre, du double sujet des amours d'Ariane et des noces de Pélée; et la question est encore aussi avancée qu'au premier jour. Nous nous garderons bien de prétendre à être plus habile que tant d'habiles gens; nous dirons seulement que, si l'on veut bien supposer que l'auteur de ce poëme joignait la sensibilité à l'imagination, il aura dû chercher à varier les brillantes mais monotones descriptions des apprêts et des plaisirs d'une noce, par quelque morceau qui parlât au cœur; que sous ce rapport, l'aventure d'Ariane est on ne peut plus heureusement choisie et assez ingénieusement amenée; que par ce rapprochement inattendu, et qui semble l'effet du hasard, des cruelles douleurs de l'amour et des douces joies de l'hymen, il se forme un de ces contrastes ou, comme dirait un élève de Bernardin de Saint-Pierre, une de ces *harmonies* faites pour plaire dans tous les temps et dans tous les pays; que peut-être même, en supposant que l'ouvrage pri-

Digitized by Google

mitif vienne des Grecs, cet épisode aura eu un prix particulier pour eux ; que dans le deuil causé à Athènes par suite de l'enlèvement d'Ariane, ils auront pu trouver quelque allusion à celui que préparerait un jour, à Phtie, l'enlèvement d'Hélène ; qu'en un mot le goût des anciens n'était point ennemi des descriptions épisodiques, et que peut-être ils étaient aussi bons juges que nous de ce qui était digne de leur plaire et de les intéresser. Mais je m'aperçois à mon tour que je m'égare sur les pas des commentateurs : hâtons-nous de revenir à Catulle et à son interprète.

Avant celle de M. Mollevault, on ne connaissait, ou du moins on ne pouvait lire de traduction *en vers* des *noces de Thétis*, que celle qu'a publiée, il y a quatre ans, avec un excellent commentaire, le savant M. Ginguené. Par là nous en avons aujourd'hui deux à comparer. Nous croyons que les lecteurs en verront doubler leurs plaisirs. Donnons-leur, par une citation, une idée de ceux que leur promet notre professeur : nous passons au commencement de l'épisode d'Ariane.

Ici Thésée au loin fend les rapides ondes ;
La rame à coups pressés s'ouvre les mers profondes ;
Ariane lui *lance un regard irrité*,
Et porte au fond du cœur un amour indompté.
Dès qu'un sommeil perfide a fui l'infortunée ;
Que sur ces bords déserts, *mourante*, abandonnée,
Elle est seule, livrée à son seul désespoir,
Elle voit son malheur et ne croit point le voir.
Mais *à la délaisser* l'infidèle s'empresse,
Et les vents orageux emportent sa promesse.
L'œil noyé dans les pleurs, la fille de Minos
Immobile, sans voix, debout au bord des flots,
Comme un marbre offre aux yeux la bacchante *éperdue*,
D'un océan sans fin regarde l'étendue,
Pleure, frémit de rage, et le regarde encor.
Ses blonds cheveux *qu'enlace* un léger réseau d'or,
Sur sa gorge d'albâtre à longs flots se déroulent ;
Ses voiles importuns vers la terre s'écoulent,

Digitized by Google

Et son sein agité rompt tous les chastes nœuds.
Ces nœuds, ce réseau d'or, ces voiles fastueux,
Sur le sable brûlant flottent à l'aventure,
Et la vague à ses pieds disperse sa parure.
Eh! qu'importent cet or et ce vain ornement;
Tous ses sens, tout son cœur rappellent son amant;
Et de terreur, de honte, à-la-fois confondue,
Vers l'ingrat qui la fuit son ame est suspendue.

Voilà, sans contredit, des vers bien faits. L'ensemble de ce morceau a beaucoup de couleur et de mouvement; ceux qui ne connaîtront pas l'original n'y trouveront presque rien à redire. Mais ce n'est pas à M. Mollevault que nous devons craindre d'avouer qu'il doit tenter d'approcher encore davantage de son admirable modèle.

Il nous paraît du moins, après avoir comparé attentivement la copie à l'original, que le traducteur multiplie trop les circonstances inutiles, qu'il dit souvent moins en voulant dire plus; qu'en un mot il a à réprimer un certain luxe d'expression, une certaine redondance poëtique qui n'est point dans Catulle, et qui affaiblit ou altère sa pensée.

Essayons de rendre la nôtre sensible.

Le poëte commence à décrire un tableau peint ou brodé qui s'offre à sa vue. Il dit ce qu'il voit; et il ne voit encore que des figures posées, deux plans principaux, deux objets essentiels : voilà ce qu'il saisit du premier coup-d'œil; voilà sur quoi il fixe non moins rapidement l'attention du lecteur.

« Du rivage de Dia que bat le flot bruyant, l'œil fixe, le » cœur plein d'un indomptable amour, Ariane regarde » Thésée qui s'éloigne sur ses vaisseaux rapides, et ce » qu'elle voit elle ne le croit pas encore. » Voilà le lieu de la scène, voilà les acteurs, voilà leur action; Catulle n'en dit pas, n'en doit pas dire davantage. Si la remarque est vraie, le second vers de la traduction est inutile; *le regard irrité* du troisième vers est de trop; nous n'en sommes pas encore là : enfin ce dernier trait bien rendu d'ailleurs par ce vers :

Elle voit son malheur et ne croit point le voir;

Digitized by Google

ce dernier trait, dis-je, est mal-à-propos changé de sa place, puisqu'il sert heureusement de transition aux détails dans lesquels le poëte s'engage petit à petit.

« En effet Ariane vient de sortir d'un perfide sommeil; la malheureuse se trouve abandonnée sur un » sable désert; Thésée l'oublie, l'ingrat presse à coups » de rames sa course fugitive, et le vent orageux emporte ses sermens. »

Ici les détails deviennent plus précis; les figures s'animent; les passions s'annoncent. Cependant la marche de la narration est toujours serrée; il faut donc, autant que possible, suivre sa rapidité. Ainsi *mourante, seule et livrée à son seul désespoir,* n'auraient pas dû y trouver place. Je n'aurais pas dit non plus que *l'infidelle s'empresse à la délaisser*, car il ne sait seulement plus qu'il y a une Ariane. Il l'a déjà *oubliée; immemor juvenis* dit Catulle; et ce qualificatif, d'une précision désespérante, nous peint en deux mots Thésée s'éloignant avec l'indifférence la plus absolue, l'oubli le plus complet de tout ce qui s'est passé.

« Immobile sur la plage, la fille de Minos prolonge vers » Thésée un regard douloureux: ainsi regarde le marbre » qui a pris les traits de la bacchante agitée. Elle regarde, » et l'orage des chagrins gonfle et soulève tout son » cœur.

« Plus de mitre qui retienne avec grâce ses blonds » cheveux; plus de voile étendu sur son sein; plus de » ceinture qui emprisonne une gorge rebelle: tous ses » vêtemens glissent en désordre à ses pieds, où la vague » s'en joue et les disperse. Eh! que lui font et sa mitre, » et ces voiles flottans! Thésée, c'est toi qui emportes » tout son cœur, toute sa pensée; c'est à toi que toute » son ame est suspendue. »

Hâtons-nous d'observer que nous n'avons point songé à lutter en *vile prose* contre la poësie de M. Mollevault. Nous avons seulement cru devoir, pour plusieurs lecteurs, et sur-tout pour les dames, rappeler exactement la marche des idées de Catulle, reproduire presque mot à mot ses images et leurs détails, afin de mieux motiver les remarques que nous adressons à son traducteur. Il

Digitized by Google

nous semble que dans la simple esquisse, dans le trait que nous donnons de ce délicieux tableau, chacun peut reconnaître du moins l'ensemble, l'artifice, et le mérite de la composition. On doit y voir que tel qu'un artiste dont le goût dirige les brillans pinceaux, le peintre d'Ariane, sans omettre aucun des accessoires qui donnent de la vérité et de la vie à son tableau, les a placés avec un art infini dans une heureuse demi-teinte. Rien n'est oublié; on voit le vaisseau que la rame emporte, le rivage, le flot qui s'y brise, le désordre d'une femme, d'une jeune amante que la foudre du malheur réveille, ce désordre qui dispose l'ame à la pitié et qui est pourtant encore si gracieux : mais encore une fois tout cela s'offre à l'œil, sans l'éblouir d'un vif et faux éclat. Catulle a bien senti qu'il n'était point ici poëte, qu'il n'était qu'interprète et narrateur. Il économise ses mots, il ménage ses couleurs; il instruit celui qui l'écoute, mais seulement autant qu'il le faut pour l'intéresser. Bientôt il va s'en emparer tout-à-fait, l'arracher à lui-même, l'associer aux douleurs, aux tourmens de l'infortunée qu'il vient de lui faire connaître.

D'après cela, nous le répétons, l'idée que nous nous sommes formée du talent de M. Mollevault nous fait craindre que dans tout ce morceau il ne soit resté au-dessous de lui-même; il s'y est trop affranchi de l'ordre, de la distribution, de la progression que lui offrait l'original; il a mis *de la colère*, *de la rage*, *de la terreur*, *de la honte*, où il n'y en a point encore; il décrit avec complaisance le désordre de la toilette d'Ariane; enfin, il termine plus malheureusement en faisant disparaître cette exclamation si vive, si pathétique : *Thésée, c'est à toi que tout son cœur, toute sa pensée, toute son ame est suspendue.*

Nous avons dit qu'un homme de mérite avait traduit avant M. Mollevault le poëme qui nous occupe; peut-être que le lecteur ne sera pas fâché de les comparer l'un à l'autre. Voici donc le même tableau de la main de M. Ginguené :

C'est-là que sur des bords que bat l'onde à grand bruit,
Furieuse à l'aspect d'un vaisseau qui s'enfuit,

Digitized by Google

Ariane des yeux suit l'ingrat qu'elle adore.
Ce qu'ils ont vu son cœur ne le croit point encore.
Au moment où loin d'eux fuit un sommeil trompeur,
Sur le sable désert, seule avec sa douleur,
Tandis qu'aux vents, aux flots, le fugitif Thésée
Livrait les vains sermens qui l'avaient abusée,
Elle le suit au loin de ses tristes regards.
Telle, en marbre animé par le ciseau des arts,
Regarde une bacchante. Immobile au rivage,
Des chagrins dans son cœur gronde et frémit l'orage.
Sur l'or de ses cheveux plus de léger bandeau,
Plus sur son jeune sein de modeste réseau,
Plus d'écharpe, lien d'une gorge rebelle;
Tout ce vain ornement tombe et flotte autour d'elle;
La mer vient à ses pieds le baigner de ses eaux.
Eh! que lui font ces nœuds, ces voiles, ces bandeaux?
C'est toi, quand tu la fuis, toi que toute son ame,
Thésée, ah! c'est toi seul que tout son cœur de flamme,
Que ses esprits, ses sens, rappellent éperdus.

On peut remarquer que dans le latin ce passage n'a que dix-neuf vers; que la traduction de M. Ginguené n'en a que vingt-un, et celle de M. Mollevault vingt-six. L'avantage de la concision, et par conséquent d'une plus exacte fidélité, est donc du côté du premier. Il serait possible que quelques lecteurs, au premier coup-d'œil, ne lui trouvassent pas la phrase aussi poétique qu'à son concurrent; mais il donne incontestablement une idée plus juste du tableau de Catulle.

Mais cet article se prolonge, et nous voyons à regret que nous ne pourrons pas citer les plaintes et les imprécations d'Ariane, où M. Mollevault, malgré quelques taches encore, a bien mieux réussi que dans ce que nous venons de citer.

Bornons-nous donc sur son Catulle à une seule observation. C'est par une simplicité antique, par un style chaud et vigoureux que ce poëte obtint les suffrages de son siècle. M. Mollevault charge cette simplicité d'un luxe trop français. C'est de ses richesses qu'il aura à se

Digitized by Google

débarrasser dans une seconde édition, et ce n'est pas à lui que doivent coûter de tels sacrifices.

Il nous a paru, au reste, avoir en général traduit plus franchement, plus vivement, et par conséquent avec plus de succès, la plupart des petites pièces de son recueil, sauf quelques-unes où nous lui reprocherons encore une manière trop moderne. Citons au moins une de ces pièces en finissant. Voici celle qui nous a semblé devoir emporter tous les suffrages.

Vivons, ô Lesbie! aimons-nous,
Et de la sévère vieillesse
Défions les propos jaloux.
Le soleil meurt, renaît sans cesse,
Mais s'il meurt, le feu de nos jours,
L'éternelle nuit qui nous presse
Nous tient endormis pour toujours.
Ah! donne à l'amant qui t'adore,
Donne cent baisers, puis deux cents,
Puis mille, puis deux cents encore,
Puis mille et mille renaissans.
Mêlons ces baisers, ô ma vie!
De leur nombre je veux douter,
Et si souvent les répéter
Que l'œil courroucé de l'envie
Désespère de les compter.

Voilà Catulle lui-même; voilà ce que nous avons droit de demander à M. Mollevault d'un bout à l'autre de son volume; voilà pourquoi nous nous sommes plains lorsque nous avons cru ne l'y pas trouver.

GIRAUD.

(La suite à un N° prochain.)

Digitized by Google

LE PORTRAIT.

Philippe, marquis de Cardonne, issu d'une illustre famille vénitienne, quitta sa patrie vers l'an 1501, par suite des démêlés qu'il avait eus avec le doge : il vint s'établir en France, où son fils Raimond, unique héritier de ses titres et de cinq cents mille livres de rente, reçut une brillante éducation. Né avec de l'esprit naturel et avec le goût de l'étude, le jeune marquis de Cardonne répondit aux soins que prirent de lui des maîtres distingués. A seize ans, il montait très-bien à cheval, dansait à merveille, jouait agréablement de la guitare, et parlait facilement plusieurs langues. Il avait en outre des notions générales sur les sciences exactes, savait l'histoire et la géographie des peuples divers, connaissait parfaitement la littérature italienne et française, et tournait avec grâce un couplet, talent aussi rare dans ce siècle, qu'il est devenu commun dans le nôtre.

L'avénement de François Ier au trône de France, donna lieu à de superbes fêtes : on célébra des jeux, des bals, des tournois. A cette époque, Raimond, âgé de 18 ans, venait d'être présenté à la cour; il y parut avec éclat et ne se fit pas moins remarquer par sa noble figure, par sa taille majestueuse, par le charme de ses discours et de ses manières, que par la magnificence de ses habits et de ses équipages. Vainqueur de ses rivaux dans un tournois (Bayard n'était pas entré dans la lice), Raimond reçut à genoux, de la reine Marguerite, le prix de son adresse et de sa vaillance. Ce prix se composait d'une longue chaîne d'or, ornée de perles et de rubis, à laquelle se trouvait attaché le portrait de la reine, et l'on crut apercevoir que cette princesse, en passant la chaîne au cou du jeune Raimond, lui adressa un tendre regard. Il n'en fallut pas davantage pour que l'assemblée entière admirât, dans Raimond, le chevalier le plus accompli du monde; mais, élevé par un précepteur qui avait nourri son ame des saintes maximes

Digitized by Google

de la religion, unique amour de sa mère, et seulement occupé d'essuyer les pleurs qu'elle versait depuis dix mois sur la mort de son époux, Raimond ne vit dans le regard de la belle Marguerite, et dans les éloges des dames de la cour, que de simples marques de bienveillance; et, dès qu'il le put, sans blesser la politesse, il s'échappa de la fête pour aller faire hommage de son succès à la marquise.

Néanmoins M. de Cardonne ne pouvait être long-temps à la cour de François Ier et ne pas perdre un peu de la rigidité de ses principes. On avait soutenu tant de thèses galantes en sa présence, sans qu'il se mêlât à la conversation; on avait tant de fois répété que l'amour était l'unique source de l'héroïsme, sans qu'il en convînt, qu'on commençait à douter de son esprit et même de son courage, lorsque le sourire caressant de la jeune duchesse de Montfort adoucit sa sévérité et triompha de ses scrupules. Il aima d'un amour sincère et fut trompé; il en arrive souvent ainsi. Raimond ignorait encore comment on se console d'un semblable malheur; il appela son heureux rival en duel, et reçut deux blessures; mais continuant avec plus de fureur le combat, il terrassa son adversaire, le désarma, et lui fit grâce de la vie. On exalta la valeur et la générosité de Raimond. Vingt femmes parées d'attraits que relevait encore la fraîcheur de la jeunesse, lui envoyèrent des lettres charmantes, où elles peignaient le chagrin qu'elles éprouvaient de son accident, et le plaisir qu'elles goûtaient de sa victoire.

Aussitôt que son médecin lui permit de sortir, Raimond alla rendre ses devoirs aux dames qui lui avaient témoigné tant d'intérêt. Une d'elles l'entretint d'une façon si aimable et si touchante sur l'infidélité dont il était victime, que vivement touché de son langage et des regards qui l'accompagnaient, il se crut amoureux d'elle et ne tarda point à le dire: il n'acheta son bonheur qu'au prix d'un seul jour d'attente, et se réveilla le lendemain également honteux et surpris de ne plus aimer sa maîtresse. Novice dans l'art de feindre, Raimond fut aisément deviné par cette femme qui

Digitized by Google

s'abandonna aux fureurs d'un amour outragé. M. de Cardonne l'appaisa par des égards, par des caresses, par la promesse même d'un attachement éternel. Enfin ses liens lui devenant insupportables, il les rompit tout-à-fait. Sa maîtresse lui écrivit une lettre remplie de tendresse, de jalousie, de reproches, puis elle avala une forte dose d'opium, pour ne pas survivre à la perfidie de son amant. On lui administra à temps du contre-poison; elle ne mourut donc pas, ce qui la désespéra : mais deux ou trois semaines après cet événement, on eut des motifs de soupçonner qu'elle était fort aise d'avoir échoué dans son héroïque projet.

Comment ne pas désirer la conquête d'un homme qui a jeté son rival sur le carreau, d'un homme pour qui une femme s'est empoisonnée!! Ces deux aventures devaient suffire pour mettre Raimond à la mode. Aussi toutes les têtes tournèrent pour lui. Il apprit que dans le code des amans d'une certaine classe, le mot amour est le synonime du mot plaisir; il eut grand soin de se conduire en conséquence, et de ne plus se fâcher sérieusement d'une infidélité. Il s'arrangea pour que les siennes ne provoquassent plus de scènes tragiques, et se plaça au premier rang, parmi les hommes à bonnes fortunes, sans pourtant cesser d'être ce qu'on appelle un honnête homme.

Cependant le marquis entrait dans sa vingt-sixième année; sa mère le pressait de se marier; il chérissait l'indépendance, mais il chérissait encore plus sa mère; elle souhaitait ardemment qu'il donnât un héritier à son antique famille, dont il était le dernier rejeton. Il consentit à recevoir la main d'Eléonore d'Hauterive, qui, jeune, belle, riche et d'une naissance distinguée, joignait à ces avantages les qualités inappréciables du cœur et de l'esprit.

Nul homme ne possédait le talent de plaire à un degré plus éminent que M. de Cardonne. La mobilité de son imagination le rendait tour à tour sérieux, enjoué, tendre, galant. Comme il s'était exercé sur tous les sujets, son entretien plaisait également au guerrier, au magistrat, au courtisan, au diplomate, au littéra-

Digitized by Google

teur, aux femmes sensées, comme aux coquettes. Ajoutez à cela de la bravoure, des grâces, une belle figure, de l'instruction, des talens agréables, de grandes richesses qui servent à faire valoir tout le reste, et l'on ne s'étonnera pas que Raimond fût l'idole d'un sexe qui veut principalement pouvoir s'enorgueillir de ce qu'il aime. Le marquis d'ailleurs savait tellement prendre tous les tons, qu'une femme, en lui demeurant fidelle, goûtait à chaque heure les plaisirs du changement. Eléonore, enivrée de son époux, cherchait à fixer son amour par mille soins flatteurs, à épier ses désirs, et ne manquait jamais de les satisfaire.

M. de Cardonne, touché des douces prévenances de son aimable et vertueuse compagne, la comblait de tendresse; et quand elle lui eut donné un fils, il la préféra, dans son cœur, à toutes les autres femmes. Mais, soit inclination, soit amour propre, soit respect pour les usages de son siècle, soit reconnaissance pour les Beautés séduisantes qui briguaient son hommage, il ne laissa à aucune d'elles le droit de penser que l'hymen l'eût enlevé à l'amour.

Il est rare qu'une passion exclusive n'engendre pas un peu de jalousie. Certaine qu'elle avait des rivales, Eléonore se plaignit et versa des larmes; le marquis, ému de la douleur de sa femme, qui était près de devenir une seconde fois mère, lui jura de ne plus vivre que pour elle; il le jura de bonne foi : l'habitude l'emporta sur son serment. Eléonore à qui l'expérience apprit que son époux était incorrigible, et que les reproches qu'elle lui faisait ne servaient qu'à apporter de la gêne dans leur intimité, s'affligea peut-être en secret, mais ne se plaignit plus; au contraire, elle paraissait toujours gaie et contente aux yeux de son époux; il trouva donc chaque jour plus d'agrémens dans sa société, et l'on doit à la justice de faire observer que jamais il ne prodiguait plus d'attentions à sa femme que lorsqu'il s'était rendu coupable envers elle. Mme de Cardonne, heureuse du moins de tous les sentimens les plus doux après l'amour, s'accoutuma à n'exiger de Raimond que ce qu'il pouvait lui accorder, et si elle pensait avec tristesse à son humeur

Digitized by Google

légère ; elle redisait avec une sorte d'orgueil, en récapitulant les rares qualités de son époux : *Il faut bien avoir un défaut.*

M. de Cardonne avait servi sous les drapeaux de François Ier, et s'était couvert de gloire à ses côtés lors de la bataille de Pavie, que ce grand monarque soutint avec plus de vaillance que de bonheur. Dans cette journée, trop funeste aux Français, périt le baron de Martigues. A son dernier soupir, il appela Raimond pour lui recommander de servir de protecteur à sa femme Euphrosine, que sa mort allait réduire à l'indigence.

Exact à remplir la promesse qu'il avait faite à son infortuné compagnon d'armes, M. de Cardonne pria la marquise d'aller offrir des consolations et des secours à Mme de Martigues. Eléonore s'acquitta de ce pieux devoir avec autant de délicatesse que de bonté ; ensuite elle sollicita et obtint de la reine-mère, régente du royaume, une pension pour la jeune veuve. Celle-ci conçut une vive reconnaissance pour sa bienfaitrice, qui, de son côté, découvrant des qualités attachantes dans Euphrosine, prit de l'affection pour elle. Ces deux personnes, que rapprochaient le même âge, les mêmes vertus, le même caractère, connurent bientôt, l'une par l'autre, les charmes d'une véritable amitié.

A son retour de la campagne d'Italie ; le premier soin de M. de Cardonne fut d'aller voir Mme de Martigues. De grands yeux d'un bleu d'azur, des sourcils et des cheveux noirs, des dents dont la blancheur ne pouvait se comparer qu'à celle de son teint, un sourire doux et piquant, une taille élancée et parfaite dans ses contours, un pied mignon, rendaient Euphrosine une beauté accomplie. M. de Cardonne ne la contempla pas sans ravissement et sans trouble ; mais loin de lui adresser des discours galans, il cacha sous les formes les plus respectueuses les sentimens qu'elle lui inspirait. Il eut rougi d'en agir avec elle comme avec les autres femmes ; il était son protecteur.

La présence et l'entretien de M. de Cardonne avaient fait une vive impression sur Mme de Martigues ; elle ne s'étonna plus des succès qu'il obtenait auprès des femmes,

Digitized by Google

et comprit non-seulement la passion extraordinaire qu'Eléonore conservait toujours pour son volage époux, mais encore elle la partagea. L'amour qui s'était emparé du cœur d'Euphrosine, loin de nuire à l'attachement qu'elle portait à la marquise, ne servit qu'à le redoubler. Mme de Martigues chérissait dans Eléonore la compagne dévouée de l'homme qu'elle-même adorait en silence. Elle admirait d'autant plus les sacrifices que Mme de Cardonne semblait faire sans aucun effort aux goûts du marquis, qu'elle n'ignorait pas ce qu'ils lui coûtaient.

La maison de M. de Cardonne était le rendez-vous de la bonne compagnie. Mme de Martigues ne quittant presque pas la marquise, devint l'objet des vœux de plusieurs hommes de condition très-riches, qui lui proposèrent leur main. Son amie la pressa vainement d'accepter les offres de l'un d'entr'eux; Mme de Martigues ne pouvait aimer que Raimond, et renonça à toutes les faveurs de la fortune pour se consacrer à lui à son insçu.

Ne la plaignons pas; elle voyait sans cesse l'objet de son amour; sans cesse elle entendait retentir ses louanges; de moitié dans les soins que Mme de Cardonne rendait à son époux, Euphrosine trouvait l'occasion de lui prodiguer continuellement des preuves de sa tendresse, et souvent elle redisait: « Un jour viendra où fatigué » des vains plaisirs auxquels il attache maintenant trop » de prix, il ne vivra plus que pour sa femme; alors » j'obtiendrai dans son cœur, pour ne jamais la perdre, » la place que j'ai déjà dans le cœur d'Eléonore; » et l'idée d'un avenir délicieux lui faisait goûter des jouissances qui valaient mieux que toutes celles que goûtait M. de Cardonne.

Quant à ce dernier, chaque jour entouré d'illusions nouvelles, l'impression qu'il avait reçue du premier aspect de Mme de Martigues s'était promptement évanouie. Toutefois il se plaisait à la retrouver dans son intérieur, et lui savait gré de l'enthousiasme qu'elle montrait pour la marquise. Il ne soupçonnait pas à quel sentiment cet enthousiasme devait en partie sa naissance; Il croyait Euphrosine incapable d'amour, et lui

Digitized by Google

en faisait quelquefois en riant l'observation. Celle-ci s'applaudissait d'une erreur qui lui laissait la liberté de dire à Raimond qu'elle l'aimait, sans qu'il présumât tout ce que ce mot signifiait dans sa bouche.

Plus de six lustres s'écoulèrent sans apporter aucun changement aux rapports que ces trois personnes avaient entr'elles. Pendant cet intervalle, le marquis maria ses deux fils à de nobles et riches héritières. L'aîné alla occuper une place au sénat de Venise, où siégeait son beau-père, et l'autre fut nommé ambassadeur à Constantinople. Peu de temps après, la marquise douairière mourut. M de Cardonne, profondément affecté de la mort de sa mère, tomba dangereusement malade. Durant six semaines qu'il garda le lit, Eléonore et Mme de Martigues ne quittèrent Raimond ni jour, ni nuit, ne voulant confier à personne le soin de veiller à la conservation de l'homme qu'elles chérissaient plus que leur propre vie. Eléonore, d'une faible constitution, succomba sous le poids de la fatigue, et son époux entrait à peine en convalescence, qu'elle se mit au lit pour ne plus s'en relever. On trouva dans son secrétaire un testament qui contenait seulement deux dispositions; par la première, elle léguait douze mille livres de rentes viagères à Mme de Martigues; par la seconde, elle ordonnait qu'on enfermât dans sa tombe le portrait de M. de Cardonne. Cet événement plongea le marquis dans la plus cruelle affliction. Eléonore n'avait vécu que pour lui; il n'avait véritablement aimé qu'elle. Il était arrivé à l'âge où l'on a sur-tout besoin d'une amie. Ce n'est point parmi les femmes légères qui n'avaient cherché dans son amour que le plaisir, qu'il pouvait épancher ses peines. Les personnes de ce genre ne sont guère susceptibles que d'une pitié passagère, et ne sont pas disposées à recueillir long-temps les larmes d'un sexagénaire. La seule Euphrosine lui restait dans sa douleur; il alla pleurer chaque jour auprès d'elle. Ce fut alors sur-tout qu'il put comprendre l'étendue de la perte qu'il avait faite. L'ame angélique de sa femme ne lui était connue qu'à demie, Euphrosine la lui révéla toute entière, et dans le transport d'une exaltation louable, il

Digitized by Google

jura d'honorer la mémoire d'Eléonore, en rompant toute liaison avec les personnes qui avaient été la cause de ses torts envers elle.

M. de Cardonne tint religieusement cette dernière promesse; il fit plus; pour qu'il ne restât aucune trace des folles erreurs qu'il se reprochait sévèrement, il écrivit à celles de ses maîtresses qu'il avait le plus aimées, pour leur redemander son portrait. Une semblable démarche lui coûta beaucoup; il craignait d'affliger des femmes pour lesquelles il nourrissait encore de tendres souvenirs. Quel fut son étonnement de voir, par les réponses qu'il en reçut, qu'aucune d'elles n'avait conservé ce gage précieux de son amour!

Il est donc vrai, dit-il à Mme de Martigues en poussant un soupir où l'orgueil blessé entrait pour quelque chose, il est donc vrai que je n'ai jamais été aimé que par Eléonore. Deviez-vous croire, reprit Euphrosine, à la délicatesse et à la constance des femmes qui nous enlevaient à la vôtre? — L'amour n'admet pas de froids calculs; on est séduit, entraîné; on cède malgré soi quand on est sage, mais enfin on cède. — L'amour véritable nait, s'accroît et se conserve dans le silence. Cet amour, quand le devoir nous ordonne de le vaincre, devient l'objet d'un culte qu'on rend en secret à ce qu'on aime; il échauffe notre ame, l'épure, et sa volupté divine, inaltérable, nous paie des sacrifices faits à la vertu. — Oh! vous n'avez jamais connu l'amour. — Ingrat, reprit Euphrosine en fondant en larmes, c'est vous qui méritez ce reproche.

Mme de Martigues tire alors de sa poche une boîte faite en bois de rose et la présente à M. de Cardonne. Il l'ouvre: ô surprise! elle renferme une miniature en cheveux. — Que vois-je! s'écrie-t-il avec ivresse, mon portrait! Quelle main habile exécuta ce délicieux ouvrage? (1) — La mienne. — Ces cheveux..... — Sont

(1) Cet art charmant, au moyen duquel on réunit aux traits d'un objet chéri la seule partie de lui-même qu'on puisse conserver après sa mort, s'était perdu depuis François Ier. M. Leroi de Bacre l'a retrouvé. Il exécute en cheveux des portraits d'une ressemblance

ceux d'Eléonore ; j'avais besoin, en m'abandonnant à la douceur de contempler votre image, de me rappeler ce qui me séparait de vous. — Incomparable Euphrosine, vous aimiez pourtant Eléonore ? — Plus que moi-même. Eh ! comment ne l'aurais-je pas aimée ; elle ne vivait que par vous et pour vous ? — Euphrosine, chère Euphrosine, vous venez de me créer une nouvelle existence : ne vous refusez pas à l'embellir pour toujours.

Mme de Martigues consentit à recevoir la main de M. de Cardonne, et l'on m'a raconté que pendant la cérémonie de leur hymen, l'ombre de la douce Eléonore apparut quelques instans, rayonnante de joie, derrière les saints autels, pour être témoin du bonheur de son époux et pour y applaudir.

Mme Dufrenoy.

L'IVRESSE.

On a dit de tous temps beaucoup de mal et beaucoup de bien de l'ivresse ; les philosophes la blâment, les poëtes la chantent, le mahométisme la proscrit, et le paganisme la divinise. Les dieux de l'Olympe, si l'on en croit Horace, étaient tranquillement assis au plus haut des cieux, s'enivraient de nectar, et laissaient à la nature et au destin le soin d'arranger ce bas monde.

Notre religion me paraît avoir pris un sage milieu entre tous ces excès ; elle nous permet le vin, puisque Noé reçut du ciel l'art d'en faire et l'autorisation d'en boire (notez que ceci advint après le déluge, qui avait suffisamment prouvé, ainsi que je le dis autrefois en chanson, que tous les méchans étaient des buveurs d'eau). On nous en défend bien l'abus, on nous interdit cette grossière ivresse qui abrutit l'esprit et offusque la raison, et nous rend capables de toutes les folies et de

parfaite, qui imitent la gravure la plus forte et la mieux finie. Son genre est absolument étranger à celui de tous les autres ouvrages en cheveux qui se voient journellement. Il demeure à Paris, rue Taranne, n° 10, faubourg Saint-Germain.

Digitized by Google

tous les crimes; mais une douce ivresse qui ne fait que développer nos facultés, égayer notre ame, rajeunir nos sens et répandre sur tous les objets un riant et frais coloris, ne nous est pas sévèrement défendue; et lorsque le gourmand se voit compter au nombre des grands pêcheurs, le buveur discret et gourmet peut se flatter que sa faute, s'il en commet, est très-vénielle.

Gloire en soit rendue aux législateurs chrétiens, leur tolérance entretient la richesse de la Bourgogne, de la Champagne, de la Guyenne, la prospérité, la gaîté française; elle laisse aux méchans Sarrasins leur fade breuvage, qui ne les fait pas meilleurs en les rendant plus tristes, et elle nous permet encore de répéter aujourd'hui ces vers du poëte romain, si bien traduits par le comte Daru.

Qui ne sait d'une aimable ivresse,
Qui ne sait les heureux effets?
Elle prodigue la sagesse,
Elle révèle les secrets:
Des chimères de l'espérance
Elle sait nous faire jouir.
C'est dans la coupe du plaisir
Que l'ignorant boit la science,
Au lâche elle rend la vaillance,
Au fourbe la sincérité;
Et dans le sein de l'indigence
Fait trouver la félicité.
Gaîté, franchise, confiance,
Talens, vous êtes ses bienfaits;
Et quel buveur manqua jamais
Ou de courage ou d'éloquence?

Il en est de l'ivresse comme de l'amour, de la gloire, et de toutes les passions; elles sont nécessaires à l'existence, leur excès seul est funeste. Tous les goûts, tous les sentimens sont les vents de la vie; sans eux on ne vogue pas, on reste en stagnation; eux seuls peuvent nous conduire à notre but, au bonheur; mais s'ils de-

Digitized by Google

viennent ouragans et tempêtes, ils brisent le navire et le font périr.

Distinguons soigneusement l'ivrognerie de l'ivresse. Plutarque avait raison de dire : *l'ivrognerie me semble un vice grossier et brutal, l'esprit a plus de part ailleurs.*

Notre bon Henri s'occupait, dans une joyeuse ivresse, des moyens à prendre pour que chaque paysan de France pût souvent mettre la poule au pot.

L'ivrogne Alexandre suivait, une torche à la main, l'impudique Thaïs, pour mettre le feu à Persépolis; il tuait dans sa furie son ami Clitus, et terminait son règne et sa vie dans une orgie, en vidant dix fois la coupe d'Hercule qui tenait plusieurs pintes.

On est honteux d'être homme, en voyant que plusieurs rois de Perse se vantaient d'avoir bu plus de vin que tous leurs sujets, et faisaient graver cet étrange titre d'honneur sur leurs tombeaux. Méprisons cette gloutonnerie qui ravale au rang des brutes; mais soyons indulgens pour une ivresse légère. Fêtons encore Bacchus, père de la joie, de la confiance et des chansons; mais fuyons ce dieu insensé, lorsqu'il veut nous rendre semblables à ces bacchantes furieuses qui déchirent Orphée.

Heureusement il se plaît rarement à nous plonger dans un si funeste égarement, et si on peut lui reprocher d'avoir fini le repas des Lapythes par un combat, il aime bien mieux habituellement présider aux joyeux festins où se déploient la bonhommie allemande, la cordialité suisse et la gaîté française, et faire oublier le dimanche aux pauvres artisans, les chagrins et les travaux de la semaine.

Soyons modérés en tout, c'est mon avis; rien de trop, c'est la règle du sage; boire sans aller jusqu'à l'ivresse, c'est le mieux; mais le point où j'en voulais venir est celui-ci. L'ivresse est un état d'exaltation qui colore fortement les objets, trouble la raison, échauffe l'esprit, et quelquefois fait chanceler notre ame comme notre corps. Le vin ne donne pas seul cette ivresse, elle est produite par tous les désirs, par tous les sentimens exagérés; et je soutiens que l'ivresse du vin, malgré ses

Digitized by Google

inconvéniens, est encore cent fois moins dangereuse que celle des passions.

D'abord on m'accordera sans peine qu'elle est plus courte, car elle se dissipe en quelques heures et les autres durent souvent toute la vie.

Il faut bien convenir aussi qu'elle est moins générale, car beaucoup d'hommes ne boivent pas de vin, et le plus grand nombre en boit sans s'enivrer; au lieu que tous les philosophes vous diront avec Aristote, *qu'il n'est pas une ame exempte d'ivresse.*

Me dira-t-on que j'exagère en assimilant à ce point le moral au physique, et le délire des passions à l'ivresse véritable; je vous prouverai que ma comparaison n'a rien de chargé, et qu'elle est matériellement exacte.

Bon, voici le jeune Cléon qui s'offre à notre vue; voyez comme son regard est troublé, son visage enflammé, sa marche incertaine; il ne connaît plus le chemin qu'il doit suivre, ne voit rien de ce qui est autour de lui, et heurte tout ce qui se trouve sur son passage.

Tantôt il rit, il chante, la joie brille sur tous ses traits; il semblerait que tous les plaisirs et tous les biens de la terre sont à lui. Tantôt son front s'obscurcit, son sourcil se fronce, son sein se gonfle, il n'en sort que des soupirs précipités et des sons mal articulés.

Un moment après il frémit, jure, menace, éclate, sa main se porte sur son épée, on dirait qu'il est prêt d'immoler quelque victime à sa fureur; puis tout-à-coup il pâlit, il s'arrête, il chancèle, ses traits sont abattus, ses yeux fixent tristement le ciel, il pose sa main sur son cœur qui palpite fortement, et des larmes brûlantes inondent ses joues.

Il voit un vieillard qui sort de la maison voisine; une fenêtre s'entr'ouvre, Cléon s'en approche, se met à rire, à sauter de joie, entre avec étourderie dans ce logis, y reste à peine une minute, et sort en courant avec la rapidité de l'éclair.

Vous n'en doutez pas, Cléon est ivre ou fou. Eh bien, vous vous trompez; moi, sans être aussi habile que le docteur *Erasistrate*, qui devina si bien la cause du mal qui consumait Antiochus, je vois clairement par tous

Digitized by Google

ces symptômes que l'ivresse de Cléon n'est autre que celle de l'amour, qui lui donne successivement le délire de l'espérance, de la jalousie, du bonheur et de la crainte.

Il est ivre comme Pâris, comme Achille, comme Antoine, comme l'infortuné Werther; et privé de sa raison, il est capable, dans son ivresse, d'immoler son ami, d'outrager son hôte, et de sacrifier à sa passion son pays, ses devoirs, sa famille et sa gloire.

Trouvez-vous une grande différence entre les effets de la colère, de la haine, de la vengeance et ceux du vin? Les centaures qui s'entre-tuent sont-ils plus fous que les factions qui se déchirent?

Les bacchantes étaient-elles plus féroces que cette Cléopâtre qui assassine ses fils et son mari; que cette Laodice qui fait égorger la rivale qui lui disputait le trône?

Ce grenadier qui, dans sa fureur bachique, se plaît au milieu des tables renversées, des pots brisés, à voir couler ensemble le vin des flacons qu'il vidait et le sang des convives qu'il a abattus et terrassés, n'est-il pas encore moins fou et moins barbare que cet Annibal qui, si l'on en croit Plutarque, voyant après la bataille de Trasimène de grands fossés remplis de sang, s'extasiait sur la beauté de ce spectacle?

Ces ivrognes bavards et hargneux qui déraisonnent sur la paix et sur la guerre, qui querellent leurs voisins, injurient les passans, cassent les bouteilles parce qu'elles sont vides, et battent les bornes qui les arrêtent, ne reviennent-ils pas plutôt à la raison que ces hommes enivrés par l'esprit de vengeance et de parti, qui querellent tous ceux qui ne déraisonnent pas comme eux, haïssent, insultent et frappent leurs concitoyens, leurs parens, leurs amis, s'emportent contre les raisons qu'on leur donne et contre les principes qu'on leur oppose?

Chacun sait que l'amour de l'argent fait faire bien plus de sottises et de folies que l'amour du vin; mais sans examiner quelle est la plus dangereuse de ces deux passions, le plus funeste de ces deux vices, ce qui, je crois, ne serait pas à l'avantage de l'avarice, on peut

Digitized by Google

au moins se convaincre que l'ivresse de Bacchus est la moins déraisonnable. Plus on boit plus on veut boire, plus on a d'argent plus on veut en acquérir : voilà ce que l'ivrogne et le thésauriseur ont de commun ; mais le buveur est évidemment le plus sensé ; s'il remplit sa cave il la vide aussi pour en profiter, tandis que l'avare entasse et cache tristement son or sans en jouir.

Je préférerai toujours ce joyeux épicurien qui, le verre à la main, se croit, non le premier, mais le plus heureux des hommes ; qui se vante franchement de sa santé que le vin ranime, de son courage que redouble le jus de la treille, des couplets brillans que la bouteille lui inspire, et qui croit quand l'ivresse l'attendrit, qu'il aime tout le monde et que tout le monde l'aime ; je le préférerai, dis-je, certainement, à ce petit homme ivre et gonflé d'amour propre, qui se croit le plus grand des mortels parce qu'il a fait quelques petits vers.

Admirez son sourcil arqué, son regard présomptueux, sa lèvre dédaigneuse, son sourire satirique ; il méprise tout lecteur qui ne l'admire pas ; il hait et déchire tout écrivain qui a du succès ; il prend en pitié son siècle, qui ne sait pas l'apprécier ; il s'emporte contre toute critique et s'enivre sans cesse de la fumée de l'encens qu'il se donne lui-même.

Joue-t-on par hasard une pièce de lui ? il parcourt les rues pour se donner le plaisir de lire son nom sur les affiches ; il s'arrête avec complaisance à tous les endroits où elles sont placées, et lorsqu'il voit quelques passans occupés à les regarder, il dit tout haut : *Comment diable, on donne aujourd'hui telle pièce ! c'est un chef-d'œuvre ; l'auteur est un homme d'esprit, de talent ; n'hésitons pas, c'est là qu'il faut aller.*

Eh bien ! cet original n'a bu que de l'eau d'Hypocrène, ne le trouvez-vous pas aussi ivre que s'il avait bu tout le vin de Robert ?

Les dames ont horreur du vin ; je les respecte trop pour comparer leur myrthe chéri au pampre et au lierre d'Anacréon ; mais elles me permettront de croire que leurs têtes tournent quelquefois comme les nôtres. J'ai vu bien des coquettes s'enivrer de leurs succès, comme

Digitized by Google

les conquérans de leurs victoires; elles n'ont guère plus de pitié de leurs rivales, qu'eux de leurs rivaux; souvent elles ont comme eux excité les querelles des rois, divisé les peuples, embrâsé la terre. A commencer par Eve, et depuis Hélène et Cléopâtre, elles nous ont fait faire bien des sottises et des folies, et je les crois trop franches pour ne pas avouer qu'en nous enivrant elles partagent notre ivresse.

On demande vulgairement comment un homme a le vin. L'un, dit-on, a le vin tendre; l'autre a le vin méchant. Celui-ci a le vin triste, celui-là le vin gai; on pourrait faire les mêmes questions sur l'amour propre, qui nous donne plusieurs germes différens d'ivresse.

Il existe des amours propres francs, confians et joyeux; des amours propres inquiets et farouches, des amours propres jaloux et chagrins.

De tous les ivrognes, le plus dangereux est celui qui pâlit au lieu de rougir, qui s'attriste au lieu de s'égayer, qui s'irrite de la joie d'autrui, et qui est toujours prêt à insulter et à frapper le premier venu. L'envieux ne ressemble-t-il pas à cet ivrogne? Voyez sa pâleur, sa tristesse, ses regards sombres et enflammés; la beauté des autres l'enlaidit, il maigrit de l'embonpoint d'autrui; la vue d'un visage content le chagrine et l'exaspère. Héraclite disait avec raison, *que les envieux sont comme les chiens qui aboient ceux mêmes qu'ils ne connaissent pas.*

DE SÉGUR.

(*La suite au numéro prochain.*)

CORRESPONDANCE.

M. LE RÉDACTEUR,

Si les auteurs du *Diable boîteux* étaient aussi instruits qu'ils sont tranchans, ils n'auraient pas avancé, avec une assurance vraiment risible, que le *dialogue de Fon-*

Digitized by Google

tenelle, de Lamothe et de Voltaire, inséré dans *le Mercure*, est une pièce supposée, dont Rivarol n'est point l'auteur. Ils n'ont qu'à recourir aux *Œuvres de Rivarol*, en 5 vol. in-8°; ils liront, dans une des lettres de cet écrivain, qu'il prévient un de ses amis qu'il lui envoie ce même dialogue. D'ailleurs, Rivarol a un style qu'on ne peut contrefaire; et les auteurs du *Singe boîteux*, quoique très-fins, n'ont pas fait preuve ici d'une grande finesse. Ce sont des écoliers qui veulent régenter la littérature, et qui auraient grand besoin de se remettre sur les bancs.

F.

LETTRE

DE L'AVOCAT POURETCONTRE.

Je reçois mon courrier. Parmi beaucoup de lettres de félicitations et d'injures, qui ne prouvent pas plus les unes que les autres, je trouve l'anonyme suivant. Il m'a paru si plaisamment ridicule que je vous le transmets, Monsieur, pour vous montrer à quel excès de démence la rage de calomnier peut aujourd'hui conduire un méchant homme (ou une méchante femme).

Sur l'avocat Pouretcontre.

J'aime à voir dans cet avocat,
Redresseur des torts de la scène,
La gaîté du père *Duchesne*
Et l'urbanité de *Marat*.

La rime n'est pas riche et le style en est vieux, très-vieux! car il y a déjà long-temps que les dénonciateurs par état se servent de ces noms pour immoler plus sûrement leurs victimes. Je ne me suis jamais occupé de la politique, à laquelle je n'entends rien; mes lettres ne reposent que sur des questions de littérature, et certes on ne s'attendait guère à voir *Marat* et le *père Duchesne*

Digitized by Google

en cette affaire. Il m'est arrivé, et il m'arrivera souvent encore, de me montrer *français* dans mes écrits; mais je n'ai suivi que l'ordinaire impulsion d'une ame bien née, et par là je suis certain de plaire aux gens dont le suffrage est honorable; les autres n'existent pas pour moi.

Si je voulais répondre sérieusement au brave inconnu qui m'attaque, je le prierais de venir chez moi consulter mon extrait de baptême, il y verrait qu'il ne m'a pas été possible d'adopter les patrons qu'il me donne. Mais les gens tels que lui ne sont jamais embarrassés; il me répondrait: *Si ce n'est toi, c'est donc ton père?* et grimpant jusqu'au haut de mon arbre généalogique, il trouverait un *jacobin* dans celui de mes aïeux qui vivait sous François Ier. Il n'y a donc qu'un moyen de se tirer d'affaire en pareille occurrence; c'est d'en rire. Croyez, Monsieur, que je prends volontiers ce parti. Vous le voyez à la publicité que je donne à de tels libelles; sans moi, celui-ci n'aurait peut-être jamais eu les honneurs de l'impression. J'espère faire plaisir à son auteur, et mériter de sa part de nouvelles épigrammes. Je lui donnerai même un conseil, c'est de déguiser son écriture; avec un peu de réflexion j'aurais pu la reconnaître, et je ne voudrais pas être obligé d'accorder quelque estime à cette négligence; quand on se voue à ces sortes d'actions, il faut consentir à se faire mépriser tout-à-fait. Je lui épargne aussi les remarques grammaticales que je pourrais me permettre sur sa petite composition; mais j'engage Messieurs les entrepreneurs d'anonymes à soigner leurs ouvrages, et à ne m'en adresser que de bien travaillés, s'ils veulent que je les publie; autrement je les critiquerais, et le soupçon de partialité pourrait m'atteindre. Voilà bien un trait de caractère! Ces journalistes ne cherchent qu'à mordre. Je quitte mon agresseur, dont on n'a probablement jamais tant parlé, et je finis en le remerciant de m'avoir fait parvenir ses sottises franches de port.

Persuadé qu'il est toujours temps de bien faire, je ne crois pas qu'il soit trop tard pour réparer un tort commis à mon occasion; le voici. Dans la lettre par laquelle

Digitized by Google

Doublemain, mon maître clerc, vous annonça mon retour de Londres, il s'abandonna à quelques vivacités que j'ai blâmées. Il vous entretint, dans des termes malséans, de plusieurs hommes de lettres recommandables, et se permit sur-tout de nommer un propriétaire du *Journal de Paris* qui vit hors de notre juridiction, puisqu'il ne s'occupe point de littérature, du moins sous les yeux du public. Informations prises, j'ai su qu'il y avait été porté par un de ces brouillons à qui les mensonges ne coûtent rien pour semer la discorde entre les personnes les mieux disposées à s'entendre. On m'a prouvé qu'il avait été, sans le vouloir, l'instrument d'une passion étrangère; je ne l'en ai pas moins vertement tancé; et je me fais un devoir d'offrir publiquement à M. Huard la réparation libre, franche et désintéressée d'une faute dont il n'a pas dû s'affliger, parce qu'elle ne pouvait nuire qu'à celui qui s'en rendait coupable. Cet aveu ne me coûte pas à faire; je m'exécute de bonne grâce, et si l'on affectait de se méprendre au sentiment qui m'anime, je répondrais modestement comme Bayard :

Voilà comme un héros se punit d'une erreur.

Je ne vous ai pas dit, Monsieur, que la petite pièce de *la Pensée d'un bon Roi* est de M. Dubois, administrateur du théâtre de la Gaieté, et de plus homme d'esprit, malgré l'extrême faiblesse de ce dernier ouvrage, et auteur de comédies agréables.

Dans le compte que je vous ai rendu de la tragédie de *Charlemagne*, je ne vous ai rien dit du tumulte auquel elle avait donné lieu dans le parterre : cela n'a rien d'intéressant. Il y a des personnes qui prennent plus de plaisir à la chûte d'une pièce qu'à son succès. Cependant il serait de l'intérêt de tout le monde d'écouter d'abord et de juger ensuite. Les Allemands, que nous surpassons dans les compositions dramatiques, sont du moins nos maîtres en ce point. C'est par le silence et la désertion qu'ils font tomber les mauvaises pièces de leur théâtre. Chez eux le public se respecte; les ouvrages sont bien jugés, et les auteurs s'éclairent des arrêts ren-

Digitized by Google

dus avec réflexion. En dépit de ma prévention contre tout ce qui n'est pas français, je voudrais qu'en cela nous pussions imiter nos voisins; ils ne se sont pas fait scrupule de nous dérober nombre de découvertes, d'inventions utiles; et vous savez trop, Monsieur, que nous aurions beaucoup à leur prendre pour être quittes.

On me reproche de n'avoir pas nommé les acteurs jouant dans *Charlemagne*, et le bon temps faisant son office, on impute cet oubli à mauvaise intention. Comme il faut me défendre de tout; je répondrai que je n'y ai point mis de malice, et pour le prouver je dirai sincèrement mon avis sur la manière dont chacun des comédiens m'a paru s'acquitter de son emploi. Lafond joue bien; son ton, son ensemble et sa couleur sont historiques; il est facile de voir que le héros de la pièce est confié à un homme instruit. Saint-Prix représente dignement le brave Theuderic, qui n'est autre chose qu'un diminutif de Couci; il y est noble et simple a la fois; sa diction est ferme, nuancée, et telle qu'on a le droit de l'attendre d'un acteur consommé dans son art. Michelot n'a pas à tirer grand parti du conspirateur Hastrate; il ne peut que le soigner, et il le fait. Baptiste aîné n'a pas compris le rôle de Gérolde; d'un homme du peuple sans idées, sans jugement, et dévoué par instinct à un maître aussi barbare que lui, il fait un personnage qui pense, raisonne et compare; il a presque de l'esprit, et dès-lors il perd le sens commun. Baptiste a du mérite, beaucoup de talent dans la comédie; mais il faut qu'il renonce au genre tragique: tout ce que je ne veux pas dire s'oppose à ce qu'il y obtienne des succès. Il est d'une famille où les talens sont héréditaires, et s'il veut être parfait, il n'a qu'à prendre pour modèle son frère, qui n'en a point d'autre que la nature. Desmousseaux est bien placé dans le rôle du prélat; sa voix se soutient mieux qu'autrefois; il dit sagement, et ses progrès sont remarquables. La présence de Saint-Eugène sur le Théâtre-Français est un logogriphe. Je ne puis en deviner le mot; mais en le décomposant je crois qu'on y trouve ceux-ci: *nullité*, *peur à personne*, *hasard*. Il joue Théodom comme il ferait l'un des époux de *la*

Digitized by Google

Femme à deux maris; sa prononciation gutturale est risible; il ne gesticule que d'un bras, et par-dessus tout cela il n'a point d'ame. En voilà assez pour faire fortune aux boulevarts. Mlle Georges est d'une beauté rare dans le rôle de Régine; elle exprime bien tout ce qui tient à la fierté, à la noblesse des sentimens; tant que la maîtresse d'un roi parle, elle a de la dignité; mais si la mère vient à s'en vouloir mêler, elle perd tous ses avantages, jusqu'aux charmes de ses traits, auquels elle substitue une fâcheuse grimace. Faute d'entrailles, elle ne sera jamais aussi belle, aussi bonne dans les rôles sensibles, qu'elle est noble et satisfaisante dans ceux qui n'exigent qu'une représentation calme. Les premiers sont le partage de Mlle Duchesnois; les autres offrent encore de fréquentes occasions de montrer un vrai talent: chacune a sa vocation. Mlle Bourgoin prête son visage au petit Hugues. Il n'y a guère que cela dans toute sa jolie personne qui fasse à peu près illusion. Ce n'est pas un malheur pour elle, puisque nous la voyons plus souvent sous les habits de son sexe; mais je voudrais que sous ceux du nôtre elle adoptât un peu de la fermeté qui le caractérise. Son débit serait moins lent, plus accentué, moins pleureur, sa tenue plus prononcée, et les spectateurs y gagneraient de savoir à quel genre appartient le personnage qu'on leur représente.

Le début de Mlle Saint-Ange dans les soubrettes du *Dissipateur* et du *Jeu de l'amour et du hasard*, n'a pas été brillant. Cette jeune personne est d'une figure peut-être piquante à la ville; mais au théâtre elle est triste, sans expression. Son jeu a les mêmes défauts, et je ne la crois pas appelée à remplir l'emploi qu'elle a choisi: il serait possible que les amoureuses lui convinssent mieux. C'est tout ce que je vous en dirai, Monsieur; vos confrères ont fait preuve d'une si grande sévérité à l'égard de cette demoiselle, qu'il serait inhumain d'ajouter à la douleur qu'elle en a sans doute ressentie. Au reste, cette débutante a le temps d'étudier pour prendre un jour une bonne revanche.

Damas a été justement applaudi dans le rôle de

Digitized by Google

Cléon ; il a eu besoin de le jouer souvent pour le posséder entièrement. Ces sortes de progrès, dus à l'expérience, sont le propre du vrai mérite. Saint-Eugène était bien amusant dans le personnage du flatteur. Il m'est impossible de jouer ce rôle auprès de lui.

La *Rivale d'elle-même*, jouée ces jours derniers à l'Odéon, a complétement réussi. En voici le sujet : Saint-Phar est depuis long-temps épris d'une villageoise dont il s'est séparé pour courir le monde. Pendant son absence, cette jeune fille a quitté le hameau et est devenue une des plus aimables personnes de la ville où son amant la retrouve. Un officier fort étourdi, ami de ce dernier, se persuade que Sophie l'aime. Les soins du valet de ces messieurs, joints à ceux de la suivante de Sophie, leur ouvrent l'entrée de la maison. Dalviane (c'est notre jeune fat) déploie ses moyens de séduction ; mais Saint-Phar est reconnu. Sous les dehors d'une coquette et sous l'habit d'une paysanne que l'on suppose avoir été rencontrée dans les champs, Sophie éprouve la constance de Saint-Phar ; et lorsque son amour a triomphé de ce double assaut, le père et la mère de Sophie l'unissent à leur fille.

Vous reconnaissez, Monsieur, dans cette courte analyse, le fond d'un conte de Ladixinerie. Il a déjà inspiré à M. Charlemagne un petit opéra-comique, joué il y a environ douze ans, à Feydau, sous le titre de *l'Amour romanesque*. Je me rappelle qu'a cette époque M. Loraux aîné prit, dans les journaux, acte de son travail sur le même sujet. Vous avez aussi remarqué quelques points de contact avec *Aline, reine de Golconde ;* mais cet accident est commun aux auteurs qui puisent dans des sources écrites. Celui de *la Rivale d'elle-même* a rajeuni son sujet par le charme d'un style très-soigné. Des vers heureux, souvent comiques ; des traits de caractères finement rendus ; le ton de la bonne compagnie, et plus encore, l'intérêt, doux mais attachant, de quelques scènes, ont mérité à cette jolie production le succès qu'elle a obtenu. L'auteur demandé, a été nommé au bruit des applaudissemens unanimes. Chazel, Armand,

Digitized by Google

Thénard, Pélissier, et Mlles Milen et Adeline, se sont fort bien acquittés de leurs rôles. Je ne puis me dispenser de vous faire observer, Monsieur, que la troupe de l'Odéon se distingue, s'améliore de jour en jour, grâce à l'activité de son directeur. Elle trouve en soi les moyens de justifier l'intérêt que le public lui témoigne,

Et c'est la même armée, on n'y changea qu'un homme.

Dancourt, aux Variétés, a beaucoup perdu de son naturel. Sans le talent de Bosquier, il aurait perdu plus encore. Ce célèbre auteur comique fait partie d'une troupe de comédiens; il voyage avec eux et Mlle Thérèse qu'il a décemment enlevée. Arrivés dans une auberge, Lathuilerie se charge de faire la cuisine; le héros fait l'amour, et Baron et Poisson attendent que l'oncle de Dancourt vienne s'opposer à son mariage. Alors Baron met un habit pailleté pour représenter le directeur de la troupe. Poisson et Lathuilerie engagent le vieillard à remplacer un acteur, qui, disent-ils, leur manque pour répéter une comédie. Le bonhomme y consent. Dancourt s'habille en Arlequin, et sous le voile d'une scène qui rappelle la situation des personnages, il obtient la signature de son oncle qui le marie à Thérèse, croyant ne faire que la répétition d'une pièce.

Il est inutile d'insister sur l'invraisemblance, le décousu, le ridicule de cette fable; elle est chargée de couplets dont quelques-uns sont assez jolis. Le succès n'a pas été contesté, et MM. Brazier et Carmouche ont été proclamés auteurs de ce vaudeville. Si je ne me trompe, mon correspondant du département du Rhône m'a parlé de M. Carmouche, comme ayant fait jouer des comédies à Lyon : celle-ci n'est probablement pas du nombre de celles qui y ont obtenu du succès. S'il en a de mieux faites, pendant qu'il est à Paris, je lui conseille de ne pas les réserver pour une meilleure occasion.

La rentrée de Potier a été brillante; ce grand comédien paraît toujours nouveau. Je compte vous en entretenir plus longuement; il mérite tout l'intérêt des con-

Digitized by Google

naisseurs. A peine me reste-t-il le temps de vous assurer des sentimens distingués avec lesquels je suis, etc.

POURETCONTRE,
Avocat des Comédiens.

C'est à tort que plusieurs journaux ont annoncé, le mois dernier, le remplacement de M. Persuis dans les fonctions de premier chef d'orchestre de l'Académie royale de musique.

Cet artiste estimable sollicitait, et vient d'obtenir du ministre de la maison du roi, un congé d'un an pour rétablir sa santé.

INTERIEUR.

Un jeune homme de 26 à 27 ans, nommé Lanoue, s'est précipité il y a quelques jours du haut de la colonne de la place Vendôme, entre deux et trois heures. La cause de ce suicide était, à ce que l'on a su depuis, très-légère. Il avait acheté une charge d'avoué, et il paraît que, contrarié dans son achat et par la perte d'une somme qu'un ami lui enlevait, il s'est résolu à se donner la mort. Triste exemple de l'oubli de tous les principes religieux.

— Des lettres de Ténériffe nous apprennent que l'*Oronte* et le *Newcastle*, partis le 21 avril de Portsmouth, étaient entrés dans le port d'Oro'ava le 1er mai. L'amiral Malcolm montait le *Newcastle* avec les commissaires français et russe qui se rendent à Sainte-Hélène. Le commissaire de l'Autriche, le baron de Sturmer, son épouse et sa suite, étaient sur l'*Oronte*. Les vaisseaux, en bon état, s'apprêtaient à continuer leur route.

— L'ex-colonel Latapie, qui s'était réfugié à Aix-la-Chapelle, s'en est sauvé; mais il a été arrêté à Henri-Chapelle par la maréchaussée belge.

— Mgr. le duc d'Angoulême est parti le 5 pour Lyon; il doit ensuite aller à Grenoble et visiter le département de l'Isère.

— Tous les princes de la famille royale et les princes du sang ont été nommés par le roi grands'croix de la légion d'honneur.

— Les personnes que Mgr. le duc d'Orléans a nommées en mars 1815, en vertu des pouvoirs que le roi lui en avait confiés, chevaliers de l'ordre de Saint-Louis ou de la légion d'honneur, et qui n'auraient pas encore justifié de leurs brevets, doivent les envoyer au secrétaire des commandemens de S. A., au Palais-Royal, afin

Digitized by Google

que, sur la transmission qu'il en fera au ministre de la guerre et au maréchal grand-chancelier de la légion, LL. EEx. obtiennent du roi la confirmation des brevets.

— S. M. a remis la promotion dans la légion d'honneur au 1er janvier 1817.

— Le ministre de l'intérieur a souscrit pour 50 exemplaires de la médaille que M. Pierre de Lair, secrétaire de la société d'agriculture de Caen, a fait frapper en l'honneur d'Malherbe, son compatriote. Elle coûte 5 francs. On la trouve chez Blaise, libraire, quai des Augustins.

— Le roi a pris le deuil le 9 pour la reine de Portugal; il durera trois semaines.

— Le 2 de ce mois, le roi étant à Saint-Cloud, mademoiselle Cassas, fille du doyen des courtiers de commerce, laquelle avait été mariée le même jour, se mit aux genoux de S. M. en lui demandant de vouloir bien lui donner sa bénédiction. Le roi mit deux fois avec émotion sa main sur la tête de la jeune mariée, et la bénit. Les vœux d'un tel père doivent être entendus du ciel.

— Les habitans de Lorient avaient fait une souscription pour donner un banquet de 400 couverts et un bal public, afin de célébrer l'anniversaire du retour du roi; mais ils ont voulu que les pauvres partageassent leur joie. La moitié de la souscription leur a été appliquée; 700 ont été rassemblés; chacun d'eux a reçu du pain, de la viande, du cidre et de l'argent. La marine a donné en outre à 500 femmes de marins à chacune 6 francs. Les officiers à demi-solde avaient tous été invités au repas.

Tandis que l'on portait joyeusement les *toasts*, une députation de la garde nationale est entrée; elle apportait une déclaration revêtue déjà de plus de cent signatures, entre lesquelles on voyait celles de personnes qui s'étaient montrées opposées à l'ordre actuel des choses. Cette déclaration portait, entr'autres choses, que la garde nationale avait jugé nécessaire de renouveler l'expression de son entier dévouement à la cause royale, afin que cette loyale et franche manifestation effaçât toutes les impressions fâcheuses qu'auraient pu laisser les erreurs d'une partie de ses membres. Le commissaire-général de la marine a répondu à cette députation en lui portant le toast suivant: *Au rapprochement sincère de tous les Français, à leur réunion autour du roi, seul moyen d'assurer le bonheur de la France.*

— Depuis l'instant où, dans le n° 41, nous donnâmes les noms des 21 accusés dans l'affaire *dite des soi-disans patriotes de* 1816, nous avons gardé le silence sur ce procès. Le peu d'espace qui nous est réservé ne nous permettait pas de donner les débats dans tous leurs détails, nous avons donc attendu la fin de ce grand procès pour en donner le résumé, et faire connaître le jugement.

Les accusés se sont montrés sous des faces très-différentes; leur système a été en général celui de la dénégation. Forcés ensuite par

Digitized by Google

leurs propres contradictions et par les preuves qui leur ont été présentées, ils ont alors suivi chacun une route différente pour échapper à la conviction. Les pièces sur lesquelles le ministère public avait basé l'accusation, étaient une proclamation tendante à renverser le gouvernement; des cartes munies d'un timbre sec avaient été faites et distribuées. Il résultait des aveux, qu'il y avait eu des conciliabules, un entr'autres où il avait été question de faire sauter le château des Tuileries et d'anéantir toute la famille royale. Un plan mal dessiné, mais très-exact, avait été levé, et l'on avait reconnu l'état de la grille qui donne sur le bord de la rivière; on devait briser le cadenas qui la ferme afin d'introduire la poudre nécessaire à l'exécution de ce projet infernal. Une note d'observations sur les moyens à employer pour changer le gouvernement, était produite. On savait même que la question d'attaquer le château de vive force avait été agitée. Il fallait que les débats fissent connaître jusques à quel point chacun des accusés avait trempé dans cette conjuration.

Pleignier, d'après la procédure dirigée par le juge d'instruction, était évidemment le chef; il a donc paru le premier sur le banc des accusés. Cet homme, que l'on a essayé de faire regarder comme un fou, s'est maintenu dans un silence perpétuel sur le fond de la cause. *Sa mémoire était mauvaise, il ne se rappelait rien;* lorsqu'un fait articulé était prouvé sans replique, par le ministère public ou par les autres accusés, qui, écrâsés par la conviction, étaient obligés d'en convenir, Pleignier répondait: *Cela peut bien être.* Ce qui rend son système de défense absurde, c'est que la plupart de ses réponses étaient terminées par cette phrase véritablement inconcevable, même dans son système: *Je veux parler au roi, je lui parlerai, je sauverai la France.* Pleignier savait donc qu'il perdait la France en tramant son complot, puisque le découvrir c'était la sauver. M. le président lui fait observer que le roi ne peut intervenir dans une cause criminelle que pour faire grâce, que paraître devant lui en est déjà une, dont un coupable ne peut jamais être digne. Mgr le chancelier a cru devoir cependant se transporter dans la prison, mais il n'a pu vaincre l'obstination du silence de Pleignier, ni en tirer d'autre réponse que: Je veux parler au roi. Il est impossible de croire que 27 personnes, dont beaucoup ont montré dans les débats de l'adresse et de l'énergie, aient pris un fou pour leur chef.

Carbonneau, second accusé, a rejeté sur la reconnaissance qu'il devait à Pleignier, qui l'avait secouru dans sa misère, la part très-active qu'il avait prise dans la conjuration, à laquelle cependant il voulait renoncer.

Tolleron était convaincu d'avoir fait et gravé le timbre sec, et il en est convenu.

Charles, imprimeur, et Lefranc, qui demeure avec lui, étaient accusés de l'impression de la proclamation, de s'être trouvés dans un conciliabule; tous les autres avaient participé, soit à la distribution de la proclamation et des cartes, ou à celle de la note

Digitized by Google

d'observations. La femme Picard avait distribué les cartes et donné la proclamation à Desbaumes. Chacun d'eux a commencé par chercher à atténuer les actes qui lui étaient reprochés; et plusieurs, entr'autres Gonneau, ex-député à la chambre de Buonaparte, ne se trouvaient compromis, disaient-ils, dans cette affaire que pour avoir voulu la connaître plus à fond, afin de la dénoncer à la police.

Après dix jours de débats, et tous les témoins à charge et à décharge ayant été entendus, M. de Vandœuvre, substitut de M. le procureur-général, a pris la parole. Il a, dans un discours rempli de sagesse et de méthode, établi quels seraient les divers points sur lesquels la conscience de MM. les juri allait avoir à prononcer. M. le président a posé les questions, il y en avait 174; les divers délits et le nombre des accusés rendaient cette subdivision indispensable.

Les jurés s'étant retirés le 6 à sept heures du soir dans leur chambre pour délibérer, la salle d'audience avait été remplie pendant toute la journée, une grande partie des spectateurs se résolut à y passer la nuit. Le lendemain de grand matin elle se remplit de nouveau. A six heures du matin MM. les jurés ont fait connaître leur décision par M. de la Vie, chef du juri

La première question était de juger s'il y avait eu un crime de lèse-majesté en commençant ou commettant un ou plusieurs actes pour parvenir à l'exécution d'un attentat contre la vie ou contre la personne du roi.

La deuxième, si le crime de lèse-majesté avait existé en formant, avec un ou plusieurs individus, un complot contre la vie ou contre la personne du roi.

La troisième, si le crime de lèse-majesté avait été commis en commençant ou commettant un ou plusieurs actes pour parvenir à l'exécution d'un complot contre la vie ou contre la personne des membres de la famille royale.

La quatrième, s'il avait existé, en formant avec un ou plusieurs individus, un complot contre la vie ou la personne des membres de la famille royale.

La cinquième, d'avoir commencé ou commis plusieurs actes pour parvenir à l'exécution d'un complot ayant pour but de changer ou de détruire le gouvernement ou l'ordre de successibilité au trône, soit d'exciter les citoyens à s'armer contre l'autorité royale.

La sixième, d'avoir, de concert avec un ou plusieurs individus, formé un complot pour changer ou détruire le gouvernement ou l'ordre de successibilité au trône, soit d'exciter les citoyens à s'armer contre l'autorité royale.

Les réponses du juri aux six questions précédentes ont été :

Oui, sur la première question, il y a crime de lèse-majesté commis par Pleignier, Carbonneau et Tolleron, à l'unanimité.

Oui, sur la seconde question, à la même unanimité, contre les mêmes accusés.

Oui, sur la troisième, contre eux.

Oui, sur la quatrième.

Digitized by Google

Oui, sur les deux autres, et toujours à la même unanimité.

A l'unanimité pour les autres accusés, il a été déclaré non.

Charles, Lefranc, Despaumiers-Desbaumes, la femme Picard, Henri et Jacques Oseré, Sourdon, Descubes, Lascaux, Gonneau, les Bonnassier père et fils, Lebrun et Philippe, ont été déclarés coupables de *non révélation* aux autorités administratives et judiciaires compétentes, de la connaissance qu'ils avaient eue des complots, actes et attentats, ou des tentatives et circonstances.

Charles a en outre été déclaré coupable d'avoir imprimé ou livré à l'impression un écrit contenant des provocations directes au renversement du gouvernement.

La distribution du même écrit a été déclarée constante contre Lefranc, la femme Picard, Desbaumes, Dervin, Lebrun, Warin, Lascaux. Sur ce point, Bonnassier père et fils ont été absous.

Dans la condamnation relative à la femme Picard et à Dervin, comme il n'y avait eu que sept voix contre cinq, la cour en ayant délibéré, s'est à l'unanimité réunie à la majorité des jurés.

Lascaux a en outre été convaincu et condamné pour avoir porté, sans aucun droit, la décoration de la légion d'honneur.

Prosper Cartier a été déclaré coupable sur la seule question de la distribution d'un signe de ralliement, non autorisé par le roi.

La cour s'étant retirée dans sa chambre, en a délibéré, et à neuf heures elle s'est remise en place. Emmanuel Oseré, Bellaguet, Dietrich, Lejeune, Drouot, Houzeau, Planson, ont été acquittés, et M. le président a prononcé l'ordonnance d'absolution. Les autres ayant été introduits, M. le président leur a prononcé la déclaration du juri.

Pleignier a entendu cette déclaration avec la même apathie qu'il avait montrée précédemment pendant le cours des débats.

Tolleron, Descubes, Desbaumes, Sourdon, n'ont point changé de visage. Carbonneau et la femme Picard éprouvaient une altération visible; une grande anxiété se peignait sur le visage de Bonnassier père.

M. le président ayant ensuite demandé aux accusés s'ils avaient à parler sur cette déclaration, et quelques exceptions ayant été écartées par la délibération, M. de Vandœuvre a requis l'application des divers articles du Code pénal, et de la loi du 9 novembre 1815.

Pleignier, Carbonneau et Tolleron ont été déclarés coupables du crime de lèse-majesté, et condamnés à la peine de mort. Ils auront, comme les parricides, le poing coupé, et iront au supplice la tête couverte d'un voile noir.

Charles, Lefranc, Desbaumes, la femme Picard, Dervin, Lebrun, Warin et Lascaux sont condamnés à la déportation. Cette peine est infamante et entraîne la mort civile.

Henri et Jacques Oseré, Sourdon, Gonneau, Bonnassier père et fils, Descubes, Philippe, sont condamnés à la réclusion et au carcan. Sourdon, Descubes, Gonneau, Philippe, auront dix ans de réclusion; Henri Oseré huit ans, Bonnassier père huit, son fils six, Jacques Oseré cinq.

Digitized by Google

Prosper Cartier cinq années de réclusion et 50 fr. d'amende, privé en outre du tiers de son traitement pendant sa détention.

Desbaumes a été dégradé par M. le président.

La femme Picard est tombée évanouie en s'écriant: *Ah! mon mari! oh! que je suis malheureuse!*

EXTERIEUR.

ANGLETERRE.

La stagnation du commerce se fait sentir dans toutes les branches, mais principalement dans celle des ouvrages en fer. Douze milliers d'individus errent sans ouvrage dans les comtés de Salop et de Stafford. Il résulte de cette stagnation que les mines de charbon éprouvent moins de demandes; aussi de divers points de l'Angleterre les ouvriers des mines avaient-ils pris le parti de charger des voitures de leur charbon et de les conduire à bras eux-mêmes à Londres, afin d'y présenter au prince-régent des pétitions pour lui demander de faire cesser cet ordre de choses. Le ministère de la police a envoyé des magistrats au-devant de ces pauvres gens, pour leur remontrer l'inconvenance de leur conduite, et les tirer de l'égarement dans lequel ils étaient. Deux de ces troupes ont déjà été rencontrées par les magistrats, qui ont payé leur charbon et leur ont en outre donné de l'argent pour se retirer chez eux: le charbon a été distribué aux pauvres.

— Le traité de mariage de la princesse Charlotte, qui a été communiqué au parlement, stipule expressément que jamais elle ne pourra sortir du royaume sans son consentement, et celui du roi ou du prince-régent; que si elle en est sortie, son absence ne pourra être prolongée au-delà du terme fixé, et du temps qu'elle-même aurait déterminé. La nouvelle commençait à circuler que la princesse était enceinte.

— Sur les 60 mille liv. sterl. qui ont été accordés pour la dotation de la princesse, 10 mille lui restent en propre pour en jouir sans aucune espèce d'autorisation de son époux.

— Les nègres révoltés de la Barbade se croyaient si assurés de réussir dans leur projet, qu'ils avaient tout préparé pour le couronnement de leur chef, nommé Franklin. Il a été fusillé; et quoique tout soit paisible, le gouverneur a laissé la loi martiale en vigueur.

— La fermeture des ports de l'île de Cuba et le défaut de tout commerce étranger, fait ici et en Amérique une sensation très-désagréable. On avait espéré qu'elle ne se confirmerait pas, ou du moins qu'il y serait apporté quelques modifications; les dernières nouvelles paraissent ôter toute espérance.

— Quoique l'on eût voulu répandre des doutes sur la nouvelle de l'attaque des vaisseaux à Oran, il n'est plus douteux que toutes les côtes de la Barbarie sont dans la plus grande fermentation. Les

Digitized by Google

pirates qui se sont échappés de Tunis lors de la révolte du 1er mai, sont arrivés dans la Morée; aussi lord Exmouth, à peine arrivé, va remettre en mer avec une nouvelle escadre de seize bâtimens, dont un de 120 canons, un de 74; les autres sont des frégates, des sloops et des bombardes. On embarque des fusées à la Congrève.

— M. Canning a été renommé au parlement par Liverpool, son élection ne s'est pas faite paisiblement. Il l'a emporté de 546 voix sur M. Leylan, son concurrent. La place que M. Canning occupe dans le ministère est une des plus importantes du gouvernement. Il a sous sa direction les Deux-Indes et nos colonies. Celles-ci, qui autrefois n'étaient qu'au nombre de 16, se montent actuellement à celui de 32.

ANNONCES.

SCIENCES ET ARTS.

Prix de l'académie de Nîmes pour 1817 *et* 1818.

L'académie, après deux années de concours et la réception de plusieurs mémoires, dont elle a analysé l'esprit dans le procès-verbal qu'elle a publié, a été forcée de retirer du concours la question suivante, qui était pour nous cependant de l'intérêt le plus grand, puisque la vie, l'honneur, l'existence social en dépendent. *Nous ne sommes donc pas mûrs?* Voici la question : *Quelle est l'influence réciproque du jugement par juri sur la morale publique, et de la morale publique sur le jugement par juri?*

L'académie avait aussi proposé pour sujet de prix, en 1815, de soumettre à une discussion soigneuse les diverses hypothèses pour expliquer l'apparence connue sous le nom *de Queue Barbe* ou *Chevelure des comètes*, etc.... Le concours prorogé a produit quatre mémoires, dont l'un de M. Flaugergues, astronome à Viviers, correspondant de l'académie royale des sciences de Paris, et associé de celle de Nîmes, a obtenu le prix.

Le prix proposé pour 1817 est de déterminer *quelles peuvent être les causes de la grande faveur dont jouissent, dans le commerce, les eaux-de-vie de Cognac? et quels moyens pourraient faire obtenir à celles du*

Digitized by Google

Bas-Languedoc une préférence que semblerait devoir leur garantir la supériorité non contestée des vins du midi sur ceux de l'ouest?

Le prix consiste en une médaille d'or du poids de cent grammes; et l'envoi des mémoires doit être fait au secrétaire de l'académie, avec un billet cacheté contenant le nom de l'auteur.

La société d'agriculture, sciences, lettres et arts du département d'Indre-et-Loire, séant à Tours, remet pour prix de poësie à décerner dans sa séance d'août 1817, l'entrevue mémorable qui eut lieu au mois d'avril 1589, dans les environs de Tours, entre Henri III et Henri IV, alors roi de Navarre. Cette entrevue est consignée dans Mézerai et de Thou. Cette pièce n'aura pas moins de 150 vers, ni au-dessus de 300.

Les pièces destinées au concours seront adressées (avec les conditions ordinaires) à M. Pecard-Taschereau, secrétaire perpétuel, avant le 1er juillet 1817.

On se plaît à suivre les différentes expositions du *Cosmorama*, parce qu'elles donnent une juste idée des différens sites, des ruines, et des monumens qui existent chez les divers peuples, et qu'elles représentent aussi l'ancien état de splendeur de ces édifices antiques si célèbres dans l'histoire, et dont le temps a effacé les traces. De ce nombre sont *les Sept merveilles du monde*, que la nouvelle exposition offre à la curiosité du public. Les amateurs verront avec satisfaction les cérémonies religieuses, les costumes de ces anciens peuples de l'Asie, que l'on nomme à juste titre les pères des sciences et des arts. Des vues intérieures et extérieures de l'île et des rochers de *Sainte-Hélène*, le mont Saint-Gothar, et les énormes glaciers du Simplon, dans les grandes Alpes; l'aspect des catacombes à Rome, les villes de Saint-Pétersbourg et de Moscou au moment de l'incendie, etc., augmentent l'intérêt de cette exposition.

LIVRES.

Œuvres complètes de Buffon, 34 vol. in-8°, y compris ses traductions de la Statique des végétaux, de Hales,

Digitized by Google

et de la Méthode des fluxions, de Newton, réunies pour la première fois, à la collection de ses œuvres. Prix des 34 volumes brochés en carton et étiquetés, 255 francs.

Division de l'ouvrage.

Théorie de la terre, précédée de toutes les pièces relatives à l'auteur, 2 vol.; Epoque de la nature, avec toutes les notes, 1 vol.; Introduction à l'histoire des minéraux, 2 vol.; Minéraux, 5 vol.; Histoire des animaux, 1 vol; Histoire de l'homme, 1 vol; Variétés de l'espèce humaine, 1 vol.; Histoire des quadrupèdes, 7 vol.; Histoire des oiseaux, 11 vol.; Statique des végétaux, 1 vol.; Méthode des fluxions, 1 vol.; Table générale des matières, 1 vol.

Cette édition est la seule complète des ouvrages de cet homme illustre, sans en excepter celles qui ont été publiées de son vivant; elle est imprimée avec des caractères neufs, fondus exprès, et tirée à 300 exemplaires seulement, sur beau papier, et à 25 sur papier vélin, avec toutes les cartes et toutes les figures gravées à l'eau forte, au nombre de plus de mille, toutes calquées sur l'édition in-12 du Louvre; les animaux y sont rangés par familles.

Cette édition de M. de Buffon ne renferme absolument que ses OEuvres; aucune matière n'y est altérée ni tronquée; toutes les additions, notes et supplémens, sont placés selon l'indication de l'auteur; les titres courans des pages indiquent les matières qui y sont traitées, ce qui n'existe dans aucune autre édition; enfin, celle-ci, enrichie des deux traductions citées, et la seule terminée par une table générale, est une édition classique des ouvrages de cet auteur, et nullement une édition de luxe; à raison du très-petit nombre d'exemplaires qui en ont été tirés, elle ne peut manquer de devenir très-rare.

N. B. Pour favoriser les personnes qui ne pourraient acquérir tout l'ouvrage de suite, l'éditeur, rue Hautefeuille, n° 3, a ouvert une souscription, aux conditions de payer deux volumes d'avance, 15 francs pour le papier ordinaire, et le double pour le papier vélin; d'en retirer pour la même somme deux volumes par mois, et

Digitized by Google

de s'engager, par écrit, à prendre l'ouvrage complet. L'édition étant totalement imprimée, on pourra prendre à la fois le nombre de volumes qu'on désirera.

La langue hébraïque restituée, et le véritable sens des mots hébreux rétabli et prouvé par leur analyse radicale; ouvrage dans lequel on trouve réunis :

1° Une Dissertation introductive sur l'origine de la parole, l'étude des langues qui peuvent y conduire, et le but que l'auteur s'est proposé;

2° Une Grammaire hébraïque fondée sur de nouveaux principes, et rendue utile à l'étude des langues en général;

3° Une série de Racines hébraïques envisagées sous des rapports nouveaux, et destinées à faciliter l'intelligence du langage et celle de la science étymologique;

4° Un Discours préliminaire;

5° Une traduction en français des dix premiers chapitres du Sépher, contenant la Cosmogonie de Moyse.

Cette traduction, destinée à servir de preuve aux principes posés dans la grammaire et dans le dictionnaire, est précédée d'une Version littérale en français et en anglais, faite sur le texte hébreu présenté en original avec une transcription en caractères modernes, et accompagnée de notes grammaticales et critiques, où l'interprétation donnée à chaque mot est prouvée par son analyse radicale, et sa confrontation avec le mot analogue samaritain, chaldaïque, syriaque, arabe, ou grec; par M. Fabre-D'Olivet. Prix : 40 fr., et 44 fr. franc de port. Il y a quelques exemplaires sur papier vélin, à 60 fr. chez l'auteur, rue Traverse, N.° 9.

Paris pendant le cours de la révolution, avant et après la restauration, ouvrage propre à servir à l'histoire de notre temps, et à rappeler et conserver le souvenir de tout ce qui s'est passé sous nos yeux; par M. Léopold, avocat, auteur du *Mémoire justificatif de Louis XVI*, et du *Mémoire en faveur des Bourbons*, etc. Chez Poupelin, éditeur-libraire, place du Pont Saint-Michel, n° 34.

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE VENTADOUR, N.° 5.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1^er^ de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et sur-tout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Ventadour, n° 5, et non ailleurs.

POESIE.

PELLE FAUSTE NOZZE,

SONNETTI.

SONETTO I.

Sereno alfin volge alla Francia il ciglio
Dall' alto Olimpo il provvidente Giove;
E i caldi voti, quai non visti altrove,
Propizio accoglie d' ogni franco figlio.

A liberar da sanguinoso artiglio
Dei Gigli il trono, i re suoi fidi ei move;
Riede Borbon dal quadilustre esiglio;
E in lui dal Ciel nembo di grazie piove.

Regni la Stirpe a me diletta, disse;
E, al par col moto del brillante Sole,
Dai figli ai figli il dominar prefisse:

Digitized by Google

Ed ei che può quanto in cor pensa e vuole,
Con aurea penna nel Destino scrisse:
Nasca da un sangue sol l' augusta Prole.

SONETTO II.

Dalla Senna gentil, pel mar Siciano,
Alla terra di Cerere feconda
Corron voti d' Amor, qual da lontano
Alfeo già corse d' Aretusa all' onda.

Quivi chieggon favore, e non invano,
Dalla figlia d' Amor che in grazie abbonda:
E così d' alto avvien che si confonda
Il Franco sangue in un col sangue Ispano.

Sangue che un dì nel gran Borbon s' unìo;
Poscia diviso, e ognor di Eroi fecondo,
Torna a s' unir, qual rio si unisce al rio.

Non qui del cor presago i voti ascondo:
Dal fausto Imene (e in sen m' inspira un Dio!)
Nasceran nuovi Enrici a prò del Mondo.

Par M. l'abbé Ant. Scoppa, *Sicilien.*

TRADUCTION LIBRE

Des Sonnets précédens.

De son trône qu'entoure et la gloire et la paix,
L'Eternel jette enfin ses regards sur la France:
Il entend nos soupirs, et malgré nos forfaits,
A son courroux éteint succède sa clémence

Pour rendre aux lis flétris leur éclat souverain,
Il réveille les rois, il soulève le monde:
Après vingt ans d'exil, ramenés par sa main,
Les Bourbons font briller sa sagesse profonde.

Puise en ton sein, dit-il, bonheur, fécondité;
Dans les fils de tes fils sois toujours adorée,
Famille chère au ciel; que ta postérité
De l'astre des saisons égale la durée.

Digitized by Google

Il dit : et déroulant le livre du destin,
En rayons lumineux sa plume d'or y trace
Ce décret absolu, cet oracle certain :
D'un seul et même sang naîtra l'auguste race.

Vers ces bords fortunés embellis par la fable,
Bords où vit Aréthuse accourir son amant,
Des rives de la Seine, un prince jeune, aimable,
Adresse son amour, ses vœux et son serment.

Ces vœux sont exaucés : pourrait-il ne pas plaire ?
Vaillance, honneur, vertu, tout lui fut départi.
Le noble nœud se forme. Ainsi le sang Ibère
Se mêle au sang Français dont il était sorti.

Du plus grand des Bourbons la veine généreuse
Renferma tout ce sang si fécond en héros ;
Par un auguste hymen, sa race glorieuse
En confond dans ce jour les deux nobles ruisseaux.

L'avenir se découvre à ma vue étonnée ;
Un Dieu puissant m'inspire, échauffe mes esprits :
O Français ! quel destin ! de ce grand hyménée,
Pour le bonheur du monde il naîtra des Henris.

Par M. Boyer, *employé au trésor royal.*

LA RESTAURATION,

OU L'ANNIVERSAIRE DU 31 MARS ET DU 4 MAI 1814,

Poëme inédit en trois chants. (1)

FRAGMENT.

CHANT PREMIER.

Grâce au meilleur des rois ! heureux et satisfaits,
Nous jouissons enfin des douceurs de la paix !

---

(1) Ce poëme venait d'être achevé lorsque Bonaparte rentra en France.

Digitized by Google

De son règne une année à peine est révolue,
Et de vingt ans de maux la trace est disparue.
Que les jours du bonheur coulent rapidement!
Leur espace à nos cœurs n'a paru qu'un moment.
De cette aimable paix si long-temps désirée,
Que l'époque en nos chants soit ici consacrée.
Mais comment la fêter sans affliger nos cœurs?
Nous ne sommes heureux qu'à force de malheurs.
Ce fut par des revers et non par la victoire,
Que la France opprimée a recouvré sa gloire.
Nos soldats avilis n'étaient plus à nos yeux
Que les suppôts gagés d'un despote odieux;
Leurs bras, loin de servir à venger la patrie,
Sous un sceptre de fer la tenaient asservie.
Pour des caprices vains et des desseins pervers,
Leur sang de tous côtés inondait l'univers;
Ces malheureux guerriers ont payé de leur vie
La chute du tyran et de la tyrannie.
Sacrifice terrible, et dont l'affreux succès
A condamné la France à d'éternels regrets.
Que d'autres dans leurs vers célèbrent la mémoire
Des conquérans fameux que nous vante l'histoire.
Chanter d'un vil brigand les exploits criminels,
C'est avilir son art et tromper les mortels.
A-t-on jamais loué ces monstres sanguinaires
Qui vont dans les forêts assassiner leurs frères?
Et comment célébrer un tyran destructeur
Qui répand en tous lieux le carnage et l'horreur?
O vous! qui tant de fois, pour chanter nos conquêtes,
De fleurs et de lauriers avez paré vos têtes,
Muses, d'un voile épais que vos fronts soient couverts!
Il s'agit maintenant de chanter nos revers.
N'invoquons point le dieu qui préside à la guerre;
Trop long-temps sa fureur a désolé la terre.
Mais c'est vous que j'implore, ombres de nos héros!
Sortez pour un instant de la nuit des tombeaux;
Quittez les bords glacés de la froide Russie,
Et les sables brûlans de l'aride Lybie;

Digitized by Google

Que la terre à ma voix s'ouvrant de tous côtés,
Rejette de son sein vos corps ensanglantés.
Paraissez devant nous tels qu'aux jours du carnage.
. . . . . .
Qu'à ce spectacle affreux votre assassin frémisse,
Et que l'enfer, enfin, dans son sein l'engloutisse.
Mais dans un même endroit comment vous réunir?
Quel lieu dans l'univers pourrait vous contenir?
Votre nombre effrayant demande trop d'espace,
Et de l'Europe entière il couvre la surface.
. . . . . .

IMITATION DE PÉTRARQUE.

Livre Ier, *Sonnet* II.

Heureux gazon, champs heureux où ma Laure
Promenait en rêvant ses charmes enchanteurs,
Roses qui sous ses pas vous empressiez d'éclore,
Prés dont sa belle main daignait cueillir les fleurs,
Jeunes bosquets, agréable verdure,
Où de Laure souvent s'égarèrent les pas,
Ruisseau discret dont l'onde claire et pure
De Laure caressait les charmes délicats,
Se jouait dans son sein, baignait sa chevelure,
Et murmurait en fuyant ses appas;

A votre sort combien je porte envie!
Et toi qu'un jour voit naître et se flétrir,
Ornement passager du sein de mon amie,
Rose, avec toi que ne puis-je y mourir.

X. Y.

ÉNIGME.

Je suis grande, je suis petite,
Tantôt dehors, tantôt dedans.
Si je marche on est à ma suite.
Tel qui me porte cependant

Digitized by Google

Est toujours de la compagnie
Celui qu'on respecte le moins.
A tous ceux dont je suis suivie
Je peux éviter bien des soins.
A la campagne fort utile,
J'y sers pour la commodité;
Mais on me place dans la ville
Par besoin et par vanité.

CHARADE.

Qu'avec plaisir assis sous mon premier,
J'ai quelquefois entendu le dernier
De mon joyeux entier!

LOGOGRIPHE.

Aux voyageurs, aux mariniers,
Je suis d'un sinistre présage.
Je fais bien du chemin avec mes quatre pieds.
Le dernier joint aux deux premiers,
De moi te donne encore une nouvelle image.
Par une autre combinaison,
Je puis produire à tes yeux une ville,
Le père de chaque saison,
Un être bienheureux, un animal docile,
L'art propre à la macreuse, au canard, au poisson,
Ce qui fuit sans retour, un vaisseau fort utile
Au travail de maint artisan;
Enfin, une mesure, un nombre, un élément.

Mots de l'*Enigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'Enigme est l'*Aiguille* ou *Stil* du cadran solaire. Celui du Logogriphe est *Faon*, où l'on trouve Fa, note de musique, et le pronom impersonnel On. Le mot de la Charade est *Fleur-de-lis*.

Digitized by Google

L'IVRESSE.

II^e^ article. (*Voy.* le N° précédent.)

La peur et la superstition égarent notre raison comme le vin; mais celui-ci double notre courage et nous aveugle sur le danger; tandis que l'ivresse de la peur, la plus sotte des passions, enfantè pour nous des périls imaginaires, et, comme le dit Montaigne, *nous fait souvent mourir de la crainte de la mort;* comme ce Midas qui s'empoisonna par la frayeur d'un songe qui avait troublé son imagination, ou comme Aristodême, qui se tua dans l'épouvante que lui inspirèrent des chiens et des loups qui hurlaient autour de son autel domestique.

Il n'est pas de bonne et saine liqueur dont l'abus ne nuise, et ne nous porte aux plus grands excès. Eh bien, les plus nobles passions nous enivrent également, et nous arment contre les autres ou contre nous-mêmes, lorsque nous ne savons pas les modérer.

Les deux Brutus immolèrent, l'un son fils, l'autre son bienfaiteur et son père, par passion pour la liberté.

Les Sidoniens, dans le même délire, brûlèrent eux, leurs enfans et leur ville, pour ne pas se soumettre au vainqueur.

Coccéius Nerva, habile jurisconsulte, riche, sain, jouissant d'une bonne réputation à Rome et d'un grand crédit près de l'empereur, mais ivre d'amour pour sa patrie, se tua de désespoir en la voyant malheureuse et opprimée.

L'homme ivre de fanatisme, torture et brûle son père au nom d'un dieu de paix.

Tout dans le monde a son ivresse, même la sage philosophie : Minerve se grise comme Vénus; Hébé verse souvent un peu trop de nectar à tous les dieux.

Cléobrote, ayant lu le Phédon de Platon, ne se noya-t-il pas, pour connaître plutôt l'immortalité ?

Mais gardons-nous sur-tout de ceux qui nous enivrent d'un vin frelaté, ils attaquent à la fois notre santé et notre raison. Leur perfide liqueur, douce au palais, amère

Digitized by Google

pour le cœur, flatte notre goût et nous empoisonne : les flatteurs près des grands sont encore plus dangereux, la fumée de leur encens est le plus enivrant et le plus mortel des poisons.

Alexandre se repentait du meurtre de Clitus, mais il ne connut plus de bornes à ses passions et de remède à son ivresse, lorsqu'entouré de flatteurs, qui louaient jusqu'à ses crimes, il entendit le philosophe Anaxarque lui-même, lui dire que Dicé et Thémis, *la droiture et la justice*, siégeaient toujours près de Jupiter, voulant lui prouver que tout ce que faisait un roi était juste.

Cambyse, enivré d'un amour coupable, hésitait au moment du crime, et n'osait épouser sa fille Atossa; les mages consultés, répondirent qu'ils n'avaient pas vu de loi qui permit ce genre d'inceste, mais qu'une loi générale autorisait les rois à faire tout ce qu'ils voulaient.

Dans ma jeunesse, j'ai vu un monarque européen marié et séparé de sa femme, vivant avec une maîtresse dont il avait un enfant, et formant le projet d'en épouser une autre qui ne voulait consentir qu'à une union légitime : on consulta quelques prêtres, et ils furent tout aussi peu courageux et tout aussi flatteurs que les mages de Cambyse.

L'ivresse de la flatterie, comme celle du vin frelaté, tourne tout à fait la tête, porte à oublier toute convenance, toute pudeur, et fait faire autant de folies que de bassesses.

C'est alors qu'on voit Néron jouer de la flute sur le théâtre; Xercès jeter des chaînes dans la mer pour la lier; Antiochus, couronné de roses, boire avec des matelots étrangers dans les tavernes, et jeter des pierres aux passans; d'autres princes s'habiller en pénitens ou en femmes, et se donner la discipline dans les rues.

Les flatteurs sont coupables de toutes les erreurs des princes; car c'est en les enivrant qu'ils les empêchent d'entendre et de voir la vérité, et Racine avait bien raison de dire :

> Détestables flatteurs, présent le plus funeste
> Que puisse faire aux rois la colère céleste.

Digitized by Google

Nous avons passé en revue beaucoup de différens genres d'ivresses; nous avons bien indiqué les maux qui en résultent, mais pour ne pas faire comme la plupart des médecins qui connaissent, nomment et détaillent toutes nos maladies sans nous donner les remèdes nécessaires pour en guérir, voyons ce qu'il faut faire pour nous préserver de toute espèce d'enivrement; je ne parle qu'à ceux qui ont la volonté de guérir, car les hommes ne sont pas comme les enfans, et on ne peut leur *entonner* les médecines qu'ils refusent.

Dans ce nouvel examen, je trouve encore à l'ivresse du vin un grand avantage sur toutes les autres; le remède qu'elle exige est simple et facile et se trouve partout; il ne s'agit que de mettre de l'eau dans son vin.

L'ivresse des passions est bien autrement difficile à guérir. La modération est l'unique spécifique qu'on doive employer; mais la justice, la raison et la vérité, sont les seuls médecins qui puissent l'administrer. La justice reste, dit-on, dans le ciel, la vérité au fond de son puits, et la raison toute seule est bien faible contre les passions, qui la redoutent comme les hydrophobes ont peur de l'eau.

Ne nous décourageons pourtant pas, et n'imitons ni Sénèque, ni les Stoïciens, qui trouvaient plus facile de *fermer la porte aux passions que de les régler*, ce qui est à peu près aussi sage que de tuer son cheval fougueux au lieu de le dresser.

Présentons la raison aux hommes sous des formes aimables, égayons l'austérité de ses traits; que son langage, quittant la forme sèche du précepte, se présente sous celle du conseil; offrons-la aux passions, non en adversaire, mais en amie; il faut qu'elle les dirige sans les heurter, qu'elle amuse pour instruire, et qu'elle s'appuye de la sagesse des temps passés pour guérir les folies du temps présent. Car tel est l'homme : sa vanité repousse la leçon qu'on lui fait directement, et profite de celle qu'on donne à d'autres.

Conseillez à un homme de rendre justice au mérite et aux belles actions de son rival ou de son ennemi, il s'irritera ou se moquera de vous. Rapportez-lui le mot

Digitized by Google

de Cicéron qui disait à César : *En relevant les images de Pompée tu affermis les tiennes ;* ce même homme sentira la force de cette vérité et en fera son profit.

Je voulais empêcher un homme puissant de se venger de son ennemi en le dénigrant ; j'allais parler et probablement redoubler sa colère, heureusement je vis sur sa table un volume de *Montaigne ;* je l'ouvris, et je lui lus ce passage : *Voulez-vous faire bien du mal à celui qui vous haït ? ne l'injuriez pas, ne comptez point ses vices et ses défauts, mais montrez-lui vos vertus et prouvez-lui vos talens.*

Je suis persuadé qu'en adoucissant la voix de la sagesse et en s'occupant un peu de la rendre aimable, on parviendrait à la faire accueillir des plus fous.

Tout mortel cherche le bonheur, il faut l'accompagner dans sa marche, l'aider dans sa recherche, le prévenir contre l'emportement qui l'égare, lui montrer que toute ivresse lui fait perdre son chemin, et que la modération est le seul guide qui puisse le faire arriver à son but.

Par de tels moyens, si on ne guérit pas de toutes les ivresses, on dissipe au moins les plus dangereuses.

Il est peut-être indispensable qu'il nous en reste quelqu'une dont les aimables illusions nous voilent de trop tristes réalités, et s'il faut absolument faire un choix, je répéterai avec Horace :

Heureux qui dans sa douce ivresse,
Exempt de tout jaloux transport,
Entre les bras de sa maîtresse
Sans y penser attend la mort.

SÉGUR.

Digitized by Google

LE CONTEMPTEUR.

De tous les animaux qui s'élèvent dans l'air,
Qui marchent sur la terre ou nagent dans la mer,
De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.
BOILEAU, *Sat.* 8.

Si le coryphée du Parnasse français a pu, dans ses vers, gloser à son aise et sans risque sur ce texte assez peu flatteur pour notre espèce, pourquoi ne me serait-il pas permis de le commenter à mon tour dans un langage qui, pour n'être pas celui des Dieux, n'en est peut-être que plus propre à s'adresser aux hommes? Sans doute je devrais craindre que mes tableaux ne parussent ternes et froids auprès du coloris vigoureux du poëte; mais depuis trop long-temps la multitude des idées qui jaillissent de ce sujet fertile m'obsède et me suffoque; je ne puis me contenir : c'est pour mon soulagement et non pour la gloire, que je suis contraint de leur donner l'essor. Eh pourquoi, dira-t-on, cette ardeur extrême? Quel peut être le but et l'avantage d'une pareille dissertation? Si le sort du genre humain est véritablement à plaindre, est-il bien louable de l'aggraver par des tableaux qui peuvent ôter à l'homme les consolations que lui offrent les avantages qu'il possède, en dédommagement des imperfections qui le déparent? Que pourrez-vous d'ailleurs nous dire, qui n'ait été cent et cent fois répété? Je ne sais si les idées qui me pressent me sont propres, ou si elles ne sont que des réminiscences; et en tout cas, je les résume d'une toute autre manière qu'elles me sont parvenues. Au surplus, n'est-on pas convenu *qu'imaginer c'est se ressouvenir?* Enfin, s'il faut absolument expliquer mon intention, la voici : Bien que l'homme soit essentiellement à mes yeux, comme mon début l'annonce, fort au-dessous de ses prétentions, je suis convaincu qu'il n'est pas même au niveau du rang auquel sa nature lui permettrait d'atteindre, et que la

Digitized by Google

plus grand obstacle qui s'y oppose est son orgueil, et la persuasion où il est de sa grande supériorité sur tout ce qui existe. C'est donc en lui prouvant son erreur et sa vanité, qu'il m'a paru possible de le rendre à sa destination. Quand il croira n'être que peu de chose, il sera parvenu au plus haut degré de perfection dont il soit susceptible. J'entre en matière.

L'homme destiné, comme des milliers d'autres animaux, à respirer quelques instans sur ce petit globe qu'on nomme *la terre*, aime à se persuader qu'elle fut créée pour lui seul, ou qu'au moins son sol et tous ses autres habitans sont devenus sa propriété, soit en vertu des décrets du Créateur, soit en raison du génie qui lui a été départi dans ce dessein; cependant l'existence misérable et précaire dont il jouit au sein de sa prétendue souveraineté, devrait lui persuader, ou qu'il a mal interprété les intentions de la divinité, ou qu'il en a détourné les effets par le mauvais emploi qu'il a fait de ses facultés, supposé qu'il en eût reçu d'assez éminentes pour indiquer cette destination. Voyons donc si les qualités qui lui sont dévolues justifient cette supposition.

L'homme est-il mieux partagé que tous les autres animaux, dans la distribution des facultés essentielles à l'existence, à la reproduction et au bonheur?

On ne saurait contester que les dons les plus nécessaires qu'un être vivant puisse recevoir de la nature, ne soient ceux que nous venons d'énoncer. L'existence de l'homme est, dans le commencement de sa vie, subordonnée, comme celle des autres animaux, aux soins d'une mère; mais ceux-ci apprennent d'elle en très-peu de temps à trouver leur nourriture et à se suffire à eux-mêmes, sans que jamais leur instinct les trompe sur ce qui leur convient; et le temps employé à cette première et unique éducation, n'équivaut pas à la vingtième partie de la durée commune de leur vie, dans quelque espèce que ce soit; il en est même dont l'émancipation est infiniment plus prompte. L'homme, dans l'état primitif, obtiendrait probablement aussi sa subsistance

Digitized by Google

des productions spontanées de la nature ; mais quoique la longueur de sa vie, dans cet état, puisse être estimée au *maximum* à 80 ans, il ne saurait, avant l'âge de 10 ans, se procurer lui seul qu'une très-faible portion de son nécessaire ; ainsi il se trouve déjà moitié plus de temps de nullité dans sa vie que dans celle des animaux, puisqu'il en forme le dixième. Bien plus, comme la nature l'a fait également frugivore et carnivore, il se passera encore bien des années avant qu'il puisse atteindre la seconde espèce de nourriture qui paraît ne pas moins convenir à sa constitution que la première. Au reste, plusieurs causes ont concouru à retirer les hommes de cet état d'isolement ; en premier lieu une sorte de bienveillance réciproque plus caractérisée chez eux que dans aucune autre espèce, ensuite le sentiment des services qu'ils pouvaient attendre les uns des autres ; enfin le don de la parole qui facilite la communication respective des pensées. Si la sociabilité de l'espèce humaine pouvait être mise en question, elle serait décidée par le fait, puisque les sauvages qui sont restés le plus près de la nature, vivent eux-mêmes dans une sorte de société : il est vrai que moins elle est perfectionnée, plus l'existence de ceux qui la composent est assurée.

Quoi qu'il en soit, les réunions s'étant multipliées, la population s'est enfin accrue jusqu'au point que les dons gratuits de la terre n'ont pu lui suffire ; alors l'appétit carnassier de l'homme lui a fait sentir qu'il pouvait le satisfaire aux dépens des êtres vivans qui l'entourent ; mais un petit nombre était à sa portée, et la nature, malgré la prédilection dont il se flatte, n'a pas jugé à propos de le pourvoir de moyens suffisans pour atteindre directement les autres. Il est vrai qu'elle lui a donné pour supplément l'industrie, au moyen de laquelle il a imaginé l'art du chasseur, qui remplit à peu près son but ; mais les insectes les plus vils, tels que l'arraignée et le fourmi-lion, partagent avec lui cette faveur avec bien moins de frais, et le besoin de cette faculté morale atteste lui-même une impuissance physique qui ne caractérise point une prééminence formelle.

La propagation des substances nutritives par la cul-

Digitized by Google

ture, lui offrait une ressource non moins utile et plus sûre ; mais soit que son imagination fût tardive à la deviner, soit qu'un léger travail répugnât à sa paresse, c'est là dernière dont il se soit avisé.

Un moyen encore plus simple de pourvoir à sa subsistance lui a long-temps échappé ; mais enfin il s'est aperçu qu'il pouvait s'emparer de la génération naissante de quelques animaux et les élever autour de lui pour en disposer au besoin ; mais les soins qu'il est obligé de leur donner sont une véritable servitude, qui justifie mal sa prétention à l'universelle suzeraineté. C'était beaucoup néanmoins pour le bien de l'espèce humaine, que l'acquisition de ces divers moyens d'existence, qui tous, en définitif, reposent sur la jouissance d'une certaine étendue de terrain possédée, soit en commun par une association plus ou moins nombreuse d'individus, soit en particulier par quelques familles. Trop heureux si cet ordre de choses était invariable dans tous les temps et dans tous les lieux ; mais, par succession de temps, il est arrivé que la majeure partie de la population a cessé d'avoir part dans la distribution de ces produits. Il n'entre pas dans mon plan d'approfondir les causes de l'inégalité des conditions qui s'est introduite parmi les hommes. Tout le monde connaît l'éloquente dissertation d'un de nos plus célèbres écrivains sur ce sujet ; mais un coup-d'œil rapide sur la progression des faits qui ont amené la société au point où nous la voyons, est indispensable à mon plan.

Lorsque l'homme s'est avisé de contraindre la terre à lui fournir des fruits qu'elle lui accordait spontanément avec trop d'économie, tous ne purent pas apporter au travail la même force, le même courage, la même industrie : de là l'inégalité des succès ; cependant il dût long-temps être difficile que chacun n'obtint pas son nécessaire, parce que la fertilité du sol récompensait amplement les moindres travaux, et que les besoins n'excédaient pas les moyens de les satisfaire. Cependant peu à peu l'exercice des facultés physiques et intellectuelles développa chez les individus des inclinations différentes ; l'un montra plus d'aptitude à fertiliser

Digitized by Google

la terre ; un autre se livra à la culture des arts utiles, dont les produits devinrent bientôt un besoin pour tous. Mais tandis que celui-ci s'occupait de ce soin, il laissait à d'autres le soin de le nourrir : de là naquit le système des échanges.

Or, comme de tout temps les arts n'ont récompensé que médiocrement ceux qui les cultivent, ces derniers obtinrent à peine leur nécessaire, tandis que la terre paya avec usure les travaux des autres, et répandit chez eux un excès d'abondance qui établit la première distinction, non-seulement entre les différentes classes, mais encore parmi ceux du même ordre, et cela en raison des progrès de leur prospérité, quelle qu'en fut la cause.

Le superflu des denrées amena l'augmentation des bestiaux, et cette augmentation, premier caractère de la richesse, exigea une plus grande étendue de terrain, à l'occupation duquel personne n'eut intérêt de s'opposer tant qu'il y en eut assez pour suffire au travail que chacun se proposait. Cette double propriété passa naturellement des pères aux enfans et se partagea entr'eux. Ce qui fut alors consacré par l'usage, reçut dans la suite la sanction des lois et fut converti en droit ; la richesse fit connaître des besoins et des jouissances nouvelles, qui redoublèrent l'activité et l'ardeur d'acquérir. L'envahissement successif de toutes les terres et leur inégale répartition purent seules y mettre un terme, et le plus grand nombre, étonné de son exhérédation consommée par son incurie, y souscrivit par stupéfaction, et fut contraint de chercher dans son industrie un patrimoine factice et précaire.

Tels ont été les effets et les progrès de la civilisation ; ils paraissent être le résultat nécessaire de l'organisation de l'homme, puisque tout le porte, comme je l'ai dit plus haut, à se rapprocher de ses semblables et à vivre en communauté. D'autres animaux ont aussi reçu de la nature cet instinct de réunion, tels que les castors et les abeilles, avec cette différence pourtant que dans ces républiques les efforts de tous ont pour objet d'opérer le bien commun et non celui du plus petit nombre. De

Digitized by Google

quel côté est la sagesse ? auquel faut-il attribuer l'avantage ?

Je conviens qu'au point où la société est parvenue, il était indispensable que le droit de propriété fût assuré par des lois ; mais, sans examiner s'il était d'une absolue nécessité que les choses s'arrangeassent ainsi, n'est-on pas fondé à regarder en pitié l'espèce dont le perfectionnement ne peut s'opérer qu'au détriment de sa prospérité physique, et, par une suite inévitable, de toute espèce de bonheur. Peut-il, en effet, en exister pour celui dont l'aliment le plus nécessaire n'est point assuré, et c'est le plus grand nombre ; car cette industrie qui, au défaut de la terre dont il ne peut plus réclamer les faveurs, doit lui servir de mère nourricière, est-elle pour lui une ressource infaillible ? non sans-doute, et l'expérience prouve malheureusement que si une multitude d'hommes obtiennent d'un travail plus ou moins pénible une existence supportable, il en est un nombre effrayant dont les talens acquis à force de temps et d'étude, trompent trop souvent les espérances, les laissent dans un dénuement absolu, dans l'avilissement et le désespoir, ou du moins à la merci de la pitié souvent incertaine de leurs semblables. Quelle destinée pour celui qu'on nous donne pour l'être par excellence ! et quel est l'homme qui peut se flatter, même au sein de l'abondance, d'en être à jamais exempt ?

L'homme n'est donc pas le mieux partagé de tous les animaux dans les moyens de pourvoir à son existence. Voyons s'il a obtenu plus d'avantages dans ceux qui intéressent sa reproduction.

L. C. D. L. B.

(*La suite à un N° prochain.*)

Digitized by Google

ADOLPHE,

Anecdote trouvée dans les papiers d'un inconnu, et publiée par M. Benjamin de Constant. Un vol. in-12. Chez Treuttel et Wurtz, rue de Bourbon, n° 17.

Commencerai-je par chicaner M. Benjamin de Constant sur la prétendue origine de cette anecdote trouvée dans les papiers d'un inconnu, et dont il ne serait lui-même que l'éditeur? Qu'importe aux lecteurs, la manière plus ou moins neuve dont est faite une préface, sur-tout quand elle n'est pas plus longue que celle d'Adolphe. Mettrai-je ensuite ma pénétration en jeu pour prêter à ce roman la réalité de l'histoire? Irai-je imaginer que l'auteur a couvert d'un masque chacun de ses personnages, pour me faire honneur de l'adresse avec laquelle je l'aurai soulevé? Enfin, pour donner à cet ouvrage, et par contre-coup à mon article, le piquant du scandale, faudra-t-il répéter les interprétations hasardées des journaux anglais? M. Benjamin de Constant vient de les démentir publiquement; et la meilleure preuve de l'imprudence ou de l'erreur des gazetiers d'outre-mer, c'est que, dans sa lettre, il déclare qu'il n'a pu se mettre en scène sous le nom d'Adolphe, car en parlant de lui-même, il se serait peint avec plus d'avantage; et à cet égard on peut croire M. Benjamin de Constant sur parole. L'essentiel est de savoir si Adolphe est un joli roman. Un critique exercé l'a déjà qualifié ainsi; c'est du moins un roman curieux. On y trouve des comparaisons romantiques, des tirades sentimentales, de l'originalité, ou si l'on veut, de la bizarrerie dans les caractères. La couleur singulière du style, le tour particulier des réflexions et des pensées, souvent pleines d'esprit et de justesse, la vérité et la finesse des observations, et une espèce d'*étrangeté* répandue dans tout l'ouvrage; voilà ce qui fera distinguer le roman d'Adolphe de la foule insipide des nouveautés au milieu desquelles il paraît.

Digitized by Google

Adolphe, fils du ministre de l'électeur de... est un jeune homme assez fantasque; il trouve trop de générosité et trop peu de confiance dans son père. Cette réserve était dans ce dernier l'effet d'une espèce de *timidité avec son fils;* tout ce qu'on peut deviner du portrait que l'auteur fait de l'un et de l'autre, c'est qu'ils ne s'entendaient pas fort bien, et qu'il ne régnait pas entr'eux ce charme de la tendresse paternelle et de la piété filiale. Il y a quelque chose de froid et de louche dans tous les sentimens des personnages de ce roman: c'est qu'il entre dans tous un peu d'égoïsme, et un peu de *romantique*. Par exemple, Adolphe, dès les premières années de sa jeunesse, « ne demandait qu'à se livrer à *ces impressions primitives et fougueuses* qui jettent l'ame hors » de la sphère commune, et lui inspirent le dédain » de tous les objets qui l'environnent. » Mais son père, qui n'était plus dans l'âge *des impressions primitives et fougueuses*, et qui ne trouvait pas sans doute un grand plaisir *à se jeter hors de la sphère commune*, se moquait un peu des goûts romanesques ou romantiques. Rien ne blesse plus un enthousiaste, que la raillerie. Voilà sans doute la véritable cause de la contrainte qui existait entre le fils et le père, et non pas la timidité de celui-ci. Ne trouvant dans personne, pas plus que dans son père, une conformité de penchant pour les idées extraordinaires, Adolphe devient égoïste, mais son égoïsme est tiède. « Tout en ne m'intéressant qu'à moi, je m'intéressais faiblement à moi-même; je portais au fond » de mon cœur un besoin de sensibilité dont je ne m'apercevais pas, mais qui ne trouvant point à se satisfaire, » me détachait successivement de tous les objets, qui » tour à tour, attiraient ma curiosité. » Comme rien ne peut alimenter sa sensibilité, il la remplace par l'indifférence, par *une rêverie vague qui ne l'abandonne jamais*. On dit que l'indifférence mène au bonheur. Ce n'est donc pas l'indifférence *romantique* d'*Adolphe* qui ne peut jamais le rencontrer, et qui ne le mérite pas en effet.

Sorti de l'université de Gottingue, à vingt-deux ans, Adolphe se rend dans la petite ville de D..... résidence

Digitized by Google

d'un prince allemand. Il va dans le monde, où il prend toujours le rôle de contradicteur. La manière dont il justifie cette manie est curieuse. Alceste se gendarme contre tous les hommes, parce qu'il les trouve toujours, ou *loueurs impertinens*, ou *censeurs téméraires ;* mais si Adolphe ne peut souffrir les *maximes communes* et *les formules dogmatiques*, ce n'est pas qu'il *adopte des opinions opposées, c'est qu'il est impatienté d'une conviction si ferme et si lourde.* « Je ne sais, dit-il, » quel instinct m'avertissait d'ailleurs de me défier de » ces axiômes généraux si exempts de toute restriction, » si *purs de toute nuance. Les sots font de leur morale* » *une masse compacte et indivisible*, pour qu'elle se » mêle le moins possible avec leurs actions, et les laisse » libres dans tous les détails. » *Voilà justement ce qui fait* qu'Adolphe est contradicteur; mais il est quelquefois observateur piquant. *Ceux dont il avait eu le tort de se moquer* se liguèrent contre lui. On peut présumer qu'il fût en état de leur tenir tête, à la manière dont il nous les peint : « parce que, sans le vouloir, je les avais » fait rire aux dépens les uns des autres, tous se réu- » nirent contre moi; *on eut dit*, qu'en faisant remar- » quer leurs ridicules, je trahissais une confidence qu'ils » m'avaient faite : *on eut dit*, qu'en se montrant à mes » yeux tels qu'ils étaient, ils avaient obtenu de ma » part la promesse du silence. Je n'avais point la cons- » cience d'avoir accepté ce traité trop onéreux. Ils » avaient trouvé du plaisir à se donner ample carrière: » j'en trouvais à les observer et à les décrire; et ce qu'ils » appelaient une perfidie, me paraissait un dédommage- » ment tout innocent et très-légitime. » Ce passage rappelle une tirade du *Méchant*, et le caractère d'Adolphe a bien quelque chose de celui de Cléon; ou plutôt il ressemble à tant de héros de roman et de comédie, qu'il ne ressemble à rien, et j'aime à croire que M. Benjamin de Constant n'a fait qu'un portrait de fantaisie. Les dames, sur-tout, pourront-elles croire à la réalité d'un personnage si peu galant? Adolphe, en parlant d'une femme aimable, l'appelle l'une *des femmes les moins insipides de la société dans laquelle nous vivions.*

Digitized by Google

C'est-là vue de *cette femme, moins insipide que les autres*, et le spectacle de son amoureuse liaison avec un de ses amis, qui lui inspira un *nouveau besoin*, une nouvelle émotion; ce n'était pourtant qu'une *émotion vague;* il y a par-tout *du vague* dans ce roman. Tourmenté de désirs encore incertains, Adolphe fait connaissance avec le comte de P..... *il voit chez lui sa maîtresse, une polonaise célèbre par sa beauté, quoiqu'elle ne fût plus de la première jeunesse.* Cette polonaise, nommée Ellénore, avait vu sa famille ruinée et son père proscrit; elle avait donné au comte de P.... les plus grandes marques de dévouement, « avait par-» tagé ses périls et sa pauvreté avec tant de zèle et même » de joie, que la sévérité la plus scrupuleuse ne pouvait » s'empêcher de rendre justice à la *pureté de ses motifs* » et au désintéressement de sa conduite. » C'était à elle que son amant *devait d'avoir recouvré une partie de ses biens.* Ils étaient venus à D..... pour y suivre un procès qui pouvait rendre entièrement au comte de P.... son ancienne opulence.

Le portrait d'Ellénore offre des choses aussi bizarres que celui d'Adolphe. C'est encore une parodie romantique de mille personnages connus, sur-tout de la *Nouvelle Héloïse*, et de tous ces êtres faibles et charmans, modèles de toutes les vertus, à l'exception d'une seule, qui peuvent dire: *Nous avons tout hormis l'honneur.* Elle avait deux enfans du comte de P.; elle en rougissait devant le monde; était de mauvaise humeur quand on lui disait qu'ils *grandissaient*, qu'ils *promettaient d'avoir du talent;* mais s'il leur arrivait quelqu'accident, elle leur prodiguait mille caresses *avec une anxiété où l'on démêlait une espèce de remords.* « Elle était » très-religieuse, parce que la religion condamnait ri-» goureusement son genre de vie. » Comme Mme de Maintenon, « elle repoussait sévèrement dans la con-» versation tout ce qui n'aurait paru à d'autres femmes » que des plaisanteries innocentes, parce qu'elle crai-» gnait toujours qu'on ne se crut autorisé par son état » à lui en adresser de déplacées. » Comme Arsinoë, du *Misantrope*, « elle protestait, pour ainsi dire, par cha-

Digitized by Google

» cune de ses actions et de ses paroles, contre la classe » dans laquelle elle se trouvait rangée. » *Et la classe dans laquelle elle se trouvait rangée protestait* à son tour contre sa pruderie. « Cette opposition entre ses sen- » timens et la place qu'elle occupait dans le monde, » avait rendu son humeur fort inégale.... Il y avait dans » sa manière quelque chose d'inattendu et de *fou-* » *gueux.* » Adolphe, si passionné pour les *impressions fougueuses*, ne pouvait résister aux charmes d'Ellénore; il y avait sympathie. Aussi il en devient amoureux *en l'examinant avec intérêt et curiosité, comme un bel orage.*

Après quelques façons d'usage, *le bel orage* se calme. « L'amour d'Adolphe tenait du culte, et il avait pour » elle d'autant plus de charme, qu'elle craignait sans » cesse *de se voir humiliée dans un sens opposé. Elle* » *se donna enfin toute entière.* » Voilà donc Adolphe heureux. Peut-être l'amour va fixer l'incertitude de ses idées et le *vague* de ses sentimens. Qu'éprouve-t-il après avoir obtenu ce qu'il désirait si ardemment? il forme d'abord les plus belles résolutions, et s'écrie : « Malheur à l'homme qui, dans les premiers momens » d'une liaison d'amour, ne croit pas que cette liaison » *doit* être éternelle! Malheur à qui, dans les bras d'une » maîtresse qu'il vient d'obtenir, conserve une funeste » prescience, et prévoit qu'il pourra s'en détacher! » *Une femme que son cœur entraîne, a dans cet ins-* » *tant quelque chose de touchant et de sacré.... J'ai-* » *mai, je respectai mille fois plus Ellénore* après » qu'elle se fût donnée; je marchais avec orgueil au » milieu des hommes; je promenais sur eux un regard » dominateur; l'air que je respirais était à lui seul une » jouissance; je m'élançais au-devant de la nature pour » la remercier du bienfait inespéré, du bienfait im- » mense qu'elle avait daigné m'accorder.... Ce n'est » pas le plaisir, ce n'est pas la nature, ce ne sont pas » les sens qui sont corrupteurs, ce sont les calculs aux- » quels la société nous accoutume et les réflexions que » l'expérience fait naître. » Heureusement que ce gali-mathias n'est pas plus séduisant qu'intelligible. De pa-

Digitized by Google

reils principes, si dangereux sous la plume enchanteresse de Jean-Jacques, deviennent fort innocens, traduits en langage tudesque et enluminés d'un coloris romantique.

Vous venez de lire tout le beau pathos de ce grand faiseur de protestations amoureuses; il ajoute encore : « Charmes de l'amour ! qui vous éprouva ne saurait » vous décrire ! » Mais cet homme si ennuyé de tout, s'ennuie bientôt de sa maîtresse; son amour lui paraît trop assujétissant. Après cette belle exclamation, vous n'avez pas retourné la page que la froideur et le dégoût ont succédé à cette passion qui se révoltait à la seule idée de prévoir une infidélité. Ellénore, au bout de six semaines qu'il est resté seul avec elle, dans l'absence du comte de P..., n'est plus pour lui qu'une femme incommode, avec qui il faut qu'il soit à l'heure. Il ne peut souffrir *d'avoir ses pas marqués d'avance et tous ses momens ainsi comptés*. « J'étais forcé, dit-il, » de rompre avec la plupart de mes relations; je ne » savais que répondre à mes connaissances, lorsqu'on » me proposait quelque partie, que dans une situa- » tion naturelle je n'aurais point eu de motifs pour » refuser. » Adolphe avait cru aimer Ellénore; ce qu'il dit prouve qu'il ne pouvait jamais aimer que lui seul. Un cœur froid comme le sien n'était pas ce qu'il fallait à une ame passionnée comme celle d'Ellénore, à une femme aussi exigeante et qui avait droit de l'être, car enfin elle avait trahi pour lui le comte de P... La conduite généreuse qu'elle avait tenue à l'égard du comte lui avait rendu une partie de cette considération que le titre de maîtresse lui avait fait perdre. Elle s'en était séparée pour vivre avec Adolphe, et voilà comme elle en était récompensée : l'ingrat parlait déjà de se séparer d'elle. A force d'instances et de larmes elle le détermine à demander à son père de ne pas partir encore de six mois. Son père le lui accorde. Cela ne lui fait pas trop de plaisir : « Encore six mois de gêne et » de contrainte, se dit-il. » Il ne cherche pas même à cacher son ennui aux yeux de sa maîtresse, qui lui reproche de lui annoncer cette nouvelle si *sèchement*.

Digitized by Google

Leur liaison n'est plus qu'une querelle continuelle : Ellénore a *le malheur affreux de n'être pas aimée quand elle aime*, et Adolphe le *malheur non moins grand d'être aimé avec passion quand il n'aime plus.* On dira : Eh bien ! que ne la quitte-t-il ; elle supportera plus facilement de ne plus le voir que de le voir insensible. Ce serait bien sans doute le parti le plus raisonnable ; mais l'inconnu dans les papiers duquel on a trouvé cette anecdote ne la destinant sans doute pas à voir le jour, n'a pas songé à y mettre de la raison.

Adolphe, dans son commerce avec Ellénore, a quelques traits de Célimène dans son amour pour le misantrope. Comme la coquette de Molière, le héros de M. Benjamin de Constant ne veut pas *renoncer au monde* pour faire l'amour dans un désert ; il veut comme elle une autre compagnie que celle de l'objet aimé.

Les six mois sont expirés : Adolphe s'éloigne. Ellénore lui a fait promettre de revenir dans deux mois, ou de lui permettre d'aller le rejoindre. Au bout de ce terme *l'impétueuse* Ellénore, après lui avoir fait dans ses lettres les plus violens reproches, arrive près de lui. L'explication la plus violente a lieu entre cet amant, aussi froid que le pieux Enée, et cette amante, aussi passionnée que la malheureuse Didon. Il ne l'examine plus *comme un bel orage*, mais comme un orage fort incommode, auquel il voudrait bien pouvoir dérober sa tête. Son père apprend qu'Ellénore est arrivée ; il accuse Adolphe de son retour, et lui annonce qu'il a pris des mesures pour la faire éloigner. Cet incident le ramène vers celle dont il voudrait si fort être délivré ; l'honneur lui fait un devoir de la préserver du coup qui la menace ; il s'indigne en pensant qu'elle serait chassée, *elle qui est venue pour lui seul.* Il prévient son père et part avec Ellénore : ils se fixent à Caden, petite ville de la Bohême. Ellénore ne prend pas le change sur le sentiment qui fait agir Adolphe ; elle sait bien que *la pitié n'est pas de l'amour.* Pendant son séjour à Caden, elle reçoit une lettre du comte de P,... ; il lui apprend que son procès est gagné, et lui offre la moitié de sa fortune. Elle n'ac-

Digitized by Google

cepte point ses offres, et fait encore ce sacrifice au plus égoïste des amans. Ce n'est pas tout. Peu de temps après elle reçoit la nouvelle du retour de son père et de sa rentrée dans tous ses biens. « Quoiqu'il ne connût qu'à » peine sa fille, que sa mère avait emmenée en France à » l'âge de trois ans, il désira la fixer auprès de lui. » Elle est sourde à la voix de la nature; elle sent à quel blâme elle s'expose; « elle passera pour une fille ingrate et pour » une mère peu sensible, » en négligeant l'occasion d'augmenter la fortune de ses deux enfans; mais elle ne veut pas aller en Pologne sans Adolphe. Bientôt elle apprend la mort de son père; elle se rend en Pologne accompagnée d'Adolphe, s'établit avec lui dans une des terres de son père, qui l'a nommée son héritière. Cette terre était située à peu de distance de Varsovie. Adolphe voit dans cette ville le baron de T...., ami de son père. Le baron l'engage fortement à se séparer enfin d'Ellénore; il dissipe les craintes qu'il pourrait avoir de la douleur de sa maîtresse. « Il n'y a pas, lui dit-il, une de ces femmes » passionnées, dont le monde est plein, qui n'ait pro- » testé qu'on la ferait mourir en l'abandonnant; il n'y » en a pas une qui ne soit encore en vie et qui ne soit » consolée. » On voit bien que le baron de T... ne connaissait pas Ellénore, car elle tombe malade et meurt pour avoir vu seulement une lettre d'Adolphe dans laquelle il ne laissait qu'entrevoir le dessein d'abandonner enfin celle auprès de laquelle la délicatesse le retenait. C'est alors qu'Adolphe, qui auparavant *rejetait dans le vague la nécessité d'agir*, fait à Ellénore les plus beaux sermens et jure de ne jamais la quitter. Il est vrai qu'il ne risque pas beaucoup de promettre un amour éternel à une femme qui est à l'agonie; mais il devait la trahir, même après sa mort. Elle lui avait recommandé à ses derniers momens de ne pas lire une de ses lettres qu'elle lui avait désignée. Il ne prend pas même la peine de s'excuser là-dessus; il dit froidement: « Je trouvai enfin cette lettre que j'avais promis de » brûler. Je ne la reconnus pas d'abord; elle était sans » adresse; elle était ouverte. Quelques mots frappèrent » mes regards malgré moi; *je tentai vainement de les*

Digitized by Google

» *en détourner ; je ne pus résister au besoin de la lire* » *toute entière.* »

Il serait difficile de trouver un caractère plus bizarre et plus odieux que celui d'Adolphe. Celui d'Ellénore a aussi quelque chose de maussade. On sait ce que c'est qu'une prude ; eh bien ! une *prude romantique* est cent fois pire, et telle est Ellénore. Dans une espèce de post-face, on apprend, ce qui est fort édifiant, qu'*Adolphe a été puni de son caractère par son caractère même*, et à ce sujet M. Benjamin de Constant s'écrie : » Les circonstances sont bien peu de choses, le caractère est tout ; c'est en vain qu'on *brise avec les objets* » *et les êtres extérieurs, on ne saurait briser avec* » *soi-même.* » Et moi *je brise là*, après avoir toutefois fait remarquer deux expressions romantiques : *indélicatesse*, et *elle me lisait*, pour *elle me faisait la lecture*.

T.

LETTRE INÉDITE DE THOMAS

A M. D'EYMAR (1).

(Communiquée par M. Fayolle.)

Le séjour de Nice, malgré ses agrémens, ne peut me faire oublier celui de Forcalquier et de Fougère. Je trouve ici la beauté du climat, un soleil aussi chaud qu'au printemps, des campagnes couvertes encore de verdure et semées de fleurs, des montagnes très-pittoresques et qui offrent de riches points de vue ; mais je ne trouve point ce qui reposait si doucement mon cœur, vos entretiens, votre amitié, celle de votre charmante famille, nos dîners doux et tranquilles à la campagne, le plaisir de vous voir arriver de loin à traver la prairie, le regret

1) M. d'Eymar fut ami de Thomas et de J.-J. Rousseau. il a publié, en 1797, une *notice sur Viotti*, pleine de chaleur et d'imagination, et digne en un mot du *Pindare des violons*.

Digitized by Google

de vous voir partir trop tôt. Oh! qu'alors les journées étaient courtes! je n'ai plus la douceur d'éprouver ces regrets; ma vie est ici monotone; chaque jour ressemble à un autre, je n'ai rien à espérer pour le lendemain. J'ai fait peu de connaissances, et je n'en désire pas. J'ai appris qu'il est cruel d'aimer ceux qu'on ne peut voir toujours. Les sentimens que vous me témoignez dans vos deux lettres m'ont vivement touché : je les connaissais déjà; mais il m'a semblé, en lisant, que j'apprenais quelque chose de nouveau. Je vois avec douleur que vous n'êtes point heureux. Votre ame inquiète et active a des besoins qu'elle ne peut remplir. Oh! si vous pouviez vous créer à vous-mêmes quelque occupation qui pût vous distraire; un travail réglé, quelque lecture suivie sur quelque objet intéressant, et que vous prendriez la peine d'écrire pour vous en rendre compte! J'ai connu une dame de beaucoup d'esprit, qui, tous les jours, écrivait ses entretiens avec elle-même. Rousseau, vivant loin des hommes, écrivait ses promenades solitaires. Ce qu'on écrit attache plus fortement l'ame et l'imagination. On est obligé de mettre en ordre ses sentimens et ses idées; on descend plus profondément dans son ame, et on en fouille tous les trésors. Alors, la mélancolie a je ne sais quel charme, et l'on trouve de la douceur à l'exprimer. Les heures s'écoulent sans [illegible] aperçues, l'esprit s'étend, l'ame se fortifie et se c[illegible]ans. On a moins besoin des hommes à mesure qu'on trouve plus de ressource en soi; on les revoit même avec plus d'indulgence parce qu'ils sont moins nécessaires, et qu'on n'a rien à leur demander. Croyez-moi, mon cher ami, le bonheur est un art important, et qui a besoin d'être appris; c'est une terre qu'il faut cultiver comme les autres, et qui ne rend presque jamais qu'à proportion de la culture. Les ames sensibles sur-tout ont besoin plus que les autres de travailler à leur bonheur; elles sont plus exposées à le perdre, parce que tout agit sur elles : elles appartiennent à tout ce qui les environne. Un mot, un regard, les objets même inanimés, la température du ciel, et jusqu'à l'air qu'elles respirent, tout peut troubler leur repos. C'est

Digitized by Google

un thermomètre qu'affectent toutes les variations, et qui sans cesse monte ou descend. Le bonheur consiste peut-être à le fixer, autant que cela se peut. Je suis bien sûr, du moins, que plus on peut tirer son mouvement de soi-même, moins il est sujet à s'altérer, et je ne connais pas pour cela de meilleur moyen que l'occupation et le travail.

Nice, 10 janvier 1785.

LA FRANCE APRÈS LA RÉVOLUTION.

« Si l'on voulait faire un beau rêve, il faudrait rêver » qu'on est roi de France. »

Mot du grand Frédéric à l'empereur d'Autriche.
(*Correspondance du prince de Ligne.*)

Nous voyons d'avance plus d'un lecteur s'arrêter à cette épigraphe, et dire avec l'expression d'une douleur que l'espérance ne vient point adoucir: hélas! ils ne sont plus ces temps, où l'idée de l'honneur et de la politesse était compagne du nom français; où nos mœurs, nos usages, nos goûts, devenaient dans l'Europe entière et la règle des cours, et le prototype de la bonne éducation. Qui pourrait reconnaître les Français de Louis XIV et de Louis XV, dans les contemporains de Robespierre et de Buonaparte? Et qui pourrait encore tirer quelque vanité d'appartenir à une nation qui a ensanglanté les feuillets si glorieux de son histoire, par vingt années de crimes et de fureurs; qui s'est jetée dans tous les excès; s'est avilie par tous les désordres, et s'est vue exposée, pour prix de ses extravagances, à n'avoir plus aucun rang dans ce système politique, qu'elle avait failli de renverser?

Telles sont les exclamations qu'arrachent journellement à un grand nombre de bons Français, et l'horreur inéfaçable imprimée dans leur âme par le règne si long du cahos, et le regret d'un ordre de choses dont ils ont passé leur vie à défendre les principes et à désirer le retour.

Digitized by Google

A Dieu ne plaise que nous ayons jamais la pensée de leur faire un tort de ces regrets, dont la source est aussi pure que respectable. Il serait facile même d'enchérir sur leur expression, et de multiplier à l'infini les chefs d'accusation qu'on voudrait reproduire contre la révolution française; on pourrait accumuler les images sanglantes, prodiguer les anathèmes et les imprécations, en un mot, épuiser sur ce sujet déplorable le vaste domaine de l'imagination, sans craindre d'exagérer les faits et de calomnier les hommes; mais il faudrait toujours s'arrêter aux conséquences, sous peine de tomber dans l'aveuglement et dans l'injustice, et de suivre follement des chimères désespérantes, plutôt que d'embrasser des vérités heureuses qui nous sont offertes.

En effet, pourquoi nous associer gratuitement à des iniquités que nous n'avons point partagées? Pourquoi accepterions-nous cette odieuse solidarité dans laquelle les fauteurs de nos maux ont en vain cherché à nous envelopper? Eh quoi! confondra-t-on dans la haine des siècles et les boureaux et leurs victimes? N'éprouvera-t-on pas quelque consolation en comparant le petit nombre des premiers avec cette légende de martyrs qui ont scellé de leur sang l'opposition de la vertu à l'établissement du crime? Appellera-t-on nation, cette majorité que les échaffauds avaient faite? Oubliera-t-on, sur le Rhin et l'Escaut, les mânes héroïques de ces braves, qui, de tous les points de la France, étaient venus se rallier au panache de Henri IV? Ne tiendra-t-on aucun compte au paysan Bas-Breton de sa longue et valeureuse résistance? Fermera-t-on l'oreille aux gémissemens et aux murmures d'un peuple opprimé sous le plus affreux despotisme; qui, vendu et livré chaque année par les prétendus gardiens de son indépendance, semblait ne vaincre que par instinct, et pour racheter à force de gloire la honte de sa servitude? Enfin oubliera-t-on que c'est ce peuple même, qui, délivré de son tyran, a levé les bras vers son père, et lui a demandé avec confiance la liberté et le bonheur?

Disons-le donc franchement pour adoucir, par quelque pensée consolante, le souvenir de nos infortunes; alors

Digitized by Google

que nos armées, entraînées dans des guerres injustes dont elles n'étaient point complices, entraient triomphantes dans toutes les capitales de l'Europe, le Grand Frédéric aurait pu s'écrier encore : « Si l'on voulait faire » un beau rêve, il faudrait rêver qu'on est roi de » France. »

Nous ne craindrons donc pas d'être contredits, en concluant des réflexions précédentes que les crimes de la révolution ne sont nullement imputables à la nation française, mais que cette nation a été trahie dans ses vœux et dans ses espérances par des représentans infidelles qui, dans toutes les circonstances, l'ont lâchement sacrifiée à leur cupidité et à leur ambition, et que dans ce période de vingt ans, où des atrocités de tous les genres se trouvent si étonnament mêlées avec les actions les plus éclatantes, on agirait peut-être d'après les règles d'une justice exactement distributive, en attribuant au peuple Français tout ce qu'il y a eu de glorieux dans cette époque, et en faisant retomber sur les hommes qui l'opprimaient, tout ce qui s'est fait de criminel et d'avilissant.

Tel est le résultat que nous avons recherché dans l'exhumation pénible des souvenirs de nos désordres. Il nous importait d'effacer des scrupules qui pouvaient atténuer dans nos cœurs et l'orgueil national et l'amour de la patrie. Hâtons-nous de tirer le rideau sur des particularités dégoûtantes, qui heureusement n'ont plus aucune liaison ni avec nos intérêts ni avec nos destinées, et voyons si cette patrie a moins de droits à l'amour de ses enfans et à l'admiration de l'Europe.

On a généralement en France une idée assez inexacte de la signification du mot *révolution*. Un grand nombre de personnes croient que ce mot veut dire anarchie, guerres civiles, massacres, brigandages, etc. C'est prendre pour la chose même ce qui n'est qu'un de ses effets. Les révolutions des corps politiques, comme celles des corps célestes, ne sont que la marche invisible de ces corps d'après le mouvement qui leur a été imprimé lors de la création. Les institutions sociales suivent le cours de l'esprit humain, que rien ne peut arrê-

Digitized by Google

ter ; elles le suivent à travers l'immobilité apparente des longues paix, au milieu du tumulte des guerres et du vertige des conquêtes ; elles traversent avec lui l'anarchie, le despotisme et les dissentions civiles ; leur marche est plus ou moins aperçue à raison des obstacles qu'elles rencontrent et qu'elles sont obligées de détruire. Plus ces obstacles sont puissans, plus leur chute est bruyante et terrible. Aveugles comme le destin qui les conduit, ni les intentions pures de la vertu, ni les efforts impies du crime ne peuvent arrêter leur vol. Les intérêts et les passions se reunissent en vain contr'elles ; les intérêts sont renversés, et les révolutions s'accomplissent.

Tout cela ne dit pas qu'à telle ou telle époque on ait eu raison de tuer, de piller, de briser les autels et les trônes. Si les révolutions sont indépendantes de la morale, la morale est indépendante des révolutions.

Le but de la révolution française était le perfectionnement de l'édifice social : la liberté en fut le prétexte et les finances l'occasion. Examinons si, abstraction faite des maux qu'elle a causés à la génération passée, cette révolution est un bonheur ou un malheur pour les générations futures..

Les personnes qui sont le plus attachées à l'ancien ordre de choses, ne cessent de répéter : Qu'a-t-on besoin de constitution ? la France n'en avait pas autrefois, et les affaires n'en allaient pas plus mal. Qu'a-t-on besoin de ces deux chambres législatives qui s'immiscent chaque année dans les hauts intérêts de l'état, entretiennent la fermentation dans toutes les têtes, et semblent en contradiction permanente avec le roi ? Comment veut-on que le gouvernement puisse marcher si on lui met des fers aux pieds ? Le roi est-il obligé de rendre compte de tous les actes de son pouvoir ? Les peuples n'étaient-ils pas assez libres autrefois ? La force de l'autorité royale tournait-elle au préjudice du bonheur public ? etc., etc.

Non-seulement nous ne croyons pas que l'autorité royale fût trop forte avant la révolution, nous pensons, au contraire, qu'elle ne l'était pas assez. Par cette rai-

Digitized by Google

son même que ses limites n'étaient point fixées, on pouvait tout lui disputer et arriver jusqu'à elle. Si elle n'avait point de bornes, elle n'avait aucuns remparts. Comme la résistance n'était ni prévue, ni réglée, l'opposition marchait jusqu'au trône et l'avait ébranlé sans qu'on pût dire où avait commencé la révolte; aussi la monarchie était-elle dans un état continuel de troubles et d'agitations. Depuis Charlemagne jusqu'à nos jours, à peine un règne s'est-il passé sans guerres civiles. La moindre augmentation dans le prix du pain excitait une sédition.

Les parlemens qui, par le seul effet de leur pesanteur dans l'équilibre social, formaient l'unique contre-poids de l'autorité souveraine, étaient moins les gardiens de la liberté des peuples, que des obstacles à la liberté des rois. Ces corps, par cette pesanteur ennemie de tout mouvement, étaient comme des ancres qui retenaient stationnaire le vaisseau de l'état, contre le vœu des passagers et la volonté du pilote, et l'empêchaient de suivre le cours des siècles et de la civilisation. Les rois n'avaient donc point assez de force pour faire le bien; ils ne pouvaient rien perfectionner, ni réformer aucun abus, pour peu que cet abus fût ancien. Les institutions restaient en arrière; les idées se détachaient d'elles; bientôt la vie les abandonnait; elles périssaient de désuétude, et ce n'était plus que des cadavres qu'il n'était pas permis d'inhumer. C'est ainsi qu'un édit de Louis XVI, portant suppression d'un absurde impôt sur les juifs, fut rejeté par le parlement de Paris comme contraire aux lois fondamentales de l'état.

Nous savons qu'un grand nombre de personnes prétendent que les institutions sociales ne doivent pas changer; que toute innovation est mortelle en législation, et qu'on ne doit toucher à rien sous peine de renverser tout. Pour toute réponse, nous leur dirons d'ouvrir l'histoire. Ils y chercheront vainement cette immobilité dont ils parlent; ils verront que tout marche dans l'univers, que tout se perfectionne et se combine suivant les temps et les lieux, et sur-tout suivant les mœurs, et que loin de chercher à arrêter le cours de l'esprit humain, tout

Digitized by Google

ce qu'on peut faire de plus sage en gouvernement, c'est de le suivre, et de le suivre le plus près possible. C'est à l'oubli de ce principe que tient la durée des révolutions.

Si autrefois l'autorité des rois ne jouissait pas d'une action assez indépendante, la liberté des peuples était loin d'être assurée; elle n'avait alors d'autre rempart que le respect humain, et était, pour ainsi dire, à la discrétion du pouvoir. Nous devons convenir que nos rois n'abusaient pas de leur latitude à cet égard; mais ce n'est point assez pour la tranquillité de l'homme de n'être pas atteint par l'injustice, il faut encore qu'il n'en soit point menacé. Ce n'est pas le fait, c'est le droit qui importe à sa dignité; l'arbitraire révolte sa raison, et le pouvoir ne doit pas, dans son idée, être séparé de la loi. Du reste, l'inconvénient le plus réel que présentât cet état de choses, était peut-être de laisser à la malveillance ce mot de liberté à invoquer, pour égarer les hommes et les empêcher de s'entendre. Le meilleur gouvernement est sans contredit celui qui donne le moins d'armes à la mauvaise foi des factions.

Un des vices constitutifs de l'ancien système social, était la division du peuple en trois corps, le clergé, la noblesse et le tiers-état. Quand on réfléchit sur cette ame des associations qu'on appelle esprit de corps; quand on pense à l'activité, aux ressources, à la force que devaient avoir ces faisceaux d'intérêts, d'industries et de passions, dont chacun marchait séparément vers son but, on est effrayé de voir en présence ces trois corps qui avaient à faire valoir des prétentions et des opinions opposées, on cesse d'être surpris qu'ils aient fini par en venir aux prises, et par tout renverser dans leur choc.

Les états-généraux étaient, on peut le dire, le côté faible de l'édifice. C'est par là qu'il devait s'écrouler.

On a sans doute beaucoup exagéré l'importance des privilèges de la noblesse. Les servitudes, les vasselages, les justices seigneuriales, et tous ces débris d'une puissance féodale qui depuis long-temps était détruite, n'avaient peut-être, ainsi que le défaut de garantie dans la liberté individuelle, d'autre inconvénient que de laisser

Digitized by Google

des bannières aux factions et des prétextes aux révoltes. Depuis long-temps les servitudes et les privilèges seigneuriaux n'existaient plus que sur les parchemins et dans les traditions des lieux. Enfin, l'on sait que l'inégalité civile consistait, à cette époque comme aujourd'hui, dans les fortunes, et que la riche bourgeoisie écrasait la noblesse, dont le privilège le plus réel était de se ruiner au service du prince. Mais ces restes d'institutions étaient, par leur incohérence, déplacées au milieu des idées du siècle; c'étaient de vieilles masures que leurs possesseurs mêmes dédaignaient d'habiter, qui offusquaient la vue et contrariaient l'harmonie du paysage. Disons-le, la noblesse existe toute entière dans l'opinion et non dans les faits matériels dont on voudrait l'étayer. Si un homme qui s'appelle Montmorency ou Lusignan, marche entouré d'un prestige dont aucun Français ne peut se défendre, c'est que son nom parle à l'imagination et réveille de grands souvenirs; mais ce prestige est indépendant des souverains et des lois, de la volonté des hommes et du pouvoir des choses. Nous n'en connaissons qu'une seule qui puisse le faire obtenir, c'est l'illustration personnelle.

Il résulte de ces réflexions que si les privilèges de la noblesse étaient frappés de mort dans l'opinion publique, la noblesse elle-même n'avait rien perdu de son existence morale ni de son importance politique. Elle avait donc une place marquée dans l'ordre social, et c'était une singulière erreur de Bonaparte que d'espérer finir la révolution en mettant hors de sa monarchie un corps qui à lui seul, en représentait tous les souvenirs.

Une autre difformité du corps politique était cette localisation d'administration et de jurisprudence, qui faisait, pour ainsi dire, autant d'états dans le royaume qu'il y avait de divisions géographiques. Chaque province avait ses lois, ses coutumes, ses privilèges, ses franchises, son système de poids et mesures, ses impôts particuliers; ici le sel valait six francs, à cent pas plus loin la même mesure ne valait que douze sous; ici les filles n'héritaient pas, là les aînés seuls succédaient à leurs pères, ailleurs la mère pouvait déshériter ses en-

Digitized by Google

fans ; en tel lieu le boisseau pesait 24 livres, ailleurs 16, ailleurs 30 ; dans tel village la justice se rendait au nom du roi, en tel autre au nom du seigneur, etc., etc.

Il résultait de cette diversité de coutumes un défaut d'unité et d'ensemble qui compliquait la marche du gouvernement et les rapports des citoyens entr'eux. Nous savons que toutes ces coutumes étaient également justifiées par d'excellentes raisons ; que les lois *gombotes* et *ripuaires* avaient leurs commentateurs qui ne leur trouvaient pas moins de sagesse qu'aux lois romaines ; mais dans cette multitude d'institutions différentes il y en avait nécessairement de moins bonnes qu'il fallait abandonner, de meilleures dont il convenait de généraliser l'usage.

Telles sont les principales imperfections que présentait autrefois l'édifice social. En vain nous dira-t-on que ces imperfections n'avaient pas empêché nos pères de s'y trouver à l'aise pendant plusieurs siècles, et que rien n'empêcherait que nous y fussions aussi bien qu'eux. On conclura de ce raisonnement qu'on a eu tort de l'abattre et qu'il faut le reconstruire tel qu'il était ; mais si on a reussi à renverser cet édifice, c'est qu'il avait des côtés faibles. Que dirait-on à un homme, qui possesseur d'une maison antique que des brigands auraient abattue dans le dessein de la piller, voudrait la rebâtir avec les mêmes difformités et les vices de constructions qui avaient facilité sa chute ? on lui dirait : quand votre maison était sur pied vous auriez été un fou de la démolir ; mais puisque le mal est fait, que le terrain est nivelé, que les fondemens mêmes sont perdus et détruits, rebâtissez sur un nouveau plan, faites une maison plus belle, plus régulière, et sur-tout plus solide.

Nous verrons dans un second article jusqu'à quel point on a rempli ces trois conditions dans la restauration de la monarchie.

DE LOURDOUEIX.

Digitized by Google

LETTRE

DE L'AVOCAT POURETCONTRE.

Un jeune homme entrait dans la carrière des lettres ; il avait du mérite, il obtint du succès : on écrivit contre lui, on le calomnia. Désolé à la lecture d'un libelle dans lequel on attaquait jusqu'à sa probité, il alla voir M. de Fontenelle, alors en grande réputation sur le Parnasse. Il lui exposa le motif de sa douleur : sans lui répondre, le célèbre auteur *des mondes* le conduisit dans un lieu reculé de son appartement; là il lui ouvrit une grande malle remplie de livres, de brochures de tous les formats, et lui dit : « Voilà tous les ouvrages qu'on a faits » contre moi, je les ai soigneusement recueillis; mais » je vous jure que je n'en ai jamais lu *un seul*. Jeune » homme, imitez mon exemple, suivez noblement » votre route; et, dans peu, vous serez tout étonné de » l'importance qu'aujourd'hui vous attachez à des objets » si méprisables. » Le Néophite profita de ce sage conseil; il obéit à sa vocation, sans s'embarrasser des injures que lui attiraient ses talens, et il devint un des hommes les plus distingués de son temps.

Voilà, Monsieur, une des meilleures leçons qu'un homme de lettres puisse recevoir. Je conçois qu'elle dut produire une grande impression sur l'esprit de celui qui la sollicitait. Quant à moi, je vous avouerai qu'elle m'a été singulièrement profitable : j'étais, comme tous les écrivains médiocres, sensible à la critique, lorsque je parus dans le monde littéraire; je la croyais désintéressée, sincère et inaccessible à toute prévention. Je fus bientôt désabusé; l'envie, l'intrigue, la bassesse me dessillèrent les yeux, et je ne tardai pas à mépriser ce qui m'avait inquiété d'abord. Mon stoïcisme à ce sujet s'est tellement fortifié, que j'ai maintenant un trait de ressemblance avec Fontenelle, c'est probablement le seul : on écrirait une Encyclopédie de sottises sur mon compte et d'injures contre moi, que je ne voudrais pas les lire, quand bien

Digitized by Google

même on m'offrirait une indemnité de cent écus par mensonge ou par inepties. A ce prix cependant (si j'en crois ce qu'on m'assure), le *Diable boîteux* me ferait promptement une belle fortune! on dit ce journal en possession d'insulter les auteurs, et de divaguer sur les ouvrages. J'en suis fâché pour lui; ce n'est pas le moyen de sortir de son obscurité; il gagnerait davantage à s'instruire. J'ai reçu beaucoup de lettres de personnes qui se plaignent de son esprit, de son style, de sa confiance à lâcher des erreurs littéraires. J'avais formé le courageux dessein d'en parcourir un ou deux numéros, pour me mettre en état de satisfaire ceux de mes cliens qui me prient de le relever sur quelques-uns de ces points; mais il m'a été impossible d'en trouver un seul. Ce n'est point une mauvaise plaisanterie, elle serait d'ailleurs bien usée; je vous jure que pas un cabinet de lecture, pas un café, ni même aucune de mes connaissances, n'a pu me procurer un exemplaire de cette feuille soi-disant périodique. On prétendait qu'un M. Duclos, épicier à la Halle, était l'abonné dont les rédacteurs parlent quelquefois au pluriel, et qu'il enveloppait de l'excellente marchandise dans chaque numéro, qu'il donnait par-dessus le marché. Je m'y suis transporté, mais cet homme avait déjà disparu. On m'a conté sa disgrâce: son poivre a éprouvé le désagrément qui arrive à bien des livres, la couverture a fait disparaître le montant de la marchandise, et ses pratiques l'ont quitté pour n'avoir plus à se charger les bras ni la mémoire d'un aussi lourd fatras. C'est donc sur la foi d'une attestation que je me permettrai de blâmer *le pauvre diable* d'avoir dit que le violoncelle *André Romberg* était maintenant au-dessous de M. Bohrer. Il y a dans ce peu de mots autant de sottises que de lettres, et je le prouve:

D'abord, Andréas (ou André) Romberg n'est pas violoncelle; c'est un violon très-distingué, et de plus un compositeur célèbre. Il a fait des quatuors dignes de l'immortel Haydn; le poëme de Schiller, intitulé *la Cloche*, lui a fourni le sujet d'un oratorio qui a le plus grand succès en Allemagne. Vienne, Berlin, Hambourg, etc., ont applaudi ses opéra, tous marqués au

Digitized by Google

coin du génie. Il me semble que voilà déjà une assez grosse bévue pour un démon qui a le privilége d'enlever le toit des maisons, et de voir ce qui se passe à deux cents lieues de lui.

André Romberg a un frère (Bernard Romberg), et c'est celui-là que le pauvre diable a voulu désigner. De l'aveu de tous les artistes, ce virtuose est le premier violoncelle de l'Europe; il se distingue par une qualité de son, une légèreté, une netteté, et sur-tout une expression dont M. Bohrer est encore loin. Cela soit dit sans nuire à la justice due à ce dernier; je ne prétends pas le faire souffrir de l'ignorance de son admirateur. M. Bohrer jeune est fait pour justifier un grand éloge; mais je crois qu'il n'a jamais produit de sensation plus vive que dans son concerto en *mi mineur*, de Bernard Romberg. Je l'ai entendu exécuter par l'auteur, il y a environ deux ans, à Stockholm; et j'ai trouvé autant de différence entre Romberg et M. Bohrer, que je me permets d'en supposer entre MM. Baillot et Lafont.

Vous voyez, Monsieur, qu'en fait de musique, les connaissances du *Dtable boîteux* ne s'étendent pas fort loin. Il me sera facile de vous démontrer que sa faiblesse est encore un peu plus grande en littérature; veuillez m'en témoigner le désir, et je me charge de le satisfaire complètement. Il est d'autant plus coupable d'ignorer ce qui a trait aux ouvrages de Schiller, que l'un de ses rédacteurs *gratis* est intéressé dans la fabrique d'une traduction de cet auteur: je vous expliquerai cela quelque jour. En attendant; n'allez pas croire que ce rédacteur sache l'allemand, ou qu'il connaisse le théâtre; non, il ne sait rien, il ne connaît rien; mais il se fourre dans les journaux pour servir ses passions; il écrit pour écrire, pour lui c'est un amusement; et moi, qui l'aime tendrement, j'écris pour lui dire qu'il a tort.

C'est ici le lieu de vous parler du concert de M. Lafont. Vous avez appris les accidens qui y sont arrivés: la piqûre d'aiguille au doigt de M. Bochsa, l'enrouement de Crivelli, et l'embarras de l'Amphitrion, qui, ne sachant qu'offrir à ses convives, leur présenta sa femme. Tout cela a rendu la représentation un peu orageuse;

Digitized by Google

mais on a été bien dédommagé de quelques ennuis, par le plaisir d'entendre le violon de M. Lafont, la flûte de M. Tulou, et la voix de Mme Lafont. Loin de rien perdre dans les régions hyperborées qu'il vient de parcourir, le talent de M. Lafont a pris de nouvelles forces; il avait de la grâce, du sentiment; il a maintenant de l'énergie, de l'ame; mais je lui reprocherai une imitation un peu servile de la manière de Rhode : c'est sans contredit un bon modèle; il faut l'étudier, et non le copier. Mme Lafont a une voix intéressante et sûre. Pourquoi n'a-t-elle pas chanté des paroles françaises ? Je lui rendrais bien autrement justice ! l'amour de la patrie s'étend jusqu'aux plus petites choses, et le mien ne connaît point de restrictions. C'est le feu sacré, conservons-le; si nous ne l'alimentons avec soin, nous périrons au milieu des plus épaisses ténèbres. M. Tulou a été digne de sa haute réputation; c'est lui que l'on peut appeler la première flûte de l'Europe, sans aucune comparaison; mais il est à désirer que ce rang ne lui soit pas assigné par *le Diable boîteux*, on n'y croirait plus.

La Comédie Française offre ce soir le spectacle intéressant d'un mari jouant au bénéfice de sa femme. Talma représentera *OEdipe* avec cette vigueur de conception qu'il y montre toujours; dès son premier pas sur la scène, son visage est empreint d'une mélancolie profonde, d'un air de fatalité qui annoncent la réprobation des Dieux. Lorsque l'on compare ce caractère de physionomie aux grâces naturelles et aisées qu'il déploie dans *Nicomède*, dans *Sévère*, dans *Néron*, même lorsqu'il parle d'amour, on est forcé de convenir qu'il n'y a qu'un grand tragédien capable de varier ainsi ses formes et sa diction.

Mme Talma est retirée depuis long-temps. C'est un grand malheur pour nous. Peu de femmes ont porté l'art de jouer la comédie au même degré de perfection qu'elle; et aucune n'a montré plus de talent dans le drame. Les qualités nécessaires à chacun de ces genres sont pourtant bien différentes, et c'est avec raison qu'on admirait dans Mme Talma cette réunion de deux mérites si opposés. On n'est ni d'accord, ni bien éclairé sur les

Digitized by Google

motifs qui ont déterminé la retraite de cette excellente actrice. Je les connais; mais je ne les dirai pas dans ce moment; les comédiennes sont puissantes, et si je rendais compte d'une intrigue de coulisses, on trouverait peut-être le moyen de lui donner une couleur très-dangereuse pour le narrateur. Je me borne donc à déplorer, avec tous les amis de l'art, la perte d'un sujet qui, mieux qu'aucun autre, partagerait le trône de Mlle Mars.

Si les meilleures intentions n'étaient souvent mal interprétées, et si les plus louables actions n'avaient quelquefois un résultat fâcheux, je vous dirais, Monsieur, de qui est la comédie que l'on joue ce soir sous le titre de *Laquelle des Trois?* Le nom et le sexe de l'auteur sont faits pour intéresser tout le monde; mais il y a des gens que rien ne touche. D'autres pourraient prendre des préventions contraires à celle que je voudrais inspirer, et s'il arrivait un malheur, le pis n'est pas qu'on me l'imputerait; mais que je tremblerais d'y avoir contribué. Attendez donc ma prochaine lettre pour apprendre tout à la fois.

Mme Guérin, qui a débuté à l'Odéon, a réussi. Le rôle de *la Vieille tante* ne lui a fourni que l'occasion de prouver de l'intelligence, de la tenue et un peu de finesse. Il faut la voir dans la partie comique de son emploi, dans les rôles de verve, de chaleur et de sensibilité. J'aime à croire qu'elle s'y montrera aussi satisfaisante que dans celui-ci; mais je n'ose et ne veux rien préjuger.

L'auteur de *la Rivale d'elle-même* est accusé de plagiat. Une comédie présentée et refusée à l'Odéon, lui a, dit-on, fourni le sujet, le plan, la coupe des scènes, et jusqu'à des traits de dialogue de celle qu'il vient de faire jouer. J'ignore jusqu'à quel point cette accusation est fondée; le temps nous le révélera; la charité des bonnes ames ne manquera pas de faire son office dans cette circonstance. J'ai déjà quelques données à ce sujet; mais elles me sont parvenues par des lettres sans signatures, et je ne crois pas devoir m'en servir : tout anonyme est perfide.

Digitized by Google

La suite d'un Quiproquo est le titre de la première pièce que l'on jouera à ce théâtre. Je désire ardemment que son auteur réussisse, il est digne du plus vif intérêt; et pour comble d'éloge il a beaucoup d'ennemis. Mais dans la vie d'un poëte dramatique il est des instans (et c'est toujours le soir) où la bienveillance du plus petit clerc de procureur est fort utile. Pour le succès de celui dont il est ici question, je compte bien ne pas me borner à des vœux.

Il paraît depuis plusieurs jours un mémoire en vers, que M. Alexandre Duval adresse au public, pour lui apprendre le sujet de sa contestation avec M. Picard. L'auteur a tâché de donner une forme dramatique à ce précis. Il met en scène deux directeurs de spectacle, l'un Bas-Breton, l'autre Picard. Sous ce voile, un peu clair, il donne le détail de tous les moyens employés pour le déposséder de la direction du théâtre de l'Odéon; il fait connaître quelques-unes de ses démarches pour obtenir justice, et enfin il en appelle au public, en le priant de fixer par ses cris, l'attention du souverain sur cette affaire. Tel est, en peu de mots, Monsieur, le plan de ce mémoire, où l'on reconnaît avec chagrin tout le talent de son auteur; je dis plus, le *facit indignatio versùm* a tellement servi M. Duval, qu'il m'a semblé voir plus de verve, de netteté et de correction dans cet ouvrage, que dans quelques autres sortis aussi de sa plume. Je ne sais si cette remarque, arrachée par la justice, plaira à l'une des deux parties; mais je l'ai pensée, je l'écris : une autre fois je l'appuierai de citations. On fait de ce misérable procès une *comédie*, et l'on met ainsi les deux célèbres adversaires sur des tréteaux, pour divertir la multitude; cette conduite est de la dernière indécence. Puisqu'on le veut, je prends une place au parterre, et, en ma qualité de spectateur, je siffle, parce que je m'afflige de voir deux hommes aussi distingués, servir de pâture à la sottise des méchans et à la méchanceté des sots. On ne me persuadera jamais qu'il n'y ait pas eu moyen de prévenir un pareil scandale; et je demeure encore très-convaincu qu'il en est mille de l'arrêter; mais il faut que chacune des parties

Digitized by Google

fasse quelques concessions à l'autre, que l'amour propre se taise, que l'animosité de l'intérêt se calme, et que des amis tels que ceux dont MM. Picard et Duval sont dignes, étouffent dans leurs embrassemens les suites de ce mal-entendu que le public se fera un plaisir d'oublier.

Une anecdote vraie ou fausse, mais dont l'objet est si puérile qu'on est tenté de n'y pas croire, a donné lieu à une petite pièce demi-tombée au Vaudeville, sous le titre *du Pont de Khel* ou *la Prise de Strasbourg*, et dont voici le sujet : Louvois assiège Strasbourg. Pressé par la malice des courtisans, qui rient de sa lenteur, et par l'arrivée du roi, à qui il a promis la reddition de cette place, il y entretient des intelligences au moyen d'un espion qui se déguise pour passer dans les deux camps. Bientôt la ville se rendra, et l'avis en parviendra à l'assiégeant à l'aide de ce même homme, qui frappera trois coups de la lame de son sabre sur le bord du pont de Khel et regardera trois fois dans l'eau. Chamilly, jeune officier nouvellement sorti des pages, est chargé d'écrire pendant deux heures tout ce qui se passera sur le pont. Un de ses amis vient le distraire de ce travail en l'engageant à chanter une romance, ce qu'il exécute en s'interrompant pour écrire la qualité des passans. L'espion est amoureux de la fille du bourguemestre, qui la lui refuse suivant l'usage, et ne la lui promet qu'à la prise de Strasbourg, et si cet amant parvient à le tromper deux fois dans le jour. Walters se déguise donc en pâtre, et vient pleurer la perte d'un troupeau de dindons dont il est resté seul, puis en soldat français, sans que le vieillard le reconnaisse. L'heure sonne, et c'est sous ce dernier déguisement qu'il donne le signal convenu pour annoncer la prise de Strasbourg. Joie générale parmi les officiers français, qui auraient assez aimé l'assaut, et mariage de Walters avec la fille de M. Fritziern le bourgmestre.

Cette pièce est froide, l'action en est lente, sans intérêt, les couplets n'ont rien de saillant, et le dénouement ne produit aucun effet salutaire à la situation des personnages. On pourrait commencer par la fin et finir par le commencement, sans que l'ouvrage en fût ni

Digitized by Google

plus mauvais ni meilleur. On a justement applaudi la scène des passans, qui est fort jolie. Le vaudeville n'a pas été bien entendu; mais le peu que j'en ai saisi m'a paru agréable. Les auteurs, nommés au bruit des claques et des sifflets, sont MM. Constant et .... Henri, Philippe, Isambert et Mlle Rivière ont tiré tout le parti possible de leurs rôles.

Je ne quitterai pas le Vaudeville sans vous dire un mot de Laporte, le seul arlequin que nous ayons. Dans *Arlequin à Alger*, bagatelle assez amusante que l'on a donnée avant la pièce nouvelle, cet acteur a fait preuve d'un talent charmant. Sa grâce est enchanteresse, ses mines sont délicieuses; il a de la naïveté sans niaiserie, beaucoup de sensibilité, et une voix touchante qu'il module avec beaucoup d'art. Si Laporte jouait moins souvent, et ne jouait que les arlequins, il ferait courir; il aime mieux être utile : cette conduite donne une idée de son estimable caractère. Dans le rôle de Colombine, Mlle Minette a merveilleusement secondé son mari. La finesse de son jeu, la justesse de sa diction et l'élégance de ses formes, l'ont placée depuis long-temps sur la ligne des premières actrices de ce théâtre. L'habitude double son désir de plaire au public; mais il la rend trop défiante sur les effets de sa voix, dont les sons seraient agréables si la peur ne les rendaient incertains. Plus elle s'en occupe, plus le danger augmente. Je lui conseille donc de chanter sans y penser, et les spectateurs ne penseront qu'à l'applaudir.

Je suis, etc.

POURETCONTRE,
Avocat des Comédiens.

EXTERIEUR.

ANGLETERRE. — Les émigrations des marins anglais deviennent de jour en jour plus fréquentes et plus nombreuses. La dernière flotte des Indes occidentales a perdu la moitié de ses équipages, et celle qui part d'Angleterre emmène un nombre de matelots pour former les équipages de plusieurs vaisseaux qui sont restés dans les

Digitized by Google

ports faute d'avoir les bras suffisans pour manœuvrer, les hommes manquent aux vaisseaux.

— La marine anglaise se monte actuellement à 734 bâtimens de guerre. 267 vaisseaux sont en activité, 432 en réparation, et 86 sur les chantiers.

— L'Amérique, qui n'avait jadis que 6 frégates, avec lesquelles cependant elle a osé soutenir la guerre contre nous, possède actuellement 5 vaisseaux de 74, 15 frégate de 28 à 44 canons, 13 chaloupes de guerre de 16 à 24, 53 schooners de 4 à 14; en tout 86 bâtimens montés par 207 officiers et 7,000 matelots. Les commissaires chargés de l'inspection de la marine, ont été visiter la baie de la Chesapeak, afin de voir les points sur lesquels il serait possible d'élever des batteries pour en défendre l'entrée.

— Un bateau à vapeur d'une construction plus simple, et dont la chaudière et la pompe ne pèsent que dix milliers, a été essayé sur la Tamise. Il lui a fallu 30 minutes pour se rendre du pont de Blackfriars à Battersea, et il est redescendu à celui de Londres en 52 minutes.

— Patrick-Fitz-Gérald, irlandais, vient de mourir à 107 ans, sa femme était morte peu de temps avant, âgée de 105 ans.

— Les émigrations continuent d'une manière effrayante; nos ouvriers passent dans le nord de l'Europe, ou sur le nouveau continent. Ceux qui restent brisent les machines, et en ruinant les propriétaires, s'ôtent à eux-mêmes les ressources du travail, puisqu'un de ceux-là vend sa propriété par ce seul motif. Si les luddistes n'étaient point entraînés par cette foule d'écrits démagogiques que l'on répand de tous côtés, et dont les funestes effets sont pourtant si récens, nous passerions, non sans souffrir, mais du moins en paix, l'instant de crise dans lequel le commerce se trouve. M. Anderson, riche négociant irlandais, a suspendu ses payemens, l'immensité de ses affaires fait craindre que sa faillite n'en amène de nouvelles. Onze autres maisons, dans la cité, ont aussi suspendu leurs payemens. La maison Stephan, Jennius et compagnie de Wellington, a fait de même.

— Il y a six semaines que 13 vaisseaux richement chargés arrivèrent de la Chine en 109 jours. La traversée est de 15,000 milles: elle est sans exemple.

— La princesse de Galles est arrivée à Constantinople le 7 du mois dernier.

— Le parlement a été prorogé par le prince-régent; mais avant la fin de la session, plusieurs pétitions pour obtenir une réforme parlementaire avaient été déposées sur le bureau. Lors de la création de la place de vice-trésorier d'Irlande, qui est une véritable *sinecure*, M. Ponsombi fit réduire à 2000 liv. sterl. les appointemens de 3500 liv. qui étaient proposés par le ministre, à une majorité de 100 voix contre 99; mais tous les efforts de l'opposition ne

Digitized by Google

purent empêcher que le droit de siéger au parlement ne fut accordé au possesseur de cette place, ce qui donne une voix de plus au parti ministériel. Celui-ci a obtenu, à une majorité de 149 voix contre 111, que le traitement du délégué du vice-trésorier ne serait point à sa charge, mais à celle de l'état; le vice-trésorier devant nécessairement être présent aux séances de la chambre. On a remarqué que dans cette session, les travaux de la chambre des communes avaient été si multipliés, que toutes les heures de ses séances étant additionnées, elle avait siégé sept heures par jour, tandis que dans les précédentes le même calcul ne donnait que cinq heures.

— Quoique la motion de lord Donnoughmore, par laquelle il demandait que la chambre des pairs arrêtât de s'occuper dans la prochaine session des lois en faveur des catholiques romains, y ait été rejetée, comme elle ne l'a cependant été qu'à une simple majorité de 4 voix, 69 contre 73, les défenseurs des catholiques se regardent comme certains du succès. L'évêque de Norwich a tenu le langage de la religion, et par conséquent de la justice; il a fortement appuyé la motion; le duc de Sussex, l'un des fils du roi, s'en est aussi montré le défenseur. Le lord chancelier et lord Redesdale s'y sont opposés avec une grande force.

— Shéridan, l'un des membres de l'opposition, dans laquelle il a toujours paru avec distinction, vient de mourir. Son éloquence le plaçait avec les Pitt, les Burke, les Fox; elle avait un caractère propre, toujours remplie de logique et grande d'images. Son insouciance pour la conduite de ses affaires personnelles était portée à un point tel, que dans sa maladie on est venu l'arrêter pour dettes, sans la fermeté de ses médecins il eut été conduit en prison et il y eut péri. Les chagrins ont abrégé ses jours.

— Les Etats-Unis ont armé une escadre, elle a fait voile pour Carthagène, où plusieurs citoyens de cette république sont retenus prisonniers par les Espagnols, et éprouvent les plus mauvais traitemens. Un envoyé est à bord, s'il ne réussit pas dans ses négociations, il a été décidé que l'on aurait recours à la force. Le parti anti-fédéral a triomphé à Boston; sur 27 membres à élire pour le congrès, il n'y en a eu que 5 du parti opposé, les 22 autres sont comptés dans ses rangs.

— Le duc de Wellington est toujours en Angleterre; son voyage avait donné lieu de croire à quelque changement dans le ministère. Quelques-uns des journaux de ce pays ont rejeté cette nouvelle, tandis que d'autres cherchaient à lui donner la plus grande faveur. Chaque journaliste dans ce pays met très-souvent ses opinions ou ses désirs à la place des faits, sauf à se contredire chaque jour. De pareilles contradictions seraient chez nous regardées comme des bévues; aussi ne rendrons-nous pas compte de ce flottement perpétuel des opinions, il doit être banni de nos articles, qui doivent ne présenter qu'un tableau vrai de l'état des choses.

— Malgré l'état inquiétant où se trouvent les colonies à cause

Digitized by Google

de la révolte des noirs, M. Wilberforce n'en a pas moins fait, sur la fin de la session, la motion de faire une adresse pour que le ministère produisit à la chambre les actes de l'assemblée législative de la Jamaïque, envoyés à la sanction royale; il s'appuyait sur ce que l'accroissement des noirs dans cette île prouvait que le commerce interlope continuait. M. Palmer lui ayant démontré que son calcul péchait par la base, M. Wilberforce a lui-même retiré sa motion. Toutes ces questions doivent être traitées avec la plus grande prudence, non-seulement dans l'intérêt des colonies, mais même de l'Europe; il est certain que d'après le vœu des grandes puissances, la traite des noirs ne doit plus se faire, et que le commerce interlope doit être poursuivi; c'est effectivement ce qui a lieu, car le dernier vaisseau employé à cette expédition a pris plusieurs vaisseaux espagnols, américains et portugais, qui étaient chargés d'esclaves. Ne doit-on pas craindre, quand on voit Christophe recevoir dans ses ports les insurgés du continent, mettre en mer une flotte qui leur porte des secours d'hommes et de munitions? Ne pouvait-elle pas se diriger sur Antigues ou la Barbade?

— L'usage des bateaux à vapeurs reçoit chaque jour de nouveaux accroissemens; tandis que journellement un de ces bâtimens se rend de Cronstadt à Saint-Pétersbourg et revient au lieu de son départ, un autre partait de Londres pour se rendre à Cologne, il a mis seulement quatre-vingt-deux heures pour aller de Rotterdam à Cologne.

— Une assemblée a été tenue à Londres sous la présidence de M. Wilberforce; on y a voté une souscription pour rétablir les édifices religieux de Copenhague qui furent détruits lors de l'attaque de cette ville par la flotte anglaise. Lord Gambier, qui la commandait, a souscrit pour dix guinées.

— Des lettres venues de Malte, et datées du 1er juin, annoncent que les mêmes horreurs commises à Bonne contre les Francs, ont eu lieu aussi à Tunis.

— Une dépêche télégraphique annonce le départ de l'escadre du lord Exmouth pour la Méditerranée.

— Un régiment irlandais stationné à Chippenham, dans le Wift-shire, y a causé du tumulte. Les soldats, se prétendant maltraités par les bourgeois, se sont armés de gros bâtons courts qu'ils nomment *shillalah*; mais les bourgeois se sont défendus et les ont repoussés.

— Les calculateurs politiques évaluent à 25 pour 100 la baisse que l'Angleterre éprouve dans son commerce. Il ne faut pas l'attribuer à une diminution dans les capitaux, mais aux spéculations outrées qui ont été entreprises.

— Lord Holland avait, dans un de ses discours, attaqué le clergé anglican sur le peu de zèle qu'il mettait à l'instruction et à la conversion des noirs. L'archevêque de Cantorbéry a repoussé cette imputation; il a attribué le manque de succès au peu de protection que les missionnaires reçoivent, puisque plusieurs d'entr'eux ont même éprouvé de mauvais traitemens.

Digitized by Google

MERCURIALE.

Besoin d'argent est le titre d'une affiche qu'on a malicieusement appliquée sur les murs de l'Odéon. Cette épigramme est d'autant plus déplacée, que depuis la seconde représentation du *Chevalier de Canolle*, ce théâtre a un caissier.

La jonction de Paul avec Mme Boulanger, à huit lieues de Paris, devait-elle être l'objet d'un article de journal? Ce fait ne rentre-t-il pas dans les cas particuliers, vulgairement nommés *affaires personnelles*, et dans lesquels un journaliste n'a pas le droit de s'immiscer?

Un M. Lab.... est maintenant désigné comme auteur de *la Journée à Versailles*, jouée sous le nom de M. Georges Duval; mais rien ne prouve le plagiat, si ce n'est quelques parties du style de cette pièce, qui sont écrites presque de bon ton.

Les amateurs de scandale sont heureux; la comédie *Michel*, et le procès *Duval* et *Picard*, leur promettent de grosses et longues jouissances.

L'ami d'un auteur tragique riait beaucoup à la chute de *Charlemagne;* il importe de lui apprendre que les plus faibles vers de cette tragédie renforceraient terriblement *Artaxerce*.

Le bruit court que M. Rougemont a passé sur *le pont de Khel*, et qu'il y est tombé *comme*, un autre. Cela n'est pas possible, cet auteur avoue tous ses ouvrages; témoins un tas de pièces *de circonstances*.

On dit que *le Diable boîteux* vient de se casser la seule jambe qu'il eut de passable; ses amis éprouvent la plus grande inquiétude sur ce qu'il deviendra, car avant ce funeste accident *il pouvait à peine se traîner*.

ANNONCES.

OEuvres badines et morales, historiques et philosophiques de Jacques Cazotte : première édition com-

Digitized by Google

plète, précédée d'une notice biographique; d'une note historique sur les Illuminés Martinistes, secte dont il était; de sa prédiction, rapportée par La Harpe, dans laquelle il annonce, en 1788, à une nombreuse assemblée, la fin tragique de chacun de ses membres, celle du roi, celle de la reine, et la sienne propre; de sa correspondance avec le secrétaire de l'intendant de la liste civile; de son songe et de ses révélations; de ses conseils à Louis XVI; de son procès, de son acte d'accusation, de son interrogatoire, de son jugement, etc.

Pour donner à cette édition toute la perfection possible, l'éditeur, *Jean-François Bastien*, a fait les recherches nécessaires dans les bibliothèques publiques et particulières; il a consulté le fils et le neveu de l'auteur, et toutes les personnes qui avaient pu le connaître. Enfin il est parvenu à réunir tous ses ouvrages.

Cette nouvelle édition, *en trois volumes in*-8°, de près de 600 pages chacun, est ornée de deux portraits de l'auteur; l'un le représente dans l'âge viril, l'autre dans sa vieillesse; de deux figures allégoriques du poëme d'Ollivier, et de toutes les figures *originales* insérées seulement dans la première édition du *Diable amoureux*, qui est devenue très-rare. Cette édition contient près du double de toutes celles qui sont connues, et a de plus l'avantage du format et d'une belle impression. Elle a été tirée à un petit nombre d'exemplaires, papier ordinaire, dont le prix, brochés en carton et étiquetés, est de 21 francs; et à vingt-cinq exemplaires seulement sur papier vélin, dont le prix est double. On paiera 6 f. pour le recevoir franc de port par la poste. A Paris, chez l'éditeur, rue Hautefeuille, n° 3.

Anthologie française, ou Choix d'épigrammes, madrigaux, portraits, épitaphes, inscriptions, moralités, couplets, anecdotes, bons-mots, réparties, historiettes. Auquel on a joint des questions ingénieuses et piquantes, avec les réponses en vers, et cette épigraphe :

« Les madrigaux ne sont-ils pas les maris des épigrammes ? » ce sont de si jolis ménages quand ils sont bons ! »

Madame de Sévigné, lettre du 18 *août* 1680.

Digitized by Google

Deux volumes in-12, imprimés sur très-beau papier. Prix : 7 fr. Les mêmes, papier vélin, 12 fr. In-8°, 12 f.; *idem*, papier vélin, 20 fr. Franc de port, 2 fr. pour l'in-12, et 3 fr. pour l'in-8°. A Paris, chez J.-J. Blaise, libraire, quai des Augustins, n° 61.

Trois mille petites pièces de vers composent ce recueil. Le lecteur passe tour-à-tour de l'épigramme mordante au gracieux madrigal, d'un conte qui amène le sourire à la réflexion philosophique ou religieuse. L'éditeur n'a rien négligé pour la partie typographique. Nous rendrons incessamment compte de cet ouvrage.

Le Devoir, par feu mistriss Roberts, auteur de *Rose et Emily;* Notice sur l'auteur, par mistriss Opie, traduit de l'anglais par Mme Elisabeth Lebon. Le nom de l'auteur, celui de l'éditeur, mistriss Opie, et du traducteur, recommandent ce roman, sur lequel nous reviendrons par un article particulier. Deux vol. in-12. Se trouvent chez le traducteur, rue du Hazard, n° 15, et chez Didot l'aîné, imprimeur, rue du Pont de Lodi, n° 6, et Arthus-Bertrand, rue Hautefeuille, n° 30.

Du fléau des incendies, et de l'unique moyen d'en garantir les habitations, par Cointereau, architecte, à Sainte-Perrine de Chaillot, n° 99, et chez Debrai, libraire, au Palais-Royal. Brochure de 24 pages. 50 cent.

Traité des maladies chirurgicales, et des opérations qui leur conviennent, par M. le baron Boyer. Tome 5. Se vend 6 fr. chez l'auteur, rue de Grenelle faubourg Saint-Germain, n° 9, et chez Migneret, rue du Dragon, faub. St.-Germ., n° 20. Le nom de l'auteur et le succès qu'ont eu les quatre premiers volumes, recommandent assez celui-ci; nous nous bornerons à indiquer les matières qu'il renferme. Il est tout entier consacré aux *maladies de la tête* et à celles *de la face;* les deux-tiers de ce volume sont occupés par *les maladies des yeux*, et en forment un traité complet.

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE VENTADOUR, N.° 5.

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1^er^ de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et sur-tout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Ventadour, n° 5, et non ailleurs.

POESIE.

ODE

SUR LES ÉVÉNEMENS DU MOIS DE MAI 1816.

..... *Facit indignatio versum.* JUV.

Fragment.

Eh quoi! toujours incorrigible,
S'accroît l'audace des pervers!
Quoi! du mal le Génie horrible
Plane encore sur l'univers!
Que veut cette horde en furie?
Va-t-elle au sein de la patrie
Plonger ses bras ensanglantés?
Malheureux! de qui la démence
Rêve le trépas de la France,
La France vous parle, écoutez.

Digitized by Google

« Triste jouet de la tempête,
» Après tant de maux inouis
» Je reposais enfin ma tête
» Sous l'antique ombrage des lis.
» Du ciel éprouvant l'indulgence,
» Je levais, pleine d'espérance,
» Mes yeux, de pleurs long-temps noyés.
» L'avenir s'offrait plus prospère :
» Par les mains du plus tendre père
» Ces pleurs allaient être essuyés.

» Vous seuls, vils artisans d'intrigues,
» Vous, l'opprobre du nom français,
» Par vos interminables ligues
» Vous troublez ces heureux succès.
» Fils dénaturés que j'abhorre,
» Osez vous provoquer encore
» Un châtiment trop mérité ?
» Cachez votre odieuse vie,
» Et, s'il se peut, qu'enfin j'oublie
» Si jamais vous avez été.

» . . . . . .

» L'hydre impitoyable, homicide,
» En cent lieux portait la terreur ;
» L'ame généreuse d'Alcide
» Jure d'arrêter sa fureur.
» Trop long-temps de sa main puissante
» L'hydre, sans cesse renaissante,
» Brave les coups victorieux.
» Mais cette main, de feux armée,
» Soudain de l'hydre consumée
» Termine les jours odieux.
» . . . . . .

Par M. R. J. DURDENT.

Digitized by Google

ÉPITAPHE.

Ici repose un sage fortuné
Humble héritier d'une mère trop vaine,
Il reconnut, aussitôt qu'il fut né,
Tout le néant de la grandeur humaine.
Fuyant la gloire et l'évitant sans peine,
A vivre obscur toujours il s'attacha;
Même le ciel, secondant son envie,
D'un voile sombre avec bonté cacha
Et sa naissance, et sa mort et sa vie.
Priez, ô vous que l'exemple toucha!
Pour l'institut, fils de l'académie.

DE CAZENOVE

CONSEIL A UNE COQUETTE.

Conte.

De se masquer c'est un plaisir charmant,
Disait, un de ces jours, la coquette Araminte;
Si le bal est nombreux, là, sans gêne et sans feinte,
A tous on parle librement.
Esprit, gaieté, plaisanterie,
Jargon grivois, étourderie,
Maintien folâtre et jargon sémillant,
Méchanceté, galanterie,
Chacun se permet tout, c'est un point convenu;
Mais plus d'illusion sitôt qu'on est connu,
Et voilà ce qui m'embarrasse.
J'ai beau changer de travestissement,
Chaque personne que j'agace
M'a bientôt devinée et me nomme à l'instant.
Pour m'en mettre à l'abri, conseillez-moi, Valère;
Qu'en pensez-vous? que dois-je faire?

Digitized by Google

Elle s'adressait mal, Valère est peu galant;
Je dirai plus, il est même méchant :
Sa réponse devait déplaire.
Mais quand femme interroge on ne doit pas se taire,
Le beau sexe est très-exigeant.
Il est un bon moyen de vous tirer d'affaire :
Cessez de vous masquer. — Monsieur, mauvais avis!
J'aime le masque et tout son jeu m'amuse;
Au bal s'il me manquait j'éprouverais bien pis.
— Pardon, sans doute je m'abuse.
Cherchons donc..... M'y voilà..... J'imagine un moyen
Qui doit vous réussir, et c'est le seul, peut-être.
Puisqu'une bagatelle, un rien,
Vous trahit aussitôt que l'on vous voit paraître,
Masquez-vous en femme de bien,
On ne pourra jamais alors vous reconnaître.

JOUYNEAU-DESLOGES (de Poitiers.)

IMITATION DE L'ODE D'HORACE:

Quis multa gracilis te puer, etc.

Quel est, dis-moi, l'insensé qui t'adore,
Jeune Pyrrha? quel est l'audacieux
Qui sur ton sein, que Vénus fit éclore,
Dépose en paix ses baisers amoureux?

Dans le bosquet, sous la flexible voûte
De ces berceaux, asile des amours,
Plus d'une fois tu lui juras sans doute
D'être fidelle et de l'aimer toujours.

C'est pour lui plaire, aimable enchanteresse,
Que, déjà belle en ta simplicité,
Ces blonds cheveux que Zéphire caresse,
Flottent épars sur ton sein agité.

Digitized by Google

Un jour, hélas ! qu'il versera de larmes,
L'amant jaloux qu'enivre tes faveurs !
Il ne voit pas, ébloui par tes charmes,
Le faux éclat de tes sermens trompeurs.

Auprès de toi, dans ce riant bocage,
De son bonheur il croit être certain ;
Mais bien souvent le plus sombre nuage
Vient obscurcir le jour le plus serein.

D'un fol amour, d'une ardeur passagère,
Il veut en vain prolonger les momens ;
Bientôt, hélas ! ta flamme mensongère
Va l'abreuver des plus affreux tourmens.

Qu'il est heureux, qu'il est digne d'envie,
Celui qui fuit d'éphémères liens !
Si les amours embellissent la vie,
La paix du cœur est le premier des biens.

Pour moi, bravant les élémens perfides,
Tranquille enfin, et content de mon sort,
J'ai consacré mes vêtemens humides,
Au dieu des mers qui m'a conduit au port.

AUGUSTE M.

ÉNIGME.

Tantôt beau, tantôt laid, je plais et je fais peur ;
Je ne suis rien du tout, et je suis toutes choses ;
Quelquefois véritable et plus souvent trompeur,
Je suis toujours sujet à des métamorphoses.
M'évanouir sans mal et vous parler sans voix,
Voilà ce que je puis. Je visite les rois,
Les bergers, les amans, et je prends cent figures.
En vrai magicien j'instruis les curieux,
Et puis leur annoncer toutes leurs aventures.
Mais il faut pour me voir qu'on ait fermé les yeux.

Digitized by Google

CHARADE.

De mon premier quand le son retentit,
Dans les forêts le cerf bondit et fuit;
De mon dernier, la sève un peu piquante
Des moissonneurs excite l'appétit;
Mon tout est l'ornement d'une femme élégante.

LOGOGRIPHE.

Lecteur, je porte dans mon sein
L'air, la mer, et la soif, et la faim,
Rome, Siam, Riom, Reims, orme,
Sem, Remi, Méri, Mars, os, forme,
Emir, Io, More, ombre, Omer,
Ia, mari, braise, or, amer,
Marie, osier, maire et la soie,
Brame, fraise, if, ame, rime, oie,
Rose, frimats, roi, sabre, ami,
Rame, ambre, mois, si, ré, fa, mi,
A tes yeux tout entier mon être se déploie.

Mots de l'*Enigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'Enigme est *Lanterne*. Celui du Logogriphe est *Nuage*, où l'on trouve Nue, Eu (ville), An, Ange, Ane, Nage, Age, Auge, Aune, Un, Eau. Le mot de la Charade est *Pinson*.

Errata du numéro précédent.

Ligne 3 du Logogriphe, *au lieu de :*

Je fais bien du chemin avec mes quatre pieds.

lisez : Je fais bien du chemin et je n'ai que cinq pieds.

Digitized by Google

HISTOIRE DE MADAME DE MAINTENON,

Et de la Cour de Louis XIV, ouvrage qui embrasse les règnes des Bourbons, depuis la ligue jusqu'à la régence du duc d'Orléans; par M. Lafont d'Aussonne. — Deux vol. in-8°., avec un beau portrait de madame de Maintenon, par Mignard. Prix : 10 francs.

(IV°. et dernier Extrait.)

Les hommes, naturellement ingrats ou légers, ne reconnaissent tout le mérite des bons rois, que lorsque leurs yeux ne les aperçoivent plus sur le trône, et que le vaisseau de l'état, battu par les tempêtes, atteste au milieu des dangers que le pilote habile a disparu. Après la mort de Louis XIV, ses sujets et les peuples voisins lui rendirent enfin justice; l'empereur d'Allemagne, si long-temps armé contre lui, sembla vouloir consoler son ombre; et ce généreux ennemi, indigné des outrages prodigués aux statues du *grand roi*, et jusqu'à sa dépouille mortelle, lui fit élever un superbe mausolée; tous les Allemands y applaudirent. La *succession d'Espagne* avait contrarié les intérêts de quelques têtes couronnées; mais la résistance de Louis XIV était noble et légitime. Chef de famille, pouvait-il ne pas accepter un testament qui transmettait le sceptre des Espagnes et des Indes à l'un de ses petits-fils, neveu du monarque testateur? Roi de France et *de Navarre*, devait-il consentir à cet *impolitique partage*, qui allait détruire, en un moment, l'équilibre et les contre-poids de l'Europe bien organisée?

Seul contre cette Europe liguée avec tant d'injustice, Louis vit ses alliés naturels abandonner sa cause, la reprendre et l'abandonner de nouveau. Il vit Eugène, son parent et son sujet, guider sur le cœur de l'état les lances et les foudres étrangères. Il vit ses ambassadeurs humiliés, réduits à solliciter la paix ou des armistices. Que dis-je! il vit les ennemis sous les portes de Reims,

Digitized by Google

et leurs éclaireurs audacieux non loin des grilles de Versailles!! *Qu'on ne me parle plus de me retirer à Chambord*, répondit le monarque, toujours soutenu de son génie ; *mes sujets ne doutent point de la justice de cette guerre. A la première nouvelle du désastre, je convoquerai toute la noblesse de mon royaume ; je la conduirai à l'ennemi, malgré mon âge de soixante-quatorze ans, et je périrai à sa tête.* « Le ciel eut pitié de Louis et de son royaume », s'écrie en cet endroit notre auteur. « Le prince Eugène, si habile et si glo-» rieux, commit une grande faute, et cette faute nous » sauva. Des lignes trop étendues affaiblirent les alliés, » qui cherchaient à nous épouvanter par cet appareil et » cet immense développement. Le maréchal de Villars, » instruit que tous leurs magasins étaient dans Mar-» chiennes, résolut d'emporter et Marchiennes et De-» nain. Un corps de dragons se porte vers l'ennemi » comme pour l'attaquer, charge brusquement, et se » retire ensuite vers Guize, où il est poursuivi. Durant » cette fausse attaque, le maréchal marche à Denain » avec son armée en bon ordre ; les formidables retran-» chemens du général Albemarle sont forcés ; le carnage » est considérable. Des corps entiers mettent bas les » armes. Le général, et quatre princes allemands sont » faits prisonniers. Le prince Eugène accourt avec de » nouvelles forces, mais n'arrive que pour contempler » sa défaite. Rien ne résiste le long de la Scarpe ; Mar-» chiennes tombe au pouvoir des Français. Ils y trouvent » ces immenses provisions d'artillerie et de vivres qui » devaient soutenir la campagne. Landrecy est délivré. » Villars reprend Douai, le Quesnoi, Bouchain : nos » frontières nous sont rendues. L'armée du prince Eu-» gène, depuis ce jour, jusqu'à la fin de la campagne, » perd cinquante bataillons, et la plus belle artillerie » de l'Europe. Les alliés, battus, confus, éperdus, » demandent enfin cette paix qu'ils refusaient naguère » avec tant de hauteur. Les plénipotentiaires se réunis-» sent à Utrecht. Philippe V est reconnu roi d'Espagne, » et renonce à tous ses droits de prince français. Le duc » de Savoie acquiert le titre de roi de Sardaigne, et

Digitized by Google

» joint la Sicile à ses états. La Hollande voit augmenter » son territoire aux dépens même de l'empereur. La » France est remise en possession de Lille, d'Aire, de » Béthune, de Saint-Venant; mais elle renonce à la » plus grande partie de la Flandre, que lui assuraient » les traités de Nimègue et de Riswick; elle s'oblige à » ruiner son port de Dunkerque. Cette paix, sage et » modérée, vit signer tous ses articles dans le cours de » l'année 1713 : IL Y A CENT ANS AUJOURD'HUI. »

L'auteur, ainsi qu'on vient de le remarquer, sait à propos varier ses tons, et donner à chaque objet sa couleur propre. Il a représenté au naturel la douceur ingénue de Louise de la Vallière; la triomphante beauté d'Athénaïs de Montespan; les imprudences romanesques des Dlles Mancini; la passion extraordinaire de Mlle de Montpensier; les dissipations élégantes de Fouquet; les caractères transcendans de Mazarin et de Richelieu; la froide probité de Colbert; la cruelle et savante administration de Louvois. Il a jugé impartialement la fameuse *Révocation de l'édit de Nantes*. Il a mis sous nos yeux les pompes féériques de Versailles, interrompues tout à coup par des catastrophes terribles, et des scènes funèbres. Il a jugé de nouveau le trop fameux démêlé qui divisa pour toujours deux prélats, l'honneur de l'église. Il a loué Bossuet sur sa doctrine et ses grands talens, il l'a blâmé sur quelques démarches et des procédés. Il a justifié Mme Guion, quant à ses mœurs; il nous a fait aimer son caractère et sa personne; il l'a condamnée comme femme-écrivain. Nous aurions bien des passages curieux à signaler dans ce livre, où nous trouvons néanmoins à critiquer des incorrections, heureusement très-rares, quelques expressions hasardées, quelques abus d'esprit, quelques abus d'enluminure; cinq ou six jeux de mots qu'il faut supprimer, et le titre éminent de POEME, donné au *Télémaque*, ouvrage écrit en prose, et non pas en vers. L'histoire de Mme de Maintenon devait naturellement rappeler la fondation de Saint-Cyr, monument impérissable, qui attestera dans tous les siècles, et les douces vertus de son institutrice, et la noble générosité de son royal fondateur. M. Lafont d'Aussonne a

Digitized by Google

répandu beaucoup de charme et d'intérêt sur cette partie de son ouvrage. Le discours que Françoise d'Aubigné adresse à Louis XIV en faveur de cette noblesse magnanime qui s'est dévouée pour son service, et le service des rois ses aïeux, ferait chérir Mme de Maintenon, quand bien même cette dame illustre n'aurait pas d'autres titres à l'estime et à l'affection des gens de bien. L'auteur, qui a prouvé le *mariage royal* jusqu'à l'évidence, a également justifié Mme de Maintenon, que d'obscurs libelles accusèrent d'avoir *abandonné* son roi mourant. Elle ne sortit alors de Versailles que *violemment et malgré elle, et pour obéir* à ceux qui n'osaient, ou ne voulaient pas la traiter en veuve du monarque. Toutefois le régent lui fit, à Saint-Cyr, une visite d'apparat; les princesses du sang, les évêques, les ministres, imitèrent la démarche solennelle du duc d'Orléans; enfin, Mme de Maintenon prit *le grand deuil*. Je ne rapporterai point ici la scène effroyable de son exhumation en 1794, on la trouvera dans les pièces justificatives. Les habitans de Saint-Cyr racontent que Mme de Maintenon, arrachée de son tombeau, ne paraissait qu'endormie. Les profanateurs avides trouvèrent à son doigt l'anneau nuptial, d'or fin, et d'une modique valeur; mais ils n'y trouvèrent point cette riche bague de diamans qu'ils cherchaient, et qui avait excité leur rage criminelle. Nous terminerons cette analyse en invitant à lire la peinture des derniers momens de Mme de Maintenon à Saint-Cyr. Ce morceau, où respire toute la tendresse de l'écrivain pour les deux grands personnages de son livre, a intéressé tous les lecteurs.

Digitized by Google

Description historique de l'église royale de Saint-Denis, avec des détails sur la cérémonie de l'inhumation de Louis XVI et de Marie-Antoinette, reine de France; par A. P. M. Gilbert, auteur des *Descriptions historiques de Notre-Dame de Paris et de l'église de Chartres*. — Un vol. in-12 de 100 pag. Prix : 1 fr. 50 cent. pour Paris, et 2 fr. franc de port; papier vélin, 3 fr. et 3 fr. 50 c. franc de port. Chez Plancher, libraire, rue Serpente, n° 14, et Delaunay, libraire, au Palais-Royal.

Plusieurs ouvrages volumineux avaient été publiés sur ce vénérable monument, par dom Doublet, dom Félibien, dom Millet; mais l'incommodité de leur format, le style avec lequel ils avaient été écrits, en rendaient la lecture pénible. D'ailleurs l'église de Saint-Denis a été tellement saccagée lors de la tourmente révolutionnaire, qu'une nouvelle description devenait indispensable aux curieux nationaux ou étrangers. Ses tombeaux, son trésor, ses magnifiques vitraux ont entièrement disparu. Ce temple, objet de la vénération, de la piété et de la magnificence des monarques français, est en même-temps l'un des monumens d'architecture, improprement appelée *gothique*, les plus estimés. En effet, dit M. Gilbert, les Goths, peuples du nord, auxquels on attribua sans fondement l'invention de cette architecture, étaient non-seulement étrangers aux arts, mais ils paraissent, au contraire, n'avoir eu aucun genre d'architecture à eux. Ces peuples furent d'autant plus éloignés d'apporter de nouvelles connaissances dans les contrées qu'ils parcoururent, que tous les historiens s'accordent à les représenter comme des barbares. Il est certain qu'ils ne commencèrent à être connus que lorsqu'ils eurent porté le fer et la flamme dans l'empire romain. Or, l'architecture de moyen âge, quoique dépourvue de la noblesse et de la beauté de proportions qui caractérisent celle des Grecs et des Romains, offre un grandiose surprenant, avec un mélange singulier de

Digitized by Google

barbarie et d'intelligence, d'impéritie et de lumières, et sur-tout de hardiesse, qui exigeait plus de combinaisons que n'avaient le temps d'en faire des peuples presque toujours errans et sans cesse armés contre leurs voisins. On remarquera d'ailleurs que parmi les monumens du moyen âge qui existent en France et ailleurs, les plus anciens sont postérieurs de plus de cinq cents ans aux incursions des Goths dans le midi de l'Europe; dès-lors on peut conjecturer que cette ancienne architecture pourrait être une sorte de dégénération qui s'introduisit dans les arts dépendans du dessin lors de la décadence de l'empire romain au quatrième siècle La différence qu'elle présente chez les divers peuples de l'Europe, ne peut être attribuée qu'à celle de leur goût et de leur génie. En France comme ailleurs, lorsqu'elle s'éloigna périodiquement des formes qui en rappelaient l'origine primitive, cette architecture prit alors différens caractères, dont elle dut l'influence à nos conquêtes, tant en Italie sous Charlemagne, qu'en Syrie à l'époque des croisades. C'est de cette diversité de formes que se composent les quatre âges de notre ancienne architecture. Le premier, connu sous le nom de *mérovingiaque*, est un alliage informe des styles grec et romain, qui fut en usage sous les rois de la première race. Le second, dit style *carlovingiaque* ou *lombard*, date depuis le règne de Charlemagne jusques vers le commencement du onzième siècle. On reconnaît l'emploi du troisième dans les temples construits depuis cette dernière époque jusqu'au commencement du treizième siècle. Enfin, le quatrième âge, en usage depuis le treizième siècle jusqu'au commencement du seizième, sous Louis XII et François Ier, se distingue par une délicatesse et une légèreté de style auxquelles on est convenu de donner le nom d'*arabesque;* car on sait que c'est aux fréquens voyages que les Français firent en Syrie à l'époque des croisades, que l'on doit l'introduction de cette multitude d'ornemens et de formes élégantes qui firent sortir l'architecture du moyen âge de la lourdeur excessive qui la caractérisait auparavant.

L'auteur, après avoir rapporté le sentiment des au-

Digitized by Google

teurs sur l'arrivée et le martyre de Saint-Denis; sur le premier oratoire, renouvelé et construit sur un plan plus étendu par sainte Geneviève, donne quelques détails sur le temple élevé par Dagobert Ier, ensuite reconstruit par Pépin dit le Bref. Il ne reste de cette église que les cryptes ou chapelles souterraines qui sont autour du chœur, lesquelles furent conservées par Suger, lorsque ce célèbre abbé fit démolir l'ancienne église pour faire élever celle qui existe aujourd'hui, et dont la description fait l'objet de notre analyse. M. Gilbert présume avec raison que les créneaux placés au-dessus de la façade et des deux côtés en retour d'équerre, ne furent ajoutés que vers le commencement du quatorzième siècle, après la malheureuse bataille de Poitiers.

L'histoire et le détail des constructions, du portail, de l'église, des chapelles, la cérémonie de la dédicace, sont rapportés avec beaucoup de soin. Il en est de même des travaux ordonnés par Louis IX et par sa mère, Blanche de Castille. Il résulte des observations de M. Gilbert que ce temple a été bâti à diverses reprises, et qu'il présente dans son ensemble cinq époques différentes de l'architecture du moyen âge.

En traitant de l'oriflamme, il eut été à désirer que M. Gilbert eût prévenu que l'emploi de cette bannière avait succédé à la chappe de Saint-Martin de Tours, laquelle était de couleur bleue; que les rois de la seconde race, n'étant pas toujours certains de pouvoir la lever, cherchèrent à prendre pour patron un autre saint dont l'église serait plus rapprochée de la capitale; qu'ayant fait choix de Saint-Denis, on adopta pour la bannière la couleur rouge, adoptée par l'église pour les martyrs.

Les dévastations commises dans cette basilique, à la suite des événemens de 1789, les réparations faites depuis 1804, terminent la première partie du travail de l'auteur. Dans la seconde, il examine l'extérieur du temple, donne le détail de ses mesures, décrit les sujets des bas-reliefs, fait connaître diverses suppressions faites à des époques différentes.

Les trois portails de l'église Saint-Denis étaient anciennement décorés de vingt statues, parmi lesquelles on

Digitized by Google

distinguait seize rois et quatre reines; ces statues furent supprimées en 1770, lors des réparations faites à la façade principale. M. Gilbert s'étonne, avec raison, de ce qu'une communauté aussi recommandable que l'ordre des Bénédictins, qui renfermait un si grand nombre de savans distingués, ait permis qu'on détruisît ces statues, dont la conservation devenait aussi importante pour l'histoire de l'abbaye, que pour l'histoire du moyen âge. Sous ces deux rapports, ces monumens devaient particulièrement fixer l'attention de l'ordre. Ils ont été gravés, il est vrai, dans les monumens de la monarchie française, publiés par Montfaucon; mais ce religieux, beaucoup plus distingué par sa vaste érudition que par ses connaissances dans les arts du dessin, ne doit être consulté qu'avec beaucoup de circonspection, par le peu de fidélité qui existe dans les planches de son ouvrage. Les monumens y sont souvent représentés de manière à ne pas les reconnaître.

La description des clochers, de la pyramide, des cloches, les noms des donateurs, des parrains, des fondeurs, sont rapportés avec le plus grand soin; il en est de même pour l'explication des figures et bas-reliefs qui existent encore, et qui ont échappé à la destruction révolutionnaire.

Pénétrant dans l'intérieur de l'église, M. Gilbert attire l'attention sur tout ce que cette basilique renferme de curieux. Il fait connaître les différentes proportions de l'édifice, les nouvelles constructions, les croisées, les vitraux, l'ancienne et la nouvelle tribune de l'orgue, l'ancienne et la nouvelle disposition du chœur, le grand autel, le pourtour du chœur, et n'oublie rien de ce qui peut offrir le plus léger intérêt.

En traitant des chapelles, l'auteur indique les divers monumens dont elles étaient ornées, et le sort qu'ils ont éprouvé, l'époque de leur érection, et la date de leur suppression. Il en est de même du trésor et de la nouvelle sacristie, dont M. Gilbert décrit les dix nouveaux tableaux. Sept ont été vus avec intérêt au salon du Louvre, dans les expositions de 1812 et 1814; ils ont pour auteur MM. Monsiau, Ménageot, Garnier, Mey-

Digitized by Google

nier, Landon, le Barbier l'aîné, Guérin, Gros et Menjaud.

Les anciennes sépultures forment un chapitre assez long et fort curieux; j'y renvoie le lecteur, ainsi que pour la description des cryptes qui renferment les statues de six rois de la seconde race, savoir : Charlemagne, par M. Gois; Louis-le-Débonnaire, par M. Bridan; Charles-le-Chauve, par M. Foucon; Louis-le-Bègue, par M. Deseine; Charles-le-Gros, par M. Gaule; Louis-d'Outremer, par M. Dumont. On a déposé dans cette chapelle souterraine plusieurs sarcophages en granit et en pierre, trouvés lors des exhumations faites en 1793 et 1794.

M. Gilbert fait une réflexion fort judicieuse, et je me fais un devoir de la rapporter. On sera sans doute étonné, dit-il, de voir que non loin des somptueux mausolées de Louis XII, de François Ier et de Henri II, Henri IV gissait presque ignoré, dans un caveau étroit, de construction irrégulière, sans aucun ornement, et sans que l'on ait même songé à ériger un monument à la mémoire de cet excellent prince. Ses successeurs n'eurent pas de sépulture plus magnifique : on ne vit pas même une seule image qui rappelât les traits du monarque défunt, pas une seule inscription qui fît son éloge. Soit qu'à chaque nouvel avénement au trône on oubliât sans retour celui qui n'était plus, soit que l'on craignît de faire entrevoir au prince régnant le terme de sa grandeur et de sa puissance, il se passa cent quatre-vingts ans sans que l'on se soit occupé un seul instant de la sépulture royale. L'accroissement que l'on fit en 1683 au caveau qui avait servi jusqu'alors à la sépulture de la dynastie des Bourbons, suffit à peine par la suite; car on assure que lors de la mort du dauphin, fils aîné de Louis XVI, il ne s'y trouva plus que la place où l'on mit le cercueil de cet enfant. L'infortuné monarque le sut et fut frappé; mais on ne voit pas que cela l'ait déterminé à agrandir cette sépulture ou à s'en préparer une nouvelle.

Le reste du volume contient des détails sur la cérémonie de l'inhumation de Louis XVI, et de Marie Antoinette, reine de France.

Digitized by Google

En résumé, la description historique de l'église royale de Saint-Denis est faite avec beaucoup de soins, elle nous apprend tout ce que cette basilique a contenu et contient encore de curieux. Ce petit volume est supérieur aux anciennes descriptions, bonnes seulement pour les savans; il sera recherché et lu avec intérêt par tous ceux qui voudront bien connaître ce monument, si respectable par les grands événemens qui s'y sont passés. Ce volume est encore enrichi d'une gravure qui donne une idée fort juste de la façade de l'église Saint-Denis.

ROQUEFORT.

POESIES ET TRADUCTIONS

De Catulle, Tibulle et Properce; par M. C. L. Mollevault.

(IIIe et dernier article.)

La traduction de Tibulle, parvenue à sa cinquième édition, se présente avec une réputation faite et des titres connus, qui nous dispenseront d'entrer dans de grands détails sur cet ouvrage; qu'il nous suffise de dire que M. Mollevault s'y montre, par un accord heureux, poëte élégant et traducteur fidelle. Cette nouvelle édition offre des traces nombreuses des soins qu'a pris l'auteur pour approcher davantage de la perfection; ses corrections nous ont paru en général heureuses. Cependant on pourrait en trouver qui rappelleraient quelquefois le vieil adage, que *le mieux est l'ennemi du bien*. Par exemple, M. Mollevault dit aujourd'hui :

Là que j'aime, quand gronde un vent impétueux,
A presser sur mon sein ton sein voluptueux;
Ou, quand l'humide Auster exerce sa furie,
A suivre le sommeil au doux bruit de la pluie.

Ce même passage était antérieurement rendu par les quatre vers suivans :

Digitized by Google

Là, que j'aime d'entendre un vent impétueux,
En pressant sur mon sein ton sein voluptueux;
Ou, quand l'humide Auster exerce sa furie,
A m'endormir en paix au doux bruit de la pluie.

Le changement des deux premiers vers nous paraît excellent; mais nous doutons que l'on adopte l'expression nouvelle de *suivre le sommeil*. M. Mollevault a voulu *franciser* la figure du latin : *Somnos, imbre juvante, sequi;* il aime en général, et un peu trop à notre avis, à risquer ce qu'on appelle des *latinismes*. Ici il ne nous paraît pas que le verbe *suivre*, susceptible, comme en latin, de diverses acceptions métaphoriques, se prête à celle à laquelle le traducteur a voulu le plier. On dira bien *suivre un projet, suivre une idée;* il y a là en effet, de notre part, une action *suivie* et non interrompue; mais le sommeil se présente, au contraire, à la pensée, comme la cessation de toute action, et de là l'idée toute active du verbe *suivre* nous semble s'y associer difficilement. Enfin, si l'expression devait passer, il faudrait au moins la particulariser en disant que j'aime....

A suivre mon sommeil au doux bruit de la pluie.

Suivre le sommeil forme une expression vague dont on n'aperçoit ni le terme ni l'objet.

Il s'est glissé dans la même pièce (4e et 5e édition) ce vers qui ne signifie rien :

Ton amant de ton cœur pressant le cœur timide.

On lisait dans les précédentes :

Ton amant sur son cœur pressant ton cœur timide.

Il est singulier que l'altération de ce vers se soit reproduite deux fois sans que l'auteur s'en soit aperçu.

Ne quittons pas Tibulle sans en citer quelque chose. Voici la description des plaisirs de la paix : ces images doivent nous convenir aujourd'hui :

Heureux le laboureur! sous une humble chaumière
L'amour de ses enfans prolonge sa carrière.

Digitized by Google

Il guide les brebis, son fils suit les agneaux;
Sa femme apprête un bain *délassant ses travaux*.
Ainsi puissai-je un jour, blanchi par la vieillesse,
Des récits du vieux temps amuser la jeunesse!
Cependant, que la paix féconde nos côteaux!
La paix, au joug courbé rend le front des taureaux;
La paix nourrit la vigne, et la cave recèle
Le vin que verse aux fils la coupe paternelle;
La paix au roc oisif rend son premier éclat,
Et la rouille en secret mord le dard du soldat.
Le laboureur joyeux du bois sacré ramène
Sa nombreuse famille, et son char fend la plaine.
L'Amour lui seul combat, brise un seuil rigoureux,
De sa main criminelle arrache des cheveux.
La jeune fille, hélas! pleure et se désespère:
Son vainqueur pleure aussi sa coupable colère;
Mais le malin Amour, auteur de ces forfaits,
Sourit, s'assied entr'eux et leur dicte la paix.

Ce charmant tableau rend toute la douceur, toute l'élégance de l'auteur original. Un seul hémistiche nous semble encore demander à passer sous la lime: c'est ce bain *délassant les travaux*. Dans l'édition précédente, il y avait: Un bain qui *trompe ses travaux*, et antérieurement encore: Un bain *qui soulage ses maux*. On voit que M. Mollevault ne s'est pas encore bien trouvé de ce bain là, et il a raison. Nous lui suggérerons cette version:

Sa femme apprête un bain où l'attend le repos.

Si M. Mollevault la préfère, et qu'il ne rencontre pas mieux, nous serons charmés d'avoir trouvé cette petite occasion de montrer qu'un critique est quelquefois bon à quelque chose.

Enfin, nous l'engagerions à revenir aussi sur

..... La cave qui recèle
Le vin que *verse* aux fils la *coupe* paternelle.

Ce tour n'a pas toute la clarté désirable. Le sens du latin

Digitized by Google

nous paraît être, *prosaïquement parlant*, que la *paix permet de remplir les celliers de telle sorte que le fils boive un jour le vin fait par son père*. On apercevrait mieux ce sens si M. Mollevault disait :

..... Que la cave recèle
Le vin que *garde* aux fils la *tonne* paternelle.

Dans sa lutte contre Properce, M. Mollevault nous paraît avoir été plus constamment heureux qu'avec Catulle ; les couleurs brillantes dont se pare la muse de l'amant de Cinthie, riaient peut-être davantage au talent particulier de son traducteur, que la simplicité plus sévère du chantre de Lesbie.

Ce luxe poétique qui caractérise Properce, et auquel il sacrifie quelquefois le sentiment, semble avoir mis M. Mollevault à l'aise. Comme la phrase latine, dans l'original, est habituellement nombreuse et abondante, la phrase française la suit avec plus de facilité ; elle en acquiert même une sorte de rapidité, et l'on y trouve moins de ces ornemens parasites, de ces circonlocutions dictées souvent par le seul caprice de la rime, au traducteur que retient dans un cercle trop étroit la concision désespérante de son auteur original.

Quelques *équivalens* que M. Mollevault substitue par-ci par-là au véritable sens de Properce, quelques expressions ambitieuses, sont les principales taches qu'on peut apercevoir dans cette traduction, et que l'auteur fera aisément disparaître. D'ailleurs nous la croyons faite pour satisfaire les lecteurs les plus délicats. Donnons-en une idée par quelques citations prises au hasard. Voici comme le poëte blâme, dans Cinthie, le goût du luxe et de la parure.

Pourquoi parer ton front d'ornemens étrangers,
Revêtir de Céos la gaze aux plis légers,
Inonder tes cheveux des parfums de l'Oronte,
Au *luxe oriental sacrifier* sans honte;
Et toujours étalant des appas achetés,
Ne point nous éblouir de tes seules beautés?
Ah! n'offre point *au luxe un honteux sacrifice* :

Digitized by Google

Crois-moi, l'amour est nu, l'amour hait l'artifice.
Vois de son seul éclat la terre se parer,
Sur ses longs bras le lierre *au hasard* s'égarer.
L'arboisier croît plus beau sur la roche stérile;
Le flot en se jouant suit sa route indocile;
Thétis orne son sein du seul trésor des mers,
Et l'art au chantre ailé n'apprend point ses concerts.

Rien dans ce morceau qui gêne la libre allure du poète; rien, ou presque rien, qui fasse sentir ces entraves où la rime et le sens torturent quelquefois, comme à l'envie, un pauvre traducteur. On regrette cependant que l'apostrophe à Cinthie, *Vita! ma vie! mon ame!* ait disparu.

On peut aussi remarquer que *sacrifier sans honte au luxe oriental* et *offrir au luxe un honteux sacrifice*, y sont trop rapprochés; que d'ailleurs ce dernier vers ne rend pas très-exactement le latin, qui dit : *Crois-moi, ta figure n'a pas besoin de fard.*

Le lierre qu'on voit *au hasard* s'égarer, n'est pas non plus ce lierre *en liberté*, qui, dans Properce, s'étend *avec plus de grâce : Sponte suâ .... melius.*

Sans citer le reste de cette élégie, adressons encore deux ou trois observations à M. Mollevault, s'il y dit :

Si Castor et Pollux, pleins d'un tendre délire,
Enlevèrent Phébé, sa sœur *même* Hélaïre.

Pourquoi cette extensive, *même?* Et qui est-ce que l'enlèvement d'Hélaïre ajoute ici à la pensée ou à la force de l'argumentation? ne suffisait-il pas de dire :

Si Castor, si Pollux, pleins d'un tendre délire,
Brûlèrent pour Phébé, pour sa sœur Hélaïre.

Le goût sévère permettra-t-il ensuite à M. Mollevault de *lancer, aux jeux du Cirque, une roue étrangère*, et cela ne paraîtra-t-il pas bien recherché?

Nous ne voudrions pas lui répondre qu'on approuvât encore dans l'élégie suivante, *un pied ivre de vin.* Il nous semble d'ailleurs qu'en déterminant ainsi, d'une manière trop *physique* l'ivresse de *ce pied*, on rend la

Digitized by Google

figure plus hardie en apparence, mais moins agréable et moins heureuse en effet.

Mais voici un morceau, où d'un bout à l'autre, on ne trouvera qu'à applaudir.

Un rival a voulu conduire Cinthie en Grèce, Properce obtient qu'elle renonce à cet odieux voyage, et il chante son triomphe.

Où donc est ta raison? Quoi, tu fuis loin de moi?
Quoi, la froide Illyrie a tant d'attraits pour toi?
Est-il d'un si grand prix ce rival téméraire
Qui t'apprend à lutter contre Eole en colère?
Tu verrais, sans pâlir, l'Océan courroucé?
Tu dormirais au bruit de son flot insensé?
Tu pourrais affronter les neiges, la froidure?
Et tes pieds délicats braveraient leur injure!
O! que le sombre hiver, hérissé de frimats,
Forçant le nautonier à ployer tous ses mats,
Empêche ton vaisseau de franchir la barrière,
Et les vents ennemis d'emporter ma prière!
. . . . . .
Je triomphe grands Dieux! et son ame est vaincue!
Cinthie écoute enfin ma prière assidue.
Quitte ta fausse *joie* et péris de *regrets*
Fier rival! du départ elle rompt les apprêts.
Je suis cher et rends cher à celle que j'adore,
Le seul séjour de Rome où mon culte l'honore.
Oui, sur mon cœur ému s'appuyer doucement,
Dans une couche étroite enlacer son amant;
Voilà ce qui, cent fois, plaît mieux à mon amie,
Que les trésors d'Elis, la dot d'Hyppodamie.
Prodiguez les présents, promettez plus encor;
Cinthie est à moi seul, et n'est point à votre or.
Je ne dois point son cœur à l'offre d'un empire,
Je l'achète au doux prix des trésors de ma lyre.

Nous apercevons, en passant, une singulière faute échappée à M. Mollevault, c'est *Caucase* servant de

Digitized by Google

rime à *embrasse* (pag. 43.) D'ailleurs, les deux vers sous cette rime ne sont pas bons, ce qui semble indiquer qu'ils n'étaient jetés là *qu'en attendant*, et que l'auteur aura oublié de les remettre sur le métier.

La grammaire condamnera l'emploi du pronom *il* dans les vers suivans :

Et sans peine enlevant aux rochers homicides
Prométhée, *il* vaincra le vautour assassin
Qui nuit et jour déchire et dévore son sein.

De plus l'enjambement du second vers n'a rien d'heureux : on y remédierait ce semble en changeant de tour, et en employant l'apostrophe :

Et t'enlevant sans peine aux rochers homicides,
Prométhée! il vaincra le vautour assassin
Qui nuit et jour déchire et dévore ton sein.

L'élégie 8 du livre 2 est brûlante de verve et de délire, c'est une des meilleures de l'original, et le traducteur a suivi le vol de son modèle.

La suivante présente quelques taches à relever; le traducteur dit à Cinthie : Vois...

Ces jeux qu'ont approuvés tes innocentes flammes,
Ces temples où les vœux sont purs comme les ames.

Properce lui disait, et c'est bien plutôt le langage d'un amant : *Tu seras seule* (à la campagne), tu ne verras que les monts solitaires, les troupeaux.... *Là, point de jeux, de spectacles corrupteurs*; point de *ces lieux de dévotion qui ont été pour toi l'occasion de tant d'infidélités.*

Fanaque penatis plurima causa tuis.

Le sens du latin est bien plus piquant, et M. Mollevault n'a rien gagné à s'en écarter.

On voit dans la même pièce *une flèche qui fuit sur l'aile d'un roseau.* La figure est un peu hardie; enfin le Clitumne *y blanchit des troupeaux le vêtement d'ébène.*

Nous ne connaissons point de fleuve, point d'eau,

Digitized by Google

sortit-elle du laboratoire de M. Thénard, qui opère un pareil prodige, et ce secret n'était pas plus connu du temps de Properce. Celui-ci dit en effet, tout uniment, que des troupeaux *blancs comme la neige* (niveos), se baignent, se lavent, dans les eaux du Clitumne, et il ne pensa probablement jamais qu'en y entrant *noirs*, ou avec des *vêtemens d'ébène*, ils dussent en sortir *blanchis*.

Cette faute est nécessairement une de ces distractions qui échappent presque toujours dans un premier travail, sur-tout lorsqu'il est de longue haleine. Nous trouverions encore beaucoup à louer et très-peu à reprendre dans le troisième livre; mais il faut s'arrêter. Nous en avons dit assez pour faire apercevoir au lecteur que nous avons aujourd'hui une bonne traduction de Properce, et à M. Mollevault qu'il peut la perfectionner encore en soumettant quelques passages au travail de la réflexion. Terminons par le morceau brillant où le poète promet l'immortalité à ses vers.

Heureuse la beauté sensible à mes hommages!
J'élève un monument qui bravera les âges.
La haute pyramide, au front audacieux,
Et ce temple Eléen, vaste image des cieux,
Et l'altier mausolée insultant la mort même,
Ne pourront échapper à leur arrêt suprême:
Dans les feux, sous les eaux, leurs honneurs périront;
Un jour, vaincus du temps, leurs faîtes crouleront;
Tandis que le génie est sûr de sa conquête,
Le temps devant lui seul en silence s'arrête.

Ces vers sont d'une noblesse achevée. Les seuls lecteurs du poëte latin trouveront peut-être que les deux derniers ne rendent que d'une manière affaiblie l'image de l'original.

En finissant cet article, profitons du peu d'espace qui nous reste pour dire quelques mots du volume où sont renfermées les poésies mêmes de M. Mollevault. Ce volume contient des élégies divisées en sept livres, et sept petits

Digitized by Google

poëmes ou narrations épiques. Plusieurs de ces pièces ont déjà paru.

En général, le talent de M. Mollevault paraît plus à son aise dans les morceaux qui demandent de la verve, de la force, de la couleur; lorsqu'il peint le sentiment, la passion, il laisse quelquefois trop percer l'effort du travail, et sa douleur n'est pas toujours exempte de recherche. D'ailleurs ce recueil suivra ses aînés dans le boudoir de nos belles et sur les tablettes de l'homme d'esprit. Nous y avons particulièrement distingué l'élégie intitulée *le Souhait*, pour sa grâce naïve et son élégante simplicité, et celle *du Rendez-vous*, ainsi que *le Pouvoir du baiser*. *La Rechute* est bien le vrai, l'aimable péché d'un poëte et d'un amant. Pour nous et pour lui, souhaitons-en beaucoup de pareils à M. Mollevault, dût-il encore s'en plaindre *à sa muse* d'une manière aussi touchante qu'il l'a fait dans la cinquième élégie du liv. 3.

Son poëme sur *les Malheurs des prisonniers du Temple* offre des mouvemens pathétiques, des tableaux du plus grand intérêt. *La Mort de Bayard*, celle *de Henri IV*, le courage de Goffin *dans les mines de Beaujonc*, lui ont fourni des peintures animées, où l'on a remarqué une belle couleur épique; mais les poëmes d'*Agar*, et sur-tout *du Sacrifice de Jephté*, nous ont paru plus parfaits de style; le dernier, particulièrement, remue l'ame de la plus douce pitié.

Le commencement du poëme d'*Héro et Léandre* laisse à désirer plus de vie, de mouvement et de coloris; mais le poëte s'anime avec son sujet, et nous ne pouvons qu'applaudir au tableau qui termine l'ouvrage.

Nous aurions pu trouver dans ce volume matière à trois ou quatre remarques grammaticales, faire la guerre à trois ou quatre expressions plus ou moins maniérées ou néologiques, telles que *passionna sa lyre*, *passionna sa voix*; mais qu'il nous suffise d'appeler l'attention de M. Mollevault sur ces légères taches, et oublions-les pour ne nous souvenir que du plaisir que ses vers nous ont causé, et qu'ils causeront indubitablement à tous les amateurs de la bonne littérature.

GIRAUD.

Digitized by Google

BEAUX-ARTS.

ÉCOLE ESPAGNOLE. — VALENCE.

LOUIS DE VARGAS.

Cet homme extraordinaire mérite que la postérité le place entre Raphaël et Jules Romain.

Le correct, le noble, le premier artiste qui, dans Séville, ait établi la belle manière de peindre à l'huile et à fresque, s'appelle Louis de Vargas.

Séville l'a vu naître en 1502, et dès son enfance il démontra son penchant pour l'art de peindre, qu'il exerça d'abord sur la serge. Ce mode était alors adopté pour donner à la main de la légéreté; mais voulant abandonner la manière gothique qui régnait alors en Andalousie, il partit pour Rome, où il fut élève de Perrin del Vaga, ce qu'il est facile de reconnaître par la connexion qu'il y a entre ces deux maîtres.

Le premier tableau de sa main que l'on connaisse, est une Nativité, qu'il signa :

Tunc discebam Luisius de Vargas.

C'est est 1555 que Vargas fit cet ouvrage, dont le mérite est reconnu.

Il en fit ensuite un autre, que l'on regarde comme l'un des plus beaux ornemens de la cathédrale de Séville. Il représente la génération temporelle de J. C., et se connaît sous le nom de *la Gamba*, en raison de la jambe d'Adam qui sort tellement du tableau, que chaque observateur reste surpris.

Etabli dans sa patrie avec une réputation supérieure à celle de tous les peintres qui l'avaient précédé, il peignit à fresque et à l'huile beaucoup d'ouvrages qui le mettent sans contredit sur la ligne des plus grands professeurs d'Italie.

En effet, rien n'est plus exact que ses contours, rien de plus grandiose que ses formes, ni rien de mieux entendu

Digitized by Google

que ses raccourcis ; et dans ces brillantes parties de l'art, de tous les rivaux qu'il ait pu avoir dans toutes les écoles, aucun ne peut lui être comparé.

Si dans ses compositions, Vargas avait su mettre plus d'air, y introduire la dégradation de la lumière et des teintes, aussi bien qu'il savait colorier, draper, donner de l'expression à ses figures, de la noblesse à ses caractères, de la grâce à ses têtes, et sur-tout aussi bien qu'il savait imiter la nature dans tous ses accessoires, il eut été non-seulement le meilleur peintre d'Espagne, mais encore du monde; car (cette assertion dût-elle paraître un blasphême) il aurait certes balancé l'immense et unique talent de Raphaël.

En 1555 encore, Vargas fit une fresque où l'on voit la vierge du rosaire, dans l'église de Saint-Paul. Il en fit une autre très-célèbre alors, dans le vieux sanctuaire de la cathédrale. Malheureusement il n'existe plus rien de ces fresques très-célébrées par les Italiens mêmes.

En 1563 il fit la fameuse Voie de Douleurs, dont on aperçoit quelques vestiges sur les dégrés de la cathédrale. On distingue encore, dans les beaux jours, les heureux contours de ses belles figures des apôtres, des évangélistes, des docteurs et des saints patrons de la cathédrale, qu'il peignit plus grands que le naturel, dans les arceaux à la manière arabe de la tour de cette basilique.

Vargas commença ce grand œuvre en 1563, et le termina en 1568.

Le peintre ne peut égaler ni la fraîcheur du coloris, ni la facilité de l'exécution. Le connaisseur admire la majesté du dessin, le brillant des caractères, et pleure sur la ruine de ces chefs-d'œuvre, qui par leur mérite et leur magnificence, étaient l'ornement le plus somptueux de toute la ville.

Dans la gloire du Jugement dernier, dont il décora la maison de la Miséricorde, on voit encore bien conservés le rédempteur, la vierge et les apôtres. L'incurie ayant laissé détruire le reste de cette vaste production, où l'on admirait une quantité innombrable de raccourcis et des nus d'une vérité frappante.

Digitized by Google

Louis de Vargas mourut à Séville en 1568. On trouva chez lui des instrumens de macération avec lesquels il se châtiait. Ce grand artiste couchait dans le cercueil qu'il s'était choisi, et toutes ces pénitences mystiques ne lui ôtaient rien de l'aimable gaieté qui le caractérisait.

Ses dessins jouissent d'une grande réputation; il les faisait sur du papier bleu. M. Cean de Séville, en conserve un avec un soin religieux : il est à la plume sur papier blanc, et représente des têtes de dromadaires. Beaucoup de grands connaisseurs, parmi lesquels je citerai mon ami Lebrun, ont cru ce beau morceau de Raphaël.

Les ouvrages publics de Vargas brillent dans la cathédrale et dans la majeure partie des temples de Séville; mais il faut s'arrêter devant son Calvaire de l'hôpital de Lasbubas. Cette composition est peut-être le chef-d'œuvre de tout ce que la peinture a pu produire.

F. Q.

Suite du Dictionnaire raisonné des Etiquettes, etc. Par Madame la comtesse de Genlis.

Air (bon.) Avant la révolution on appelait *avoir bon air* la noblesse et l'élégance dans le maintien, dans la manière de s'habiller, de meubler sa maison, de recevoir chez soi, etc. Pour *être de bon air*, il fallait aussi être difficile dans le choix de ses liaisons, et jouir soi-même d'une espèce de considération personnelle; on ne pouvait avoir *bon air* sans un peu de fortune, néanmoins la richesse et même le faste le plus éblouissant, ne constituaient nullement le *bon air;* souvent alors on rencontrait des gens d'une extrême magnificence, et qui n'étaient pas de *bon air*. On n'a jamais dit d'un sot reconnu pour tel, ou d'un homme méprisable, qu'il fût de *bon air*, quelque fût sa fortune, l'éclat de sa dépense et de son luxe; et ceci seul est un éloge et des mœurs et du goût. Il était de mauvais air, sur-tout pour les femmes, de se montrer trop souvent en public, par

Digitized by Google

exemple aux spectacles. *Le bon air*, composé de mille choses frivoles, avait cependant toujours pour base un fonds digne d'estime.

Un bon ton était une partie indispensable du *bon air*.

Le bon ton consistait à s'exprimer toujours avec simplicité, réserve, décence, naturel et clarté, et par conséquent, à n'employer jamais des manières de parler basses, triviales, libres, proverbiales ou pédantesques. (Voyez *expressions et phrases de mauvais ton.*)

Après la révolution, lorsqu'une société *toute neuve* commença à se rassembler, le bon air dont on vient de parler était tout à fait oublié, ou pour mieux dire, la plus grande partie de ceux qui allaient ouvrir de grandes maisons, n'avaient jamais pu le connaître, ils savaient seulement qu'il faut qu'un beau salon soit bien doré et bien éclairé. Ils refirent un *bon air français* très-simplifié. La seule richesse à cette époque fit *le bon air*, et le charme invisible, mais magique, des schals de cachemire, leur nombre, leur grandeur, leur couleur, décidèrent seuls *le bon air parmi les femmes*.

Allaitement. De tout temps les médecins et les moralistes se sont accordés à dire que les mères doivent nourrir leurs enfans, ils le *conseillaient*, J.-J. Rousseau le *commanda*, et il fut obéi. Mais l'eut-il été de même en ordonnant *de bien nourrir* son enfant? C'est-à-dire, en prescrivant aux jeunes mères de renoncer au monde, aux fêtes, aux spectacles, et même à la ville, tout le temps de l'allaitement? S'il eut bien expliqué les devoirs indispensables des nourices, il est permis de croire que la mode de l'allaitement maternel ne serait pas devenue tout-à-coup si générale sur la fin du dix-huitième siècle.

Altesse sérénissime (titre d'). Ce titre jadis n'était donné qu'aux princes du sang, on l'a étrangement prodigué depuis, ainsi que celui de *monseigneur*, que les femmes n'ont jamais donné autrefois, ni par écrit, ni de vive voix à un ministre, à moins qu'il ne fût cardinal ou évêque.

Après la chute du trône, on établit les étiquettes et les usages de la cour sur ce qu'on avait pu remarquer en traversant et dévastant d'autres royaumes; les titres

Digitized by Google

d'*altesse*, *d'excellence* et les *chambellans*, devinrent aussi communs parmi nous, qu'en Allemagne et qu'en Italie. Comme les Tartares qui, en conquérant la Chine, prirent les lois de cette vaste contrée, on vit en France les vainqueurs adopter une partie des coutumes des vaincus. On vit aux Tuileries un mélange singulier d'étiquettes étrangers. On compléta ce cérémonial de cour en y ajoutant encore beaucoup d'usages de théâtre. Un homme d'esprit remarqua dans ce temps que *les présentations* à la cour, étaient une imitation exacte de celle d'Enée à la reine de Carthage, dans l'opéra de *Didon*. On sait qu'un acteur célèbre fut souvent consulté sur le costume qu'on inventa pour les jours solennels.

Amateur de peinture et de musique. Les amateurs, c'est-à-dire, les vrais connaisseurs en ce genre parmi les hommes du monde, étaient extrêmement rares autrefois; beaucoup de gens avaient la prétention d'aimer les arts, mais ce n'était en général qu'une prétention qui cependant produisit un bien; ces *amateurs* protégeaient du moins les grands artistes et formaient de belles collections. Les grands peintres n'étaient pas réduits à ne faire que des portraits, on achetait leurs tableaux. Aujourd'hui il y a beaucoup plus de vrais connaisseurs, et néanmoins depuis vingt ans les meilleurs tableaux de l'école française se vendent difficilement. Les richesses conquises sur l'Italie semblaient en diminuer le prix. On a moins de générosité qu'on en avait jadis; un état de choses si long-temps incertain, a dû naturellement produire cet effet. D'ailleurs les grandes richesses n'étaient pas tombées entre les mains des amis des arts; ceux qui possédaient d'immenses fortunes faisaient beaucoup plus de cas d'une bonne table, que d'un beau tableau ou d'une musique agréable.

Il y a aujourd'hui plusieurs *amateurs*, qui, par la supériorité de leurs talens, honoreraient l'état d'artiste; ce qu'on n'a vu avant la révolution que parmi les femmes (1). Mais il est une classe, celle des gens de lettres,

(1) Mais alors le nombre n'en était pas aussi considérable qu'il l'est aujourd'hui.

Digitized by Google

qui s'est toujours piquée d'aimer les arts, et qui ne les a jamais véritablement cultivés. Voltaire, Marmontel et Diderot, en ont parlé sans connaissance et sans goût, et souvent même ridiculement, ainsi que tous les littérateurs *Glukisle* ou *Picciniste*, et peut-être que maintenant il n'existe pas un seul homme de lettres qui sache dessiner un paysage ou jouer passablement d'un instrument. Cependant ces arts enchanteurs sont les plus doux délassemens des travaux littéraires; une harpe (quand on en sait bien jouer) est une compagne fidelle, qui, dans la solitude d'un cabinet, toujours prête à nous répondre, peut à-la-fois nous inspirer, nous adoucir et nous consoler. Sa forme élégante, sa vue seule retrace des souvenirs antiques et religieux; on se rappelle que les prophètes menaient avec eux des joueurs de harpe qu'ils faisaient préluder lorsqu'ils voulaient se disposer à recevoir les inspirations divines; et que le plus saint, le plus éloquent des rois de l'antiquité, pour mieux toucher la bonté suprême, l'implorait en jouant de la harpe, et pour célébrer dignement les louanges de l'éternel, les chantait sur cet instrument si noble, si mélodieux, qu'il est le seul qu'on ait osé mettre dans le ciel et placer dans les mains des anges!....

L'étude constante et bien dirigée des beaux arts est une source inépuisable d'idées ingénieuses, et d'émotions aussi douces qu'innocentes; enfin elle entretient, jusqu'aux bornes de la vie, ce feu céleste qu'on appelle *imagination*. On exhorte les jeunes littérateurs à se livrer à cette étude délicieuse, ou s'ils persévèrent à la dédaigner, on leur conseille de ne point parler des beaux arts dans leurs ouvrages, et de ne point fatiguer le public par une multitude de lieux communs et d'idées baroques, sur la peinture, la sculpture, la musique, et de faux jugemens sur les artistes. *Voyez artiste* et *arts* (*beaux.*)

Ambition. Lisez l'histoire, et sur-tout celle de France, c'est-à-dire, les gazettes, depuis l'année 1789 jusqu'à l'année 1815 inclusivement, ou rappelez-vous tout ce que vous avez vu depuis vingt-cinq ou même seulement depuis dix ans, et vous connaîtrez parfaitement dans quels égaremens inconcevables peut jeter une ardente ambi-

Digitized by Google

tion que rien ne réprime, et combien elle peut donner de folie, de cruauté, d'imprévoyance, et même de stupidité.

Des auteurs modernes, qui, d'aucune manière, n'ont pu voir et connaître la cour de Louis XV et celle de son vertueux et infortuné successeur, ont représenté dans leurs écrits, et sous les plus noires et les plus fausses couleurs, *l'ambition* des courtisans de ce temps. On a réfuté par des faits, dans ce même dictionnaire, ces imputations injurieuses; on est persuadé que ces auteurs n'ont point eu l'intention de calomnier : mais par ignorance ils ont répété, sans réflexion, une partie des déclamations débitées successivement pendant soixante ans jusqu'à nos jours par les *philosophistes*, les *jacobins*, et une infinité d'écrivains qui les ont copiés, non sans danger, mais innocemment *Voyez* COUR *et courtisans*.

AMEUBLEMENS. L'inexpérience en ce genre et le mauvais goût de ceux qui remeublèrent des *hôtels* et des *palais* abandonnés, se firent remarquer par mille bizarreries; on plissa sur les murs les étoffes au lieu de les étendre; on calcula que de cette manière *l'aunage* étant infiniment plus considérable, cela serait beaucoup plus magnifique. Afin d'éviter l'air mesquin qui aurait pu rappeler certaines origines, on donna à tous les meubles les formes les plus lourdes et les plus massives. Comme on savait en général que la symétrie est bannie des jardins, on en conclut que l'on devait aussi l'exclure des appartemens, et l'on posa toutes les draperies au hazard. Ce désordre affecté donnait à tous les salons l'aspect le plus ridicule; on croyait être dans des pièces que les tapissiers n'avaient pas encore eu le temps d'arranger. Enfin, pour montrer que les nouvelles idées n'excluaient ni *la grâce* ni *la galanterie*, les hommes et les femmes ratachèrent les rideaux de leurs lits avec les attributs de l'Amour, et transformèrent en *autels* leurs tables de nuit. On vit des conspirateurs qui s'étaient baignés dans le sang se coucher sur des lits somptueux, ornés de camés représentant Vénus et les Grâces! et l'on vit suspendue sur leurs têtes, non l'épée de Damoclès, mais une flèche légère ou des couronnes de roses!.....

Digitized by Google

En général, les tapissiers et les ébénistes, depuis vingt ans, n'ont rien inventé de noble et d'ingénieux, et presque tous les ameublemens des plus riches maisons ont manqué de convenance, de grandeur et de goût. *Voy. Lampes* et *Luxe*.

Amitié. Dans les quinze dernières années qui précédèrent la révolution, les démonstrations de l'amitié et les exagérations dans ce genre, n'eurent plus de bornes dans la société. On a peint avec détail cette espèce d'affectation dans *Adèle et Théodore*, et l'on n'y pourrait ici rien ajouter de plus; mais on dira seulement que si le sentiment manquait en général de vérité, du moins il y avait de certains procédés nobles et généreux dont rien ne dispensait; on ne voyait jamais un homme supplanter un ami, ou même; sans l'avoir demandée, accepter sa dépouille, ou cesser de voir un ministre disgracié. Il y avait alors dans la société un tribunal formé par l'opinion, et ce tribunal flétrissait les actions basses et ne les pardonnait jamais.

Amour, dans le prochain numéro.

LETTRE

DE L'AVOCAT POURET CONTRE.

La représentation donnée au bénéfice de Mme Talma n'a été, Monsieur, ni aussi suivie, ni aussi intéressante que je l'avais espéré. Je ne sais, mais j'ai remarqué dans le public un instinct singulier qui le trompe rarement; il se porte avec fureur vers les objets dignes de son attention, et s'éloigne des autres comme s'il devinait d'avance l'ennui qu'ils lui préparent. Le premier concert de MM. Bohrer frères a cependant mis cette observation en défaut; ces deux grands artistes méritaient que le suisse de la comédie Italienne fut écrasé dans la foule des curieux attirés pour les voir; vous savez qu'il fut un temps où il n'y avait point de vrais succès au théâtre sans la mort d'un suisse. Aujourd'hui nos auteurs ne

Digitized by Google

voudraient pas réussir à ce prix ; ce qui prouve que sur un point assez important, l'espèce s'est bien améliorée. Ce ne sont plus les suisses, ce sont les ouvrages qui meurent, et vous conviendrez que cela vaut mieux. Quoi qu'il en soit, les amateurs de bonne musique et de beaux talens se sont repentis de l'indifférence qu'ils avaient montrée pour le premier concert de MM. Bohrer, et ils les en ont bien vengés par la suite. Ce jour excepté, je ne me rappelle pas une pareille erreur du public, du moins depuis long-temps.

Pour sa représentation de retraite, Mme Talma avait beaucoup augmenté le prix des places ; cela n'est un tort que vu le peu d'intérêt qu'offrait le spectacle. *L'OEdipe* de Voltaire est une belle tragédie, un peu traînante, par fois ennuyeuse, et toujours soutenue du charme des beaux vers ; mais nous la voyons représenter à notre aise ; elle est du nombre de ces favorites, qui, ne coûtant rien aux acteurs, paraissent souvent sur l'affiche. Car vous savez, pour le dire en passant, que cette stupide loi, qui, aux dépens des héritiers naturels, transmet aux comédiens la propriété des ouvrages dix ans après la mort de leurs auteurs, n'est point encore rapportée. Rassurez-vous, il y a, à ce sujet, quelque chose sous le tapis, dont j'espère vous informer bientôt. Talma venait de jouer OEdipe pour sa rentrée ; il avait attiré une affluence si considérable, que la recette, aux prix ordinaires, s'était élevée à plus de 6,000 fr. Ce n'était donc pas cette pièce qu'il fallait choisir pour une représentation solennelle : quelques personnes auraient assez aimé que la rentrée de Talma fût consacrée au bénéfice de sa femme. Je leur apprendrai que le projet en avait été conçu ; mais l'auteur a fait tort à l'actrice ; la pièce en trois actes n'était pas prête, le théâtre avait autant besoin qu'envie d'une forte recette, et le tragédien a été forcé de passer avant la petite comédie. Il résulte de ce calcul d'amour propre que l'intérêt a un peu souffert ; le montant de la représentation à bénéfice n'a été que de 8,000 fr. ; ce qui fait pour l'actrice, déduction faite du droit des pauvres, environ 7,200 fr. Voilà ce qu'il en coûte pour être auteur ! Saint-Prix, Talma, et Mlle

Digitized by Google

Georges, ont été justement applaudis pendant le cours de la tragédie. Le principal personnage a été un peu long à se mettre en train, mais au quatrième acte il y était tout-à-fait; et somme totale, la représentation de la première pièce a été satisfaisante.

Que j'aurais de plaisir, Monsieur, à vous en dire autant de la seconde! Malheureusement, la vérité, l'impartialité, sont les premiers de nos devoirs; et puis la conscience des journalistes est si timorée! Pour l'acquit de la mienne, je vous dirai succinctement que la comédie en trois actes en prose donnée sous le titre de *Laquelle des trois*, est un ouvrage long, froid, triste, sans intérêt, et généralement mal joué. Il me semble qu'en voilà assez pour tomber du troisième ciel. Cependant cette pièce n'a pas éprouvé un sort aussi rigoureux qu'elle le méritait; informé du sexe et du nom de l'auteur, le public s'est montré français jusqu'au bout; il s'est galamment ennuyé. Les plus fortes marques d'improbation ont été des murmures, qui n'ont pas permis que l'on nommât l'auteur.

L'intrigue de ce faible ouvrage se dérobe à l'analyse. Il s'agit d'une Mme de Clairville, admise dans une société rassemblée à la campagne, et donnant carrière à sa petite imagination pour faire épouser une jeune personne au fils de la maison, en même-temps qu'elle donnera sa main à un monsieur dont elle convoite la fortune. Elle marche vers ce but à travers une confusion de scènes, d'entrées, de sorties, de tirades qui ne finissent pas, et je ne puis louer dans tout cela que plusieurs parties du style, dont le ton, l'aisance, la grâce même, décèlent une plume de bonne compagnie; sur tout le reste je me tais: le public a prononcé. Les acteurs se sont ressentis de la froideur de la pièce; Mlles Leverd, Rose Dupuis, Baptiste aîné, Michelot et Firmin n'ont rien pu faire de leurs rôles. Quant à Armand, pour me servir de l'expression de la comtesse d'Escarbagnas, il a *saboulé* le sien d'un bout à l'autre. La tenue la plus indécente, le ton d'une détestable société, un bredouillement perpétuel, les airs d'un homme élevé je ne sais où, et pas l'ombre d'un talent de dixième ordre, voilà, dans la plus exacte vérité,

Digitized by Google

ce que cet acteur prétendu nous a montré pendant près de deux heures. Mille raisons se réunissent pour qu'un pareil homme n'offusque plus nos yeux : la Comédie Française n'en sentira-t-elle donc pas une ?

Peu de jours auparavant, Mlle Richard débutant dans le rôle d'*Alzire*, n'y a pas obtenu de succès. On n'a rien trouvé de fâcheux dans son extérieur ; c'est une personne d'une taille assez bien prise, d'une figure assez noble ; mais son débit est lent, étudié, préparé, sans chaleur, sans ame. On l'a écoutée jusqu'à la fin, et quelques personnes se sont chargées d'exprimer le désir de la multitude, qui n'a pas paru empressée de la revoir. Depuis ce temps, le nom de Mlle Richard n'est plus sur l'affiche : la conclusion est facile à en tirer.

Mlles Anaïs et Saint-Ange ont aussi terminé leurs débuts, toutefois avec quelque différence. La première a fait plaisir, on lui croit des dispositions ; la seconde n'a pas déplu ; on imagine qu'elle serait mieux placée dans un autre emploi. Le sort que la comédie leur prépare est ce qui établira le plus de rapprochement entr'elles ; mais cela ne me regarde pas assez pour que je me permette d'y insister.

Aussi bon Français que juge éclairé, mon correspondant de Lyon ne se borne pas à dire de Mme Boulanger les choses les plus obligeantes et souvent les plus vraies ; il me prie de le seconder dans cette agréable entreprise, et je ne crois pas le pouvoir mieux faire qu'en me servant de ses propres expressions : « Une belle voix, des » moyens étendus, beaucoup de pureté dans le chant, » de la méthode et du goût, telles sont les qualités de » Mme Boulanger comme cantatrice. Les rôles qui exi- » gent du naturel et de la légèreté paraissent lui convenir de préférence à ceux qui demandent de la force » et de la *présentation*..... Cette actrice vient d'obtenir » sur notre scène un succès aussi complet que mé- » rité, etc., etc. » Si Mme Boulanger n'est pas satisfaite de cet éloge, il faut renoncer à louer les comédiens.

Potier continue d'attirer la foule au théâtre des *Variétés* ; on ne se lasse point d'admirer la finesse de ses

Digitized by Google

observations, de rire de son originalité piquante, et de l'applaudir dans une foule de rôles opposés. Nous n'avons pas d'acteurs qui possèdent comme lui le talent de varier des caricatures; et ce qu'on remarque le plus à sa louange, c'est que dans la nécessité de chercher un naturel bas ou commun, il n'est jamais ignoble. Cela n'est pas un petit mérite dans la position de ce comédien.

Le Huit juillet et *la Vallée du torrent* se jouent souvent à la Porte Saint-Martin; c'est la preuve que ces pièces attirent du monde; car le succès d'argent est le premier de tous dans ce pays-là. Les abonnés des boulevarts ne sont pas aussi complaisans que ceux des grands théâtres; ils ne vont pas où ils s'ennuient: aussi varie-t-on leur répertoire. *Le Huit juillet* est une très-petite pièce de circonstance, bien insignifiante, bien longue, et qui ressemble à toutes ses sœurs de cette année. *La Vallée du torrent* est autre chose; il y a une espèce d'intérêt qui la soutient; mais ce que j'y ai trouvé de plus miraculeux, c'est la forte constitution d'un enfant, qui recevant un grand coup d'un grand poignard dans le sein, tombe dans un torrent pour finir doucement le second acte, et revient au troisième aussi sain, aussi calme que s'il sortait des bras de sa mère. Nos médecins devraient étudier cette partie du mélodrame. Ce théâtre prépare un certain *Samson* qui fera parler de lui. On croit que tout Paris ira le voir lancer des hommes sur une haute montagne, comme David jetait une pierre avec sa fronde.

Boleslas est aussi très en faveur à *l'Ambigu-Comique*. La pièce est peu de chose; on en a fait l'accessoire, le prétexte des décorations, qui sont superbes. C'est M. Ciceri qui les a peintes. Cela rappelle le beau clair de lune de *la Vestale*, aussi le public se montre-t-il fort empressé de juger par comparaison.

La Gaieté n'a de nouveau que *le Mal avisé* ou *les deux Valets*, qui ne le sont pas absolument. C'est une pièce en un acte, en prose, de M. Guilbert-Pixérécourt, le Corneille de l'endroit. Il vient de la faire reprendre

Digitized by Google

après une interruption d'une quinzaine d'années ; elle n'en a produit que plus de plaisir.

Un précis intitulé : *Exposé de ma conduite dans l'affaire de l'Odéon*, est la réponse que M. Picard a faite au *mémoire en vers* publié contre lui. La narration simple et rapide des faits y tend à détruire les imputations de son adversaire. Quelque prévention qu'on ait, on se sent frappé d'un air de vérité, d'un caractère de franchise qui règnent dans cet écrit. Moins ambitieuse, moins gaie aussi que la poësie, l'humble prose est peut-être plus persuasive ; elle sied mieux à la gravité du sujet. Pendant que l'esprit retient un vers satyrique, il oublie le point de la question ; et je ne sais si l'avantage n'est pas pour celui qui le tient captif dans l'intérêt de sa cause. Au surplus, je ne préjuge rien ; je reconnais seulement la mesure, la sagesse, l'esprit de logique et de clarté qui distinguent cet *exposé*. Je lui dois cette justice, puisque j'ai rendu la pareille au mérite littéraire du premier *mémoire*. On dit que M. Duval se propose de répliquer, attendons : quoiqu'il arrive, la cause pendante à deux tribunaux, ne peut-être gagnée au premier, sans entraîner le suffrage de l'autre ; celui de l'opinion publique est toujours le plus prompt, souvent même il n'attend pas la fin des débats. Dans l'affaire dont il s'agit il a déjà désigné le vainqueur, mais il faut qu'il le proclame.

Les artistes présens à la triste cérémonie, dont l'objet était la translation du cœur de l'immortel Grétry, me prient de relever une erreur consignée dans un journal. On a dit qu'à la suite de cet acte pieux, les assistans s'étaient réunis dans un banquet que l'on représente comme une orgie. Le fait est controuvé. En l'absence de l'ouvrier chargé de sceller la pierre du monument, et contrariés par le mauvais temps, ces artistes se sont rassemblés à une table où l'on s'est encore occupé du héros de cette lugubre fête : des couplets en son honneur ont été chantés avec autant de décence que de vénération. La cérémonie a été ensuite reprise avec le même respect, et terminée par celles que l'église ordonne en pareille circonstance.

Digitized by Google

Vous voyez, Monsieur, qu'il n'y a pas là le plus petit mot pour rire ; mais l'esprit est capable de tout, et les deux rédacteurs qui se sont cotisés pour faire cet article en ont infiniment.

Je suis, etc.

POURETCONTRE,
Avocat des Comédiens.

INTERIEUR.

Le roi a rendu une ordonnance pour l'organisation nouvelle des bureaux de bienfaisance; elle désigne les membres qui en font essentiellement partie et ceux qui doivent y avoir voix consultative, ce sont les maires et les adjoints, le curé, et le ministre du culte réformé s'il y a un temple dans l'arrondissement, les desservans, douze administrateurs nommés par le ministre de l'intérieur. Il y aura en outre un nombre indéterminé de visiteurs et de dames de charité, ayant seulement voix consultative.

— Autre du 15 juin, qui règle tout ce qui est relatif à l'éducation des élèves vice-consuls. Les journaux anglais se sont empressés de relever l'utilité de cette institution, et de faire remarquer qu'elle manquait à l'Angleterre.

— Une autre ordonnance a nommé le prince de Hohenlohe-Bartestein chevalier des ordres du roi et de l'ordre militaire de Saint-Louis, lieutenant-général et inspecteur d'infanterie. Elle annonce que c'est en récompense des services que ce prince n'a cessé de rendre à la personne du roi et à la cause royale depuis 1792. Une partie du château de Lunéville lui est donnée à vie pour son habitation. La légion étrangère dont il est colonel prendra le nom de Hohenlohe.

— Autre du 3 juillet, qui prescrit les formalités à remplir par les familles, pour les recherches et vérifications d'absence ou de décès des militaires et employés dans les armées, et qui les rend plus faciles à remplir et moins dispendieuses.

— Les avocats près le conseil d'état, et non pas ceux attachés à la cour de cassation, sont exclusivement chargés de l'instruction des diverses questions qui doivent être soumises aux comités du contentieux attachés à chaque ministère.

— Une autre ordonnance du 3, dans laquelle le roi rappelle que l'avancement dans l'armée doit commencer à cette époque, nomme MM. le duc de Coigni, le comte de Beurnonville, le duc de Feltre et le comte de Viomesnil lieutenans-généraux, à la dignité de maréchal de France.

— Autre par laquelle le roi fait connaître qu'aucune récom-

Digitized by Google

pense ne peut être votée ou décernée, par les conseils généraux d'arrondissemens ou de communes, sans en avoir reçu au préalable l'autorisation du roi.

— Sa Majesté, par une autre ordonnance, a donné quatre croix d'honneur aux gardes nationales de Lyon, qui se sont portés avec tant de zèle sur Grenoble, au moment de l'attaque de Didier.

— Une ordonnance du 6 juillet règle la manière dont peuvent se faire les transmissions de places d'agens-de-change et de courtiers de commerce, soit par les titulaires, soit par les veuves et leurs enfans.

— Lorsque Mgr. le duc d'Angoulême fut à la chasse à Rambouillet, peu de jours avant son départ pour son voyage dans le midi, il remit au sous-préfet de cette ville une somme de 1000 fr. pour en distribuer la moitié aux personnes les plus indigentes, et employer l'autre moitié pour les écoles chrétiennes destinées à l'éducation des enfans du pays.

— Madame la duchesse de Berri a envoyé 300 fr. à une société de jeunes personnes qui s'occupent à secourir les pauvres vieillards, et celle de 1000 fr. à la société philantropique, dont les travaux et les avantages sont trop peu connus. Les secours spirituels ne sont pas moins intéressans que ceux purement physiques. Madame, duchesse d'Angoulême, a envoyé 200 fr. à M. l'abbé de Loutte, aumônier de l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, afin qu'il en achetât des livres pour l'usage des militaires malades.

— S. Exc. le comte de Corvetto, ministre des finances, est allé aux eaux de Vichi pour six semaines, par congé; M. le duc de Richelieu, président du conseil des ministres, est chargé par *interim* du porte-feuille des finances.

— La commission, pour le budjet de 1817, s'assemble très fréquemment; M. Portail, conseiller-d'état, et M. du Vergier-de-Hauranne, député, en font partie. M. Lafitte, qui en est aussi membre, a présenté, dit-on, un travail complet sur cette partie, à l'examen de la commission.

— La ville de Sainte-Marie-aux-Mines a offert au roi l'abandon de 98,446 fr. qui devaient lui être remboursés pour les différentes charges de guerre qu'elle a acquittées, et qui lui sont dues par le trésor public. M. de Lépine, directeur de la monnaie, abandonne 20,000 fr. qu'il a payés dans l'emprunt de 100 millions. Le don du département de Lot-et-Garonne se monte à 80,429 francs.

— Lorsque le 6 de ce mois le roi a passé la revue de la garde nationale de Paris, il y avait 26,500 hommes effectifs sous les armes. Le temps favorisait cette belle fête de famille; c'était un père au milieu de ses enfans. Le cœur de S. M. qui devait ce jour là m'éprouver que des sensations agréables et douces, a été un moment agité de mouvemens bien opposés; la femme de Pleignier et sa fille, vêtues de noir, ont essayé de présenter une requête au roi, et

Digitized by Google

d'obtenir la grâce du coupable. S. M. a refusé de recevoir leur requête, en paraissant affligé du spectacle de leur douleur.

— Le lundi 13, jour de la Saint-Henri, fête de l'ordre de la Légion d'honneur, le roi et les princes de la famille royale portaient la grande croix de l'ordre, et le soir l'étoile de l'ordre brillait sur la chancellerie de la légion, alluminée en verres de couleurs.

— Le corps municipal de Versailles avait arrêté, après en avoir reçu l'autorisation, qu'il serait, aux frais de la ville, fait présent à M. Jouvencel, ancien maire, d'un service en argent, de la valeur de 4,000 fr. M. de Jouvencel a désiré que cette somme fut distribuée aux pauvres des trois paroisses de cette ville, qui avaient le plus souffert par le logement des troupes alliées pendant l'année dernière.

— Le premier conseil de guerre vient d'acquitter le général Marchand, qui commandait à Grenoble, lorsque Buonaparte se présenta devant cette place.

— Les journaux sont trop fréquemment remplis du récit d'attentats horribles, presque tous commis par de jeunes gens. A Toulouse, un fratricide a été condamné à mort; un infanticide vient d'être commis dans un autre endroit; nous n'aimons pas à arrêter nos lecteurs sur le spectacle affligeant de l'immoralité de la jeunesse, dans laquelle il faut aussi comprendre ceux qui naquirent peu avant la révolution, ou pendant sa durée; mais il est impossible de ne pas faire remarquer que c'est le funeste effet des principes que l'on y professait, et de l'anéantissement de toute espèce d'instruction religieuse dans les campagnes, et du mépris même que l'on affichait pour elle. Que la génération qui commence puisse connaître, aimer et pratiquer la vertu! et c'est dans l'éducation religieuse que tout cela s'apprend. Bénissons les princes qui s'occupent de la lui procurer.

EXTERIEUR.

Les journaux annoncent de tous côtés des inondations en Allemagne, en Suisse, en Hollande, et même en Amérique. Tandis que notre atmosphère est chargée de nuages, que le froid se fait sentir d'une façon extraordinaire pour la saison, le temps est beau en Suède et en Russie. Le thermomètre marque à l'ombre 30° + 0. En Italie, au contraire, le 7 juin, il descendit tout-à-coup de 28° + 0 à 7 + 0; cette variation subite de la température a causé pour plusieurs millions de dommages.

— Dans les cercles de Régus et du Haut-Danube, une trombe et une grêle violente ont causé des ravages tels, que dix-sept villages ont été ruinés.

— Le cabinet Saxon ne cesse de presser pour l'ouverture de la diète Germanique. Elle avait été indiquée pour le 14 juillet, il

Digitized by Google

paraît qu'elle ne se fera que dans le courant d'août. Les arrangemens préalables pour les échanges de territoires sont consommés, ainsi rien ne retardera plus l'ouverture de la diète.

— Le petit conseil de Schaffouse avait voté pour l'admission des jésuites; le grand conseil ayant dû ensuite en délibérer, il a été décidé que cet ordre ne serait point admis dans le canton. En 1805, celui de Soleure avait rendu un décret par lequel il avait arrêté leur admission, mais cette admission vient d'être remise en délibération; non-seulement le décret de 1805 a été rapporté, mais en outre il a été arrêté que jamais cette question ne pourrait être mise de nouveau en délibération. Dans les Etats-Unis les maisons de cet ordre sont nombreuses et florissantes, ainsi que ses colléges.

— On a découvert depuis peu, dans les environs de l'antique *Salone*, un bas-relief d'une grande beauté, représentant Dioclétien au moment où il reçoit, dans son jardin, le tribun militaire qui lui apporte les vœux de l'armée pour qu'il reprenne l'empire.

— Le pape a établi à Rome une fête annuelle le 24 mai, en l'honneur de la Sainte-Vierge, sous le titre : *Auxilium christianorum*, pour reconnaître sa protection dans le rétablissement du pape dans ses états : l'office de ce jour solennel lui est propre.

— Le célèbre graveur Porporati est mort à Turin le mois dernier, âgé de soixante-quinze ans.

— Le gouvernement de l'ordre de Malte, qui est provisoirement établi en Sicile, dans la ville de Catane, sollicite auprès de l'Autriche l'abandon de l'île de Lissa, pour en faire le chef-lieu de l'ordre. Lissa est située sur la côte de la Dalmatie vénitienne, et a huit lieues carrées.

— On a présenté à l'institut de Milan un mémoire dans lequel l'auteur établit que la culture de l'arbrisseau qui donne le thé, peut être facilement introduite dans la Lombardie. Il regarde la température des provinces méridionales de la France, comme devant y être encore plus convenable. Il est certain que l'on est parvenu à acclimater des arbres dont l'origine paraissait devoir en interdire l'espérance; on y parvient en les faisant voyager par des latitudes intermédiaires.

— On a remarqué qu'il y avait peu de cours entre lesquelles les alliances fussent aussi multipliées qu'entre celles de Naples et d'Autriche. Le roi de Naples est oncle paternel et maternel, et beau-père de l'empereur d'Autriche. La première épouse du prince royal était sœur de l'empereur; le prince Léopold, fils puîné du roi de Naples, est beau-frère de l'empereur, et il va devenir son gendre, par son mariage avec l'archiduchesse Clémentine.

— Les insurgés espagnols ont armé des corsaires qui viennent faire des prises jusque sur les côtes d'Espagne. La prise récente d'un vaisseau richement chargé, et qui se rendait à Cadix, a répandu la consternation dans le commerce de cette ville. On ne dit point que des forces aient été envoyées contr'eux.

Digitized by Google

— Tandis que les côtes d'Espagne sont infestées par des corsaires, soit dans la Méditerranée, soit sur l'Océan, un nouvel ennemi vient de se déclarer contre plusieurs puissances européennes. Le roi de Maroc arme plusieurs bâtimens qu'il destine à faire la course contre les vaisseaux sous pavillon russe et prussien.

— Les gazettes officielles espagnoles avaient annoncé que les armées royales, commandées par le général Morillo, avaient triomphé par-tout contre les indépendans, pendant les mois de février et de mars; mais des nouvelles d'une date plus récente, qui ont été apportées par le *Minorca*, bâtiment espagnol, disent que les généraux Moralès et Morillo ayant attaqué le 2 avril les indépendans, avaient éprouvé l'échec le plus considérable; que le général Morillo avait été forcé de se retirer sur Mompox. Ce désastreux combat s'est donné près d'*Urdenetta* et de *Torrice*, et, pendant l'action, 400 hommes des troupes royales ont passé à l'ennemi. D'un autre côté, Bolivar venait de s'emparer de *la Guira*.

— Le roi a conféré l'ordre du Saint-Esprit à M. le prince de Schwartzemberg, et S. M. l'empereur d'Autriche lui a permis d'en porter les *insignia*.

— Plusieurs brochures ont été publiées en Allemagne relativement aux juifs. Deux sont l'ouvrage de ministres du saint-évangile; une troisième a pour titre : *Essai sur le véritable point de vue de la question relative à l'état civil des juifs*.

— Le conseil de Genève a approuvé la capitulation militaire avec la France En outre de son contingent pour l'artillerie, il fournit a une compagnie dans la ligne et une autre dans la garde royale. On s'était plu à répandre le bruit que la route du Simplon était détruite, tandis qu'elle est, au contraire, entretenue avec le plus grand soin.

— La Prusse demande à obtenir la vice-direction de la diète germanique; mais cette question n'est point encore décidée.

— Les états de Wittemberg, convoqués par le roi pour travailler un plan de constitution du royaume, ayant à plusieurs fois présenté des adresses à S. M. qui étaient étrangères à cet important travail, et qui pouvaient même en rallentir la marche, le roi a publié un rescrit par lequel il déclare que les termes employés dans les dernières observations qui lui ont été remises, lui permettaient de dissoudre sur-le-champ les états; mais que l'amour qu'il porte à son peuple lui fait seulement déclarer qu'il ne recevra plus aucune observation qui ne serait pas relative à la constitution, et cela jusques à ce qu'elle soit complétement terminée.

— L'arrêté du roi des Pays-Bas, du 18 avril dernier, qui a ordonné des poursuites contre le *Mercure surveillant*, sera mis également en exécution contre tous ceux qui à l'avenir se rendraient coupables des mêmes délits que ce journal, dont la cause est actuellement soumise à la cour supérieure d'appel. Le bruit même se répandait que les éditeurs de plusieurs autres journaux qui s'im-

Digitized by Google

priment dans la Belgique, vont être poursuivis. Il est véritablement douloureux de voir soumettre à l'action des lois ceux qui n'en connurent jamais que pour les enfreindre ou pour les anéantir. L'âge d'or s'est envolé; les peuples ne veulent que la paix, et les rois la leur donnent.

— Le général Rigaud, condamné en France à mort par contumace, a été arrêté, par ordre du gouvernement prussien, à Saarbruck, d'où il entretenait des correspondances dangereuses dans l'intérieur de la France. Ce fut lui qui, ayant l'invasion, s'était emparé de la caisse de différens receveurs du département de la Marne, entr'autres de celle du receveur d'Epernai, afin d'en employer l'argent à soulever les troupes. Ce fut par sa trahison que la ville de Châlons fut au moment d'être pillée, et que le marquis du Canzé de Nazelles, chevalier de Saint-Louis et commandant de la garde nationale, perdit la vie.

— L'empereur Alexandre a publié un ukase par lequel il a aboli la servitude personnelle des paysans dans l'Esthonie, portion de la Livonie située le long du golfe de Finlande; mais si l'humanité réclamait depuis long-temps cette mesure, la prudence a voulu qu'elle ne s'effectua pas d'une façon violente. L'affranchissement aura lieu successivement et en 14 années. Il n'y aura point de bon Français à qui cet article ne rappelle que ce fut Louis XVI qui anéantit la servitude en France. Jusques à lui, on trouvait encore des serfs dans le Jura.

— Le nouveau tarif des douanes de Russie vient d'être publié dans le *Moniteur*; sa longueur ne nous permet pas de le donner; nous en extrairons seulement le rapport existant entre les mesures linéaires russes et celles de la France, et les poids et les mesures des liquides. Le pound = 40 livres russes et 33 1/2 françaises; le berkowitz = 10 pounds; le tchetwert qui sert pour les grains = 9 pounds 1/2; le vedro, mesure des liquides, = 13 pintes de Paris; l'ancre = 40 pintes, et la pipe 12 ancres; l'oxhoft = 240 pintes; l'archine, mesure linéaire, est plus petite que l'aune de France, 164 = 100 aunes de France; le verschock est la 16e partie d'une archine; le sac, mesure pour les pelleteries, = 3 archines. On voit que le rapprochement de ces mesures n'a point été fait sur le système métrique que nous suivons actuellement.

— Les dernières nouvelles venues de la Suède annoncent que le roi, qui était depuis quelque temps malade, est dans ce moment dans le plus grand danger. La diète de Norwège a été dissoute; mais on garde le plus profond silence sur ses opérations. Le commerce est dans une grande stagnation dans ces deux royaumes, et la disette de numéraire s'y fait sentir. Le gouvernement offre de payer divers emprunts qu'il avait faits en Allemagne, avec des marchandises suédoises, en réglant le cours sur la valeur qui avait été déterminée par les états pour le cours de l'écu d'Hambourg.

— L'acte par lequel la Suède a accédé au traité de la sainte

Digitized by Google

alliance, est du 11 mai. Le bruit se répand de nouveau que les souverains qui les premiers la formèrent, doivent se réunir à Tœplitz pour conférer sur un article secret du traité.

— L'un des frères Lallemand est arrivé à Philadelphie le 19 mai. On assure que l'ex-général Savari, et l'autre frère Lallemand, qui se sont échappés de Malte, où l'on dit qu'ils étaient cependant très-surveillés, sont parvenus à se rendre à Smyrne, qu'ils ont réclamé la protection du gouvernement turc, que celui-ci leur a accordée.

— Le prince-régent a sur-tout insisté, dans son discours de prorogation du parlement, sur les assurances qu'il avait reçues de toutes les puissances, que les traités recevraient la plus fidelle exécution. Cette phrase a eu la plus heureuse influence sur les négociations de la bourse.

— La fabrication de la nouvelle monnaie d'or a la plus grande activité; il y a des souverains, *sovereigns*, et des doubles souverains. On monnaye en même-temps les pièces de coupures jusques à six pences.

ANNONCES.

La mort de Gaston de Foix, romance tirée des *Voyages d'Eugène et d'Antonine*, *Journal de la jeunesse*, paroles de Mme de Genlis, musique de M. Lambert, si connu par le charme de ses compositions en ce genre. Cette romance, l'une des plus agréables de l'auteur, avec accompagnement de harpe ou de piano, se trouve chez Leduc, marchand de musique, rue de Richelieu, n° 78, et chez l'auteur, rue Port-Mahon, n° 12.

Itinéraire du royaume de France divisé en cinq régions; seconde édition revue, corrigée et considérablement augmentée, comprenant, 1° la manière de voyager dans les départemens, la liste des diligences, voitures publiques, leur départ et arrivée, le temps que l'on est en voyage, etc.; 2° la topographie détaillée de toutes les routes de poste, avec leurs communications et embranchemens, qui indique tous les relais avec leurs distances en lieues, tous les endroits par où l'on passe; les départemens, montagnes, vallons, côtes, rivières et ruisseaux que l'on traverse; les chemins et sentiers qui abrègent, les fourches de route à droite, à gauche; 3° la description des pays, montagnes, sites, vues et lieux pittoresques; des principales curiosités na-

Digitized by Google

turelles de la France, etc.; ornée d'une grande carte routière. Chez Hyacinthe Langlois, libraire-géographe, rue de Seine Saint-Germain, n° 12. Un vol. in-12 de 705 pages, petit-texte plein, avec plus de 300 tableaux de routes. Prix : 8 fr., et 9 fr. 50 cent. franc de port.

Manuel du voyageur en Suisse, Ouvrage où l'on trouve toutes les directions nécessaires pour recueillir tout le fruit et toutes les jouissances que peut se promettre un étranger qui parcourt ce pays; par M. J.-G. Ebel, D. M., membre de l'académie des sciences de Munich, de la société physique de Zurich, et de celle de Wétéravie pour l'avancement des sciences physiques. Traduit de l'allemand. Troisième édition française, enrichie de toutes les additions et corrections de la 4e édition originale, réduite en un volume, ornée de 7 plans et cartes. Chez H. Langlois, libraire-géographe, rue de Seine Saint-Germain, n° 12. Un fort vol. in-12 de 670 pages, petit-texte plein. Prix: 10 fr., et 11 fr. 50 cent. franc de port.

Eloge de Blaise Pascal, discours couronné à l'académie des Jeux floraux le 4 mai 1816; par M. Belime. Chez Delaunay, Palais-Royal; et Mme Goullet, libraire, galeries de bois.

Annales des arts et manufactures, tom. 2, n° 5; par M. Barbier-Vemars. Au bureau des Annales, rue de la Monnaie, n° 11.

Dans le nombre des mémoires contenus dans cet excellent recueil, nous citerons la note sur une fabrication mécanique de souliers. Trente invalides fabriquent cent paires de souliers par jour. Un échantillon des souliers sortis de cette fabrique a été apporté d'Angleterre et déposé au Conservatoire des arts. Il est remarquable que c'est un Français qui a porté cette branche d'industrie aux Anglais.

Le Baromètre portatif et à balance, de M. Jecker, est fait pour intéresser tous les savans.

Le mémoire sur la préparation des mortiers et cimens en Allemagne, est d'un intérêt général pour les constructeurs et les architectes.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME SOIXANTE-SEPT.

POESIE.

	Pages.
Fragmens d'un voyage aux Catacombes de Paris.	2
Le Marin et la Foudre	7
Ode sur le mariage de Mgr. le duc de Berri.	49
Le Paon et le Rossignol.	54
Hommage à Mgr. le duc d'Angoulême, pendant son séjour à Marseille, en octobre 1815.	97
Invitation à Mlle ***	99
Epître sur un voyage en Italie	145
Chevert et le maréchal de Saxe	147
Aux frères Bohrer	148
La Veillée d'un amant	193
Traduction de l'Ode 12e d'Horace	196
Alexis et le Rossignol	196
Le Dante, Ode	242
Plaintes d'une jeune Israëlite, Elégie	246
Les vœux de Lutèce, Cantate pour le mariage de Mgr. le duc de Berri	289
Eben-Haçan au roi de Tiflis, Hymne	291
Epigramme à un peintre	293
Début de l'art poétique d'Horace	*Id.*
Vers à une demoiselle sur ses noms, Jeanne, Julie, Rose	295
A l'auteur de la nouvelle traduction de Jérusalem délivrée.	337
Le Ver-Luisant, Fable	339
Couplets pour la fête des Rois	340

Digitized by Google

Pages.

Poëme sur la Révolution, fragment 341
Hommage de la ville de Moulins à Mme la duchesse de Berri 343
Deux Sonnets italiens et leur traduction, pour le mariage de Mgr. le duc de Berri 386
La Restauration, ou Anniversaire du 31 mars .. 387
Imitation de Pétrarque 389
Sur les événemens du mois de mai 1816 435
Epitaphe 435
Conseil à une coquette ..... *Id.*
Imitation d'Horace, Ode 436

ENIGMES, CHARADES ET LOGOGRIPHES.

Logogriphes, Enigmes, Charades 8, 55, 100, 149, 197, 248, 296, 344, 390.

MÉLANGES.

Petite débauche romantique 9
Bulletin des sciences et des arts 33
Mercuriale 45, 143, 322, 436
Lettre inédite de Diderot 47
Rien de trop 57
Correspondance romantique 72
Correspondance de Pouretcontre 129, 178, 228, 279, 315, 368, 419, 464
De la France 151
Notice sur Jean-Michel Moreau, graveur 159
Lettre du Rôdeur 164
Observations sur l'institut des Sourds-Muets ... 216
Dialogue des morts 224, 254
Placet contre les cloches 271
De la nécessité de mettre un terme aux pirateries des Africains 297
L'Ivresse, par M. de Ségur 361, 391
Observation critique sur le Dialogue des morts ... 367
La France après la révolution 411
Description historique de l'église de Saint-Denis. 443

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET ARTS.

	Pages.
Biographie moderne	18
L'Art d'obtenir des places	25
Revue des Théâtres	35, 79
Campagne de Walcheren et d'Anvers	67
Syllabaire classique	69
Beautés poëtiques de toutes les langues	101
Histoire de Mme de Maintenon	109, 249, 459
Lettre sur un Manuscrit du 13e siècle, par Caïlus.	115
Mémoires de ladi Hamilton	121
Extrait d'une lettre de Caïlus à l'abbé Barthelemi.	170
Poësies de Catulle, Tibulle, Properce, par Mollevault	171, 345, 448
Sur la peinture en Espagne, 13e siècle	184
D'Alexandre et César	199
François Ier et Mme de Chateaubriand	201, 262
Les deux Folies, nouvelle, par Mme Dufrenoy	207
Dictionnaire des Usages du monde et des Etiquettes, par Mme de Genlis	218, 275, 459
Beautés de l'histoire Grecque	259, 305
Observations critiques sur le Sacrifice d'Abraham, mélodrame	306
Catherine Shirley, ou la Veille de St.-Valentin	311
Le Portrait, nouvelle, par Mme Dufrenoy	353
Le Contempteur	395
Adolphe	401
Lettre inédite de Thomas à M. d'Eymar	409
Peinture, école espagnole	457

NOUVELLES.

Intérieur, 39, 82, 135, 185, 235, 287, 324, 375, 470
Extérieur 42, 88, 141, 190, 329, 380, 426, 472
Annonces. 95, 144, 192, 239, 288, 334, 381, 430, 476

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE VENTADOUR, N.° 5.

Digitized by Google

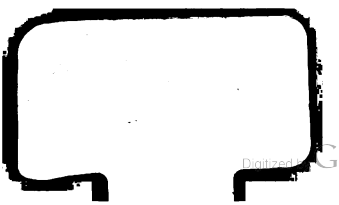
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

JAN 26 1931



Digitized by Google